



LV. E. 3-5





1851

DEPT. OF THE INTERIOR

OFFICE OF THE SHERIFF

WASHINGTON, D.C.



1851

RECEIVED OF THE SHERIFF

DEPT. OF THE INTERIOR

WASHINGTON, D.C.

1851



# HISTOIRE

DE

## HENRY TROIS.

*Par Monsieur* DE VARILLAS.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez CLAUDE BARBIN, au Palais sur le second  
Perron de la Sainte Chapelle.

M. DC. XCIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

HISTOIRE

DE LA

ROYAUME

DE FRANCE



PAR

LE

ROYAUME



# A U R O Y.



I R E.

*Voicy le dernier Roy de l'Auguste Branch  
de Valou qui fit place à vostre incomparable Ayeul,  
& qui semble ne Vous avoir devancé que pour*

## EPISTRE.

mieux exprimer la difference qu'il y a entre Vous & Luy. Le jugement que les Sujets, les Amis & les Ennemis de Henry Troisième portèrent également de Luy, fut que personne n'auroit douté qu'il n'eust mérité de regner, s'il n'avoit en effet regné. Et l'on a cru la premiere Couronne du Monde soit tellement due à Vostre Majesté, que si la Loy de la Nature ne la luy eust point donnée, elle l'auroit méritée par sa propre Vertu.

Henry Trois remporta les Victoires de Jarnac & de Moncontour à l'âge de seize ans ; & le premier jour de vostre Regne sera éternellement célèbre par la Bataille de Rocroy que vostre Majesté gagna à quatre ans & demy.

L'avenement de Henry Trois à la Couronne ne répondit point aux belles esperances que l'on avoit conçues de Luy, lorsqu'il n'étoit encore que le Duc d'Anjou ; & Vostre Majesté a surpassé celles qu'elle avoit données au commencement de son Regne d'une maniere si surprenante, que ses propres Admirateurs y ont esté trompez.

Henry s'abandonna à la plus molle oisiveté, quoique jamais Prince n'eust tant de besoin d'agir que Luy, puisqu'il avoit trois Partis formez dans son Royaume ; & Vostre Majesté, qui n'en avoit qu'un, sçavoir le Calviniste, n'a négligé aucune des précautions nécessaires pour l'affoiblir d'abord, & ensuite pour le détruire sans répandre de sang.

## EPISTRE.

*Le seul Siège d'importance que Henry forma, fut celui de la Rochelle; & le projet n'en eut pas esté plus tost dressé dans le Conseil d'Etat de France, que les Calvinistes, qui seuls y avoient interest, en furent informez à poinct nommé; & le premier avis que la Ligue d'Ausbourg eut du Siège de Mons ny fut porté que par le bruit de vostre Artillerie.*

*Henry mena quarante mil Hommes devant la Rochelle; & Vostre Majesté en a commandé plus de cent mille devant Namur, sans que les Flamans, les Espagnols, les Alemans, les Anglois & les Hollandois, en ayent eu le moindre soupçon.*

*Henry fut si malheureux devant la Rochelle, que l'on ne trouva point d'autre expedient pour sauver sa reputation qui couroit risque d'estre perdue, que de luy procurer la Couronne de Pologne; & Vostre Majesté par ces deux dernieres Conquestes a fait réjallir sur ses Ennemis la consternation qu'ils prétendoient inspirer à tous les François: Elle a comblé de joye ses Sujets: Elle s'est fait autant admirer par les Nations les plus éloignées, que par les plus proches; & Elle a convaincues les unes & les autres, que les plus grands Generaux d'Armée n'ont point approché de Vous en l'art de hâter les Sièges.*

*Henry declara bien la Guerre aux Calvinistes dans la plus rude saison de l'année; mais il luy arriva ce qu'il avoit le plus à craindre, puisque son Armée se dissipa d'elle mesme; au lieu que celle*



## EPISTRE.

de Vostre Majesté a trouvé la fertilité dans les Frontières que v<sup>re</sup> Ennemi avoient ravagées ; & les Soldats François ont par vos soins eu dequoy subsister avec abondance dans le Pais qu'ils devoient attaquer, quoique vos Ennemis, SIRE, qui s'étoient chargez de le défendre, ny pussent eux-mesmes subsister.

Henry préfera la cinquième Fille d'un Cadet de la Maison de Lorraine, qui n'avoit pour dot que sa beauté, à la Fille de l'Empereur Maximilien Second qui luy étoit offerte en mariage ; & Vostre Majesté a épousé la Fille aînée du Roy Catholique Philippe Quatre, aîné de la Maison d'Autriche, qui luy a apporté un droit incontestable sur tous les Etats que l'Espagne possède dans le vieux & dans le nouveau Monde.

Henry ne put résister à ses Ennemis, & fut trois fois obligé de demander la Paix aux Calvinistes, aux Catholiques Zelez, & aux Politiques, quoi qu'il leur eust déclaré la Guerre. Vostre Majesté au contraire a soutenu seule l'effort presque de toutes les autres Puissances de l'Europe, & Elle les a vaincues après mesme qu'elles avoient réuni toutes leurs Troupes.

Henry eut tant de peur d'irriter les Espagnols, qu'il laissa succomber le malheureux Antoine Roy de Portugal ; & Vostre Majesté a tendu les bras à un Roy de trois Royaumes trahy par ses Sujets, per-



# EPISTRE.

*secuté par ceux qu'il avoit le plus obligez, & de-  
pouillé par ses propres Enfans.*

*Henry souffrit que le Duc de Savoye usurpast  
impunément le Marquisat de Salusses sur la France;  
& Vostre Majesté a crû qu'il y alloit de sa Gloire  
& de sa Justice, de punir l'arrière-petit-Fils de ce  
Duc, de l'extrême ingratitude qu'il a temoignée à  
vostre égard.*

*Henry ne scut ni se venger de la Journée des Bar-  
ricades, ny la pardonner; & toute l'Europe scait  
que les Liegeois avoient signé avec Vostre Majesté  
un Traité de Neutralité qui leur estoit plus avan-  
tageux sans comparaison qu'à la France: Cependant  
ils ne s'estoient pas contentez de le violer; mais de  
plus, comme s'ils eussent voulu renouveler l'infide-  
lité dont ils s'estoient noircis il y avoit plus de deux  
cens ans à l'égard du Roy Louis Onze, ils avoient  
favorisé l'enlèvement d'un Convoÿ que les François  
avoient mis dans leurs Faubourgs comme en un  
lieu d'entière sûreté.*

*Le scandale que cette perfidie avoit causé dans  
toute l'Europe, a convaincu Vostre Majesté qu'il  
estoit de vostre Grandeur & de vostre Justice de fai-  
re connoistre que les Teméraires, qui sans aucun  
respect, osent attaquer les plus puissans Souverains,  
doivent toujours attendre ce que leurs crimes ont  
mérité. Liege fut bombardée avec tant de violence,  
que dans une heure on y alluma jusques à cent soi-  
xante feux en autant de différentes Maisons.*

## EPISTRE.

*Les Bourgeois trop effrayez de la multitude & du grand effet des Bombes de Vostre Majesté, abandonnerent presque toutes leurs Maisons, & aimèrent mieux hazarder leurs biens que leurs vies. La Garnison, ou pour mieux dire, l'Armée étrangère qu'ils avoient appelée à leur secours, devint en ce terrible moment leur plus grande Ennemie, & pillà les richesses qui avoient échapé à l'embrasement.*

*Il ne fut pas possible à la Bourgeoisie de se garantir alors de ses Ennemis, ni de ses pretendus Amis; car outre que les Maisons de Liege estoient trop pressées, & les rues de traverse trop serrées, l'Artillerie de Vostre Majesté tiroit si souvent dans le mesme tems que ses Mortiers jettoient des Bômbes, qu'aucun Habitant ne pouvoit travailler à éteindre le feu, sans s'exposer à une mort presque certaine.*

*Ainsi les Soldats Etrangers s'attachoient moins à piller les Maisons & les Eglises où l'embrasement avoit commencé, que celles qui en avoient esté jusques-là preservées; & les mesures qu'ils avoient prises pour cela, consistoient à se repandre dans les rues, dans les principales Places, & sur tout dans les avenues, sous couleur qu'ils avoient ordre d'empescher que la Bourgeoisie ne s'assemblast pour parler d'accommodement.*

*Voilà, SIRE, le malheureux estat où se sont reduit ceux qui ont osé se declarer contre les Armes victorieuses*

## EPISTRE.

victricieuses de Vostre Majesté. Ils n'ont point eu de plus grands Ennemis que les Soldats qui s'estoient engagez par serment de veiller à leur conservation; & ils ont esté contraints d'en souffrir sans se plaindre les dernieres violences qu'on leur faisoit, de crainte qu'ils n'ouvrissent les Portes aux François.

Vostre Majesté s'est de cette sorte doublement vengée; & de plus Elle a convaincu les Peuples qui s'estoient mis sous la Protection de vos Ennemis, que la Ligue d'Ausbourg est desormais trop foible pour les deffendre. La seule difference qui me regarde, est que Henry Trois dans les tems les plus difficiles fit exactement payer les Pensions de la Pléiade & des autres Gens de Lettres; & même qu'il y ajouta souvent de tres considerables gratifications: au lieu que l'on a retranché durant vingt-deux ans la Pension que V. M. m'avoit accordée pour les longs services que j'ay rendus dans vostre Bibliothèque; & si on l'a retabli l'année precedente, on discontinuë celle-cy de la payer, nonobstant l'aveuglement presque entier qui m'est survenu, le prodigieux nombre de Livres que j'ay composez, & les quarante cinq ou cinquante Volumes que j'ay prests de donner au Public, & qui courent risque de perir dans la poussiere, si l'on m'abandonne pour le peu de tems qui me reste à vivre. Mais je ne prens pas garde que pour peu que cette Epistre fust plus longue, je tomberois

EPISTRE.

*dans un des deffauts que je' pretens éviter avec  
plus de soin, qui seroit celuy d'abuser de l'atten-  
tion que Vous donnez,*

SIRE,

A vôtre tres-humble, tres. obeïssant ;  
& tres. fidelle Sujet & Serviteur

VARILLAS.

*Du 3. de Novembre 1693.*





## P R E F A C E.



J'AVOIS remarqué au commencement de l'Histoire de François Premier, que la Monarchie Françoisé n'avoit jamais été si proche de sa ruïne, qu'elle le fut sous le Regne de ce Prince : Mais la verité me force d'avouër dans le premier Livre de cét Ouvrage, que la même Monarchie fut encore plus exposée à une Revolution prochaine sous le Regne de Henry Trois, qu'elle ne l'avoit été sous le Regne de son Ayeul. La raison en est si évidente, qu'il est impossible d'en disconvenir, puisque François Premier n'eut à combattre que les Troupes de la Maison d'Autriche, & que s'il eut un puissant Ennemi au dehors, le dedans de son Royaume demeura tout-à-fait tranquille; au lieu que Henry Trois à son retour de Pologne, trouva dans la France trois Partis formez, dont il y avoit un qui étoit celuy des Catholiques zelez, superieur à son autorité Royale; & les deux autres qui étoient ceux des Calvinistes & des Politiques, capables de luy resister en s'unissant, toutes les fois qu'il prendroit envie à Sa Majesté d'en attaquer l'un ou l'autre. Cette disposition d'affaires devoit obliger

## P R E F A C E.

Henry à se tenir continuellement sur ses gardes , & à ne faire aucune fausse démarche. Cependant jamais Roy ne fit un si grand nombre de fautes considérables que luy. D'où vient donc , dira-t-on , que la Monarchie Françoisé ne succomba point ? C'est peut-être là la réponse la plus difficile à faire qu'il y ait dans nôtre Histoire. J'y ay long temps rêvé ; & voicy les deux motifs les plus vrai-semblables que j'en ay trouvez. Le premier est , que les Seigneurs François , & les Gouverneurs des Provinces & des Forteresses étoient tellement persuadéz que Henry Trois seroit le dernier Roy de France , qu'ils s'imaginoient qu'il leur arriveroit le mesme bonheur dont avoient jouï ceux qui s'étoient trouvez en leur place à l'avenement de Capet à la Couronne ; c'est-à-dire , que de simples Commissionnaires qu'ils étoient , ils deviendroient Propriétaires & presque Souverains. On ne sçauroit douter de cette prévention , si l'on ajoute foy à ce que dit feu Monseigneur de Perefixe Archevêque de Paris , dés l'entrée de son Histoire de Henry le Grand , que Sa Majesté pour attacher à son Parti le Maréchal de Biron Pere , fut contrainte de luy promettre non-seulement la Propriété , mais encore la Souveraineté de la Province du Perigord , où il étoit né.

J'ay trouvé le second motif dans l'Histoire Italienne d'Homere Tortora , qui prétend que les Espagnols ne voulurent jamais assister leur Roy Philippe Second d'argent ny de Troupes , lorsqu'il leur proposa la Conquête de la France pour si facile , qu'elle seroit plutôt à leur égard un jeu , qu'une occupation. Il leur vint à tous en pensée , qu'après que leur Roy au-

P R E F A C E.

oit arondisa Monarchie, en y ajoutant le Royaume qui divisoit les Siens, bien loin que la France devint une Province de la Monarchie Espagnole; la Monarchie Espagnole seroit reduite en Province de la Monarchie Françoisé, puisque Philippes Second, & ses Successeurs, n'auroient garde de demeurer à Madrid, qui se trouveroit alors presque à l'extrémité de leur Monarchie. Ils choisiroient plutôt le séjour de Paris, d'où ils seroient dans une distance à peu près égale de tous leurs autres Etats; & il leur seroit aisé d'appaiser entems & lieu, les differens qui surviendroient entre leurs Sujets, dont le nombre seroit trop grand pour estre gouverné d'une Ville située au milieu del'Espagne. Il est surprenant que la Negotiation de Jean de Monluc Evêque de Valence, que j'ay rapportée dans le dixième Livre de Charles Neuf, ait acquis une si grande reputation dans le Monde, & que celle de Monsieur d'Especes, qui en fut si proche qu'il n'y avoit que deux'ans de distance entre elles, ait demeuré comme ensevelie dans la poussiere des Cabinets, & qu'il faut que je sois le premier qui la fasse connoistre dans le second Livre de cet Ouvrage pour ce qu'elle vaut. Toutes deux furent en Pologne, & travaillerent uniquement à l'Élection; la premiere du Duc d'Anjou; & la seconde d'Estienne Bathori à la Couronne de ce Royaume. Elles furent toutes deux accompagnées d'un si grand nombre de difficultez, la plupart jugées invincibles, que leur succès doit passer pour un espece de Miracle, ou du moins pour un Chef-d'œuvre en matiere de Politique. Cependant, à juger des choses sans préoccupa-



P R E F A C E.

tion ; les obstacles que d'Especes trouva , & qu'il franchir , estoient si grands qu'aucun autre Ministre n'en a jamais surmonté de semblables. Quand l'Evêque de Valence commença ses intrigues en faveur du Duc d'Anjou , il avoit pour luy la prévention generale de la Noblesse de Pologne , qui sçavoit que ce Duc avoit gagné à l'âge de seize ans les Batailles de Jarnac & de Moncontour ; & qui se promettoit là-dessus que si elle luy donnoit ses suffrages , il la meneroit en personne recouvrer les Provinces que les Moscovites avoient détachées du grand Duché de Lithuanie. D'Especes au contraire , n'avoit à parler que pour Bathori que l'on n'avoit point encore vu dans les Armées ; & qui bien loin d'estre General n'étoit pas même instruit des diverses fonctions d'Officier subalterne. Il étoit à la verité Prince de Transilvanie ; mais on sçavoit que les Turcs de qui cette Province étoit Tributaire , avoient bien moins d'égard au merite des Hommes qu'ils luy donnoient pour Gouverneurs , qu'à l'or & à l'argent qu'ils recevoient d'eux. Il y avoit de plus pour Montluc en faveur du Duc d'Anjou ; un préjugé qui l'approchoit de la Couronne de Pologne dans le même temps qu'il en excluoit ses compétiteurs ; car ils passaient pour favoriser les nouvelles heresies , ou du moins pour ne se devoir point opposer à leur accroissement ; au lieu que toute l'Europe estoit prévenue de l'opinion que le Duc d'Anjou avoit esté le principal auteur du massacre de la Saint Barthelemy ; & que par consequent les Heretiques étoient tellement animez contre luy , qu'il n'y auroit jamais de reconciliation entre-eux. Bathori au contraire estoit tout-à-fait bien à la Porte

P R E F A C E.

du Grand Seigneur ; & s'il devenoit Roy de Pologne, il y avoit plus à craindre qu'il ne favorisât les Infideles au préjudice des Polonois ; qu'il n'y avoit à esperer qu'il reprît sur les Infideles la Moldavie, la Valachie & la Transilvanie. Enfin Henry Trois venoit de choquer les Polonnois d'une si étrange maniere en s'enfuyant d'eux, que d'Espèces avoit lieu d'estimer qu'ils luy feroient grace s'ils ne le maltraitoient point, bien loin de le recevoir chez eux en qualité d'Ambassadeur ; Je n'en me declare pas néanmoins pour luy contre Monluc, & je laisse au Lecteur toute la liberté d'esprit dont il a besoin, pour juger lequel de Monluc ou de luy a esté le plus habile negociateur.

Lorsque je composay le Troisième Livre de cette Histoire, je n'avois point encore lû la Negotiation de Monsieur de Germigny Ambassadeur de France à Constantinople. Il y a pourtant deux faits historiques qui ont échappé à la connoissance de tous les Historiens du tems, & qui rendroient cet Ouvrage defectueux s'ils y manquoient. Le premier est que le Roy d'Espagne Philippes Second previt judicieusement que l'antipatie entre les Portugais & les Castillans estoit arrivée dans un tel excez, que nonobstant ses prétentions sur la Couronne de Portugal, il n'en seroit jamais Roy s'il ne la conqueroit ; & que d'ailleurs il luy seroit impossible de la conquerir autrement qu'en l'accablant tout d'un coup par un excez de puissance ; à cause que tous les Etats de l'Europe armeroient pour la secourir si on leur en donnoit le loisir, tant ils avoient d'interêt d'empêcher en quelque maniere que ce fût, que l'Espagne n'agrandît. Philippes étoit en paix avec

# P R E F A C E.

tous les voisins excepté les Turcs. Mais ceux cy suffisoient pour traverser son dessein ; puisque si leur flotte eust paru sur les côtes du Portugal , il auroit fallu que les Espagnols divisassent leurs forces , & qu'ils luy en opposassent au moins une moitié. Cependant l'autre moitié n'auroit point esté capable de s'emparer comme elle fit en six semaines, de toutes les Villes Portugaises, sans en excepter Lisbonne qui en étoit la Capitale. Le Conseil de Madrid previt cet inconvenient ; & parce qu'il auroit fallu trop de tems , & qu'il se seroit trouvé trop de difficultez pour conclure une paix dans les formes avec le Grand-Seigneur, les Emissaires de Philippes Second se contenterent de proposer au Divan une Trêve de cinq ans. Leur prévoyance s'étendit même au de là ; car comme ils estoient persuadez que l'on ne refusoit rien alors au Divan, pourveu que l'on distribuât assez d'or & d'argent pour corrompre le Grand-Visir & les Bachats , & pour gagner les Dames qui avoient le plus de credit dans le Serrail, les Espagnols mirent en usage cette maxime de politique, que le plus souvent dans les grandes affaires, qui dépense le plus d'abord, dépense le moins dans la suite. Ils présupposèrent que si la conquête du Portugal se faisoit par les voyes ordinaires, elle leur coûteroit plusieurs millions, sans qu'ils fussent néanmoins assurez du succez; & ils mirent une prodigieuse somme d'or & d'argent entre les mains de quelques Ministres du Divan qu'ils avoient déjà corrompus. Ces Ministres les servirent si bien à leur gré, que la Trêve dont il s'agissoit fut signée , & depuis executée dans toute son étendue : L'Ambassadeur de France n'en fut averty que

## P R E F A C E.

que lors qu'il ne pouvoit plus y remedier. Il en representa les facheuses suites au Grand-Seigneur, qui luy avoüa d'avoir esté surpris : Mais le Portugal n'en devint pas moins une Province de la Monarchie Espagnole.

L'autre particularité de la negociation de Monsieur de Germigny, que l'on ne sçavoit pas, est que pendant son séjour à Constantinople, le Bayle, c'est-à-dire l'Ambassadeur de la Republique de Venise mourut ; & cette Republique attentive à profiter de toutes les occasions qu'elle trouvoit d'accroître sa reputation, remua tant d'intrigues qu'elle obtint du Divan, que son Bayle seroit enterré avec la même pompe & les mêmes ceremonies que l'on pratiquoit à l'égard des Ambassadeurs de France qui mourroient à Constantinople. La chose fut en effet executée cette fois-là : mais Germigny qui ne pouvoit souffrir que l'on reprochât à sa memoire d'avoir laissé perdre durant son Ambassade le moindre privilège de la France, s'en plaignit au Divan en des termes si forts, quoique tout-à-fait respectueux, que le Divan luy avoüa ingenuement d'avoir commis en ce point une considerable faute. Il offrit même de la reparer ; & parceque le cas dont il estoit question n'arrivoit que tres-rarement, il consentit de donner par écrit une Declaration qui regloit les obsèques de tous les Ministres des Princes Chrétiens à la Porte du Grand-Seigneur, & confirmoit à la France les honneurs dont les siens avoient toujours jouï à l'exclusion des autres.

L'homme le plus extraordinaire dont il soit parlé



# P R E F A C E.

dans le quatrième livre , est sans contredit Jean d'Autriche ; & l'on peut dire de luy qu'aucun Prince ne luy a ressemblé dans les principaux incidens de sa courte vie. Comme l'Empereur Charles-Quint avoit eu une fille naturelle appelée Marguerite d'Autriche six ans avant son mariage ; Il eut Jean d'Autriche son fils naturel six ans après la mort de son Epouse. Mais il y eût une prodigieuse difference dans sa conduite à l'égard de ces deux enfans , car il ne prit aucune précaution pour cacher la naissance & l'éducation de Marguerite , & toutes les particularitez en sont exactement remarquées dans la premiere Decade de Strada ; au lieu que Jean d'Autriche fut assez malheureux pour se tromper deux fois en la personne qu'il prenoit pour sa mere , & pour n'avoir jamais bien sçeu qu'elle elle estoit. Il n'avoit que huit jours quand l'Empereur jetta les yeux sur le plus sage & le plus discret de ses Courtisans , que les Espagnols appellent *Quichada* , quoiqu'ils écrivent *Quijada* ; l'Empereur l'introduisit dans le plus secret de ses Cabinets , luy montra Jean d'Autriche , & luy dit que le plus grand service qu'il luy pouvoit rendre étoit de faire élever ce petit garçon sans que l'on sçeut jamais quel il estoit. *Quichada* prit l'enfant , & le porta dans sa Maison , après estre demeuré d'accord avec soy-même , que pour mieux abuser tout le monde il falloit qu'il commençât par en faire accroire à Marie d'Ulloa sa femme.

Son Mariage avec elle avoit esté tout-à-fait sterile au grand regret de cette Dame qui souhaitoit avec passion d'avoir des Enfans. Elle fut surprise de voir son

P R E F A C E.

Mary, qui tenant Jean d'Autriche entre ses bras, luy demanda pardon de l'infidelité qu'il s'accusoit de luy avoir faite; & la pria de luy permettre de faire nourrir dans sa Maison l'enfant qu'il avoit eu d'une Païsanne qui luy avoit donné de l'amour. Ulloa avant que de répondre mit à nud Jean d'Autriche, & luy voyant le plus beau corps que la Nature eût de long-tems formé, protesta qu'elle le prenoit pour son Fils, qu'elle l'éleveroit avec tous les soins de la plus tendre Mere, & qu'elle luy laisseroit tous ses biens par Testament. Quichada ravi du succès de sa ruse, en informa l'Empereur; mais il s'en fallut peu trois mois après, que ce qu'il cachoit ne se découvrit par hazard. Il dormoit d'un profond sommeil, lorsque le feu se mit dans sa Chambre & le réveilla; il courut à Jean d'Autriche dont le berceau étoit dans la ruelle de son lit; il le porta hors de danger; & revenant avec autant de précipitation, il rendit le même office à sa Femme; & retourna une troisième fois pour sauver la boîte de ses Pierreries. Tout cela se fit avant qu'il appellât ses Domestiques, qui éteignirent le feu après avoir empêché qu'il ne se communiquât à d'autres Chambres. Mais Ulloa qui avoit de l'esprit, & qui ne pouvoit croire que son Mary l'eust laissée dans l'extrême peril, pour en tirer Jean d'Autriche s'il n'eût été que son bâtard, luy déclara nettement qu'il la trompoit à l'égard de cet Enfant; & Quichada qui n'avoit garde de luy avouer la verité, employa inutilement toutes les raisons qu'il put inventer pour la remettre dans l'erreur. Elle ne laissa pas néanmoins de s'imaginer que Jean d'Autriche étoit quelque chose de plus grand



P R E F A C E.

qu'un bâtard de son Mary ; & comme jamais enfant ne posséda plus avantageusement que luy les qualitez propres à se faire aimer , elle fut toujours pour luy ce qu'elle avoit été , & ne fit part à qui que ce fût de sa jalouse conjecture.

Les plus excellens Maîtres furent employez pour l'éducation de Jean d'Autriche ; & ils réussirent si parfaitement, qu'il n'y avoit point d'Espagnol qui l'égalât pour les avantages du corps , & bien moins encore pour ceux de l'esprit. L'Empereur ne succomba pourtant jamais à la curiosité de le voir ; & ce ne fut qu'après avoir resigné ses Etats à Philippes Second son Fils legitime, qu'il l'avertit en confidence qu'il avoit un frere naturel dont Quichada luy rendroit bon compte. L'Empereur ne s'expliqua pas davantage au mesme Philippes , & tout l'ordre qu'il luy laissa fut de l'engager le plutôt qu'il pourroit dans l'état Ecclesiastique. Mais Philippes pensa si tard à ce que son Pere luy avoit le plus recommandé , que Jean d'Autriche avoit prés de vingt ans , & ne pouvoit par conséquent estre forcé de prendre malgré luy la tonsure , quand il prit envie à son Frere de le voir ; outre qu'il estoit si bien à Cheval, que Philippes auroit été universellement blâmé de luy faire quitter la Profession Militaire qu'il avoit embrassée.

La France n'a jamais suivi avec tant d'exactitude son veritable interest, qu'en acceptant la protection de Geneve en la maniere exprimée au commencement du onzième Livre. Les Rois de France avoient de tres justes sujets de se plaindre des Genevois , depuis l'année mil cinq cens trente-cinq , qu'ils s'estoient éri-

P R E F A C E.

gez en Republiquains; & à dire le vrai, quiconque examinera leurs démarches depuis l'année que l'on vient de marquer jusqu'à celle de mil cinq cens quatre-vingt-dix, trouvera que les Romains, les Sarasins, les Anglois, & la Maison d'Autriche, n'avoient point réduit la Monarchie Françoisë à des extrémités si proches de sa ruine, qu'elle le fut par des intrigues formées à Geneve. On a remarqué dans l'Histoire de François Second, que la conjuration d'Amboise y fut tramée, que Theodore de Beze & la Renaudie en furent les principaux Auteurs, qu'ils la ménagerent avec tant de précautions qu'elle n'éclata que peu de jours avant qu'elle dût estre executée; & qu'encore que plus de trente mil personnes y eussent part, la Maison de Guise n'en fut informée que par un Memoire écrit de la Prusse. Tous les Historiens conviennent que la France ne fut alors garentie de degenerer en Democratie, que par une providence particuliere de Dieu. Et néanmoins le danger qu'elle courut seize ans après au premier voyage du Second Prince de Condé en Allemagne ne fut pas moindre. Le même Theodore de Beze dont on vient de parler eut la hardiesse de hazarder une seconde fois le salut de sa Patrie, & profita si bien des connoissances qu'il avoit faites dans le Canton de Berne, lors qu'il y enseignoit la Theologie à la Calviniste, qu'il obligea les six mil plus vaillans Hommes qu'il y eut dans ce Canton, à renforcer l'Armée Allemande qui marchoit pour conquerir la France, nonobstant qu'ils se fussent engagés à la deffendre, par des Traitez renouvellez de tems en tems depuis le Regne de Louis Onze, &

P R E F A C E.

qu'ils eussent toujours reçu depuis & reçussent encore actuellement une pension considerable du Roy Henry Trois. Dieu à la verité tourna en fumée le magnifique Projet des Allemans & des Suisses ; mais le Conseil de France en étoit demeuré si choqué, qu'il eût volontiers consenti que le Duc de Savoye s'emparast de Geneve avec les Troupes que l'Espagne luy avoit fournies si Harlay-Sancy & Bellievre-Hautefort ne l'eussent obligé à sacrifier son ressentiment à la nécessité publique, en luy remontrant que si Henry Trois laissoit perdre Geneve, la France seroit tellement assiegée par les Etats de la Maison d'Autriche, que quand il plairoit aux Espagnols de l'attaquer, Elle ne pourroit se defendre qu'avec ses seules forces, puis que celles de ses Alliez luy seroient universellement ôtées.

Il n'est rien arrivé de plus extraordinaire dans le siecle passé que le mal, entendu d'Anvers, que je décris dans le sixième Livre ; & les Historiens n'ont jamais esté si partagez qu'ils le sont sur cette matiere. Pour moy il m'a semblé ne pouvoir mieux faire que de me fier à la déposition de deux témoins également oculaires & irreprochables, qui sont le Marechal de la Châtre & le sieur de Richy ; & si l'on examine de près les circonstances que je rapporte, il ne faut que du bon sens pour les preferer à toutes les autres, sur tout lorsque je conviens que le Duc d'Anjou, le Prince d'Orange & les Flamans, étoient à louer en quelques uns de leurs faits, & à blâmer en d'autres. Le Duc d'Anjou avoit traité de bonne foy avec les Flamans : Il avoit executé de sa part ce qu'il leur avoit

P R E F A C E.

promis ; & si les Troupes qu'il leur avoit menées s'étoient la plûpart debandées, ce n'avoit point été sa faute : Cependant on en prit occasion de luy refuser les Places de sûreté stipulées dans son Traité, & on le reduisit par là à la nécessité de se laisser prendre prisonnier par les Espagnols, ou de chercher sa sûreté dans Anvers, en s'y rendant le plus fort. Mais d'un autre côté si les Flamans l'eussent introduit dans les Places dont il s'agit, après les avantages que l'Espagne venoit de remporter sur eux, il n'y auroit plus eû de sûreté pour les privileges des dix sept Provinces, & il auroit absolument dépendu du Duc d'Anjou de les conserver ou non.

Le Prince d'Orange avoit tellement obligé le Duc d'Anjou, que c'étoit à luy qu'il se trouvoit uniquement redevable de la Souveraineté des Païs Bas qu'on luy avoit offerte ; & d'ailleurs le mesme Prince s'estoit attiré la haine des Espagnols dans un tel excez, que le Duc d'Anjou n'auroit jamais lieu de craindre qu'il l'abandonnast, pour se réconcilier avec eux ; mais la Religion Calviniste que le Prince d'Orange avoit inspirée aux Flamans, dans la veüe de les rendre irreconciliables avec les Espagnols, ne confirmoit que trop le Duc d'Anjou dans la pensée qu'il ne seroit jamais le Maître des Païs Bas durant la vie du Prince d'Orange ; parce que le même Prince entretiendroit dans les dix-sept Provinces le Party de la Religion Calviniste, & s'opposeroit toujours à celuy du Duc d'Anjou demeuré constant dans la Religion Catholique. Enfin la condition des Flamans estoit déplorable en ce qu'ils se voyoient sur le point de retomber sous la domination



de l'Espagne , après avoir soutenu près de vingt ans la guerre pour l'éviter ; mais cette extrémité ne les autoiloit pas assez pour leur permettre de devenir infidels , & puisque le Duc d'Anjou s'estoit mis mal avec l'Espagne pour les assister , ils devoient ou le renvoyer sans estre mécontent d'eux , ou luy tenir exactement parole.

La mort du Duc d'Anjou décrite dans le septième Livre est principalement remarquable à cause de deux particularitez que les Historiens ont également passées sous silence. L'une qu'elle mit la Monarchie Française dans la plus fâcheuse extrémité où elle se fust trouvée depuis son établissement. L'autre qu'elle fut tout à fait préjudiciable aux deux Princes auxquels on supposoit qu'elle deust estre entièrement avantageuse. Quant au premier Point , si cette Monarchie avoit changé de Maître à la fin des deux premières Races , elle n'y avoit point esté contrainte , & Pepin ausibien que Capet estoient montez sur le Trône par un consentement si general des François , que personne ne s'y estoit opposé à l'égard du premier de ces Rois. Et le second n'avoit point eu d'autre ennemy que le malheureux Charles Duc de Lorraine , qui sembloit n'avoir deffendu sa cause , que pour rendre sa chute plus éclatante. Il faut ajoûter à cela que quand les Anglois s'estoient emparez de presque toute la France , à la reserve d'Orleans , la succession de ce Royaume n'estoit point en doute , & que l'on ne contestoit point à Charles Sept qu'il n'eust legitimement obtenu le Domainne de ses Ancêtres. Mais la mort du Duc d'Anjou assuroit d'un côté la succession de la Couronne



P R E F A C E.

ne au Roy de Navarre ; & d'un autre côté elle l'en éloignoit infiniment puisqu'il estoit Calviniste , & que le Party qu'il suivoit se trouvoit beaucoup plus foible que celui des Catholiques Zelez qu'il devoit s'attendre d'avoir un jour sur les bras.

Pour le second Point , il n'y avoit point de Politique si raffinée qui ne s'imaginast que la mort du Duc d'Anjou élevoit le Roy de Navarre & le Duc de Guise au comble de leurs desirs , puisqu'elle assuroit ce Roy de succéder à Henry Trois , que la vie licentieuse qu'il avoit menée avoit mis hors d'estat d'avoir des Fils. Et d'ailleurs le Duc de Guise qui ne manquoit que de pretexte pour mettre les Armes à la main des Catholiques Zelez , le trouvoit en publiant qu'il s'agissoit de conserver la Religion Catholique qui seroit certainement détruite en France sous un Roy Calviniste. Cependant cette nouvelle Secte attira tant d'affaires au Roy de Navarre, qu'il fut le plus heureux des hommes en s'exemptant d'y succomber. Le Duc de Guise se mit à la vérité sous les Armes , mais il perdit trois occasions tres-favorables d'usurper la Couronne de Henry Trois , & cette negligence inspira la hardiesse au même Henry de le faire assassiner.

Il n'y a peut-être jamais eu de Commission plus difficile à executer que celle de la Lieutenance Generale de la Province de Guyenne, qui fust donnée au Maréchal de Matignon , & qui fournit les plus delicates particularitez du huitième Livre. On avoit donné le Gouvernement de cette Province aux quatre derniers Rois de Navarre , pour les consoler de la Couronne qu'ils avoient perduë, en demeurant trop

## P R E F A C E.

attachez aux interets de la France.

L'autorité qu'on leur avoit laissée sur les Gascons, estoit si grande qu'elle approchoit de la Royale. Le dernier des Rois de Navarres s'en estoit prévalu de sorte que la Guyenne estoit devenuë les deux tiers Calviniste ; & il falloit au moins retenir le reste dans la Communion de l'Eglise Catholique , s'il n'estoit pas possible d'y ramener ceux qui s'en estoient détachez. De plus on sçavoit que le Maréchal de Matignon estoit redevable à la Reine Mere de la Lieutenance Generale de Guyenne ; & il n'ignoroit pas que cette Princesse avoit une aversion irreconciliable pour le Roy de Navarre , quoy qu'il fust son Gendre. Si le Maréchal de Matignon vivoit en bonne intelligence avec ce Prince , il choqueroit sa Bienfaitrice , & s'exposeroit au danger presque infaillible de se perdre ; & s'il vivoit en mauvaise intelligence avec le même Roy de Navarre , il attireroit à la Guyenne toutes les incommoditez de la Guerre Civile.

Le Roy Henry Trois ne haïssoit pas à la verité le Roy de Navarre ; mais il vouloit qu'il redevint Catholique ; & les ordres secrets donnez de vive voix & par écrit au Maréchal de Matignon , le reduisoient à ne seconder les intentions du Roy de Navarre qu'en tant qu'elles ne favoriseroient ny directement ny indirectement le Calvinisme , & à les traverser de tout son pouvoir quand Sa Majesté Navarroise s'émanciperoit à faire le contraire. Enfin le Duc de Guise Chef de la Ligue prétendoit à la Couronne de France , & ne pouvoit l'obtenir qu'en perdant le Roy de Navarre. Si le Maréchal de Matignon se declaroit pour le Duc de

Guise, il renverseroit la Loy fondamentale de la Monarchie Françoisë ; & s'il demouroit neutre, on ne manqueroit pas de le mettre au nombre des fauteurs de l'heresie ; ce qui suffisoit alors pour accabler les personnes les plus qualifiées, & les plus nécessaires au bien de l'Etat.

Encore que toutes les Relations que j'ay vûes qui traitent de l'action la plus determinée qui fut jamais pour un Homme de Lettres, dont il est parlé dans le neuvième Livre, ne se conredisent en aucune particularité, lorsqu'elles racontent la hardiesse de Jacques Bongars, qui oza afficher à Rome une réponse à la Bulle du Pape, qui avoit excommunié le Roy de Navarre & le Prince de Condé ; J'ay pourtant de la peine à croire que le mesme Bongars qui fut Auteur de cette piece l'eust composée à l'âge de dix-sept ans seulement ; & si tous ceux qui se donneront le loisir de la lire plus d'une fois ne sont de mon avis, ils auront à resoudre un grand nombre de difficultez qu'on leur formera là-dessus ; car outre que l'Ouvrage dont il s'agit est des plus sçavans aussi-bien que des plus Satyriques, & qu'il exigeoit la plus profonde connoissance des Loix & des Coûumes de la Monarchie Françoisë, & de la Jurisprudence la plus consommée Civile & Canonique ; il falloit le digerer avec tant d'art que les Jurisconsultes attachez à la Cour de Rome, n'y pûssent répondre que foiblement ; & c'estoit-là un chef-d'œuvre de telle importance, qu'il ne sembloit pas qu'il y eust d'autres personnes capables de l'entreprendre que Cujas & Hotman ; néanmoins il n'avoit, dit-on, servi que de coup d'essay à un jeune Garçon de dix-sept ans.

# P R E F A C E.

J'ay long-temps cherché la cause de cette erreur, & ce que j'ay trouvé de plus vray-semblable est qu'Estienne de la Boissie avoit écrit au même âge de dix-sept ans, la fameuse Satyre contre tous les Monarques du monde qu'il avoit nommée *le Contre-Un*, & que cette Satyre avoit esté pour le moins autant admirée pour la force, que blâmée pour la temerité; que la Boissie estoit Catholique, & que les Calvinistes pour luy opposer un homme qui approchast de son style, avoient feint que Bongars qui estoit de leur Communion, n'avoit pas plus d'âge que luy, lorsqu'il avoit deffendu dans Rome, avec un extrême danger de sa vie, la dignité des deux premiers Princes du Sang de France. Quoy qu'il en soit Bongars n'en demeura pas là, & après qu'il eut repassé les Alpes sans que le Pape Sixte-Quint eust pû découvrir, que c'étoit luy qui l'avoit si mal traité, la Cour de France luy donna successivement onze solempnelles Ambassades dont il s'acquitta avec beaucoup d'honneur. Je n'ay vû que la dernière qui se trouve dans la Bibliothèque du Roy entre les Manuscrits de Lomenie, & qui regarde les Traitez de Henry le Grand pour la Succession de Cleves & de Julliers; & j'estime qu'elle suffit en quelque maniere pour consoler le Public de la perte des autres. Bongars fit encore imprimer en deux Volumes infolio les Historiens Contemporains des Croizades, sous le Titre de *Gesta Dei per Francos*; & Messieurs de Port-Royal ont élégamment traduit les Lettres que l'on a ramassées de luy après sa mort.

De quelque maniere que l'on explique le bonheur des Grands, je ne crois pas qu'il y en ait dans l'Histoire



P R E F A C E.

de plus singulier que celui du Roy de Navarre qui sert de principal fondement au dixième Livre. La Matière ne permettoit pas que l'on y parlât de ce qu'il n'étoit à sa naissance que le Huitième de la Maison Royale, & que cependant les sept Princes qui precedoient luy firent place; mais on s'arreste à remarquer que les fautes les plus considerables qui luy échapperent dans sa conduite tournerent à son avantage. Il n'y avoit point de Politique dans l'Europe qui ne le tint pour perdu quand il quitta la Cour de France pour s'aller mettre à la teste des Calvinistes; & à dire le vray, si ce fut Fervaques qui luy en donna le conseil, il le faisoit tout au rebours du bon sens. Car enfin les Calvinistes dans le tems de leur plus grande prospérité, c'est à dire, en l'année mil cinq cens soixante-deux, n'avoient jamais été plus d'un contre douze Catholiques, comme leur Historien Beze l'avouë de bonne foy; & depuis leur nombre étoit si diminué que l'on comptoit vingt-cinq ou trente Catholiques pour un Calviniste. Il s'ensuivoit de là que le Roy Henry Troisième qui se vantoit de vouloir exterminer les nouveaux Religionnaires en une seule Campagne, la commenceroit par la ruine du Roy de Navarre; & s'il y manquoit, la Ligue étoit assez puissante pour suppléer à son défaut. Cependant non seulement la Cour & la Ligue n'accablèrent point ce Roy; mais de plus il parut par l'évenement, que s'il eut demeuré Catholique dans la conjoncture presente, il luy auroit été humainement impossible de se maintenir. On voit encore dans ce Livre, que Sa Majesté Navarroise gagna à Coutras la Baraille la plus complete qu'elle



# P R E F A C E.

eust pû desirer , & que nonobstant elle se mit par là dans le danger prochain de perdre la Couronne de France , parce que si elle eust tenu parole aux quarante mil Soldats Allemans , auxquels elle avoit promis d'asseurer par la prise de la Ville de Saumur , le passage de la Riviere de Loire : Si elle eust marché de ce côté-là immédiatement après sa victoire , & si elle eust déferé aux remontrances , aux prieres , aux larmes , & mesme aux emportemens du Prince Condé , qui l'assuroit que la seule presence de Sa Majesté Navarroise suffiroit pour désarmer & pour mettre en desordre le peu de Troupes que le Roy Henry Trois & le Duc de Guise avoient opposées aux Allemans ; il est constant que la France auroit été infailliblement soumise en moins d'un mois , & que la partie de delà la Loire auroit suivi la fortune de celle de deça , dont les Villes avoient ouvert leurs Portes aux Etrangers. Mais le Roy de Navarre fut arrêté par ses Soldats qui le contraignirent de leur accorder trois semaines pour se délasser , & il employa ce loisir à porter les Enseignes des Vaincus à la fameuse Chorifande d'Andoüin Comtesse de Guiche. J'avois jusqu'apresent dressé les Portraits des personnes Illustres qui s'étoient rencontrées dans mes Histoires , en examinant leurs perfections & leurs défauts. Mais il faut maintenant changer de stile , en traitant de Louis de Berton Seigneur de Crillon dont je parle dans l'onzième Livre , parce que les deux coups de pinceau qu'on luy va donner le feront mieux connoître sans comparaison , que tout ce qu'on luy pourroit attribuer de plus rare. Le Roy Henry le Grand luy dit dans Lyon au retour de la

## P R E F A C E.

Guerre de Savoye , qu'il étoit le premier Capitaine du monde ; & Crillon par une liberté qui n'avoit point encore été en usage , & qui ne le fut plus depuis , répondit que Sa Majesté en avoit menti , que c'étoit Elle qui étoit le premier , & luy le second.

Le quatrième Duc de Guise voulut un jour éprouver dans Marseille , si le courage de Crillon étoit au dessus des plus grands dangers. Il persuada à la plupart des Bourgeois de cette Ville de feindre que les Espagnols avec lesquels la France étoit encore en Guerre venoient de surprendre Marseille , & il courut en donner avis à Crillon qui dormoit d'un profond sommeil : Crillon reveillé , se jeta hors du lit , se saisit de sa Hallebarde , & prit en chemise le chemin de la rue pour la deffendre ou pour y mourir. Le Duc de Guise convaincu de son intrepidité luy avoua la Supercherie qu'il venoit de luy faire ; mais Crillon au lieu d'entendre raillerie , le prit d'une main par la boutonniere de son pourpoint , & luy presentant le poignard de l'autre luy repartit : *Jeune Homme , si j'eusse manqué de cœur , cette dague ne t'auroit pas manqué.*

Crillon nâquit à Mus en Provence le cinquième de Mars de l'année mil cinq cens quarante-trois. Son Pere Gentil-homme du Comtat d'Avignon , estoit originaire du Piémont & Chef d'une illustre & ancienne Famille ; & sa Mere estoit de la Maison de Grilliers-Vaillades , principale souche des plus considerables Familles du même Comtat. On le fit Chevalier de Malte dès le berceau ; & sa premiere Campagne fut au Siege de Calais , où le second Duc de Guise luy rendit ce témoignage public , qu'il avoit le plus contribué à la Pri-

# P R E F A C E.

se du Fort de Risban, en arrachant la pique de l'Anglois qui y commandoit, en le faisant tomber dans le fossé, & en penetrant seul immédiatement après dans le Fort, où la crainte de le perdre attira ses Compagnons.

Il ne se passa presque point d'action memorable dans les Guerres contre les Calvinistes, où il ne se trouvât en personne: Il aida beaucoup à gagner les Batailles de Dreux, de Jarnac, & de Moncontour: Il y reçut vingt. quatre dangereuses- blessures qui eussent esté mortelles à tout autre qui n'auroit point eu la même force de temperament. Il poursuivoit les fuyards à Moncontour, lorsqu'il entendit le Duc d'Anjou qui crioit: *La vie sauve aux François, & main. basse sur les Allemans.* Il venoit de recevoir une Atquebusade d'un Fantassin Calviniste: & il luy alloit couper la teste, quand ce Fantassin luy dit: *Brave Cavalier, je suis François, donne-moi la vie, puisque Monsieur nous la laisse.* Crillon à ces mots s'arrêta, & répondit. *Je te la donne, à condition que tu l'emploieras désormais pour ton Prince & pour ta Patrie.* Durant la troisième Paix Crillon se trouva à la Bataille de Lepante, & ne put souffrir que l'on proposât dans le Conseil de Jean d'Autriche, de ne point engager dans le Combat les Galeres de Malte, à cause qu'elles estoient si mal équipées que tous les Officiers d'importance refusoient de les commander. Il se chargea de les conduire, & il leur inspira tant de courage, qu'elles contribuerent au moins autant que celles d'Espagne & de Venise à remporter la victoire, après qu'il eut degagé l'Amiral de Malte que les Corsaires d'Alger & de Tripoly se promettoient d'enlever.

Cet

P R E F A C E.

Cet Amiral pour luy rendre justice l'envoya porter la nouvelle aux Cours de Rome & de France. Il fut Colonel au Siege de la Rochelle: Il suivit en Pologne le Duc d'Anjou sans qu'on eût achevé de le reconcilier avec Bussy-d'Amboise, avec lequel il avoit prisquerelle pour des raisons que l'Histoire n'a point assez expliquées. L'un & l'autre estoient encore en deçà le Rhin, quand Bussi ne pouvant souffrir que des Cavaliers Saxons le voulussent enyvrer, tira l'épée contre eux: Mais il ne fut pas le plus fort; la Justice du lieu se saisit de sa personne, & l'auroit condamné à mort, si Crillon informé du danger qu'il couroit n'eut pris de si justes mesures qu'il le délivra. Mais le lendemain Crillon envoya un Gentilhomme à Bussy pour luy dire qu'il avoit bien voulu le délivrer, mais qu'il souhaitoit de le voir l'épée à la main. Bussy qui n'étoit ny moins hardy ny moins delicat sur le Point d'honneur que Crillon, repartit néanmoins qu'il seroit insupportable à toutes les honnêtes gens, & à soy même, s'il dégainoit contre Crillon après l'obligation qu'il luy avoit, & qu'il l'iroit trouver dans deux heures pour l'en remercier. Il s'acquitta de sa promesse sans estre suivi que d'un Vieux Gentilhomme & de deux Laquais; & il n'eut pas plutôt apperçû Crillon, qu'il descendit de Cheval, & mit son Epée par le Baudrier sur l'arçon de sa selle, il courut en pourpoint le chapeau à la main; il salua Crillon avec toute la civilité qui étoit alors en usage entre les Cavaliers d'importance; il protesta qu'il luy devoit la vie, & que la tenant de luy, il ne sçauroit l'employer qu'à son service; & pour dernière marque de confiance il s'avança pour l'embrasser.

# P R E F A C E.

Crillon ne laissa pas de luy avouer avec sa naïveté ordinaire, qu'il n'avoit eu dessein que de luy procurer autant de vie & de liberté qu'il en falloit pour le voir sur le Pré; mais il s'adoucit un moment après, & pour ne pas ceder à Bussy en générosité, il devint le plus véritable & le plus utile de ses Amis. Ainsi la Fortune sembla n'avoir pour quelque-tems commis les deux plus Vaillans Hommes du monde l'un contre l'autre, que pour les rendre Freres d'Armes, & pour leur inspirer une loüable émulation à qui hazarderoit le plus sa vie pour le service de son Roy. Henry Trois au retour de Pologne fit Crillon Mestre de Camp du Régiment de ses Gardes: Luy donna l'Ordre de Chevalier du Saint Esprit; crea en sa faveur la Charge de Lieutenant Colonel de l'Infanterie Françoisse: Et enfin luy donna ce surnom de *Brave par excellence*, que tous les François luy confirmerent. Ce fut pour augmenter les preuves qu'on ne luy avoit point à faux attribué ce surnom, qu'il sauva la vie & la Couronne à Henry Trois, qui s'étoit retiré dans Estampes après que les Barricades l'eurent chassé de Paris. Il ne luy restoit de Troupes que quatre mil Suisses, & cinq cens Soldats des Gardes Françoises: Les autres Gens de Guerre l'avoient abandonné pour passer dans le Parti de la Ligue dont l'Armée se promettoit d'accabler le Roy dans Estampes sans rien hazarder. Les Suisses de Sa Majesté avertis de l'approche des Ligueuz, avoient desespéré de leur résister, & pensoient à leur demander quartier. Les Soldats des Gardes n'étoient gueres plus hardis; mais Crillon prévint cette



# P R E F A C E.

lâcheté par une conduite aussi politique pour le moins, que courageuse. Il s'adressa d'abord aux Soldats des Gardes ; & il les persuada si bien, qu'il les fit tous jurer de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang, plutôt que de souffrir que l'on abandonnât la Personne Sacrée du Roy. Il leur communiqua immédiatement après le dessein qu'il avoit formé de se battre contre le Colonel des Suisses, en cas qu'il persistât dans le lâche projet qu'il avoit formé ; & il les mena pour estre Témoins de ce Combat singulier. Il aborda le Colonel, & il luy dit avec autant de courtoisie que de fermeté, qu'il alloit faire un tort irréparable à toute la Nation des Suisses en general, & à son honneur en particulier : Qu'il prît garde que toute la Chrestienté avoit les yeux sur luy : Qu'il estoit responsable de la personne du Roy aux Cantons qui l'avoient envoyé pour la mettre en seureté ; Qu'il se souvint de celui de ses Predecesseurs \* qui s'étoit immortalisé pour avoir tiré le Roy Charles Neuf de Meaux, & l'avoir ramené à Paris malgré tous les efforts de l'Armée Calviniste, commandée par le Prince de Condé, & par l'Amiral de Chastillon ; & que s'il negligeoit ces considerations, il l'appelloit présentement en duel. Ces derniers mots intimidèrent le Colonel, quoy qu'il eust esté jusques-là assez haut à la main ; & l'obligerent à repartir qu'il n'avoit point esté capable de prendre une si detestable resolution : Que Crillon estoit mal informé ; & que pour l'en convaincre il vouloit mourir avec luy, ou sauver en sa compagnie le Roy.

\* Le Colonel Fifer.

Peu de tems après le Duc de Mayenne, chef de

# P R E F A C E.

la Ligue, qui avoit assemblé une Armée de trente mille Hommes, se proposa d'enlever la Cour dans la Ville de Tours où elle s'étoit retirée après une desertion de ses Troupes si generale, qu'elles étoient reduites à moins de six mille. Il obligea les Liguez à faire onze lieuës en moins d'une demie journée; & quoiqu'il ne fust parti de Saint Oüen qu'au point du jour, il arriva sur les dix heures du matin au Fauxbourg de S. Simphorien, & fut sur le point de surprendre Henry Trois, qui étoit sorti de Tours avec peu de suite pour visiter une Eglise voisine. On ne doute pas que Sa Majesté n'eust esté enlevée sans un Païsan qui l'avertit du danger qui la menaçoit. On donna l'alarme dans Tours; & Crillon en sortit des premiers, pour assurer le retour de Sa Majesté. Il combatit long-tems avec des forces inégales, & il ne rentra dans Tours qu'après avoir sauvé son Maistre, & s'estre assuré du Pont de S. Simphorien. Il reçut une Arquebusade au travers du corps, & en recompense il eut la satisfaction de trouver dans son Logis le Roy, qui voulut assister au premier appareil de sa blessure. Sa Majesté luy tint la main, & la serra, & le consola par des discours si obligeans, que Crillon protesta depuis, que peu s'en étoit fallu qu'il ne fust mort de joye. Il se trouva quatre ans après dans la Normandie, lorsque les Liguez attaquèrent la Place du Quillebeuf; & il s'y jetta pour la défendre, quoique les Fortifications en fussent imparfaites. Il répondit à la Sommation qu'ils luy firent de se rendre, quatre mots à la maniere des Lacedemoniens qui passerent depuis pour Apophtegmes. Ces mots étoient; *Crillon dedans,*

## E P I S T R E.

*les Liguez dehors.* Les Liguez battirent la Place en ruine, & ils y donnerent deux Assauts : Mais Crillon les repoussa avec tant de valeur, qu'il les contraignit de lever le Siège. Le Roy luy en témoigna sa reconnoissance par une lettre des plus obligeantes. Il passa presque toujours au lit les sept dernieres années de sa vie, où il supporta sans se plaindre les diverses maladies que son grand âge & ses playes, qui se rouvroient de tems en tems, luy causerent. Quand le Directeur de sa conscience luy porta la nouvelle de sa mort, il la reçût avec la même gayeté de cœur & de visage, qu'il avoit tant de fois témoignée en allant à la charge. Il mourut en mille six cens dix neuf à l'âge de soixante-seize ans. On luy trouva le cœur extraordinairement gros, & les Gens de bien le regretterent d'autant plus qu'on l'avoit vû revenir du pillage des Villes, les mains vuides, & ses Soldats chargez de butin ; il étoit pour ainsi dire adoré des Gens de Guerre, quoiqu'il les assujettit à la Discipline militaire. Sa Maison étoit principalement ouverte aux Pauvres, & on leur y distribuoit des aumônes réglées qui montoient à six-vingtis livres de pain par jour. Le Roy luy ayant un jour envoyé dix mille écus, il les distribua aux Gens de Guerre sans en rien réserver. Il restitua à l'Eglise les revenus de quatre Evêchez qui luy avoient esté donnez ; & il prétendit que les services temporels ne devoient point être recompensez par le bien des Autels. Les Relations ne conviennent pas d'un mot qui se trouve dans une courte Lettre que le Roy luy écrivit après un succès considerable. Cette Lettre portoit, selon les unes : *Pends toy, Brave Crillon, nous avons*



# P R E F A C E.

*combattu à Arques, & tu n'y estois pas.* Les autres contiennent: *Pends-toy, Brave Crillon, nous avons empêché l'Armée Espagnole de secourir Amiens, & tu n'y estois pas.* Il luy prenoit quelquefois des enthousiasmes de devotion dont il n'estoit pas toujours le Maître; comme il arriva un jour de Vendredy Saint qu'il entendoit le Sermon de la Passion dans l'Eglise Cathedrale d'Avignon. Il demeura assez tranquille jusqu'à ce que le Predicateur parla du Mystere de la Flagellation. Mais Crillon se sentit alors transporté d'un zele auquel il ne pût resister. Il se leva: Il mit la main à l'épée, & s'adressant au Pere Eternel qui sembloit avoir abandonné JESUS-CHRIST à la discretion des Soldats Romains; il s'écria: *Ah! Seigneur, où estoit Crillon?* supposant que s'il eut esté present, la chose ne se seroit pas passée de la sorte; ou du moins qu'il se seroit fait tuer auparavant. Mais la plus indispensable loy de l'Histoire me contraind d'ajouter, que pour balancer les vertus de Crillon, il estoit sujet à jurer; & que Dieu pour l'en punir, luy ôta les seize dernieres années de sa vie, presque tout à fait l'usage de la voix & de la parole.

---

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Paris le vingt-quatre Decembre mil six cens quatre-vingts-treize, signé Par le Roy en son Conseil, G A M A R T, & Scellé: Il est permis au SIEUR D U V A R I L L A S Historiographe de France, de faire imprimer par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir *l'Histoire de Henry Troisieme*, avec dessein-fes à toutes personnes d'imprimer ou faire imprimer, vendre, ny debiter ledit Livre pendant le temps & espace de douze années, sur les peines portées par lesd. Lettres de Privilege.

*Registree sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, &c.*

Et ledit sieur de VARILLASA cede son droit du present Privilege à CLAUDE BARRIN Marchand Libraire à Paris, pour en jouir pendant le temps porté par iceluy, suivant l'accord fait entre eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 29 Decembre 1693.

# ARGUMENT DU PREMIER LIVRE.

CHEMERAUT porte la nouvelle de la mort de Charles Neuf à Henry Trois, & le tire de l'embarras où les Polonois l'avoient jetté, en le pressant d'épouser Anne Jagellon. Il neglige de les disposer à luy donner pour Successeur le Duc d'Alençon son Frere, dans la seule veüe de retourner plutôt en France, & il se dérobe d'eux; ils courent après & n'attrapent que Pibrac, qui pour éviter leur furie est contraint de demeurer dix-sept heures dans un Marais où il avoit l'eau & la bouë jusqu'au col. L'Empereur reçoit fort civilement Henry Trois dans ses Etats, quoiqu'il ne luy eût pas demandé la permission de les traverser, & luy offre en vain sa Fille en Mariage. Sa Majesté Tres-Christienne traverse promptement l'Italie & s'arrête à Turin. Le Duc de Savoye prend occasion de luy demander la restitution de Pignerole, de Savillan & de la Perouse. Henry Trois l'accorde ensuite d'une collation de cent mil écus que la Duchesse de Savoye venoit de luy donner; & les Garnisons Françoises sont tirées des trois Places que l'on vient de nommer, au grand regret de Louis de Gonzague Duc de Nevers, qui tasche en vain de detourner le coup par ses remontrances de vive voix & par écrit. Henry Trois arrive à Lyon, où il commence à se



## A R G U M E N T.

*rendre méprisable , en ne se communiquant pas à ses Sujets avec autant de facilité que ses Predecesseurs en avoient eü. Les Princes d'Alemagne luy avoient conseillé de s'accommoder avec ses Sujets Calvinistes ; mais la Reine Mere qui craint de ne pas conserver sur luy l'ascendant qu'elle avoit eü sur Charles Neuf, luy persuade le contraire , & il suit l'avis de cette Princeesse , quoiqu'il le connoisse interessé. Il commet une seconde faute , pire que la premiere , en négligeant Damville , & en refusant de luy donner de nouvelles Provisions pour le Gouvernement de Languedoc. Damville convaincu que la sûreté de sa vie est attachée à son Gouvernement , met tout en œuvre pour le conserver : Fait un tiers Parti , qui est celuy des Politiques : Traite avec les Calvinistes : Les rend les plus forts dans les Provinces de là la Loire : Et contraint le Roy de lever le Siege de Livron : Il est vray que cette disgrace est balancée par quelques succez du Duc de Montpensier dans le Poitou , & du Dauphin d'Auvergne son Fils dans le Vivarais.*



# HISTOIRE DE HENRY TROIS.

## LIVRE PREMIER.

*Où l'on voit ce qui est arrivé de plus remarquable  
en France & en Pologne depuis le mois de  
May 1574. jusqu'à la fin de Juillet 1575.*



ENRY de Valois troisiéme du nom  
& dernier de sa branche, donna  
d'abord esperance qu'il seroit un  
jour plus accompli que tous les  
Rois de France qui l'avoient pré-  
cedé. On a fait son portrait dans l'Histoire de  
Charles IX. & l'on ajoute seulement icy qu'afin  
qu'il ne luy manquât rien de ce qui serroit à for-  
mer les plus grands Monarques, il avoit esté long-

1574.

1574. temps & presque également exercé par la bonne & par la mauvaise fortune, quoiqu'il n'eût encore que vingt-quatre ans.

La mort du Connétable de Montmorency tué à la Bataille de saint Denis, luy avoit donné lieu de se signaler à l'âge de seize ans; & pendant que la Reine Catherine de Medicis sa mere dispoſoit le Roy à luy accorder la Lieutenance generale de ses Armées, il s'étoit défait du plus dangereux de ses Concurrents, en donnant au Prince de Condé la seule frayeur \* qu'il eut durant sa vie. Il avoit gagné à force de caresses les inclinations des Marchaux de Cossé & de Biron mis auprès de luy pour l'assister de leurs conseils, & il les avoit engagés dans ses interets preferablement à ceux de la Cour. Il avoit surpris les Calvinistes à Jarnac, & il s'étoit défait de leur Chef \*, sans qu'il y eût lieu de luy en imputer le meurtre, quoiqu'il eût esté commis presque à sa veüe, & de sang froid par le Capitaine de ses Gardes \*. Il avoit sçeu contraindre les Calvinistes de donner la bataille de Montcontour, & il les y avoit si absolument défait, que si ses Officiers subalternes eussent agy sincerement, la guerre Civile auroit esté dès-lors terminée. Enfin il avoit réduit la Rochelle à de telles extremitez, que pour la sauver il avoit fallu que les Protestans luy procurassent la Couronne de Pologne.

\* Ceci est tiré de Brantôme, & on l'a mis dans Charles IX.

\* Louis Prince de Condé.

\* Montelquieu.

Mais d'un autre côté, l'excès de l'affection de sa mere luy avoit esté plus nuisible qu'utile, puisqu'il luy avoit attiré l'aversion du Roy son frere \*.

\* Charles IX.

Il avoit esté toujours sur ses gardes pour empêcher que ses actions ne fussent mal interprétées à la Cour ; & ses soins pour éviter la jalousie de Charles IX. s'étoient augmentez à mesure de la reputation qu'il avoit acquise. La mésintelligence dans la Maison Royale étoit allée si loin, que Henry avoit esté réduit à se bannir luy-même de sa Patrie ; & ce n'avoit pas tant esté par ambition que par nécessité qu'il avoit recherché premièrement la Couronne d'Alger \*, & depuis celle de Pologne. La première des deux luy avoit échappé, quoiqu'elle luy eût esté offerte, & on luy avoit accordé la seconde lorsqu'il ne s'attendoit presque plus de l'obtenir. Il s'étoit mis mal avec le Duc de Guise, nonobstant qu'il l'eût eu durant sept ans pour confident & pour meilleur amy ; & ce fut là la principale cause des malheurs de son regne. Il s'étoit intrigué plus avant que le Roy Charles IX. & que la Reine mere dans l'affaire de la saint Barthelemy ; & il avoit eu occasion de s'en repentir, non seulement à cause que les Calvinistes le tenant pour le plus irreconciliable de leurs ennemis, n'avoient pû depuis prendre aucune confiance en luy ; mais encore parce qu'il avoit plusieurs fois couru risqué de la vie, en traversant les Etats Protestans d'Allemagne. Enfin le desir de s'éloigner de la France à quelque prix que ce fût, luy avoit fait accepter la Couronne de Pologne à des conditions insupportables à un Prince de sa naissance & de son merite. Il ne restoit dans la Maison des Jagellons, qui avoit regné en Pologne environ

\* Dans la négociation à Constantino-ple de François de Noailles Evêque d'Acqs.

1574.

deux cens ans, qu'une Princesse âgée de quarante-sept ans, & fort laide : cependant le Senat du Royaume se piquant de reconnoissance pour celui des Ancêtres de cette Princesse ; qui avoit uny le grand Duché de Lithuanie à la Pologne, l'avoit destinée pour femme de quiconque seroit élu Roy. Jean de Monluc Evêque de Valence, Procureur de Henry, avoit signé ce Decret avec d'autant moins de difficulté, qu'il s'étoit imaginé que quand les Senateurs verroient de leurs propres yeux la disproportion des Parties, ils n'insisteroient plus sur l'accomplissement du mariage, ou que la Princesse observant de plus près les inclinations volages de Henry, & prévoyant le mauvais ménage qui s'ensuivroit de leur union, le quitteroit de sa promesse. Cependant ny l'un ny l'autre n'étoit arrivé, & Henry avoit esté menacé d'une guerre Civile s'il ne dégageoit la parole de Monluc. La Noblesse de Pologne avoit apprehendé l'inconvénient qui luy arriva, & jugé que son nouveau Roy l'abandonneroit pour retourner en son païs, si elle ne l'attachoit par un lien indissoluble, en le mariant avec la seule Polonoise qui étoit de sa qualité : outre que la Princesse de Pologne appercevant dans la personne de Henry des qualitez plus charmantes sans comparaison que dans les autres qui avoient pretendu à la Couronne de Pologne, étoit résoluë de le posséder en toute maniere, & se trompoit elle-même en se figurant que la raison & la justice seroient plus que suffisantes pour obliger ce jeune Prince à ne la pas mépriser.



Ainsi il y avoit du mécontentement de part & d'autre, & Henry l'avoit augmenté sans y prendre garde, en témoignant trop tost son penchant vers la prodigalité. C'étoit la coutume en Pologne, que les Gentilshommes les plus qualifiez venoient chacun à son tour baïser la main du nouveau Roy, & luy porter des presens. Ils l'avoient pratiquée à l'égard de Henry avec d'aurant plus de profusion, qu'ils n'avoient point encore élu de Roy de si grande esperance que luy. On n'a pas sçû précisément la valeur des presens qu'ils luy firent; mais il est constant que si on les eût bien ménagés, ils auroient suffi pour fournir à la dépense du Roy durant plusieurs années. Cependant il les avoit presque aussitôt distribuez que reçûs, & des Relations de bonne main portent qu'il s'étoit tellement échauffé en les partageant entre ses domestiques, qu'il en avoit eu la fièvre. La Noblesse informée de cette prodigalité en avoit tiré plus d'un sujet de plainte; elle croyoit avoir esté méprisée en ce qu'on ne l'avoit pas jugée meriter qu'on retint pour l'amour d'elle aucune des choses qu'elle avoit données; & d'ailleurs elle n'ignoroit pas qu'il y avoit des dépenses extraordinaires à faire au commencement des regnes, & que Henry s'étoit mis hors d'état d'y fournir, quand même il ménageroit mieux à l'avenir qu'il n'avoit fait jusques là les revenus de la Couronne & ceux de son Appanage. Enfin la circonstance qui avoit le plus contribué à son election, étoit l'esperance que Monluc avoit donnée aux Polonois que Henry rétablirait les anciennes bornes de leur Monarchie.

1574.

Pour entendre ce fait, il faut présupposer que quand Jagellon unit le grand Duché de Lithuanie à la Pologne, il étoit presque d'aussi grande étendue que ce Royaume; mais dans la suite les conquêtes des Moscovites avoient tellement diminué ce Duché, qu'il ne pouvoit plus entrer en comparaison avec la Pologne. La Noblesse de Lithuanie apprehendoit là-dessus que les Polonois ne prissent occasion de son affoiblissement pour luy ôter ses privilèges, & pour reduire la Lithuanie en Province; & Monluc connoissant la disposition de cette Noblesse, les avoit gagné aisément, en luy montrant le dernier traité de Paix conclu en France entre les Calvinistes & les Catholiques. Il en avoit tiré ces conséquences, qu'il restoit ainsi dans ce Royaume sans employ plus de cent mille soldats aguerris: Que l'humeur François ne permettoit pas à ceux qui s'étoient une fois enrôlez d'embrasser aucune autre profession que celle de la guerre; que les Catholiques & les Protestans étoient également charmez de la valeur de Henry; & qu'il ne les auroit pas plutôt sollicité de venir en Pologne luy aider à recouvrer ce que les Moscovites occupoient de la Lithuanie, qu'ils y couroient avec la même ardeur qui les avoit portez en Dannemarc & delà en Suede, sous le regne de François I. par le seul motif de défendre la Livonie contre les mêmes Moscovites. La Noblesse de Lithuanie avoit accordé là-dessus tous ses suffrages à Henry; mais à peine ce Prince étoit-il arrivé à Cracovie, que l'on y avoit sçû que le Duc d'Alençon son frere puîné, avoit accepté le Generalat des Calvinistes

de France, & que la guerre Civile devant bien-tôt y recommencer, il n'y avoit plus lieu d'en attendre des troupes ny de l'argent. 1574.

Enfin Henry n'avoit pas lieu d'apprehender en France les Catholiques zelez : car outre que le refroidissement du Roy Charles IX. pour luy, les avoit obligez à s'unir plus étroitement avec la Maison de Guise qu'ils voyoient enveloppée dans la disgrâce de ce Prince, on étoit trop convaincu de son habileré dans la politique pour le soupçonner de changer de conduite, & d'abandonner ses anciens amis pour recourir inutilement à ses ennemis irreconciliables. La crainte de Henry ne regardoit donc à le bien prendre que le parti Calviniste, qui ne laissoit pas de luy sembler plus puissant qu'il ne l'avoit esté jusques-là, quoiqu'il fût alors divisé en quatre sortes de gens, qui n'étoient bien d'accord les uns avec les autres que quand il s'agissoit de maintenir ou d'accroître leur nouvelle secte.

La premiere sorte étoit de ceux qu'on nommoit *Consistoriaux*, & se trouvoient en d'autant plus grand nombre, que presque tous les Ministres, les Anciens & les Diacres faisoient gloire d'en estre. Le faux zele dont ils étoient animez ne leur permettoit pas de rien relâcher des Edits qu'on leur avoit accordez, & ils soutenoient en toute occasion qu'il ne falloit poser les armes qu'après que la Cour se seroit relâchée sur toutes les modifications qu'elle y avoit apportées. De ce nombre étoit le Baron d'Arros, qui ne pouvant combattre pour

1574.

sa Religion à cause qu'il avoit plus de quatre-vingts ans, & que de plus il étoit devenu aveugle, excita si fortement son fils & dix ou douze Basques déterminez ses vassaux, qu'ils entreprirent l'action la plus hardie qui eût réussi jusques-là dans les guerres Civiles. La Reine mere avoit choisi le Comte de Grammont pour lever une armée dans le Bearn, où les Calvinistes étoient plus forts qu'en aucun autre endroit de la Guyenne; & ce Seigneur y travailloit actuellement dans son Château de Hayemau, lorsque son dessein fut déconcerté par le jeune Baron d'Arros, qui feignant de vouloir prendre party dans l'Armée Catholique, se glissa en plein jour avec sa petite Troupe dans la Cour du Château. Il tua une partie des Soldats qu'il y trouva: il mit l'autre en fuite: & il se saisit du Château & de la personne du Comte de Grammont qu'il emmena prisonnier avec tout le butin qu'il pût emporter, & sur-tout avec près de cent chevaux de service, dont les Calvinistes Bearnois avoient le plus de besoin. - -

La seconde sorte des Calvinistes étoit de ceux que l'on traitoit de *Pacifiques*: ils croyoient que la conscience ne permettoit de prendre les armes contre les Souverains legitimes qu'en un seul cas, qui étoit celui de violenter leurs Sujets en matiere de Religion. Ils soutenoient qu'à cela prés il faloit tout souffrir; & que comme les deux derniers Rois leurs Maistres n'avoient point excédé leur pouvoir en apportant des restrictions aux Edits accordez au Calvinisme, on ne pouvoit se dispenser de leur obéir.

La

La troisiéme sorte étoit des Calvinistes *Intéressés*, dont la ferveur n'avoit duré qu'autant que la première guerre Civile. Ils s'étoient insensiblement humanisez dans les trois suivantes; & comme ils avoient acquis beaucoup de credit dans leur Parti, la Cour n'avoit pas manqué de leur offrir des pensions qu'ils recevoient sans qu'on le sçût, & dont ils ne donneroient point de quittance. Ils avoient succombé à cette tentation; & les avis que la Reine mere recevoit par leur moyen, de ce qui se passoit de plus important dans leur Parti, étoient d'autant plus certains, qu'elle augmentoit les pensions à proportion des avantages qu'elle en tiroit.

Enfin la quatrième sorte étoit des Calvinistes *Relâchez*, qui ne se mettoient pas beaucoup en peine si leur nouvelle Secte étoit bonne ou mauvaise; & qui par conséquent bien loin de faire la guerre pour en obtenir le libre exercice, seroient volontiers retournés à la Communion des Catholiques s'ils y eussent trouvé leur compte. Ils étoient prévenus de la maxime que la Religion fait partie de l'Etat dans lequel elle se trouve, & qu'elle se doit ajuster à luy.

C'étoit là l'état des affaires de Henry à la mort de Charles IX. La Reine mere qui sçavoit ce qui étoit contenu dans le Testament de ce Prince, ne fit pas de difficulté de l'ouvrir en presence de toute la Cour. Comme elle y étoit déclarée Gouvernante de l'Etat jusqu'au retour de Henry, son premier soin fut d'aller au Parlement, & de s'y faire reconnoître en cette qualité. Elle écrivit ensuite



4574.

aux principaux Catholiques & Calvinistes qui se trouvoient alors dans les Provinces, d'y demeurer en repos sous son autorité; & parce qu'il étoit à craindre que les factions ne l'eussent affoiblie, elle voulut que ses Lettres fussent accompagnées de celles du Duc d'Alençon & du Roy de Navarre, qui contenoient à peu près les mêmes choses, afin que les Mécontans se voyant privez du support du frere du Roy, & du premier Prince du Sang, n'osassent se soulever.

Il falloit que le nouveau Roy fût précisément informé des particularitez que l'on vient d'abreger, & ce fut principalement dans cette veüe que la Reine mere choisit Chemerault pour aller en Pologne avec toute la diligence possible; les Lettres dont elle le chargea contenoient les principales particularitez de la derniere volonté de Charles IX. de sa mort, & de l'ordre qu'on avoit mis aux affaires en attendant le retour de Henry. Il sembloit que la Reine mere en dût demeurer là, & laisser à la discretion de son fils la maniere dont il quitteroit la Pologne; mais les plus grands Politiques ne le font pas toujours, & la même Catherine de Medicis qui avoit fait admirer durant tout le regne de Charles IX. la prodigieuse vivacité de son esprit, & l'immense étendue de son jugement, fit depuis presque autant de fautes que de démarches, comme si Dieu eût voulu montrer qu'il n'y a que sa conduite qui ne soit jamais irreguliere. On a vû \* que cette Princeesse aimoit plus sans comparaison Henry que

\* Dans l'Histoire de Charles IX.

ses autres enfans; elle s'imaginoit que la Couronne de France luy auroit donné de nouveaux agrémens, & sur un si foible fondement elle préfera le plaisir de le voir plutôt, à la raison d'Etat qui l'obligeoit à demeurer encore quelque-temps en Pologne. Elle luy manda qu'il revinst, toutes autres affaires cessantes, & que plus il se hâteroit moins il trouveroit d'obstacles à son retour. Ceux qui connoissoient les manieres de la Reine mere, sçavoient qu'elle étoit accoutumée à diminuer les dangers au-lieu de les accroître; & Henry qui l'avoit tant de fois éprouvé, crut qu'il faloit bien qu'il y eût un parti formé pour luy contester la Couronne de France, puisque sa Mere le pressoit si fort d'en venir prendre possession. Il assembla là-dessus les principaux des François qui l'avoient suivi; il leur fit une entiere confidence des nouvelles que Chemerault luy avoit apportées, & leur demanda conseil. Despesles étoit l'un de ceux qu'il estimoit davantage; il étoit également persuadé de son intelligence & de son intégrité, & le peu d'attachement qu'il voyoit en luy pour le bien luy en rendoit les sentimens moins suspects. Sa Majesté prit ainsi de bonne part la sincerité avec laquelle Despesles fut d'avis qu'elle réglât les affaires de Pologne avant que d'en partir. Ses raisons furent que la maniere toute glorieuse dont elle avoit esté élue demandoit le reciproque, & qu'on la blâmeroit éternellement si elle abandonnoit un grand peuple qui s'étoit donné volontairement à elle: Que si l'on proposoit aux Polo-

1574

nois de les quitter avant que de convenir avec leur Senat de la forme du Gouvernement qui seroit établie durant l'absence de son Roy, ils le retiendroient par force; & si Sa Majesté parloit sans prendre congé d'eux, elle agiroit en simple aventurier & non pas en Grand Monarque. Que si le Senat jugeoit necessaire de convoquer la Noblesse, il le pourroit dans un mois, & pour lors Sa Majesté auroit à luy proposer deux choses: La premiere, qu'elle luy conservât la Couronne nonobstant son éloignement à de certaines conditions, comme seroient celles de recevoir un Conseil Polonois, de le mener en France, & de ne rien décider que par son avis sur toutes les affaires qui regarderoient la Pologne. Si la Noblesse accordoit cet article, comme il y avoit beaucoup d'apparence, Sa Majesté en demeureroit plus puissante, les étrangers n'auroient garde de l'attaquer, & les François auroient plus de déference pour elle qu'ils n'en avoient eu pour son predecesseur. Si la Noblesse Polonoise s'obstinoit à vouloir un Roy particulier, Sa Majesté solliciteroit pour le Duc d'Alençon son frere, & auroit assez de credit pour le mettre en sa place. Son propre interest ne l'y engageoit pas moins que celui de ce Prince, puisqu'à considerer son genie & sa conduite depuis un an, il n'y avoit que trop lieu de juger que Sa Majesté ne seroit jamais paisible en France tant que le Duc d'Alençon y seroit; & qu'au contraire, rien ne troubleroit son repos, pourveu qu'elle procurât à ce Prince la Couronne de Pologne. Villequier

parla le second, & fut d'un sentiment contraire : 1574.  
 il avoit succédé à Carnavalet dans les bonnes grâces de Henry, & l'on ajoûte qu'il en avoit abusé. Il aimoit les plaisirs pour le moins autant que Sa Majesté, & il étoit plus propre à l'y porter qu'à l'en détourner. Son antipathie pour les Polonois luy avoit fait compter pour perdus les six mois qu'il avoit passez dans leur païs, & il avoit appris la mort de Charles IX. avec beaucoup de joye. Il devoit sa fortune à la Reine mere, & il craignoit qu'elle ne l'accusât d'ingratitude, s'il se déclaroit contre la Lettre de cette Princesse. Enfin, il n'estimoit pas assez le Royaume de Pologne pour s'imaginer que Henry dût hazarder celui de France pour le retenir : & ce fut, suivant toutes les préventions que l'on vient de marquer, que son avis fut de surprendre les Polonois, de s'en aller sans leur dire adieu, de marcher avec une diligence extraordinaire, & de prévenir par là les Princes & les Republiques sur les Etats desquels il faudroit marcher ; afin qu'en prenant le passage sans le demander, on ne leur donnât pas le loisir de délibérer s'ils l'accorderoient ou non.

Les raisons de Carnavalet furent que Henry n'avoit pas un moment à perdre, & que cependant on vouloit qu'il différât pour cinq ou six mois son retour en France : Que les Polonois seroient également éloignez de conserver leur Couronne à Sa Majesté, & de luy donner le Duc d'Alençon pour successeur : Que la premiere de ces deux propositions étoit di-

1574.

rectement opposée au Traité qu'ils avoient fait jurer à Henry avant que de le reconnoître pour Roy, & que la seconde donneroit trop d'atteinte à leur droit d'élection: Que la nation Françoisë ne pouvoit souffrir ny l'absence ny l'éloignement de ses Rois, & que les troubles qui l'avoient agitée durant la prison du Roy Jean en étoient des preuves d'autant plus incontestables, qu'elle s'étoit auparavant trouvée tout-à-fait calme dans le temps que ce Prince avoit perdu la bataille de Poitiers, au-lieu que Henry à son avènement à la Couronne trouvoit le party formé des Calvinistes qui luy donneroit de l'exercice pour long-temps, s'il ne le prévenoit par une prompte opposition: Que l'intention des Ministres de ce party étoit d'établir une République au milieu de la France; mais qu'ils n'étoient pas les plus forts, & que la Noblesse Calviniste qui tenoit encore le dessus sur ces Ministres, vouloit absolument un Roy qui fût de sa Religion: Que vraisemblablement le Duc d'Alençon luy avoit promis d'aller au Presche puisqu'elle l'avoit reconnu pour Chef, & qu'en tout événement le Roy de Navarre ne luy manqueroit pas au besoin: Que la Reine mere qui s'étoit assurée de leurs personnes ne les retiendroit pas long-temps, & que la crainte, ou pour mieux dire la certitude qu'elle en avoit eüe, l'avoit contrainte d'écrire la Lettre sur laquelle on déliberoit.

Henry n'étoit pas tout-à-fait libre de choisir entre les deux opinions que l'on vient de représenter. Sa familiarité avec Villequier luy avoit déjà trop amolli le courage; & l'on avoit observé qu'il



s'étoit principalement réjouï d'être devenu Roy de France, à cause qu'il reverroit la Princesse de Condé & la Dâmoiselle de Châteauneuf qui luy avoient donné de l'amour. Il croyoit avoir acquis assez de reputation, & il pretendoit vivre désormais parmi les plaisirs. Ainsi le séjour de Pologne ne luy étoit plus propre, les Dames du pais n'avoient point de charmes pour luy, le climat étoit trop rude, & la guerre contre les Moscovites qu'on vouloit l'obliger à recommencer, n'avoit rien de semblable à celle qui s'étoit faite en France contre les Calvinistes, où Sa Majesté s'étoit signalée sans avoir souffert beaucoup d'incommoditez. De plus, la Lettre de la Reine mere étoit pressante; & si son fils n'y avoit tout l'égard qu'elle desiroit, il étoit à craindre qu'elle ne tournât par dépit toute son affection vers le Duc d'Alençon. L'avis de Villequier fut donc préféré à celui d'Eperles, & Henry resolut de partir aussi-tôt qu'il auroit pris les précautions nécessaires pour mener avec luy les principaux de ses domestiques. Il écrivit à la Reine mere pour confirmer la Regence qui luy avoit esté donnée, & pour l'assurer qu'il la reverroit au plutôt, & d'Eperles eut la mortification d'être chargé de porter cette Lettre, quoiqu'elle fût contre son sentiment. Le Roy le suivit deux jours après, à la fin du mois de May 1574. & s'estima fort heureux de ce que les Polonois n'ayant rien pressenty de son dessein, ne s'étoient pas mis en devoir de le traverser. Il laissa sur sa table un billet écrit de sa propre main, qui excusoit la précipitation de son départ sur une cause

1574.

de nécessité absoluë, dont il informeroit le Senat par un homme de confiance que Sa Majesté enverroient exprés à Varsovie aussi-tôt qu'elle seroit entrée dans l'Allemagne.

La surprise des Polonois fut si grande, qu'elle les mit durant plusieurs heures dans l'irrésolution de ce qu'ils avoient à faire, & Henry eut tout le loisir de s'éloigner. Toutes les Relations conviennent qu'on l'auroit arrêté, en le poursuivant à l'heure même que l'on s'apperçût de son évasion, & que le bonheur suppléa pour lors à ce qui avoit manqué du côté de la prudence. Sa Majesté ne fut d'abord accompagnée que de quatorze de ses domestiques, les autres ne se trouvant pas prêts, ou ne s'étant mis en chemin que lorsqu'il n'étoit déjà plus sûr pour eux. Il y en eut d'arrêtez; on les traita de ravisseurs & de criminels de leze-Majesté, & on les menaça de faire leur procès: mais on s'adoucit dans la suite, & le plus grand mal tomba sur Pibrac, quoiqu'il n'y eût pas de sa faute, & qu'on l'eût envoyé dans la Massovie, d'où il luy avoit esté impossible de revenir plutôt. Il suivit le Roy dans un temps où toute la Pologne étoit en armes, & il fut rencontré par une troupe de Païsans qui avoient à leur tête quelques Gentilshommes Polonois dont il étoit connu. Il ne crut pas devoir s'exposer à leur furie, & il se jeta dans un marais dont il étoit proche: Il demeura dix-sept heures dans l'eau & dans la bourbe jusqu'au cou, encore falloit-il qu'il enfonçât tres-souvent sa tête pour éviter les coups qu'on luy tiroit. Enfin, il trouva le moyen de se cacher si bien

bien derriere des joncs, que ceux qui l'attaquoient le croyant tombé mort dans la bourbe, d'où il eût esté tres-difficile de le tirer, s'en retournerent, & luy donnerent ainsi le loisir de continuer sa route. La seconde rencontre qu'il eut luy fut plus favorable que la premiere, puisqu'il apperçut de loin le Gentilhomme de Pologne avec lequel il avoit le plus de liaison; c'étoit Czarneski, que le Senat de Pologne avoit envoyé vers le Roy pour essayer de le ramener; & qui ayant appris sur la frontiere que Sa Majesté étoit entrée dans les Etats de l'Empereur, avoit crû qu'il seroit inutile de la suivre. Il fit donner à Pibrac un cheval & quelques gens pour l'escorter; mais avant qu'ils se séparassent l'un de l'autre, il survint au même lieu tant de Polonois, que Pibrac fut encore arrêté nonobstant les sollicitations de Czarneski, pour obtenir d'eux qu'ils le laissassent en liberté. Ils le menerent au Senat; & il y auroit payé pour tous les autres François, s'il ne se fût tiré d'affaire par une admirable presence d'esprit. On pretendoit l'avoir pris en flagrant délit, c'est-à-dire, en fuyant; & l'on disoit n'avoir pas besoin d'autre preuve que celle-là pour luy faire trancher la tête: mais il embarrassâ ses Juges, en se défendant par une subtilité du Droit à laquelle ils ne s'attendoient pas. Il soutint qu'il n'étoit point domestique du Roy, & qu'encore qu'il luy eût servi de Chanceliér pour les choses qui regardoient son Appanage, il ne l'avait pas suivi en cette qualité, mais bien en celle d'Ambassadeur du Roy Charles IX. & de la Reine mere;

1574

qu'il étoit prêt d'en montrer le pouvoir ; & qu'en-  
core que la Commission fût expirée d'un côté par  
la mort de Charles IX. elle ne l'étoit pas de l'autre,  
puisqu'il avoit laissé Regente la Reine mere,  
& que Henry avoit confirmé cette disposition. Il  
n'est rien de plus avantageux dans les procès Crimi-  
nels, que de déconcerter la premiere procedure  
des Juges, parce que l'on gagne autant de temps,  
& que d'ailleurs les suivantes ne sont jamais si se-  
veres. Le moyen de Pibrac pour se défendre étoit  
appuyé sur le droit des gens, que le Senat de Po-  
logne n'avoit garde de violer ; & il n'étoit pas aisé  
d'en prouver la fausseté, puisque l'accusé offroit de  
montrer ses Lettres Patentes d'Ambassadeur : ainsi  
l'on s'abstint de le poursuivre, & il survint bien-  
tôt après une conjoncture qui procura son élargis-  
sement.

Henry III. ne marcha pas long-temps sur les terres  
de l'Empire, sans que les Archiducs Mathias &  
Maximilien, fils de l'Empereur Maximilien II.  
vinssent au devant de luy pour luy rendre leurs res-  
pects, & pour le conduire à Vienne. L'Empereur  
s'avança une lieue hors de cette Ville pour le re-  
cevoir, l'y mena, & luy fit tout l'honneur & la  
bonne chere imaginables. On ajoute qu'il eut de  
secrettes conferences avec luy sur deux articles,  
dont le premier regardoit la Reine veuve de Charles  
IX. Cette Princesse étoit la seconde des sept filles  
restées à Maximilien second, de son mariage avec  
Marie d'Espagne fille aînée de Charles Quint. Elle  
avoit perdu trop tôt son mary, & la difficulté d'en

trouver un semblable la reduisoit à passer le reste de sa vie dans le celibat, à moins que Henry ne l'épousât : l'Empereur le souhaitoit avec tant de passion, qu'encore que la bienfiance ne luy permit pas d'offrir sa fille, & l'obligeât au contraire d'attendre qu'on la recherchât; il s'expliqua au Roy en des termes qui firent assez entendre qu'il ne tiendrait qu'à luy d'être son gendre. Mais la Reine veuve n'étoit pas belle, & il faisoit à Henry des charmes extraordinaires pour le guérir de l'amour volage où l'on a déjà dit qu'il étoit sujet. Il avoit de plus trop blâmé l'alliance de son prédécesseur pour l'imiter en ce point, & il s'étoit plaint du tort que Charles IX. avoit fait à la Monarchie Françoisé, en épousant Elisabeth d'Autriche après avoir recherché Anne sa sœur aînée, qui luy avoit esté refusée par la seule raison qu'on la destinoit à Philippe second Roy d'Espagne.

La civilité ne permettoit pas néanmoins de mécontenter en quelque maniere que ce fût l'Empereur, dans la conjoncture que le Roy se trouvoit en son pouvoir, & qu'il recevoit de luy tout le bon traitement possible; & ce fut sur cet unique fondement que Henry ne luy ôta pas l'esperance qu'il avoit conçue: il se contenta de ne la pas augmenter, & de repartir qu'il avoit tant d'obligations à la Reine sa mère, qu'il s'estimerait le plus ingrat des hommes s'il dispoſoit de sa personne sans le consentement de cette Princeſſe: mais qu'il la reverrait au plûtôt, & l'informerait des bonnes volonteſ de Sa Majesté Imperiale pour la France.



1574.

Le second article étoit plus desintéressé que le premier, & auroit épargné beaucoup de sang si Henry en eût pénétré toute l'importance. L'Empereur luy fit une confidence domestique, en l'informant que Ferdinand I. son pere avoit esté sur le point de perdre ses Etats, toutes les fois qu'il avoit fait la guerre aux Protestans d'Allemagne : Qu'il en avoit perdu premièrement la Transilvanie, & depuis la meilleure partie de la Hongrie : Que pour avoir voulu contraindre ses Sujets de Boëme de renoncer à la Communion sous les deux especes, il avoit rappelé dans leur memoire qu'ils étoient maîtres de leurs Rois, & les avoit portez à moderer son autorité, de sorte qu'il ne luy en restoit pas plus qu'au Doge dans Venise : Que Charles-Quint s'étoit vû sur le point de perir pour le même sujet, après avoir gagné une Bataille si complete qu'elle ne luy avoit coûté que treize soldats, & qu'à ce prix il avoit défait toutes les forces unies de la Ligue de Smalchalde, & pris l'Electeur de Saxe & le Langrave de Hesse : Que ne croyant plus avoir besoin du Duc Maurice de Saxe & du Marquis Albert de Brandebourg, il avoit mécontenté ces deux Princes qui l'avoient chassé de l'Empire, & il s'en étoit peu falu qu'ils ne le fissent prisonnier dans Inspruc : Que ces deux exemples avoient obligé Sa Majesté Imperiale premièrement à rechercher, & depuis à conserver avec soin l'amitié des Protestans : & qu'elle s'en étoit si-bien trouvée, que le secours le plus present & le plus considerable luy étoit venu de leur part, toutes les fois que les Turcs

avoient attaqué la Hongrie ou l'Austriche : Qu'une semblable conduite étoit pour le moins aussi nécessaire à Henry III. puisqu'il alloit prendre possession d'un Royaume où il y avoit deux partis à peu près égaux en puissance : Qu'il ne pouvoit détruire le Protestant sans augmenter le Catholique, de sorte qu'il n'en seroit plus le maître; au lieu que s'il opposoit l'un à l'autre, & qu'il réduisit toute sa politique à empêcher qu'aucun des deux ne succombât, son autorité seroit respectée dans l'équilibre : & s'il ne commandoit absolument aux François, il les contraindrait au moins les uns par les autres de garder les Loix & de convenir d'une paix solide.

Henry ne jugea pas à propos de contredire l'Empereur ; il luy répondit seulement, qu'il ne se croyoit pas tout-à-fait libre de profiter de l'avis salutaire qu'il venoit de recevoir de sa Majesté Imperiale, parce qu'il avoit trop effarouché les Calvinistes de France, pour esperer qu'ils se reconciliaissent jamais avec luy ; qu'il les avoit défaits en deux Batailles, & que de plus ils l'accusoient d'avoir fait tuer de sang froid le Prince de Condé, & d'avoir dressé le plan de la saint Barthelemy ; qu'ils s'étoient expliqués assez nettement qu'ils s'en vengeroient tôt ou tard par le feu ou par le poison : & qu'en effet il y avoit eu tant de conspirations formées contre sa vie, qu'il ne luy auroit pas esté possible de les éviter toutes, si son départ pour la Pologne ne l'eut dérobé, pour ainsi dire, à la rage de ses ennemis ; qu'il ne les avoit

1574.

pas adoucis en s'éloignant d'eux : & qu'outre qu'ils n'avoient rien oublié pour traverser son élection , ils avoient tellement animé contre luy les Calvinistes de Pologne , qu'à peine ceux - cy avoient-ils gardé pour luy les dehors du respect.

L'Empereur repliqua que la défiance des Protestans , pour grande qu'elle fut , pouvoit cesser à l'égard de Henry , pourveu qu'il changea de conduite , & qu'il intéressa les Protestans d'Allemagne à le reconcilier sincerement avec ses sujets Calvinistes : Que les Huguenots de France avoient assez compris durant les trois guerres Civiles qu'ils avoient soutenues avec tant de réputation , qu'ils n'étoient pas capables de se deffendre des Catholiques toutes les fois que la Cour seroit pour ceux-cy contre eux : Qu'ils avoient imploré dans cette veüe l'assistance des Protestans d'Allemagne , lesquels ne les avoient pas empêchez à la verité de perdre quatre Batailles , mais les avoient pourtant sauvez en leur procurant trois paix avantageuses : Qu'ils n'avoient donc garde de mécontenter leurs Protecteurs , & que si Henry vouloit se reconcilier sincerement avec eux , sa Majesté Imperiale engageroit l'Electeur Palatin , Chef des Calvinistes d'Allemagne , & l'Electeur de Saxe Chef des Lutheriens du même pais , à dresser des articles qu'ils feroient accepter aux Huguenots de France. Henry remercia l'Empereur de sa bonne volonté , & luy fit en même temps comprendre que cette affaire n'étoit pas moins importante que celle de son mariage ; & qu'il falloit qu'il en parlât à

la Reyne mere. Il prit là-dessus congé de sa Majesté Imperiale, qui le fit accompagner par les Archiducs ses enfans, tant qu'il marcha dans les Provinces hereditaires de la Maison d'Autriche. 1574.

C'est icy que les Auteurs favorables à cette Maison, se plaignent de l'injustice des Historiens d'alors, en ce qu'ils ne louent pas l'Empereur Maximilien second pour n'avoir pas arrêté le Roy de France & de Pologne, lorsqu'il traversoit ses Etats; au lieu qu'ils avoient élevé jusques au Ciel la generosité de François premier, pour avoir traité de même Charles-Quint lorsqu'il traversa la France pour aller appaiser la revolte de ceux de Gand. Mais ces Auteurs ne prennent pas garde que les deux actions dont il s'agit, ne sont semblables qu'au dehors, & que les motifs en étoient tout-à-fait differents. Car Maximilien n'avoit jamais rien eu à démêler avec Henry, & il y avoit vingt ans que François premier & Charles-Quint se faisoient la guerre. Deplus, Charles n'avoit obtenu la permission de passer par la France, que sur la parole qu'il avoit donnée au Connestable de Montmorency de restituer à François le Duché de Milan; & Henry avant que de mettre le pied dans les Provinces hereditaires, en avoit envoyé demander la permission, qui luy avoit esté accordée sans aucune condition. Maximilien ne se plaignoit pas que le droit des gens eût esté violé à son égard: & François premier le prétendoit si fortement, & le prouvoit par des raisons si convaincantes, qu'elles sembloient l'autoriser pour le



1574. violer à son tour à l'égard de Charles-Quint. Enfin on s'attendoit si bien par toute l'Europe, que François deût arrêter Charles-Quint, ou du moins le retenir jusques à ce qu'il luy eut restitué le Duché de Milan, & les Souverainetez de l'Artois & de la Flandre; que s'il l'eut fait, personne ne s'en fut scandalisé, & la Monarchie Espagnole auroit eu peine à se maintenir, Charles-Quint n'ayant alors qu'un fils âgé seulement d'onze ans, & par conséquent incapable de soutenir la querelle contre les François, que son Pere avoit excitée. Au lieu que le scandale auroit esté horrible dans toute la Chrétienté, si l'Empereur Maximilien eut manqué de parole. Il se seroit attiré autant d'ennemis qu'il y avoit de Puissances dans l'Europe, puisqu'elles étoient toutes interessées à maintenir la France & l'Espagne dans l'égalité de forces où elles se trouvoient, afin de conserver leur liberté dans cet équilibre: & d'ailleurs, comme Sa Majesté Imperiale s'étoit obligée à n'entreprendre rien d'important sans la participation de Philippe second son beau-frere & son cousin germain; si elle eût contrevenu à cet article, il l'auroit abandonnée, & elle eût succombé. Si elle luy eût dépêché un Courier pour le consulter là-dessus, il auroit salu six semaines pour ce voyage, & Henry n'en employa pas trois à traverser les Provinces hereditaires; & dans son séjour à Vienne. Outre qu'il ne paroissoit aucune utilité pour l'Empereur à le retenir, puisque s'il l'eût contraint de restituer Mets, Toul & Verdun, il auroit fait à la verité le profit de l'Empire; mais non pas le sien;  
&



& les nouvelles de la détention de Henry ne fussent pas plutôt arrivées en France, que la Reine mere auroit mis en liberté le Duc d'Alençon, qui joignant les Catholiques aux Protestans eût formé une armée si formidable, que les Allemans en ayant peur auroient contraint l'Empereur d'élargir son prisonnier: ou si le Duc d'Alençon eût mieux aimé s'emparer de la Monarchie Françoisse, la Maison d'Autriche n'y auroit pas gagné davantage; & les Catholiques se réunissant avec les Calvinistes sous un Prince qui leur étoit également agreable, eussent remis leur Patrie dans la même considération où elle avoit esté avant que l'Herésie y penetrât.

Henry avant que de partir de Vienne avoit envoyé Danzay, Gentilhomme fort habile, qui avoit esté Ambassadeur de France en Dannemarc, pour observer la disposition des Polonois, & pour tâcher de conserver leur Couronne. Danzay ne fut pas mal reçu, & s'en tint heureux, quoiqu'il eût lieu de conclure que les Polonois commençoient à le regarder comme Etranger, puisqu'ils ne le traitoient plus de Ravisseur de leur Roy: & que par conséquent la République de Pologne avoit resolu de se donner un nouveau Maître. Il entreprit pourtant d'excuser la precipitation du départ de Henry, & ce fut par une autre raison que celles que Sa Majesté avoit insérées dans le billet laissé sur la table, & que Pibrac avoit dites à Czarneski Grand Maréchal de Pologne. Il prétendit que le Duc d'Alençon avoit dessein de s'emparer de la Couronne de France, & que la seule présence de Henry pouvoit l'en empêcher: Qu'à

D

4374.

la verité ce Prince n'étoit pas libre ; mais qu'il le feroit bien-tôt , & qu'il y avoit sur pied plus de soixante mille vieux soldats enrôlez sous ses Enseignes : Que les Calvinistes étoient armez dans toutes les Provinces de France , & n'attendoient qu'un rendez-vous general pour y marcher : Que le Prince de Condé, sous pretexte de faire le Bourgeois dans Strasbourg , y avoit traité avec le Prince Casimir Palatin & avec le Langrave Ernest de Hesse , qui tenoient prêtes des Troupes levées de l'argent secrettement déboursé par les Protestans d'Allemagne.

Le Senat de Pologne ne jugea pas à propos de contredire l'excuse de Danzay , parce qu'il auroit porté la Conference plus loing qu'il ne pretendoit. Il se contenta sans penetrer dans les intrigues de la France , de représenter modestement à cet Envoyé extraordinaire , qu'il étoit inouï qu'un Roy se fût éloigné de ses Sujets sans leur dire adieu , lorsqu'il n'avoit aucune plainte à leur faire, vû principalement qu'en peu de jours Sa Majesté eût pû regler de sorte les affaires de Pologne , qu'elle auroit eu le loisir d'aller mettre ordre à celles de France. Le Senat de Pologne en demeura là ; & Danzay croyant avoir diminué du moins en partie son ressentiment, luy proposa d'envoyer auprès de Henry quelques Senateurs qui eussent pouvoir de resoudre avec Sa Majesté toutes les difficultez qui surviendroient en Pologne, tant qu'Elle en seroit éloignée. Cét expedient étoit d'une merveilleuse consequence , puisque si on l'eût accepté , la Noblesse Polonoise se seroit liée les mains , & privée du droit de proce-

der à une nouvelle élection; & c'étoit là le principal but de Henry, qui s'attendoit non seulement de se distinguer de ses predecesseurs, en conservant avec le titre de Roy de France celui de Roy de Pologne; mais encore en se reservant le pouvoir d'introduire en France quand il le jugeroit à propos des Troupes Polonoises, qui luy aideroient à ranger au devoir le parti des Catholiques zelés, après qu'il s'en seroit servi pour opprimer le parti des Calvinistes. Mais on éblouit rarement des gens qui se défient, & le Senat de Pologne apperçut d'abord ce qu'il y avoit de fin & d'intéressé dans la proposition de Danzay. Il ne le témoigna pas neanmoins; & soit qu'il conservât encore beaucoup de respect pour Henry, ou qu'ayant résolu de le déposer, il crût que cette peine suffisoit sans y en ajoûter d'autres, il ne repartit à Danzay autre chose, sinon que ce que Sa Majesté desiroit passoit le pouvoir du Senat, & ne pouvoit être déterminé que dans une Diète generale. Danzay fut ainsi renvoyé, & rejoignit le Roy son Maître sur le chemin de Vienne à Venise. Sa Majesté avoit dit dans un entretien familier à Moro, Ambassadeur de cette République auprès de l'Empereur, qu'Elle souhaitoit depuis long-temps de voir Venise; & que si l'occasion s'en presentoit elle ne la laisseroit pas échapper. Moro en avoit informé par un Courier exprés les Superieurs, qui avoient conclu que Henry les surprendroit s'ils ne se preparoient de bonne heure à le recevoir. Ils avoient donné les ordres nécessaires pour un accueil des plus magnifiques; & sur-

1574.

tout les Principaux d'entre euy s'étoient avancé sur la frontiere au même bourg de Veillaco, où Charles-Quint s'étoit réfugié vingt-deux ans auparavant lorsqu'il s'en étoit peu falu que le Duc Maurice de Saxe ne l'enlevât dans Inspruc. Henry qui cachoit sa route à la plupart de ses domestiques, & qui s'imaginait sur cette précaution d'entrer dans Venise sans être connu, fut extraordinairement surpris de trouver que les Venitiens l'attendoient dans la même posture que s'il leur eût fait annoncer sa venue dans les formes, & long-temps auparavant. Comme il avoit des qualitez tout-à-fait charmantes pour les étrangers, dont il pretendoit gagner les cœurs, il se fit bien-tôt autant d'amis qu'il étoit allé de Députez audevant de luy; & il entra avec eux dans Venise le vingt-neuf Juin mil cinq cens soixante-quatorze. Il seroit inutile de rapporter icy les hôneurs qu'il reçut durant les neuf jours qu'il y demeura, puis qu'il y en a des Livres entiers, dans lesquels on peut se satisfaire agreablement par la lecture des Relations, & par la veüe des Estampes qui s'y trouvent.

On ne juge pas plus à propos de s'arrêter sur une circonstance qui parût la plus singuliere aux yeux de toute l'Europe, & que les Ecrivains du temps ne peuvent assez louer. Ils trouvent tout-à-fait étrange que le Grand Conseil ayant ordonné que cent des fils des principaux Senateurs, depuis dix-huit ans jusqu'à vingt-deux, servissent Henry durant son séjour; que cette jeune Noblesse s'acquitta d'une commission si nouvelle & si contraire à sa liberté avec une telle exactitude, que Henry avoua qu'elle avoit beaucoup surpassé en ce point

les meilleurs de ses domestiques.

1574.

Mais ces Ecrivains ne prennent pas garde qu'il y a une extrême difference entre s'assujettir volontairement pour quelques jours, & estre assujetty par force durant toute sa vie; & que de plus l'inconstance humaine fait trouver du plaisir à passer quelquefois de l'indépendance à la dépendance, quand ce ne seroit que pour éprouver ce qu'il y a de particulier dans ces deux États, & pour mieux goûter la liberté lorsqu'on aura senty les inconveniens qui se rencontrent à recevoir la loy d'un maître.

Tous les Princes d'Italie visiterent Henry à Venise en personne, ou par Députez: & le Pape Gregoire treize y envoya un Nonce extraordinaire. Sa Majesté reconnut cette civilité par une autre, qui ne fut pas au goût de tout le monde. On a remarqué dans le Regne de Henry second, que Paul de Foix, si célèbre par les Lettres de politique qu'il a laissées, avoit esté du nombre des Conseillers de la Cour soupçonnez de Calvinisme dans la Mercuriale de mil cinq cens cinquante-huit. Il s'étoit ensuite retiré quelque temps dans le fond de la Gascogne, d'où Catherine de Medicis l'avoit mandé pour l'envoyer Ambassadeur à Rome; mais les Italiens n'avoient pas esté si faciles à revenir de leur défiance que les François: & Paul de Foix s'étant justifié dans sa Patrie, n'avoit pas laissé de passer à Rome pour un Calviniste secret. On ne s'étoit pas contenté de n'avoir avec luy que le moins de commerce qu'il se pouvoit; mais de plus, on l'avoit maltraité en plusieurs manieres indirectes, & il avoit tenu à peu que l'on ne violât en la per-



1574. sonne le droit des gens, en permettant à l'Inquisition de s'en saisir. Il avoit pourtant surmonté par sa sagesse & par sa patience les persécutions qu'on luy avoit faites; mais cela n'empêchoit pas que l'on ne blâmât le Roy d'avoir jetté les yeux sur luy pour le renvoyer à Rome, & de n'avoir pas plutôt choisi Villequier, d'O, Bellegarde, ou quelque autre des Gentilhommes qui l'accompagnoient. On excusa pourtant Sa Majesté, en soutenant que Paul de Foix étoit le seul homme de qualité de sa suite qui fût assez informé des intrigues de la Cour de Rome, & que d'ailleurs il y alloit de sa reputation de retourner à Rome, quand ce ne seroit que pour montrer que son innocence y avoit esté si-bien reconnüe, que l'on ne mettoit point de difference entre luy & les hommes d'Etat les plus zelés pour la Religion Catholique.

Hercule d'Esté Duc de Ferrare, étoit grand oncle de Sa Majesté, pour avoir épousé Renée de France sœur de son ayeule paternelle: ils'étoit mis en chemin pour l'aller trouver à Venise & le mener à Ferrare; mais une indisposition qui luy survint l'ayant arrêté en chemin, le Prince Alphonse son fils unique suppléa à son défaut, & persuada aisément à Henry d'honorer de sa présence la Cour du Duc son pere, par la commodité que Sa Majesté trouveroit à traverser l'Italie sur le Pô, depuis l'embouchûre de cette riviere jusqu'à Turin.

Philibert Emanuel Duc de Savoye prit la même route, mais par un motif plus interessé. Il avoit épousé Marguerite de France, tante paternelle de

Henry III. & cette Princeſſe bien éloignée du genie de celles d'Eſpagne , avoit preferé les interêts de ſon mary à ceux de ſa Patrie. On a vû dans l'Histoire de Charles IX. qu'elle s'étoit ſi-bien inſinuée dans l'amitié de la Reine Catherine de Medicis ſa belle-ſœur , qu'elle en avoit obtenu la reſtitution de Turin , & de la pluſpart des autres Places du Piémont, reſtées à la France par le Traité du Cateau-Cambreſis , pour ſûreté que les Ducs de Savoye ne s'éloigneroient plus à l'avenir de ſes interêts. La Duchefſe en étoit demeurée là , ſoit qu'elle eût perdu l'eſperance d'obtenir quelque choſe de plus , ou que la mort l'eût prévenuë : mais le Duc ſon mary voyant que les François poſſedoient encore dans le Piémont les Places importantes de Pignerole , de Savillan , & de la Perouſe , s'étoit propoſé de les en chaffer par la même voye qui avoit ſi-bien réuſſi à ſa femme. Il avoit crû que Henry ne cederoit point en liberalité à ſon predeceſſeur , & luy rendroit les trois Villes delà les Alpes , qui depuis vingt-cinq ans étoient à charge à ſon Royaume , par la dépenſe qu'il faiſoit pour en entretenir les Garniſons. Il avoit eſté le premier des Princes Italiens à viſiter Henry dans Veniſe : & comme il avoit luy ſeul plus d'adreſſe que tous les autres enſemble , il étoit devenu en peu d'heûres non ſeulement amy , mais encore confident de Sa Majeſté. Il ne la perdit preſque pas de veuë juſqu'à ce qu'il l'eût menée à Turin , où il n'épargna rien pour la regaler : mais il ne l'empêcha pas d'y recevoir des avis de France qui ne luy furent pas agreables.

1574.

Gabriel de Montgomery, l'un des principaux Officiers des armées Calvinistes de France, étoit de l'humeur singulière que Plutarque attribué à Demetrius; il souhaitoit la guerre au milieu des plaisirs, & les plaisirs au milieu de la guerre. Il avoit acquis une haute réputation, en s'emparrant dans trois jours de la Principauté de Bearn, & en contraignant avec dix-huit Enseignes de gens de pied la Terrible Gouverneur de ce Païs, de se rendre à discrétion dans Ortez, où il en commandoit vingt-deux. Il étoit passé delà en Angleterre, où il se divertissoit de son mieux, lorsque la Reine Elisabeth l'avoit disposé à reprendre les armes par l'offre de luy donner le Commandement de vingt-deux Vaisseaux destinez au secours de la Rochelle. Il avoit esté malheureux dans cette entreprise, mais il s'en étoit bien-tôt consolé, en retrouvant dans Londres les plaisirs qu'il y avoit quitez. Il y reçut une Lettre des Calvinistes de Normandie, qui luy promettoient de faire soulever toute la Province en faveur de la nouvelle Religion, pourveu qu'il y revinst avec autant de Troupes Angloises qu'il en avoit menées sans aucun fruit à la Rochelle.

Montgomery acquiesça avec d'autant plus de facilité à leur desir, qu'il ne se souvenoit pas sans chagrin que les Catholiques l'avoient chassé de Rouën, & qu'il esperoit de se vanger d'eux en y rentrant malgré eux. Il proposa son dessein à la Reine Elisabeth, qui n'ayant pas moins de passion que luy pour recouvrer le Havre-de-Grace, promit de le seconder : mais la mort de Charles I. X. survint là-dessus,

là-deffus, & fit à Montgommery un préjudice qu'il n'avoit pas prévu. Elisabeth affectoit de ne rien entreprendre au dehors fans en avoir un pretexte plausible : & toutes les fois qu'on l'avoit accusée d'afflister directement, ou sous-main, les ennemis de Charles neuf, elle s'en étoit excusée sur ce que ce Prince avoit refusé de luy rendre Calais dans le terme porté par le vingt-cinquième Article de la Paix du Cateau-Cambresis.

La mort de Charles neuf venoit de luy en ôter le pretexte, puis que son successeur n'avoit point encore approuvé la conduite de Charles neuf en ce point, & que la bienfiance ne permettoit pas de luy demander qu'il se déclarât sur la restitution de Calais avant qu'il fût en état de la faire, c'est-à-dire, avant qu'il eut pris possession de sa nouvelle Couronne. Ainsi Elisabeth n'osa donner à Montgommery que le tiers du secours dont il avoit besoin, qu'il ne laissa pas d'accepter : car outre qu'il avoit quelquefois battu les Catholiques, quoy qu'il fût plus foible qu'eux, les Calvinistes de Normandie luy avoient écrit une seconde fois pour le presser de venir en toute diligence se mettre à leur tête. Il s'embarqua donc à Douvres, & descendit heureusement sur les côtes de la basse Normandie. Ses amis le joignirent, & surprirent avec luy les villes de Saint Lo & de Donfront : mais son bonheur s'arrêta devant la dernière de ces deux Places.

Les Calvinistes qui l'avoient renforcé au nombre de trois mille, l'obligerent par leurs importunités

1574

à se presenter ensuite devant Carentan , qui leur auroit facilité la communication avec l'Angleterre, s'ils en eussent esté les maîtres. Cette place n'étoit ny forte ny munie ; mais l'interêt particulier de celui qui en étoit Gouverneur suppléa à ces deux défauts. La Frezeliere y avoit esté mis en cette qualité de la main de la Reine mere : il n'avoit pas esté d'abord agreable aux Normans , parce qu'il n'étoit pas de leur païs , & que la Cour avoit accoustumé d'en donner les principaux Gouvernemens à la principale Noblesse de Normandie , afin de luy témoigner plus de confiance, & de la rendre plus attentive aux entreprises que les Anglois formoient de temps en temps à son préjudice. La troisième guerre Civile n'étoit pas encore finie lorsque les Calvinistes pensèrent à gagner la Frezeliere , ou à le déloger de Carentan. Mais les propositions qu'ils luy firent , quoique tres-avantageuses , ne l'ébranlerent pas , & il se démêla de toutes les intrigues qu'ils formerent contre sa personne. Comme la Cour ne le payoit pas regulierement , il fut contraint de tirer sa subsistance & celle de sa Garnison des terres que les Gentilshommes Calvinistes possédoient auprès de Carentan ; & il les anima de sorte contre luy par cette conduite , toute necessaire qu'elle étoit , qu'en quelque maniere qu'il fût tombé entre leurs mains , ils l'auroient infailliblement tué , quand même ç'eût esté par une capitulation conclüe dans les formes. Il en étoit persuadé : & comme il n'avoit pas moins de jugement que de valeur , il s'étoit mis en état de soutenir un long Siege. Montgomery ne se trouvoit pas dans la même disposition , puisque



l'argent & les vivres luy manquoient, & que ceux de son parti n'étant pas les plus forts dans les Villes voisines, il avoit à craindre d'être assiégé luy-même, s'il demeurait plus de trois ou quatre jours devant Carentan sans y entrer. Il résolut donc de l'insulter, & il prit pour cela des mesures qui luy paroissent infailibles. Il rangea les plus déterminés de ses soldats à la tête du Corps destiné pour monter à l'assaut, aussi-tôt que la brèche seroit faite. Il étoit peu raisonnable : il les anima par sa présence & par son exemple : il les rafraîchit assez souvent pendant les deux heures que dura leur action : & il s'exposa pour le moins autant qu'eux. Mais il fut repoussé, & contraint de retourner à Donfront, où l'on venoit de l'avertir que les Catholiques avoient intelligence.

Sa hardiesse avoit plus choqué la Regente que celle de Montbrun, quoique l'un & l'autre fussent également coupables, en ce qu'ils avoient pris les armes immédiatement après la mort de Charles neuf. Il est vrai que l'attentat de Montgomery étoit d'une plus dangereuse conséquence que celui de Montbrun, puisque le Dauphiné n'entroit point en comparaison avec la Normandie, qui ne pouvoit être perdue pour les Catholiques, sans que les Calvinistes les opprimassent, & donnassent ensuite la loi à la Regente. Et en effet, cette Princesse employa presque tous ses soins pour se défaire de Montgomery, & fit marcher contre luy l'élite des Troupes levées par l'ordre de Charles neuf pour la sûreté du Royaume durant sa maladie. Les Troupes n'étoient à la vérité

1574

que de six mille hommes, mais ils s'étoient tous signalez dans les precedentes guerres : & l'on y remarquoit entre les autres Officiers subalternes, Bussy d'Amboise, Saint-Fal, & le jeune Sarlaboux. On leur donna Matignon pour General, & ils ne l'agrèerent pas d'abord, à cause que l'experience luy manquoit; mais ils furent si satisfaits de luy sur la fin de cette expedition, que depuis ils le servirent avec beaucoup d'affection dans les troubles de la Guyenne. On leur fournit de l'argent, des vivres & de l'artillerie, & on leur demanda la diligence sur toutes choses. Ils marcherent à grandes journées : & comme Matignon présuppoit que s'il attaquoit Donfront, & qu'il l'emportât, Saint-Lo se rendroit ensuite sans y être forcé; au lieu qu'en s'adressant d'abord à S. Lo, il faudroit faire deux Sieges l'un après l'autre; Montgommery fut investy dans sa retraite, & serré de si près, qu'il ne pût recevoir ny secours ny rafraichissement.

Matignon à qui la Regente écrivoit souvent pour le hâter, fit des efforts qui rendirent inutile la diligence des Calvinistes à se retrancher. Leurs dehors furent emportez l'épée à la main, & une batterie de six gros canons dressée contre l'endroit le plus foible de la Place, y eut bien-tôt fait une brèche considerable. Les assiegeans voulurent y monter en plein jour, & Matignon y consentit enfin par la regle de l'art Militaire, qui permet dans les guerres Civiles des choses qu'elle défend absolument dans les Etrangères. On a vû dans le regne precedent par l'exemple du

fameux Oſſun , que les plus grands hommes ſont quelquefois ſujets à la lâcheté , comme le ſoleil aux éclipses. Perſonne ne doutoit que Montgommery ne fût un des hommes de ſon temps le plus intrepide ; il en avoit donné une infinité de marques évidentes , & ſur tout dans la déſenſe de Roüen , & dans la ſurpriſe du Bearn : Cependant au moment que Matignon le fit ſommer de ſe rendre avant que de permettre aux ſiens d'inſulter Donfront , il perdit le cœur & le jugement d'une manière qui devroit être icy ſupprimée , ſi l'Histoire n'étoit également obligée à tenir compte des défauts & des perfections. Il repartit au Trompette qu'il alloit envoyer des Députés pour capituler , & qu'il demandoit une ſuſpenſion d'armes pour quelques heures. Les Aſſiegez les plus proches de luy qui l'ouïrent ainſi parler , en furent tellement ſurpris , qu'ils ne le crurent que lorsqu'ils le virent aſſembler ſes Officiers ſubalternes , pour concerter avec eux les Articles de la reddition. Le principal d'entre eux étoit Colombieres , Gentilhomme de Normandie : Les Calviniſtes de ſon païs l'avoient éſtably Lieutenant dans Donfront ; & comme la negligence & la pareſſe de Montgommery leur étoient connues , ils s'étoient propoſez d'y remédier en mettant immédiatement au deſſous de luy en la perſonne de Colombieres , le plus appliqué & le plus agiſſant de leurs Officiers ſubalternes. Le Conſeil de guerre ne dura pas long-temps , parce qu'on l'avoit aſſemblé à la veüe de l'ennemy. Montgommery y repréſenta en peu de paroles que Don-

1574. front n'étoit plus tenable ; qu'il seroit infailliblement forcé ; que les Assiegeans passeroient tout au fil de l'épée ; que la Reine Elisabeth avertie que l'on ménageoit si mal la vie de ses Sujets , n'en enverroient plus d'autres ; & que n'y ayant plus en Normandie de Troupes Calvinistes en état de tenir la campagne , les Villes de ce parti l'abandonneroient : mais Colombieres répondit brusquement , que puisque Montgomery n'étoit plus luy-même , il ne devoit pas trouver mauvais qu'on luy parlât avec plus de liberté qu'à l'ordinaire ; qu'il n'étoit plus question de raisonner , mais de combattre , & que la cause de la nouvelle Religion avoit besoin de bras & non pas de conseil ; que si Donfront étoit pris d'assaut , Dieu susciteroit au Parti d'autres Défenseurs , & que cependant ceux qui se seroient enlevés sous les ruines meritoient une gloire immortelle : Que la Reine Elisabeth avoit trop de zele pour manquer au besoin de ses freres , & que bien loin qu'elle fût retenuë de les assister par le malheur des Troupes qu'elle leur avoit prêtées , elle en feroit passer un plus grand nombre à dessein de vanger leur mort : Que tous les Calvinistes qui passeroient pour hommes de main n'étoient pas enfermés dans Donfront ; & que comme on n'en avoit pas tant perdu dans la prise & dans le sacquement de Roüen , qu'il ne s'en fût trouvé un plus grand nombre qu'auparavant , pour soutenir la seconde & la troisième guerre Civile , il en arriveroit de même dans la presente conjoncture : Que la Cour sçavoit bien se dispenser d'accomplir



les Traitez faits avec ses Sujets, quand elle y trouvoit son utilité particuliere, & que le Duc de Nemours, qui étoit de tout autre consideration que Matignon, avoit accordé dans les formes une capitulation honorable aux Capitaines Mazeres & Castelnau assiegez dans le Château de Nozay, & que pourtant le Roy François second avoit soutenu que ce Duc ne l'avoit pû sans la permission expresse de Sa Majesté, que les deux Capitaines avoient esté punis de mort comme complices de la conspiration d'Amboise: Qu'enfin si Montgomery vouloit absolument perir par les mains du Bourreau, il n'étoit plus possible de l'en empêcher; mais que pour Colombieres, il étoit resolu de mourir sur la brèche.

L'exemple de Mazeres & de Castelnau estoit si semblable à la conjoncture presente, que pour peu que Montgomery y eût fait reflexion, il auroit pris le party que choisissoit son Lieutenant: Mais on a déjà remarqué, qu'il n'avoit plus les fonctions de l'esprit libres, & il ne le témoigna que trop, en ne laissant pas d'envoyer des Deputez qui traitèrent pour luy & pour un assez grand nombre d'Officiers & de Soldats complices de sa lâcheté. Matignon n'examina que legerement les Articles dressés par Montgomery, & il se contenta d'y en ajouter un, qui portoit que ce Chef des Calvinistes & ceux qui se rendoient avec luy, demeureroient prisonniers de guerre jusqu'à ce que l'on eût eu le temps d'informer la Regente du recouvrement de Donfront, & qu'immediatement après ils seroient



1574.

mis en pleine liberté. L'aveuglement de Montgommery fut si grand, qu'il n'apperceut pas que le dessein de Matignon estoit d'éviter l'extrémité où le Duc de Nemours avoit esté réduit de passer pour Infidelle ou pour Rebelle, dans la rencontre dont on vient de parler; & qu'il agissoit en Courtisan des plus habiles, lorsqu'il se procuroit le loisir d'attendre les ordres de la Cour sur ce qu'il avoit à faire. La capitulation fut presque aussi-tôt executée que signée; & Matignon après avoir donné Montgommery en garde à dix ou douze de ses Soldats auxquels il se fioit le plus, & dépêché en toute diligence un Courier à la Regente, fit donner l'assaut à Donfront. Les Calvinistes le soutinrent avec autant de fierté, que s'ils n'eussent pas esté abandonnez par le tiers de leurs compagnons. Colombieres se chargea de desfondre l'endroit le plus dangereux de la brèche ayant à ses côtez deux de ses fils, dont l'aîné n'avoit qu'onze ans & le cadet que dix. Le combat fut opiniâtré autant qu'il se pouvoit humainement; mais les Catholiques qui s'estoient tous proposez chacun en son particulier de mourir ou de vaincre, & qui ne voulurent jamais se retirer dans la veuë de prendre haleine, emporterent enfin Donfront. Colombieres fut tué, & son fils aîné aussi. Le cadet fit ce qu'il put pour ne le leur pas survivre, mais il tomba entre les mains de Bussy & de quelques autres Catholiques, qui l'estimerent assez pour le sauver malgré luy. La Regente eut une extrême joye de la prise de Montgommery, non seulement à cause qu'elle conservoit par là dans son

son obeïſſance la Province de Normandie, où les Anglois pretendoient ſe rétablir, mais encore parce que les Seigneurs du party Calviniſte en ſeroient plus retenus à l'avenir quand on les ſolliciteroit de prendre les armes : mais elle ne delibera point aſſez long-temps, avant que de ſe déterminer ſur une affaire de ſi grande importance que celle-là. Elle reſolut à l'inſtant de ne pas garder la parole que Matignon avoit donnée, & de faire punir Montgommery.

L'outrageuſe Satyre \* qui fut imprimée trois mois après contre cette Princeſſe, en rapporte une cauſe qui n'eſt pas vraifemblable. Il y eſt raconté qu'en core que Catherine de Medicis eût fait déclarer trois guerres de ſuite aux Calviniſtes de France, & qu'elle eût tâché d'exterminer tous leurs Chefs à la journée de ſaint Barthelemy, elle n'avoit pû néanmoins juſques-là deſabuſer les François Catholiques de ſorte qu'ils ne la tinſſent plus pour Calviniſte ſecrete. Cette opinion ne luy avoit pas beaucoup apporté de préjudice ſous le regne de Charles neuf, parce que ce Prince avoit eſté toujours perſuadé du contraire. Mais pour Henry trois, qui venoit à la Couronne chargé de la haine irreconciliable de ſes Sujets de la nouvelle Religion, il luy étoit abſolument neceſſaire de gagner l'amitié des Catholiques, en un point qu'ils n'euffent ny raiſon ny pretexte de ſe déſier de luy : d'où il ſ'enſuivoit que ſ'il avoit deſſein d'éloigner des affaires la Reine mere, il n'auroit qu'à luy faire entendre que l'opinion des Catholiques qu'elle fût Huguenotte ſecrete le-  
F

a 574.

contraignoit de se passer de ses conseils. Au lieu que Catherine en faisant couper la tête à Montgomery se rendoit irreconciliable avec les Calvinistes, rentroit dans la confiance des Catholiques, faisoit un coup d'Etat absolu dans un temps où l'autorité Royale n'étoit presque plus reconnüe, & levoit entièrement le soupçon de ceux qui luy reprochoient de vivre dans l'indifference sur les deux Religions.

Mais cét Auteur n'a pas pris garde que Catherine n'avoit esté soupçonnée de Calvinisme que durant les regnes de Henry second son mary, de François second son fils aîné, & de Charles neuf, jusqu'à la premiere guerre Civile exclusivement: Que le Prince de Condé & l'Amiral de Châtillon l'ayant alors pressée de se déclarer pour eux, elle avoit mieux aimé se mettre avec le Roy son fils mineur entre les mains du Triumvirat \*, & que cette action choqua de sorte le Prince & l'Amiral, qu'ils n'avoient plus gardé de mesures avec elle. Et de fait, ils ne s'étoient pas contentez de blâmer sa conduite: & ceux de leur parti avoient de plus attaqué sa réputation en toutes les manieres, que la calomnie la plus noire pouvoit inventer. Il n'y avoit en France aucun Catholique qui ne le sçût, & qui ne se fût desabusé si parfaitement sur la Religion de Catherine, qu'il ne se trouvera point d'écrit de ce temps-là, quoiqu'il y en ait un nombre presque infiny quil a soupçonne d'avoir renoncé à la foy de ses peres.

Il y a donc plus d'apparence de dire que cette

\* Le Connétable de Montmorency, le second Duc de Guise & le Maréchal de saint André.

Princesse n'avoit point d'intérêt particulier à se défaire de Montgomery, & qu'elle voulut seulement assurer les vies du Roy son fils, & de ses successeurs, en montrant par cet exemple, ou pour mieux dire, par une extension à la Loy) s'il est permis d'user de cette expression) qui punit les crimes de leze-Majesté; qu'on ne laisse pas d'en être coupable, sans avoir eu intention de les commettre; & de fait, Montgomery avoit refusé jusqu'à trois fois de rompre une lance pour l'amour des Dames contre Henry second; & l'on s'en étoit d'autant plus étonné, que c'étoit là la galanterie du temps, & que Montgomery y réussissoit mieux qu'aucun autre Gentilhomme François, après Canaples.

Henry second le luy avoit commandé absolument, & il avoit si-bien visé contre le harnois de Sa Majesté, que sa lance y avoit esté brisée. Mais par un malheur tout-à-fait singulier, un éclat en étoit entré par la visière dans la tête du Roy. Les Relations qui portent que Sa Majesté recouvra l'usage de la raison quelque-temps avant que de mourir, y ajoutent qu'elle pardonna sa mort à Montgomery, & qu'elle défendit de l'en rechercher. Mais quand cela ne seroit pas, il est constant qu'il passa pour innocent durant les regnes de François second & de Charles neuf, qu'il fut long-temps à la Cour de ces deux Princes; qu'il y exerça la Charge de Capitaine des Gardes-du-Corps, dont il avoit esté pourveu après la mort de son pere, & que cette seule circonstance devoit le mettre à couvert de la

1574.

Justice, quand même Catherine ne l'eût pas reconnu pour innocent, en se servant de luy dans des rencontres où la Cour n'a garde d'employer les personnes dont la reputation est tant soit peu flétrie.

Cependant Matignon eut ordre d'envoyer Montgomery à Paris sous une telle escorte, qu'il ne fût pas possible de l'enlever: il obeït avec joye; & comme il n'y avoit que trop de témoins à déposer qu'ils avoient vû Montgomery les armes à la main contre le Roy Charles neuf, & l'épée teinte du sang des François, il ne fut pas malaisé de luy faire en peu de jours son procès dans les formes. Il ne s'amusa pas à chicaner sa vie, & il se choqua du conseil qui luy en fut donné: Le courage qu'il avoit perdu à la veuë des Catholiques résolus de donner l'assaut à Donfront luy revint, quand il fut sur la selette. Il répondit avec autant de modestie que de fermeté, & il ne changea pas de couleur quand on luy prononça l'Arrest qui le condamnoit à perdre la tête. Il retourna sans s'en plaindre dans la tour de la Conciergerie du Palais, qui depuis a retenu son nom, & il y trouva un Cordelier envoyé pour tâcher de le convertir: il ne dédaigna pas de luy parler, mais leur conversation ne fut pas longue. Le Cordelier la commença en demandant à Montgomery qui l'avoit obligé à quitter la Religion de ses Ancêtres: & Montgomery repartit que ç'avoit esté un Religieux de son Ordre qui luy avoit mis en main une Bible Françoisë & un Livre de prieres, où il avoit appris le Calvinisme. Le



Cordelier qui ne s'attendoit point à cette réponse, en fut tellement surpris qu'il n'osa repliquer : Il laissa Montgomery entre les mains du Prevost, qui le conduisit en Grève, où il fut décapité. Les Catholiques se réjouirent de sa mort, & les Calvinistes jurèrent de la vanger hautement. Les uns & les autres en jugèrent si diversement, qu'il y a de la peine à croire qu'ils approchassent de la vérité. On raisonnera peut-être plus juste, si l'on dit qu'en effet il fut malheureux; mais qu'aussi il y eut de sa faute. Ses amis luy avoient conseillé après la mort de Henry second de se bannir luy-même volontairement du Royaume pour toute sa vie : de se retirer dans un pais amy de la France : d'y vivre en simple particulier : & de ne se mêler jamais des affaires publiques, quelque occasion qui s'en presentât. Il suivit d'abord un avis si salutaire, & il alla à Venise; mais il s'y jeta dans la débauche, & n'y demeura que jusqu'à ce qu'il eut dépensé l'argent qu'il avoit apporté de France. Il revint ensuite dans la Normandie, où il n'attendit pas que le Prince de Condé & l'Amiral de Châtillon l'excitassent à la révolte : ce fut luy-même qui les en sollicita, & leur promit de faire soulever toute la Normandie en faveur de la nouvelle Religion; ce qu'il auroit apparemment executé, si la hardiesse du Duc d'Aumale & les intrigues de Matignon ne l'en eussent empêché.

Charles de Montbrun, Chef des Calvinistes du Dauphiné, s'étoit soulevé dans sa Province presque aussi-tôt que Montgomery entra dans la Nor-

1574.

mandie ; mais outre qu'il n'étoit secondé par aucunes Troupes étrangères , les cinq cens hommes qu'on avoit levez pour luy dans Genève s'étant dissipé faute d'argent , le Duc de Guise Gouverneur de Dauphiné y avoit mis si bon ordre , qu'il étoit malaisé de le surprendre. La négligence de Maugeron son Lieutenant fut pourtant causé que Montbrun enleva quatre cens Cavaliers Catholiques auprès de Montelimar ; mais lorsqu'il voulut immédiatement après assiéger Die , il y reçut un affront qui détourna les Calvinistes du pais de s'enrôler sous ses Enseignes. Le fils du Gouverneur de cette Place , tout Catholique qu'il étoit , s'étant mis mal avec son pere , avoit feint de changer de Religion , & promis à Montbrun de l'introduire dans Die. Le Siege en avoit esté formé là-dessus ; mais le fils se repentit trop tôt pour les Calvinistes de ce qu'il avoit fait , & donnant avis à son pere de ce qui se passoit entre les Assiegeans , rendit inutile l'assaut qu'ils livrerent. Il avertit ensuite les Assiegez de faire une sortie generale , il se joignit à eux , & fit lever honorablement le Siege à Montbrun.

Le Poitou & les autres Provinces voisines où il se trouvoit un tres-grand nombre de Calvinistes , demurerent plus long-temps calmes par la conduite de la Nouë & de Biron qui y avoient la principale autorité sur ceux de l'une & l'autre Religion. On a remarqué que la quatrième guerre Civile avoit été terminée devant la Rochelle dans la seule veüe d'en faire lever le Siege , sans que l'honneur du Duc d'Anjou , pour lors élu Roy de Pologne y fût flétry. La Nouë

s'en étoit mêlé plus heureusement qu'aucun autre; & comme le personnage qu'il faisoit dans la Rochelle, où il exerçoit en même-temps les fonctions incompatibles d'homme du Roy & de Chef des Calvinistes, étoit des plus difficiles & des plus dangereux. Il avoit demandé à la Cour pour récompense du grand service qu'il venoit de luy rendre, qu'Elle luy permit d'aller prendre un peu de repos en Bretagne dans le Château dont il portoit le nom. La Cour persuadée qu'il ne se prendroit aucune résolution directe contre l'Etat dans la Rochelle tant que la Nouë y seroit, l'avoit conjuré de ne s'en pas éloigner; & parce qu'il avoit trop peu de bien pour la dépense qu'on l'obligeoit à faire, il avoit reçu deux mille écus de gratification.

Biron s'étoit racommodé avec la Reine mere, en la servant à son gré auprès de Henry trois, encore Duc d'Anjou, dès le temps qu'elle l'avoit choisi pour Conseiller de ce Prince dans la guerre contre les Calvinistes: & cette Princesse qui tenoit pour suspects tous les Courtisans attachez au Duc d'Alençon, au Roy de Navarre, & aux Montmorécis, avoit esté contrainte de confier l'administration du Poitou à Biron, à cause qu'elle n'avoit que luy qui en fût plus digne, & en qui elle se fiât. La Nouë & Biron avoient une égale inclination pour conserver la Paix; & dès qu'ils apprirent la mort de Charles neuf, ils tournerent toutes leurs pensées à prendre des mesures qui leur permissent de vivre en repos, au moins jusqu'à l'arrivée du Roy. Ils negocierent avec beaucoup d'exactitude & de sincérité, &

1574.

convinrent en peu de jours sous le bon plaisir de la Regente, qu'il y auroit une suspension d'armes pour deux mois, entre les Catholiques & les Calvinistes de Poitou, de Saintonge & d'Angoumois; & que si le Roy n'étoit pas de retour dans ce terme, la Trêve seroit prolongée pour un troisième mois, sans qu'il fût besoin d'un nouveau Traité: Que les Garnisons de la Rochelle & des autres Places Calvinistes situées dans les trois Provinces que l'on vient de nommer, ne tireroient point de contributions des Catholiques dont les terres se trouvoient dans leur banlieue: & que tant en cette considération, qu'à cause que les soldats Calvinistes avoient absolument besoin d'argent pour subsister, on leur accorderoit dix mille livres par mois sur les deniers Royaux.

Cette somme étoit si petite qu'il n'y avoit pas lieu d'y trouver à redire, sur tout dans un temps où les Calvinistes étoient accoutumés à commencer leurs revoltes par la saisie entière de ces sortes de deniers, dont Biron ne leur abandonnoit par la Trêve qu'environ la dixième partie, & mettoit par conséquent à couvert les autres neuf. Aussi ne fut-ce pas là ce qui choqua la Regente. Elle ne s'arrêta pas à l'argent: mais elle prévît que Biron sans y penser travailleroit à la priver de l'autorité, qui luy étoit plus chère sans comparaison que la vie. Si la suspension d'armes entre luy & la Nouë réussissoit, les autres Provinces du Royaume où les Calvinistes étoient puissans, charmées par les avantages que le Poitou, la Saintonge & l'Angoumois en tiroient, conclüeroient

concluëroient aussi-tôt des Trêves à leur exemple, 1574.  
 & la France deviendrait aussi calme qu'elle l'avoit  
 esté avant la saint Barthelemy, la Regente n'au-  
 roit plus rien à faire, & Henry trois la trouvant dans  
 l'oisiveté, ne penseroit pas moins à la décharger du  
 poids des affaires, que Charles neuf en avoit formé  
 le dessein les dernières années de son Regne. La  
 Regente se souvenoit encore qu'elle n'avoit point  
 alors trouvé d'autre expédient pour conserver la  
 meilleure part du Gouvernement, que de tenir les  
 affaires publiques dans un état que son fils ne pût  
 se passer d'elle, quoiqu'il le souhaitât de tout son  
 cœur : & ç'avoit esté là un des principaux motifs  
 des quatre guerres Civiles du précédent Regne. De  
 plus, Henry trois ne luy étoit pas moins redoutable  
 que l'avoit esté Charles neuf : & quoiqu'elle le eût tou-  
 jours aimé avec beaucoup plus de tendresse que ses  
 autres enfans, elle ne s'étoit que trop apperçûe qu'il  
 n'en avoit pas reciproquement pour elle.

Elle le connoissoit d'humeur à se laisser gouver-  
 ner ; & lorsqu'il auroit des Favoris ; il étoit à crain-  
 dre pour elle qu'ils ne la chassassent de la Cour, dans  
 la veuë de prendre sa place dans le Conseil, ou  
 d'empêcher au moins qu'elle ne prît garde de trop  
 près à leurs actions.. Une cinquième guerre Civile  
 étoit donc nécessaire à la Reine mere, & elle la sou-  
 haitoit avec d'autant plus de passion, que par quelque  
 accident qu'elle commençât, il y avoit apparence  
 qu'elle dureroit plus long-temps que n'avoient duré  
 les quatre autres toutes ensemble, parce qu'il y auroit  
 plus d'égalité entre les forces de part & d'autre. Les



1574. Princes Protestans d'Allemagne, & les Cantons Zuingliens des Suisses n'avoient osé jusques-là assister directement les Calvinistes de France, & s'étoient contentez des voyes indirectes que fournit la Politique, & cela pour deux raisons: l'une, qu'ils n'avoient point de pretexte plausible pour se mêler des affaires de France; l'autre, qu'en favorisant la rebellion dans les Etats d'autrui, ils donneroient à leurs propres Sujets le pernicieux exemple de se révolter. Cependant l'une & l'autre de ces considerations cessoient par l'avenement de Henry trois à la Couronne. Les Protestans d'Allemagne s'étoient hautement déclarez contre luy lorsqu'il avoit passé sur leurs terres pour aller en Pologne; & il s'en étoit peu falu que l'Electeur Palatin ne l'eût arrêté dans Heidelberg, ville Capitale du bas Palatinat. Sa Majesté en étoit tellement irritée, qu'Elle ne l'auroit pas esté davantage, quelque mal qu'on luy eût fait: & comme elle avoit assez témoigné de vouloir plus garder de mesures avec les Princes Protestans, elle n'esperoit plus que les Protestans en gardassent avec elle. Ils attribuoient à Henry trois le massacre de la saint Barthelemy; & ils trouvoient cette action si horrible, qu'ils ne croyoient pas que les Calvinistes de France fussent criminels de leze-Majesté, pour prendre les armes dans le seul dessein de se garantir désormais d'une semblable surprise. Les Cantons Zuingliens venoient de conclure une Alliance plus étroite que les precedentes avec Genève, & de s'ouvrir par là le chemin pour aller au secours de leurs Freres persecutez: ( Ils nommoient ainsi

les Calvinistes de France, à cause de la ressemblance de la doctrine de Zuingle avec celle de Calvin.) Ils les avoient déjà assistez de quatre mille fantassins ; mais comme ils n'avoient osé avouer cette Infanterie, ny permettre qu'elle combattît sous leurs Enseignes, le Colonel Alphonse d'Ornano, Chef des Catholiques du Dauphiné, l'avoit taillée en pieces entre les Montagnes de cette Province.

Le parti des Catholiques étoit aussi devenu si formidable, que si Henry trois ne se joignoit à luy de bon gré, il y seroit contraint par la necessité de ses affaires. La liaison du même parti avec l'Espagne ; le Saint Siege & les Princes d'Italie étoit formée, & il étoit assuré de recevoir de ces deux endroits plus de Troupes que ses ennemis n'en tireroient d'Allemagne. Il avoit pour luy le plus riche Prince du Sang, qui étoit le Duc de Montpensier, beau-frere du Duc de Guise, destiné pour en être le General : & d'ailleurs il se trouvoit si puissant dans le Royaume, que pour un Calviniste il y avoit trois ou quatre Catholiques zelés. Les Parlemens luy étoient attachez de sorte, qu'il avoit falu plus d'une Lettre de Jussion pour les obliger à la verification du dernier Traité de Paix ; & sur tout on avoit mis si bon ordre dans les villes de Roüen, d'Orleans, de Lyon, & dans les autres dont les Calvinistes seroient autrefois emparez, qu'elles n'étoient plus exposées à leur invasion. Ainsi la Regente n'avoit qu'à commettre de nouveau durant l'absence du Roy ces deux partis l'un contre l'autre, pour être assurée que quand il seroit de retour, il ne pourroit

1574.

les reconcilier : & ce fut là vraisemblablement ce qui l'empêcha de ratifier la Trêve que Biron & la Nouë avoient concluë.

Elle s'en excusa , sur ce que le Roy son fils étant en chemin pour revenir de Pologne , la bien-séance ne permettoit pas qu'elle usât de toute l'autorité qu'il luy avoit donnée , en ratifiant un Traité de telle importance, sans en avoir communiqué avec luy. Mais les Calvinistes observoient de trop près la Regente , & avoient de trop bons Espions auprès d'elle , pour ignorer long-temps que comme elle ne pretendoit pas les pousser à bout , elle ne vouloit point aussi les laisser en paix. Ils en furent informez si precisément , qu'ils prirent les mêmes mesures que si on leur eût déjà déclaré la guerre dans les formes. Ils convoquerent une Assemblée generale à Millaut, où leurs seize Provinces envoyerent des Députez , avec des pouvoirs si amples , que l'autorité Royale n'y étoit exceptée qu'en apparence : ils se saisirent des deniers publics par tout où ils se trouvoient les plus forts ; ils dresserent un rôle exact de leurs Troupes ; ils les diviserent en deux parties à peu près égales ; & ils distinguerent celles qui devoient tenir la campagne , d'avec celles qui seroient renfermées dans les Places.

La Regente de son côté fit marcher en diligence vers le Poitou les Gens de guerre qui ne luy étoient plus necessaires en Normandie , puisq'ue S. Lo s'étoit rendu sans attendre de Siege ; & soit que Sa Majesté eût besoin de Matignon pour la guerre de Guyenne, qui demandoit un Chef plus adroit que

vaillant, ou qu'elle n'osât luy donner le Commandement des armées, dans lesquelles il se trouvoit des Princes du Sang; Elle choisit pour General le Duc de Montpensier, & luy donna pour Lieutenant le Prince Dauphin son fils unique. Montpensier trouva les Compagnies assez complètes; mais on luy fournît si peu d'argent, qu'il n'osâ entreprendre aucun Siege d'importance. Il se contenta de bloquer les Places qu'on luy ordonnoit d'assiéger, & d'empêcher les Calvinistes de former un corps assez considerable pour entreprendre sur aucune des Villes Catholiques.

Matignon eut ordre d'aller en Guyenne, & trouva cette Province d'autant plus en danger, que les Calvinistes y étoient plus forts que dans aucun autre endroit du Royaume: on n'avoit osé en ôter le Gouvernement au Roy de Navarre, & les deux Lieutenans Catholiques qu'on luy avoit donnez ne s'accordoient point. C'étoit Monluc & Burie, qui avoient beaucoup d'experience & de merite, & qui par consequent auroient tous deux suffi pour s'acquitter dignement de leur commission, si elle n'eût pas esté partagée entre eux, & si elle eut esté donnée toute entiere à un seul. Mais Catherine qui ne doutoit pas de ce que l'on vient de dire, n'y avoit point eu d'égard, parce que d'un côté elle avoit crû Monluc trop ambitieux, & de l'autre elle n'avoit pas voulu se passer de Burie; cependant il arrivoit delà tous les maux qui viennent de la diversité des Chefs. Il ne se prenoit aucune résolution importante dans les Conseils; & ce que l'un des

1574.

Lieutenans de Guyenne executoit avec avantage, l'autre le détruisoit ou le rendoit inutile. Ainsi les Calvinistes ne se trouvant pas trop pressés dans la Guyenne, penserent à s'emparer du Languedoc, ou du moins à faire en sorte qu'ils n'y trouvassent aucune opposition de la part des Catholiques.

Le Gouvernement de cette Province avoit esté donné à Damville, second fils des quatre, que le Connétable de Montmorency avoit laissé. Il s'y étoit acquis beaucoup d'autorité par son séjour ordinaire, & par sa maniere de caresser extraordinairement la Noblesse, & il avoit vécu à la Cour de sorte, qu'on ne le soupçonnoit pas de favoriser en secret les Calvinistes comme le Maréchal son frere aîné; mais ils étoient si-bien ensemble, & Damville s'étoit expliqué tant de fois, que quiconque attaqueroit le Maréchal en quelque maniere que ce fût, auroit affaire à luy; que les Catholiques en general, & la Cour en particulier, n'avoient pas crû pouvoir ruiner l'un sans perdre l'autre: ainsi quand il avoit esté question de comprendre le Maréchal de Montmorency dans le massacre de la saint Barthelemy, on s'en étoit abstenu par la seule considération que Damville livreroit plutôt aux Espagnols le Languedoc, où il étoit demeuré, quelques instances qu'on luy eût faites de venir à la Cour, que de ne pas vanger la mort de son frere. Les amis qu'il avoit auprès du Roy l'en avoient averty, & il s'étoit confirmé là-dessus dans l'opinion qu'il n'y avoit point en France d'autre sûreté pour luy que dans son Gouvernement. Ainsi toutes les fois qu'on avoit tâché de l'en tirer, en luy



offrant l'épée de Connétable, dans la veuë qu'il en viendrait prêter le serment, il s'en étoit excusé par cette raison convaincante, que pour peu qu'il s'éloignât du Languedoc, quand ce ne seroit que pour huit ou quinze jours, les Calvinistes y feroient des progrès si considérables, que l'on ne pourroit plus ensuite les empêcher de se saisir du reste de la Province. La Cour n'avoit point approuvé l'excuse de Damville; mais comme elle ne se trouvoit point en état ny de le convaincre de mauvaise foy, ny de l'arracher de son Gouvernement malgré luy, elle avoit choisi Villeroy, Saint Sulpice, & le Comte Sciarra Martinengo, trois des plus adroits Courtisans de Catherine, pour obliger Damville de venir à Paris.

On ne convient pas des ordres secrets qui leur furent donnez; & il y a des Relations qui portent que Villeroy & ses Collegues ne devoient agir que par les belles voyes; & que si Damville persistoit dans son refus, il y avoit seulement ordre de le déposer, & de mettre son autorité entre les mains du Parlement de Toulouse, jusqu'à ce que le Roy y eût autrement pourveu. Mais il y en a d'autres qui ajoutent que l'on devoit ensuite se saisir de la personne de Damville; & que si on ne le pouvoit faire, il y avoit ordre de le faire tuer. Villeroy a fait un long discours au commencement de ses Memoires, pour justifier qu'on n'avoit rien exigé de semblable de luy, ny de ses Collegues; mais l'Apologie qu'il donna pour lors au public n'empêcha pas Damville de croire le contraire: & comme il étoit trop préve-

1574.

nu de la fausseté du Calvinisme pour l'embrasser, quoique ce fût pour sauver la vie; & que d'ailleurs il étoit assez éclairé pour prévoir qu'il ne se sauveroit qu'en formant un tiers parti, il y travailla à sa mode, c'est-à-dire, avec beaucoup d'adresse & de secret.

On a vû qu'il y avoit un grand nombre de François persuadés que Calvin n'avoit pas eu raison de changer l'ancienne Foy de leurs peres, & que par conséquent il étoit Heresiarque; mais ils croyoient aussi que la Religion faisoit partie du Corps politique, & que par conséquent elle devoit s'accommoder à ses besoins. Ils auroient volontiers consenty, lorsqu'il n'y avoit encore en France que tres-peu de Calvinistes, qu'on les exterminât par le fer, par le feu, ou de quelque autre maniere que ce fût: mais presentement qu'ils avoient donné quatre Barailles, soutenu autant de guerres Civiles, & mis durant douze ans la Couronne dans un extrême danger; il valoit mieux les laisser jouir de bonne foy de la liberté de conscience qu'on leur avoit accordée, que de hazarder les biens & les vies d'une infinité d'innocens, & d'exposer la France à l'invasion des Etrangers.

Le nombre de ces personnes étoit tres-grand, & il y a lieu de s'étonner qu'ils n'eussent pas déjà formé un parti. La plupart des Parlemens, les bons Bourgeois des Villes, & les Gentilshommes les plus accommodez qui n'avoient pas eu l'ambition de se produire à la Cour, étoient de cet avis, soit qu'ils eussent intérêt d'empêcher la guerre dont ils au-  
roient

roient à porter le principal fardeau, ou qu'ils déferaissent aveuglément à la vieille maxime, que l'on persuadoit bien la Religion, mais qu'on ne la commandoit pas : on les appelloit Politiques, & ce nom qui n'avoit d'abord esté donné qu'au Chancelier del'Hôpital, leur avoit esté depuis communiqué à cause de la conformité de leurs sentimens avec les siens. Voilà ce qui a trompé presque tous les Historiens, qui se sont imaginez que ce grand Homme. avoit esté le premier Chef du parti des Politiques, quoiqu'il paroisse évidemment par les Ecrits qui restent de luy, & par les Memoires du temps, que voyant la France partagée en deux factions irreconciliables, il se proposa d'imiter Caton, qui ne se déclara jamais pour Cesar ny pour Pompée, & demeura seul dans le veritable interêt de la Republique Romaine, à la liberté de laquelle ces deux grands Capitaines en vouloient également.

Damville pensa donc serieusement à s'assurer des Politiques distribuez dans les Provinces, & y réussit avec d'autant plus de facilité, que la conduite de la Reine mere à l'égard de Biron & de la Nouë avoit convaincu les plus éclairés qu'il y alloit avoir une guerre plus terrible que n'avoient esté les précédentes. Il prévint ensuite que les Politiques ne courroient sous ses Enseignes, qu'après qu'il les y auroit attirés par l'esperance d'un appuy dont ils ne se doutoient pas ; & dans cette veüe, il envoya deux Gentilshommes fort intelligens à l'Assemblée de Millaur, pour être informé de ce qu'il devoit attendre des Calvinistes, supposé que le Roy.

1574.

immédiatement après son retour marchât avec des Troupes du côté du Languedoc , pour y mettre un autre Gouverneur que luy. Ces Gentilshommes agirent avec tant de secret, que l'on ne découvrit rien de leur negociation que long-temps après qu'elle eut esté finie. Ils obtinrent pour Damville plus qu'ils ne pretendoient, puisqu'on leur accorda deux articles au delà des vingt-deux de moindre importance qu'ils avoient proposez : L'un de ces articles étoit, que si Danville vouloit former une Ligue offensive, & défensive avec les Calvinistes de France, ils hazarderoient toutes leurs forces pour le maintenir contre la Cour : L'autre, que s'il ne jugeoit pas à propos de passer d'abord dans une telle extrémité, on ne laisseroit pas de luy envoyer six mille hommes qui combattoient sous ses Enseignes sans luy être à charge.

Damville avoit trop de jugement & d'expérience, pour ne pas appercevoir que le premier de ces deux expédiens étoit le plus sûr pour luy, & que le second seroit sujet à des inconveniens qui le rendroient foible, & peut-être inutile. Mais il eut horreur de se joindre par écrit aux ennemis de sa Religion. Il apprehenda de perdre par une telle démarche les amis déclarez & secrets qu'il avoit auprès du Roy & de la Reine mere, dans lesquels il mettoit sa principale ressource, & il crût qu'il seroit assez-tôt pour luy de se jeter ouvertement entre les bras des Calvinistes, lorsque le Roy le pousseroit à bout, & que les Calvinistes auroient alors assez d'intérêt de le conserver, pour y travailler au préjudice de leurs autres affaires.

Il se contenta donc du second article, & il resolut neanmoins d'accepter le premier, supposé qu'il ne pût se maintenir par une autre voye que celle-là. Et de fait, il n'avoit pas encore tout-à-fait perdu l'esperance de se reconcilier avec la Cour sans y aller : car encore qu'il connût assez Catherine de Medicis pour croire qu'elle ne luy seroit jamais favorable, il sçavoit que l'esprit du Roy n'étoit pas si aigry contre luy : & d'ailleurs, il faisoit un grand fonds sur l'amitié de trois personnes qui se trouvoient alors auprès de Sa Majesté. Le premier étoit Bellegarde, qui de simple Gentilhomme de Gascogne, s'étoit élevé dans les guerres de Piémont par son courage, en s'exposant avec joye aux plus grands dangers. Il en avoit acquis le sobriquet de *Mangeur de Ravelins*, & l'estime particulière du Maréchal de Brissac. Mais il ne s'étoit pas comporté de même dans les guerres Civiles, parce qu'il s'étoit apperçu avoir pour le moins autant de qualitez pour l'intrigue que pour la guerre; & il luy étoit venu en pensée d'éprouver si la negociation ne luy seroit pas plus heureuse que les armes l'avoient esté. Il s'étoit donné à Catherine qui l'avoit mis auprès du Duc d'Anjou; & il ne s'y étoit pas beaucoup distingué pendant que Carnavalet avoit esté Gouverneur de ce jeune Prince, à cause qu'il luy étoit devenu suspect par son attachement aux plaisirs; mais après que Villequier avoit succédé à Carnavalet, ce même attachement avoit fait la fortune de Bellegarde, parce que Villequier n'y étoit pas moins sujet que luy, & l'aimoit ainsi par sympathie.



1574.

Le second étoit Pibrac, né dans le même climat que Bellegarde ; mais devenu Courtisan par une autre voye. Personne ne le surpassoit en bonne mine, & peu de gens l'égalotent en l'art de briller dans les conversations. Il s'étoit appliqué à la Jurisprudence, mais il n'avoit pas si bien réussi qu'à la Morale, qu'il insinuoit agreablement dans ses Harangues, & sur tout dans les vers ; comme il paroît par les Quatrains qui restent de luy. On ne sçait pas par quelle occasion il s'étoit fait connoître à la Reine de Navarre, ny comment il avoit gagné ses bonnes graces ; mais il est constant qu'elle l'estimoit plus qu'aucun autre de ses Courtisans. Elle l'avoit introduit dans la Maison de Henry trois, lorsqu'il n'étoit encore que Duc d'Anjou, & il s'y maintenoit par son propre merite.

Enfin Damville avoit contracté une liaison avec le Duc de Savoye aussi étroite, que les Sujets d'un Souverain en peuvent former avec un autre : Il étoit né d'une fille naturelle de la Maison de Savoye ; & comme il devoit être le plus riche Seigneur de France, & qu'il avoit esté sur le point d'épouser Marie Stuart Reine d'Ecosse, veuve de François second, le Duc de Savoye se tenoit honoré de son alliance, & le consideroit plus que les autres Seigneurs François. Il le croyoit nécessaire pour disposer Henry trois à la restitution de Pignerolles, de Savillan, & de la Perouse, & il le ménageoit dans cette vetü avec autant de précautions, qu'il eût esté son égal.

Damville se fonda là-dessus pour solliciter ses trois

amis, d'employer tous leurs soins pour le reconcilier avec le Roy son Maître, avant que Sa Majesté eût veu la Reine mere. Cette circonstance étoit remarquable, à cause que Damville attribuoit à Catherine, & à sa liaison particuliere avec la Maison de Guise, tous les maux arrivez aux Montmorency sous le regne precedent, & tous les dangers dont ils étoient menacez sous celuy-cy; il n'ignoroit ny l'ascendant qu'elle avoit sur Henry trois, ny les artifices qu'elle sçavoit mettre en usage quand il étoit question de decréditer les personnes qu'elle vouloit perdre. Il prévoyoit que si elle avoit le loisir d'animer Henry contre les Montmorency, rien à l'avenir ne seroit capable de le desabuser; au lieu que s'il étoit informé par avance de la verité, & qu'il eût donné sa parole de ne traiter pas plus mal les Montmorency que ses autres Sujets, il l'accompliroit de bonne foy, quand ce ne seroit que pour ne pas fournir un juste sujet au Duc de Savoye de l'accuser d'infidelité.

Mais ce Duc ne trouva pas si-tost l'occasion de rendre office à Damville que Bellegarde & Pibrac, ausquels Henry trois la fit naître sans y penser. Plus il approchoit de France, plus il venoit de personnes de qualité pour luy baiser la main; & comme il étoit tres-civil de son naturel, & que d'ailleurs il n'étoit pas encore trop bien d'accord avec luy-même sur la maniere dont il devoit traiter les Catholiques, les Calvinistes & les Politiques, & sur le different accueil qu'il leur feroit, il assembla peu de jours après son arrivée à Turin toutes les personnes

de sa fuite capables de luy donner conseil ; il leur demanda s'il étoit plus à propos pour luy de regner paisiblement en France , par la Paix qu'il donneroit aux Calvinistes , & par la confiance qu'il rétabliroit entre la Cour & les Politiques , que d'approuver les mesures que la Reine mere avoit prise pour porter la guerre dans le Poitou , dans la Guyenne , & dans le Languedoc.

Les Souverains ont presque toujours le malheur, lorsqu'ils s'abaissent jusqu'à consulter leurs Sujets sur la conduite la plus importante de leur vie ; de ne pouvoir cacher si-bien le sentiment vers lequel ils panchent , que l'on ne s'en apperçoive , & qu'ensuite on ne profite de cette connoissance pour les flater , en leur conseillant ce qu'ils desirent ; au lieu de leur dire ingenuëment ce que l'on pense. On a vû que Henry étoit las de la guerre , & pretendoit passer sa vie dans les plaisirs ; Villequier son principal Favory se trouvoit dans une disposition toute semblable ; & comme il étoit à l'égard de Henry trois ce que le Maréchal de Retz avoit esté à l'égard de Charles neuf , il se proposoit à l'exemple de ce Maréchal d'amasser de grandes richesses sans se mêler des armes. Henry avoit mieux dissimulé ses veritables sentimens que Villequier , & pourtant l'on s'étoit si-bien apperçu qu'il n'étoit plus le même qu'il avoit esté en qualité de Duc d'Anjou , que l'on n'en doutoit presque plus en France, quoiqu'il n'y fût pas encore revenu. Ainsi les Conseillers d'Etat de Sa Majesté persuaderez de luy faire d'autant plus de plaisir qu'ils le tireroient d'em-

baras , opinerent tous d'une voix qu'il falloit traiter avec les Calvinistes & avec les Politiques, & écrire à la Reine mere de suspendre l'action des Troupes levées pour la sûreté du Royaume.

1574.

Bellegarde & Pibrac ravis de voir acheminer l'affaire à leur gré, sans qu'ils y eussent rien contribué, ajoutèrent à dessein de la faciliter davantage; que pour obliger les Calvinistes à remettre l'épée dans le fourreau, il ne falloit que confirmer les Edits que Charles neuf leur avoit accordez, & repaïer les contraventions qui y avoient esté faites : Que Damville étoit encore plus aisé à ramener qu'eux, puisqu'il n'y avoit pour cela qu'à le traiter comme les autres Seigneurs François, qu'à luy laisser un Gouvernement dont il avoit esté pourveu dans les formes, & qui luy étoit d'autant plus précieux, qu'il le regardoit comme le prix du sang de son pere, versé pour la Religion & pour l'Etat à la Bataille de saint Denys : Que les Languedociens se trouvoient si-bien de son administration, qu'ils ne passeroient pas sans chagrin sous celle d'un autre; & que si l'on y pensoit serieusement, on jugeroit que dans la conjoncture présente il n'y avoit que Damville qui pût s'acquitter au gré de la Cour d'une Commission aussi dangereuse, qu'étoit celle de retenir dans le devoir une Province dont les Calvinistes possédoient les deux tiers : Que si l'on y mettoit un Prince du Sang, on le rendroit trop puissant : si l'on choissoit des Princes étrangers, ils ne le seroient pas assez : & si l'on prenoit quelqu'un de la haute Noblesse, les Languedociens le mépri-

1574.

seroient bien-tôt, parce qu'il n'auroit pas le moyen de maintenir l'autorité Royale par la dépense qu'il seroit obligé de faire : Qu'enfin il falloit confirmer Damville dans son Gouvernement, par cette invincible raison, qu'il n'étoit plus possible de l'en tirer sans hazarder la Couronne : qu'il y possédoit de belles Terres, qu'ils'y étoit fait beaucoup d'amis : qu'il y alloit de l'interêt des Calvinistes de le maintenir, & que d'ailleurs il seroit appuyé de tous les François qui aimoient veritablement leur Patrie, & ne pouvoient souffrir que l'on sacrifiait les Montmorency à l'ambition de la Maison de Guise.

Henry scut bon gré à Bellegarde & à Pibrac, de ce qu'ils venoient de dire, quoi qu'en d'autres rencontres il n'eût pas aimé qu'on luy représentât qu'il ne regneroit pas absolument en France. Il conclut à faire la Paix avec les trois Partis, & il dépêcha Chiverny vers la Reine mere, pour l'informer de la resolution qu'il venoit de prendre, & pour luy dire d'agir désormais avec tant de précautions, que les Calvinistes & les Politiques n'eussent ny sujet ny pretexte de se mécontenter.

Chiverny avoit obligation à la Reine mere de tout ce qu'il étoit : elle l'avoit fait Chancelier du Duc d'Anjou, preferablement à Viole & à Hennequin, que l'opinion commune estimoit plus dignes de cette Charge que luy. C'étoit la coûtume en France, que lorsque les freres des Rois ou les premiers Princes du Sang succédoient à la Couronne, ceux qui leur avoient servy de Chanceliers pour ce qui regardoit leur Appanage, participoient à leur  
bonne



Bonne fortune de leurs Maîtres, & devenoient Chanceliers du Royaume. Chiverny s'attendoit si bien de l'être, qu'il n'auroit point osé demeurer à la Cour, si quelque autre luy eût esté preferé; & neanmoins il n'étoit pas si certain de son agrandissement, qu'il n'eût sujet de craindre que si la Reine mere le traversoit, le Roy ne luy fût pas favorable. Villequier n'étoit pas de ses amis, il le connoissoit trop pour le juger capable d'être premier Ministre de Henry durant la guerre, & peut-être se promettoit-il de le supplanter, au lieu que si la Paix donnoit lieu aux divertissemens de la Cour, Chiverny, que l'on ne considéroit qu'en qualité d'homme de Robe, n'y feroit que tres-peu de figure, & Villequier au contraire y paroîtroit dans tout son lustre.

Ainsi ce que Chiverny devoit dire à la Reine mere ne s'accordant pas trop avec ses veritables intérêts, il ne s'acquitta que foiblement de sa Commission; & la Reine mere ne le trouvant pas ferme, se mit d'autant plus en peine de le gagner. Elle le convainquit à force de raisonnement, que Henry trois prenoit le contrepied de la conduite qu'il devoit tenir; & qu'au lieu qu'il pouvoit se rendre en moins d'un an le plus grand Monarque qui eût porté la Couronne de France, il travailloit à se reduire luy-même à la condition d'un Roy précaire: Qu'en rétablissant Damville dans ses bonnes grâces, il luy donneroit les moyens de former dans l'Etat un tiers parti, qui seroit bien-tôt plus puissant que les deux autres: Que Sa Majesté ne pour-

1574.

roit plus traiter avec les Calvinistes, ny les pousser à bout sans la permission du même Damville, qu'il n'accorderoit pas volontiers: car outre les secretes liaisons qu'il avoit avec eux, il étoit assuré d'attirer à luy tout le solide de l'autorité Royale, en prenant l'équilibre entre les Catholiques & les Calvinistes: Que les deux autres Partis étant certains que la Cour ne seroit plus dans la disposition de les opprimer, prendroient leurs mesures pour former chacun une République au milieu du Royaume, & qu'ainsi il y en auroit trois en France: Qu'une telle diminution de la puissance Souveraine encourageroit les Espagnols à reprendre leur vieux dessein de conquérir la France, & que par conséquent Henry en seroit le dernier Roy: Qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de conserver le rang où Dieu l'avoit fait naître, que de continuer ce qu'il avoit commencé avec tant de gloire en qualité de Duc d'Anjou, & de marcher contre les Calvinistes incontinent après son Sacre: Que les Catholiques zelés le suivroient dans cette entreprise, & que les Politiques n'oseroient s'en dispenser, à moins que de se perdre de reputation: Que la conjoncture deviendroit alors semblable à celle de l'année mil cinq cens soixante-neuf, où les Batailles de Jarnac & de Montcontour avoient esté gagnées; & que si Henry avoit vaincu lorsqu'il n'étoit que Lieutenant de son frere, il n'y avoit pas lieu de douter qu'il ne vainquît encore, puisqu'il agiroit pour luy-même en combattant pour Dieu & pour la veritable Religion.

Le discours de la Reine mere accompagné de

tout ce qu'elle avoit accoustumé de faire, lorsqu'il étoit question d'engager les Courtisans à s'attacher sans reserve à elle, eut son effet ordinaire; & Chiveryny ne se contenta pas de luy reveler mot à mot ce qui s'étoit passé dans le dernier Conseil que le Roy son fils avoit tenu à Turin: il se chargea de plus d'en faire changer la resolution, pourveu qu'on l'appuyât. La Reine mere le prit au mot; & parce qu'elle n'espéroit pas de réussir, tant que Bellegarde & Pibrac seroient en faveur, elle luy fournit un moyen infailible pour les décrediter. Elle connoissoit Henry si jaloux des personnes qu'il avoit honorées de sa confiance, qu'il la leur ôtoit aussi-tôt qu'il les sçavoit engagez en d'autres interêts que les siens, & elle l'attaqua par cet endroit. Diverſes personnes informerent Henry, sans qu'il parût que c'étoit de propos délibéré, que Bellegarde avoit promis à Damville de suivre sa fortune, & s'étoit reciproquement assuré d'une retraite en Languedoc; supposé qu'on le disgraciât.: Que Pibrac étoit Calviniste secret; qu'on ne le voyoit jamais dans les Eglises Catholiques, lorsqu'il pouvoit avec bienséance se dispenser d'y suivre le Roy: Qu'il se contentoit de traiter d'opinions problematiques les nouvelles erreurs, & qu'il n'avoit pas même changé de langage après que le Concile de Trente les avoit condamnées.

Il sembloit que Chiveryny dût suffire pour l'intention de la Reine mere: cependant elle ne se fia pas tellement à luy, qu'elle ne luy donnât deux Collegues. Villeroy & Fizes eurent ordre de l'ac-

1574.

compagner, & le sèconderent si-bien, que Bellegarde & Pibrac furent renvoyez dans leurs maisons. Le dernier des deux fut pourtant plus malheureux que le premier, & Bellegarde n'eut son congé qu'après avoir obtenu un bâton de Maréchal de France; soit que le Duc de Savoye eût sollicité pour luy, ou que Villequier y eût disposé le Roy, afin d'être traité de même en cas de disgrâce.

Le Duc de Savoye jugea par les deux disgrâces dont on vient de parler, que la volonté du Roy étoit changée à l'égard de Damville. Il se douta bien d'où venoit ce coup, & il perdit presque l'esperance d'y remédier. L'amitié pourtant qu'il avoit pour Damville l'obligeoit à ne rien ménager dans une si fâcheuse rencontre, & il alla trouver le Roy pour luy parler de l'affaire de ce Gouverneur du Languedoc, comme s'il eût ignoré qu'elle avoit esté faite, & depuis ruinée. Il exagéra le mérite personnel de Damville, & les services de ses Ancêtres. Il soutint que l'on devoit être assuré de sa fidélité, par les offres avantageuses des Calvinistes qu'il avoit rejetées, dans le temps qu'il étoit le plus mécontent de la Cour, à cause qu'elle luy avoit refusé la Charge de Connétable vacante par la mort de son pere. Il insinua les terribles extrémitez où le desespoir le pourroit jetter, & il s'avança jusqu'à se rendre sa caution pour l'avenir, en cas qu'on luy pardonât le passé.

Henry n'apperçut que trop par la chaleur dont parloit le Duc de Savoye, son attachement à Damville, & cette circonstance nuisit plus au même Damville, que tous ses amis ensemble n'étoient



capables de le servir. Neanmoins, comme il se trouvoit encore dans le Piémont, & que par conséquent il n'étoit pas à propos de le mécontenter absolument, Sa Majesté remit la réponse qu'elle avoit à faire jusqu'à son arrivée à Lyon. Le Duc, tout adroit qu'il étoit, ne prit pas ce delay pour une défaite, & il crut seulement qu'il n'avoit pas obtenu ce qu'il demandoit, parce que Damville ne s'étoit pas trouvé présent pour seconder les offices que l'on faisoit pour luy. Il luy dépêcha un Gentilhomme pour l'informer de la prétendue difficulté qui traversoit sa reconciliation avec la Cour : pour l'exhorter de venir en toute diligence à Turin; & pour luy donner une parole positive confirmée par écrit, que quoiqu'il arrivât, on luy laisseroit toute sorte de liberté de s'en retourner. Damville délibéra quelque-temps s'il hazarderoit sa personne, & la fortune de sa Maison qui y étoit attachée. Ses raisons de douter furent d'un côté, que le Duc de Savoye étoit sincère, & qu'il n'avoit garde de luy proposer le voyage de Turin, s'il n'étoit assuré de le garentir des dangers qu'il y courroit; & d'un autre côté, que Henry ne se picquoit pas de tenir parole dans la dernière exactitude, & qu'il n'avoit jamais tant caressé l'Amiral de Châtillon, & les autres Chefs Calvinistes, qu'après qu'on eût résolu en sa présence & dans sa maison de saint Cloud de les exterminer : Que si Sa Majesté le faisoit poignarder dans les entretiens qu'il auroit avec elle, bien loin de vanger sa mort, on le traiteroit d'imprudent & de temeraire; & que le Duc



1574.

de Savoye, que les François avoient autrefois dépouillé de ses Etats, & qu'il avoit eu tant de peine à tirer de leurs mains, ne s'exposeroit pas à un second malheur, en leur faisant la guerre pour un amy mort : Qu'enfin le Roy ne seroit pas le premier qui eût violé la foy promise, & qu'en mil cinq cens douze le Pape Jules second n'avoit pas laissé de faire arrêter dans Rome Alphonse d'Este Duc de Ferrare, après luy avoir donné un sauf-conduit en la meilleure forme.

\* Cette intrigue est décrite dans le second Tome de Louïs douze.

Mais ce dernier exemple acheva de déterminer Damville, au lieu de le tenir en suspens : il prit bon augure de ce que Fabrice Colonne\* avoit esté assez honneste-homme, & assez hardi tout ensemble, pour executer malgré le Pape ce qu'il avoit promis ; & il jugea que si un particulier avoit eu la resolution de forcer les Gardes posées aux portes de Rome par ordre du Pape son Maître, dans la seule veüe de sauver le Duc de Ferrare ; un Souverain qui avoit reçu dans sa Ville Capitale un Roy par pure civilité, trouveroit bien les moyens d'empêcher que Sa Majesté ne violât les droits de l'hospitalité, en attendant sur la vie d'un homme, son Sujet à la vérité ; mais d'ailleurs libre, puisqu'il étoit hors de ses Etats, & qu'il avoit un sauf-conduit.

Damville prit donc la poste pour Turin, & le Duc de Savoye fut toujours présent aux conversations qu'il eut avec Henry, sans que Sa Majesté y pût trouver à redire : elle y avoit donné lieu, en souhaitant que Chiverny assistât aux Conférences qu'elle auroit avec Damville, & même que Fizes.

y assistât, sous pretexte qu'ils partiroient incontinent après pour retourner vers la Reine mere, & qu'ils l'informeront plus exactement des particularitez qu'ils auroient ouïes de leurs propres oreilles. On entra d'abord en matiere, & Henry proposa à Damville la dignité de Connétable, & quelques autres récompenses en argent & en Charges pour ses amis, à condition qu'il remît entre les mains de Sa Majesté le Gouvernement du Languedoc. De plus, on prévint la défiance où il auroit pû entrer, en s'imaginant qu'on ne le vouloit dépouïller que pour revêtir un de ses ennemis; & on luy fit confidence qu'aussi-tôt qu'il auroit donné sa démission, on expedieroit des Lettres pour la Reine mere en qualité de Gouvernante, à cause que le Languedoc étoit de telle importance, qu'on ne le confieroit désormais qu'aux Reines, ou aux fils de France.

Mais ce n'étoit pas là le compte de Damville, qui dans la conjoncture presente, ne voyoit point de milieu entre se dessaisir de son Gouvernement, & se perdre avec ses trois freres. On a déjà remarqué qu'il en avoit une preuve autentique, & on ne pouvoit luy proposer rien d'équivalent en échange: l'argent qu'on luy offroit ne valoit pas les biens immenses qu'il devoit recueillir de la succession du Maréchal de Montmorency son frere aîné; & s'il fût fort du Royaume pour mettre sa vie en sûreté, ses biens auroient esté usurpez, ou du moins ravagez par celuy des deux partis Catholique zélé, ou Calviniste, qui auroit prévalu, dans les Provinces où ils étoient situez. S'il eût demandé un autre Gou-

1574.

vernement , il y auroit beaucoup perdu , puisqu'il n'y en avoit point en France de la qualité du sien ; outre que les Calvinistes n'étant nulle part si forts qu'en Languedoc , où ils comptoient trois Provinces-des seize dont leur prétenduë Republique étoit composée ; la Cour l'auroit accablé par tout où il eût accepté un autre Gouvernement.

Il témoigna donc à sa Majesté qu'il étoit résolu de conserver le Languedoc : il la convainquit que sa vie y étoit attachée : il offrit de consentir que le Roy mît des Gouverneurs particuliers dans les Places où les Calvinistes n'étoient pas les maîtres , qui ne recevroient point d'autres ordres que ceux de sa Majesté ; & pour faciliter davantage la conclusion d'une affaire si delicate , le Duc de Savoye y voulut intervenir comme caution de Damville ; & répondre qu'il seroit parfaitement soumis aux volontez de la Cour de France. Mais ces adoucissements ne furent point au gré des trois Envoyez de la Reine-mere , & Damville ne gagna pas plus en se jettant aux pieds de sa Majesté , qu'en proposant les dangers où il s'exposeroit par sa Démission. Il s'en retourna dans le Languedoc sans avoir rien fait : il instruisit ses amis du pitoyable état où il se trouvoit : on luy conseilla d'achever son Traité avec l'Assemblée de Millaud ; & il eut tant de peine à se declarer ouvertement contre son Roy , nonobstant les fâcheuses circonstances que l'on vient de rapporter , qu'il auroit encore différé sans un accident qui acheva de le jeter presque malgré luy dans une Ligue offensive & defensive avec les Calvinistes.

Un

Un jeune garçon du Languedoc , bien fait de sa personne , & qui jouïoit admirablement du Luth , avoit pris soin de connoître les principaux Domestiques de Damville , & sous ce pretexte il estoit le plus souvent chez luy. On apperceut un jour qu'il tâchoit de mettre de la poudre dans un plat d'Ortolans qui devoit luy estre servy sur sa table , & on l'en avertit. Damville ne se retint pas dans cette occasion comme il avoit fait dans les autres , & il fit prendre & appliquer le jeune garçon à la question en la maniere la plus violente qui fut alors en usage dans le Languedoc : le jeune garçon l'endura quelque temps sans rien dire : mais enfin il parla plus qu'on ne vouloit , & il declara de s'estre chargé d'empoisonner Damville à la sollicitation de la Cour. On doute s'il rendit témoignage à la verité , ou si l'excez de la douleur & le desir de la faire cesser à quelque prix que ce fût , arracherent de sa bouche un mensonge. Mais les Relations conviennent , qu'il des-avoua ensuite sa Déposition , & qu'il ne la confirma que sur la menace qu'on luy fit de recommencer à le tourmenter. Quoy qu'il en soit , les plus judicieux amis de Damville luy conseillerent de tenir secret l'Interrogatoire de l'Accusé , & de ne rien publier au prejudice de la Cour. Mais il est bien difficile de garder des mesures avec les Grands , quand on est prévenu de la pensée qu'ils sont implacables. Damville découvrit à tout le monde ce qui venoit d'arriver , & l'on executa à mort le jeune garçon dans les formes ordinaires. C'en étoit là trop pour un Sûjet ; & comme il n'y avoit plus de retour après

L. II § 7. 4.

une telle démarche, Damville sollicita l'Assemblée de Millaud de conclure avec luy une Ligue offensive & deffensive. Les Articles en avoient esté dressez long-temps auparavant, & il ne restoit qu'à les signer. Tout ce que l'on y ajoûta de nouveau, regardoit l'Article de l'égalité des Troupes que les parties fourniroient reciproquement, & celuy de l'entrée dans les Places fortes où elles seroient receuës en cas de besoin : On convint encore que Damville ne seroit obligé de se declarer, que lorsque le Roy enverroir dans le Languedoc des forces suffisantes pour donner de la jalousie à ses Confédérez.

L'Assemblée de Millaud après avoir attiré de cette sorte le tiers Party dans le sien, fit ce que les Calvinistes n'avoient osé entreprendre depuis la Journée de Saint Barthelemy. Le Roy Charles neuf avoit usé de menaces si terribles à l'égard du Prince de Condé, supposé qu'il redevint Calviniste, qu'il n'avoit pas crû pouvoir des-obeir & demeurer en France, sans se perdre : ainsi la conscience le pressant d'un côté de ne pas dissimuler en matiere de Religion, & d'un autre côté sa crainte étant de celles qui ne sont pas incompatibles avec la constance; il avoit pris pour se mettre en repos, & en sûreté tout ensemble, l'expedient de se bannir volontairement de sa Patrie & de passer à Strasbourg, où il auroit la commodité de vivre en Calviniste. Il y étoit demeuré jusqu'à la mort de Charles neuf, quoique ses affaires domestiques fussent en si mauvais état, qu'il avoit esté une fois contraint d'emprunter vingt écus; & il se gouvernoit dans cette Ville, qui étoit alors Imperiale, de maniere à ne pas donner de



souppçon. Mais la Princesse sa femme qu'il n'avoit pû tirer de France, luy donnoit plus d'inquietude sans comparaison que les autres affaires. Le Duc de Nevers, Prince de la Maison de Cleves, avoit laissé trois filles, que l'on appelloit les *trois Graces*, à cause de leur excellente beauté: elles avoient eu deux freres mariez, qui étoient morts sans enfans; & l'aînée d'entre elles se trouvant alors le plus riche parti de la Chrétienté, avoit esté recherchée par tous les Princes de l'Europe qui s'étoient trouvez en état de se marier: mais elle les avoit refusez pour se donner au Prince Louis de Gonzague, cadet de la Maison de Mantouë, par la seule raison qu'il s'étoit attaché à la servir durant dix ans, & avant que ses freres & leurs enfans fussent morts; & qu'ainsi l'amour qu'il avoit pour elle devoit être preferé à celui des autres Princes, qui paroissoit plus interessé que n'avoit esté le sien. La seconde Princesse de Nevers avoit épousé le Prince de Porcien, & vécu en bonne intelligence avec luy durant le peu de temps que leur mariage avoit duré. Mais ce Prince se voyant sur le point de mourir d'un épuisement causé par les fatigues extraordinaires qu'il avoit souffertes pendant les deux premières guerres Civiles, en commandant la Cavalerie legere des Calvinistes, s'étoit avilé de dire à sa femme qu'il ne pouvoit à son grand regret luy ôter la liberté de se remarier à qui il luy plairoit; mais qu'il la conjuroit de ne pas choisir pour second époux le plus grand de ses ennemis, qui étoit le Duc de Guise. Cependant le même Duc fut justement ce luy que la veuve de Porcien choisit pour son se-

1574.

cond mary. La troisiéme Princesse de Nevers , que les plus dédicats en matiere de beauté preferoient à ses deux sœurs , fut mariée fort jeune , par une raison d'Etat qui n'a point encore esté assez développée. Les Auteurs de la malheureuse journée de saint Barthelemy avoient délibéré s'ils comprendroient dans le massacre general des Calvinistes le Roy de Navarre & le Prince de Condé ; & par bonheur pour la France , il avoit passé à la pluralité des voix , que l'on sauveroit la vie à ces deux Princes , bien entendu qu'on les obligeroit à renoncer le Calvinisme : à se marier dans des maisons Catholiques ; & à prendre d'autres engagements capables de les retenir dans la Communion de l'Eglise Catholique. Le Roy de Navarre ne témoigna pas beaucoup de repugnance à quitter la secte ou la volonté de la Reine sa mere , plutôt que sa propre inclination l'avoit attiré. Mais le Prince de Condé eût plus de fermeté que l'on n'en attendoit de luy , quoiqu'il n'eût que seize ans ; & il falut que le Roy Charles neuf après l'avoir introduit dans son cabinet , & s'être servi de toutes les raisons propres à le persuader , tirât son épée , & menaçât de la luy passer au travers du corps s'il ne se laissoit à l'heure même mener à la Messe. Le Prince de Condé retourna de cette sorte à l'ancienne Eglise : mais comme il étoit aisé de prévoir qu'il dissimuloit , on crût qu'il s'accoutumeroit insensiblement à vivre à la Catholique , si on luy donnoit en mariage la plus belle fille de son rang qu'il y eût alors dans cette Religion : & sur ce principe , on le maria si promptement avec Marie de Cle-

1574  
ves, troisiéme Princeesse de Nevers, que les deux  
époux n'eurent pas auparavant le loisir de faire l'a-  
mour. Ils ne laisserent pas neanmoins d'avoir beau-  
coup de tendresse l'un pour l'autre, & leur alliance  
fut d'abord la plus heureuse qu'il y eût entre les per-  
sonnes de leur rang. Mais quelque scrupuleuse  
que fût la vertu de la jeune Princeesse de Condé,  
il étoit bien difficile que le contrecoup de la cor-  
ruption de la Cour, où sa naissance & son établisse-  
ment l'obligeoient à vivre, ne rejalt sur elle. On  
a vû dans l'Histoire de François premier, que ce  
Prince avoit le premier introduit à la Cour les Da-  
mes qui n'y paroissoient avant luy qu'aux jours des  
grandes Ceremonies; & dans celle de Charles neuf,  
que la Reine Catherine de Medicis se servoit des  
attraits de ces Dames pour des desseins politiques,  
qui ne s'accordoient pas toujours avec l'honneur ny  
avec la bienséance. Elles n'observoient plus l'an-  
cienne honnêteté, qui dans les siècles precedens  
avoit tiré de la bouche & de la plume des Etran-  
gers tant de loüanges pour les Dames Françoises;  
& le plus souvent elles se contentoient d'être ser-  
vies avec de profonds respects & beaucoup d'éclat:  
de garder les dehors d'une noble fierté & d'une gloi-  
re imperieuse; & d'aimer plus à faire des conquêtes  
illustres que riches. Elles n'acceptoient point d'of-  
fres de service dont elles ne pussent tirer vanité; &  
pour le solide, elles ne ménageoient pas beaucoup  
leurs faveurs, pourveu qu'elles fussent prévenues de  
l'opinion que ceux qui les recevroient fussent assez  
discrets pour les tenir secretes. Il étoit arrivé delà,

1574.

que tous les jeunes Princes & Seigneurs faisoient l'amour ; & que ceux qui n'en avoient point de volage , affectoient de témoigner des attachemens particuliers. Le Duc d'Anjou, premier frere du Roy , étoit du nombre des premiers , & servoit cinq ou six Dames à la fois , quand la beauté de la Princesse de Condé arrêta son inconstance. La passion dominante qu'il eut pour elle fut si forte dès le commencement , qu'il ne pût la combattre , bien loin de la surmonter. Il s'abusa luy-même , en s'imaginant que le temps seroit capable de l'adoucir ; mais la Princesse de Condé n'étoit presque point accessible ; & le Duc d'Anjou se trouvoit réduit à chercher un homme qui osât luy mettre en main propre les Lettres qu'il luy écriroit : il l'auroit inutilement cherché , si les desordres de l'Etat ne le luy eussent présenté , dans la conjoncture qu'il l'attendoit le moins. Le Cardinal de Lorraine avoit eu beaucoup de part dans le Gouvernement de la France , sous les regnes de Henry second & de François second ; mais sa faveur n'avoit pas continué sous le regne de Charles neuf. On l'avoit obligé d'aller premièrement au Concile de Trente , & puis à Rome : & si au retour de ces deux voyages on ne l'avoit pas entièrement exclus du Conseil d'Etat , on ne luy avoit pas laissé plus d'autorité qu'au moindre des Conseillers. Cette disgrâce luy étoit d'autant moins supportable , qu'il apprehendoit avec raison que les Calvinistes , dont la puissance augmentoit tous les jours , ne le ruinaissent avec toute la Maison de Guise : & ce fut dans la seule veüe d'éviter cet in-

convenient, qu'il engagea le Duc de Guise son neveu, Prince de la plus belle esperance qu'il y eût alors dans la Cour, à gagner en toute maniere l'amitié du Duc d'Anjou. Le Duc de Guise avoit toutes les qualitez propres à devenir le Favory du frere puîné de son Maître; mais d'ailleurs il étoit fier, que le Cardinal son oncle auroit eu de la peine à le disposer à se contraindre autant qu'il faloit, pour entrer dans tous les sentimens bons & mauvais du Duc d'Anjou, s'il ne luy eût représenté qu'il seroit infailliblement accablé par le parti des Calvinistes, ou par celuy de la Reine mere, s'il ne choisissoit pour Protecteur le seul Prince du Royaume assez puissant pour le défendre, qui étoit le Duc d'Anjou, par deux invincibles raisons: l'une, qu'il étoit le Successeur présomptif de la Couronne; l'autre, que sa Charge de Lieutenant General de l'Etat, luy donnoit les moyens de disposer à son gré des gens de guerre. Le Duc de Guise convaincu de la solidité de ce discours, fit sa Cour au Duc d'Anjou avec une assiduité qui ne pouvoit être plus grande, & le Duc d'Anjou reçut bien-tôt le Duc de Guise pour son principal Favory, parce qu'il étoit beau-frere \* de la Princesse de Condé, & qu'il avoit en cette qualité un accès particulier auprès d'elle.

\* Sa femme  
& cette Prin-  
cesse étoient  
sœurs.

L'élection du Duc d'Anjou à la Royauté de Pologne ne diminua point son amour, non plus que les rigueurs que sa Maîtresse témoignoit pour luy. Elle évitoit sa présence dans toutes les rencontres; & pour ne le pas voir, elle n'alloit point au Louvre, ou elle n'y alloit que dans les temps qu'elle étoit



1574.

assurée de ne l'y pas rencontrer. Il luy envoyoit pres-  
que tous les jours des billets doux écrits de sa main &  
signez de son sang ; & non seulement elle n'y faisoit  
point de réponse, mais il ne sçavoit pas même si elle  
les avoit lûs : cependant, il craignoit si fortement de  
s'éloigner d'elle, qu'il différoit de jour en jour sous  
divers pretextes de partir pour la Pologne. Il s'en se-  
roit même excusé plus long-temps, si la jalousie de  
Charles neuf son frere ne l'y eût contraint. Ce Roy  
qui ne venoit que d'entrer dans la vingt-quatrième  
année de son âge, avoit pressé le Roy de Pologne de  
partir ; & le Roy de Pologne avoit tant cherché de  
delais & d'excuses, qu'il avoit enfin falu que l'auto-  
rité de Charles neuf, & celle de la Reine mere, se  
joignissent aux persuasions de ses meilleurs amis,  
pour l'obliger à se mettre en chemin. L'Electeur  
Palatin avant que de luy permettre de traverser ses  
Etats, avoit exigé qu'il ne fut accompagné que des  
Princes qui se trouvoient auprès de luy, & de quin-  
ze ou vingt Gentilshommes seulement ; & cette  
mortification avoit esté suivie de plusieurs autres.  
Car aussi-tôt que le Roy de Pologne étoit entré dans  
le bas Palatinat, deux mille Cavaliers Allemands,  
équippez de même que s'ils eussent esté prêts de com-  
battre, l'avoient envelopé & conduit à une des por-  
tes de la ville de Heidelberg, où il avoit trouvé un  
double Corps-de-garde, & l'Artillerie pointée sur  
les avenues de chaque ruë, gardée par des Arque-  
busiers, la méche sur le serpentín, comme s'il eût  
esté question de soutenir un assaut général. Person-  
ne n'avoit paru à la porte du Château pour le rece-  
voir.

voir, & on l'avoit laissé seul, après l'y avoir introduit. Il avoit eu tout le loisir de s'y ennuyer, & s'étoit enfin déterminé à monter le grand degré : il avoit trouvé au milieu le Rhingrave & deux Gentilshommes François échappés du massacre de la saint Barthelemy, envoyez pour luy faire excuse de ce que l'Electeur avoit une indisposition qui ne luy permettoit pas de descendre. L'Electeur l'avoit attendu à l'entrée de sa Chambre appuyé sur un Valet de chambre, & feignant qu'il avoit peine à se soutenir. On avoit exposé dans cette Chambre un grand tableau de la saint Barthelemy, si-bien représenté, que l'on y reconnoissoit les personnes des blesez, des mourans, & de ceux qui les tuoient; ce tableau étoit disposé de sorte, qu'il n'étoit pas possible à Henry de s'empêcher de le voir en entrant dans la chambre, & l'Electeur luy avoit demandé s'il connoissoit ces personnes; le Roy de Pologne en étoit demeuré d'accord, & l'Electeur luy avoit aussi-tôt reparty avec un profond soupir, que ceux que l'on avoit si cruellement égorgés ce jour-là, étoient autant de gens-de-bien & de bons François : que les Auteurs de leur massacre étoient méchans & ennemis de leur Patrie. Le Roy de Pologne n'avoit esté servi à table que par des Gentilshommes qui s'étoient sauvez de cette sanglante Journée, & il n'avoit veu autour de luy que des visages menaçans, des regards de travers, des gens qui se parloient à l'oreille, comme s'ils eussent porté ou reçu des ordres secrets, & des Courtisans ou Domestiques de l'Electeur qui parloient contre les Au-

1574.

teurs de la saint Barthelemy, & designoient les Ducs de Nevers & du Maine assis à la table du Roy de Pologne, par ces mots injurieux; le premier de traître Italien, & le second de Boucher de Lorraine. Le feu avoit esté mis durant la nuit dans une chambre proche de celle où le Roy de Pologne couchoit; & le tumulte en étoit devenu si grand, que Sa Majesté avoit crû que l'on en vouloit à sa personne. Le lendemain matin le même Electeur qui avoit feint le jour precedent de ne pouvoir se tenir sur ses pieds, étoit allé trouver le Roy de Pologne, l'avoit invité à se promener avec luy dans une galerie; & par un mépris qui n'avoit esté jusques-là pratiqué par aucun petit Souverain à l'égard d'un autre plus puissant que luy, il avoit obligé Sa Majesté de faire avec luy trente tours de galerie à si grands pas, qu'il l'avoit mise hors d'haleine. Elle n'avoit pas laissé neamoins de faire dire la Messe dans sa Chambre le jour qu'elle étoit sortie de Heidelberg: mais l'Electeur en avoit esté si choqué, qu'il avoit juré Dieu que s'il l'eût sçu, il auroit fait mettre le feu dans son Château.

Le Roy de Pologne n'étoit pas plutôt arrivé dans son Royaume, qu'il y avoit donné des marques que sa liberalité étoit degenerée en prodigalité, puisqu'il avoit distribué tous les presens que les Polonois leur avoient faits, à mesure qu'il les recevoit. Comme il avoit le corps également disposé à tous les exercices d'un parfait Cavalier, & qu'il s'étoit signalé en France dans les Joustes, dans les Tournois, dans les Courses de Bagues, & dans les Combats à la Barriere,

il apprit en tres-peu de temps les diverses manieres dont la Noblesse de Pologne se divertissoit ; & il y réussit si bien , qu'il luy gagna le cœur en un point qui n'étoit pas concevable. Mais il luy en arriva cer inconvenient , qu'il étoit souvent obligé de se contraindre pour se réjouyr , & pour donner du plaisir aux autres lorsqu'il n'avoit intention de faire ny l'un ny l'autre. La Reine sa mere , Chiverny son Chancelier , & les Medecins du Roy son frere , l'avoient assûré à son départ que ce Prince ne vivroit pas plus de trois mois , & ç'avoit esté là le motif de la gayeté qu'il avoit rémoignée en Pologne. Mais les trois mois étant expirez sans qu'il vît aucun effet de ces predictions , il en conceut une si profonde melancolie , que quelque étude qu'il eût faite dans l'art de dissimuler , il ne faloit que l'aborder pour appercevoir qu'il n'étoit plus le même qu'il avoit esté jusques-là. Il fuïoit la compagnie de ses Sujets & de ses Domestiques , & il s'enfermoit dans son Cabinet pour écrire quelquefois de sa propre main deux douzaines de Lettres de suite , sans compter celles pour la Princeesse de Condé , où son propre sang luy servoit d'encre.

De plus , la mortification de Henry à son entrée dans la Pologne , n'avoit pas esté beaucoup moindre que celles qu'il avoit esuyées en France , par la mauvaise humeur de Charles neuf. Il y avoit appris que les amis Calvinistes du Prince de Condé avoient résolu de le proposer pour Chef de leur party , & pour General de leurs Troupes ; & il n'avoit pas laissé d'en être extraordinairement irrité , quoique ces



1574.

deux Charges fussent limitées de sorte , qu'on n'en laissoit que le titre à ce Prince ; & d'ailleurs les restrictions que l'on y avoit mises étoient de telle importance , qu'il suffisoit d'avoir mediocrement de l'esprit , pour appercevoir que le dessein des Calvinistes étoit de se servir du Prince de Condé , pour établir en France leur prétendue Republique , parce qu'aucun autre de leur Secte n'y pouvoit contribuer plus utilement que luy ; & qu'après qu'ils seroient arrivez par son moyen à la fin qu'ils s'étoient proposée , ils auroient d'autant moins de peine à le déposer , qu'ils luy auroient laissé moins d'autorité.

Les principales de ces restrictions consistoient en ce qu'il assisteroit au premier Presche solennel qui se feroit dans le Temple le plus considerable de Strasbourg ; & que là en presence des Deputez de l'Assemblée de Millaud , & de ceux de l'Electeur Palatin & du Prince Casimir son fils , il jureroit de perséverer jusqu'à la mort dans la Confession de Foy des Eglises Calvinistes de France : Qu'il en procureroit l'avancement par toutes les voyes possibles : Qu'il ne poseroit point les armes ; & ne feroit ny paix ny trêve sans le consentement exprés des mêmes Eglises : Qu'il n'épargneroit rien de ce qui serviroit à le rendre maître de l'administration de la Monarchie Françoisë ; & que s'il étoit assez heureux pour en venir à bout , la premiere chose qu'il procureroit , seroit une convocation des Etats Generaux du Royaume , où les Calvinistes eussent autant de droit que les Catholiques , de nommer les Deputez dont ces Etats seroient composez ; d'y assister en person-



ne s'ils étoient élus pour cela; d'y avoir leurs suffrages tout à fait libres, & de presenter leurs cahiers, qui seroient examinez avec autant d'exactitude, que ceux des François restez dans l'ancienne Religion: Qu'il seroit obligé de recevoir & de tenir toujours auprès de luy un Conseil, que les Eglises Calvinistes luy donneroient, & sans lequel le Prince ne pourroit rien ordonner d'important pour le general, ny pour le particulier: Qu'il se soumettroit aux Loix & aux Reglemens de l'Assemblée de Millaud & de toutes les autres qui seroient convoquées durant son Generalat: Qu'il n'établirait, ne déposeroit, & ne changeroit aucuns Gouverneurs sans l'avis & la nomination des Provinces ou des Villes où il en seroit besoin: Qu'il créeroit par l'avis du même Conseil, un Prevôt General de Camp, qui seroit homme de naissance & propre à rendre une severe justice sur les excez des gens de Guerre, sans acception des personnes: Qu'il n'évoqueroit à luy aucune des Causes pendantes aux Cours des Juges ordinaires: Qu'il ne confieroit l'Intendance des Finances, & les Receptes generales, qu'à des personnes dont la probité seroit universellement connue, & que ces personnes rendroient compte de leur administration de trois mois en trois mois.

La principale cause qui avoit obligé les Calvinistes de France à choisir le Prince de Condé pour Chef, consistoit en ce qu'ils n'avoient plus les mêmes égards qu'ils avoient eus jusques-là pour le Duc d'Alençon. Ils presupposioient qu'il eût changé d'humeur, en devenant Successeur presomptif de la

1574.

Couronne de France : & ils se souvenoient que Henry trois par cette raison avoit affecté dans toutes les occasions les plus éclatantes, de se declarer leur plus grand Ennemy, pendant qu'il n'avoit esté que Duc d'Anjou, & ils concluoiént de là que puisque le Duc d'Alençon se trouvoit sous le regne de Henry trois dans le même état où s'étoit trouvé le Duc d'Anjou sous le regne de Charles neuf, il l'imiteroit dans sa conduite.

L'Assemblée de Millaud entra dans le même sentiment ; & d'ailleurs comme rien ne l'empêchoit de mettre le Prince de Condé à la teste des Calvinistes de France, puisque le Duc d'Alençon n'étoit pas libre de sa personne, elle envoya à Strasbourg des Deputez qui ne sollicitèrent pas long-temps ce qu'ils demandoient sans l'obtenir, quoi que le Generalat que l'on offroit au Prince de Condé fût limité de sorte qu'à le bien prendre, il ne luy en restoit plus que l'ombre.

Il sçavoit que son pere avoit acquis beaucoup de reputation dans l'employ qu'on luy proposoit ; & comme il ne s'estimoit pas moins que luy, il ne s'en promettoit pas une moindre. Le bien de sa Maison ne suffisoit pas pour l'entretenir avec ses trois freres, & il en faisoit chercher dans le trouble, puisqu'il ne le pouvoit trouver dans les bonnes graces du Roy en demeurant Calviniste. Il ne faisoit pas assez de reflexion que ceux qui l'avoient précédé, avoient esté rués dans la querelle qu'il alloit soutenir, & que dans toutes les apparences il luy en arrivoit autant. Il se flatoit d'estre plus heureux qu'ils n'avoient esté ;

& le faux zele de Religion se joignant à l'ambition, luy representoit pour le consoler en cas de mort violente, l'honneur qui ne luy manqueroit pas, de passer pour Martyr de sa Secte.

Une seule difficulté qui n'avoit point esté prévüe, l'arrêta. Il apprehenda de se commettre avec le Duc d'Alençon, & il leur marqua qu'il n'accepteroit le Generalat que sous la condition que le Duc d'Alençon le refusât après qu'il seroit remis en pleine liberté, & il s'en expliqua en des termes si forts, que les Deputez furent contraints de s'en contenter.

Le Prince de Condé publia là-dessus un Ecrit, dans lequel il n'oublioit rien pour diminuer autant qu'il dépendoit de luy le crime de rebellion dont il se noircissoit : il parcouroit tous les Edits accordez en France à ceux de sa Religion ; & il prouvoit par un grand nombre d'exemples fort circonstanciez, que la Cour n'en avoit observé aucun de bonne foy ; & que quand elle n'avoit pas jugé à propos d'y donner atteinte directement, elle avoit eu recours à des voyes indirectes, dont le seul respect que l'on conservoit encore pour elle, empeschoit de la convaincre : Que le Prince de Condé son pere pour avoir esté tué en Bataille rangée, n'avoit pas perdu la vie en combatant : Que le coup de pistolet qui luy fut tiré de sang froid par Montesquiou, Capitaine des Gardes du Duc d'Anjou, n'étoit que la suite du démêlé qu'il avoit eu avec ce Duc dans l'Abbaye de Saint Germain Desprez, lorsque l'un & l'autre y voyoient souper la Reine-mere : Que le massacre de la Saint Barthelemy avoit osté aux Calvinistes

1574.

toute esperance d'accommodement ; & que ne leur restant plus d'autre sûreté que dans les armes , ils étoient resolu de ne les plus poser, qu'après avoir obtenu une entiere sûreté de leurs personnes & de leur Religion : Qu'ils avoient crû rendre justice au fils aîné du Prince de Condé , mort pour leur querelle , en luy offrant le Generalat de son pere , & que neanmoins il ne l'acceptoit qu'à deux conditions : L'une , que le Roy refusât absolument à ses Sujets de la nouvelle Religion les garanties qui leur étoient necessaires , pour ne se plus trouver exposez à la discretion des Catholiques toutes les fois que ceux-cy auroient envie de les égorger : L'autre , que le Duc d'Alençon eût changé d'avis , & ne voulût plus se mettre à la tête du Parti qu'il avoit fait gloire de commander sur la fin du precedent Regne.

Les effets suivirent de près l'Ecrit du Prince de Condé , qui reçut des Eglises Calvinistes de quoy lever deux mille chevaux , & mille hommes de pied : Il luy en faisoit beaucoup davantage , & il ne sollicita pas en vain pour cela l'Electeur Palatin , le Landgrave de Hesse , le Prince d'Anhalt , & les Villes Imperiales de sa Communion. On luy promit vingt mille hommes : mais parce que l'on manquoit de pretexte pour cela , & qu'il étoit à craindre que les Princes Protestans d'Allemagne ne donnassent exemple à l'Empereur de favoriser la revolte de leurs Sujets , sur ce qu'ils appuyoient celle des Huguenots contre le Roy de France ; on députa vers Sa Majesté pour l'inviter à la Paix , & pour luy offrir la mediation des Princes de l'Empire.

Henry

Henry trois n'eut point d'égard à cette Députation, & commença dans cette conjoncture à montrer la maniere dont il pretendoit regner. Le Duc & la Duchesse de Savoye qui se propoioient de faire ce que n'avoit pû faire l'Espagne lorsqu'elle étoit la plus heureuse, c'est à dire de renvoyer les François de là les Alpes, mirent en usage un artifice tout nouveau, qui fut celuy des divertissemens & des festins qui se succedoient de si près les uns aux autres, qu'à peine restoit-il du temps pour dormir. Des Relations de bonne main parlent d'une Collation superbe qui cousta cent mille écus : le Duc & la Duchesse en avoient fait la dépense, & ce fut pour se dédommager qu'ils pressèrent Henry trois de leur restituer Pignerolle, Savillan, & la Perouse. Sa Majesté toute resoluë qu'Elle estoit de les contenter, douta avec raison si le Duc de Nevers, Gouverneur de ces trois Places, luy obéiroit, supposé qu'Elle luy commandât d'en tirer les Garnisons, & ce fut peut-être par ce motif qu'Elle demanda terme jusqu'à son retour en France, où elle proposeroit l'Affaire dans son Conseil. Elle assura neanmoins si positivement le Duc & la Duchesse qu'ils auroient satisfaction, soit que le Conseil de France eut égard à leur demande, ou qu'il la rejetât, qu'ils consentirent que Sa Majesté ne leur tint parole qu'à Lyon où elle alloit, & où la Reine mere, le Duc d'Alençon, & le Roy de Navarre, se devoient trouver. Mais parce qu'il n'étoit pas tout-à-fait sûr que le Roy ne changêât pas de sentiment, si on luy en donnoit le loisir, le Duc de Savoye voulut le suivre, &



1574

ne le pas perdre de veüe jusqu'à ce qu'il eut accom-  
ply sa promesse.

Henry trois arriva à Lyon vers la my-Octobre de mil cinq cens soixante-quatorze, & y trouva la Reine mere accompagnée de presque tous les François de qualité, qui n'étoient ny trop vieux ny malades. On ne se souvenoit pas d'avoir veu la Cour si nombreuse qu'elle le fut alors, & le devoir ou la curiosité y avoit attiré un nombre presque infiny de personnes: mais cette foule de monde ne plut point au Roy, qui cacha si peu le chagrin qu'il en concevoit, qu'il se rendit méprisable à ceux qui l'apperceurent. Ses predecesseurs, sans en excepter aucun, avoient fait à cheval leurs Entrées dans les Villes, & ne s'en étoient pas même dispensés par l'âge, ny par les infirmités. Henry trois ne leur cedit ny en reputation, ny en bonne mine, ny en adresse; cependant il entra dans Lyon en bateau, & il prit tant de soin de se cacher, qu'il fut invisible à la plus grande partie de ceux qui étoient accourus de toutes les Provinces de France pour le voir. Ils en eurent un dépit qu'ils ne pûrent ou ne voulurent pas dissimuler; & lorsqu'ils furent de retour dans leurs maisons, ils y parlerent contre le Roy avec autant d'aigreur, que si Sa Majesté leur eut donné de veritables causes de mécontentement.

François premier avoit introduit l'usage de manger tous les jours en public, & ne paroissoit jamais plus guay que quand la Salle où il dînoit étoit remplie de toutes sortes de gens. On n'en fermoit pas même la porte à ceux de la lie du peuple, & qui-

conque se presentoit étoit le bien venu. Henry second avoit imité François premier, & François second & Charles neuf avoient renchery sur leur pere & sur leur ayeul, en permettant aussi que toutes sortes de personnes eussent la liberté de les voir souper. Il y a de l'apparence que ç'avoit esté par complaisance pour la Reine-mere, dont le dîner n'étoit pas si long que le souper, qu'elle entreméloit de discours agreables à dessein qu'on les entendit. Henry trois-commença dès qu'il fut arrivé à Lyon de manger en particulier, & ne permit qu'à quatre ou cinq personnes à la fois de le voir à table. Cette nouveauté luy fit plus de tort qu'on ne sçau-roit penser, puisqu'elle aliena de luy la pluspart des Courtisans, qui ne se mirent plus en peine de luy plaire, après qu'ils eurent observé qu'il évitoit de se familiariser avec eux.

De plus, les Rois de France avoient de coûtume de donner presque tous les jours des Audiances à leurs Sujets, & de les contenter au moins de parole quand ils ne le pouvoient en effet; ils connoissoient ainsi le veritable état de leur Royaume; & Louis douze ne se lassoit jamais de publier le fruit qu'il en avoit tiré. Henry trois au lieu d'imiter ce Roy son tris-ayeul, passa le temps destiné pour les Audiances, à s'enfermer dans son Cabinet avec trois ou quatre jeunes Gentilshommes qu'il appelloit ses Mignons; la longueur du temps qu'il y demouroit donna lieu de parler fort diversement de ce qui s'y faisoit, & ce fut presque toujours à son desavantage.

Enfin la Noblesse de France avoit toujours de-

1574.

mandé immédiatement par elle-même les graces qui dépendoient de ses Rois; & quand elle ne les avoit pas obtenues, elle s'en étoit consolée par la maniere civile dont elle avoit esté refusée. Cependant Henry trois ne souffrit plus que l'on s'adressât immédiatement à luy pour les Charges, & pour les Benefices qui venoient à vacquer; il commit pour en recevoir les Requestes Villequier, & deux ou trois autres Courtisans, qui n'étoient nullement propres à la Commission extraordinairement délicate dont on les chargeoit. Et de fait, on apperçut incontinent après qu'ils s'en acquittoient tout-à-fait mal, & qu'ils n'obligeoient que peu de gens, quoiqu'ils en mécontentassent un tres-grand nombre. Comme ils étoient tous adonnez à leurs plaisirs, & qu'ils haïssoient les affaires, ils negligeoient d'ordinaire, & oublioient quelquefois de parler au Roy pour ceux qui les en avoient priez. Ils avoient encore leurs attachemens & leurs creatures; & quand on leur donnoit avis qu'il étoit mort un Officier ou un Beneficier d'importance, & qu'ils jugeoient que la Charge ou le Benefice vacant étoit à la bienséance de leurs amis; ils les demandoient pour ces amis, & non pas pour les personnes qui s'étoient adressez à eux. Il arrivoit delà que ceux qui avoient donné les premiers avis, ou mérité d'être gratifiez, ne profitoient ny de leur diligence, ny de leurs services: & cela parût tellement étrange, que les plus habiles Courtisans, qui voyoient d'ailleurs les affaires d'extrême importance que le Roy avoit sur les bras, étoient convaincus que Sa Majesté se mettoit

elle-même hors d'état de les regler à son avantage. Ils conçurent là-dessus une si mauvaise opinion de son regne, qu'ils pensèrent sérieusement à leur propre sûreté, & se bannirent volontairement de la Cour, comme du lieu le plus dangereux désormais qu'il y eût dans le Royaume. La Chastre-Nançay commença, les d'Angennes, le Maréchal de Biron, & plusieurs autres, partirent immédiatement après pour le même sujet; & leur exemple fut suivi d'autant plus volontiers, que l'on connoissoit leur prudence, & que l'on ne croyoit pas qu'ils se fussent retirez s'ils n'eussent prévu quelque grand orage.

Henry ne fit pas semblant de remarquer leur absence; & pour se donner de la reputation par la premiere affaire d'importance qui seroit agitée dans son Conseil; il le tint extraordinairement; & il y appella les Princes, les Officiers de la Couronne, & presque toute la principale Noblesse qui se trouvoit alors à Lyon. Il y proposa si l'on feroit la Paix avec les Calvinistes, ou si l'on continueroit la guerre contre eux: si, supposé que l'on voulût s'accommoder avec eux, on leur laisseroit les Places de sûreté que Charles neuf avoit consenty qu'ils gardassent pour deux ans seulement, le terme étant expiré. On étoit si prévenu dans le Conseil que la Reine mere vouloit la guerre: qu'elle obligeroit à quelque prix que ce fût le Roy à la déclarer; & qu'il étoit inutile de proposer ou d'appuyer l'avis de la Paix, puisqu'inailliblement il ne seroit pas suivi; ce qui obligea les Conseillers d'Etat qui parlerent avant

1574.

Paul de Foix, opiner pour la continuation de la guerre : Mais ce grand Homme ne pût souffrir qu'on luy imputât de s'être tû dans une occasion où son silence seroit cause en partie des maux dont la France étoit menacée. Il préfera l'intégrité de sa conscience & le salut de la Patrie à la haine de la Reine mere, qu'il ne manqueroit pas de s'attirer, en disant ce qu'il pensoit ; & il parla avec autant de hardiesse, que s'il eût harangué en Pologne d'où il venoit. Il soutint que la Paix étoit absolument nécessaire ; & que si le Roy perdoit l'occasion de la donner à son entrée dans le Royaume, Sa Majesté succomberoit elle-même dans la querelle, & exposeroit la France à la nécessité de changer de forme de Gouvernement, ou de servir de proie aux Etrangers. Il parcourut en abrégé les guerres Civiles precedentes : Il justifia que les Calvinistes en les terminant avoient toujours rendu leur condition meilleure, par les Articles qu'il avoit falu leur accorder, lorsque la Cour avoit manqué d'argent, ou de credit pour en trouver : Il le prouva invinciblement par les propres termes des Edits, où les causes des Traitez étoient insinuées : Il présupposa que si l'on recommençoit la guerre, elle seroit plus sanglante sans comparaison que n'avoient esté les precedentes, à cause que le massacre de la saint Barthelemy avoit ôté la confiance aux mêmes Calvinistes, & que les Protestans d'Allemagne prendroient prétexte de ce massacre pour les assister ouvertement : Il remontra que le Trésor Royal étoit vuide, & qu'il ne seroit pas possible de le remplir durant le tumulte des Armes : Enfin, il conclut par cette ju-



dicieuse remarque, que le Saint Siege n'étoit plus en état comme il avoit esté jusques-là, de fournir de l'argent pour exterminer les Heretiques, à cause qu'il s'étoit épuisé pour empêcher les Turcs de conquérir l'Îlle de Chypre; & qu'ainsi les Catholiques François ne pouvant opposer des Troupes Etrangères à celles que le Prince de Condé levoit en Allemagne, seroient contraints de leur abandonner le pillage des plus riches Provinces du Royaume.

Il n'y eut aucun dans la Compagnie qui ne demeurât convaincu des raisons de Paul de Foix: cependant aucun n'eut le loisir de les approuver; parce que Villequier apprehendant qu'elles ne fussent suivies, parla immédiatement après pour les détruire; & quoiqu'il n'y réussît point, sa réponse ne laissa pas d'avoir tout l'effet qu'il avoit prétendu, puisque les Assistans étant persuadés que le Roy & la Reine mere s'expliquoient par sa bouche, aimèrent mieux se taire, que de passer pour mauvais Courtisans. Villequier soutint que les Calvinistes dans le temps qu'ils avoient esté les plus puissans, en l'année mil cinq cens soixante-deux, s'étoient trouvez en si petit nombre, que pour un d'eux on avoit compté douze Catholiques dans le Royaume; & que les causes qui les avoient alors empêchez de succomber ne subsistant plus; ce ne seroit qu'une même chose au Roy, de leur déclarer la guerre, & de les vaincre: Que leur zele pour la nouvelle Religion étoit tellement refroidy, que dès la troisième guerre Civile on leur avoit reproché qu'ils étoient autant de Demons, comme ils avoient esté

1574.

des Anges dans la premiere, & des hommes dans la seconde: Que leur dédain étoit passé dans cet excès, qu'ils refusoient de servir dans l'Infanterie, & s'estimoient tous dignes de porter la Lance; & que cependant il n'y avoit qu'en Pologne où les Armées fussent toutes de Cavalerie: Qu'ils avoient si mal obeï à l'Amiral de Châtillon, quoiqu'ils eussent d'ailleurs pour luy une veneration toute singuliere, qu'il s'étoit souvent plaint d'être le plus malheureux des Generaux d'Armée qui furent jamais, puisqu'il avoit à commander de tels soldats: Que le Prince de Condé ne les avoit retenus sous ses Enseignes, que par l'esperance qu'il leur avoit donnée de changer la forme de l'Etat, & de les mettre en possession des Charges & des biens des Catholiques: Que son fils n'étant pas assez accredité pour les attirer à luy sous cette vaine idée, ils n'iroient pas le joindre; ou s'ils en avoient la hardiesse, ils le quitteroient bien tôt: Que leur humeur n'étoit pas compatible avec celle des Allemans, qui ne s'étant enrôlez que pour piller, rançonneroient également les amis & les ennemis, & choqueroient irremissiblement les uns & les autres: Que le Roy pour profiter de la discorde, qui surviendrait infailliblement entre ses Sujets Calvinistes & les Troupes auxiliaires d'Allemagne à de Suisse engagées à les renforcer, n'auroit qu'à tenir prête une armée qui dépendit uniquement de luy, & qu'à s'approcher d'eux avec assez de précaution pour ne pouvoir être contraint de combattre malgré luy: Qu'après que les Protestans se seroient divisez, Sa Majesté verroit s'il seroit de son intérêt de  
permettre

permettre aux Etrangers de retourner en Allemagne ; ou de les charger dans l'embarras où le butin les auroit mis, & que dans l'une ou l'autre de ces conjonctures, ses Sujets rebelles seroient également reduits à sa discretion.

La Reine mere applaudit à Villequier, & fut suivie par tant d'autres ; que l'on ne s'amusa plus à compter les suffrages. Le Roy conclut à la guerre ; & la seule formalité qu'il luy plût d'observer, fut que les Huguenots seroient auparavant sommés de rentrer dans l'obéissance où ils avoient vécu avant le règne de François second, & de ne se plus distinguer en ce point d'avec les Catholiques. Cette sommation leur fut faite dans le Poitou, dans la Saintonge, dans la Guyenne, & dans le Languedoc ; & ils répondirent par toutes ces Provinces, qu'ils ne s'étoient pas distingués eux-mêmes d'avec les autres Sujets du Royaume : Que c'étoit la Cour qui l'avoit fait, en leur accordant des Edits qu'ils étoient résolus de conserver par quelque voye que ce fût, parce que leurs vies, leurs libertés, & leur salut y étoient attachez.

Le second Conseil extraordinaire qui fut tenu dans Lyon, ne regarda que les intérêts du Duc de Savoie, & l'on y proposa la restitution de Pignerole, de Savillan, & de la Perouse, comme de trois Places qui ne servoient plus de rien à la France, puisqu'elle ne pensoit plus à recouvrer le Duché de Milan, & qui luy étoient néanmoins d'une si grande & si prodigieuse dépense, à cause des Garnisons & des fortifications qu'il y falloit entretenir, que c'étoit là l'article le plus à charge de la dépense couchée sur

574

l'Etat : Mais le Duc de Nevers qui en étoit Gouverneur , croyoit être obligé par honneur & par intérêt à les garder. On a déjà remarqué dans une autre occasion , qu'il étoit frere puîné du Duc de Mantouë , & que la guerre qu'il avoit cherchée en France luy avoit procuré un établissement assez considerable pour l'obliger à changer de Patrie. Il s'étoit attaché à servir l'aînée des trois Princeses de Nevers , dans le temps qu'aucun autre François ne s'étoit avisé de la rechercher en mariage ; parce qu'elle avoit alors deux freres qui avoient des enfans ; & qu'il étoit sans apparence qu'elle dût heriter des biens de sa Maison : cependant ses freres , & leurs enfans , étoient morts en moins de deux ans ; & ces accidens imprévûs l'avoient renduë le plus riche parti de la Chrétienté. Tous les Princes de l'Europe qui n'étoient pas mariez , l'avoient ensuite recherchée ; mais comme elle avoit encore plus d'esprit que de beauté , quoiqu'elle fût tres-belle , elle avoit negligé ceux qui ne l'avoient demandée qu'à cause de son bien , pour se donner à celui qui ne luy avoit fait l'amour que pour elle-même. De plus , le Duc de Nevers étoit le seul homme de sa qualité qui eût le plus étudié , & se fût donné la peine d'apprendre à fond les divers intérêts des Princes. Il étoit persuadé que le Roy n'en avoit point de plus grand , après la conservation de la Loy *Salique* , que de s'assurer du passage des Alpes , par le moyen des trois Places dont il étoit question , & que comme les Espagnols ne l'oseroient irriter tant qu'il seroit en état de leur contester le Duché de Milan , qu'ils

avoient étably pour centre de leur Monarchie ; ils ne feroient plus de scrupule de le mépriser , lorsqu'il se seroit mis luy-même en l'état qu'ils le fissent avec impunité. Enfin , il y avoit une haine entre les Maisons de Savoye & de Mantouë , qui avoit toujours duré depuis que les Chefs de l'une & de l'autre avoient esté rivaux dans la recherche de l'Heritiere de Montferrat ; & que le Duc de Mantouë l'avoit emportée sur le Duc de Savoye.

Le Duc de Nevers animé par les divers motifs que l'on vient d'abreger , & d'autant plus résolu de soutenir les veritables interêts de la Monarchie Française , que tous les François , sans en excepter aucun , les abandonnoient , & que par conséquent il luy seroit plus glorieux de les appuyer , s'opposa de vive voix & par écrit à la restitution des trois Places.

Ses principales raisons furent que Louïse de Savoye , bis-ayeule du Roy , étant sortie du premier lit de Philippe Duc de Savoye , la Coûtume du Païs où elle étoit née luy avoit attribué les biens allodiaux de son pere , preferablement à Charles son frere , qui n'étoit que du second lit : Que François premier , fils de Louïse , n'avoit demandé ces biens qu'après avoir fait proposer l'affaire à tous les Juriconsultes de l'Europe , qui avoient déclaré son droit incontestable : Que son beau-frere avoit d'abord voulu luy rendre justice ; mais qu'il en avoit esté empêché par Beatrix de Portugal sa femme , Princesse la plus dévouée aux Espagnols qui fut jamais : Que François contraint de recourir aux armes , s'étoit

\* Elle étoit  
sœur de la  
femme de  
Charles  
Quint.



11574.

faisi de toute la Savoye, & même de tout le Piémont, excepté Verceil & Nice; & que Charles trois Duc de Savoye, & la Duchesse Beatrix, avoient achevé leurs vies dans la posture de Princes dépouillez: Que Philibert Emanuel, leur fils unique, n'avoit pas esté plus heureux jusqu'à la Bataille de saint Quentin, que le Connétable de Montmorency perdit par sa faute; & où il demeura prisonnier: Que Henry second pour obliger les Espagnols à mettre en liberté ce Connétable, avoit fait avec eux la Paix honteuse de Cateau-Cambresis; & que cependant il y étoit dit en termes exprés, que le Roy de France & le Duc de Savoye conviendroient d'Arbitres, qui prononceroient dans un temps limité sur les prétentions de l'ayeule paternelle de Henry second; & qu'en attendant les François retiendroient les principales Places du Piémont, avec leurs banlieues: Que cela s'étoit executé de bonne foy jusqu'à Catherine de Medicis, qui ayant besoin des Troupes destinées à la garde de Turin, & des autres Villes du Piémont restées à la France. Et voulant obliger la Duchesse de Savoye sa belle-sœur, avec laquelle elle avoit toujours vécu dans une étroite liaison, avoit contre l'avis du Conseil d'Etat rendu au Duc de Savoye toutes ces Villes, excepté les trois dont il s'agissoit maintenant, qu'elle avoit gardées pour deux raisons: l'une, qu'elle en avoit besoin pour continuer ses intelligences dans l'Italie; l'autre, que si elle eût fait à la France un si grand préjudice tout d'un coup, les Catholiques qui la maintenoient ne l'auroient pas moins haïe que les

Calvinistes. Enfin, le Duc de Nevers prévenoit l'objection qu'on luy eût pû faire, que les François en rendant les trois Places ne se banniroient pas tout-à-fait d'Italie, puisqu'ils y tiendroient encore le Marquisat de Salusses, où il y en avoit deux tres-fortes, Carmagnole & Revel. Il souûtenoit que ce Marquisat ne pouvoit être conservé à la France que par le moyen des trois Places dont il s'agissoit; & qu'après que le Duc de Savoye les auroit recouvrées, il dépendroit uniquement de luy de renvoyer les François delà les Alpes: Qu'il environneroit alors le Marquisat presque de tous côtez; & que bien loin de diminuër la dépense du Trésor Royal, on l'augmenteroit de beaucoup, puisqu'il n'y auroit rien de si nécessaire que de doubler les Garnisons des lieux, qui étoient tous les jours à la veille d'être surpris par un voisin puissamment établi aux environs, comme seroit le Duc de Savoye.

Le Duc de Nevers eut la liberté de dire tout ce qu'il voulût; & la satisfaction que l'Ecrit qu'il presenta pour appuyer sa Harangue, quoique très-ample, fut lû en présence de Henry trois: Mais la restitution des trois Places n'en fut pas moins résoluë, & Sa Majesté luy donna de sa propre bouche l'ordre de les évacuer. Il en devoit demeurer là, puisque tout le monde luy rendoit la justice de croire qu'il avoit satisfait à sa conscience & à son honneur; mais il eut recours à d'autres précautions qui luy attirèrent l'aversion de la Cour, & l'empêcherent long-temps de rentrer dans le Conseil d'Etat. Il s'obstina à solliciter que l'ordre qu'il recevoit de la bouche du Roy, fut

1574.

encore écrit de la propre main de Sa Majesté : Que la Reine mere, les Princes du Sang, & les Officiers de la Couronne le signassent : Qu'il fût enregistré dans les Parlemens ensuite de l'Ecrit qu'il avoit fait pour s'en dispenser, & que les principales Villes du Royaume l'inscrassent dans leurs Archives. On luy accorda presque tout cela, mais ce ne fut pas sans luy reprocher qu'il affectoit de se signaler aux dépens de son Maître, & qu'il devoit imiter le Maréchal de Brissac, qui s'étoit contenté en cas semblable de redoubler ses tres-humbles remontrances, & de demander qu'on luy envoyât un Successeur.

Quoique la Cour parût entierement occupée à satisfaire le Duc de Savoye par l'évacuation de Pignerole, de la Perouse & de Savillan; elle n'étoit pas moins agitée à Lyon par les intrigues du dedans que par les affaires du dehors, & il sembloit que Henry trois perdît chaque jour quelque une des belles qualitez qu'on avoit auparavant admirées en luy. Sa passion dominante avoit esté jusques-là de regner par luy-même, & il avoit dans cette veüe fait une particuliere étude de Tacite & de Machiavel : cependant, il déclara à la Reine qu'il luy laissoit autant d'autorité dans les Conseils d'Etat, qu'elle en avoit eu sous le regne precedent, c'est-à-dire, qu'il se mit d'abord, & volontairement, en tutelle : Il ne parut en public que le plus rarement qu'il luy fut possible; & il demeura dans son antichambre à parler d'amour & de bagatelles avec les filles de la Reine, ou dans son ca-

binet à s'entretenir avec ses Favoris. Ceux-cy qui n'osoient croire que Henry persistât dans l'humeur où il étoit, s'assujettirent au commencement à rendre compte de toutes ses pensées à la Reine mere ; & cette Princesse fut persuadée qu'ils continueroient dans cette dépendance à l'exemple du Maréchal de Retz, qui nonobstant qu'elle n'eût rien contribué à sa faveur, ne s'étoit jamais dispensé de la voir une fois par jour, & de luy faire le détail des actions, & même des paroles de Charles neuf. Mais elle eut bien-tôt lieu de se desabuser, parce que Villequier, du Gua, & les autres Favoris de Henry, reconnurent que c'étoit tout de bon que leur Maître s'alloit abandonner à la mollesse, & prévirent que s'ils persistoient dans la dépendance de la Reine mere, leur avancement ne seroit que mediocre. Au lieu que s'ils s'en affranchissoient, ils partageroient entre eux, ou distribueroient à leurs amis toutes les graces de la Cour ; & il n'en falut pas davantage pour les obliger à secouer le joug de cette Princesse. Ils ne permirent presque plus à personne d'aborder le Roy, & ils ne souffrirent qu'on luy parlât que par leur bouche, ny qu'on luy présentât des Requêtes que par leurs mains. Ils luy firent aceroire que ses Predecesseurs avoient ravalé la Majesté Royale, en se montrant à trop de gens : Que leurs Sujets étoient devenus ainsi leurs Compagnons : Que cet excès de familiarité avoit dégénéré en mépris, premièrement de leurs Personnes, & ensuite de leur Puissance ; & que ç'avoit esté là l'origine de toutes les guerres Civiles dont la France avoit esté travaillée

1574.

depuis l'établissement de sa Monarchie.

Henry persuadé de ces flateries, établit de nouvelles formes de grandeur plus capables de luy attirer la haine que le respect de ses Sujets & des Etrangers. Il fit mettre des balustres autour de sa table; & il ne sortit de son Palais que tres-rarement. Encore étoit-il enfermé dans une Litiere, s'il alloit par terre; ou dans une Barque, s'il aimoit mieux qu'on le promenât sur la riviere de Saone. Cette Barque étoit dorée & enrichie de pierreries, qui faisoient un assez bel effet lorsque le Soleil donnoit dessus: mais les spectateurs auroient mieux aimé voir son vilage qu'il leur cachoit à dessein.

Il frustra de cette sorte l'attente du prodigieux nombre des personnes de qualité accourues de toutes parts pour saluer Sa Majesté, & des Députés des Parlemens & des Communautés des Provinces envoyez pour recevoir ses ordres. Les uns & les autres se présentoient inutilement à la porte de sa chambre: les affaires que les Rois ses Predecesseurs avoient accoutumé d'expedier sur le champ, & de vive voix, s'augmentoient de sorte par leur multitude, que les Ministres auxquels elles étoient renvoyées ne sçavoient par où commencer à les vuider; & les querelles qui d'abord auroient pu être terminées par un seul mot sorti à propos de la bouche du Roy, devenoient irreconciliables en vieillissant. Pour comble de chagrin, on ne fut pas long-temps sans apprendre certainement que Henry passoit les heures qu'il auroit dû employer aux besoins de ses Sujets, à raisonner avec trois ou quatre de ses Mignons; c'est ainsi que l'on nommoit les Favoris, sur la



la nouvelle mode , qui étoit de découper les habits & sur ce que l'on y pouvoit ajoûter , diminuer , ou changer. De plus , au lieu que les grands Seigneurs avoient autrefois la commodité de présenter au Roy les Requêtes de leurs Vassaux , & de se rendre par là plus considérables à leur égard ; ils n'avoient plus le moyen de présenter les leurs propres ; & le chagrin qu'ils en concevoient étoit d'autant plus grand , que d'un côté ils perdoient leur crédit , & d'un autre côté ils n'étoient pas assurez que ceux des Mignons auxquels ils s'adressoient leur rendissent office auprès de Sa Majesté. Tous les Gouvernemens , & même toutes les Charges , sans en excepter les principales , étoient destinées pour ces Mignons , & pour leurs amis : ils les obtenoient infailliblement à mesure qu'elles vauquoient ; & lorsqu'elles ne vauquoient pas assez tôt à leur gré , ils en offroient un prix excessif à ceux qui les possédoient , afin de les obliger à s'en démettre en leur faveur , & Henry ne manquoit jamais de payer cette somme. C'étoit là ce qui contribuoit le plus à épuiser son Trésor , & les gens de bien y trouvoient tout-à-fait à redire : car outre que la principale Noblesse revêtue des Charges & des Gouvernemens étoit si généralement excitée à s'en défaire par la grandeur du gain , qu'il n'y eut que le seul Damville qui résistât à cette tentation , On sapperçoit un des fondemens de la Monarchie Françoisé , puisqu'il n'y avoit plus de récompense pour la vertu ny pour le mérite. Delà vint que la Cour fut bien-tôt changée en une affreuse solitude , quoiqu'elle eût esté la plus grosse à l'arrivée de Henry dans Lyon , qu'on l'eût veüe depuis plusieurs siècles.

1574.

Aussi-tôt que les Mignons furent arrivez par cette voye à la fin qu'ils s'étoient proposée; ils renverserent presque tout ce qui restoit en France de l'ancienne forme du Gouvernement. Ils commencerent par les Finances, dans la seule veüe de remplir plutôt, & plus facilement leurs bourses; & ils introduisirent ce qu'on appelloit les Acquits des deniers contens, pendant qu'ils amuloient Henry à faire de nouveaux Reglemens, qui regardoient les personnes dignes d'entrer dans la chambre & dans son cabinet, ceux qui seroient employez au service de sa bouche, & à d'autres semblables fonctions. Ces Reglemens furent en si grand nombre, qu'il y en a un volume entier à la Bibliotheque du Roy; mais le plus important d'entre eux eut le malheur de n'être pas long-temps observé. Sa Majesté s'étoit engagée à donner audience tous les jours immédiatement après son dîner à quiconque la demanderoit: cependant Elle se retrancha à ne la donner premièrement que trois jours par semaine, & durant une heure chaque jour; ensuite à deux jours seulement, & enfin à un jour, & durant une demie heure.

La Reine-mere n'étoit pas moins attachée que les Mignons à ses veritables interêts; & comme la plus grande opposition qu'elle avoit trouvée à s'emparer du Gouvernement de l'Etat, & à s'y maintenir, estoit venue de la part des Princes du Sang, elle avoit conceu pour eux tant d'averfion, qu'elle avoit besoin de toute son adresse pour la dissimuler. Encore ne la cachoit-elle pas si bien dans les entretiens secrets qu'elle avoit avec les Evêques Morvilliers d'Orleans, & Monluc de Valence; & avec

l'Abbé d'Elbéne, qu'il ne luy échapât quelquefois de louer l'apophtegme d'Isabelle Reine de Castille, qui portoit envie à la felicité des Rois qui n'avoient point de parens. La Reine-mere apprehendoit sur toutes choses la fin de la guerre Civile, parce qu'elle estoit prevenüe de l'opinion que les mignons du Roy son fils ne permettroient plus alors qu'on luy donnât aucune part dans les affaires. Il luy paroissoit de trop dangereuse consequence que le Duc de Montpensier & le Prince Dauphin son fils commandassent en même temps deux Armées; le premier dans le Poitou, & le second dans le Vivarets, parce que ny l'un ny l'autre n'étoit d'humeur à exécuter les ordres qu'il luy plairoit de leur envoyer lorsqu'ils les jugeroient contraires au bien de l'Etat, & sur tout elle ne pouvoit s'accommoder de la diligence ny de la fidelité du Prince Dauphin. Elle pensa donc à luy donner un Successeur en la personne de Roger Saular de Bellegarde, qui par sa valeur & par ses intrigues s'étoit élevé à la dignité de Maréchal de France. Il n'y avoit point d'homme dans le Royaume mieux fait que luy, ni qui eût mieux les armes à la main. Il étoit agreable dans l'entretien; & la fecondité de son esprit étoit admirée, en ce qu'il fournissoit toujours sans peine à la conversation. On remarquoit en luy aussi-tôt qu'il étoit armé, toute la fierté des gens de Guerre les plus déterminés; & dès qu'il avoit posé les armes, il devenoit le plus civil des hommes, sans en excepter les plus raffinez Courtisans. Il estoit presque le seul Gentilhomme de sa Profession qui eût bien étudié: &

1574.

comme il ne se servoit de sa science que dans les rencontres où il étoit absolument nécessaire qu'il en donnât des marques, on l'en estimoit davantage, bien loin de l'en haïr ou de l'en mépriser. Il n'avoit d'abord esté recommandable que par sa noblesse, & parce qu'il étoit fils de la sœur du Maréchal de Termes: Mais ensuite ce Maréchal après l'avoir fait passer par tous les degrez militaires, luy avoit donné la Lieutenance de la Compagnie d'hommes d'Armes. Bellegarde avoit conservé cette Charge jusqu'à la mort de son oncle, & s'étoit immédiatement après offert au Maréchal de Retz pour en exercer une semblable dans sa Compagnie; dequoy ce Maréchal luy avoit sçeu si bon gré, qu'il l'avoit introduit à la Cour, & dans les bonnes grâces du Roy Charles neuf. Il s'y étoit maintenu jusqu'à l'élection de Henry trois à la Royauté de Pologne, qui l'avoit engagé dans une fâcheuse contestation avec un des Favoris de ce Prince. Les Ambassadeurs que les Polonois luy avoient envoyé, demanderent un secours de quelque Infanterie Françoisé dont ils avoient besoin, pour recouvrer quelques Places du grand Duché de Lithuanie, que les Moscovites avoient surprises. Charles neuf accorda volontiers cette Infanterie, & les Courtisans de France qui s'étoient signalés dans les Armées en briguerent le Commandement. Bellegarde étoit de ce nombre: mais il y avoit trouvé une opposition, que tout le credit du Maréchal de Retz n'avoit pû surmonter. Le fameux Dugua, dont il sera parlé dans cette Histoire, étoit devenu son Concurrent: & comme le même Dugua étoit mignon du nouveau Roy de Pologne, qui ne

sollicitoit pas pour luy avec moins d'empressement, que le Maréchal de Retz pour Bellegarde ; il étoit arrivé de là que le Roy Charles neuf ne voulant choquer ny le Roy de Pologne son frere, ny le Maréchal de Retz son Favory, s'étoit abstenu de donner un Chef aux Fantassins destinez pour la Pologne, & leur avoit ordonné d'obeir au grand Maréchal de ce Royaume.

Bellegarde ne laissa pas neanmoins de suivre le Roy de Pologne, quand Sa Majesté alla prendre possession de cette Couronne : mais soit qu'il y eût esté excité par la seule curiosité, ou que le Maréchal de Retz l'eût rappelé, il fut des premiers à s'en retourner en France. Il s'arrêta pourtant dans le Piémont, où il s'étoit presque étably par une occasion qu'il est à propos d'expliquer icy, parce qu'elle contribuëra beaucoup à l'intelligence d'un des principaux événemens du Regne de Henry trois, qui est la surprise du Marquisat de Salusses. Le Maréchal de Termes avoit eu la foiblesse, quoiqu'il eût passé toute sa vie pour un des plus sages Gentilshommes François, de devenir amoureux dans un âge fort avancé, de la plus belle Demoiselle du Languedoc, qui n'ayant point de bien, & n'étant fille que d'un simple Gentilhomme, fut ravie d'épouser un Officier de la Couronne. Elle ne demeura pas long-temps mariée, & l'on adjoute que Bellegarde l'aima presque aussitôt qu'elle fut tante. Il cacha pourtant sa passion pendant la vie de son oncle : mais à peine luy eut-il rendu les derniers devoirs, qu'il enleva sa veuve, & la conduisit en



1574.

Piémont, où le Duc de Savoye luy donna retraite, à condition qu'il l'épouserait. La Dispense en fut sollicitée à Rome, où l'on différa long-temps de l'accorder, soit que le Pape n'eût aucune intention de favoriser Bellegarde, ou que Sa Sainteté prétendit laisser sa patience. Mais enfin le credit du Duc de Savoye fut si grand, que l'on expédia la Dispense en bonne forme. Il est vray que ce mariage ne fut point heureux, & que les deux Epoux qui s'étoient auparavant aimez avec une passion reciproque, commencerent immédiatement après à se haïr, de sorte qu'ils ne verifient que trop par leur exemple, qu'on ne viole point impunément les Canons de l'Eglise.

Bellegarde demeura à la Cour de Savoye jusqu'à la mort de Charles neuf, qui luy fit naître l'esperance d'augmenter sa fortune. Il connoissoit assez le genie de Henry trois, pour le servir à sa mode; & ce fut dans cette unique vëue qu'il visita les Princes d'Italie, pour leur persuader de recevoir Sa Majesté avec toute la magnificence possible, quand elle passeroit sur leurs Etats: ce qu'il obtint avec d'autant plus de facilité, qu'ils se piquoient déjà tous de cet honneur, & qu'ils n'avoient garde de perdre une si belle occasion qui ne s'étoit point offerte depuis plusieurs siècles, & qui ne se presenteroit peut-être jamais. Il prit ensuite la poste & alla au devant de Sa Majesté jusques dans la Carinthie, où ne la trouvant point accompagnée de ceux qui avoient le plus de credit auprès d'Elle; il s'insinua dans la faveur en un point, qui depuis leur donna de l'ombrage. Et de fait, il tira d'Elle un Brevet de Maréchal de Fran-

ce, & de si grands bienfaits, que d'un des plus pauvres Gentilhommes de Guyenne qu'il avoit esté jusques là, il devint le plus riche. Mais encore qu'il eût de plus belles qualitez pour se maintenir dans les bonnes graces de son Maître que tous les autres Mignons ensemble, il avoit pourtant un défaut dont ils se prévalurent avec tant d'adresse, qu'ils obtinrent bien-tôt sa disgrâce. Il étoit fier au delà de l'imagination, & ce n'étoit qu'à l'égard de Henry qu'il se faisoit une extrême violence pour se contraindre. Dugua, que Sa Majesté avoit envoyé aux Princes dont elle devoit traverser les Etats, pour concerter avec eux les manieres avec lesquelles elle y seroit receuë, ne fut pas plutôt de retour auprès d'elle, qu'il entreprit d'éloigner Bellegarde, & en vint à bout dès le soir de son arrivée : car le lendemain Bellegarde s'étant présenté à la porte du cabinet de Henry, elle luy fut refusée. Bellegarde demeura quelque-temps interdit, & il luy échapa ensuite de proferer d'un ton assez haut ces propres termes, dans la même contenance que s'il se fût réveillé d'un profond sommeil : *Ha ! je vois bien maintenant que mon bonheur n'étoit qu'un songe.* Dugua qui l'avoit supplanté profita de sa disgrâce, & Henry le pourveut, ou pour mieux dire, rétablit en sa faveur une Charge qui fut la principale cause de sa mort, comme l'on verra dans la suite de cet Ouvrage. On a remarqué dans l'Histoire de Charles neuf, que ce Prince avoit commencé à former le Regiment des Gardes, & qu'il en avoit fait Mestre de Camp le Capitaine Charry, dont le Maréchal de Monluc parle si avantageusement dans les Commentaires. Charry

1574.

ne voulut point obeïr à d'Andelot, Colonel de l'Infanterie Françoisë, & d'Andelot pour s'en vanger obligea Chatelier Portault, dont Charry avoit tué en duel le frere, à le massacrer. La Cour trouva cet attentat si hardi & si atroce, qu'elle ne jugea plus à propos de donner un Mestre de Camp au Regiment des Gardes: & de plus, elle reduisit ce Regiment à trois Compagnies, au lieu qu'il y en avoit eu quatre au temps de son institution. Mais Henry n'ayant pas à craindre d'Andelot qui ne vivoit plus, & ne connoissant que trop les causes qu'il avoit données aux Calvinistes François d'attenter à sa personne toutes les fois qu'ils en trouveroient l'occasion, augmenta le Regiment des Gardes jusqu'à dix Compagnies, & mit Dugua à leur tête en qualité de Mestre de Camp; le Roy immediatement après ordonna que l'on assiégeât le Poussin & Privas. Le Prince Dauphin fit sommer ces deux Places; & la Terride qui s'étoit enfermé dans la premiere, & avoit mis une forte Garnison dans la seconde, répondit que ces deux Places étoient absolument necessaires aux Calvinistes pour la conservation de leurs vies, & des Edits de pacification; & qu'il esperoit que par la même raison que Charles neuf avoit consenty qu'ils s'en assurassent, Henry trois leur permettroit de les garder jusqu'à ce que le temps eût ralenty les justes défiances que la saint Barthelemy avoit excitées dans les esprits. La réponse de la Terride choqua le Roy, qui s'étoit imaginé que l'on auroit d'autant plus d'égard aux deux premieres de ses demandes, que le Poussin & Privas n'étoient considerables, ny  
par

par leur situation , ny par leurs ramparts. Le Prince Dauphin les assiegea successivement , & trouva dans l'une & dans l'autre une égale résistance. Ceux du Poussin ne se contenterent pas de soutenir les furieux assauts qu'on leur donna. Ils firent de plus des sorties , qui déconcertèrent plus d'une fois les attaques des Assiegeans : mais pour n'avoir pas détruit une maison trop proche de leurs murailles, qui leur ôtoit la vue de ce qui se passoit de ce côté là , ils furent emportez par escalade & saccagez.

Privas se défendit plus heureusement , & ne manqua d'aucune des necessitez de la vie , quoiqu'il s'y fût jetté un tres-grand nombre de bouches inutiles. Le Prince Dauphin ne negligea rien pour en hâter la prise : mais il perdit tant de personnes de marque ; & d'ailleurs son armée qui n'étoit pas exactement payée , diminua de sorte au commencement de l'hyver , que la Cour consentit que pour en sauver le reste il levât le Siege.

La disgrâce de Bellegarde ne fut pas longue , & on le rétablit bien-tôt à la Cour , par le moyen qu'il avoit le moins esperé. La Reine mere auroit esté blâmée de tout le monde , si elle eût supplanté le Prince Dauphin sans mettre en sa place un Officier de guerre , de qui la valeur & l'expérience suppléassent au credit que la qualité de Prince du Sang , & les autres du Prince Dauphin luy avoient acquis dans l'armée , & Bellegarde paroissoit à cette Princesse l'homme qu'il luy falloit : De plus , il étoit intime amy de Damville ; & le meilleur expedient qu'il y avoit à prendre pour les desunir , consistoit à donner le Ge-



1574.

neralat de l'armée Catholique à Bellegarde, puisque l'un & l'autre se trouvant alors dans des partis contraires, se brouilleroient infailliblement, & seconderoient alors l'intention qu'avoit cette Princesse de continuer la guerre Civile. S'ils ne laissoient pas de vivre en bonne intelligence, la Reine mere y trouveroit encore son compte, puisque Damville se rendroit suspect aux Calvinistes, qui ne l'assistent plus avec toute l'ardeur qu'ils avoient accoutumé, faciliteroient d'autant à la Cour les moyens de luy ôter le Gouvernement du Languedoc. Bellegarde accepta avec peine la Commission qu'on luy donnoit, & le Roy partit pour Avignon, afin d'observer de plus près les principales forces du Calvinisme. Il y vécut d'une maniere tout-à-fait éloignée de celle de ses Predecesseurs : car il se persuada que l'amitié du Pape & du Roy d'Espagne luy étoit absolument necessaire pour se maintenir ; & que si les Calvinistes venoient à sçavoir qu'il fût mal avec l'une ou l'autre de ces deux Puissances, ils executeroient le dessein de former une République au milieu de la France, qu'ils avoient en vain essayé d'accomplir durant tout le regne de Charles neuf son Predecesseur. Il connoissoit les Italiens, dont la plupart du Sacré Collège étoit composé, disposez à déferer beaucoup aux démonstrations exterieures de Religion ; & sur tout à celles que de nouveaux usages venoient d'introduire : & la principale de celles-cy consistoit dans la Confrairie des Penitens.

Pour mieux entendre ce qui suit ; il est necessaire de sçavoir qu'en mil deux cens trente-trois toute l'Italie fut affligée de peste, de famine, de dé-



bordemens d'eaux, d'excessives froidures, & de grands tremblemens de terre; & que pour appaiser la colere de Dieu, les Jacobins & les Cordeliers qui vivoient alors, redoublerent leurs efforts pour prescher la Penitence: ils exciterent le peuple à faire de continuelles Processions par les champs, avec des cierges allumez & des branches d'Olivier: mais cette ferveur se ralentit aussi-tôt que le danger eut cessé; & ce ne fut que vingt-trois ans après qu'un Hermite de Perouse qui passoit pour Saint, imita le Prophete Jonas, & courut par les ruës de cette Ville; en la menaçant d'une entiere & prochaine desolation, si elle ne se convertissoit sincerement à Dieu, & si elle n'en donnoit des marques par une publique expiation de ses crimes. Ceux qui entendirent l'Hermite furent si touchez de ses exhortations, qu'ils renouvellerent les Processions dont on a parlé; & ils y ajoûterent, pour suivre l'exemple des Hebreux, lorsqu'ils étoient en grand deuil, la ceremonie de se revêtir & couvrir de sacs de toile, & de se fouëter par les ruës. Ces exercices de Penitence furent bientôt pratiquez dans toute l'Italie, & même dans la plupart des Pais de la Chrétienté: mais tous les Souverains de ce Pais ne les approuverent pas. Il y en eut qui les condamnerent comme des moyens capables d'exciter, de fomenter, & d'accroître les seditions; & le Saint Siege pour ne choquer ny les uns ny les autres, se contenta de les tolérer. Et de fait, il arriva de même de cette Penitence que des precedentes, & elle fut discontinuée jusqu'en mil trois cens quarante qu'elle recommença dans la

1574.

Hongrie, à l'occasion de la peste, dont ce Royaume étoit affligé. On ne voyoit par tout que de grosses troupes d'hommes & de femmes nuds jusqu'à la ceinture, qui crioient d'une maniere lamentable, qui se fouëttoient jusqu'au sang, & qui couroient de Ville en Ville & de Province en Province, pour exciter les autres Peuples à les imiter. Ils s'épandirent encore une fois par toute la Chrétienté; mais ils ne demeurèrent pas long-temps sans donner à connoître de quel esprit ils étoient animés. Ils reçurent dans leurs Troupes des hommes tres-pernicieux, qui leur inspirèrent des heresies, & les accoutumèrent ensuite à commettre les plus detestables crimes. Les Souverains des lieux où ils se trouvoient en plus grand nombre les apprehenderent, & presserent la Cour de Rome de les supprimer, comme autant de gens qui ne tendoient qu'à introduire l'Anarchie dans la Chrétienté, après en avoir banny la veritable Religion. Le celebre Chancelier de l'Université de Paris, Jean Gerson, écrivit un Livre contre eux avec plus de zele que d'élégance; & le Pape, dont ils travailloient à diminuer l'autorité, les condamna comme Heretiques. Mais il auroit esté trop dangereux & trop difficile tout ensemble, de retrancher entierement un usage qui contenoit beaucoup d'actions de la pieté la plus solide, quoiqu'il s'y fût glissé de grands abus; & le S. Siege jugea plus à propos de reformer les Compagnies des Penitens, que de les abolir. Il les reduisit à des Confrairies d'hommes vertueux, presque tous Seculiers, qui s'assembleroient dans les Eglises,

pour y pratiquer sans être veus, des actions de penitence; & ces Confrairies ont toujours subsisté depuis dans l'Italie. Il y a de l'apparence qu'elles passèrent à Avignon dès le temps que les Papes y établirent leur séjour: & de fait, il y en avoit trois dans cette Ville, quand Henry l'honora de sa présence. On ne les distinguoit que par les couleurs, qui étoient la blanche, la noire & la bleuë, & Sa Majesté s'enrôla dans la Confrairie des Penitens blancs. Elle assistoit souvent à leurs Processions revêtuë d'un sac de toile, & le visage couvert comme les autres Confreres. Le Roy ne fut pas seulement imité par les Courtisans, qui n'avoient intention que de luy plaire; mais de plus, la Reine Catherine de Medicis à son exemple, se mêla parmy les Penitens noirs: & le Cardinal de Lorraine, en qualité de principal Ecclesiastique de la Cour, crût ne pas devoir negliger cette Ceremonie, & y assista à la tête des bleus, sans prendre garde qu'il étoit sujet aux maux de tête, & que le serain luy étoit tout-à-fait contraire. Il se trouva mal dans une de ces Processions; & pourtant il n'osa se plaindre, de peur de troubler la ceremonie. Ses douleurs redoublerent aussi-tôt qu'il fut de retour dans le logis qu'on luy avoit marqué, & il perdit bien-tôt l'usage de la raison pour ne le plus recouvrer. Les extravagances qui luy échaperent durant son mal, furent recueillies avec plus d'exactitude, que ce qu'il avoit dit de meilleur durant son bon sens; & il est surprenant qu'il se soit trouvé des Auteurs assez peu judicieux, pour luy faire là dessus son procès. Il mourut sans avoir reçu

1574

les Sacremens ; & autant que les Catholiques le regretterent, les Calvinistes se réjouirent de ne l'avoir plus à craindre, parce qu'ils l'avoient toujours compté depuis la mort du second Duc de Guise son frere aîné, pour leur plus dangereux ennemy.

On publia deux causes de sa mort également ridicules. On écrivit contre l'Abbé de Clugny son frere naturel, une satire, dans laquelle on soutenoit qu'il l'avoit fait empoisonner par le fameux scelerat qui se faisoit nommer saint Barthelemy ; & plusieurs personnes des deux partis ne laissèrent pas de le croire, quoiqu'il n'y eût aucune apparence dans cette calomnie, & que l'Abbé de Clugny eût toujours vécu en parfaite intelligence avec le Cardinal de Lorraine : Qu'il luy fût redevable des Benefices qu'il possédoit, & que personne ne perdît tant que luy à sa mort. On publia que le poison avoit esté donné en deux manieres : l'une, par un flambeau allumé que l'on avoit approché de ses narines, en feignant de le mieux éclairer ; & l'on se fonda sur ce qu'il se plaignit alors, & quelquefois depuis, que la senteur de ce flambeau luy avoit fait mal à la tête. L'autre maniere fut par une bourse remplie de pieces d'or envenimées ; de sorte que le poison se communiquoit par leur seul attouchement. D'autres Relations portent, que ce Cardinal trouva sur sa table au retour de la Procession, une Lettre que les Catholiques zelés luy écrivoient de Paris, pour l'accuser de negligence, puisqu'il souffroit que le nouveau Roy suivit la conduite que la Reine mere avoit observée durant tout le regne de Charles neuf,



& qu'il ne vouloit pas accabler entierement le parti Calviniste, de crainte que le parti contraire n'en tirât trop d'avantage. Ils concluoiert en menaçant, que si le Cardinal de Lorraine n'inspiroit à la Cour de plus vigoureuses résolutions, ceux de l'ancienne Religion penseroient sérieusement à leurs affaires, & prendroient un autre Conseil que celui du Cardinal de Lorraine, & un autre Chef que le Duc de Guise son neveu. On pretend que la lecture de cette Lettre altera la santé de ce Cardinal, jusqu'à luy donner la fièvre chaude; parce que d'un côté si l'effet répondoit à la menace des Catholiques zelés, la Maison de Guise perdrait ce qui la rendoit plus considerable, & le Cardinal de Lorraine l'apprehendoit plus que la mort. D'un autre côté, il n'avoit plus de credit à la Cour, & il n'osoit s'en plaindre, à cause que la Reine mere n'étoit pas plus en faveur que luy. Il n'y avoit que Villequier & ses amis qui fussent écoulez; & la déference du Roy pour leurs avis étoit entiere, depuis qu'ils avoient sçu luy donner de la défiance pour ceux qui n'étoient pas de leur cabale.

Mais cette prétendue Lettre étoit un conte fait à plaisir; & les Catholiques sçavoient si-bien que le Roy n'avoit pas de disposition à pousser trop loin le Calvinisme, qu'ils pensoient déjà à l'y contraindre par les voyes dont on parlera bien-tôt: outre qu'ils n'avoient garde de quitter leur Conseil & leur Chef dans la conjoncture présente, puisqu'il leur auroit falu pour cela se jeter entre les bras de Villequier, qu'ils soupçonnoient de n'avoir point de Re-



1574.

ligion. Il est plus difficile de déterminer dans quels sentimens étoit la Reine mere à l'égard du Cardinal de Lorraine lorsqu'il mourut : & de fait, il reste encore des Ecrits de bonne main, qui marquent qu'elle en dit beaucoup de bien en public, & beaucoup de mal en particulier. Si cela étoit véritable, il y auroit lieu de s'imaginer que Sa Majesté étoit alors poussée par deux mouvemens contraires : Qu'elle croyoit avoir besoin du Cardinal de Lorraine, pour conserver sur Henry l'ascendant qu'elle avoit eu lorsqu'il n'étoit que Duc d'Anjou, & pour chasser d'auprès de luy Villequier & les autres Mignons, qui n'avoient pas pour elle la même déference qu'avoit eue le Maréchal de Retz, au temps même qu'il étoit le mieux dans l'esprit de Charles neuf. Mais aussi la Reine mere persistoit dans sa vieille maxime, de tenir en balance les deux Partis ; & comme le Cardinal de Lorraine y étoit le plus opposé de tous les Conseillers d'Etat, elle en prit occasion de se consoler plus aisément de sa perte. On peut imputer à la même contrariété de pensées de la Reine mere, ce que l'on raconte ; que ce Cardinal luy apparut un jour lorsqu'elle dînoit, & que cette vision la troubla de sorte, que de long-temps elle ne revint à elle : Qu'elle en parla tres-diversément à ses meilleurs amis, & qu'elle apprehenda long-temps qu'il ne luy eût apparu que pour l'avertir qu'elle le suivroit bien-tôt en l'autre monde.

Le Sacre fournit un pretexte encore plus plausible que n'étoit la mort du Cardinal de Lorraine, pour suspendre la guerre contre les Calvinistes, & le Roy prit

à ce dessein le chemin de Rheims. Comme Sa Majesté passoit par la ville de Chaumont en Bassigny, Elle y découvrit une horrible conspiration contre sa personne : Souvray, Gentilhomme de sa Chambre, y entra précisément à l'heure de minuit, tira le rideau du lit, réveilla le Roy, & luy presenta le même Fervaques, qui fut depuis Maréchal de France. Fervaques étoit déguisé en Païsän : il se jeta à genoux : il demanda sa grace pour avoir participé au detestable complot qu'il venoit reveler, & après qu'il l'eût obtenuë, il dit qu'il s'étoit travesti pour se sauver d'un lieu où il auroit couru risque de la vie, si l'on eût pressenty son dessein. Il ajouta qu'il s'étoit trouvé dans une compagnie, où des gens qui se disoient autorisez par Monsieur, frere unique du Roy, avoient conspiré d'ôter la vie à Sa Majesté ; & que deux cens hommes des plus déterminez du Royaume s'étoient tous engagez par d'execrables sermens à se défaire de Sa Majesté, lorsqu'elle iroit de Chaumont à Rheims, ou de Rheims à saint Marcou. Le Roy écouta Fervaques, & l'envoya à la Reine mere. Le lendemain il fut resolu que Fervaques iroit rejoindre les Conjurez ; & qu'il meneroit avec luy un homme de créance, auquel il donneroit les moyens de s'informer plus particulièrement du complot. L'homme sur qui l'on jeta les yeux fut Barat, à qui de longues intrigues conduites avec beaucoup d'adresse avoient procuré la faveur de la Reine mere. Il accompagna Fervaques, sous pre-texte de negocier avec les Conjurez de la part de Monsieur, pour l'exécution du Parricide ; & lors-

Q.

1574.

qu'il fut revenu à la Cour, il raconta au Roy, qu'après avoir demeuré fort long-temps en pleine campagne sous un arbre, où Fervaques l'avoit mis, il avoit veu paroître douze ou quinze hommes à cheval, qu'il avoit reconnus pour avoir esté intimes amis de l'Amiral de Châtillon : Qu'ils s'étoit fait connoître à eux comme Envoyé de Monsieur, & qu'ils luy avoient dit en blasphémant, que le Roy periroit par leurs mains, & qu'ils étoient bien informez du nombre & de la qualité des personnes qui étoient dans son carrosse, & des Gardes qui l'accompagnoient : Qu'ils avoient choisi un lieu commode, & qu'ils s'étoient assûrez d'une retraite, après qu'ils auroient fait leur coup : Que Fervaques étoit arrivé là-dessus, & que craignant qu'ils ne se fussent point assez expliquez à Barat, il les avoit remis sur le discours de la conjuration, & leur avoit fait découvrir d'autres particularitez. Barat commençoit à les raconter : mais le Roy effrayé de se voir exposé à un si grand danger, ne se donna pas le loisir de les entendre. Il mena Barat à la Reine mere, il luy commanda de dire à cette Princesse tout ce qu'il avoit veu & ouï : & après que Barat eut achevé son recit, le Roy s'expliqua en des termes, dont le sens étoit, qu'il falloit promptement assembler les Princes, les Pairs, & les Officiers de la Couronne qui se trouvoient à la Cour, & que s'il n'y avoit point d'autre expedient que celuy de sauver la vie par la mort de son frere, il y étoit resolu. Mais Barat arrêta le transport du Roy, en luy racontant qu'il avoit remarqué à la contenance & par les discours des Con-

jurez, qu'à la verité ils avoient fait tous leurs efforts pour engager Monsieur dans leur complot, mais que ce Prince avoit constamment refusé d'y entrer; & qu'encore qu'ils n'eussent pas perdu l'esperance de le gagner avec le temps, ils n'avoient pas laissé de se plaindre qu'il étoit trop irresolu, & trop adonné aux plaisirs de la vie oisive, & qu'il retenoit auprès de luy depuis trois semaines, sous divers pretextes, un Gentilhomme que les Conjurez luy avoient dépêché, sans luy donner aucune réponse positive, & même sans luy faire esperer qu'il la donneroit. Le Roy de qui les passions n'étoient pas si longues que violentes, fut si touché des dernieres paroles de Bar rat, qu'il ne témoigna plus de vouloir se porter aux dernieres extrémitez contre son frere; & la Reine qui sçavoit admirablement profiter des refroidissemens de sa colere; acheva de luy tourner si bien l'esprit, qu'il consentit qu'elle allât chercher Monsieur, & qu'elle le luy menât. Le Roy le reçut avec beaucoup d'humanité, & Monsieur fit de son côté tout ce qu'il devoit pour rentrer en grace. Il se jetta aux pieds du Roy, & il s'avoüa criminel de leze-Majesté, quoiqu'il eût seulement écouté les propositions des Conjurez, & qu'il ne leur eût donné aucune esperance de les favoriser. Il demanda pardon pour n'avoir pas revelé ce qu'il en sçavoit; & le Roy ne se contenta pas de le luy accorder pour sa personne; il étendit encore sa clemence sur tous les Conjurez, dans la seule veüe que s'ils étoient poursuivis & punis, il seroit impossible d'exempter de la plus noire flétrissure la reputation de Monsieur; &

Q. ij.

1574.

tout le mal tomba sur la maison qu'ils avoient choisie pour retraite. On la rasa jusqu'aux fondemens, & l'on ne souffrit plus qu'il se parlât de la conspiration en quelque maniere que ce fût. Les Politiques du temps, qui étoient en grand nombre, parce qu'on se plaisoit alors à lire, & même à apprendre par mémoire les passages les plus singuliers des Livres de Machiavel, pour les reciter en conversation; furent de divers avis sur le fait qu'on vient de rapporter. Les raisons de ceux qui tenoient la conspiration pour veritable, consistoient en ce que Barat avoit nommé entre les principaux Conjurez, Beauvais-la-Nocle, Lavergne & Beaujeu, que l'on sçavoit avoir esté les plus intimes amis de l'Amiral de Châtillon, & des mieux informez de ses secrets. Ces trois Gentilshommes avoient juré en diverses rencontres de vanger hautement sa mort; & la conjuration que Fervagues & Barat avoient découverte, n'étoit à le bien prendre que l'exécution de ce serment. De plus, la haine que les Calvinistes avoient conçue pour le Roy; depuis le massacre de la saint Barthelemy, dont ils le croyoient Auteur; ne pouvoit être plus implacable, & Sa Majesté n'en avoit que trop ressenty les effets, comme l'on l'a déjà remarqué, quand elle avoit passé par les Etats de l'Electeur Palatin pour aller en Pologne. Enfin, le mauvais naturel de Monsieur étoit universellement connu, & l'on croyoit par toute l'Europe que les liens de la nature étoient trop foibles pour moderer ses horribles desseins. On sçavoit qu'au sortir de l'enfance il s'étoit mis à la tête des Heretiques, & qu'il avoit pensé à



s'élever sur le Trône, nonobstant que le Roy Charles neuf son frere aîné, fût assez vigoureux pour promettre une tres-longue vie; & que supposé qu'il mourût avant le temps, la Couronne regardoit le Roy de Pologne à l'exclusion de Monsieur.

Mais ceux qui pretendoient que la conspiration fût purement imaginaire, se fondoient sur le genie de la Reine mere, qui ne pouvant souffrir que les Mignons du Roy partageassent l'autorité suprême avec elle, s'étoit proposée de se l'attirer toute entiere, en donnant à Sa Majesté des terreurs de telle nature, qu'il n'y avoit que cette Reine qui fût capable de les faire cesser: Que Fervaques qui s'étoit rendu dénonciateur du Complot, étoit le Normand le plus adroit des Courtisans, après Matignon, & qu'il cherchoit à s'avancer par quelque voye que ce fût: Qu'il y avoit de l'imprudence à le croire sur sa parole, puisqu'il trahisoit Monsieur, dont il avoit l'honneur d'être domestique, & qu'il avoüoit d'avoir esté luy-même coupable de l'attentat qu'il reveloit, sans ajouter ny pourquoy, ny comment il s'en étoit repenti; & que Barat, qui seul luy avoit esté donné pour l'accompagner, & pour examiner si ce qu'il disoit étoit veritable, n'étoit point un homme assez considerable pour autoriser ce que Fervaques avoit déposé de la conspiration, ni pour la rendre certaine par son témoignage; outre qu'il étoit dévoué à la Reine mere, & qu'il ne s'en cachoit pas: mais que la principale conviction de la fausseté du prétendu crime, devoit être prise de ce que l'on n'en avoit fait ny recherche, ny punition, quoique l'on en

1574.

connût les principaux complices , & qu'ils ne fussent point assez méprisables pour pouvoir estre impunément negligez : Que la sûreté du Roy devoit être trop précieuse à la Reine mere , pour ne rien omettre de tout ce qui servoit à la procurer ; & que l'expérience de tous les siècles prouvoit évidemment que jamais Souverain n'avoit évité de perdre la vie dans un second complot , quand il n'avoit pas apporté toute la diligence possible pour exterminer les Auteurs , & les plus redoutables complices du premier. Quoiqu'il en soit , Henry témoigna dans cette occasion qu'il avoit plus de confiance au Roy de Navarre qu'à Monsieur , puisqu'il le choisit avec ses amis pour environner son carosse durant son voyage de Rheims : ce qui fut la cause d'une jalousie entre ces deux Princes , qui ne cessa que dix ans après , par la mort de Monsieur.

La cérémonie du Sacre se fit dans Rheims presque aussi-tôt que le Roy y fut arrivé ; elle fut des plus augustes , & la Maison de Lorraine s'y trouva plus heureuse qu'elle ne pensoit. Le Comte de Vaudemont étoit chargé d'enfans des deux sexes , & n'avoit pas moyen de les pourvoir tous selon leur naissance. Louise de Lorraine sa fille aînée , étoit admirable pour sa beauté ; mais outre que l'esprit ne répondoit pas tout-à-fait au corps , elle n'avoit pas assez d'ambition pour aspirer à être Reine de France , & elle n'auroit pas fait de difficulté de se més-allier , en épousant un homme qui ne fût pas Prince , pourveu qu'à cela près il fût bien Gentilhomme , & qu'il eût beaucoup de bien..

Le Roy avoit trouvé dans Rheims la Princesse de Vaudemont, qui luy étoit destinée pour Epouse. Son pere accompagné de la pluspart des Princes & des Seigneurs Lorrains qui l'y avoient conduite; & son incomparable beauté avoient attiré sur elle les yeux de tous les Courtisans. Cependant il s'en falut peu qu'elle ne reçût un des plus grands affronts dont elle étoit capable, & qu'une de ses Cousines ne la supplantât. On a vëu que sa beauté étoit balancée par deux défauts : l'un, qu'elle avoit peu d'esprit; l'autre, qu'elle n'étoit point enjouée, & la suite de cette Histoire veut que l'on ajoûte icy, que Mademoiselle d'Elbeuf sa Cousine, & Princesse de la Maison de Lorraine, aussi-bien qu'elle, possédoit les deux perfections qui luy manquoient, quoiqu'elle luy cedât en beauté. Son esprit étoit grand & delié tout ensemble; & quoiqu'elle ne se fût point encore mêlée d'intrigue, il étoit aisé de voir qu'elle y réussiroit admirablement, s'il luy prenoit envie de s'y appliquer. Son enjouement n'étoit ny journalier, ny contraint, & suffisoit pour entretenir les conversations durant plusieurs heures de suite, sans descendre jusqu'à la bassesse. La nature avoit suppléé à la mediocre beauté qu'elle luy avoit donnée, par des attraits animez, & par une vivacité brillante, qui luy servoient du moins à faire les plus illustres conquêtes, s'ils ne suffisoient pour les conserver. Elle avoit de l'ambition; & comme elle ne s'estimoit pas moins digne que sa Cousine de porter une Couronne, elle ne délibéra pas un moment si elle devoit la ruiner dans l'esprit du Roy dès qu'elle en eut

1574.

l'occasion. Et de fait, Sa Majesté n'eut pas plutôt donné des marques, qu'elle aimoit mieux s'entretenir avec Mademoiselle d'Elbeuf, qu'avec les autres Dames de la Cour, que cette Princesse essaya de luy donner du dégoût pour celle de Vaudemont. Mais elle n'y réussit pas d'abord, & son impatience la porta à faire insinuer dans l'esprit du Roy de la jalousie, par des voyes indirectes. Des Emissaires apostez avertirent le Roy, sous pretexte de vouloir empêcher qu'il ne se rendit malheureux pour le reste de sa vie; que le cœur de Mademoiselle de Vaudemont étoit engagé: Que le frere du Comte de Salmes l'avoit long-temps servie; qu'il en avoit eu la permission de ses parens avec d'autant plus de facilité, que les Maisons de Lorraine & de Salmes étoient accoutumées depuis plusieurs siècles à contracter entre elles de semblables alliances: Que l'Amant proposé à Mademoiselle de Vaudemont étoit un des Comtes de l'Empire, qui avoit le plus de vertu, de mérite, d'agrément & de constance; & que par conséquent elle n'avoit pû se dispenser de répondre à son amour. Les particularitez que l'on vient de rapporter étoient toutes veritables, à la reserve de celle de l'engagement de Mademoiselle de Vaudemont. Encore n'y avoit-il pas lieu de douter, que si le Roy ne fût venu à la traverse; elle se seroit volontiers déterminée à prendre pour mary le frere du Comte de Salmes. Ainsi le Roy qui aimoit à la mode des Souverains de son temps, & qui ne vouloit pas donner ses affections à une fille qui en avoit eu pour un autre, se fit tant de violence, que non seulement il devint indifférent

indifferent pour Mademoiselle de Vaudemont : mais que de plus , il promit à la Princesse d'Elbeuf de l'épouser dans trois jours. Il luy auroit tenu parole s'il l'eût pû , sans que la Reine mere en fût informée ; mais il y avoit trop d'espions auprès de luy , pour luy permettre de conclure si-tôt en secret une affaire de telle importance. La Reine mere n'ignora ny le changement du Roy , ny les intrigues qui l'avoient causé ; & mêmes elle en fut convaincue par ses propres yeux & par ses oreilles. Car lorsqu'elle presenta à Sa Majesté Mademoiselle de Vaudemont , le Roy bien loin de la recevoir avec les transports de joye que l'on attendoit de luy ; eut pour elle une indifférence qui n'approchoit que trop de l'insensibilité. Il passa même jusqu'à la dureté , & il luy échapa de dire qu'il trouvoit Mademoiselle de Vaudemont bien changée de ce qu'elle avoit autrefois esté.

Une Princesse moins habile que la Reine mere , auroit apprehendé là-dessus que le Roy ne renvoyât Mademoiselle de Vaudemont ; & il l'auroit pû faire , sans s'attirer d'autres ennemis que le Comte de Vaudemont , qui n'étant que cadet , & n'ayant eu qu'un tres-petit partage , n'étoit pas beaucoup à craindre. Car la Maison de Guise bien loin de se formaliser du rebut de Mademoiselle de Vaudemont , en auroit esté ravie , quand elle auroit sçu que Mademoiselle d'Elbeuf auroit profité de son exclusion. Mais la Reine mere étoit constante dans ses maximes , & elle avoit ébably pour fondement de sa politique , de ne jamais souffrir , sous quelque cause ou pretexte que ce fût , que le Roy prît une femme qui fût tout



1574

ensemble sa Maîtresse & son Maître. Elle connoissoit Mademoiselle d'Elbeuf pour adroite & pour entreprenante, & elle apprehendoit que le Duc & le Cardinal de Guise ne se servissent d'elle, comme leur pere & leur oncle s'étoient servis de Marie Stuart pour s'emparer du Gouvernement de l'Etat. Enfin, la Reine mere avoit toujours éprouvé ce Duc & ce Cardinal pour mauvais amis, lorsqu'ils avoient pû subsister sans elle, quoiqu'ils eussent esté les plus fideles serviteurs, quand ils avoient eu besoin d'elle pour se soutenir. Il y a des Relations qui portent encore, que la Reine mere étoit déjà prévenue de l'indiscrete affection qu'elle témoigna depuis pour le Duc de Lorraine son premier gendre, & pour le Marquis de Pont-à-Mousson son petit fils, & qu'elle pensoit à les élever sur le Trône de la France, supposé qu'il y eût ouverture, pour en exclure le Roy de Navarre son second gendre : Que Mademoiselle de Vaudemont étoit Cousine germaine de ce Duc ; & que comme il y avoit peu d'apparence qu'elle eût des enfans du Roy, elle aimeroit mieux favoriser le même Duc de Loraine que celui de Guise.

Quoiqu'il en soit, la Reine mere mit tout en œuvre pour éteindre le nouveau feu du Roy ; & les principales personnes qu'elle employa pour en venir à bout, furent la Reine de Navarre & le Mignon Dugua : l'une & l'autre la servirent à son gré, & decréditerent Mademoiselle d'Elbeuf dans l'esprit du Roy, en luy représentant que s'il épousoit la Princesse de Vaudemont, il n'auroit à craindre que le frere du Comte de Salmes, qu'il seroit aisé d'éloigner, en sorte qu'il n'ap-

prochât jamais de la Cour; au lieu que s'il se marioit avec Mademoiselle d'Elbeuf, l'enjoûment & les intrigues de cette Princesse luy fourniroient chaque jour des sujets de jalousie, d'autant mieux fondez, que la Cour étoit alors plus corrompue qu'elle n'avoit jamais esté. Le Roy se rendit enfin à cette raison, & épousa le lendemain de son Sacre la Princesse de Vaudemont. Mais les réjouissances de la Cour à l'occasion de ce mariage, ne furent pas si longues que l'on esperoit; car Henry trois avoit si fort appréhendé que l'Empereur ne le présât encore d'épouser la veuve de Charles neuf, qu'après être sorty de ses Etats, il avoit pensé sérieusement au parti qui luy étoit le plus convenable.

On luy avoit envoyé pendant qu'il étoit en Pologne les Portraits des plus belles Princeses du temps, & celle de Suede luy avoit paru la plus charmante. Elle étoit sortie du troisiéme lit de Gustave de Vasa, premier du nom, qui par un bonheur singulier dans les derniers siècles, s'étoit fait élire Roy de Suede, quoiqu'il ne fût auparavant que simple Comte de Trol; & depuis il avoit obtenu des Etats convoquez à Araüsia, qu'ils changeassent en sa faveur l'Election de leurs Rois en succession hereditaire, tant qu'il y auroit des mâles dans la Maison de Vasa. Le seul inconvenient qu'il y avoit dans la Princesse de Suede, consistoit en ce que sa mere n'avoit esté qu'une simple Demoiselle, & que les Suedois n'étoient pas moins persuadez que les Allemans, qu'encore que les mariages des Princes avec les filles des simples Gentilshommes fussent legitimes, les enfans qui en

1574.

sortoient ne devoient ny heriter de leurs peres, ny porter leur nom ny leurs armes. Mais Gustave avoit pris toutes les précautions nécessaires pour empêcher que les enfans de son troisiéme lit ne fussent compris dans cette regle. Il en avoit deux, un fils & la Princesse dont on parle icy : il avoit créé le fils Duc de Sudermanie ; il l'avoit fait reconnoître par les Etats assemblez à Stokolm pour heritier présomptif de la Couronne de Suede, supposé que les enfans mâles de son premier & de son second lit vinsent à manquer ; & il avoit obligé les Suedois à reconnoître pour Princesse sa dernière fille. Il seroit difficile de decider si Henry étoit assez informé des particularitez que l'on vient d'abreger ; mais il est constant qu'elles ne l'avoient pas empêché d'envoyer de concert avec la Reine sa mere, le Secrétaire Pinart en Suede, avec un pouvoir suffisant pour demander la Princesse, & pour conclure avec le Roy Jean trois, ( qui y regnoit alors ) son mariage avec elle.

Cette négociation étoit si facile, qu'il n'avoit pas falu beaucoup de temps pour la terminer. La Suede n'avoit jamais fait une si haute alliance ; & de plus, elle étoit ravie d'égaliser le Dannemarc, qui avoit autrefois donné à la France la Reine Heingelberge \*. Elle écouta la proposition de Pinart avec de grandes marques de respect, & elle luy permit de dresser à la mode les articles du Contract. Il ne luy vint pas en pensée d'en différer la signature, jusqu'à ce qu'il eût eu des nouvelles de la Cour ; & ce fut là sa faute, parce que le Roy devenu amoureux de la Princesse de

\* Seconde femme de Philippe Auguste.

Vaudemont, luy manda de suspendre sa négociation sur quelque pretexte; & de profiter de la premiere occasion qui se presenteroit pour s'en retourner. Il l'auroit pû avec bienſéance, si les Articles n'eussent pas esté signez; mais après cette formalité, il n'y avoit plus lieu de rompre ny de differer le mariage. Les Suedois se fussent plaints à toute la terre de l'injure qu'ils recevoient, & s'ils eussent usé de violence à l'égard de Pinart, on n'y auroit pas trouvé beaucoup à redire, ou du moins on les auroit excuséz.

Pinart en étoit si persuadé; & d'ailleurs la multitude des affaires extraordinairement difficiles, qui luy étoient passées par les mains sous le regne de Charles neuf, l'avoient rendu si habile, que celle où il se trouvoit engagé par sa propre faute, & par l'inconstance de son Maître, ne l'embarassa pas assez pour luy ôter la presence d'esprit qui luy étoit nécessaire pour s'en tirer. Il prévint à l'instant les dangers où il s'exposeroit, pour peu qu'il differât de s'en retourner, & il conclut qu'il valoit mieux sauver sa Personne, & préserver la France de la nécessité où elle seroit reduite de vanger le droit des gens violé dans son Ambassadeur, que de se promettre avec trop de scrupule que les Suedois eussent égard à ce droit, dans la conjoncture du mépris qu'ils croiroient avoir esté fait à leur Princesse. Il monta sur le meilleur de ses chevaux; & sans être suivi que d'un domestique, il sortit de Suede avec tant de précipitation, que quand on ſcut à la Cour qu'il étoit parti, il n'étoit déjà plus temps de le pourl suivre. Ceux que l'on mit à ses trousses pour l'arrêter ne l'attaignirent pas, &

1574.

dès qu'il fut entré dans le Dannemarc; il ne negligea rien de ce qui serroit à l'excuser d'être parti de la Cour de Suede sans prendre congé. Il écrivit au Roy, à la Princesse, & au Senat; il se prévalut des pretextes que luy fournissoit le mauvais état où Henry avoit trouvé la France pour differer son mariage; il en inventa d'autres, qui pour être faux n'étoient pas moins plausibles que celui-là: & quand il vit que tout cela n'appaisoit pas la colere des Suedois; il les laissa parler à leur aise contre les François, & il rejoignit en Champagne le Roy son Maître dans le temps que Montpensier prit Lusignan.

Ce Duc devant le Sacré fut plus heureux que n'avoit esté le Prince Dauphin son fils, & les Calvinistes de Poitou ne se défendirent pas avec tant de valeur que ceux du Vivarez. Ils n'avoient pas achevé de munir la ville de Fontenay-le-Comte lorsqu'il l'assiégea; & neanmoins les Troupes qui s'en étoient approchées par l'ordre de la Nouë, eurent le loisir de s'y jeter avant qu'elle fût entierement bloquée. On l'assiégea dans les formes; & Montpensier qui ne vouloit rien hasarder, prit des précautions que la licence des guerres Civiles sembloit avoir renduës defformais impossibles. Il rétablit l'ancienne discipline, & il ne se mit pas beaucoup en peine du nombre des deserteurs, parce que la Cour s'étoit engagée à luy envoyer toutes les semaines de nouveaux renforts. Son Artillerie fit deux brèches, & l'on y donna jusqu'à cinq assauts: les Assiegez les soutinrent sans lâcher le pied: mais soit que leur nombre fut trop diminué pour survenir à toutes les fonctions militaires,



ou qu'ils supposassent que Montpensier après avoir esté repoussé tant de fois, leur donneroit au moins quelques heures de repos, ils negligerent la garde de leurs brèches, & furent emportez environ deux heures après s'être retirez pour dormir.

Montpensier poursuivit son avantage nonobstant l'hyver, & attaqua Lusignan, que les Calvinistes avoient renduë la meilleure Place du Poitou. On a veu par quel hazard Guron l'avoit conservée pour les Catholiques, mais il n'y avoit alors rien de si difficile en France, que de mettre de suffisantes Garnisons pour tenir la Bourgeoisie dans le devoir, parce que ces Garnisons n'étant pas regulierement payées, diminueoient de sorte en peu de temps, sur tout durant l'hyver, qu'il se presentoit à la Bourgeoisie des occasions de les tailler en pieces, qu'elle ne perdoit pas. Il en étoit arrivé de même à Guron, que des Soldats du parti contraire introduits par les Bourgeois Calvinistes de Lusignan, durant une nuit fort obscure, avoient reduit à se sauver en chemise. Ils n'ignoroient pas que cette action les avoit rendus irreconciliables avec la Cour, & ils s'étoient fondez là-dessus, pour consentir que l'on convertit leur basse Ville, aussi-bien que la haute, en une Place de guerre. Ils ne s'étoient pas contentez d'y contribuer de l'argent, mais de plus, ils étoient presque tous devenus Pionniers, & même les femmes & les enfans avoient mis la main à l'œuvre. Dès qu'ils s'étoient veus en état de défense, ils avoient demandé un Gouverneur à l'Assemblée de Millaud, qui leur avoit envoyé le Vicomte de Rohan, accompagné des gens

1574.

de guerre qu'il avoit lèvez sur les Terres de sa femme, heritiere de la Maison de Parthenay. Les Gentilshommes Calvinistes voisins de Lusignan la voyant menacée de Siege, s'y jetterent, & le firent durer plus long-temps. Montpensier tourna d'abord ses efforts contre la basse Ville, & ne la prit qu'après l'avoir tellement ruinée à coups de canon, qu'il n'y avoit presque plus de lieu où les Assiegez pussent demeurer en sûreté; mais il ne fut pas si aisé d'emporter la haute. Il falloit beaucoup de temps & de dépense pour élever des Cavaliers, & pour y monter l'Artillerie: cependant, on ne les avoit pas plutôt mis en état de servir, que le canon des Assiegez les abattoit. On ne laissa pas neanmoins de faire des brèches, & de monter à l'assaut; mais on fut repoussé tant de fois, que la Cour pour sauver l'honneur de Montpensier, trop engagé devant Lusignan, luy permit de proposer au Vicomte de Rohan des conditions tres avantageuses pour les Assiegez, pourveu qu'il rendît la Place. Rohan qui ne pensoit qu'à gagner du temps, répondit qu'il avoit esté mis dans Lusignan par l'Assemblée de Millaud, & qu'il n'en sortiroit que par son ordre: Que si pourtant on luy vouloit accorder une suspension d'armes, il étoit prêt de dépêcher à cette Assemblée un Courier qui l'informerait de l'état de la Place, & rapporteroit sa resolution.

Montpensier accepta cette proposition, & convint d'une Trêve. L'Assemblée de Millaud seconda l'intention du Vicomte de Rohan, & retint le Courier aussi long-temps qu'elle pût: Elle le renvoya, avec

avec une défense expresse aux Assiegez de Lusignan d'écouter aucuns Articles en particulier , & reduisit ainsi Montpensier à solliciter la Cour pour une Paix generale avec le parti Calviniste. La Cour luy envoya le pouvoir de la negocier ; & l'Assemblée de Millaud autorisa le Vicomte de Rohan pour le même effet. Mais comme ces deux Plenipotentiaires n'étoient pas fort habiles dans la science du cabinet dont ils se mêloient ; ils apperçurent que ce qu'ils avoient entrepris , étoit au dessus de leurs forces.

Leurs pouvoirs étoient si limitez, qu'ils n'avoient osé se les communiquer d'abord , quoique ce fût la coutume. Celuy de Montpensier ne luy permettoit de conclure , qu'à condition que les Calvinistes se contentassent des Edits de pacification , qu'ils avoient obtenus sous le regne precedent , & qu'ils n'exigeassent rien au delà. Celuy du Vicomte de Rohan au contraire , supposoit que les Calvinistes ne pouvoient plus se fier à la Cour depuis la saint Barthelemy , & établissoit là-dessus la necessité indispensable d'obtenir pour leur Parti deux Articles préliminaires : l'un , que les Protestans d'Allemagne intervinssent dans le Traité en qualité de garens : l'autre , que les Calvinistes retinssent non seulement les quatre Places de sûreté , que le feu Roy leur avoit accordées ; mais encore toutes les autres où ils se trouvoient presentement les plus forts ; & qu'au lieu des deux ans de terme portez par la dernière convention ; on leur laissât les Places pour un temps indéfiny , & jusqu'à ce que la confiance fût pleinement rétablie entre Henry d'un côté , & ses Sujets de la nouvelle Religion de

1574.

l'autre. Montpensier apprit tout cela du Vicomte de Rohan dès le premier entretien. qu'il eut avec luy, & en informa la Cour, qui n'en fut pas moins choquée, que si les Calvinistes eussent tout à-fait levé le masque, & demandé qu'on leur permît en France ce qu'ils venoient de faire malgré l'Espagne dans les Pais-Bas, en y formant une République. Le Roy répondit de sa propre main à Montpensier, qu'il y alloit de l'honneur de Sa Majesté que les Conférences fussent rompues au plutôt; & Montpensier obéit avec d'autant moins de chagrin, qu'il reçut en même-temps un nouveau renfort. Les hostilités recommencerent de part & d'autre; mais comme on avoit laissé à la discretion de Montpensier de forcer les Assiegez, ou de les prendre par famine; il préfera la seconde de ces deux voyes à la première, parce qu'un Soldat Calviniste de la Garnison de Lusignan, qu'il avoit gagné par argent, luy manda qu'elle n'étoit point assez munie, à cause que les magasins de vivres qu'on y avoit faits n'étoient que pour les Soldats: cependant, il s'y étoit jetté tant d'autres personnes, que le nombre en étoit deux fois plus grand. On se contenta donc de repousser les sorties des Assiegez, & d'empêcher qu'ils ne reçussent des Convois des Villes voisines qui tenoient pour eux; & l'on y travailla avec tant d'exactitude, qu'au commencement du Printemps de mil cinq cens soixante-quinze, le Vicomte de Rohan n'eut plus de pain que pour huit jours, quoiqu'il l'eût ménagé avec plus de severité que ne sembloit permettre la condition des Assiegez, la plupart volontaires. Il n'attendoit du se-

Cours d'aucun lieu : l'Armée que le Prince de Condé assembloit dans l'Alsace n'étant pas encore prête ; & il connoissoit assez Montpensier pour juger qu'il n'en recevroit point de grace , s'il attendoit l'extrémité pour capituler , puisque ce Prince étoit tout-à-fait en colere, de ce que quelques Avanturiers Calvinistes ayant rencontré le Cordelier Babelor son Aumônier ; & s'étant saisi de sa personne , au lieu de le traiter en Prisonnier de guerre , comme c'étoit l'usage des deux Partis ; ils l'avoient tué de sang froid , pour le punir de ce qu'il n'avoit jamais eu de pitié pour aucun Calviniste , & qu'il exhortoit ses Penitens à n'en point avoir. Ainsi le Vicomte de Rohan envoya aux Assiégeans un Trompette qui fut écouté favorablement , après que Montpensier eut sçu l'état de la Place par une personne affidée , à qui les Assiégez montrèrent ce qu'il leur restoit de provisions. Il accorda une permission generale à tous ceux qui s'y trouvoient enfermiez , d'en sortir avec leurs armes & leur bagage ; mais le Vicomte de Rohan ne sçavoit pas qu'il étoit redevable de cette moderation à un nouveau succès de son Parti. Les Calvinistes du Languedoc avoient surpris Aigues ; mortes par l'assistance de Damville ; & la Cour qui ne les vouloit pas laisser long-temps en possession d'une Ville si importante , avoit résolu de la bloquer avant qu'ils eussent le loisir d'y mettre des munitions de guerre & de bouche. Elle n'avoit point d'autres Troupes pour y envoyer que celles de Montpensier. Et de fait , la Capitulation de Lufignan ne fut pas plutôt executée , que l'on en détacha la meilleure



1574.

partie pour le Languedoc.

Montpensier après avoir contemplé à son aise les brèches de Lusignan, estima qu'il coûteroit trop de les reparer, & qu'il seroit bien malaisé d'empêcher les Calvinistes de la surprendre une seconde fois. Il se fonda sur ces deux considerations pour en demander la démolition : mais son ressentiment alla trop loin, & ne fut pas plus approuvé de ses amis que de ses ennemis. Il étoit bon de mettre par terre les fortifications vieilles & nouvelles de Lusignan, & même d'en raser les murailles : mais outre cela, il y avoit un Château que les Rois de Jerusalem, de Chypre, & d'Armenie, & les Comtes d'Angoulême & de la Marche, sortis de la tres-illustre Maison de Lusignan, avoient pris plaisir d'orner. On y remarquoit sur tout une Tour quarrée, que l'on disoit avoir esté bâtie pour durer autant que le monde. On luy donnoit le nom de Merlusine; & l'on étoit alors persuadé, comme portent plusieurs Romans manuscrits de la Bibliotheque du Roy, que cette Dame y revenoit tous les Vendredis accomplir sa penitence, dans la figure de moitié femme, moitié serpent.

Quand cette Tour auroit subsisté, elle étoit si petite, que les Calvinistes n'eussent pû s'en prévaloir, & ils n'auroient eu garde de se loger dans le Château, après la démolition des rampars qui le couvroient. Montpensier étoit assez expérimenté pour n'en pas douter; mais soit qu'il eût un extrême chagrin d'avoir demeuré durant si long-temps devant Lusignan, ou qu'il crût intimider les autres

Villes Calvinistes qu'il assiegeroit désormais, en les convainquant que si elles osoient luy résister, il les traiteroit si mal, que leurs Bourgeois seroient réduits à chercher une autre Patrie; Il commanda que l'on rasât Lusignan, & il veilla luy-même de si près à l'exécution de son ordre, qu'il ne resta pierre sur pierre ny dans le Château, ny dans la Tour de Merlusine. Cette sévérité luy attira plus de mépris que ses vertus ne luy avoient acquis d'estime. Ceux qui n'avoient jamais eu la curiosité de voir Lusignan pendant qu'il étoit en son entier, accoururent de toutes les Provinces du Royaume pour en contempler le débris, & ne se lassèrent point de faire des imprécations contre Montpensier, qui en étoit Auteur. On eut beau dire pour l'excuser, qu'il en avoit reçu l'ordre de la Cour; & la Reine mere sans y penser, acheva de le mettre mal avec toutes les personnes affectionnées aux Antiquitez de la France. Sa Majesté alla comme les autres, voir les démolitions de Lusignan: Elle employa plusieurs heures à les regarder, & elle blâma hautement Montpensier d'avoir trop donné à son dépit.

Le Duc d'Uzes, tout Calviniste qu'il étoit encore mena dans le Languedoc le détachement de l'Armée de Montpensier, & on luy en donna le Commandement, aussi-bien que des Troupes que l'on y joignit. Les Catholiques zelez en murmurèrent; mais on les apaisa, en leur représentant que la Cour étoit tout-à-fait assurée de la fidélité de ce Duc: Qu'il luy avoit donné parole de se convertir aussi-tôt que certaines considérations qui le retenoient dans la

1574.

nouvelle Religion, auroient cessé; & que dans la necessité où l'on étoit d'opposer à Damville dans le Languedoc un homme de qualité, qui eût après luy le plus de credit sur les Gentilshommes du Païs, il n'avoit pas esté libre de jetter les yeux sur un autre que le Duc d'Uzès.

Henry trois durant le Siege de Lusignan avoit voulu signaler son Sacre & ses Nôces par une conduite sans exemple; & l'on observa que ces deux jours il n'entendit la Messe que sur le soir, parce qu'il avoit employé presque tout le jour à ajuster luy-même ses habits, à godronner sa fraize, & à friser les cheveux de la Reine. On prit à mauvais présage quelques omissions dont on n'auroit peut être pas fait d'état dans une autre rencontre. Les Musiciens oublièrent de chanter le *Te Deum*; & l'on conclut de là que le regne de Henry seroit triste. Il arriva de plus, que la Couronne qu'on luy avoit mise sur la tête tomba, soit qu'elle n'eût pas esté bien attachée, ou qu'il ne fût pas encore accoutumé à la porter; & il n'en falut pas davantage aux speculatifs, pour leur donner occasion de prévoir que Sa Majesté ne regneroit pas long-temps, ou que du moins son regne seroit troublé par de frequentes guerres Civiles: En quoy le raffinement des esprits vers la fin du siecle passé étoit d'autant plus admirable, que lorsque Philippe Auguste avoit esté Sacré sur la fin du douzième siecle, une lampe pleine d'huile luy étoit tombée sur la tête au milieu de la Ceremonie, & luy avoit tellement gâté la Couronne & les habits Royaux, qu'il l'avoit falu changer de tout; & pour-

tant personne ne s'étoit alors avisé de gloser sur cet accident. 1574.

Les Liguez publierent depuis dans la plus sanglante de leurs Satyres contre Henry, que quand on avoit apporté la sainte Ampoule pour le Sacrer, il ne s'y étoit pas trouvé une goutte de l'huile que l'on dit avoir esté miraculeusement apportée du Ciel à saint Remy, lorsque ce Prelat étoit sur le point de Sacrer le grand Clovis. Mais outre que cette circonstance fut convaincuë d'imposture par tous ceux qui s'étoient trouvez presens à la Ceremonie de Henry trois; il y a tant d'autres menfonges dans la Satyre dont il s'agit, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner que celui-là s'y soit glissé parmy les autres.

L'Abbé de Brantome écrit avec plus de verité, qu'il s'y renouvella l'ancienne contestation des Princes du Sang Royal, & des Pairs de France pour la preference entre les deux Princes, qui faisoient alors le plus de figure à la Cour, à cause de leurs grands biens. C'étoient les Ducs de Montpensier & de Guise, qui pour être beaux freres, à cause que le Duc de Montpensier avoit épousé en secondes noces Catherine de Lorraine, sœur du Duc de Guise; n'en avoient pas plus de consideration l'un pour l'autre. La faveur l'avoit emporté dans les deux Sacres precedens pour le pere du Duc de Guise, à cause que la Reine Marie Stuart avoit sollicité le Roy François second son mary pour ce Duc, qui étoit frere de sa mere; & que la Reine Catherine de Medicis,

1574.

par les raisons que l'on a marquées dans l'Histoire de Charles neuf, avoit crû ne devoir rien changer dans la Ceremonie du Sacre de son second fils, en ce qui s'étoit pratiqué dans la ceremonie du Sacre du premier. Mais presentement que la Maison de Guise n'avoit plus de credit à la Cour, & que celui de Catherine de Medicis y étoit beaucoup diminué, le Duc de Montpensier s'imagina que la conjoncture étoit venue de reprendre son rang dans le Sacre de Henry. Il partit en poste de Poitou, peu de temps après qu'il eut pris & démolit Lusignan, & il arriva à deux lieues de Rheims sans en avoir demandé la permission au Roy, quoiqu'il y fût obligé par la maxime de la guerre, qui défend aux Generaux des Armées de s'en éloigner tant soit peu, sous quelque cause ou pretexte que ce soit, sans en avoir obtenu le congé des Souverains qui les leur ont confiées. Mais le Duc de Guise qui le sçut, s'expliqua si nettement, que si son beau-frere paroïssoit dans la Ceremonie pour luy disputer la preséance, il luy passeroit son épée au travers du corps, quoiqu'il en pût arriver; que la Cour qui ne doutoit pas de l'effet de cette menace, envoya un ordre au Duc de Montpensier de ne pas passer outre, & de retourner à la tête de son Armée: ce qui fit dire aux Dames qui tenoient pour vraye la fable, que Merlusine avoit bâti par ses enchantemens le Château de Lusignan; que cette Magicienne s'étoit hautement vangée de l'injure qu'elle avoit reçue de Montpensier, qui venoit de détruire le plus magnifique de ses Ouvrages, en le faisant venir jusqu'à deux lieues de



de Rheims, pour le renvoyer delà avec honte dans le Poitou. Il y a pourtant des Relations authentiques qui attribuent au Roy un motif qui ne s'accorde pas avec celui que l'on vient de représenter. Elles soutiennent que le Duc de Montpensier avoit esté si touché de ce que la Cour. l'avoit abandonné dans ses pretensions, pour la preséance au Sacre de Henry trois, qu'il menaça Sa Majesté de s'aller joindre avec le Roy de Navarre, & avec le Prince de Condé, si elle ne luy donnoit le pas sur le Duc de Guise; qu'Elle resolut de le satisfaire, non seulement à cause qu'il avoit beaucoup d'amis dans le Royaume: mais encore parce que ses immenses richesses, & sur tout son argent comptant, qui montoit (disoit-on) à plus d'un million de livres, le rendoient redoutable. Mais il n'y a rien de vraisemblable dans ces Relations: car outre que le Duc de Montpensier avoit beaucoup d'esprit, il n'y avoit point alors de Prince qui allât plus directement que luy à ses veritables interêts. Comme il avoit usé d'une extrême severité \* à l'égard des Seigneurs, & même des Dames Calvinistes, que le hazard de la guerre avoit fait tomber entre ses mains, ils l'auroient infailliblement massacré, ou fait assassiner dès qu'il les auroit joints; & ny le Roy de Navarre, ny le Prince de Condé n'eussent pû les en détourner. La fin de la ceremonie du Sacre de Henry fut principalement singuliere dans l'avanture qui suit.

\* Il abandonnoit les hommes au Cordelier Barbelor, qu'il faisoit pendre; & il exposoit les femmes à la discretion de Montoiron-Turpin.

La nouvelle Reine de France avoit esté recherchée par le Comte de Brienne, cadet de la Maison de Luxembourg; & comme le Roy l'avoit obtenue

1574

à son exclusion, Sa Majesté luy en fit quelque sorte d'excuse. Elle ajouta galamment, que puisqu'elle luy avoit ôté sa Maîtresse, elle pretendoit en échange luy donner la sienne, & elle luy proposa d'épouser la belle Châteauneuf: Mais la reputation de cette Demoiselle avoir esté sujette au malheur de celles que les Rois aimèrent, quand elles ne sont pas de leur qualité; & le Comte de Brienne qui ne le sçavoit que trop, n'osa pas neanmoins refuser absolument le Roy; il essaya seulement de différer les nœces dont on luy parloit, sur la présupposition qu'il pourroit ensuite y faire naître d'invincibles obstacles. On ne sçait si le Roy prévint son dessein; mais il est constant que Sa Majesté le pressa de sorte, qu'il fut contraint de donner parole qu'il épouserait la Demoiselle de Châteauneuf dans trois jours au plus tard. Il s'en repentit aussi tôt, & il s'enfuit avec autant de hâte que s'il eût esté question d'éviter le dernier supplice.

La Maison de Gondi fit à son tour parler d'elle, en se divisant dans le temps qu'elle avoit plus de besoin d'être unie. Le Maréchal de Retz avoit acquis de tres grands biens durant sa faveur; & quoique c'eût esté par des voyes legitimes; il avoit pourtant lieu de craindre que les Mignons de Henry ne profitassent du premier pretexte qu'il leur fourniroit pour le rechercher, sur les gratifications qu'il avoit reçues de Charles neuf. La Reine mere continuoit à la verité de le proteger, mais elle n'étoit plus si puissante qu'elle l'avoit esté sous le precedent regne: & comme on sçavoit qu'elle n'épargnoit rien pour se maintenir dans ce qu'iluy restoit de credit; il étoit

aisé de prévoir que si les Mignons menaçoient de la persécuter en cas qu'elle n'abandonnat pas le Maréchal de Retz, elle le sacrifieroit sans scrupule: Cependant il se mit mal avec celui de ses freres, qu'on nommoit la Tour; & cette brouillerie fut la premiere faute qu'on luy reprocha avec quelque sorte de fondement. Il avoit obtenu de Charles neuf la Charge de premier Valet-de-Chambre de Sa Majesté, & il en avoit fait remplir les Provisions du nom de la Tour. On ne sçait s'il n'avoit pas jugé à propos de luy dire qu'il ne luy laissoit que l'usage de cette Charge, & qu'il s'en reservoit la propriété; ou s'il s'imaginoit que la Tour luy seroit assez soumis pour s'en démettre au moment qu'il l'en avertiroit; mais il est constant que la Tour étoit entré dans la Charge de premier Valet-de-Chambre, sans aucune condition qui parût, & qu'il l'avoit exercée avec autant de liberté que si elle eût été tout-à-fait à luy. Il arriva pourtant après le retour de Henry en France, qu'un des amis de Villequier offrit au Maréchal de Retz un prix considerable pour la Charge de la Tour, supposé qu'il le disposât à la vendre. Le Maréchal toujours persuadé de l'ascendant que son droit d'aînesse, & les biens qu'il avoit faits à la Tour luy donnoient sur luy, traita de sa Charge sans luy en parler, & luy presenta ensuite une démission à signer. La Tour lût la démission, & la déchira: Les deux freres entrerent là-dessus dans une division, qui dura autant que la vie de la Tour. Celuy cy reprocha au Maréchal qu'il luy devoit suffire d'avoir gagné plus de cent mille livres de rente, & qu'il étoit de-

11574.

naturé d'envier à son cadet le seul moyen qu'il avoit de subsister auprès du Roy ; mais la Tour n'y étoit pas assez bien établi pour se maintenir par luy-même. La Reine mere n'avoit garde de l'appuyer dans sa contestation ; & d'ailleurs on ne le voyoit pas de bon œil, depuis qu'on le soupçonnoit d'avoir empoisonné Charle neuf par jalousie. On le contraignit donc de vendre sa Charge ; & il en fut si touché, qu'il en mourut quelque-temps après.

Les affaires de Henry au dehors n'alloient pas mieux que celles du dedans ; & Elisabeth d'Angleterre persuadée que si elle assistoit plus fortement les Calvinistes de France, qu'elle n'avoit fait jusques-là, ils luy feroient naître l'occasion de recouvrer Calais ; renouïa avec eux l'intelligence secrète qu'elle avoit discontinuée depuis la mort du Comte de Beauvais, autrefois Cardinal de Châtillon. Elle n'osa pas neanmoins se declarer, ny envoyer des Troupes sous ses Enseignes ; car outre que le scandale eût esté trop grand, & qu'elle n'avoit pas les mêmes sujets de se plaindre de Henry & de Villequier son principal Ministre, qu'elle avoit publiez contre Charle neuf, & contre le Chancelier de l'Hôpital ; Elle étoit encore retenue par cette considération, que les Calvinistes François n'avoient pû se saisir d'aucun Port capable de faciliter leur communication avec les Anglois. Elle ne s'appliqua donc qu'aux voyes indirectes ; & celle qu'elle prefera aux autres, parce qu'elle seroit de moindre éclat & de dépense, fut de remettre le Duc d'Alençon à la tête des Calvinistes, & de diviser la France en deux parties d'autant plus éga-

les, que les amis de ce Duc & les Politiques qui ne manqueroient pas de se joindre à luy, suppléeroient aisément à l'inégalité du nombre qui s'étoit jusquelà trouvée, lorsque le Prince de Condé & l'Amiral de Châtillon avoient esté contraints de soutenir la guerre avec les seules forces des Calvinistes. Cet expedient paroissoit infailible; mais d'ailleurs il étoit si difficile de s'en prévaloir, que toute autre personne qu'Elisabeth en auroit esté rebutée. Le Duc d'Alençon n'étoit pas moins attaché à ses veritables interêts qu'elle, quoiqu'il n'eût pas autant d'esprit pour les connoître: il avoit auprès de luy Bussy, Montmoreau, Saint-Phalle, Bodin, & quelques autres qui luy donnoient d'excellens conseils; & il étoit assez docile pour executer à point nommé ce qu'on luy disoit être à son avantage. S'il s'étoit mis à la tête des Calvinistes après le départ du Roy de Pologne, ç'avoit esté à la sollicitation du Vicomte de Turenne, qui luy avoit persuadé que Charles neuf & la Reine mere luy faisoient grand tort de ne luy pas donner la Lieutenance generale de l'Etat, vacante par le départ du même Roy de Pologne; & que le meilleur & le plus court moyen de l'obtenir, consistoit à les convaincre par experience; que le Duc d'Alençon n'étoit plus d'humeur à vivre sans employ, & que pour l'ôter aux Calvinistes, il le falloit mettre à la tête des Catholiques. Ceux qui l'approchoient de plus près avoient observé qu'il s'étoit bien tôt repenty de la faute que le Vicomte de Turenne l'avoit engagé à commettre; & que quand la Cour s'assura de la personne, il prenoit déjà des mesures pour abandonner un parti si republicain, qu'il desespéroit d'y conserver



1574.

l'autorité & le rang que sa naissance luy avoient acquis. La mort de Charles neuf l'avoit confirmé dans sa resolution ; & à dire le vray , comme Henry trois n'étant encore que Duc d'Anjou s'étoit prévalu de la Lieutenance generale de l'Etat , pour acquérir tant de reputation , que les Turcs avoient pensé à luy ceder la Couronne d'Alger , & les Polonois l'avoient en effet élu pour leur Roy ; aussi le Duc d'Alençon qui étoit devenu Duc d'Anjou , obtiendrait infailliblement quelque Couronne par la même voye , s'il pouvoit obliger Henry à luy donner le Generalat des Armées Catholiques. Enfin le principal interêt de ce Duc étoit non seulement de paroître Catholique ; mais encore de l'être si fortement , qu'il n'y eût aucun lieu d'en douter , puisque la maniere dont Henry avoit vécu avant que d'être Roy , laissoit peu d'esperance qu'il eût des enfans ; & que si la succession de la Couronne étoit ouverte au Duc d'Alençon , il ne l'obtiendrait que par une guerre d'autant plus sanglante , que les Catholiques croiroient être dispensés de le reconnoître par un principe de Religion.

Elisabeth pour gagner le Duc d'Alençon fut donc contrainte de recourir à sa ruse ordinaire , qui étoit celle de feindre de vouloir l'épouser : Mais il s'y presenta d'abord un obstacle qui n'étoit pas facile à surmonter. Elle étoit déjà dans sa quarante deuxieme année , & le Duc d'Alençon n'en avoit que vingt-deux. Cette disproportion d'âge étoit si grande , qu'elle rebutoit les plus échauffez à procurer le mariage ; & ce qu'il augmentoit encore , étoit le peu d'esperance qu'Elisabeth eût des enfans , à cause qu'elle aimoit trop la chasse , & qu'elle croyoit avoir

perdu les jours qu'elle manquoit d'y aller, si ce n'est qu'il luy fût survenu des affaires qui ne souffroient point de delay. Mais les Couronnes d'Angleterre & d'Irlande suppléèrent à ces deux défauts, & le Duc d'Alençon eut tant d'impatience de regner, que quand Elisabeth eût eu dix ans davantage, il n'auroit pas laissé de la rechercher aussi-tôt qu'il auroit esté certain de n'être pas dédaigné. Il se fit même seconder dans sa recherche par les Officiers des Ministres du Roy son frere à la Cour d'Angleterre; & comme il prenoit plaisir à lire les Auteurs Italiens qui avoient traité de l'amour, il écrivit à Sa Maîtresse des Lettres qui ne pouvoient être plus passionnées.

Elisabeth ravie du succès de son artifice, ne pensa plus qu'à différer la conclusion de ses pretendues noces, & qu'à tirer du Duc d'Alençon le secours pour les Calvinistes qu'il leur pouvoit donner. Elle envoya un ordre particulier à Valsingham son Ambassadeur en France, qu'il présât ce Prince de sortir de la Cour, & d'aller à la Rochelle: mais la proposition de Valsingham parut si déraisonnable, que tous les amis & les serviteurs du Duc d'Alençon conspirèrent à la rejeter, & en apportèrent trois raisons qui ne souffroient point de réplique. Le Duc n'avoit point encore fait les conditions avec l'Assemblée de Millaud; & si avant cela il se retiroit dans la Rochelle, il les obtiendrait beaucoup moins, & seroit contraint d'accepter celles qu'il plairoit aux Calvinistes de luy proposer, quelques désavantageuses qu'elles fussent. De plus, le Prince de

Condé avoit bien déclaré de vive voix , & par écrit , qu'il ne se chargeoit du Generalat des Calvinistes , qu'en attendant qu'il plût au Duc d'Alençon de l'en décharger. Mais il n'étoit pas certain qu'il eût agy & parlé sincerement , & qu'il se contentât d'être Lieutenant dans un parti dont son pere avoit esté Chef. Si son ambition se réveilloit dans la suite , il avoit beaucoup plus d'amis que le Duc d'Alençon dans le parti Calviniste , & il luy seroit aisé quand il le jugeroit à propos de convoquer une nouvelle Assemblée , & d'y faire déposer ce Duc. Enfin la conduite d'Elisabeth à l'égard du Duc d'Alençon étoit trop interessée , puisqu'elle vouloit qu'il executât tout ce qu'elle desiroit , & qu'il hazardât à sa consideration la Couronne de France , dont il étoit successeur présomptif , sans que neanmoins elle eût rien fait pour luy. Bussy fut envoyé à Londres pour représenter ces raisons , avec toute l'éloquence & la chaleur qui luy étoient ordinaires , & Elisabeth qui ne s'étoit trop avancée , que pour éprouver si le Duc d'Alençon seroit d'humeur à s'engager inconsidérément , consentit que ce Prince demeurât à la Cour du Roy son frere ; & ne se déclarât point en faveur des Calvinistes , jusqu'à ce que les Articles du mariage de Sa Majesté avec luy eussent esté signez. On commença donc à negocier sur ces Articles ; & Elisabeth pour faire croire que c'étoit tout de bon , envoya le Secretaire Dall en France pour les débattre. Le premier qui fut proposé dura si long-temps , que si le Duc d'Alençon n'eût esté obsédé par le desir de regner , il n'auroit pû s'empêcher d'appercevoir qu'on

qu'on l'amusoit. Les Anglois pretendoient qu'il se fît de leur Religion avant que d'épouser leur Reine, ou du moins immédiatement après, afin que les Catholiques qui étoient encore en grand nombre dans leur País, ne fussent pas excitez à se soulever, par l'esperance de trouver un Chef en la personne de leur Roy. Mais le conseil du Duc d'Alençon eut tant d'indignation pour cet Article, qu'il fut sur le point de rompre là-dessus; & Dalle eût esté réduit à s'en retourner peu de jours après son arrivée en France, s'il ne se fût relâché jusqu'à consentir que le Duc d'Alençon demeureroit Catholique après ses nœces.

La difficulté recommença sur le second Article; & à dire le vray, elle étoit si grande, que rien d'humain ne paroïssoit capable de la lever. Elisabeth n'esperoit pas avoir beaucoup d'enfans, & s'obstinoit d'autant plus à vouloir que le premier qui naîtroit d'elle & du Duc d'Alençon fut élevé dans la Religion d'Angleterre; parce que de quelque sexe qu'il fût, il auroit droit de succéder à ses Couronnes, supposé qu'il fût seul; & pourtant les Anglois ne le voudroient pas reconnoître, de crainte qu'il ne rétablît l'ancienne Religion. D'un autre côté, si Elisabeth accouchoit d'un fils, la Loy Salique l'appelleroit à la Monarchie Françoisé, aussi bien qu'aux Couronnes d'Angleterre & d'Irlande; & par la même raison que les Anglois pretendoient qu'il fût élevé dans leur Religion, les François seroient bien fondez d'exiger qu'il fût baptisé & instruit dans l'Eglise Catholique. Les amis communs s'ingererent d'accommoder ce differend, en

1574.

proposant que l'on conclût le mariage, sans parler de l'état des enfans qui en sortiroient, parce que l'obstacle dont il s'agissoit cesseroit en deux cas, & rendroit par conséquent inutile la peine que l'on auroit prise à le surmonter. Le premier cas étoit si le mariage se trouvoit sterile, & le second s'il ne produisoit que des filles.

Mais le Conseil du Duc d'Alençon étoit incapable d'approuver ce temperamment: il étoit persuadé; aussi-bien que l'avoit esté celui de Henry trois après son élection à la Royauté de la Pologne, qu'un fils de France avoit besoin d'une Declaration expédiée en bonne forme, pour empêcher que sa sortie & son séjour hors du Royaume, ne préjudiciassent aux droits qu'il avoit sur la Couronne, & n'en frustraissent les enfans mâles qui naîtroient dans un païs étranger. Il n'y avoit pas lieu de douter que Henry n'accordât cette Declaration au Duc d'Alençon, dans la même étendue que Charles neuf l'avoit accordée \* à luy-même deux ans auparavant. Mais il n'étoit pas moins constant qu'il la refuseroit, si l'Article de l'éducation des fils à la Catholique n'étoit arrêté; & que quand Sa Majesté tres-Chrétienne auroit assez de bonne volonté pour se relâcher en faveur de son frere, elle n'oseroit la témoigner en cette occasion, puisqu'elle se feroit autant d'ennemis qu'il y avoit de François attachez à l'ancienne Religion.

Ainsi l'on fut contraint de suspendre la négociation du Duc d'Alençon & de la Reine d'Angleterre, jusqu'à ce qu'on eût trouvé un autre expédient; & l'occasion de retarder fut d'autant plus favorable aux

\* Elle est entre les Manuscrits de Lemonie.



Anglois, qu'il survint en même-temps à la Cour de France une affaire qui l'occupa de sorte, qu'il ne luy fut plus possible de vaquer à l'établissement du Duc d'Alençon. Le Prince de Condé & l'Assemblée de Millaud, pour excuser l'entrée des Protestans d'Allemagne dans le Royaume, ou pour obtenir de Henry trois le consentement dont les Calvinistes avoient besoin pour y former leur République, envoya vers la my-May de mil cinq cens soixante-quinze à la Cour une députation solennelle, dont étoient Chefs d'Avennes & Beauvais. Henry reçut ces Députez avec autant de joye que s'il eût eu dessein de traiter sincerement avec eux. On les ouït en plein Conseil; & ce fut à leur priere qu'on avertit deux personnes qui leur étoient suspectes de ne s'y pas trouver: c'étoient le Maréchal de Retz & le Chancelier de Birague; qu'ils accusoient d'avoir opiné pour le massacre de la saint Barthelemy: on les satisfit sur cet Article; & le Maréchal & le Chancelier furent obligez à ne se pas trouver au Conseil pendant qu'ils y seroient. La Harangue que fit d'Avennes ne contenoit que les intentions du parti Calviniste, qu'il disoit être justes & saintes. Mais il démentit bien-tôt son discours par sa première proposition. Il prétendit que la liberté de conscience, qui seroit accordée aux Calvinistes, & l'exercice de leur Religion fussent si generaux, qu'on ne les distinguât plus en ce point d'avec les autres Sujets du Roy; c'est ainsi qu'il luy plût de nommer les Catholiques.

Pour mieux entendre la proposition d'Avennes,

1574.

il faut présupposer que ceux qui avoient dressé sous les regnes precedens les Edits de pacification, y avoient apporté des modifications considerables. L'exercice de la Religion pretenduë Reformée n'étoit permis que dans les lieux où les Calvinistes étoient les plus forts, ou tout au plus dans les endroits où ils se trouvoient en assez grand nombre pour former une Eglise, & pour y entretenir un Ministre: & ces lieux n'occupant pas la vingtième partie du Royaume, il étoit certain que la nouvelle Religion n'y domineroit jamais, tant qu'elle seroit resserrée dans de si étroites bornes. De plus, la Cour ne devoit pas souffrir qu'il y eût d'autre culte que le sien par tout où elle se trouveroit, & même à quelques lieux aux environs; & elle se seroit attirée le mépris de toute l'Europe, si elle eût renoncé à ce privilege. La ville de Metz n'étoit pas encore unie à la Couronne de France, & l'on avoit déclaré qu'elle n'étoit pas comprise dans les Edits, à moins qu'elle n'y fût nommée en particulier. Enfin il n'y avoit point de Calviniste dans le Marquisat de Salusse, & Henry se seroit fait un extrême préjudice, en souffrant qu'il y en eût. Les Princes d'Italie l'en avoient conjuré, dans l'apprehension que l'heresie ne se glissât delà dans leurs Etats. Il avoit besoin de leurs Troupes & de leur argent, en cas que la guerre Civile recommençât dans la France, & il étoit assuré de n'obtenir ny l'un ny l'autre s'il consentoit à l'établissement du Calvinisme delà les Alpes.

Ainsi la premiere proposition des Députez de Milaud ne pouvoit être accordée; mais si on l'eût ré-

moigné d'abord, la negociation auroit esté déconcertée; & ce n'étoit pas là l'intention de la Cour, qui ne vouloit pas rompre si-tôt, parce qu'elle n'étoit pas encore en état d'ouvrir à son avantage la Campagne de mil cinq cens soixante-quinze. On se contenta donc de repartir aux Députez, qu'il seroit bon d'examiner & de débattre chacun en particulier des Articles, dont l'Assemblée de Millaud les avoit chargez, avant que d'en refoudre aucun; & les Députez qui n'avoient point d'ordre là-dessus, crûrent ne devoir pas refuser ce qu'on leur demandoit. Ainsi l'étendue de l'exercice du Calvinisme fut long-temps contestée; & la Cour se relâcha pour ce qui regardoit la ville de Metz, parce que la nouvelle Religion s'y étoit insinuée dès mil cinq cens vingt-deux, & depuis conservée nonobstant les soins des Gouverneurs.

On examina en second lieu l'Article des Villes de sûreté, & le Conseil d'Etat pretendit que les Calvinistes rendissent les quatre qui leur avoient esté laissées par l'Article secret de la troisième Paix conclüe avec eux, ou qu'ils se contentassent d'un nouvel Article secret, par lequel on leur permettroit de les garder encore pour deux ans, comme on ne leur avoit alors permis de les retenir que pour ce terme. Les Calvinistes au contraire, qui s'étoient emparez d'environ deux cens Villes, Châteaux, ou Forteresses, s'obstinoient à les conserver, & ne trouvoient point pour sauver leurs vies d'autre assurance que celle-là. Ils s'expliquoient si fièrement là-dessus, que cette seule circonstance suffit pour convaincre les

1574.

moins credules, que la Cour au lieu d'exterminer les Calvinistes à la saint Barthelemy, les avoit fort obligez, en leur fournissant le pretexte plausible pour se cantonner, qu'ils avoient en vain cherché jusque-là, & qu'ils n'eussent pas trouvé. Et de fait, on offrit de leur laisser huit Villes de sûreté dans le Languedoc, six dans la Guyenne, une dans le Dauphiné, & une dans la Provence; c'est-à-dire, quatre fois autant que Charles neuf leur en avoit accordé; & pourtant ils rejeterent cette offre si loin, qu'il fut aisé de prévoir qu'ils ne se relâcheroient qu'en obtenant qu'on leur laissât au moins la moitié des Places qu'ils tenoient. Le temps de la restitution de ces Places fut ensuite debattu, & le Conseil du Roy crût faire beaucoup de consentir que les Calvinistes les retinssent pour quatre ans, au lieu des deux dont on a parlé: Mais les Députez voulurent que ce fût pour un temps indéfiny; & l'on eut beau leur représenter que ce seroit la même chose, que si le Roy leur abandonnoit positivement & pour toujours la possession de ces Villes. Le seul temperamment qu'ils agréèrent enfin, fut qu'il ne seroit point parlé du temps de la restitution; & les Catholiques y acquiescerent, quoiqu'ils ne prévissent que trop qu'en bonne Jurisprudence c'étoit accorder d'une manière negative le possessoire pour toujours, que de le céder sans condition de retour.

Les Députez demanderent en troisiéme lieu, des Juges qui leur fussent propres dans chaque Province, & declarerent qu'ils en vouloient de leur Religion. Le Conseil d'Etat répondit que cela supposé, ils ne se-

roient plus Sujets du Roy. Ils firent pour replique un dénombrement presque tout faux des Procés de consequence qu'ils avoient perdus dans les Presidiaux, & sur tout dans les Parlemens, par la seule raison qu'ils étoient d'une Religion differente de celle de leurs Juges, & quoique leur bon droit fût évident. Le Conseil d'Etat convint qu'il y auroit à l'avenir deux Conseillers Calvinistes dans chaque Presidial, & quatre dans chaque Parlement: Qu'il leur seroit permis de recuser quatre de leurs Juges, & que l'on créeroit pour eux dans la ville de Montauban une nouvelle Chambre, à laquelle ils pûssent appeller, lorsqu'ils estimeroient que les Presidiaux ne leur eussent pas rendu justice. Le dernier Article que l'on examina, fut celuy de la saint Barthelemy; & le Conseil d'Etat fut d'autant plus surpris que les Calvinistes le proposassent, qu'il s'attendoit qu'ils se contenteroient d'en avoir tiré tous les avantages dont on vient de parler. Ils exigèrent neanmoins qu'on les autorisât dans la recherche de cette sanglante Journée: Qu'on leur permît d'informer contre ceux qui en avoient esté les Auteurs, les Complices & les Fauteurs: Que la naissance & le rang n'en exceptassent personne: Que les Procés se fissent aux coupables dans toute la severité des Loix: Que le Roy s'engageât à ne leur point donner de grace, & que si l'on apprehendoit d'exécuter ceux qui seroient condamnés à cause de leurs parens, de leurs amis, ou de leur grand nombre, on les mît pieds & poings liez entre les mains des Calvinistes, pour en disposer à leur gré.



L. 7 4.

Cette proposition étoit insolente au dernier point, & il n'y en eut jamais d'écoutée avec plus d'indignation que celle-là. Il s'agissoit de faire le Procès à la mémoire de Charles neuf, qui avoit déclaré devant une infinité de témoins qu'il n'oublieroit jamais l'injure qu'il avoit receüe des Calvinistes à Meaux, & qui certainement avoit ordonné le massacre de la saint Barthelemy : Il ne falloit pas en chercher bien loin des preuves convaincantes, puisque Sa Majesté l'avoit approuvé en plein Parlement, & avoit écrit des Lettres circulaires aux Gouverneurs des Provinces, pour leur commander qu'aussi-tôt qu'ils les auroient receuës, ils exterminassent en quelque maniere que ce fût tous les Calvinistes qui se trouveroient dans leur Ressort. La Reine mere n'étoit pas plus innocente que le Roy Charles neuf, & ne s'étoit pas moins expliquée sur la part qu'elle avoit à la saint Barthelemy : mais ce qui passoit jusqu'au dernier excès de l'impudence, étoit que Henry n'étoit pas exempt du crime, s'il y en avoit, & que luy en demander justice étoit la même chose que de prétendre qu'il renoncât à sa Dignité, & qu'il portât sa tête sur un échaffaut. S'il n'avoit esté l'Auteur de la saint Barthelemy, comme ses ennemis luy reprochoient, il en avoit au moins esté le premier Approubateur ; & le Conseil des huit personnes dans laquelle elle avoit esté résoluë, s'étoit tenu dans sa chambre à saint Cloud. De plus, lorsqu'il avoit brigué la Couronne de Pologne, & répondu à ses Compétiteurs qui l'en vouloient exclure, à cause du massacre dont il est question ; il s'étoit contenté de soutenir

tenit qu'il n'en étoit point l'Auteur, & il n'avoit jamais desavoué ny directement, ny indirectement de l'avoir approuvée. Il en avoit rejeté toute la faute, supposé qu'il y en eût, sur le Roy son frere : mais il étoit aisé de justifier que s'il n'avoit trempé dans ce dessein ; il l'avoit au moins sçu, puisqu'il étoit encore alors Lieutenant General de l'Etat, & que l'on n'auroit eu garde de disposer les Troupes au massacre sans son consentement. Cette seule circonstance suffisoit au sens des Calvinistes pour le rendre digne de mort, sur ce qu'il n'avoit point ignoré le meurtre des leurs, & que neanmoins il ne l'avoit pas revelé. Enfin il n'y avoit pas un des Conseillers d'Etat qui ne fût criminel, si la dernière proposition des Députés de Millaud étoit acceptée : & de fait, elle ne les irrita pas moins que s'ils eussent ouï leur propre condamnation. Ils rompirent là-dessus les Conférences ; & leur ressentiment seroit allé plus loin, si le respect dû à la presence du Roy ne les eût retenus. Henry n'étoit pas moins irrité qu'eux, mais il n'avoit pas perdu l'esperance d'empêcher les Allemans d'entrer dans la Champagne, sous pretexte qu'il négocioit actuellement la Paix avec le Parti qu'ils vouloient secourir ; & Sa Majesté se fût elle-même ôté ce pretexte, en renvoyant mécontents tous les Députés. Elle appaisa donc les Conseillers d'Etat ; & dissimula parfaitement l'injure qui luy étoit commune avec eux. Elle representa aux Députés que les matieres qui restoient à débattre étoient d'une trop longue discussion pour tant de personnes que l'Assemblée de Millaud en avoit chargées : Qu'elles pouvoient s'en

1557 4. retourner, & laisser à la Cour les deux Chefs de leur députation, qui travailleroient en leur absence, & avanceroient leur Traité jusqu'à la conclusion exclusivement : Qu'alors on les manderoit, & leur voyage seroit d'autant plus court, qu'ils n'auroient autre chose à faire qu'à approuver les Articles, & à les signer. Les Députés s'ennuyoient presque tous à la Cour, on ne leur avoit point donné d'argent pour faire leur voyage, & on n'avoit pas même promis de les rembourser de leurs frais. Ils avoient porté peu d'argent avec eux, & ils en dépenseroient beaucoup. Ainsi ils furent ravis de s'en retourner, & ils comptèrent pour gagné ce qu'ils ne dépenseroient pas. Ils laissèrent auprès du Roy d'Avennes & Beauvais pour continuer le Traité, & ils reprirent le chemin de Millaud.

Mais dans le temps qu'ils employèrent pour y retourner, l'Assemblée cessa sans avoir rien déterminé de certain pour ce qui regardoit la guerre; & les actes d'hostilité recommencerent de part & d'autre. Henry ouvrit la campagne de mil cinq cens soixante-quinze, dans l'espérance de la rendre aussi glorieuse pour luy, qu'avoit esté celle de mil cinq cens soixante-neuf. Mais il avoit trop mal finy celle de mil cinq cens soixante-quatorze : & voicy comment la chose s'étoit passée.

La disgrâce de Bellegarde ne fut pas longue, & le Roy s'apperçut bien-tôt que la Reine mere avoit pris en ce point trop d'ascendant sur luy; & que s'il abandonnoit ses Mignons à la discretion de cette Princesse; elle s'ingéreroit de regner sous son nom

aussi absolument qu'elle avoit fait sous celui de Charles neuf. Il avoit ainsi témoigné tant de char- grin pour l'absence de Bellegarde, que la Reine me- re & Villequier avoient sollicité son rappel, sur ce qu'ils ne prévoyoit que trop qu'il retourneroit tôt ou tard à la Cour; & que s'il ne paroïssoit qu'il leur en eût l'obligation, ils auroient en sa personne un en- nemy irreconciliable & malicieux, qui prendroit plaisir à rompre toutes leurs mesures. Bellegarde ne fut pas plûrôt rappelé, que le Roy pour luy donner sujet de se signaler en qualité de Maréchal de Fran- ce, luy commanda d'assiéger Livron, & promit de le joindre; supposé qu'il trouvât trop de résistance.

Les Calvinistes n'étoient pas informez avec moins d'exactitude des desseins de Henry, qu'ils l'avoient esté de ceux de Charles neuf, & le même jour que le siege de Livron avoit esté resolu; ils l'avoient sçu. Ils s'étoient uniquement appliquez à munir cette Place; de sorte que le Roy s'il venoit pour renfon- cer Bellegarde y reçût un affront, sur la présupposi- tion que Sa Majesté rebutée de n'avoir pas réussi de- vant une Ville qui ne méritoit pas sa presence, se contenteroit désormais d'agir par ses Lieutenans; & le Calvinisme y trouveroit son compte en plus d'une maniere. Bellegarde qui sçavoit son métier, & qui ne manquoit pas d'ambition, agit avec tant de re- gularité & de vigueur, que ses envieux n'eurent rien à luy reprocher. Ses lignes devant Livron furent bien faites, & en tres-peu de temps. Son Artillerie ne discontinua presque point, quoique les Assiegez la démontassent souvent, & il ne perdit aucune oc-



1574.

casion d'assûrer de bons logemens sur les rampars qu'elle abattoit. Cependant la garnison étoit si forte, & reparoit si promptement les brèches, que Bellegarde fut réduit à recommencer au bout d'un mois, dans lequel il s'étoit vanté d'exécuter son entreprise. Le Roy tint parole, & luy mena un renfort considerable de Suisses, qui pour montrer à Sa Majesté qu'ils étoient sensiblement touchez d'une gratification extraordinaire qu'ils avoient reçûe d'elle, offrirent de monter à l'assaut dès que la brèche seroit raisonnable, quoiqu'ils en fussent dispensés par tous les Traitez de leurs Supérieurs avec les Rois de France, & qu'il n'y eût point d'exemple depuis Louïs XI. qui avoit esté le premier à les soudoyer, qu'ils eussent monté sur aucune brèche. Ils allerent à celle-là avec plus d'agilité que ne sembloit permettre leur pesanteur naturelle; ils s'en saisirent, & il la garderent près d'un quart d'heure; mais ils furent ensuite repoussés avec une perte qui les contraignit de se repentir d'avoir fait plus qu'ils ne devoient. L'Infanterie Catholique & la Cavalerie des Assiegeans qui avoient mis pied à terre pour se mêler avec elle, ne furent pas plus heureux: & les Assiegez après avoir soutenu un si terrible assaut, entrerent dans une presumption criminelle. Ils connoissoient le Roy pour extraordinairement sensible aux injures qu'il recevoit en matiere de valeur; & l'exemple du Prince de Condé devoit leur avoir appris qu'il n'avoit pas perdu l'occasion de se vanger, quoiqu'elle ne se fût présentée qu'au bout de



trois ans : Cependant ils dressèrent sur la brèche qu'ils venoient de recouvrer, un phantôme de paille à dessein de tourner Sa Majesté en ridicule; il sembloit qu'ils ne la jugeassent pas digne d'être homme; ils la representoient vêtue en femme, & seulement armée d'une quenouille & d'un fuseau. On avoit eu si peur qu'elle ne fût pas prise pour le Roy, qu'on y avoit mis une inscription diffamante que le respect empêche de rapporter icy, & les Catholiques qui la virent s'imaginèrent là-dessus que le Siege de Livron ne seroit levé qu'après que tout y auroit esté mis à feu & à sang. Mais Henry trois n'étoit plus le même qu'il avoit paru en qualité de Duc d'Anjou; & cette metamorphose étoit si grande, qu'on eût long-temps de la peine à la concevoir: non seulement il dissimuloit les injures qui ne touchoient que son honneur; mais encore il avoit une espece d'insensibilité pour elles; & la marque évidente qu'il en donna deux ou trois jours après que les Assiegez eurent posé sur leurs murailles l'impudente figure dont on vient de parler; fut qu'il leva le Siege de Livron sans laisser aux environs des Troupes suffisantes pour resserrer les courses de la Garnison. Sa Cavalerie étrangère l'incommodoit, en demandant d'être payée dans la dernière exactitude; & d'ailleurs ses Tresoriers luy persuaderent qu'il y avoit du ménage à la licentier au commencement de l'hyver, pour en lever d'autre au printemps, sur ce que l'on épargneroit ainsi les quartiers d'hyver qu'il auroit falu luy donner: Mais il n'est rien de si dangereux à la guerre, que

1574.

d'en regler la pratique par la spéculation. Les Cavaliers étrangers furent bien congédiez: mais quand il fut question de rétablir leurs Régimens, l'argent nécessaire ne se trouva pas prêt, & il en arriva cet inconvenient, que l'Armée Royale que Henry trois devoit commander en personne, ne se trouvant pas si forte que l'on avoit promis dans les projets qui en avoient paru; Sa Majesté fut conseillée de ne la pas mener en Languedoc, & de la laisser sous la conduite du Duc d'Uzès.

Damville qui tenoit ce Duc pour son capital enemy, ne garda plus de mesures avec la Cour, dès qu'il sçût qu'elle l'avoit choisi pour General. Il forma avec les Calvinistes une liaison aussi étroite que s'il eût esté de leur Religion, & il consentit qu'elle s'exerçât publiquement par-tout où il étoit le Maître. Il présupposa que pour mettre le Duc d'Uzès dès le commencement de la campagne hors d'état de rien faire, il ne falloit que surprendre Aigues-mortes, & il remua avec tant d'industrie les intelligences qu'il entretenoit de longue main dans cette importante Place, qu'il y fut reçu le plus fort. Le Duc d'Uzès y avoit fait ses principaux magasins, & la Cour ne pouvant luy en fournir de nouveaux, il se vit réduit à la défensive, nonobstant qu'il se fût vanté d'attaquer. Il ne pût pas même conserver toutes les Places qui luy étoient restées, & Damville luy enleva encore le Poussin. Il n'étoit pas malaisé de justifier que les deux prises dont on vient de parler, étoient un pur ouvrage des Calvinistes, qui avoient sçu introduire dans Aigues-mortes &

dans le Poussin des personnes de leur parti assez adroites pour en ouvrir une porte. Cependant le Duc d'Uzé n'en fut pas moins blâmé que si elles eussent esté perduës par sa faute. On luy reprocha que ce n'étoit pas tout de bon qu'il haïssoit Damville, & que cette prétendue aversion n'alloit qu'à tromper la Cour : Qu'il preferoit sa secte à la fidélité qu'il devoit au Roy & au nouveau serment qu'il en avoit fait, & que bien loin de retourner au plutôt à la Communion des Catholiques, il s'étoit proposé de les assujetter par tout le Languedoc aux Calvinistes & aux Politiques, en laissant prendre aux uns & aux autres les Places qui luy avoient esté confiées, sans se mettre en devoir de les secourir.

Il étoit à craindre que le mauvais succès des affaires de Sa Majesté dans le Languedoc ne gâtât celles des autres Provinces, & ce fut pour y pourvoir, que l'on mit en usage une ruse qui vraisemblablement auroit réussi, si l'on se fût adressé à une personne moins éclairée que la Nouë. La Bourgeoisie de la Rochelle, depuis qu'elle avoit soutenu le Siege, & fait perir devant ses rampars vingt-quatre mille Soldats Catholiques, étoit entrée dans une telle présomption, qu'il n'en paroissoit point de semblable dans les Historiens des derniers siècles. Elle ne s'étoit pas contentée de demander & d'obtenir à toute force que la ville de la Rochelle passât pour toute une Province, dans les Assemblées generales du Calvinisme, & y eût par conséquent la seizième partie des suffrages : mais de plus, elle prétendoit être dans son Parti ce qu'Amsterdam pretend être au.

1574.

jourd'huy dans les Provinces Unies, & faire pancher la balance du côté qu'elle se declareroit. La Cour s'en étoit apperçue; & comme elle esperoit profiter de cette ambition pour diviser les Calvinistes, elle envoya la Hunaudaye Seigneur de Bretagne, celebre pour sa prudence; & plus encore par son industrie, qui joua admirablement son personnage. Il feignit d'abord d'être envoyé vers l'Assemblée de Millaud, & il y alla en toute diligence: Il trouva les Députez déjà partis, & il courut à la Rochelle avec la même précipitation. Il s'adressa à ceux de la Bourgeoisie qu'il connoissoit pour Républicains plus zelés que les autres, & il leur fit entendre dans des entretiens familiers, que la faute la plus signalée que les Calvinistes de France avoient commise, étoit celle de la trop prompte separation de leur dernière Assemblée: Qu'ils avoient soutenu quatre guerres, & donné autant de batailles pour se mettre en pleine liberté; & que neanmoins les Edits qui leur avoient esté accordez, ne contenoient rien qui approchât des avantages que la Cour leur offroit presentement, tant pour les Places de sûreté que pour l'administration de la Justice: Qu'il n'y avoit pas lieu de disconvenir que le Roy ne se fût trop relâché, & qu'il falloit craindre que Sa Majesté ne se retractât si on luy en donnoit le loisir: Qu'il étoit bon de la prendre incontinent au mot, & de ne pas attendre que les autres quinze Provinces y eussent pensé: Qu'il n'étoit pas necessaire d'obtenir leur approbation, puisqu'il ne s'agissoit que de leur procurer un tres-grand avantage; & que bien loin d'exiger par avan-

ce leur acquiescement, on leur feroit tort de douter s'ils le donneroient ou non. Les Rochelois écoutèrent la Hunaudaye avec d'autant plus d'attention, que les offres de la Cour étoient en effet de telle nature, que si le Prince de Parme en eût présenté de semblables aux Provinces-Unies; elles les auroient infailliblement acceptez. Ils furent trop ravis de profiter de cette occasion pour ériger leurs Magistrats en Conseil Souverain du Parti Calviniste, & ils permirent là-dessus à la Hunaudaye d'assister dans une Assemblée de Ville qu'ils convoquerent exprès, & représenter en public ce qu'il leur avoit dit en particulier. La Hunaudaye qui ne demandoit pas mieux, harangua avec tant de force, qu'il auroit obtenu ce qu'il pretendoit, si la Nouë ne s'y fût opposé, sans témoigner pourtant qu'il voulût choquer la Cour. Il fit souvenir les Rochelois qu'ils ne le pouvoient soupçonner d'être ennemy de la paix, puisqu'il les avoit sollicités plusieurs fois depuis deux ans & demy qu'ils luy avoient fait l'honneur de l'élire pour leur Chef, qu'ils s'accommodassent avec la Cour à des conditions beaucoup moindres que celles dont il étoit question. Mais que la raison & la justice ne permettoient pas qu'ils étendissent leur pouvoir au-delà de leurs limites, & qu'ils s'élevassent au dessus de leurs freres: Qu'ils s'étoient principalement séparés de l'Eglise Romaine, à cause que les Papes y tranchoient de Souverains, & que cependant ils vouloient eux-mêmes pratiquer dans le temporel ce qui leur paroissoit insupportable parmi les Catholiques dans le Spirituel: Que la Rochelle devoit être



1574.

satisfaite de passer seule pour toute une Province. Qu'elle ne contribuoit que la seizième partie des frais de la guerre, & qu'elle y gaignoit pourtant au centuple, par le grand nombre des Vaisseaux qu'elle enlevoit tous les jours aux Catholiques, au lieu que les autres Provinces bien loin de s'enrichir dans le trouble, étoient ravagées, & n'en payoient pas moins leur part : Que l'on avoit juré à Damville de ne rien conclure sans sa participation ; & qu'ainsi l'on ne pouvoit en conscience ny avec honneur déli-berer sur les propositions de la Hunaudaye, autrement que de concert avec les Députez de toutes les Provinces Calvinistes, & avec le Gouverneur de Languedoc.

Le discours & l'autorité de la Nouë prévalurent sur les raisons de la Hunaudaye, qui seroit parti de la Rochelle le même jour pour retourner à la Cour, si le Secrétaire du Conseil de Ville envoyé vers luy ne luy eût caché la vérité ; mais on crût qu'il y alloit de l'intérêt du parti Calviniste d'amuser les Catholiques : & au lieu de déclarer nettement que les Rochelois ne vouloient point de Traité singulier, on demanda à la Hunaudaye le temps de dépêcher deux Couriers ; l'un à la ville de Montauban, la plus forte des Calvinistes après celle de la Rochelle, & l'autre à Damville ; & l'on promit de se déterminer sur les réponses qu'ils rapporteroient. Le temps que l'on demandoit à la Hunaudaye n'alloit pas à quinze jours, & il l'accorda sur la présupposition qu'il y auroit cependant une suspension d'armes aux environs de la Rochelle. La coutume établie en France du-

rant les guerres contre les Anglois, exigeoit que l'on en usât ainsi : & de fait , on ne s'en étoit jamais pensé ny de part ny d'autre , non pas même dans les temps où les hostilités étoient passées , jusques dans l'excès de ne pas donner de quartier , & de tuer de sang froid ceux qui avoient esté faits prisonniers dans la chaleur du combat.

La Nouë étoit le plus modéré des Officiers de guerre , & l'on disoit de luy qu'il vivoit en saint dans les armées. La justice qu'il se piequoit d'observer panchoit plus vers la severité que vers l'indulgence , & les soldats Calvinistes qui aimoient le relâchement de la discipline , cherchoient un autre General que luy. Mais la vertu humaine a ses taches aussi-bien que le Soleil , & souffre quelquefois des éclipses comme luy. La ville de Niort en Poitou étoit trop proche de la Rochelle : Les Catholiques qui l'avoient conservée y tenoient une tres-forte garnison , qui se trouvant jour & nuit en campagne ; enlevoit plus de la moitié des provisions & des marchandises que l'on y conduisoit par terre. Cette incommodité n'étoit pas tout-à-fait insupportable : car outre que les Rochelois faisoient presque tout leur commerce par mer ; le gain des prises sur l'Océan les dédommageoit assez de ce qu'ils perdoient dans le pais d'Aunis. Mais ils étoient devenus trop fiers pour souffrir l'Ennemy si proche d'eux , & ils craignoient qu'on n'eût pas assez bonne opinion de leurs forces , si l'on voyoit les Coureurs Catholiques s'approcher impunément de leurs portes. Ils presserent la Nouë de les délivrer d'un voisinage qui leur pa-

1574. roissoit deormais insupportable; & comme ils ne luy pouvoient fournir assez d'Infanterie pour un Siege regulier, ils voulurent qu'il insultât Niort. Cette entreprise étoit hazardeuse, & ne pouvoit réussir que par un bonheur impréveu: La Nouë en étoit convaincu, & il pouvoit s'en excuser; mais il succomba sous les mêmes inconveniens qui avoient fait apprehender à l'Amiral de Châtillon au commencement de la troisième guerre Civile de se mettre à la tête des Calvinistes. Leur Parti ne se gouvernoit plus par raison, mais par caballe; & les Ministres, dont les suffrages y avoient plus de poids que ceux de la Noblesse, n'entendoient rien à la guerre. Ils vouloient pourtant qu'on la fit à leur mode; & comme ils alloient souvent à la Rochelle, & qu'il leur coûtoit beaucoup à se faire escorter, ils pretendoient en toute maniere éviter cette dépense. Si la Nouë eût refusé d'insulter Niort, ils l'auroient infailliblement fait déposer, & les Gentilshommes Calvinistes qui s'étoient soumis à luy de leur bon gré, à cause de son merite, ne trouvant pas entre eux de personnes qui l'égalât en valeur ny en experience, eussent tous pretendu luy succeder. Ils se seroient ainsi divisés, & la Cour eût profité de leur mes-intelligence.

On a veu sous le Regne precedent, que la Nouë étoit Calviniste de bonne foy. Il ne connoissoit point de plus grand mal que la ruine de sa Secte; il la prévoyoit infaillible, si on le déposoit dans la conjoncture d'alors: & ce fut dans la seule veüe de l'empêcher qu'il donna atteinte au droit des gens, retenant la Hunaudaye pendant qu'il se pre-

paroit pour l'escalade de Niort. Il divisa en deux corps les quatre mille cinq cens hommes de Troupes réglées que les Rochelois entretenoient pour leur sûreté. Il en laissa près de la moitié pour leur garde sous les ordres de la Popelinier, & il mena l'autre avec autant de diligence que de secret devant Niort. Il y arriva justement à minuit du cinq au fixième jour de Juin mil cinq cens soixante quinze ; mais il n'eut pas tout le loisir qu'il s'étoit promis de dresser ses échelles. Comme les Catholiques de Xaintonge & de Poitou formoient peu de desseins dont la Nouë ne fût promptement informé ; les desseins de la Nouë n'étoient pas plus cachez aux Catholiques ; & à dire le vray, il y avoit d'autant moins sujet de s'en étonner, que le Gouvernement des Calvinistes étant Republicain, plus de gens avoient part dans les secretes resolutions qui s'y prenoient, que dans celuy des Catholiques.

Les Relations du temps ne disent pas que Lande-ray Gouverneur de Niort, eût esté averty à point nommé qu'on l'alloit attaquer ; mais aussi elles n'en disconviennent pas, & ce qui suit rend la chose assez vraisemblable. La Nouë en approchant de Niort, trouva ses ennemis dans la même posture que s'ils l'eussent attendu. Leur garde avancée après avoir donné l'alarme, l'arrêta le plus qu'elle put, & il fallut que les Calvinistes repoulassent dans Niort une partie de la Garnison qui en étoit sortie, avant qu'ils pussent dresser leurs échelles. Les plus hardis Calvinistes qui monterent dessus, furent renversez par les coups de main des Catholiques qui bordoient les

1574.

ramparts, ou par leur Artillerie qui battoit les échelles à revers. L'assaut dura plus de trois heures; & la Nouë apprehendant s'il le continuoit de n'avoir pas assez de Soldats pour faire sa retraite, y pensa de bonne heure. Il s'en retourna par le mesme chemin qu'il étoit venu; & la grandeur de sa perte luy fut avantageuse, puisqu'elle convainquit les Rochelois à leurs dépens, qu'ils avoient eu tort de l'obliger contre son sentiment à l'insulte de Niort. Ils luy furent plus soumis dans la suite, & ils ne s'obstinèrent jamais, plus à le presser d'agir contre les regles de la guerre. La Hunaudaye n'eut pas plutôt sçeu l'attaque de Niort qu'il se retira de la Rochelle, après avoir fait des protestations contre la Bourgeoisie de cette Ville, & contre la Nouë; & la Cour luy en témoigna d'autant plus de satisfaction, qu'elle avoit besoin de toutes les apparences de son côté, pour affoiblir d'autant les Troupes que les Protestans d'Allemagne envoioient de tous côtez au Prince de Condé.

Elle auroit souhaité pour la mesme raison, que la Reine veuve Isabelle d'Autriche eût demeuré en France: mais elle retourna auprès de Maximilien second son pere, par un motif dont les Historiens ne conviennent pas. Il y en a qui supposent que cet Empereur crût qu'il y alloit de sa gloire de la rappeler, auprès de luy, puisqu'il l'avoit indirectement offerte à Henry trois, qui ne l'ayant point acceptée, & depuis en ayant épousé une autre, étoit estimé l'avoir dédaignée. Les autres aiment mieux croire que la Reine veuve n'étoit pas propre pour la Cour



de France, & que d'ailleurs le luxe qu'elle prévoyoit devoir augmenter sous le Regne de Henry trois, l'avoit obligée à retourner en Allemagne, où les Princes vivoient alors d'une maniere peu differente de celle des bons Bourgeois. Elle recommanda la fille qu'elle avoit eüe de Charles neuf à la Reine-Mere son ayeule, & elle laissa le celebre Busbequius pour avoir soin de ses affaires; c'est à dire, du revenu des Provinces du Bourbonnois & de la Marche, sur lesquelles son Douiaire étoit assigné. On la blâma d'avoir jetté les yeux pour cela sur un homme de lettres; mais on ne sçavoit pas que ce ne fut point elle qui choisit Busbequius, & que ce fut luy-mesme qui s'offrit pour la Commission dont il s'agissoit, quoiqu'il n'y fût pas propre, & qu'il ne l'obtint qu'à force d'importunitéz. Il avoit traversé la France en retournant de Constantinople, & il y avoit esté tellement charmé de la conversation des beaux esprits, qu'il en avoit préféré le séjour à celuy de l'Allemagne sa Patrie. L'Empereur l'appelloit à Vienne, & luy offroit une place dans son Conseil. Il ne pouvoit la refuser honnêtement sans en trouver un pretexte plausible, & il n'en voyoit point de meilleur ny de plus durable que celuy de prendre le soin des affaires de la Reine veuve, puisqu'il luy resteroit assez de loisir pour vaquer à l'étude: qu'il demeureroit à Paris autant qu'il luy plairoit; & qu'il auroit occasion de visiter les Sçavans dans les Provinces, pour leur communiquer les admirables Lettres qu'il a composées sur son Ambassade de Constantinople, auprès du Sultan Soliman.

1574.

Le succès des armes dans les autres Provinces de France ne fut pas moins divers qu'il l'avoit esté dans celles dont on vient de parler. La Reine mere avoit crû qu'il seroit de trop perilleuse consequence de confier le commandement des Troupes Catholiques dans la Guyenne à un seul Chef, & elle en avoit choisi deux, qui étoient la Valette & Losses. L'un & l'autre avoient toutes les qualitez nécessaires pour la Commission qui leur avoit esté donnée; & ils s'en seroient heureusement acquittez, si la Cour n'eût jetté les yeux que sur l'un d'eux. Mais le partage du Commandement leur inspira bien-tôt une telle jalousie l'un pour l'autre, qu'ils s'attachoient davantage à traverser reciproquement l'execution de leurs projets, qu'à prévenir les entreprises des Calvinistes leurs communs ennemis. Ceux-cy s'emparerent de Clairac & de Montflanquin sans y trouver de resistance, & la Valette & Losses essayèrent en vain depuis de recouvrer ces deux Places.

La Guimerie, Officier Calviniste, surprit dans le païs de Foix l'importante place de Saverdun, & les Capitaines Montagut & Caumont se saisirent des Châteaux de Hauterive & de Pec-Daniel: mais Montagut rendit peu de temps après le premier des deux à la Valette, en retournant à la Communion des Catholiques.

Saint Romain qui commandoit les forces Calvinistes dans les Sevenes, prit la ville d'Annonay dans le Vivarais par intelligence, avec quelques Bourgeois de sa Religion qui luy en ouvrirent une porte; & la conquête de cette Place, qui n'étoit qu'à une  
journée

journée de la ville de Lyon, en incommoda le trafic plus qu'il ne l'avoit esté dans les precedentes guerres.

1574.

Pierre-Gourdes qui commandoit quelques Regimens Calvinistes dans le Dauphiné, s'empara de la ville de Chalensçon avec d'autant plus de honte pour les Catholiques, que la Tour-saint-Vidal qui l'observoit avec des forces égales aux siennes, ne pût ny sauver cette Place, ny la recouvrer après qu'elle eut esté perdue.

Le Cadet de la Maison d'Allemagne en Provence, & deux Gentilshommes de celle de Bachez se déclarerent pour les Calvinistes, & ravagerent les terres des Catholiques situées auprès des leurs. Le Comte de Carces Lieutenant du Roy s'avança vers eux, prit prisonnier le Chevalier de saint Jean, & l'envoya au Parlement de Grenoble qui luy fit trancher la tête.

Vins recouvra la ville de Digne que les Calvinistes avoient surprise, & en égorgéa toute la Garnison, excepté les principaux qu'il reserva pour être punis par les mains des Bourreaux. Mais lorsque l'on croyoit les affaires de la nouvelle Religion ruinées dans cette Province; elles y furent rétablies par une sedition survenue dans Marseille. Cette Ville avoit vécu en République durant plusieurs siècles, & s'étoit enfin donnée à Charles d'Anjou frere du Roy saint Louis, à des conditions qui ne pouvoient être plus avantageuses à ses Bourgeois: l'une des plus importantes de ces conditions avoit esté que la propriété de la Douane de Marseille luy appartiendrait, & qu'elle seroit employée pour subvenir aux frais de la

1574.

faïres à sa garde, & pour nettoyer son Port. Cet Article avoit esté observé avec assez de regularité par la premiere Branche de la Maison Royale, qui avoit pris le nom d'Anjou. Mais la seconde s'en étoit dispensée à l'occasion des excessives dépenses qu'elle faisoit pour acquérir & pour conserver le Royaume de Naples; & le Roy Louis onze, à qui elle avoit donné le Comté de Provence, la trouvant en possession de la Doüane de Marseille, l'avoit retenuë par la raison qu'elle estoit une dépendance de la Souveraineté; & que par consequent la Bourgeoisie de Marseille n'avoit pû valablement se la réserver dans son Traité avec Charles d'Anjou. Les Marseillois ne s'y étoient point opposés, & n'en témoignèrent leur chagrin que lorsqu'ils en trouverent l'occasion quelque temps après l'entrée de Henry trois dans Lyon. La Reine merè avoit l'inclination naturelle à tous ses Ancêtres de la Maison de Medicis d'aimer la dépense: mais elle ne cherchoit pas avec autant de soin qu'eux les moyens de la soutenir par des voyes legitimes. C'étoit luy faire admirablement sa Cour, que de luy fournir de nouveaux expediens pour recouvrer de l'argent; & c'étoit par là que les Partisans avoient esté multipliez en France. Ils étoient presque tous Italiens, soit que les François eussent alors de l'aversion ou du mépris pour ces sortes d'emplois, ou que les Italiens y fussent plus propres qu'eux. Quoiqu'il en soit, quelques Italiens donnerent espérance aux Bourgeois de Marseille, que s'ils vouloient faire un présent considerable à la Reine mere, cette Princesse disposeroit le Roy à restituer leur

Doüane. Les Bourgeois écoutèrent cette proposition avec joye ; & pour agir plus sûrement , ils traitèrent avec la Reine mere dans les formes. On convint du prix , l'argent fut compté , & la Reine mere en donna quittance. Mais elle s'excusa depuis de tenir parole , sur ce que le Conseil du Roy son fils n'avoit jamais voulu consentir à la cession della Doüane ; il sembla de plus que la Cour eût voulu ajoûter la moquerie à l'injure , puisqu'un Partisan Florentin nommé Diaceti , qui recevoit les impôts de Provence , augmenta beaucoup ceux que l'on exigeoit aux Entrées de Marseille. Le Peuple de cette Ville , qui n'étoit déjà que trop animé , se mutina , s'attroupa , courut aux Bureaux des Partisans , & les brûla. Les autres Villes de Provence suivirent l'exemple de Marseille ; & la necessité où les Officiers du Roy , presque tous Catholiques , se trouverent alors reduits d'employer la plupart de leurs forces à rétablir l'autorité Souveraine dans la Provence , donna aux Calvinistes le temps dont ils avoient besoin pour appeler à leur secours les habitans des vallées du Piémont , les Genevois , & les Suisses.

Comme la Cour ne fournissoit point d'argent au Comte de Carces pour les frais extraordinaires de sa Lieutenance Generale en Provence , il étoit contraint de faire subsister ses Troupes aux dépens du Peuple ; & cette conduite souleva contre luy une faction tres-considerable : mais il fut assez heureux pour l'appaîser dans sa naissance , & avant qu'elle eût achevé de former à l'exemple de Damville une étroite liaison avec les Calvinistes.



1574.

La Nouë repara pour lors en quelque maniere l'affront qu'il avoit reçu devant Niort. Le Château de Benon , ancien Patrimoine de la Maison de la Trimouille , étoit demeuré au pouvoir des Catholiques , & incommodoit d'autant plus les Rochelois , qu'il les empêchoit de tirer d'une partie du Poitou les provisions de viande salée dont ils avoient besoin pour équiper leurs Vaisseaux. Ils s'en plaignirent à la Nouë , qui choisit les plus déterminez Calvinistes des environs de la Rochelle , & les conduisit à l'attaque de Benon. Il força cette Place , mais il ne la garda pas long-temps ; parce que les Catholiques eurent l'adresse d'y faire glisser six de leurs Soldats qui corrompirent la Garnison que la Nouë y avoit laissée.

La Nouë retourné à la Rochelle eut beaucoup de peine à calmer un desordre survenu entre les principaux Officiers de son Armée , qui n'étoit que de quatre mille cinq cens hommes. Frontenay-Rohan ne dédaignoit pas de luy obeïr , quoiqu'il fût devenu l'aîné de sa Maison par la mort de Henry de Rohan son frere , dont il avoit hérité ; & la Nouë pour ne luy pas ceder en civilité , partageoit avec luy l'autorité du General en diverses rencontres. Il luy avoit permis de donner à saint Gelais le Gouvernement de Broüage , & saint Gelais en avoit pris possession. Mais les Bourgeois de cette Ville persuadéz que Frontenay-Rohan avoit fait tort à la Maison de Pons , en donnant à un autre qu'aux deux freres dont elle étoit composée , le Gouvernement de Broüage , dont elle avoit la propriété ; appellerent Plasseac le

plus jeune de ces deux freres, & luy aiderent à chasser saint Gelais. Frontenay-Rohan crût qu'il y alloit de son honneur de le rétablir; & comme la Maison de Pons étoit alliée ou amie de la pluspart des Officiers subalternes de la Nouë, une partie de son Armée se seroit infailliblement battuë contre l'autre, sans les soins extraordinaires qu'il prit de reconcilier Plassac & saint Gelais. Il y réussit à la verité, mais ce ne fut pas sans mécontenter de sorte un bon nombre de ceux qu'il pretendoit gagner, qu'ils abandonnerent son parti par une coûtume qui s'étoit alors introduite entre les gens de-guerre que la Religion ne les empêchoit pas de deserter, ny même de passer sous les Enseignes ennemies au moindre mécontentement qu'ils pretendoient avoir reçu. La desertion fut si generale, que le Comte du Lude Gouverneur du Poitou s'en apperçut; & comme il étoit aussi prévoyant que laborieux; il s'imagina qu'il s'offroit à luy une favorable conjoncture pour executer ce que le Roy son Maître n'avoit pû faire deux ans auparavant, & pour prendre la Rochelle. Il étoit assez éclairé pour juger qu'il y auroit de la folie à l'attaquer de force; & il reduisit toute sa prudence à s'en saisir par un blocus. Le plan qu'il en dressa fut de s'emparer au plûtôt des Isles de Ré & d'Oleron; car dès qu'il en seroit devenu le Maître, il ne doutoit pas que la Cour ravie de ce qu'il auroit resserré les courtes des Rochelois par mer, ne luy fournît une flotte, par le moyen de laquelle il empêcherait leurs Vaisseaux de sortir de leur Port, ou il s'en feroit à mesure qu'ils sortiroient. Après que Lude auroit à

1574. demi investi la Rochelle, il se promettoit d'élever un si grand nombre de Forts par terre autour de cette Ville, & de les conserver avec tant de soin, qu'il n'y entreroit plus rien des Provinces voisines, & qu'ainsi elle seroit contrainte de capituler dans une année au plus tard.

Le parti des Calvinistes après son affoiblissement dans la Xaintonge, subsistoit principalement dans le Limosin par la faveur de Magdelaine de Senectaire, veuve de Guy de saint Exupery, Seigneur de Miramont. Cette Dame pour être la plus belle de sa Province, ne s'en appliquoit pas moins aux exercices de la guerre, par un exemple qu'elle avoit tiré des anciennes Amazones, & qui a esté suivi dans nôtre siècle par la Dame de S. BalmonenLorrai ne. Comme les attraits ne laissoient pas d'être fort vifs, quoiqu'elle les négligeât, & que d'ailleurs elle étoit riche: soixante jeunes Gentilshommes des environs de son Château s'étoient rangez auprès d'elle pour meriter ses bonnes grâces, en la secondant dans les combats. Ils luy aidoyent non seulement à mettre sous contribution une partie du Limosin & du Perigord; mais encore à faire des courses dans la haute Auvergne, que Montal Lieutenant du Roy en cette Province supportoit avec d'autant plus d'impatience, qu'il y alloit de son honneur de repousser les attaques d'une femme. Il s'en picqua tellement, qu'un jour qu'elle luy avoit défait une Compagnie de Cavalerie, il assembla deux cens chevaux & quinze cens Fantassins, avec lesquels il l'investit dans son Château de Miramont; & pour l'obliger d'en sortir & de paroître en pleine campagne, où il l'auroit infailliblement en-

veloppée ; il envoya cinquante chevaux qui ravagèrent la Terre jusqu'à la porte du Château. La Dame de Miramont sortit en effet avec les plus braves de ses Amans sur les cinquante chevaux de Montal, & les défit. Mais au retour elle trouva les Catholiques qui s'étoient retranchés de sorte devant la porte de son Château, qu'il luy étoit impossible d'y rentrer. Elle prit son parti là-dessus, & courut à Turenne, où elle prit quatre Compagnies d'Arquebusers à cheval que le Seigneur du lieu entretenoit dans cette Ville pour la garder. Montal jugea qu'il y auroit plus de sûreté pour luy à marcher audevant d'elle qu'à l'attendre devant son Château : Il se saisit d'un défilé par où il étoit de nécessité qu'elle passât. Mais l'avantage du lieu ne luy fut pas si favorable qu'il esperoit, puisqu'après deux ou trois heures de combat, il reçut au travers du corps un coup d'Arquebuse dont il mourut quelques jours après : ses Troupes se dissipèrent aussi-tôt qu'elles l'eurent perdu, & la Dame de Miramont rentra dans la possession où elle s'étoit mise de desoler impunément les Terres de ses voisins Catholiques.

La Reine mere avoit tant de confiance au Duc d'Uzez, qu'encore qu'il fût Calviniste elle l'avoit destiné pour être Gouverneur du Languedoc, supposé qu'il en pût chasser Damville ; & le Duc d'Uzez pour répondre à l'estime de la Reine mere, faisoit au même Damville & aux Calvinistes une guerre d'autant plus rude, qu'il apprehendoit qu'on ne le soupçonnât d'épargner les Ennemis de l'Etat, en considération de la Reine, s'il leur donnoit un mo-

1574.

ment de repos. Il engagea la Valette à marcher du côté de Montauban avec les Compagnies d'Ordonnance de Losses, de Montferrand, de Lauzun, d'Essé & de Decars, & les Chevaux Legers de la Salle, de Vaillac, & de Ciron, & avec les Troupes Catholiques de l'Agenois & du Perigord. La Valette obeït, s'empara de tous les Châteaux situez autour de Montauban, & forma de cette sorte une espee de blocus de cette Place, qui passoit déjà pour la plus importante des Calvinistes après la Rochelle. La Nouë qui n'en prévoyoit que trop les pernicieuses suites pour son Parti, assembla le Conseil qui luy avoit esté donné dans la Rochelle, luy proposa de secourir ceux de Montauban; & pour l'y mieux disposer, l'assûra qu'il n'y avoit rien à craindre pour les Calvinistes de la Xaintonge & du Poitou, puisque le Roy avoit congedié la Cavalerie Allemande, qui seule entretenoit la guerre dans ces deux Provinces. Mais son Conseil luy repartit qu'il y auroit moins de profit à faire pour la nouvelle Religion, si l'on engageoit les Troupes de la Rochelle dans une entreprise éloignée comme celle de dégager Montauban; que si on les occupoit à chasser entierement les Catholiques du Poitou; ce qui seroit aisé, pourveu que l'on acceptât les offres du Baron de Langoiran: Que ce Lieutenant du Roy ne demandoit que d'être associé au parti des Calvinistes aux mêmes conditions que Damville y avoit esté reçu, pour luy rendre d'aussi grands services, & pour resserrer la puissance des Catholiques dans les limites de l'ancienne Aquitaine. Il étoit vray que Langoiran ne devoit point être negligé,



negligé, & qu'il y avoit peu d'hommes de sa force au delà de la Loire. Il avoit l'esprit extraordinairement prompt & subtil; son courage étoit grand, & panchoit plutôt vers la temerité que vers la véritable valeur. Sa conversation étoit charmante; il aimoit à obliger de bonne grace ceux qui l'en prioient, sans prévoir de trop loin si on luy rendroit la pareille: mais il étoit ambitieux jusqu'à l'excès: il ne se contraignoit point assez pour le cacher; & quoiqu'il fit la guerre pour les Catholiques, & qu'il offrit de servir les Calvinistes, il n'étoit résolu de se donner sincèrement ni aux uns ni aux autres; & il prétendoit seulement se rendre si considérable à la Cour par le crédit qu'il auroit acquis dans les deux Partis, qu'elle l'élevât aux premières Charges de la guerre. Ce fut dans cette unique veüe qu'il entreprit de se rendre maître de Bordeaux, où il prétendoit accabler ses plus grands Ennemis qui s'y étoient retirez. Les Relations les plus vraisemblables qui restent de sa conduite, portent que la Nouë le pressoit de sorte qu'il ne luy étoit plus possible de subsister dans le quartier d'hyver que la Cour luy avoit donné sur les limites du Poitou, qui sont les plus proches de la Xaintonge, & il s'approcha de Bordeaux avec les huit cens hommes qu'il commandoit, sur la supposition que s'il y pouvoit entrer avec ce petit nombre de soldats aguerris; les intelligences qu'il entretenoit de longue main dans cette Ville, luy aideroient à s'en rendre le maître. Mais il se trompa dans son attente, parce que les Bourgeois de Bordeaux assemblez dans l'Hôtel de Ville, conclurent de ne l'y pas recevoir, par la raison qu'ils n'étoient point alors menacez de

1574. Siege, & que par conséquent les huit cens hommes qu'on leur menoit ne leur seroient qu'à charge. Les amis de Langoiran cabalerent à la verité pour luy : mais ils n'eurent pas le plus grand nombre des suffrages, & Langoiran fut reduit à se travestir en Meunier pour entrer dans Bordeaux. Les Memoires du temps ne marquent pas les intrigues dont il se servit, mais ils conviennent qu'il engagea la plupart des Bourgeois dans ses interêts, & qu'il en excita les plus déterminez à mettre le feu en autant d'endroits de la Ville, afin d'y attirer la Garnison pour l'éteindre, pendant que leurs Complices iroient ouvrir une porte à Langoiran, qui s'en étoit retourné avec le même habit; mais l'ordre que Matignon avoit laissé dans Bordeaux en s'en éloignant pour faire un petit voyage à la Cour, fut observé avec tant d'exactitude, que les efforts de Langoiran furent inutiles. On découvrit jusqu'aux moindres particularitez de son projet : on battit toutes les Troupes qu'il envoya pour insulter en même temps trois quartiers de la Ville : on le contraignit de se retirer avec plus de precipitation qu'il n'étoit venu ; & l'on diminua de sorte l'autorité qu'il s'étoit acquise sur les Calvinistes de Guyenne, qu'à peine luy fournirent-ils depuis de quoy entretenir dans le Château dont il portoit le nom, une suffisante Garnison pour le garentir des insultes presque continuelles de ceux de Bordeaux.

La joye que la Cour reçut de la conservation de Bordeaux, fut troublée par la nouvelle que le Senat de Pologne avoit resolu de convoquer la Noblesse de ce grand Royaume pour déposer Henry trois, & pour luy donner un successeur. Mais Sa Ma-

jesté n'y prît pas autant de part qu'elle devoit, puisqu'elle non seulement elle se contenta d'écrire au même Senat pour se plaindre de sa conduite; mais de plus, il ne tint pas à elle qu'outre le Royaume électif qu'elle étoit sur le point de perdre, elle ne diminuât l'étendue de celui de France, qu'elle tenoit par une legitime succession de ses Ancêtres. On a remarqué dans l'Histoire de Charles neuf, que ce Prince par les intrigues de sa mere, & par les importunités de sa seconde sœur mariée au Duc de Lorraine, avoit accordé à ce Duc une renonciation en partie à la Souveraineté du Duché de Bar: mais le Parlement de Paris à la Requête du Procureur General, y avoit fait une si constante opposition, que tout le credit de la Maison de Lorraine n'avoit point esté capable de la surmonter. On doit ajouter icy qu'aussi-tôt que Henry fut marié, la Reine mere & la Duchesse de Lorraine se prévalurent des charmes de la Reine regnante avec tant de succès, que Henry se picqua d'achever l'ouvrage que son predecesseur avoit laissé imparfait. Il ne se contenta pas de renoncer en la même maniere à la Souveraineté de Bar, & il ceda de plus le droit d'y faire battre monnoye, que Charles s'étoit expressément réservé. Les deux seules choses qu'il retint furent l'hommage & le droit d'appel au Presidial de Sens, & delà au Parlement de Paris. Sa Majesté alla immédiatement après tenir son lit de Justice au Parlement de Paris, dans la seule vue d'y faire enregistrer cette Cession, & fut contrainte pour l'obtenir d'user de toute son autorité absolue. La Chambre des Comptes & la Cour des Aydes.

11574.

n'osèrent se dispenser de suivre l'exemple du Parlement ; mais elles eurent la précaution d'ajouter au bas de leur enregistrement, qu'elles ne l'avoient fait qu'en suite de la vérification faite au Parlement en présence de Sa Majesté ; & près de soixante ans après le feu Roy de triomphante mémoire, & le Cardinal de Richelieu, se prévalurent admirablement de l'opposition de ces trois Cours à la volonté de Henry trois, pour soutenir que la Cession de la Souveraineté du Barrois avoit esté nulle.

Mais la Maison de Lorraine se trouvoit alors trop bien établie en France, pour douter que la vérification qu'elle venoit d'obtenir dût recevoir un jour aucune atteinte. Le Duc de Guise qui en étoit le Chef, & le Roy lorsqu'il n'étoit encore que Duc d'Anjou, s'étoient également apperçus que Charles neuf avoit de la jalousie pour eux ; & cette considération les avoit portez à faire une amitié aussi étroite que s'ils eussent esté freres. Le Duc d'Anjou étoit prévenu de la pensée que le Roy Charles neuf n'oseroit luy ôter la Lieutenance Generale de l'Etat, tant qu'il le verroit appuyé du parti des Catholiques zelés ; & le Duc de Guise n'avoit pas crû moins fortement que Charles neuf ne penseroit à l'abaisser qu'après qu'il auroit rompu sa liaison avec le Duc d'Anjou. La Reine mere bien loin de s'opposer durant la vie du même Charles à l'union de son second fils avec le Duc de Guise, l'avoit favorisée de tout son pouvoir, à cause qu'elle en étoit devenue d'autant plus nécessaire pour empêcher qu'il ne survint du mal-entendu entre le Roy & le successeur présomptif à la Couronne.

Après le retour de Henry en France, la Reine mere avoit bien voulu que l'amitié de ce Prince avec le Duc de Guise subsistât dans le degré où elle se trouvoit, parce qu'elle auroit conservé son autorité, & retenu dans le devoir les Favoris, qui sans cela se fussent uniquement appliquez à procurer les disgrâces de la mere de leur Roy, & du Duc de Guise, sur l'esperance qu'après cela rien ne les auroit empêchez de disposer entierement de leur Maître. Mais la Reine mere ne vouloit pas que l'amitié de Henry pour ce Duc augmentât, de crainte qu'il ne luy prît envie d'être le seul Favori. Il est pourtant dangereux en matiere de politique, de pretendre que les personnes subalternes contribuent à l'exécution des grands desseins, sans qu'elles y trouvent aussi leur compte.

Le Duc de Guise qui n'avoit pas moins de penetration que de valeur, apperçut bien-tôt que la Reine ne fomentoit sa liaison avec le Roy, que dans la veüe de traverser le credit des Favoris; & comme il luy étoit aisé de prévoir qu'il ne tireroit pas longtemps avantage de cette union, puisque la Reine mere la feroit cesser au moment qu'elle ne la jugeroit plus utile au bien de ses affaires, il contracta une seconde amitié, qui vraisemblablement devoit être plus constante, à cause qu'elle ne se trouvoit pas exposée au même défaut. Ce fut avec Henry de Bourbon, Roy de Navarre, premier Prince du Sang, que la Reine mere n'avoit jamais aimé, quoiqu'elle luy eût donné en mariage la dernière de ses filles qui luy étoit la plus chere. Il seroit difficile de deviner la véritable cause de cette antipathie; & ceux qui sça-



1574.

voient l'attachement de la Reine mere pour l'Astrologie judiciaire, crûrent que le Roy de Navarre ne luy étoit devenu insupportable, que depuis qu'on luy avoit prédit que ses quatre fils moureroient sans enfans, & que ce Prince leur succéderoit à la Couronne. Quoiqu'il en soit, il n'y avoit peut-être point alors de genies plus differens à la Cour que ceux du Roy de Navarre & du Duc de Guise, puisque le Roy de Navarre étoit le plus sincere des hommes & le moins capable de cacher ou de déguiser les divertissemens qu'il prenoit; au lieu que le Duc de Guise étoit mystérieux dans toutes ses actions, dans toutes ses paroles, & même dans ses moindres démarches; & qu'il ajoûtoit même à ses intérêts l'inclination que la mode vouloit qu'il témoignât pour les Dames. Cependant, il se forma bien-tôt entre ces deux Princes une liaison plus forte qu'ils n'avoient crû; & ils en donnerent des marques lorsque le Duc de Guise se mit à nommer le Roy de Navarre son petit Maître; & que le Roy de Navarre pour encherir sur la civilité du Duc de Guise, l'appella son Compere: c'étoit un nom que le Roy Henry second avoit rendu fameux, en l'attribuant au Connétable de Montmorency, pour signifier qu'il se fioit en luy de toutes choses, sans en excepter aucune.

La Reine Marguerite, femme du Roy de Navarre, qui raconte dans ses Memoires une partie des particularitez que l'on vient d'abreger, ajoûte qu'elle contribua tout ce qu'elle pût à former & à entretenir cette union: mais elle n'a pas jugé à propos d'en expliquer le motif. Il consistoit, dit-on, en ce qu'avant que le

Roy fût partipour aller en Pologne, il vivoit avec la Reine Marguerite dans une si étroite confidence, qu'elle seule sçavoit tous ses secrets; & la Reine mere & le Roy Charles n'étoient bien dans son esprit, qu'autant qu'elle vouloit qu'ils y fussent. La Reine Marguerite s'étoit là-dessus imaginée qu'à l'avenir elle seroit toute-puissante à la Cour sous le regne de Henry trois; mais elle s'étoit trompée, & ce Roy au retour de Pologne avoit eü tant d'indifference pour elle, qu'il ne s'étoit pas même soucié de la cacher. Les grandes ames pardonnent plus rarement que les autres cette sorte d'offense; & ce fut pour se vanger de Henry, que la Reine Marguerite apporta tous ses soins à se mettre aussi avant dans l'esprit du Duc d'Alençon son dernier frere, qu'elle l'avoit esté dans l'esprit du Duc d'Anjou. Elle y réussit à la verité; mais elle n'en tira pas tout le fruit qu'elle en esperoit. Son intention avoit esté d'unir aussi fortement le Duc d'Alençon au Roy de Navarre & au Duc de Guise, que ce Roy & ce Duc l'étoient entre eux, & de les opposer tous trois ensuite à Henry, afin qu'il ne fût jamais paisible dans son Royaume. Mais le Duc d'Alençon haïssoit jusqu'à l'excès le Duc de Guise, à cause de la mort de l'Amiral de Châtillon qu'il avoit juré de vanger hautement. On tenoit même qu'il s'étoit engagé par une promesse écrite & signée de son propre sang, de ne laisser en vie aucun de ceux qui en avoient esté les auteurs: & comme le Duc de Guise, au sentiment de tout le monde, y avoit eu la meilleure part; la Reine Marguerite pour le reconcilier avec le Duc d'Alençon, ne se contenta pas de

1574.

l'ascendant qu'elle avoit sur l'un & sur l'autre de ces Princes ; Elle se propoisoit encore d'y joindre le credit du Roy de Navarre son mary, & qu'il serviroit de Mediateur entre eux, & de Dépositaire des paroles qu'ils se donneroient reciproquemēt. Ce qui rendoit le Duc de Guise plus considerable à la Reine mere qu'il ne l'avoit esté jusques-là, étoit que peu de jours après les nôces de Henry avec la Princesse de Vaudemont ; il avoit sçu gagner l'esprit de la nouvelle Reine en un point qu'elle n'agissoit plus que par luy. On a vû que cette Princesse avoit esté élevée en Lorraine dans des esperances fort éloignées du Trône où elle étoit montée, & que par conséquent lorsqu'elle étoit venue à la Cour de France, elle n'y avoit aucune habitude ; & de plus, elle ignoroit absolument les manieres d'y vivre en Reine. Le Duc de Guise s'étoit imaginé là-dessus que pourvû qu'il prît les devans, il en feroit une bonne amie. Il avoit affecté d'être assidu auprès d'elle autant que la bienséance le permettoit : Il l'avoit instruite du genie de tous les Courtisans en general, & de chacun d'eux en particulier : Il ne luy avoit celé ny leurs passions, ny leurs intrigues, & il luy avoit appris comment il falloit qu'elle se gouvernât à leur égard sans les rebuter ; & néanmoins sans rien rabattre de la Majesté Royale. Il l'avoit convaincuë par dessus tout cela de la necessité qu'elle avoit de luy pour maintenir son rang ; & elle luy étoit devenuë si familiere, que ny le Comte de Vaudemont son pere, ny ses trois freres, ne l'étoient pas tant. La Reine Marguerite jugeoit par là qu'il seroit bien malaisé de ne pas obtenir de Henry tout

ce

ce qu'on luy demanderoit, si d'un côté la proposition en étoit faite par le Duc d'Alençon; & si d'un autre côté la Reine regnante à la sollicitation du Duc de Guise uſoit de tous ſes charmes pour l'appuyer.

157.43

Mais la Reine mere étoit trop alerte, & entretenoit trop d'espions pour ne pas découvrir les intrigues de la Reine Marguerite ſa fille. Elle l'aimoit à la vérité autant qu'elle étoit capable d'aimer, & l'on avoit obſervé plus d'une fois qu'elle s'étoit plainte en public de la Loy fondamentale du Royaume, qui excluoit les femmes de la Couronne, ſur ce qu'il n'y avoit perſonne dans la France plus capable de regner que la Reine Marguerite: mais la paſſion dominante de la Reine mere n'étoit pas l'amour pour ſes enfans, ç'avoit toujours eſté l'ambition; & quoiqu'il luy reſtât encore deux fils & autant de filles, elle les auroit apparemment ſacrifiés tous quatre, s'il n'eût tenu qu'à cela qu'elle ne recouvrât le pouvoir qu'elle avoit eu durant la minorité de Charles neuf. Ainſi on ne l'eût pas plutôt informée des intrigues concertées pour unir le Duc d'Alençon, le Roy de Navarre, & le Duc de Guise, qu'elle leur oppoſa celle-cy.

Il y avoit dans l'eſprit de Henry des redoublemens & des refroidiſſemens d'affection pour ſes Favoris, dont il n'étoit pas difficile de ſ'appercevoir, pour peu que l'on y prît garde; & delà venoit qu'ils ſe trouvoient de temps en temps plus ou moins en grace, ſans y avoir rien contribué,

Bb.

1574.

quoiqu'ils ne fussent jamais tout-à-fait disgraciez. Dugua Mestre de Camp du Regiment des Gardes, & Souvré Grand Maître de la Garde-robbe, avoient alors le plus de part dans la faveur, quoique leurs inclinations fussent d'ailleurs si opposées, qu'ils avoient peine à se souffrir l'un l'autre. Souvré étoit le plus civil Courtisan de son temps, & avoit trouvé le secret d'user de sa fortune avec tant de précaution, que personne ne luy en portoit envie. On admiroit d'autant plus sa discretion qu'elle étoit rare; & quoiqu'il fût des mieux venus auprès des Dames, on ne l'avoit jamais ouï se vanter d'aucune de leurs faveurs.

Dugua au contraire, s'il s'en faut rapporter au portrait que Marguerite fit de luy, étoit superbe, insolent, haï de tous ceux qui n'avoient point d'intérêt de le ménager, & insupportable à ses propres amis. Il se défaisoit de ses ennemis, en leur suscitant des querelles sous lesquelles ils succomboient, & il ne récompensoit que foiblement les personnes qui luy étoient les plus attachées. Mais il n'y a pas lieu de disconvenir qu'il ne fût un des plus vaillans hommes du monde; qu'il n'aimât à faire de la dépense; qu'il ne fût liberal; qu'il n'eût avancé presque tous ceux qu'il avoit connus avant que de venir à la Cour, & qu'il ne fût le plus sçavant des Courtisans après Bellegarde, quoiqu'il prît un merveilleux soin de ne le pas paroître.

On croyoit à la Cour que Dugua subsistoit par luy-même, & ses manières dédaigneuses en avoient convaincu jusqu'à ses propres ennemis.



Cependant , il avoit une liaison aussi particuliere avec la Reine mere, qu'avoit esté celle de cette Princesse avec le Maréchal de Retz , & il se passoit peu de jours qu'il ne la vît pour l'informer de tout ce que faisoit le Roy. La Reine mere avoit encore la Dame de Sauves , femme d'un des quatre Secrétaires d'Etat , que l'on tenoit pour la beauté la plus accomplie du Royaume. Cette Dame comptoit entre ses Amans le Roy de Navarre , le Duc de Guise , & peut-être encores le Duc d'Alençon ; & comme la plus grande marque d'amour que l'on donnoit alors consistoit à reveler son secret à la personne aimée , la Reine mere étoit assurée de ne rien ignorer des intrigues qu'il luy importoit de sçavoir. Elle prévoyoit que si la Reine regnante continuoit de gouverner Henry trois , le Duc de Guise deviendrait maître des affaires ; & il n'y avoit pas d'autre moyen d'en exclure ce Prince , que de la brouiller avec son mary.

Ainsi Dugua & la Dame de Sauves prirent leur temps pour inspirer de la jalousie à la Reine regnante , en luy rapportant que les effets de Henry ne répondoient pas aux transports de l'amour conjugal qu'il témoignoit avoir pour elle ; & que nonobstant les assiduites qu'il luy rendoit , il ne laissoit pas d'avoir cinq ou six autres inclinations criminelles. Il y a cette différence entre la jalousie & les autres passions , qu'elle ne s'empare que par degrez des Dames qui ont beaucoup d'esprit , au lieu qu'elle se saisit tout d'un coup de celles qui en ont peu. La Reine re-

115 74.

gnante devint en un instant aussi jalouse qu'elle étoit capable de l'être, & elle ne pût, ou du moins elle ne se mît pas en peine de le dissimuler. Le Roy s'en aperçut, & y trouva d'autant plus à redire, qu'il supposoit que l'honneur qu'il avoit fait à la Reine regnante de la choisir pour son Epouse, meritoit bien qu'elle luy pardonnât les infidelitez qu'il commettoit à son égard, quand même elles seroient si publiques, qu'il n'y auroit pas lieu d'en douter. Il s'en expliqua à Dugua & à la Damede Sauves, qui ne perdirent pas une si favorable occasion d'achever leur ouvrage, en donnant autant de jalousie au Roy de la Reine regnante, que la Reine regnante en avoit pour le Roy. Ils luy firent à croire que cette Princesse avoit son cœur partagé, & que si elle n'aimoit encore autant le jeune Comte de Salme qu'elle l'avoit aimé avant ses nôces; elle l'aimoit encore autant pour le moins que son mary. Il y avoit d'autant plus d'apparence à cette calomnie, que la Reine regnante étoit pour le moins aussi triste après son mariage qu'elle l'avoit auparavant esté: elle aimoit la solitude, & supportoit avec chagrin que d'autres personnes que le Roy l'en tirassent: elle avoit le visage blême, & neanmoins elle ne permettoit pas que l'on appliquât dessus aucun fard pour corriger ce défaut: elle soupiroit souvent, & toutes ses autres actions extérieures étoient autant de marques que la Couronne ne l'avoit pas renduë plus heureuse qu'elle l'étoit auparavant. Tout cela à le bien prendre ne pouvoit venir que de deux causes: l'une, qu'elle n'étoit pas

née pour tenir le rang où la fortune l'avoit élevée: l'autre, que son esprit simple & modeste ne pouvoit s'accommoder avec la maniere d'agir des Courtisans plus corrompus sous le regne de Henry, qu'ils ne l'avoient esté sous aucun autre. Le hazard même fit que ce que l'on publioit au desavantage de cette Princeesse eut quelque vraisemblance; On a remarqué que le jeune Comte de Salme l'avoit éperduëment aimée; & la suite de cette Histoire veut que l'on ajoûte qu'il luy prit envie de la voir après qu'il sçut qu'elle étoit devenue Reine. Il vint à la Cour de France, & il chercha avec beaucoup d'empressement les occasions de parler à son ancienne Maîtresse. Dugua & la Dame de Sauves en furent informez, & l'on observa par leur ordre avec une extrême exactitude jusqu'aux moindres démarches du jeune Comte.

On rapporta au Roy qu'on l'avoit plus surprisen d'une fois s'entretenant avec la Reine regnante; que l'un & l'autre se parloient alors à l'oreille, qu'ils aimoient les lieux secrets, & que rien ne leur déplaisoit tant que d'être interrompus dans leurs conversations. Le Roy se l'imagina si fortement, qu'il ne se contenta pas d'en parler à la Reine sa femme: mais de plus, il luy ôta la seule Dame Lorraine qui luy étoit restée. C'étoit la veuve du Seigneur de Cangy, tellement estimée par sa vertu, que le Comte de Vaudemont luy avoit confié l'éducation de toutes ses filles; & elle s'en étoit acquittée avec tant de succès, qu'elle avoit satisfait à son devoir sans perdre

1574.

l'amitié des Princesses qu'elle élevoit : Et de fait , la Reine regnante fut si touchée de ce qu'on luy ôtoit la Dame de Cangy, qu'elle en eut une oppression d'estomach qui dégénéra en fièvre chaude, & depuis en une fièvre éthique , qui dura autant que sa vie.

Lès Favoris en usèrent de même à l'égard de la Reine Marguerite , puisqu'ils luy ôtèrent la Damoiselle de Thorigny sa chere confidente : mais les Memoires du temps qui rendent justice en ce point à la femme & à la sœur du Roy Henry trois , ajoûtent que si la Dame de Cangy étoit innocente , la Damoiselle de Thorigny ne l'étoit pas. Quoiqu'il en soit , des Cavaliers eurent ordre d'enlever cette Demoiselle dans la maison d'un de ses parens , où elle s'étoit retirée , & de s'en défaire. Ils se mirent en devoir de l'exécuter ; & ils l'avoient déjà liée sur un cheval , lors qu'Avantigny & la Ferté Capitaines de l'armée du Duc d'Alençon survinrent , & la délivrèrent.

Enfin , la Dame de Sauves jetta si adroitement , pour obeir à la Reine mere , les semences de jalousie entre le Duc d'Alençon & le Roy de Navarre , que ces deux Princes furent sur le point de se battre en duel ; & comme elle apprehenda que la Reine Marguerite ne les reconeiliât , elle l'en rendit incapable , en persuadant le Roy de Navarre qu'elle étoit plus dans les interêts de Henry trois son frere que dans les siens. On voulut encore la priver du meilleur amy qu'elle eut à la Cour , en ôtant la vie à Bussyd'Amboi-

se. Ce Gentilhomme étoit le plus accomply qu'il y eut en France, pour les qualitez du corps & pour celles de l'esprit; & ses propres ennemis ne trouvoient en luy qu'un seul défaut, qui étoit une trop grande délicatesse sur le point d'honneur.

Comme il vivoit dans une Cour où il falloit prendre parti, & que les Favoris du Roy luy étoient contraires, il avoit esté réduit à se donner au Duc d'Alençon, & ce Prince y avoit trouvé son compte, puisque Buffy seul relevoit sa reputation. Il auroit peut-être esté heureux, s'il ne se fût point ingeré de braver les Favoris du Roy, & de les choquer tous ensemble, par la seule raison qu'aucun d'eux en particulier ne se sentoît assez fort pour luy prêter le collet. Il entreprenoit Dugua plus souvent, & avec moins de précaution que les autres; & Dugua pour s'en venger fit accroire au Roy qu'il deshonoroit la Maison Royale par ses privautez avec la Reine Marguerite. Le Roy le crût avec d'autant plus de facilité, que Sa Majesté avoit conçu de la jalousie pour luy dans une occasion tour à-fait singulière. Il avoit esté sur le point de se battre en duel avec Saint-Phale, qui de son meilleur amy étoit devenu son plus grand ennemy, sans autre fondement que celui d'une amourette également nuisible à l'un & à l'autre.

Leurs communs amis avoient eu bien de la peine à les empêcher de se joindre, & s'étoient ensuite adressez au Roy, qui s'étoit volontiers chargé de les faire embrasser. Il les avoit mandez pour



1574.

cela ; mais Buffy n'étoit entré dans le Louvre qu'accompagné de trois à quatre cens Gentilshommes ; & le Roy le voyant venir n'avoit pû s'empêcher de demander quel étoit le Roy qui venoit luy rendre visite , quoique Sa Majesté n'eût que trop lieu de prévoir que de l'humeur qu'étoit Buffy , cette raillerie l'offenseroit mortellement. Et de fait , les Favoris ne manquerent pas de remontrer qu'il se vangeroit s'il n'étoit prévenu ; & là-dessus sa mort fut résolüe avec d'autant plus de facilité , que les mêmes Favoris s'étoient insensiblement accoutumés à mépriser le Duc d'Alençon , parce qu'ils ne le voyoient point en état de leur nuire. Il avoit tres-peu de personnes qui luy fussent attachées jusqu'à vouloir bien les irriter pour luy plaire ; & à dire le vray s'ils l'eussent fait , ç'auroit esté mal-à-propos , puisqu'il n'étoit point assez riche , & qu'il n'avoit point assez de credit pour faire la fortune d'aucun d'eux. Son principal revenu consistoit en des pensions sur le Trésor Royal , d'autant plus mal payées , que le sur-Intendant d'O& les Trésoriers étoient persuadés qu'ils satisferoient leur ambition , & peut-être encore qu'ils agréeroient au Roy , en obligeant le successeur présumptif de la Couronne à les solliciter long-temps avant qu'ils le payassent. Son peu de mine le rendoit méprisable , & ceux qui étoient mécontents de la Cour n'osoient se fier à luy , dans la certitude où ils étoient qu'il les abandonneroit infailliblement , pour peu qu'il y trouvât son compte. Il étoit observé de si près , que l'on sçavoit exactement combien de fois par semaine il

il alloit voir une Maîtresse qu'il avoit au Faux-bourg S. Marcel , combien de temps il y deméouroit , & les rendez vous qu'il y donnoit aux personnes avec lesquelles il ne jugeoit pas à propos de conferer chez luy ; & pour comble de chagrin , il recevoit à tous momens des avis que l'on en vouloit à sa vie , & qu'elle n'étoit point en sûreté à la Cour. Cet attentat qui n'étoit pas croyable en luy-même le devint dans l'idée du Duc d'Alençon , par ce qui survint alors au Maréchal de Montmorency. Il aimoit cet Officier de la Couronne en un point , qu'on ne doutoit pas qu'il ne luy confiât l'administration de l'Etat aussitôt qu'il seroit Roy ; & comme les Favoris connoissoient assez l'intégrité du Maréchal de Montmorency , pour présupposer qu'il commenceroit son Ministère par les chasser tous de la Cour ; ils résolurent de le prévenir en se défaisant de luy. On pretend même qu'ils avoient obtenu là-dessus le consentement du Roy , & qu'ils n'étoient plus retenus d'exécuter leur dessein , que par la crainte que Damville frere du Maréchal de Montmorency , qui se trouvoit à la tête du parti des Politiques , ne joignit ses armes à celle des Calvinistes , dans la seule veüe de se venger , lorsqu'il sembla que cet inconvenient étoit sur le point de cesser. Damville romba si dangereusement malade dans la ville de Montpellier , l'une des principales de son Gouvernement , que les plus habiles Medecins de l'Université celebre de cette Ville desespérèrent de sa guérison. Au premier avis que les Favoris en reçurent , ils encherirent sur la verité ,

1574.

en faisant publier par leurs Emissaires que Damville étoit déjà mort : en subornant le Baron d'Alais pour rendre témoignage qu'il l'avoit vû à l'agonie , & en apostant des gens qui dirent avoir assisté à ses Obsèques, & vû la maison en grand deuil. On assembla sur toutes ces dépositions un Conseil secret, & l'on y conclut que la conjoncture étoit venue d'abreger la vie du Maréchal de Montmorency. On envoya à la Bastille ôter à ce Maréchal tous ses domestiques, à la reserve d'un Valet-de-Chambre, & l'on donna ordre de publier qu'il étoit fort malade, & que le chagrin d'une longue prison, joint aux grossieres vapeurs auxquelles il étoit sujet, & qu'il avoit manqué de dissiper par l'exercice de la chasse comme il avoit accoutumé, lui avoit causé une esquinancie qui l'étoufferoit bientôt. C'étoit à dessein de rendre moins surprenante l'exécution qui se devoit faire du Maréchal par des gens inconnus, chargez de l'étrangler avec une serviette fort deliée : mais on en donna le soin à un trop honneste-homme. C'étoit le même Souvré dont on a déjà parlé, à qui l'on avoit promis la Capitainerie du Bois-de-Vincennes, aussitôt qu'elle vaqueroit par la mort du Maréchal de Montmorency qui en étoit pourveu : mais Souvré aima mieux s'attirer la haine des autres Favoris, que de commettre le crime dans lequel ils supposoient de l'avoir intéressé. Il inventa tant de delais pour s'excuser de faire étrangler ce Maréchal la nuit dont on étoit convenu, que le lendemain il

arriva à la Cour un Courrier de l'Evêque Dupuy, qui l'informa non seulement que Damville n'étoit pas mort ; mais que de plus il se trouvoit hors de danger. Cet Evêque qui connoissoit parfaitement l'intérêt qu'avoit le Roy de sçavoir au plûtôt quel seroit le succès de la maladie de Damville, afin que Sa Majesté travaillât avec plus de fruit à ramener le Languedoc sous son obeïssance ; luy avoit promis de luy dépêcher un Courrier pour luy donner avis de la mort ou de la guérison du même Damville.

Le Duc d'Alençon avoit sçu toutes les particularitez dont on vient de parler, & il admiroit que les Favoris eussent osé attenter à la personne du Maréchal de Montmorency, lorsqu'il se vit luy-même exposé à leur persécution. Ils n'avoient point eu assez de pouvoir sur saint Luc, pour le détourner de l'alliance qu'il s'étoit proposée ; & il avoit contre leur gré épousé la fille du Maréchal de Brissac. Le Duc d'Alençon fut au Bal qui en terminoit la Cérémonie ; & quelques Gentilshommes attirés par les Favoris ne discontinuerent pas un moment de censurer la mine & la contenance de ce Duc, ny d'user à son égard des plus sanglantes railleries. Ils le poussèrent ainsi ; desorte que ne pouvant plus retenir son ressentiment, il luy échapa de dire d'un ton assez haut pour être entendu ; Qu'il ne pouvoit plus supporter la haine du Roy, ny le mépris de ses Mignons. Il sortit du Bal en achevant ces mots, & il se retira dans sa chambre, où il se mit au lit.

1574.

Les Favoris en avertirent le Roy, & luy persuaderent de se saisir de la personne du Duc d'Alençon, & de l'envoyer en prison au Bois-de-Vincennes. Sa Majesté qui n'osoit executer une entreprise de cette importance sans la participation de la Reine mere, l'alla trouver, & la pria de se transporter à la chambre du Duc d'Alençon pour le disposer à sa détention. La Reine mere y consentit, parce qu'elle craignoit que si elle refusoit la fâcheuse commission qu'on luy donnoit; le Roy n'en prît occasion de ne luy plus communiquer aucun de ses secrets. Mais le Roy qui ne vouloit pas qu'elle parlât long-temps au Duc d'Alençon, la suivit un quart-d'heure après une petite bougie allumée à la main, c'est-à-dire, dans la même posture que l'on avoit vû quelques années auparavant le Roy d'Espagne entrer dans la chambre de Dom Carlos son fils unique, lorsqu'il l'avoit fait arrêter. Le Duc d'Alençon fut donné en garde à Losses, qui ne s'en chargea qu'après avoir exigé & obtenu du Roy qu'il luy en donnât un ordre écrit & signé de sa main, afin, disoit-il, de se justifier devant le Parlement & devant les Etats Generaux; supposé que luy ou les siens en fussent un jour recherchez. On s'assûra des personnes de Bussy, de Fervaques, de Simieres, & de la Châtre, qui étoient les plus considerables serviteurs du Duc d'Alençon: mais dès le lendemain les affaires changerent de face heureusement pour les quatre Seigneurs que l'on vient de nommer, dont il y a apparence que les Favoris se fussent défaits, s'ils eussent eu le



loisir de prendre leurs mesures là-dessus ; sur tout, pour l'exécution de la Châtre, qui étoit si-bien avec le Duc de Guise, que ce Prince auroit infailliblement soulevé le parti des Catholiques zelés pour en venger la mort. La Reine mere qui n'avoit point alors d'interêt plus pressant que de maintenir le Duc d'Alençon contre les Favoris, après avoir obeï au Roy, & s'être insinuée dans ses bonnes graces par cette déference, luy remontra si fortement qu'il étoit perdu sans ressource, s'il ne rémettoit au plutôt son frere en liberté, & que les trois partis des Catholiques zelés, des Politiques & des Calvinistes, ne recevraient pas plutôt la nouvelle, que le successeur présomptif de la Couronne avoit esté mis en prison, sans aucune forme de procès ; qu'ils joindroient leurs forces pour le délivrer à communes armes ; que le Roy se repentit de ce qu'il avoit fait la nuit precedente. Il se contenta pour délivrer le Duc d'Alençon, que la Reine mere luy menât ce Duc ; que ce Prince se jettât à ses pieds ; qu'il s'avoüât coupable, & que la Reine mere répondît qu'il seroit désormais plus soumis. Bussy, Fervaques, Simieres, & la Châtre furent en même-temps élargis ; & l'on n'apprit pas plutôt dans les Provinces qu'il y avoit eu de la brouillerie à la Cour, que l'on y sçut que les affaires avoient esté terminées. Le Roy qui passoit aisément de l'excez de la crainte à celui de la confiance, demeura si satisfait de luy-mesme, pour avoir osé faire arrêter son frere, sans qu'il en fût arrivé d'inconvenient, qu'il crût pouvoir impunément

1574.

s'abandonner à ses plaisirs, sans que l'on y trouvât à redire. Il passoit la meilleure partie des nuits au Bal & dans les Festins : il se levoit fort tard, & il employoit encore beaucoup de temps à inventer de nouvelles modes, & à faire ajuster ses habits à celles qu'il venoit d'inventer. Il ne sortoit que sur le soir en carosse, & il se promenoit par les ruës de Paris, où il s'amusoit à prendre les petits chiens qu'il trouvoit dans les maisons des Bourgeois, & dans les Monastères des Religieuses.



# ARGUMENT

D U

## SECOND LIVRE.

**L**E Prince de Condé négocie à Strasbourg avec le Prince Casimir, & convient avec luy pour lever une tres-puissante Armée Allemande. Les conditions en sont honteuses pour la France, & Casimir se prévaut de tout l'avantage que la conjoncture luy donnoit. Il attire dans son Party le Canton de Berne, qui luy fournit six mille Soldats nonobstant les anciennes Alliances de la France avec les Suisses. Thore Montmorency demande à mener par avance quatre mille cinq cens hommes de cette Armée au secours du party Calviniste, & les obtient, mais il est défait en Champagne par le Duc de Guise. Il est vray que ce Duc est blessé dangereusement au visage, & que sa playe, & le long-temps que l'on employe pour la guérir, facilitent aux Allemans le passage par la Champagne. La ville de Noyers pour s'être temerairement opposée à leur passage, est desolée, & rien ne les arreste plus. Le Duc d'Alençon les joint à Moulins, & le Roy de Navarre par jalousie pour le Prince de Condé se sauve de la Cour, & fait une troisième fois Profession du Calvinisme. Les Calvinistes ne peuvent pourrunt unir

toutes leurs forces à celles d'Allemagne, parce que le Viçarets & les Sevannes veulent former un nouveau Party, sous pretexte de se garantir en mesme temps des courses des Catholiques & des Calvinistes : mais ce dessein échouë par la surprise de Viçiers. La Cour profite de cette occasion, & envoie la Reine-Mere qui traite avec le Duc d'Alençon & avec les Députez de la Rochelle dans l'Abbaye de Beaulieu. On convient premièrement d'une Trêve qui est si mal observée de part & d'autre, qu'il faut recommencer la Négociation. La Reine-Mere accorde tout ce qu'on luy demande, pourvu que les Calvinistes consentent à la tenue des Etats Generaux, à cause qu'elle presuppse que ces Etats casseront tout ce qu'Elle aura fait. Le Duc d'Alençon obtient trois Provinces pour son Appennage. Casimir emporte les Pierrieres de la Couronne pour gages des cinq cens mille écus dont on luy est reliquataire. Le Prince de Condé trouve trop de difficultez à se mettre en possession de Peronne, qui étoit la meilleure Place de son Gouvernement de Picardie : mais au lieu d'elle, il se saisit de Broûage, & le Roy de Navarre reste seul mécontent, parce que la Reine-Mere pretend par là mettre la division entre les Calvinistes. Les Polonois veulent en toute maniere donner un Successeur à Henry Trois ; & Desseffes Ambassadeur de France ne pouvant les en empêcher, leur fait élire Estienne Battory Prince de Transylvanie, au prejudice de l'Archiduc Maximilien fils de l'Empereur, quoy que Battory eût renoncé par écrit à cette Couronne en faveur de l'Archiduc.



# HISTOIRE DE HENRY TROIS.

## LIVRE SECOND.

*Où l'on voit la Bataille du Val des Dornans entre le Duc de Guise & Montmorency-Thoré: la Negociation de Despesse pour faire élire Estienne Batory Roy de Pologne: le Traité le plus raffiné de ceux de la Reine Catherine de Medicis; & ce qui est arrivé de plus remarquable jusqu'à Lamy-Decembre mil cinq cens soixante seize.*



A Haye, Lieutenant General de Poitiers, estoit des plus considerables Bourgeois de cette Ville. Il voit aidé le Duc de Guise à défendre Poitiers sous le Regne de Charles neuf, & il y avoit acquis beaucoup de gloire. Il sçavoit admirablement faire valoir ses

1575.



1575.

services ; & la Reine Mere persuadée que la Cour luy avoit obligation de ce que le Poitou n'estoit pas entierement Calviniste , avoit confiance en luy , & luy communiquoit le secret des affaires qui regardoient sa Province. Il eût esté heureux en se contentant de sa fortune , mais il perit de la maniere que l'on va décrire , pour avoir témoigné de l'ambition à contre-temps. Il connoissoit assez la Cour pour n'en pas ignorer les défauts ; & la vie que le Roy menoit en s'abîmant de plus en plus dans les plaisirs , donnoit lieu de croire que la Monarchie Françoisé approchoit de sa fin. Chaque Gouverneur se promettoit le mesme bon-heur qui estoit arrivé dans la conjoncture que la troisième Race de nos Rois avoit succédé à la seconde ; c'est à dire , que ce qu'il ne tenoit que par Commission , luy demeureroit en propriété. La Haye s'imagina comme eux , que s'il pouvoit se saisir de Poitiers , & le conserver jusqu'au temps de la Revolution ; il seroit Comte de Poitou , & il forma là-dessus une intelligence qui ne pouvoit estre mieux concertée. Il sonda la Nouë s'il seroit d'humeur à l'appuyer , supposé qu'il essayât de s'assurer de Poitiers : & la Nouë après y avoir bien pensé , crut que d'un côté il ne hazarderoit rien en favorisant la Haye ; & d'un autre , qu'il procureroit l'avantage des Calvinistes , quoy qu'il en arrivât ; puis-que si la Haye réussissoit , la Cour perdrait la ville de Poitiers , & ne seroit plus en état d'incommoder celle de la Rochelle ; & s'il ne réussissoit pas , il seroit contraint pour éviter le dernier supplice , de se jeter entre les bras des Calvinistes , & d'accroître leur Party du

grand nombre d'amis qu'il avoit dans le Poitou.

1575.

Ainsi la Nouë luy offrit tout ce qui dépendroit de son Party pour l'exécution de l'entreprise sur Poitiers, & la Haye qui pretendoit demeurer le Maître de sa Conquête ne demanda que mille écus, & environ le tiers des Soldats nécessaires pour une suffisante Garnison dans Poitiers. Il prit les mesures pour le jour du Vendredy Saint à l'heure que les bons Bourgeois Catholiques seroient à l'Office Divin : mais les intrigues furent découvertes le jour precedent, par une voye dont les Relations du temps ne conviennent pas. Elles demeurent seulement d'accord, que les Soldats qu'on luy envoyoit de la Rochelle n'étant pas contremandez, se presenterent à point nommé devant la porte qui leur avoit esté marquée, & furent chargez par les Catholiques, qui les prenant à leur avantage, & les environnant, les défitent de sorte qu'il ne s'en sauva pas un.

On leur trouva des papiers qui faisoient mention de l'intelligence de la Haye avec les Calvinistes; & l'on auroit travaillé à son procesz dès le lendemain, s'il ne se fût tiré d'affaire par un moyen dont un homme moins déterminé que luy n'eût osé se servir. Il prit la poste, il alla trouver la Reine-mere; & comme il ne pouvoit disconvenir d'avoir eu dessein sur Poitiers, il en demeura d'accord; mais il tourna la chose de maniere, qu'il sembloit que la Cour luy en fût redevable, bien loin d'avoir droit de l'en punir. Il soutint que Charles neuf avoit commis une tres-grande faute, en ordonnant à la Nouë d'accepter la Commission de Chef des Rochelois; parce qu'é

1575.

tant Calviniste zélé, il trahiroit tous ses autres devoirs pour sauver sa Religion ; au lieu que si on leur eût donné un Calviniste de cabale, il auroit pû les ramener insensiblement à l'obéissance du Roy : Que la Haye pour reparer cette faute, s'étoit proposé de supplanter la Nouë ; & que pour acquérir autant de créance qu'il luy en falloit dans les esprits des Rochelois, il leur avoit offert de surprendre Poitiers avec leur aide, sur la presupposition que lorsqu'il l'auroit fait ; ils le tiendroient irreconciliable avec la Cour, & luy communiqueroient ensuite leurs plus secretes deliberations : Que le besoin qu'ils auroient de luy pour tenir les forces des Catholiques occupées dans le Poitou, & pour les détourner de remettre le Siege devant la Rochelle, porteroit infailliblement la Faction opposée à celle de la Nouë à le demander pour Chef, & que pour peu que cette Faction fût accrue par les amis de la Haye, elle l'emporteroit sur l'autre : Que la Nouë après avoir esté déposé, n'auroit garde de demeurer dans la Rochelle, puisqu'il ne le pourroit sans s'exposer à tous momens au mépris de ses ennemis, & que par son absence la Haye demeureroit le Maître : Qu'il dépendroit alors de luy de disposer les Rochelois à se reconcilier avec la Cour, ou d'introduire dans leur Ville des Troupes Royales, & qu'il eût suivy en cela les ordres que sa Majesté luy auroit envoyez.

La Reine-mere de la maniere que son esprit estoit tourné, avoit beaucoup de penchant à croire ce que la Haye luy disoit, quoy qu'il fût d'ailleurs aisé d'apercevoir qu'il l'avoit inventé, & qu'il ne s'en servoit

que pourconserver sa vie. Elle admira d'autant plus sa ruse qu'elle étoit prévenue de l'opinion qu'elle auroit réüissi, si elle n'eût pas esté découverte, & sa curiosité prévint alors sa raison de sorte que non seulement elle ajouta foy à l'excuse de la Haye: mais de plus elle aima mieux hazarder encore une fois Poitiers, que de ne pas donner occasion à celuy qui luy parloit de ruiner les Calvinistes par la surprise de cette Ville. On luy expedia des Lettres d'abolition, & il retourna dans Poitiers plus accredité qu'auparavant, quoique l'on s'y fût imaginé qu'il étoit allé porter sa tête sur un échaffaut en prenant le chemin de la Cour. Mais les hommes ne sont jamais plus à plaindre que quand ils se laissent aveugler par l'excès de leur propre bonheur. La Haye au lieu de se corriger augmenta son ambition, & imputa la découverte de son entreprise à la connoissance qu'il en avoit donnée aux Calvinistes. Il en forma une seconde à leur insçû; & pour trouver des soldats Catholiques affidés, il essaya de corrompre ceux que la Cour avoit envoyez auprès de Poitiers, avec ordre de s'y jeter en cas de besoin. Mais leur Chef étoit un vieux Officier plus fidele que la Haye ne s'étoit imaginé. Il avoit autrefois servi sous le Maréchal de Termes, & porté les armes dans l'Italie & dans les Païs bas. Il le nommoit Bâtardin; & comme son inclination alloit à l'épargne, la Haye avoit crû qu'il ne seroit pas difficile de le gagner à force d'argent. Il luy offrit jusqu'à huit mille écus, & Bâtardin présupposa qu'il devoit feindre jusqu'à ce qu'il eût découvert tout le secret de la Haye. Il n'accepta pas à la verité les huit mille



1575.

écus ; mais aussi ne les refusa-t'il pas. Il demanda seulement ce que l'on souhaitoit de luy pour une somme si considerable , & la Haye luy découvrit qu'il pretendoit imiter Damville , & former à son exemple un nouveau Parti: Que s'il surprenoit Poitiers, il étoit assuré de conserver cette Ville; puisque par la même raison que les Calvinistes ne souffriroient pas que le Roy la recouvrât , le Roy ne pousseroit jamais la Haye jusqu'à le contraindre de se jeter entre les bras des Calvinistes : Qu'ainsi les deux Partis le ménageroient également , & luy fourniroient les moyens d'entretenir sa Garnison : Qu'il promettoit à Bâtardin de le faire son premier Officier , & de partager avec luy les pensions qu'il recevroit de la Cour , & de la Rochelle , & les contributions qu'il tireroit du Poitou. Bâtardin fit semblant d'être charmé de la confiance que la Haye prenoit en luy , parce que le voyant obstiné dans son projet , il craignoit que s'il le rebutoit , il ne luy donnât occasion de s'adresser à un autre. Il acquiesça à toutes les ouvertures qui luy furent faites , & il prit son temps pour informer la Reine mere qu'on la trompoit. La Haye étoit ennemy d'un des principaux Bourgeois de Poitiers nommé Sainte-Soulaine , & par corruption Sainte-Souline. Les amis communs de l'un & de l'autre avoient travaillé en vain à les reconcilier , à cause qu'ils étoient également ambitieux , & prévenus de l'opinion qu'ils ne pouvoient s'avancer que par la ruine l'un de l'autre. Bâtardin n'avoit pas trop d'habitude auprès de Sainte-Souline ; mais ce qu'il avoit à luy dire suffisoit pour se le rendre tres-étroitement uny , puisqu'il luy



fourniroit le moyen infallible de se défaire de la Haye. Et de fait, le premier entretien qu'ils eurent ensemble lia entre eux une amitié qui dura autant que leurs vies. Ils desabusèrent la Reine mere, qui ne pouvant souffrir d'avoir esté la duppe de la Haye, l'abandonna à la discretion de Sainte-Souline. Les principaux complices des deux conjurations furent punis, & l'on se contenta d'écarter le reste : On n'osa arrêter la Haye dans Poitiers, parce qu'on ne l'eût pû sans exciter une sédition dont les Calvinistes auroient profité. Mais on attendit qu'il fût allé prendre l'air à sa maison de la Pacaudiere, qui n'étoit point environnée de fosses, & on l'y assiegea. Tout le monde le blâma de s'être enfermé dans un lieu si foible, & de n'avoir pas cherché son salut dans la Rochelle, ou auprès de Damville, ou hors du Royaume : & à dire le vray, l'excès de sa confiance n'est pas excusable. Il le repara pourtant en quelque maniere par sa longue resistance : car il se défendit avec ses seuls domestiques, jusqu'à ce que le canon eut tellement réduit sa maison en poudre, qu'il ne restoit plus assez de muraille pour le couvrir, & il sortit ensuite l'épée à la main. Il essaya de se faire voye au travers des Assiegeans, & il tomba mort percé de coups sur les corps de trois ou quatre qu'il avoit tuez.

Une autre Relation attribuée à Landereau, raconte de cette sorte la seconde tentative de la Haye. Elle pretend que cet Officier de guerre sorty de Poitiers à dessein d'aller vers les Soldats qu'il avoit corrompus pour les mettre en action, suivant les mesures qu'il venoit de prendre, & qu'il ne devoit entrer par

1575.

la porte dont il se vouloit saisir que quatre charrettes chargées de foin : mais on avoit caché quatre Halbardiers dans chacune, qui ne se feroient découverts qu'en arrivant dans un Carrefour, où les complices de la Haye les attendoient. Il se feroit rompu dans le même instant d'autres charettes à la porte de saint Cyprien, & sur le pont qui en étoit proche, afin d'y causer de l'embarras, & enfin la Haye avoit mêlé deux cens de ses meilleurs Soldats avec la partie de la Garnison Catholique logée dans le Faux-bourg saint Sornin, qui se feroient saisis de la muraille de Poitiers la plus proche de là, & auroient ensuite executé tout ce que ceux de leur intelligence avoient promis de faire : mais la Haye n'avoit pas prévu l'obstacle où son projet échoïa. Un de ses complices nommé Bâtardin avoit dans Poitiers un intime amy, de qui tout le bien consistoit en argent comptant. La crainte que cet amy ne devint pauvre, supposé que sa maison fût pillée, obligea Bâtardin à l'avertir de mettre au plutôt son argent en sûreté, parce que Poitiers étoit menacé d'une prochaine revolution. L'amy de Bâtardin avoit beaucoup d'esprit, & de plus étoit Catholique zélé. Il prévoyoit que la revolution dont on le menaçoit ne pouvoit arriver qu'au desavantage de l'ancienne Religion, & il la préfera à son amitié pour Bâtardin, & à la reconnoissance qu'il luy devoit. Il enferma dans sa maison Bâtardin, & le mit ensuite entre les mains de Jean Boisseguin Gouverneur de Poitiers, qui luy fit couper la tête, & à douze des principaux complices de la conspiration. La Haye qu'ils chargerent tous en mourant fut condamné

né par contumace au même supplice ; & le seul moyen de l'éviter consistoit à se bannir pour longtemps de la Province de Poitou : mais ses amis n'eurent point assez d'éloquence pour le luy persuader. Il s'enferma contre leur sentiment dans la maison de la Pacaudière , qui n'étoit qu'à une lieue de Poitiers , & qui n'avoit ny fossés ny défenses. Doynel-Sainte-Souline , le plus redoutable de ses Ennemis , n'en fut pas plutôt informé , qu'il sollicita à la Cour & obtint un ordre de prendre la Haye mort ou vif. Il travailla luy-même à l'exécuter avec trois ces hommes tirez de la Garnison de Poitiers. Il attaqua durant une nuit fort obscure la maison de la Haye , & la résistance de ceux qui la défendoient luy fit passer au fil de l'épée tout ce qu'il y trouva. La Haye fut tué des premiers , & puny de sa temerité. On porta son corps dans Poitiers , où le Bourreau le mit en quartiers , qui furent exposés dans les Places publiques. Les curieux ne seront peut-être pas fâchez d'apprendre icy que c'étoit luy qui avoit composé le Journal du Siège de Poitiers par l'armée Calviniste , sous les ordres de l'Amiral de Châtillon ; & que cet ouvrage merite d'autant mieux d'être lû , qu'il est le plus exact de ceux du siècle passé , pour la matiere dont il traite.

Les affaires de la Religion étoient balancées dans le Languedoc & dans la Guyenne , par les intérêts des Chefs de l'ancienne & de la nouvelle Religion. Henry de la Tour Vicomte de Turenne , faisoit encore profession de la Catholique , & s'étoit nonobstant mis à la tête des Calvinistes ; & le Duc d'Uzès , comme s'il eût eu dessein de l'imiter , vivoit encore à la Calvi-

1575.

niste, & ne laissoit pas neammoins de commander aux Catholiques. Le secret de cette conduite consistoit en ce que le Vicomte de Turenne avoit épousé la sœur de Damville, & pretendoit s'avancer par son moyen. S'il se fût ouvertement tiré de la Communion de l'Eglise, Damville qui y étoit fort attaché, & qui ne s'étoit ligué avec les Calvinistes que par la nécessité de conserver son Gouvernement de Languedoc, n'auroit pas à la vérité rompu avec de Turenne: mais aussi n'auroit-il plus eu de confiance en luy, & ne se seroit plus mis en peine de solliciter les intérêts de ce Vicomte, avec autant de zele que les siens propres. Le Duc d'Uzes au cōtraire étoit principalement considéré à la Cour, par les services secrets qu'il y rendoit dans le parti Calviniste, où il avoit conservé des intrigues qui ne luy laissoient rien ignorer de ce qui s'y passoit d'important, & qu'il falloit qu'elle sçût: au lieu que s'il fût retourné à la Messe, les intrigues auroient cessé; & la Cour ne recevant plus de ses avis, se seroit insensiblement accoûtumée à le negliger; tant il est vray qu'un des plus grands maux que les guerres Civiles avoient causé en France, étoit l'indifférence des Religions parmi quelques-uns de la principale Noblesse.

La mort de Montbrun avoit apporté plus de préjudice aux Calvinistes dans le Dauphiné que l'on n'avoit crû; & bien loin qu'ils y fussent en état de donner la Loy aux Catholiques, il n'y avoit plus entre eux de subordination pour attaquer ny pour se défendre. Leurs Eglises à la vérité s'étoient assemblées au nombre de soixante, pour élire un

successeur à Montbrun : mais les suffrages s'étoient trouvez partagez. Les Eglises du bas-Dauphiné avoient jetté les yeux sur Gabriel de Glane-Cugié, Gentil-homme originaire du Canton de Berne, qui avoit long-temps porté les armes en Piémont sous le Maréchal de Brissac, & qui y avoit acquis beaucoup de reputation. Mais les Eglises du haut-Dauphiné luy avoient preferé François de Bonne-Lesdiguières, qui n'avoit alors que trente-deux ans, c'est-à-dire, la moitié de l'âge de son Competiteur ; mais qui donnoit déjà des marques qu'il n'y avoit point de dignité dans l'épée, où il ne pût pretendre, comme en effet, il devint quarante-cinq ans après Connétable de France. Il s'étoit trouvé à la Bataille de Dreux, & dans les autres occasions les plus dangereuses des guerres Civiles ; & quoiqu'il yeût combattu en simple Cavalier, on n'avoit pas laissé de remarquer qu'il étoit pour le moins aussi propre à commander qu'à obéir.

Et de fait, il supplanta Glane-Cugié par ses intrigues ; & comme il avoit connu par experience que les Ministres avoient la principale autorité dans son Parti, il se les attira de sorte, qu'ils ramenerent de son côté presque tous les Calvinistes Dauphinois qui s'étoient declarez pour son Competiteur. \*. Il ré-

\* Videla traité cette matière avec plus d'étendue.

tablit dans ses Troupes la discipline militaire, & il en fut également loüé par les Catholiques & par les Calvinistes, auxquels il sembloit que l'on ne fit la guerre que pour piller leurs Terres. Et de fait, Montbrun, quoiqu'il fût assez honneste-homme de sa personne, n'avoit accoustumé de punir que deux crimes, qui étoient le violement & l'incendie. Il permettoit



1575.

tous les autres à ses Soldats , & il ne jugeoit pas que sans cela il luy fût possible d'en attirer un assez grand nombre pour les opposer aux Catholiques. Lesdiguieres pour signaler sa conduite par un coup d'essay qui fût également avantageux & surprenant , profita de l'occasion d'une Fête extraordinaire qui avoit esté celebrée dans la ville de Gap pour la surprendre, pendant qu'une partie des Catholiques beuvoit & l'autre dormoit. Un de ses Soldats monta par une échelle sur les murailles , descendit dans la Ville , arracha la serrure & les verroux d'une de ses portes , & introduisit ses Compagnons , qui s'emparerent de la Place sans répandre de sang. Il ne s'y fit point d'autre changement que celui qui étoit absolument nécessaire pour la conserver aux Calvinistes , & Lesdiguieres eut la moderation de mettre en liberté l'Evêque & son Clergé , sans exiger d'eux aucune rançon.

Les Catholiques pour reparer cette perte , prirent sur Lesdiguieres la ville de Corp , & gagnerent un de ses Officiers nommé l'Ecuyer , qui retourna sous leurs Enseignes , & leur livra le Château d'Ambel. Lesdiguieres alla promptement pour recouvrer Ambel ; mais il fut bien-tôt contraint de retourner sur ses pas , parce que le Baron de Gordes , deux fois plus fort que luy , s'avança pour le combattre. Ce Baron fut pourtant quelque-temps après rappelé dans la Provence, où il étoit Lieutenant de Roy, & Lesdiguieres se presenta une seconde fois devant Ambel ; il y fit brèche en deux heures ; il le prit d'assaut , & fit pendre l'Ecuyer pour le punir de sa desertion. Il recouvra ensuite la ville de Corp , parce que Jules Centurion,

qui l'avoit prise pour les Catholiques, n'estima pas qu'il fût à propos de s'y enfermer. Il y laissa huit cens hommes qui succomberent après avoir esté attaquez par dix endroits en même-temps. La composition qu'ils obtinrent de Lesdiguières, ne leur sauva la vie que pour quelques jours, puisqu'ils perirent dans les montagnes, par où ils avoient demandé qu'on les conduisît. Gordes revenu de Provence, apprehenda que Lesdiguières ne se fâisît de Grenoble par le moyen des intelligences qu'il y avoit; & pour l'en détourner, il assiegea la ville d'Urre dans le Valentinois, & la prit en peu de jours, soit que Lesdiguières ne se mît point en peine de secourir Cugié, qui s'y étoit enfermé, ou qu'il n'osât hazarder sa petite armée, plus foible de la moitié que celle des Catholiques.

Il n'y eut point d'autre mouvement pour la Religion dans les Provinces de deçà la Loire, sinon que du Touchet, Gentilhomme Calviniste de la basse-Normandie, forma sur le Mont-Saint-Michel une entreprise qui ne luy réussit pas si-bien à la fin qu'au commencement. Il obligea trente soldats des plus déterminez de son Parti à se déguiser en Pelerins, & à se couler dans la Place un jour de Sainte Magdeleine, que la plupart des Bourgeois & de la Garnison en étoient sortis en Procession. Les trente Soldats qui n'étoient armez que de poignards & de pistolets de poche, ne furent point arrêtez au bas de la Montagne, & on leur permit même d'entrer dans le Château aussi tôt qu'ils témoignèrent de vouloir faire leurs dévotions dans l'Eglise du Monastere qui y est

1575.

enfermé. Ils tuèrent le Prêtre qui leur avoit dit la Messe, & ils se saisirent du Château & du Gouverneur Precontaud qu'ils y trouverent. Mais du Touchet qui s'étoit mis en campagne pour les seconder, n'arriva pas si promptement que les Bourgeois de la basse-Ville, persuadez qu'ils feroient infailliblement piller s'ils luy permettoient de joindre les siens, se retrancherent à la herse du Château, & donnerent le loisir à Matignon Lieutenant de Roy en Normandie, de leur envoyer sous les ordres de Viques dix Compagnies d'Infanterie, qui reduisirent les trente Soldats à se rendre, sans autre composition que celle de sauver leurs vies. Mais on ne leur tint pas ce qui leur avoit esté promis, & Matignon prétendit qu'ils ne devoient point être traitez en prisonniers de guerre, parce que du Touchet qui les avoit assemblez n'en avoit eu aucune commission, ny de l'Assemblée de Millaud, ny du Prince de Condé. Il fit là dessus couper les têtes à trois des principaux d'entre eux, qui étoient Gentilshommes, & pendre presque tous les autres.

Pour ce qui regardoit les Provinces de delà la Loire, la Nouë après la mort de la Haye avoit esté réduit à recouvrer ce qu'il avoit perdu, au lieu de penser à de nouvelles Conquêtes. L'impossibilité presque évidente de prendre la Rochelle par terre, avoit déterminé la Cour à tâcher de l'incommoder par mer; & l'on étoit assuré de réussir, pourvû que l'on s'emparât de l'Isle de Rhé. Elle n'en étoit éloignée que de deux lieues; & si elle retournoit au pouvoir des Catholiques, elle leur donneroit la commodité d'y entretenir

des Vaisseaux , qui luy rendroient la pareille en prenant tous ceux qui sortiroient de son Port. Le succès n'en étoit pas difficile; parce que les Habitans de cette Isle étant Calvinistes , les Rochelois s'étoient si peu défiés d'eux , qu'ils les avoient laissez sur leur bonne foy , & s'étoient contentez de tracer deux Forts; l'un à Saint Martin , & l'autre à la Prée , si peu avancez , qu'à peine paroissoient-ils hors de terre.

Landereau reçut ordre de la Cour d'attaquer cette Isle , & fit ses preparatifs avec tant de secret , qu'on ne s'en apperçut pas assez tôt pour y remedier. Il chargea de vieux Soldats les divers Bâtimens qu'il tenoit aux environs sous d'autres pretextes; il les conduisit luy-même: il aborda auprès de Saint Martin , & il ne laissa pas de mettre pied à terre , quoiqu'on l'eût decouvert , & qu'on chargeât les siens à mesure qu'ils descendoient : il repoussa les Ennemis , il enleva leurs quartiers l'un après l'autre : il se rendit maître de l'Isle de Rhé ; & il l'auroit conservée , si on luy eût donné le loisir de mander au Comte du Lude qu'il avoit executé son entreprise , & qu'on luy envoyât les trois mille hommes qui luy avoient esté promis pour tenir les Habitans dans la sujettion , jusqu'à ce que les Forts commencez par les Calvinistes fussent achevez. Mais il n'avoit pas apporté en abordant à l'Isle de Rhé une précaution absolument nécessaire , pour ne la pas perdre aussi facilement qu'il l'avoit conquise. Cette précaution consistoit à prendre garde qu'il ne passât aucun Bateau pour avertir les Rochelois de ce qui venoit d'arriver dans leur voisinage. Cependant ils en reçurent la nouvelle deux heu-

res après ; & la Nouë persuadé que s'il laissoit plus de vingt-quatre heures l'Isle de Rhé aux Catholiques, ils la muniroient de sorte qu'il seroit désormais impossible de les en chasser ; fit refoudre dans l'Hôtel de Ville qu'on les attaqueroit incessamment.

\* C'est le même qui a écrit l'Histoire en faveur des Calvinistes.

Il ne reserva que cinq cens des Soldats qu'il cōmandoit, & même il mit en leur place autāt de Bourgeois les plus propres aux armes ; il dōna le cōmandement de la petite armée à la Popeliniere \*, & la fit partir à l'instant , avec ordre de ne rien ménager , & d'attaquer promptement les Catholiques en quelque lieu qu'il les trouvāt retranchez. La Popeliniere s'attendoit de les rencontrer separez les uns des autres , & seulement attentifs à se délasser : mais Landereau par un secret pressentiment de ce qui luy devoit arriver, les avoit retenus dans le Bourg de saint Martin , & obligez à se contenter des vivres qui y étoient. Ainsi sa Garde avancée l'ayant averty à propos qu'il alloit avoir sur les bras toutes les forces des Rochelois ; il se mit sur la défensive, & divisa les deux mille cinq cens hommes qu'il avoit pour garder les deux avenues du Bourg , sur l'opinion que les Ennemis feroient deux attaques. Mais la Popeliniere qui s'en douta, disposa ses Troupes sur une seule colonne ; & prenant le chemin le plus large , qui étoit celuy de la main droite , tomba sur la moitié des Catholiques qui luy étoient opposée. Le combat fut tres-long , quoique Landereau ne s'y trouvāt pas. Courboulon son Lieutenant remplit dignement sa place , & sōûtint trois charges des plus furieuses ; mais il fut tué à la quatrième ; & ses Soldats l'ayant perdu cederent à l'inégalité



galité du nombre. Ils se dissipèrent si généralement, qu'aucun de leur Brigade n'alla joindre celle de Landreau, qui fut bien-tôt attaqué à son tour, parce que la Popelinier ne s'arrêta pas dans le Bourg. Il ne se seroit pas sauvé un Catholique, si les Calvinistes les eussent d'abord attaquez en même-temps par les deux endroits, puisqu'ils eussent esté pris par devant & par derriere : Mais la même précaution qui avoit esté si utile à la Popelinier au commencement de son entreprise, luy nuisit à la fin. Landreau eut moyen de se retirer ; & jugeant du succès par le peu de vigueur que les siens venoient de témoigner à la première charge, il ne douta pas d'être emporté à la seconde : Il la prévint, en marchant vers les Vaisseaux sans discontinuer de se battre ; & tous les efforts des Calvinistes ne l'empêcherent pas de monter dessus. Il retourna vers le Comte du Lude, & il reçut de luy presque autant de blâme que de loüange, pour avoir cõquis & perdu en vingt-quatre heures l'Isle de Rhé.

La Popelinier rentré dans la Rochelle, obligea le Conseil de Ville à contribuer extraordinairement pour achever les Forts de Saint Martin & de la Prée, & la vertu de la Nouë fut mise à une nouvelle épreuve. Isabelle de France, fille aînée de Henry second, & Reine d'Espagne, étoit morte d'une maniere qui donnoit occasion de soupçonner qu'elle eût esté empoisonnée. Philippe second son mary pour faire cesser un bruit qui luy étoit si préjudiciable, avoit promis six mille écus d'argent comptant à chacun de ceux qui épouseroient les Demeiselles Françoises qui avoient suivy Isabelle en Espagne, & étoient demeu-

1575. rées auprès d'elle jusqu'à sa mort. Belsme, Gentil-homme Allemand, s'étoit rendu fameux à la Saint-Barthelemy, en entrant le premier dans la Chambre de l'Amiral de Châtillon, & en luy portant le coup mortel. Il étoit depuis demeuré dans l'Hôtel de Guise; & comme il n'avoit point de bien, il y reçut pour grace le plaisir qu'on luy fit de le choisir pour Epoux d'une des Demoiselles d'Isabelle.

Les Historiens contraires à la Maison de Guise se déchaînent icy contre elle, & prétendent qu'elle commença dès-lors le terrible projet qui fut depuis executé sous le nom de la sainte Ligue: Que Belsme fut envoyé vers Philippe second, sous prétexte d'épouser la Demoiselle qui luy avoit esté promise, & d'en recevoir la dot; mais en effet, pour renouer les intelligences entre la Maison d'Espagne & celle de Guise, commencées durant le Traité de Cercamp, entre les Cardinaux de Lorraine & de Granvelle, & depuis interrompuës: Qu'il eut diverses Conferences avec Sa Majesté Catholique: Qu'il luy representa que Henry trois s'étoit rendu incapable par ses débauches d'avoir des enfans, & qu'ainsi la Couronne de France passeroit au Duc d'Alençon, qti n'étoit pas bon Catholique, comme il l'avoit assez témoigné en se mettant à la tête des Calvinistes: Que l'ancienne Religion deviendrait alors plus foible que la nouvelle, qui ne perdrait pas une si belle occasion de l'exterminer: Que l'Espagne toute puissante qu'elle étoit, ne le seroit plus assez pour éviter sa propre ruine; & qu'il valoit mieux qu'elle la prévint, en appuyant dans la France un Parti si considerable, pour empê-

cher le Duc d'Alençon de parvenir à la Couronne, s'il ne donnoit des assurances de demeurer Catholique, & pour le contraindre durant tout son regne de tenir la parole qu'il auroit donnée: Que ce Parti étoit presque formé, & que Henry de Lorraine, troisiéme Duc de Guise, offroit d'en être le Chef; pourvû que Sa Majesté Catholique s'engageât à ne le laisser manquer ny de Troupes ny d'argent, supposé qu'il en eût besoin.

1575.

Mais il est constant que le Duc de Guise n'avoit point traité avec Philippe second avant l'année mille cinq cens quatre-vingt cinq, qui ne fut que la dixiéme après celle-cy, & que par conséquent la pretendüe negociation de Besme est toute chimerique: Que ce Gentilhomme étoit bien homme de main; mais non pas d'esprit, & qu'il n'y avoit point de domestique dans la Maison de Guise plus mal-propre que luy à conduire une intrigue: Qu'il avoit esté Page du second Duc de Guise durant trois ans, pendant lesquels on avoit eu bien de la peine à luy montrer à lire, & à signer son nom: Qu'en quittant les chausses on luy avoit donné une Enseigne dans l'Infanterie Françoisé, où il avoit toûjours servy, & que ce n'étoit pas là une Ecole convenable pour apprendre à mettre la dernière main à la conclusion de la Ligue: Que s'il eût traité en Espagne, les Calvinistes, qui l'enleverent à son retour, lorsqu'il s'en déffoit le moins, lui en auroient trouvé quelques papiers, & que neanmoins ils conviennent qu'il n'en avoit aucun.

Il est donc vray que le plus grand crime de Besme étoit, qu'en tuant l'Amiral il s'étoit rendu odieux à

1575.

tous les Calvinistes, & même à la plus grande partie des Catholiques; & que la Maison de Guise voulant prévenir les querelles qu'il luy attireroit en demeurant son domestique, luy avoit procuré l'établissement honnête dont on vient de parler. Et de fait, il étoit déjà dans le Poitou quand il fut rencontré auprès de Coutras par Bertoville, Gentilhomme Calviniste, qui conduisoit un Parti de cinquante Cavaliers. Bertoville qui l'avoit vû plusieurs fois le reconnut, quoiqu'il se fût déguisé, & le fit prisonnier de guerre. Il le conduisit en lieu de sûreté, & promit de le mettre en liberté, pourvû qu'il payât une bonne rançon. Besme persuadé qu'il ne sortiroit jamais assez-tôt des mains de ses Ennemis, offrit jusqu'à mille écus pour hâter son élargissement; & Bertoville, quoique surpris de la grandeur de la somme, n'osa pourtant l'accepter qu'après en avoir communiqué avec la Nouë. Il l'alla trouver à la Rochelle, & il luy dît que la Justice divine avoit mis à sa discretion le Bourreau de l'Amiral; qu'il étoit resolu de s'en défaire; mais qu'il prétendoit auparavant en tirer mille écus: Qu'il toucheroit cette somme, & qu'il le mettroit en liberté; mais qu'il le feroit attendre à un quart de lieuë delà par cinq ou six personnes masquées qui se faisoient de sa personne, & luy arracheroient le cœur pour le manger à belles dents, après luy avoir fait endurer les tourmens les plus atroces.

La Nouë irrité d'une telle proposition, répondit à Bertoville que la passion l'aveugloit, & l'empêchoit d'appercevoir que l'infidélité dont il prétendoit user



à l'égard de Besme, seroit sans comparaison plus nuisible qu'utile à ceux de la nouvelle Religion : Que dans toutes les Provinces du Royaume, excepté le Languedoc, les Calvinistes étoient les plus foibles, & que par conséquent ils avoient intérêt d'entretenir la bonne guerre, puisque si la mauvaise étoit ouverte, pour un prisonnier Catholique qu'ils égorgeroient de sang froid, les Catholiques égorgeroient cent Calvinistes : Que si en rencontrant Besme il l'eût tué, on auroit pû faire courir le bruit que ç'auroit esté dans les formes ; & la chose eût esté d'autant plus vraisemblable, qu'il n'y auroit point eu de témoins : mais tout le monde sçachant qu'il avoit esté traité d'abord en prisonnier de guerre, il n'y avoit point d'autre parti à prendre que celui de recevoir l'argent qu'il offroit, & de le délivrer sincèrement, ou de commencer en France une guerre semblable à celle des Anthropophages.

Bertoville n'osa disconvenir du raisonnement de la Nouë, & demeura persuadé que s'il pretendoit se défaire de Besme, il ne devoit pas en tirer de rançon : mais il avoit esté fort amy de l'Amiral, & il ne pouvoit se résoudre de donner la vie à celui qui l'avoit tué. Il s'occupoit encore trop des pensées de l'avenir, & comme il connoissoit parfaitement le genie des Calvinistes, il prévoyoit qu'il s'attireroit l'inimitié de tous ceux de cette Secte en general, & d'un chacun d'eux en particulier, s'il negligoit de les vanger de la personne qu'ils haïssoient le plus. Il se contenta donc de repartir à la Nouë qu'il suivroit son avis : mais il ne fut pas plutôt hors de la présence,



1575.

qu'il chercha les moyens d'ôter la vie à Besme, sans paroître avoir violé le droit des gens. Il consulta ses amis. & l'expedient dont il convint avec eux, fut qu'il aposta un de ses domestiques, qui souffrit qu'il le maltraitât en présence de Besme. Le domestique. laissa passer quelques jours, & feignit ensuite d'être resolu de faire repentir Bertoville de l'injure qu'il en avoit reçue : Il s'en plaignit à Besme, & il offrit de luy épargner les mille écus de sa rançon, pourvû qu'ils se sauvassent ensemble, & qu'il luy procurât une autre condition. Besme charmé de cette ouverture, embrassa le domestique, promit de luy trouver un Maître plus raisonnable que Bertoville, & de luy donner cependant de quoy subsister. Il convint avec luy de l'heure de la minuit suivante pour celle de leur commune évafion. Il ne se presenta point d'obstacle à Besme au sortir de la prison ; mais il avoit fait à peine un demy-quart de lieuë, qu'il apperçut six Cavaliers qui couroient après luy. Bertoville étoit à leur tête, & avoit pris la précaution de faire trouver sur le lieu des Catholiques qui luy servissent de témoins. Il arrêta Besme ; il luy reprocha la perfidie qu'il commettoit, en s'enfuyant après être convenu de sa rançon ; il ne luy donna que peu de momens pour se preparer à la mort, & ensuite il le tua d'un coup de pistolet. Mais la supercherie ne fut pas si bien conduite à la fin qu'elle l'avoit esté au commencement ; & Bertoville pour n'avoir pas esté assez méchant, donna lieu de découvrir ce qu'il vouloit cacher. Son domestique n'étoit pas moins coupable que Besme, & meritoit éga-

lement d'être puny. S'il n'y eût point eu de distinction dans leur mort, les Catholiques n'auroient point eu de pretexte plausible de se plaindre ; mais Bertoville se contenta de décharger sur son domestique quelques coups de bâton, & de luy dire des injures. Il le ramena dans sa maison, sous pretexte de luy faire souffrir une mort d'autant plus cruelle qu'elle seroit plus lente ; mais il le traita si-bien depuis, & les Calvinistes luy firent tant de presens, que les Catholiques s'apperçurent bien-tôt que l'on récompensoit en luy la perfidie dont il avoit usé.

Henry trois en fut tellement persuadé, qu'il demanda au Conseil de la Rochelle qu'on luy fit justice de Bertoville, ou qu'on le mît entre les mains du Prevôt des Maréchaux de Poitiers, qui travailleroit à luy faire son Procès : Mais le Conseil de la Rochelle le fit esquiver, & il arriva bien-tôt après à la Cour une affaire qui la détourna de pour suivre les deux coupables de la mort de Besme.

Le Senat de Pologne avoit crû que Henry ne demeureroit en France que jusqu'à ce qu'il eût établi une Paix solide entre les Sujets Catholiques & Calvinistes, & qu'immédiatement après il laisseroit le Gouvernement de ce Royaume à la Reine sa mere, & retourneroit en Pologne pour y demeurer une année entiere, après laquelle il feroit autant de séjour en France, & partageroit ainsi sa vie, en la passant alternativement dans ces deux Etats. Mais ils se desabuserent, en apprenant que Sa Majesté avoit preferé la guerre contre les Calvinistes à la Paix, & que ç'avoit esté par le conseil de la Reine sa

1575.

mere. Ils prévirent là-dessus qu'il s'étoit attiré pour ennemy un Parti qui luy donneroit tant d'exercice , qu'il n'auroit jamais le loisir de les revoir , & ils penserent serieusement à l'élection d'un autre Roy.

Ils furent encore choquez plus qu'on ne sçauroit croire, du mariage de Henry avec la fille du Comte de Vaudemont , & l'on en a déjà vû la raison. Elle consistoit en ce qu'il s'étoit engagé à la Princeesse Isabelle, dernière de la Maison Royale des Jagellons, & qu'il avoit crû que la disproportion de l'âge obligeroit ses nouveaux Sujets à le dispenser de son serment à cet égard , ou qu'il surviendrait quelque accident qui le mettroit hors d'état de tenir parole. Et de fait , il y a de l'apparence que les Polonois ne l'y auroient pas forcé , si d'un côté il eût toujours demeuré avec eux , & d'un autre il eût feint de vouloir passer sa vie dans le celibat. Mais après qu'il eut sorty de Pologne & recherché la Princeesse de Suede , les Polonois irrités qu'il la preferât à la leur , luy reprocherent par écrit son infidelité , & ils parlerent même de le déposer aussi-tôt que la nouvelle leur eut esté portée de ses nœces avec la Princeesse de Vaudemont. Mais comme il n'y avoit point d'exemple d'une semblable chose dans leur Histoire , & qu'ils avoient à ménager leur reputation , ils écrivirent à Henry une Lettre , qui pour être tout-à-fait honnête , n'en étoit ny moins artificieuse ny moins pressante.

Ils n'y faisoient aucune mention de la Princeesse Isabelle ; car outre que l'injure qu'elle avoit reçue étoit désormais irreparable , ils pretendoient éviter le

le reproche que Henry leur auroit pû faire, en repliquant qu'ils avoient exigé de luy une condition contraire aux bonnes mœurs, en l'obligeant d'épouser à vingt-trois ans une Princeſſe incapable d'avoir des enfans; & ils apprehendoient de donner atteinte à leur liberté, s'il paroifſoit qu'ils l'euffent dépoſé pour une autre raiſon que celle de les avoir quittez ſans leur conſentement. Ils ſe contenterent donc de ſe plaindre modestement de ſa ſortie hors du Royaume, dans les circonſtances qu'elle étoit arrivée: Encore ſuppoſoient-ils pour luy faire plaiſir, qu'il en eût eu des raiſons indiſpenſables. Ils ajoûtoient enſuite que la Pologne confinoit à trois Ennemis ſi redoutables, qu'il ne luy étoit pas poſſible de ſe paſſer long-temps de la préſence de ſon Roy: Que depuis que les Turcs avoient renduës tributaires les Provinces de Tranſylvanie, de Moldavie, & de Valachie, ils n'avoient pas diſcontinué d'entreprendre ſur la Pologne; & que quand ils avoient ceſſé de luy faire directement la guerre, ils avoient excité les petits Tartares à la ravager: Que les Moſcovites avoient uſurpé ſur la Lithuanie le Duché de Smolensko, & qu'il y avoit ſi peu d'apparence de le laiſſer plus long-temps entre leurs mains, que Henry s'étoit offert de le recouvrer incontinent après ſon Couronnement: Qu'enſin la Maiſon d'Autriche conſervoit depuis ſix-vingts ans des prétentions ſur la Pologne; qu'elle avoit ſon Parti formé dans le Senat, & dans la haute Nobleſſe: Qu'il n'étoit point arrivé d'Election dans laquelle elle n'eût eu ſa brigue; & que pour menacer d'un côté pendant qu'elle ſollicitoit d'un autre,

1575.

elle avoit fait avancer des Troupes sur la Frontiere de Silesie durant tous les interregnes de la Pologne : Qu'il s'ensuivoit delà que comme les Polonois étoient obligez à se donner promptement un Roy, lorsqu'ils n'en avoient plus : Qu'ils ne pouvoient le souffrir long-temps absent ; & qu'y ayant déjà près d'un an que Sa Majesté étoit partie, ils la conjuroient de revenir : Qu'ils ne doutoient pas qu'elle n'eût des affaires importantes dans son Royaume hereditaire ; mais qu'après y avoir bien pensé, ils ne les trouvoient pas de même nature que celles de la Pologne, puisque la France étoit en Paix avec tous ses voisins ; & que pour ce qui regardoit les troubles du dedans, la Reine mere étoit assez habile pour les appaiser, supposé que Henry luy donnât assez d'autorité pour cela : Que si Sa Majesté ne se mettoit point en chemin dans deux ou trois mois au plus tard, elle ne trouvât pas mauvais que ses tres-humbles & tres-fideles Sujets de Pologne se tinssent pour abandonnez, & pourveussent à leur sûreté, par la voye que le droit des gens, & la Loy fondamentale de leur Monarchie leur avoient mise en main.

Henry fut d'autant plus touché de cette Lettre, qu'il étoit convaincu que les Polonois avoient raison. Il ne pensoit plus à retourner en Pologne ; & les délices l'avoient déjà tellement amoly, que quand il auroit esté paisible en France, & qu'il eût esté assuré de conserver la Couronne de Pologne en y faisant un petit voyage, il n'auroit pas voulu se mettre en chemin à ce prix : mais il se trouvoit tellement embarrassé du Duc d'Alençon son frere, qu'il ne sça-



voit point d'autre expedient pour s'en délivrer , que de l'envoyer en Pologne. Il se souvenoit que la Reine mere l'avoit autrefois opposé lorsqu'il n'étoit encore que Duc d'Anjou au Roy Charles neuf , dans la seule veüe de maintenir son autorité par la mesintelligence de ses deux fils aînez ; & il ne doutoit pas que cette Princesse ne soulevât contre luy le Duc d'Alençon par la même raison.

Il avoit de plus le défaut qui n'est que trop ordinaire aux Princes , de prêter plus volontiers l'oreille aux faux rapports qu'aux veritables , & il en avoit esté puny par le soupçon qu'on luy avoit donné que son frere n'attendât à sa vie. Le meilleur moyen de l'en empêcher étoit de l'éloigner par un établissement à cinq cens lieües de la France ; & la Couronne de Pologne paroissoit d'autant plus aisée à obtenir pour ce Prince , que les Polonois étoient accoutumés à ne pas chercher de Rois hors la famille du dernier , tant qu'il y en avoit eu de propres à regner. Ainsi Sa Majesté choisit Despeffes pour l'envoyer en Pologne , sous pretexte d'excuser son retardement ; mais en effet , pour disposer les Polonois à luy conserver la Couronne , nonobstant sa longue absence ; & s'il ne le pouvoit , pour les disposer à prendre le Duc d'Alençon pour leur Roy. La réponse dont il le chargea fut écrite en même style que la Lettre qu'il avoit reçüe.

Sa Majesté disoit être revenuë en France à dessein de moyenner une parfaite reconciliation entre les Catholiques & les Calvinistes ; mais qu'elle y avoit trouvé tant d'obstacles des deux côtez , qu'elle avoit

1575.

reconnu qu'il falloit laisser encore battre les deux Partis, jusqu'à ce qu'un plus grand affoiblissement les rendît plus traitables : Que sa presence étoit justes-là si nécessaire en France, que la Reine mere, quoique plus habile qu'on ne s'imaginoit, n'y pouvoit suppléer ; & que quand il seroit vray de dire que la Pologne n'en avoit pas moins de besoin, elle ne devoit pas être préférée à la France, puisque les Royaumes électifs n'entroient point en comparaison avec les héréditaires ; mais que grâces à Dieu les Polonois n'étoient pas réduits à une telle extrémité, qu'ils ne pussent résister à leurs Ennemis avec leurs propres forces, secondées de celles qu'ils recevoient de France, en attendant que leur Roy en menât luy-même en Pologne de plus considérables : Que la principale Noblesse devoit se souvenir que le Sultan Amurat trois luy avoit écrit, qu'il ne l'attaqueroit ny directement, ny indirectement, pourvû qu'elle élût le Duc d'Anjou : Qu'elle avoit accepté cette offre, & que les Turcs n'avoient jamais tenu de parole plus religieusement que celle-là : Que depuis l'élection de Sa Majesté Polonoise, non seulement il ne s'étoit fait aucune irruption de leur part ; mais encore ils avoient empêché les petits Tartares de continuer leurs courses dans la Podolie : Que Sa Majesté recevoit de temps en temps des Lettres de la Porte du Grand Seigneur, qui la confirmoient dans l'assurance d'un bon voisinage ; & que quand on y manqueroit, si les Princes Allemans refusoient de laisser passer sur leurs Etats une armée Françoisse pour aller en Pologne, ils consentiroient au moins qu'on

levât chez eux , aux dépens de la France, des Troupes d'Infanterie , qui seroient plus que suffisantes pour repousser les Turcs , après qu'elles auroient joint la Cavalerie de Pologne : Que les Moscovites ne pensoient qu'à conserver Smolensko , & qu'ils étoient si éloignez de poursuivre leurs conquêtes dans la Lithuanie , qu'ils acheteroient volontiers des Polonois la Paix ou la Trêve ; à condition qu'on ne les pressât pas de restituer Smolensko : Qu'entîn la Maison d'Autriche n'étoit pas plus à craindre que les Turcs , & que les Moscovites ; & que l'on pouvoit juger du genie de l'Empereur Maximilien second par sa conduite si pacifique , qu'il n'avoit jamais déclaré de guerre , & n'en avoit soutenu aucune , sans faire en même-temps tous ses efforts pour la terminer , par quelque accommodement : Qu'il n'étoit pas assez puissant de luy-même pour attaquer la Pologne , & que les Allemans qui ne vouloient pas qu'il s'agrandît , se garderoient bien de l'aider à conquérir les Etats de leurs voisins : Qu'ainsi rien n'empêchoit les Polonois de donner à leur Roy le temps nécessaire pour rétablir la France dans une profonde tranquillité ; & que pour la déposition dont ils sembloient le menacer par les derniers mots de leur Lettre , il n'avoit pas lieu de l'apprehender : Qu'il avoit esté élu tellement dans les formes , que l'Histoire de Pologne ne parloit d'aucun Roy qui eût eu un si grand nombre de suffrages : Que pour y donner atteinte , il faudroit auparavant faire le Procès à Sa Majesté , qui sentoît , Dieu-mercy , sa conscience nette , outre que cet attentât étoit sans exemple.

1575.

Despeffes fut assez bien reçu en Pologne pour ce qui regardoit sa personne : mais la réponse qu'il avoit portée irrita les esprits , au lieu de les adoucir. Ils étoient persuadés que leur liberté consistoit à pouvoir déposer les Rois sans leur faire le procès , & qu'ils n'avoient besoin pour cela que de la notoriété publique : que ces Princes n'eussent pas observé avec assez d'exactitude les Articles qu'on leur avoit présentés à signer , avant que l'Archevêque de Gnesne leur mît la Couronne sur la tête. Il y en avoit deux , que Henry ne pouvoit disconvenir d'avoir violez : l'un étoit son engagement à ne pas sortir de Pologne sans le consentement du Senat ; l'autre sa promesse d'épouser la Princesse Isabelle. On ne parla pourtant que du premier ; mais il suffit pour la convocation d'une Diette vers la fin de l'Automne mil cinq cens soixante-quinze. On ne dissimula pas que Henry y seroit déposé , & qu'on luy donneroit un successeur. Henry en eut d'autant plus de dépit , qu'il auroit souhaité que l'affaire se passât d'une manière plus honnête , & que la Noblesse de Pologne luy demandât une démission en faveur du Duc d'Alençon. Cependant il étoit aisé de juger par le peu de mesures qu'elle gardoit à son égard , qu'elle ne pensoit à l'élection d'aucun François ; & ce fut principalement pour s'exempter de recevoir l'affront tout entier , que Henry renvoya en Pologne Pibrac avec la qualité d'Ambassadeur extraordinaire.

On ne luy donna pas d'instruction par écrit , parce qu'elle eût esté inutile , personne ne sachant mieux que luy ce qu'il y avoit à faire dans la Com-



mission dont on le chargeoit ; mais en récompense il obtint un pouvoir sans limite , & quinze mille écus d'argent comptant. La guerre Civile avoit tellement interrompu le commerce , qu'il eut de la peine à trouver des Lettres de Change ; & cette seule considération le reduisit à mettre son argent dans son carrosse , sur l'opinion qu'il y feroit en aussi grande sûreté que sa personne. Mais ceux qui avoient intérêt que la Couronne de Pologne ne demeurât pas plus long-temps dans la Maison de France , pensèrent à retarder le voyage de Pibrac ; & pour y parvenir , publièrent qu'on luy avoit donné de l'argent & des Lettres de Change pour lever des Troupes dans l'Allemagne , & il n'en falut pas davantage pour attirer à ses trousses tant de voleurs , qu'enfin il fut pris & battu d'une maniere tout-à-fait outrageuse. On mit son carrosse en pieces , on emporta son argent , on tua ses domestiques , & peu s'en falut qu'on ne le traitât de même. Il ne jugea pas à propos de retourner à Paris ; mais il écrivit au Roy qu'il n'avoit plus d'argent ny d'équipage. Il se passa deux ou trois mois sans que l'on y pourvût , & il tint uniquement à cela que la Diette de Pologne ne fût moins desavantageuse à Henry.

Pibrac traversa l'Allemagne en simple voyageur , & n'arriva pourtant sur la frontiere de Pologne qu'après l'ouverture de la Diette. Il eût esté honteux pour luy d'y paroître sans train ; & il n'osa s'y hasarder , dans la crainte que la haine des Polonois pour la Nation Françoisse ne dégénéra en mépris , s'ils le voyoient moins accompagné que les Ambassadeurs



1575.

des autres Princes pretendans à la Couronne. Il se contenta d'écrire à la Noblesse une Lettre, qui fut leuë en pleine Assemblée. Il y repetoit une partie de ce que le Roy son Maître avoit dit dans la réponse que l'on vient d'abreger, & il ajoûtoit que sa Majesté ne pouvoit estre déposée, sans que l'on donnât atteinte à la Jurisprudence de Pologne : Qu'il n'y avoit point de Loy qui privât les Rois du Droit de regner, pour estre sortis du Royaume sans le consentement du Senat; & qu'il n'y en avoit pas plus d'usage, puis-que le cas n'étoit jamais arrivé : Que l'on pouvoit bien y mettre ordre pour l'avenir; mais qu'en attendant, Sa Majesté Polonnoise devoit profiter de sa bonne fortune : Que quand il y auroit une Loy, la Noblesse de Pologne n'auroit pas seule l'autorité de l'interpreter, & que ce seroit à Henry trois aussi bien qu'à elle : Qu'il y avoit deux sortes de consentemens, l'un exprés, & l'autre tacite, & que Sa Majesté estoit presumée avoir obtenu du Senat le dernier, puisqu'il n'y avoit jamais eu de plus fortes raisons pour quitter la Pologne, que celle d'aller prendre possession du Royaume de France : Qu'il ne falloit pas douter que les Senateurs n'eussent agréé dans le fond de leur ame, que Henry trois prit cet expedient, puisqu'il n'y avoit aucun d'eux qui ne l'eût fait aussi bien que luy, s'il se fût trouvé en sa place : Que le Royaume de France estoit sans difficulté le premier de la Chrétienté, & que l'on devoit avoir plus d'égard à celui qui le possédoit qu'aux autres Rois : Que la Déposition estoit atroce d'elle-mesme; & que si l'on en usoit dans toute son étendue, on irriteroit au  
dernier

dernier point le plus vaillant & le plus genereux des Princes , qui ne manquoit pas d'inclination à la vengeance , & qui en avoit les moyens : Que si on ne l'estimoit pas capable de regner en mesme temps sur les François & sur les Polonnois , il ne seroit pas impossible de le disposer à se démettre de la Couronne de Pologne , pourvû qu'il fut asûré qu'elle passât immédiatement de sa teste sur celle de son frere.

Si Pibrac eût prononcé de vive voix ce qu'il disoit par écrit , il auroit desabusé les Polonnois de la mesme maniere que l'Evêque de Valence avoit sçu leur persuader que Henry trois n'avoit rien contribué au massacre de la Saint Barthelemy : mais sa Lettre contenoit des faits que les Polonnois ne pouvoient concevoir sans en estre informez plus au long , & cela seul fut cause que la plûpart de ceux qui l'oüirent n'en comprirent pas le veritable sens. Ils s'imaginerent que Henry trois pretendoit qu'ils se fussent engagez à luy par un lien plus étroit qu'à l'ordinaire , & ils conclurent là-dessus à le déposer incessamment.

Ceux qui pretendoient luy succeder , augmentèrent le mécontentement de la Diette par cette ruse. Ils avoient reçu de France des avis , qui portoient que l'on y avoit découvert une conspiration du Duc d'Alençon contre la vie de Henry trois : Ils ne se contenterent pas de le croire , ny d'essayer d'en persuader les autres , mais de plus ils inventerent toutes les circonstances qui servoient à rendre cet attentat plus vraisemblable : Ils en composerent une Relation , & ils la publierent comme leur ayant esté en-

1575.

voyée de bon lieu. Elle passa si promptement de main en main, que la plupart de la Noblesse prevenüe du fraticide prétendu, ne témoigna que de l'horreur pour le Duc d'Alençon, quand Despesles jugea depuis à propos de le proposer à l'Assemblée.

Il fut donc impossible d'empêcher la Déposition de Henry trois; & tout le ménagement que l'on eut pour la reputation de la France, fut de dire à l'oreille de Despesles, qu'il s'abstint pour quelques jours de paroître en public. On proceda immédiatement après à une nouvelle Election; & l'Ambassadeur de Suede brigua pour Sigismond de Vasa; l'Ambassadeur de Moscovie pour le Prince Michaloüitz; & l'Ambassadeur de l'Empereur pour l'Archiduc Maximilien d'Autriche.

Sigismond avoit la recommandation de sa Mere, Sœur aînée de Sigismond Auguste Roy de Pologne, & il se faisoit considerer luy-mesme par la bonté de son naturel & par la douceur de ses mœurs. Mais il y avoit deux obstacles à son Election, que ceux qui negocioient pour luy ne p<sup>u</sup>rent surmonter. Le premier & le principal venoit de sa jeunesse: il estoit sans exemple, que les Polonnois eussent élu pour Roy un homme au dessous de vingt ans, & Sigismond n'en avoit que onze. Ils ne s'étoient pas mesme dispensés de cette coûtume, lorsqu'ils avoient eu la paix avec tous leurs voisins, & il n'y avoit pas d'apparence qu'ils la violassent presentement qu'il s'agissoit de recouvrer une grande partie de la Lithuanie, que les Moscovites avoient usurpée.

Le second estoit tiré de l'établissement de Sigismond de Vasa, trop grand au gré des Polonnois. Ce Prince estoit déjà assuré de succéder à Jean trois son Pere au Royaume de Suede; & s'il devenoit encore Roy de Pologne, il seroit à craindre qu'il n'employât les forces de son Royaume hereditaire, pour opprimer son Royaume électif, ou du moins qu'ayant un double Domaine, il ne fournît aux Polonnois un continuel pretexte de jalousie en quelque maniere qu'il se comportât: Car s'il aimoit l'épargne, il amasseroit un Trésor qui serviroit quand il luy plairoit à s'acquérir plus de creatures dans la Pologne; qu'il n'étoit expedient pour le bien de la Republique; & s'il avoit plus d'inclination pour la dépense, il causeroit un plus grand mal à ses nouveaux Sujets, en introduisant le luxe entre-eux, & en entretenant un train que ses Successeurs ne pourroient imiter sans mettre de nouvelles impositions.

Le Prince Michaloüitz estoit sujet aux deux inconveniens que l'on vient de marquer: mais il y remedia, par une offre qui fut sur le point d'être acceptée. Le Grand Duc de Moscovie son pere représenta par le Chef d'une Ambassade de trois cens personnes envoyée exprés, que les Polonnois & les Moscovites étoient sur le point d'entrer dans une sanglante Guerre, qui selon toutes les apparences humaines dureroit tres-long temps: Que la ville de Smolensko estoit presque imprenable par sa situation, & que les Moscovites y avoient ajoûté les travaux qui servoient pour en empêcher l'accez: Qu'ils avoient outre cela deux cens mille Soldats pour la:

1575.

couvrir, & que les Polonnois seroient contrainsts de leur passer sur le ventre. Si la Victoire se déclaroit pour les Moscovites, ils seroient asûrez de conquérir le reste de la Lithuanie, où il n'y avoit plus de forteresse capable de les arrêter; & s'ils étoient battus, les Polonnois se seroient tellement affoiblis en vainquant, qu'ils ne seroient plus en état d'assiéger Smolensko. Au lieu que s'ils agréoiént pour leur Roy le Prince de Moscovie, outre que l'on estoit prêt de leur donner toutes les asûrances imaginables qu'il n'attenteroit point à leur liberté; on y ajoutoit deux Propositions qui ne pouvoient estre rejetées par des hommes de bon sens: L'une, que les Moscovites rendroient Smolensko, & généralement tout ce qu'ils avoient conquis sur la Pologne: L'autre, que pour ôster à l'avenir toutes les semences de Guerre entre les deux Nations, la Moscovie mettroit la Polonoise en possession de toutes les Terres sur lesquelles elle avoit des pretentions, & l'on formeroit de concert entre les deux Etats une si forte barriere, qu'il seroit également difficile de la forcer des deux côtez.

La Noblesse de Pologne ébloüie par le discours du Chef de l'Ambassade Moscovite, s'écria confusément qu'il falloit nommer des Députez, qui ajustassent avec luy les Articles qu'ils offroiént en general; & la chose auroit esté dès-lors résolüe, si le Comte de Schuatzbourg, Ambassadeur de l'Empereur, ne s'y fût opposé, par une remontrance qu'il fit sur le champ, & dont on distribua le lendemain par son ordre près de neuf mille copies. Il demouroit d'ac-



cord que les propositions des Moscovites étoient charmantes; mais il soutenoit aussi qu'elles ne pouvoient être plus artificieuses, & il se fendoit sur ce qu'elles étoient de telle nature, qu'il dépendroit uniquement d'eux de les exécuter ou non. Cependant, il n'y avoit point de Nation dans le monde plus sujette à l'infidélité que la leur, & il suffisoit d'avoir une grossière connoissance de leur Histoire, pour sçavoir qu'ils n'avoient jamais accompli de bonne foy aucun des Traitez qu'ils avoient pû violer avec impunité: Qu'ils ne specifioient pas s'ils restitueroient Smolensko dans le même état qu'ils l'avoient pris, ou s'ils le rendroient démantelé; & que neanmoins il y avoit une extrême différence de l'un à l'autre, puisque s'ils le démanteloient, ils recouvreroient à l'avenir le Duché qui portoit son nom, quand il leur plairoit, la Noblesse de Pologne n'étant pas d'humeur à contribuer pour la réparation des Ramparts abattus; & s'ils rendoient la Place en état de défense, il leur seroit aisé de la surprendre, supposé que le fils du Grand Duc regnat en Pologne, parce qu'il seroit alors le Maître de la Garnison que l'on y mettroit, & des munitions de guerre & de bouche nécessaires à sa subsistance: Qu'encore que la Pologne & la Moscovie fussent contiguës, il n'y avoit pas dans le reste du monde deux Monarchies dont le Gouvernement fût plus opposé: Que les Moscovites vivoient dans un esclavage plus universel que les Turcs; & que les Polonois au contraire ne se soumettoient à leurs Rois, qu'à condition d'en demeurer toujours les maîtres: Que le Prince Michaloïtch avoit esté nourry

1575.

dans les mœurs de son Païs, & qu'il étoit par là incapable de regner en Pologne, puisqu'il faudroit qu'il se fit une continuelle violence pour donner des ordres moderez; & que quand la mort de son pere l'appelleroit à la Souveraineté de Moscovie, il se trouveroit réduit non seulement tous les jours, mais encore à chaque moment, à condamner par sa conduite ce qu'il viendrait d'approuver, & d'approuver ce qu'il viendrait de condamner. Qu'alors la Moscovie ne courroit pas de risque d'être réduite en Province de la Pologne, puisque les Monarchies Aristocratiques, sur-tout, lorsqu'elles étoient électives, ne succomboient jamais à la tentation de s'agrandir par des voyes injustes ou violentes. Mais la Pologne seroit exposée au danger presque inévitable de devenir Province de la Moscovie, parce que d'un côté elle se feroit donnée un Maître toujours attentif à ravir sa liberté, & d'un autre côté ce Maître seroit toujours informé des querelles qui surviendroient entre la haute Noblesse, & l'extermineroit infailliblement par le moyen ordinaire aux Tyrans, qui consistoit à ne protéger le parti le plus foible contre le plus fort, qu'à fin de le mieux accabler ensuite.

Les raisonnemens que l'on vient d'abréger, étendus avec beaucoup d'éloquence & de force dans un discours de soixante-dix pages d'impression, convainquirent d'abord le Senat, & depuis la Noblesse de Pologne. Mais encore que la Diette fût résoluë d'exclure le Prince de Moscovie, elle n'en étoit pas plus disposée à l'élection de l'Archiduc Maximilien: & de fait, la plupart des inconveniens dont elle ve-

noit d'être menacée luy revenoient dans l'idée, & ne luy faisoient pas moins apprehender pour sa liberté, que si elle eût élu le Prince de Moscovie. 1575.

La Maison d'Autriche avoit autant d'ambition que celle de Moscovie; & si l'on redoutoit le Gouvernement de Michaloüitz, ce n'étoit que par la seule crainte qu'il ne devint Tyran dans la Pologne, puisque les Moscovites ayant toujours vécu dans l'esclavage, ce n'étoit pas les tyranniser que de leur commander à baguette. Mais il n'en alloit pas de même de Maximilien, puisque l'apprehension que l'on avoit de luy, seroit fondée sur deux exemples si considerables & si évidens, qu'il faudroit avoir perdu le sens pour n'en estre pas convaincu: Qu'avant que la Maison d'Autriche eût monté sur les Trônes de Hongrie & de Bohême, ces deux Monarchies n'étoient ny moins Aristocratiques, ny moins Electives que celle de Pologne; & il y avoit tant de ressemblance entre elles pour les Loix, qu'il sembloit qu'elles eussent eu un même Legislatteur: Cependant Ferdinand d'Autriche, qui fut depuis Empereur, n'avoit pas plutôt esté preferé à ses Competiteurs pour les Couronnes de Hongrie & de Bohême, à cause qu'il avoit épousé la fille & la sœur des deux derniers Sagellons, qui en avoient esté Rois, qu'il avoit sapé les Loix fondamentales de ces deux Etats.

L'Empereur Maximilien son fils avoit poursuivi son dessein, & travaillé avec tant de succès, que la Hongrie & la Bohême se trouvoient présentement hereditaires: Qu'il en arriveroit de même à la Pologne

1575.

si elle jettoit les yeux sur l'Archiduc Maximilien , & qu'il ne serroit de rien de repliquer que ce Prince n'étant que cadet de cadet de la Maison d'Autriche , ne seroit pas assez fort pour assujettir les Polonois , quand il en auroit le dessein , puisque par la même raison que l'Espagne n'avoit rien épargné pour briguer les suffrages des Electeurs de l'Empire , afin qu'ils donnassent Charle-Quint pour successeur à Maximilien premier , Ferdinand premier à Charle-Quint , & Maximilien second à Ferdinand premier , le Roy Catholique & l'Empereur fourniroient à l'Archiduc les Troupes & l'argent dont il auroit besoin , pour assûrer à la Maison la Couronne de Pologne , par les mêmes intrigues que celles de Hongrie & de Bohême luy avoient esté assûrées.

Les plus experimentez des Gentilshommes Polonois ne dissimulerent pas ce qu'ils en pensoient , & trois ou quatre d'entre eux s'étant trouvez avec Despesles en lieu où ils pouvoient parler sans être défez , luy reprocherent que Henry étoit la cause de leur malheur , & que s'il ne les eût pas abandonnez , ils n'auroient pas esté reduits au danger évident où ils se trouvoient , d'être assujettis par la Maison de Moscovie ou par celle d'Autriche. Despesles n'eut garde de repartir que c'étoit leur faute , il les auroit irrité ; & d'ailleurs , sa réponse n'eût servy de rien , puisqu'elle n'auroit pas fait revoquer la déposition de Henry. Il aimoit mieux les plaindre , afin qu'ils ajoutassent plus de foy à ce qu'il avoit à leur dire. Il leur représenta toute l'étendue des maux qui leur arriveroient s'ils éliroient Michalowitz , ou Maximilien ;  
mais

mais il les consola incontinent après, en les assurant que ces maux n'étoient pas sans remede : Il présupposa que la Maison d'Autriche avoit mieux ajusté la brigade dans la Diette d'alors que dans la précédente, & que l'Empereur revenu de la fausse opinion que son fils seroit élu gratuitement ; avoit tiré des Espagnols trois millions de livres, qui ayant esté distribuez à propos, rendoient la brigade de la Maison d'Autriche plus forte que toutes les autres ensemble : Que Sa Majesté Imperiale n'avoit pas non plus negligé d'envoyer des Troupes dans la Silesie, & dans les autres Provinces incorporées à la Couronne de Bohême : Qu'elles en étoient pleines, & qu'au premier ordre du Comte de Schüatzboug vingt-cinq mille Allemans aguerris s'avanceroient sans obstacle jusqu'au centre de la Pologne : Que l'unique moyen de les arrêter consistoit à déconcerter la Faction Imperiale dans la Pologne, & que le moyen de déconcerter cette Faction seroit de luy en opposer une nouvelle : Que le Prince de Moscovie ne recherchoit pas tant la Couronne de Pologne pour s'en prévaloir, que pour empêcher l'agrandissement de la Maison d'Autriche ; & qu'il renonceroit à la pretention, pourveu que d'un côté la Diette ne se déclarât pas en faveur de l'Archiduc Maximilien, & d'un autre côté elle jettât les yeux sur un Prince qui ne fut pas assez puissant pour donner de la jalousie, & qui neammoins eût sur pied des Troupes capables de résister à la premiere impetuosité des Moscovites & des Imperiaux, supposé qu'il leur prît envie de se venger du refus qu'on leur auroit fait.



1575.

Despesles ne s'expliqua point alors davantage : mais quand les mêmes Gentilshommes le visiterent à dessein de le remettre sur le dernier entretien qu'ils avoient eu ensemble ; il leur dit que pour diminuer les deux Factions, dont ils apprehendoient le succès, il étoit absolument nécessaire d'en former une qui mît sur les rangs un Gentilhomme Polonnois : Qu'il y avoit trois cens ans que la Noblesse du Païs ne pouvant convenir du Prince Etranger qu'elle se donneroit pour Maître, avoit jetté les yeux sur un homme du Païs nommé Piasle, qui l'avoit gouvernée avec tant de moderation & de prudence, que l'on n'avoit pas depuis cessé de benir son regne : Que la même chose pouvoit arriver une seconde fois ; & que bien loin que l'on dût en être détourné par la crainte de l'armée Moscovite & de l'Imperiale avancées vers les Frontieres ; cette raison rendoit l'élection d'un Polonnois aussi facile qu'elle étoit nécessaire, puisque si les Moscovites entroient dans la Pologne, les Imperiaux les traiteroient d'ennemis, dans la seule veüe d'empêcher qu'ils ne s'agrandissent ; & si les Imperiaux formoient le même dessein, ils n'y trouveroient pas de plus forte opposition que de la part des Moscovites.

Les Gentilshommes Polonnois convaincus de l'utilité du conseil qu'on leur donnoit, proposerent dès le lendemain que l'on élût un Seigneur de la haute Noblesse, & se fonderent sur ce qu'il y avoit trop long temps qu'ils obéissoient à des Princes Etrangers, & que leur Nation en étoit blâmée, comme si elle se fût tellement défiée du merite de la haute

Noblesse, qu'elle n'en jugeât aucun digne de regner: Qu'il y avoit eu quelque sorte d'excuse lorsqu'on avoit jetté les yeux sur Jagellon, parce qu'il avoit agrandi la Pologne de près de la moitié, en y joignant son grand Duché de Lithuanie: Que l'on n'avoit pû avec bienséance refuser la Couronne à ses Descendans de mâle en mâle, puisqu'ils eussent esté reduits à la vie privée, à moins qu'on ne les eût élevés sur le Trône, ou qu'on ne leur eût rendu la Lithuanie: mais que présentement que la Maison des Jagellons étoit reduite à la Princesse Isabelle; rien n'empêchoit que l'on ne récompensât la vertu des Gentilshommes Polonnois, en les élevant aussi haut que leur ambition pouvoit aller, & qu'on ne les encourageât à faire de belles actions, par l'esperance qu'une Couronne en seroit le prix.

Ce discours eut plus de succès que Despeffes ne s'en étoit promis. Les Brigues de Suede & de Moscovie l'approuverent, & plusieurs Gentilshommes de celle de la Maison d'Autriche témoignèrent qu'ils agréeroient volontiers un Roy Polonois, supposé que l'Archiduc Maximilien fût exclus. Mais il survint un obstacle qui n'avoit pas esté difficile à prévoir. La haute Noblesse de Pologne ne pût convenir de celui qu'elle nommeroit; & de plus, par la même raison, qu'elle pretendoit élever sur le Trône un Gentilhomme de son Corps; la haute Noblesse de Lithuanie qui ne luy cedit point en ambition, luy déclara qu'elle se détacheroit de la Pologne, si l'on ne choisissoit un Gentilhomme de chacune des deux Nations, & qu'on ne les fît tirer au sort pour sçavoir

1575.

qui des deux regneroit. Ainsi Despeſſes eut recours au dernier expedient, qui fut de procurer la Couronne à celui que la Princeſſe Iſabelle Jagellon choiſiroit pour mari. On la pria de ſe déclarer là-deſſus avant que de paſſer outre, & elle ſ'expliqua plutôt & plus nettement que l'on n'avoit crû. Elle étoit trop fiere pour épouſer aucun de ceux qui avoient eſté Sujets de ſon pere & de ſon frere; & d'ailleurs il y avoit peu de Princes Etrangers qui luy fuſſent propres.

Henry trois l'avoit mépriſée à cauſe de ſon âge, & il étoit à croire que ſon exemple ſeroit ſuivi, ſi l'on éliſoit un Roy auſſi jeune que luy: Il en faloit donc un entre deux âges, & il n'y en avoit point alors d'autre qu'Etienne Battory, Prince de Tranſylvanie. Battory étoit ſi moderé, que ſes Sujets louïoient tous les jours le Sultan Amurat trois de le leur avoir donné pour Maître. Il vivoit avec eux comme ſ'il leur eût eſté égal, & ne perdoit neanmoins jamais à leur égard la marque extérieure de la Souveraineté. Il avoit le ſecret de ſe faire obeïr ſans commander; & au lieu que l'on avoit accoûtumé d'attendre les ordres de ſes Predeceſſeurs; on prenoit tant de plaïſir à prévenir les ſiens, qu'il luy ſuffiſoit de témoigner ce qu'il agréoit pour le voir incontinent accompli. Il avoit déjà quarante ans; & comme il ne s'étoit pas encore engagé dans le mariage, & qu'il menoit une vie tout-à-fait chaſte; on étoit prévenu de l'opinion qu'il cherchoit une femme digne de luy, ou qu'il ne ſe mettoit pas beaucoup en peine de laiſſer deſenfans, à cauſe qu'ils ne ſeroient pas aſſurez de luy ſucceder,

Ces deux dernieres raisons obligerent la Princesse Isabelle de vouloir bien se donner à luy; & Despesces ne l'eut pas plutôt sçu, qu'il envoya son Secretaire en Transylvanie offrir à Battory une Couronne & une femme. Mais la Maison d'Autriche avoit déjà pris le devant, par un Traité si surprenant, qu'à peine le crût-on, quand on le vit conclu. Elle s'étoit doutée que les Polonois penseroient à Battory, & ç'avoit été pour les en détourner qu'elle avoit fait avancer des Troupes aux lieux où la Transylvanie confine avec la Hongrie Chrétienne. Battory qui haïssoit la guerre par un motif de zele Chrétien, quoiqu'il eût pour elle une inclination naturelle; envoya aussitôt demander la prolongation de Paix à l'Empereur, qui ne luy dissimula pas que l'on avoit de la jalousie pour luy, & que l'on sçavoit que sa consideration pourroit nuire aux intrigues de l'Archiduc Maximilien en Pologne. Battory étoit si éloigné d'aspirer à cette Couronne, qu'il ne pouvoit pas même s'imaginer que d'autres y travaillassent pour luy. Il se plaignit là-dessus qu'on luy faisoit une querelle de gayeté de cœur; & lorsqu'on luy demanda par forme de replique s'il seroit d'humeur de ceder ses pretentions à l'Archiduc; il prit une plume, & déclara par un Ecrit autentique, mis entre les mains des Ministres de l'Empereur, qu'il s'engageoit non seulement à ne penser ny directement ny indirectement à la Monarchie de Pologne; mais encore à la refuser, supposé qu'elle luy fût offerte, & à solliciter tous ses amis d'entrer dans la brigue de l'Archiduc.

La Maison d'Autriche qui ne desiroit que cela,

1575.

avoit renvoyé ses Troupes en Silesie, & entretenu depuis une étroite union avec Battory. L'Ecrit qui en avoit esté le fondement, estoit demeuré secret; & Despeffes fut extraordinairement surpris, quand on luy en montra la Copie. Il connoissoit combien il seroit difficile de disposer Battory à violer sa foy, & il n'osa le proposer directement. Le circuit qu'il inventa fut de tirer parole de la Noblesse de Pologne, qu'elle défereroit sa Couronne à celuy que la Princesse Isabelle voudroit épouser, sans en déterminer aucun, sur l'esperance qu'elle n'abuseroit pas du pouvoir qu'on luy donneroit, & qu'elle prendroit un Mary digne de la Couronne qu'elle luy porteroit. Despeffes avertit ensuite Battory de cette resolution, & il luy fit entendre qu'elle changeoit entierement l'état de ses affaires: Qu'à la verité, il s'étoit engagé à la Maison d'Autriche de ne pas briguer la Couronne de Pologne, & de ne la pas accepter quand mesme elle luy seroit deferée par cette voye ou par quelqu'autre semblable; mais que presentement la maniere dont il s'agissoit estoit si nouvelle & si extraordinaire, qu'elle n'avoit eu garde d'être comprise dans l'Ecrit donné aux Imperiaux; puisque Battory en le dressant & le signant ne l'avoit pas préveuë, & qu'il n'étoit pas tombé dans l'imagination de l'Empereur en l'acceptant, que les Polonois düssent se démettre de leur droit en faveur d'une Fille. Qu'en un mot, l'Ecrit se reduisoit à deux chefs: l'un, que Battory ne brigueroit point: l'autre, qu'il n'accepteroit pas ce qui luy seroit offert par brigue: Qu'il n'y avoit rien de tout cela dans la con-



joncture présente : Que les Polonois par reconnoissance , avoient bien voulu que la Princesse Isabelle leur donnât un Roy en choisissant un Mary : Que cette Princesse sans s'amuser aux formes ordinaires , parce que les affaires ne le permettoient pas , offroit la Perlonne & la Couronne de Pologne à Battory : Qu'il ne pouvoit refuser avec bien-séance ny l'une ny l'autre , & que d'ailleurs il ne luy estoit pas libre d'accepter l'une sans l'autre : Que le refus d'épouser la Princesse Isabelle , seroit accompagné d'un affront irreparable , & qu'elle estoit trop fiere pour ne s'en pas venger : Qu'elle choisiroit pour Mary le plus grand Ennemy des Transylvains , & que la premiere grace qu'elle luy demanderoit , seroit celle de punir Battory d'une maniere si cruelle , qu'il n'y eût qu'un bûcher pour luy & pour tous ses Sujets.

Il y a bien peu de vertus qui soient à l'épreuve des Tentations les plus dangereuses. Battory avoit méprisé la Couronne de Pologne , tant qu'il avoit vû si peu de proportion entre luy & elle , qu'il avoit desespéré de l'obtenir : mais il changea de sentiment au moment qu'il apperçut que non seulement cette proportion avoit lieu , mais encore qu'il ne tenoit qu'à luy de se mettre la même Couronne sur la teste. Il fut ambitieux , en croyant pouvoir le devenir par raison , & il agréa que Despeffes luy suggerât une ouverture plausible pour se dégager de l'Ecrit qu'il avoit donné. Il s'accusa luy-même d'imprudence de l'avoir mis entre les mains des Ministres de l'Empereur , & il chercha dans son esprit de nouveaux moyens pour en éluder l'accomplissement.

1575.

Les Ministres du Grand Seigneur dans la Hongrie, qu'il consulta sur ce qu'il devoit faire, ne contribuèrent pas peu à le confirmer dans les sentimens que Despeffes luy venoit d'inspirer. Il leur estoit de telle importance que l'Archiduc Maximilien ne fût pas Roy de Pologne, qu'ils étoient capables de tout entreprendre pour l'empêcher; & de plus, ils ne pouvoient rien desirer de si avantageux pour sa Hauteffe dans la conjoncture d'alors, que de supplanter l'Archiduc par Battory. Ce Prince de Transylvanie estoit leur amy; & s'ils n'en eussent pas esté certains, ils ne luy auroient pas confié une Province de telle conséquence. Son Fief devoit vacquer par son avènement à la Couronne de Pologne, & le Grand Seigneur se feroit un autre amy en le conferant. Enfin Battory qui avoit l'ame belle, se souviendrait toute sa vie de l'obligation qu'il auroit aux Turcs; & pour n'être pas soupçonné d'ingratitude, tourneroit les armes des Polonnois contre les Moscovites.

Ainsi les personnes auxquelles il s'adressoit, n'ayant pas moins d'intérêt que luy dans l'affaire dont il s'agissoit, luy répondirent qu'il faisoit tort à sa prudence de les consulter sur une question si aisée à décider; & que s'il refusoit la Princessè & la Couronne de Pologne; non seulement il passeroit pour le plus stupide & le plus lâche des hommes, mais encore il seroit indigne de vivre: Qu'il avoit bien pû s'engager à ne pas rechercher un Sceptre, mais non pas à le refuser, supposé qu'il luy fut offert par une voye tout à fait honnête: Que l'Ecrit qu'on avoit exigé de luy estoit contre les bonnes mœurs; & que quand il y auroit  
de

de l'injustice à le violer, la Maison d'Autriche seroit plus blâmée de l'avoir tiré de Battory, que Battory ne seroit blâmé de l'avoir accordé aux importunitéz & aux menaces de la Maison d'Autriche : Que les Troupes quelle entretenoit dans la Silesie n'étoient pas à craindre : car outre que la Loy de Pologne estoit sagement établie, qui avoit ordonné que la Noblesse s'assemblât pour élire un Roy dans le mesme équipage que pour combattre, & que par consequent elle seroit en état de marcher à l'instant contre les Imperiaux; il y avoit dans la Hongrie Otthomane, & dans la Transylvanie, quinze ou vingt mille Chrétiens de Troupes réglées dont Battory pourroit disposer, en attendant qu'Amurat trois envoyât de nouvelles forces pour faire irruption dans la Hongrie Imperiale.

Battory s'embarassa de cette sorte dans une querelle tres-difficile à terminer, & consentit qu'on le proposât entre les pretendans à la Couronne de Pologne, non pas à la verité de son chef, mais du côté de la Princesse Isabelle, qui sollicita pour luy comme l'ayant choisi pour Epoux. Il se fit alors dans la Diette un changement qui n'avoit point esté prévu. Les factions des Princes de Suede & de Moscovie ayant perdu l'esperance de réussir pour elles, se declarerent pour Battory, non pas tant à dessein de le favoriser, que de crainte que leurs voix ne demeurassent caduques. Les amis que la France avoit conservez dans la Pologne, informez par Despeffes que c'étoit là le dernier expedient qu'il avoit inventé pour supplanter l'Archiduc, l'approuverent dans la seule veüe de

1575.

sauver leur liberté. Les Gentilshommes de Podolie & de la Russie agréèrent Battory, par la raison qu'il avoit une liaison particuliere avec le Kam de la Crimée; & que par consequent il préserveroit leurs Terres des courtes des petits Tartares. Enfin, la Faction des Piastes n'étant pas encore convenüe de celui qu'elle choisiroit, & desespérant de s'accorder sur un point si delicat, aida à se tromper elle-même. Elle s'imagina que ce seroit à peu près une même chose que d'élire un Roy Polonnois, ou de s'en rapporter au choix d'une Princesse née dans la Pologne, & de qui les Ancêtres y avoient regné durant deux cens ans. Elle seconda ceux qui venoient de donner leur suffrage à Battory, & elle déconcerta d'autant plus les Ministres de la Maison d'Autriche, qu'ils avoient perdu tout d'un coup les deux tiers des voix qu'ils croyoient leur être assurées. Ils ne conçurent pas neanmoins d'abord le mal si grand qu'il l'étoit en effet, parce qu'ils avoient eu la précaution de porter avec eux l'Ecrit de Battory. Ils connoissoient la Noblesse de Pologne pour si jalouse de la sincerité, qu'elle tenoit le manquement de parole pour le plus grand des crimes civils. Ils supposoient qu'elle ne se donneroit jamais Battory pour Maître, si on la convainquoit de l'avoir commis; & que bien loin que cet obstacle nouveau traversât l'Election de l'Archiduc, il la favoriseroit en ramenant à son Parti les Gentilshommes demeurez jusques-là neutres, aussi-bien que ceux qui avoient formé les FaCTIONS contraires à celle de la Maison d'Autriche.

Mais Despeßes qui avoit prévu cet inconvenient, y avoit aussi trouvé le remede: Il representa à ses

amis, & les engagea de représenter aux leurs qu'il falloit que la Maison d'Autriche eût perdu l'esprit, & que Dieu l'eût frappée d'aveuglement, puisqu'elle osoit devant une si illustre & si nombreuse Assemblée se prévaloir d'un Ecrit, par lequel elle avoüoit être criminelle de leze Majesté contre la Couronne de Pologne: Que les Polonnois de tout temps avoient esté reconnus pour des Peuples si libres, que leur indépendance n'étoit pas même revoquée en doute par l'Empereur des Turcs, quoiqu'il traitât de Tributaires tous ses autres voisins. Cependant la Maison d'Autriche avoit donné une double atteinte à cette liberté, en exigeant de Battory en premier lieu qu'il ne prétendît pas à la Couronne de Pologne; c'est-à-dire, qu'il privât cette Couronne du Prince Catholique le plus propre à la porter, & en le contraignant en second lieu de la refuser en cas qu'elle luy fût offerte; ce qui étoit la même chose que si le Comte de Schuatzbourg Ambassadeur de l'Empereur eût déclaré publiquement à la Diette par ordre de son Maître, que l'Archiduc vouloit être élu: Que ces deux propositions qui empêchoient la Diette d'élire Battory, & empêchoient Battory d'accepter l'élection de la Diette, ne différoient que dans les mots & dans la maniere, & non pas dans le véritable sens, puisque l'une bien entendue revenoit nécessairement à l'autre; & que les Polonnois ne pouvant dans la conjoncture d'alors jeter les yeux sur un autre que Battory, c'étoit leur faire la plus grande injure qu'ils étoient capables de recevoir, que de leur présenter un Ecrit, par lequel on



1575. avoit pretendu s'opposer doublement à leur choix.

Ce discours étoit plausible , & fit tant d'impression sur les esprits , que la Diette fut avancée de quelques jours. Battory y fut élu par les trois quarts des suffrages , & peu s'en falut que la proclamation qu'en fit Veange Archevêque de Gnesne , ne fut suivie d'un massacre general. Les amis de la Maison d'Autriche se voyant les plus foibles , ne furent pas assez affectionnez au bien de la Patrie , pour passer à la pluralité des voix. Ils firent un Schisme qui coûta depuis beaucoup de sang , & ils ne se separerent qu'après avoir protesté tous ensemble contre ce qui venoit d'arriver. Ils se fonderent sur deux raisons : l'une étoit tirée de l'infidelité , dont ils pretendoient convaincre Battory par son propre Ecrit ; l'autre regardoit les Turcs , auxquels on supposoit que Battory eût promis d'assujettir la Pologne , en reconnoissance de ce qu'ils avoient favorisé son Election.

La Noblesse qui venoit d'élire Battory fut si choquée de cette protestation , qu'elle auroit marché à l'instant pour tailler en pieces les amis de l'Archiduc , si Desseps ne l'eût retenue , en luy remontrant que ce qu'elle alloit faire déconcerteroit son Election , quoiqu'il arrivât , puisque s'il y avoit du sang répandu , Battory ne regneroit jamais heureusement en Pologne , & seroit infailliblement assassiné par les amis de ceux qui auroient pery dans sa querelle. Il ajoûta que la Noblesse agiroit plus sagement , si elle se reservoit pour attaquer les Troupes Imperiales qui paroissoient sur la Frontiere de Silesie , & pour tâcher de ramener à la pluralité des voix ceux qui s'en étoient écartez. Son

avis fut suivi, & la Diette se termina sans tumulte. La negociation de Despeffes que l'on vient de rapporter ne fut gueres moins estimée que celle de l'Evêque de Valence, qui l'avoit précédée de deux ans : & à dire le vrai, si elle ne fut assez heureuse pour procurer la Couronne de Pologne au Duc d'Alençon ; elle le fut assez pour empêcher la Maison d'Autriche d'ajouter cette Couronne à tant d'autres qu'elle avoit déjà, & de devenir si puissante, qu'elle auroit infailliblement accablé la Monarchie Françoisse durant la Ligue qui se forma bien-tôt après.

Le Prince de Condé ne termina pas si heureusement la negociation qu'il avoit commencée à Strasbourg, & continuée dans Heïldelberg. On a vu qu'il étoit sorty de France sous le regne precedent, de crainte d'être arrêté, & qu'il avoit accepté le Generalat des Calvinistes. Il luy falloit une armée pour exercer sa fonction, & il n'avoit ny l'argent ny le credit \* nécessaire pour la lever. Ces deux défauts le reduisirent à rechercher l'assistance du Prince Casimir, qui étoit déjà passé en France à la tête de six mille Cavaliers Allemans, pour secourir l'Amiral de Châtillon. Casimir avoit des sentimens qui ne s'accordoient point assez avec le degré de sa naissance, & avec les Loix de son Pais. Il étoit cadet de la Maison Palatine, & il ne pouvoit par conséquent esperer de la succession de l'Electeur son pere, qu'une pension honnête pour son entretien. Cependant il aimoit à vivre dans l'indépendance ; & les deux Palatinats, quand il les auroit eus, n'eussent pas suffi pour satisfaire son ambition. Il s'étoit proposé lors-

1575.

\* Il le dit lui-même dans l'Apologie qu'il fit imprimer à Paris la même année.

1575.

qu'il étoit allé en France de s'y établir, & il se plaignoit que les Calvinistes eussent rompu ses mesures en concluant trop tôt la Paix avec les Catholiques. Le Prince de Condé luy fournissoit une nouvelle occasion d'exécuter son dessein, & il l'accepta d'une manière qui ne sçauroit être excusée d'ingratitude. Sa Maison étoit redevable de son salut à Henry second pere de Henry trois; & ç'avoit esté les cinquante mille hommes que Sa Majesté tres-Chrétienne avoit conduits en personne dans l'Allemagne, qui empêcherent l'Empereur Charle. Quint de dépouiller de ses Etats le pere de Casimir, après que la Ligue de Smalchalde eut esté ruinée en perdant la Bataille de Molberg. Casimir au lieu de reconnoître ce bienfait, en assistant Henry contre ses Sujets rebelles; ou du moins, en demeurant neutre dans la querelle, amusa le Prince de Condé quinze mois entiers, dans la seule veüe de le reduire à des conditions plus dures, & luy mit enfin le pied sur la gorge (s'il est permis d'user de ce terme) par les Articles suivans.

Il promit à la verité de lever huit mille chevaux & six mille Fantassins, & de les conduire en France au secours des Calvinistes: mais il exigea qu'on luy fourniroit deux cens mille écus tous les mois pour la subsistance de cette armée: Qu'il en seroit Lieutenant General, & qu'elle ne recevroit que par luy les ordres du Prince de Condé; c'est-à-dire, que ce Prince ne seroit Chef qu'en apparence, puisqu'il n'entendoit & ne parloit pas la Langue Allemande; & que par consequent il seroit aisé de luy faire accroire tout ce que l'on voudroit: Que quand l'Ar-

mée de Casimir seroit entrée dans la Champagne , les Calvinistes envoyeroient audevant d'elle une autre armée de douze mille hommes au moins , pour faciliter sa marche , & pour l'aider à traverser les grandes Rivières : Que le Prince de Condé & les Calvinistes n'écouteront aucunes propositions de la Cour ou des Catholiques zelés , sans la participation de Casimir , & n'en accepteront aucunes sans son consentement : Que si la Paix se faisoit , on luy seroit un present de quatre cens mille écus : Qu'on payeroit exactement tout ce qui seroit dû à ses Troupes , & l'on y ajouteroit une montre : Qu'enfin on obligeroit la Cour à dédommager les Gouverneurs de Mets , de Toul , & de Verdun , & l'on en tireroit les Garnisons Françaises : Qu'on mettroit ces trois Places entre les mains de Casimir , qui se contenteroit de prêter serment de les tenir pour la France : Qu'il luy seroit permis d'y mettre telles Garnisons qu'il luy plairoit ; qu'on luy fourniroit tous les mois des Lettres de Change payables à Heïdelberg , pour trois mille Soldats dans Mets , mille dans Verdun , & huit cens dans Toul , & que la présente convention seroit enregistrée dans tous les Parlemens de France.

1575.

Il est tres-difficile de concevoir quel étoit le but de Casimir ; car d'un côté il n'étoit pas assez instruit des affaires de France , pour sçavoir qu'il n'étoit au pouvoir ny du Prince de Condé , ny des Calvinistes , ny même de la Cour , d'executer ce qu'il proposoit : & d'un autre côté , si les Soldats Allemands eussent esté payez exactement , il n'auroit pas esté possible d'en faire autant à l'égard des Soldats François ; &

1575.

cette inégalité eût causé une division qui les auroit portez à se massacrer les uns les autres.

Ce qu'on peut dire là-dessus deplus approchant de la verité, est que Casimir avoit de la penetration & de la conduite, comme il le témoigna depuis dans la longue Tutelle de l'Electeur Frederic quatre, fils de son frere aîné, durant laquelle il conserva les deux Palatinats dans une profonde Paix. Il n'avoit eu garde de s'imaginer que l'on fût en état de luy tenir parole pour tous les Articles que l'on vient de rapporter : Qu'il ne tendoit qu'à l'exécution du dernier, & il se promettoit de l'obtenir peu de temps après son entrée en France ; car si Henry ne se sentoît pas alors assez puissant pour resister en même temps aux Allemans d'un côté, & aux Calvinistes de l'autre, il negocieroit avec les premiers, & seroit ravy de les renvoyer chez eux au prix des trois Villes que l'on a nommées : & si Sa Majesté faisoit front aux deux armées, & qu'il luy arrivât du desavantage, elle recevrait la Loy de Casimir : & enfin si elle vainquoit, elle pretendroit conclure avec ses Sujets battus une Paix durable, & qu'elle ne le pourroit qu'en les privant du support de Casimir : Qu'en quelque maniere que les villes de Mets, de Toul, & de Verdun luy fussent cedées, il étoit assuré de les avoir, puisque les Troupes Allemandes qu'il commandoit, luy serviroient à contraindre leurs Gouverneurs d'obeïr aux ordres de la Cour.

Quoiqu'il en soit, le Prince de Condé ne jouïst pas long-temps de la qualité de General qu'il avoit achetée si cher ; & la discorde survenue dans la  
Maison



Maison Royale, le contraignit de céder à un plus grand que luy. Henry trois se laissoit gouverner entièrement par des Favoris, qui le connoissant assez pour juger qu'il ne les disgracieroit pas, ne gardoient aucunes mesures avec la Reine mere ni avec le Duc d'Alençon; non pas même dans les conjonctures où la bienléance l'exigeoit d'eux.

La Reine mere avoit vécu de sorte avec le Roy Charles neuf après sa Regence, que si elle n'étoit la Maîtresse absoluë des grandes affaires, il ne s'en decidoit au moins aucune de cette nature sans sa participation, & contre son gré. Elle s'étoit promise de ne pas décheoir de son credit sous Henry; & à dire le vray, sa conjecture n'avoit pas esté mal fondée: car non seulement elle avoit procuré à Henry la Couronne de Pologne, elle avoit brigué pour luy celle d'Alger, & elle luy avoit procuré le Generalat qui luy avoit acquis tant de reputation: Mais de plus, elle l'avoit appuyé contre le Roy son frere aîné; elle avoit empêché Charles neuf de se porter à de terribles extrémités contre luy, & la médisance ajoute qu'elle s'étoit défaite de l'un pour faire regner l'autre.

Comme elle n'avoit rien épargné pour Henry, elle s'étoit imaginée qu'il la traiteroit de même que Vespasien s'étoit autrefois comporté à l'égard de Marcien; c'est-à-dire, que tant qu'elle vivroit il la laisseroit regner sous son nom. Cependant elle n'avoit pas plus de part au Gouvernement qu'elle en avoit eu sous le regne de Henry second son mary: & pour comble d'affliction, elle n'étoit plus en état de s'en passer. Elle se souvenoit d'avoir exercé quatorze ans.

1575. entiers la puissance absolüe, & elle s'imaginoit qu'il y auroit moins de mal pour elle à mourir, que d'en être privée. Ainsi, bien loin de s'opposer aux desordres qui pouvoient arriver à la Cour, elle les desiroit passionnément; & tout ce qu'on pouvoit attendre de l'affection qu'elle avoit eüe pour Henry, étoit qu'elle ne luy suscitât pas directement de fâcheuses affaires.

Le Duc d'Alençon étoit à peu près dans les mêmes sentimens que la Reine mere, quoique ce fût par d'autres motifs. Il avoit aspiré sous le regne precedent à la Lieutenance Generale de l'Estat, & s'étoit fait arrêter pour cet unique sujet. Il croyoit qu'elle luy fût dûë, & rien n'étoit capable de l'en desabuser, sur tout depuis qu'il avoit vu la guerre allumée contre les Calvinistes, & contre le parti Politique joint avec eux. Il avoit présupposé que Henry se trouvant plus embarrassé que Charles neuf ne l'avoit esté; il avoit plus besoin du Duc d'Alençon pour Lieutenant General, que Charles n'en avoit eu du Duc d'Anjou. Il negocia là dessus avec les Calvinistes & avec Damville; & lorsqu'il fut assuré d'une retraite, il feignit la nuit du dix-sept au dix-huit de Septembre mil cinq cens soixante-quinze, d'aller coucher au Faux-bourg saint Marcel, chez une Demoiselle qu'il entretenoit, & montant avec trois ou quatre des siens seulement sur des chevaux qui les attendoient à la porte du jardin; il se sauva dans son Apennage, & delà dans le Poitou. Il seroit difficile de déterminer s'il agit sans la participation de la Reine mere. Il y a des Relations qui le portent; mais

elles ne sont pas les plus authentiques. Les autres le nient positivement ; & l'on approchera peut-être de la vérité, si l'on dit que la Reine mere n'en sçavoit rien ; mais qu'elle en fut ravie , parce qu'elle prévint que ses deux fils auroient également besoin d'elle pour se reconcilier , & qu'elle se proposa d'y travailler de sorte , que ny l'un ny l'autre ne pût se dispenser de luy reveler ses secrets.

Le Duc d'Alençon ne fut pas plutôt éloigné de la Cour, qu'il publia un sanglant manifeste \* contre les Favoris de Henry. Il exagéra tous leurs desordres , sans prendre garde que ce qu'il disoit contre eux rejalloit sur la personne de son frere aîné , & de son Roy ; & l'on ne trouvera point ailleurs de Satyre qui descende davantage dans le détail que celle-là. Il passoit ensuite à la plainte commune à tous les Fils de France mécontents , qui étoit la mauvaise administration de l'Etat , & la desolation des Provinces , par des impôts extraordinaires ; qui bien loin d'être employez pour survenir aux necessitez publiques , servoient uniquement à entretenir & à augmenter le luxe de cinq ou six Mignons , qui ne s'étoient signalés , & ne se distinguoient des autres Courtisans , qu'en ce qu'ils les surpassoient dans l'impureté de leur vie.

Le Duc d'Alençon protestoit ensuite qu'il n'étoit fort de la Cour par aucun intérêt particulier ; & pour en convaincre les moins credules , il offroit d'y retourner , pourveu qu'elle fût purgée de certaines gens qui attiroient la malediction de Dieu sur le Royaume , & que les Peuples fussent foulagez. Les

\* Il est imprimé.  
mé.

1575.

curieux remarqueront sur le Manifeste du Duc d'Alençon, qu'en pensant nuire aux Favoris, il se décrioit luy-même, en les accusant d'une vie à laquelle il étoit pour le moins aussi sujet qu'eux. Ils conclurent delà qu'il n'étoit point l'Auteur de son Manifeste, & qu'il ne s'étoit pas même donné la peine de le lire avant que de le faire publier: Qu'il s'en étoit rapporté aux mêmes personnes qui l'avoient tiré de la Cour, & qui pretendoient venger sous le nom de leur Maître les querelles particulieres qu'ils avoient avec les Favoris du Roy, & satisfaire le dépit de n'avoir pû les supplanter.

L'autre précaution de ce Prince fut d'envoyer à Rome Hennequin son Secrétaire. Il étoit aisé de prévoir que sa retraite parmy les Calvinistes seroit mal interprétée dans le centre de la Religion Catholique, & comme c'étoit là plus qu'en aucun autre lieu que se formoit la reputation des Grands, il étoit d'une extrême consequence au Duc d'Alençon de n'y pas passer pour Fauteur des Heretiques, puisqu'il étoit successeur présomptif de la Couronne, & que selon l'ordre de la nature, rien ne l'empêcheroit d'y parvenir, pourveu qu'on ne le soupçonnât point d'avoir quitté la Religion de ses Ancêtres. Hennequin trouva que la nouvelle qu'il pensoit porter à Rome y étoit arrivée devant luy: Il fut assez mal reçu du Pape; mais comme il ne manquoit ny d'habileté ny de patience, il sçut mériter qu'on luy fit un accueil plus favorable dans la suite.

La Lettre qu'il présenta à sa Sainteté estoit également rendre & pathétique: & le Duc d'Alençon



y disoit avoir abandonné la Cour par la plus considerable des raisons humaines, qui estoit la necessité de sauver sa propre vie : il étendoit ce paradoxe en supposant, qu'encore que Dieu luy eust donné pour Roy le meilleur des Freres, cinq ou six jeunes Gentilshommes s'étoient si bien emparez de l'esprit de Sa Majesté, qu'elle ajoûtoit plus de foy à leurs impostures qu'à ses propres lumieres : Qu'ils s'étoient proposez de regner sous le nom de Henry trois; & que ne le pouvant faire avec impunité, tant qu'il y auroit dans la Maison Royale un Prince qui luy fust aussi proche qu'il l'avoit esté à Charle neuf, ils avoient resolu de s'en deffaire : Qu'ils avoient d'abord eu recours au poison, & qu'après ils avoient tâché de corrompre des Assassins à gages, qui tout scelerats qu'ils étoient, avoient eu tant d'horreur du parricide qu'on leur avoit commandé, qu'ils s'étoient jettez aux pieds du Duc d'Alençon, & l'avoient conjuré de leur pardonner, & de mettre à couvert sa vie & la leur par une prompte évafion : Que le Duc d'Alençon n'avoit pû negliger son salut ny le leur; & que n'osant se jeter entre les bras des Espagnols, ou des Anglois, anciens ennemis de la France, il avoit eu recours aux Calvinistes pour deux raisons; l'une, que ne sortant point de sa Patrie, il n'y auroit pas lieu de l'en déclarer ennemy; l'autre, que ne s'étant mis sous aucune protection Etrangere, & ne se trouvant pas beaucoup éloigné de la Cour, il negocieroit par luy mesme & plus aisément, son retour auprès du Roy: Qu'au reste il seroit au desespoir si Sa Sainteté s'imaginoit qu'il eust de mauvais sentimens de la



1575.

Religion Catholique , pour s'estre retiré dans un Party qui en estoit séparé : Qu'il n'en auroit jamais d'autre ; & si le soin qu'il avoit pris d'exiger des Calvinistes qu'ils luy en permettroient , & aux siens , le libre exercice , ne suffisoit pas pour convaincre tout le Monde , il prioit Sa Sainteté de garder la presente Lettre écrite & signée de sa main , pour assurance de sa parole , & de le traiter du plus infidèle des hommes s'il y contrevenoit.

Le Pape agit dans cette rencontre avec sa prudence ordinaire. Il n'approuva pas que le Duc d'Alençon eust recherché la protection des Calvinistes , & il prévint assez que quoiqu'il arrivât , la nouvelle Religion en tireroit de grands avantages : mais d'ailleurs il ne jugea pas à propos de pousser un Prince qui s'estoit porté de luy-mesme sur le bord du précipice. Il se contenta de luy représenter doucement qu'il eust pû choisir un azyle plus digne de luy ; il luy offrit la médiation du saint Siège pour le ramener auprès du Roy son Frere , à des conditions qui mettroient en sûreté sa personne & les siens ; & il le conjura non-seulement de continuer de vivre à la Catholique , mais encore de ne pas mesler ses affaires avec celles des Calvinistes.

Les Favoris de Henry trois , qui certainement avoient trop mal-traitté le Duc d'Alençon , apprehenderent si fort les suites de son évasion , qu'ils obligèrent le Roy de faire courir après luy ; & quand ceux que l'on avoit détachés à ses trousses furent retournés sans l'avoir atteint , la Reine Mere fut universellement priée d'aller en Poictou , & de rame-

ner son Fils à la Cour. C'étoit-là ce qu'elle desiroit le plus; & neanmoins elle voulut avoir le plaisir de le faire solliciter par les Favoris, avec les mêmes empressements avec lesquels elle avoit esté contrainte de les solliciter durant dix-huit mois, lorsqu'il s'étoit agi de ses affaires particulieres, ou de celles des personnes qui luy étoient attachées.

1575

Après qu'elle eut esté satisfaite là-dessus, elle feignit de céder aux importunités du Roy, & elle demanda d'estre accompagnée par les Maréchaux de Monmorency & de Cossé. Son intention étoit d'avoir des témoins de sa Negociation, afin qu'on ne luy en pût reprocher le succès, supposé qu'il ne répondist pas à l'esperance qui en avoit esté conçûe. Elle vouloit encore engager de nouveau dans ses interets ces deux Maréchaux, en faisant qu'ils luy eussent toute l'obligation de sortir de la Bastille, où il y avoit deux ans qu'ils étoient prisonniers. Mais elle prévoyoit de plus, que le plus grand obstacle au retour du Duc d'Alençon viendrait du côté de Damville, qui ne pouvoit estre ménagé que par le Maréchal de Monmorency son Frere aîné, avec lequel il avoit toujours vécu en parfaite intelligence.

Ce Maréchal n'avoit point d'enfans: le Connétable son Pere luy avoit donné presque tous ses grands biens en le mariant avec Diane légitimée de France, fille naturelle de Henry second, & depuis, par un Testament fait à son avantage. Il n'y avoit lieu de contester ny l'un ny l'autre de ces Actes; car outre qu'ils étoient en bonne forme, le Connétable avoit esté libre dans la disposition des immenses ri-

1575.

chesses, qu'il avoit acquises par la liberalite de François premier & de Henry second. Si Damville s'en rendoit digne par sa soumission aux volontez de son Frere aîné, il étoit assuré d'en heriter, & s'il le mécontentoit il avoit à craindre que ses deux autres Freres Thoré & Meru ne luy fussent préférez.

De plus, le Vicomte de Turenne étoit déjà si employé dans les intrigues de son Party, qu'il falloit s'adresser à luy, si l'on prétendoit le disposer à quelques propositions d'accommodement, & il y avoit une étroite liaison entre le Maréchal de Cossé & luy. On ne doutoit pas que Cossé ne servît de son mieux par reconnoissance de la liberté qu'on venoit de luy procurer; mais il n'y avoit aucune apparence d'attendre de Mommorency une semblable déference. On l'avoit arrêté sur un simple soupçon; & quoique l'on eût reconnu dans la suite que ce soupçon étoit mal fondé, on ne l'avoit point élargi, sans en dire d'autre raison, sinon qu'il n'étoit pas à propos que le Public sçût que la Cour s'étoit trompée. Enfin, il s'en étoit peu fallu que l'on ne se portât contre luy dans une terrible extrémité, à l'occasion d'une fausse nouvelle.

On avoit écrit du Languedoc que Damville se promenant autour de Nîmes y avoit esté assassiné par un Gentilhomme de son Party, qui se plaignoit de n'avoir pas reçu de luy la justice qu'il en attendoit. Les Favoris ne l'avoient pas plutôt appris, que l'esperance de partager entr'eux plus de cent mille écus de rente en fonds de terre, que le Maréchal de Mommorency possédoit, les avoit empêchez

chez d'examiner si l'avis étoit certain , & d'en attendre la confirmation.

1575.

On vient de remarquer qu'il y avoit quatre Monmorencys , le Maréchal qui étoit l'aîné n'avoit point d'enfans , Damville que l'on supposoit mort n'en laissoit point ; & Thoré & Meru s'étoient rendus criminels de leze Majesté pour avoir suivi le Prince de Condé dans l'Alemagne , & pris party dans l'Armée qu'il assembloit. Ainsi les Favoris s'étoient imaginez qu'il n'y avoit qu'à faire empoisonner le Maréchal de Monmorency dans la Bastille , & qu'à se faire donner sa succession par le Roy. Miron premier Medecin avoit esté mandé , & avoit reçu l'ordre de se défaire du Maréchal de Monmorency : il en avoit demandé le motif , & on ne luy avoit rien déguisé de ce que l'on avoit appris du Languedoc.

Comme il avoit l'esprit plus penetrant que les Favoris , & que d'ailleurs leurs passions ne l'avoient pas aveuglé ; il avoit d'abord apperceu qu'on luy commandoit de commettre un crime dont on se repentiroit , si l'avis sur lequel on l'avoit fondé ne se trouvoit pas veritable : Il avoit là-dessus reparty qu'il ne refusoit pas d'obeir au Roy ; mais qu'il seroit tres-difficile que ce fût le même jour , parce que les deux ou trois Domestiques que l'on avoit laissez auprès du Maréchal de Monmorency pour le servir , apportoitent tant d'exactitude à faire l'essay des viandes qu'on luy presentoit , que si on y glissoit du poison violent , ils s'en appercevroient aussi-tôt , & le détourneront d'en goûter : Qu'il falloit donc pour les tromper user d'un poison lent , & qui ne pourroit

M m

1575.

avoir son effet que dans trois ou quatre jours. Les favoris convaincus du raisonnement de Miron , & ne croyant pas qu'un délai de quelques jours leur fût préjudiciable , y avoient consenty : mais la Cour avoit esté defabulée dès le lendemain par des Lettres du Duc d'Ufèz ; & Monmorency étoit uniquement redevable de sa vie à la prudence de Miron.

Les Favoris avoient eu l'imprudence de découvrir les particularitez que l'on vient d'abreger ; & le Maréchal de Monmorency ne les avoit pas ignorées , puisqu'il en avoit témoigné de la reconnoissance à Miron en diverses manieres. On s'imagine là-dessus que ce Maréchal cherchoit à se vanger de la Cour en continuant la Guerre civile , & qu'il détourneroit par son exemple le Duc d'Alençon d'y revenir : mais on ne connoissoit ny l'étendue ny la délicatesse de sa generosité. Il aimoit trop sa Patrie pour la punir d'un crime qui venoit presque tout des Favoris : & comme il auroit volontiers donné sa vie pour obtenir la paix dans le Royaume , il n'avoit garde d'irriter Dieu qui venoit de le sauver , en employant à violer sa Loy , la grace qu'il venoit de recevoir de son infinie bonté. Ainsi , non-seulement il promit d'agir avec autant de zele , que si on l'eust toujours bien traité , mais de plus il tint parole.

La Reyne Mere arriva dans la Ville de Niort en Poictou , & donna des sûretés au Duc d'Alençon son fils pour l'y venir trouver , dans une conjoncture qui rendit l'accommodement plus difficile sans comparaison qu'il n'avoit esté jusques-là. Le Prince de Condé avoit appris à Strasbourg la retraite du Duc d'Alençon ; & s'en étoit d'autant plus fâché , qu'elle



luy ôtoit presque toute l'esperance qu'il avoit conceüe d'acquérir de la gloire : car outre qu'il prévoyoit que son Generalat ne subsisteroit pas longtemps ; & que s'il ne s'en demettoit de bon 'gré , on l'en priveroit malgré qu'il en eust ; les Alemans qui l'avoient regardé jusques-là comme Chef des Calvinistes de France , ne le prendroient plus que pour un simple Lieutenant General , & s'accoutumeroient tellement à le mépriser , qu'ils n'auroient plus de respect pour luy , quand même il arriveroit que le Duc d'Alençon rétablîst par son retour auprès du Roy, les choses dans l'état où elles s'étoient trouvées avant qu'il en partîst.

Il prévoyoit encore que si l'Armée Allemande , après sa jonction avec celle des Calvinistes de France , faisoit des progrès considérables , le Duc d'Alençon en remporteroit tout l'honneur ; & si au contraire l'une des deux étoit battuë , ou que toutes les deux ensemble le fussent , le Prince de Condé , quoiqu'il n'en eust esté ny la cause , ny l'occasion , ne laisseroit pas d'en estre seul blâmé , parce que l'on supposeroit qu'il eust ruiné les affaires de son Party par le même principe de jalousie , par lequel on soupçonnoit le Duc de Guyse d'avoir laissé tailler en pieces les Troupes que le Connétable de Montmorency commandoit à la Bataille de Dreux.

Il valoit pourtant mieux que le Prince de Condé se déposât luy même de bonne heure , que d'attendre sa déposition dans quelques semaines ; & il le fit de si bonne grace , qu'il mit le Duc d'Alençon en état de ne pouvoir contester de generosité avec luy.

1575.

Il luy remit sa Commission de General ; & pour montrer que c'estoit sans regret, il fit partir à l'instant les quatre mil cinq cens hommes qu'il avoit déjà levez. Il leur ordonna d'aller joindre ce Duc sous la conduite de Monmorency-Thoré; & il declara qu'aussi-tôt qu'il auroit assemblé le reste, il le meneroit en qualité de Lieutenant General par le mesme chemin. Mais la marche de ces Troupes ne pouvoit pas estre si secrète, que les Catholiques n'en fussent bien-tôt avertis. Il falloit qu'elles traversassent la Lorraine ; & le droit des gens ne le permettoit pas sans le consentement de Charles trois qui en estoit alors Duc. Ce Prince avoit épousé la Sœur de Henry trois ; mais ce n'estoit pas là ce qui l'engageoit davantage à favoriser les François.

Les Ducs de Guyse & de Mayenne ses Cousins, estoient Gouverneurs de Champagne & de Bourgogne : & si les Alemans les en eussent privez, la Maison de Lorraine auroit perdu ce qui la rendoit plus considerable en France : Et de fait, Thoré ne se fut pas plutôt acquitté de la civilité qu'il devoit au Duc de Lorraine, en luy envoyant un Gentilhomme pour luy demander la permission de passer sur ses Etats en payant, que ce Prince avertit en toute diligence ses Cousins de prendre garde à leurs Gouvernemens.

Le Duc de Guyse n'estoit pas encore broüillé avec le Roy, & vivoit en assez bonne intelligence avec les Favoris, parce qu'ayant beaucoup profité de la Succession du Cardinal de Lorraine son Oncle ; il ne demandoit aucune gratification de la Cour. Le Roy avoit plus d'intérêt que luy d'empêcher les Allemans

d'entrer en France ; & par bonheur , le Duc d'Ulez venoit de renvoyer les Troupes qu'il avoit commandées cette année dans le Languedoc, à cause qu'elles n'y pouvoient hyverner ; celles des Calvinistes & de Damville occupans les trois parts de cette Province. Ainsi la Cour fut ravie de les donner au Duc de Guise , à condition qu'il les menât en Champagne , & les y fit subsister jusqu'au Printemps : & le Duc de Mayenne sçachant assez la guerre , pour deviner que la Bourgogne ne seroit attaquée qu'après que les Allemans seroient entrez dans la Champagne , assembla une partie de la Noblesse de son Gouvernement , & la mena au secours du Duc de Guise son frere aîné. Les Catholiques se virent de cette sorte plus forts que les Calvinistes sur la Frontiere de Champagne ; mais ils ne furent pas assez heureux pour les y arrêter. Si le Duc de Guise , qui passoit déjà pour le plus vigilant Capitaine de son siècle , se fût trouvé à propos à l'endroit où ses ennemis pretendoient entrer , & qu'il s'y fût opposé , il les auroit reduits à d'étranges extrémités , puisque d'un côté ils n'eussent pû avancer un pas sans donner bataille , & d'un autre côté le Duc de Lorraine , qui avoit fait monter sa Noblesse à cheval pour observer leur marche , & pour empêcher qu'aucun d'eux ne se détachât du gros à dessein de piller , n'auroit pas souffert qu'ils demeurassent plus long-temps sur ses Terres : mais les Allemans penetrerent sans obstacle dans la Champagne.

Les Relations ne disent pas par qu'elle aventure la chose arriva ; & comme les ennemis du Duc de Guise ne s'aviserent de l'en blâmer , ny pour lors , ny de-

1575.

puis il y a de l'apparence que ce ne fut pas sa faute. Quoiqu'il en soit, il est constant que plusieurs Calvinistes de Champagne étoient allez trouver à Strasbourg le Prince de Condé, qui leur avoit ordonné de conduire Thoré par des chemins écartez, & qu'ils s'en acquitterent avec tant d'exactitude, que le Duc de Guise n'auroit pû l'empêcher de traverser son Gouvernement, si l'un & l'autre eussent esté également maîtres de leurs Soldats. Mais il s'en faloit beaucoup que les Calvinistes fussent aussi soumis à leur General, que les Catholiques l'étoient au leur. Thoré n'avoit ny l'expérience ny la reputation du Duc de Guise, & son armée n'étoit pas si-bien payée que celle de ce Duc. On avoit promis à ses Cavaliers Allemans de leur avancer une montre au moment qu'ils entreroient dans la France; & bien loin qu'on leur eût tenu parole, ils n'étoient pas payez de la courante. Thoré s'étoit mis inutilement en devoir de les appaiser, en leur représentant que le pouvoir de la Maison de Lorraine avoit esté si grand, qu'il ne s'étoit point trouvé de Marchand qui osât avancer l'argent.

Les Allemans avoient esté extraordinairement irrités; & tout ce que l'on avoit pû obtenir d'eux, avoit esté de les empêcher de déchirer leurs Drapeaux, & de deserter. Ils vivoient au reste à leur mode; & quand Thoré leur proposoit une route plus assurée à la verité, mais aussi moins commode, ils refusoient de marcher, & choisissoient toujours la plus dangeureuse, pourveu qu'il y eût à piller. Ainsi lorsqu'il fut question de les mener à Château-Thier-

ry, où il y avoit intelligence pour les introduire, ils aimerent mieux y aller par le Val-des-Dormans; quoiqu'il y eût un avis certain que les Catholiques n'en étoient éloignez que de deux lieues. Leur temerité ne demeura pas impunie, puisque le hazard fit que le Duc de Guise s'avança vers le Val-des-Dormans dans le même temps qu'eux, & qu'ils ne s'en apperçurent que lorsqu'il n'y avoit plus moyen d'éviter sa rencontre. Ce fut justement à la my-Novembre de mil cinq cens soixante-seize; & les Catholiques au lieu de cacher à l'Ennemy qu'ils étoient beaucoup plus forts que luy, donnerent à leurs Escadrons & à leurs Bataillons le plus d'étendue qu'il fut possible, afin de l'intimider d'abord.

Le Duc de Guise avoit divisé son armée en deux Corps presque égaux: il avoit retenu le premier, & donné le second au Duc de Mayenne. Thoré qui s'étoit avancé pour le reconnoître, avoit prétendu l'imiter, en retenant les Cavaliers Allemans sous sa conduite, & en donnant à Clervant le Commandement des François & des autres Soldats qui avoient pris parti avec le Prince de Condé, quoiqu'ils ne fussent point Allemans: Mais cinq cens de ces Cavaliers refuserent de combattre, s'ils n'étoient payez à l'instant; & formant un Escadron, se retirèrent à côté, pour être simples spectateurs de la mêlée, & pour ne pas tirer un coup de pistolet s'ils n'y étoient contraints. Thoré ne fut pas si surpris de cette nouveauté, qu'il ne prévît que plus il différerait le combat, plus elle intimideroit le reste des siens. L'expedient qu'il prit pour y remédier, fut de feindre qu'il ne s'en



1575. scouroit pas. Il harangua les autres Cavaliers, sans parler de leurs Compagnons, & il se mit à leur tête pour commencer la premiere charge, après avoir commandé à Clervant de donner dans les Troupes du Duc de Mayenne, au moment qu'il le verroit choquer celles du Duc de Guise. Le combat fut court & rude: Thoré qui pensoit plus à passer au travers des Catholiques qu'à les vaincre, fut assez heureux pour attaquer le Corps que commandoit le Duc de Guise par un coin, où il trouva peu de resistance: il l'ouvrit, & se fit voye au travers, en le prenant par derriere. Les Relations des deux Partis conviennent qu'il eût alors esté défait si universellement, qu'aucun des siens n'auroit évité la mort ou la prison; mais la hardiesse du Duc de Guise l'empêcha de remporter une Victoire complete. Comme il étoit des plus échauffez à donner sur la queue des Allemans, un Reistre luy tira par derriere, & sans le voir, un coup de pistolet qui le blessa dangereusement au visage, & le mit hors d'état d'agir. Ses Soldats ne pouvant deviner si la playe étoit mortelle, parce qu'elle paroissoit profonde, & qu'il en sortoit beaucoup de sang, ne penserent qu'à sauver leur General, & se diviserent d'eux-mêmes en trois Corps. Le premier l'environna, pour empêcher que quelque Reistre déterminé ne vint l'achever; le second s'avança vers l'Ennemy pour le soutenir, & le troisième se reserva pour escorter le Duc de Guise au Village le plus proche, & pour l'y garder.

Ainsi Thoré n'ayant plus d'ennemis en tête, poursuivit sa route sans obstacle; mais il n'en fut pas plus heureux,

heureux, puis que les Allemans l'abandonnerent bientôt après, & se dissipèrent desorte, qu'il en perit la plus grande partie dans leur retraite, par les Païsans Catholiques & Calvinistes qu'ils avoient également irritez, en les pillant sans distinction. Clervan ne résista pas long-temps au Duc de Mayenne sans estre rompu ; car outre que ce Duc étoit beaucoup plus fort que les François Calvinistes de Thoré, comme on a déjà remarqué, il avoit trois fois autant d'hommes d'armes qu'eux : & ç'avoit esté cette Gendarmerie, qui dans le siècle passé avoit le plus contribué au gain des combats qui s'étoient donnez en pleine campagne. Clervan succomba sous le nombre, après s'être battu plus long-temps en retraite qu'il n'avoit fait de pied ferme, & il ne pensa à mettre sa personne en sûreté, que lorsqu'il ne se vit plus accompagné que de quinze ou vingt Cavaliers, toute son Infanterie ayant esté taillée en pieces. Il ne suivit pas la route que Thoré avoit prise, & il arriva pourtant aussi-tôt que luy auprès du Duc d'Alençon, qui fut d'autant plus touché de la défaite du Val-des-Dormans, qu'elle étoit un mauvais présage pour son Generalat, & qu'elle encourageroit les Catholiques à traverser la marche du Prince de Condé, quand il se mettroit en chemin avec le gros des Troupes Protestantes : Et de fait, la Reine mere compra depuis entre ses bonnes aventures, qu'elle fût arrivée à Niort, où elle devoit conferer avec le Duc d'Alençon, le lendemain que ce Prince avoit esté informé par les propres bouches de Thoré & de Clervan, qu'ils avoient esté battus, parce que sans cette disgrâce les Calvi-

1575.

nistes auroient infailliblement empêché l'entreveuë de la Mere & du Fils, ou du moins exigé des conditions si déraisonnables, qu'il ne s'en fût suivy ny Paix ny Trêve. Mais le mauvais succès arrivé dans le Val-des-Dormans, rabattit leur fierté, & les rendit si traitables, que la Reine merè eut d'abord esperance de réussir dans sa negociation. Elle voulut avant toute autre chose separer les interêts du Duc d'Alençon d'avec ceux des Calvinistes, & ne traiter des uns qu'après avoir réglé les autres; mais elle y trouva tant d'opposition des deux côtez, qu'elle fut contrainte de se relâcher.

Les Rochelois qui representoient seuls tout leur Parti dans cette action, consentirent volontiers que l'on parlât en premier lieu de ce qui touchoit le Duc d'Alençon; & ce Prince ne se contenta pas de l'Appannage qu'avoit eu le Roy, lorsqu'il étoit allé en Pologne, ny des appointemens que Sa Majesté avoit tirez du Trésor Royal, en qualité de Lieutenant General de l'Etat; Il demanda que l'on y ajoûtât une pension de soixante mille livres; & le pretexte sur lequel il se fonda, fut que le Roy son frere, lorsqu'il n'étoit que Duc d'Anjou, n'avoit point eu de dépense extraordinaire à faire pour se garentir des Favoris, alors tous reduits au seul Maréchal de Rets, qui vivoit dans une extrême soumission à l'égard du frere aîné de son Maître; au lieu que le nombre des Mignons de Henry trois augmentoit tous les jours, & que tout le monde sçavoit qu'ils s'étoient proposez de perdre le frere unique de Sa Majesté.

La Reine mere ne chicanoit jamais pour de l'ar-

gent, quand il y avoit d'autres difficultez à decider. Elle accorda la pension dans toute son étendue, & si ce ne fut pas sans la débattre; elle n'eut point d'autre veüe dans la contestation qu'elle forma là-dessus, que d'en tirer de l'avantage, en obligeant son fils de se relâcher à son tour en quelque autre Article. La plus considerable pretention de ce Prince consistoit dans six Villes de sûreté qu'il demandoit, afin de retourner à la Cour sans y courir de risque. Non seulement il ne se mettoit pas en peine du préjudice que la Monarchie Françoisë en recevroit; mais encore pour engager davantage les Calvinistes dans ses intérêts, & pour s'assurer d'une retraite chez eux, toutes les fois qu'il ne se trouveroit pas bien à la Cour; Il leur avoit promis de mettre des Garnisons Calvinistes dans trois des Places de sûreté qu'on luy donneroît, & de les en rendre ainsi les maîtres. Cette convention avoit esté si secrète, qu'aucun des Espions de la Cour ne l'avoit penetrée; mais les Calvinistes donnerent occasion à la Reine mere de s'en douter. Ils connoissoient l'habileté de cette Princesse, & ils ne prévoyoiënt que trop qu'elle entendoit à demy mot. Ils devoiënt là-dessus laisser le Duc d'Alençon demander seul les six places de sûreté; & leur intérêt, s'ils l'eussent bien conçu, étoit de feindre une entiere indifférence pour cet Article, ou du moins de faire semblant qu'ils n'y prenoient point d'autre part, que celle que la bienveillance vouloit qu'ils eussent à la satisfaction de l'Heritier présomptif de la Couronne, réfugié chez eux. Cependant leurs Deputez se joignirent publiquement à luy, &



1575.

demandèrent les Villes de sûreté, avec autant d'instance, que si ce Prince après les avoir obtenues de la Cour eût dû les remettre entre leurs mains. La Reine mere y prit garde, & les Maréchaux de Montmorency & de Cossé furent sur le point de s'en formaliser d'une maniere qui auroit tout gâté; mais la Reine mere non seulement leur imposa silence, mais encore resolut à l'instant de tourner contre les Calvinistes le piege qu'ils luy rendoient.

Un des plus grands maux que les guerres Civiles avoient introduit dans l'Etat, étoit que la plupart des Gouverneurs des Villes vivoient de même que s'ils en eussent esté Propriétaires: Ils ne vouloient point recevoir de successeurs; & quand on menaçoit de leur en envoyer, ils répondoient qu'ils passeroient dans le Parti contraire. Ils ne se contentoient pas de demeurer ainsi Gouverneurs toute leur vie; mais quand ils apprehendoient de mourir, ils dispoient de leurs Gouvernemens comme de leurs autres biens, & la Cour étoit contrainte de s'ajuster en ce point à leur dernière volonté, parce que si elle ne l'eût fait, elle auroit irrité tous ceux qui étoient favorisés dans les Testamens, pour ce qui regardoit les Places; & par conséquent elle auroit redoublé le nombre de ses ennemis. Et de fait, la Reine mere prévoyant qu'elle n'éviteroit pas de donner les six Villes de sûreté que le Duc d'Alençon demandoit, parcourut dans son esprit les Gouverneurs les plus difficiles à satisfaire, & trouva que c'étoit ceux de Niort, d'Angoulême, de Saumur, de la Charité, de Bourges, & de Mezieres. Elle proposa leurs Villes au



Duc son fils, & aux Deputez de la Rochelle, sur la présupposition que leurs Gouverneurs refuseroient d'obeir, & qu'ainsi elle seroit hors de parole, ou que s'ils obeïssent ce ne seroit qu'en exigeant de tels dédommagemens, que tout l'argent comptant que les Calvinistes avoient fourny pour la guerre y seroit employé.

1575.

Le Duc d'Alençon & les Deputez de la Rochelle acceptèrent les six Places que l'on vient de nommer; mais l'inconvenient que la Reine mere avoit préveu, arrêta bien-tôt l'exécution de ce Traité. Aucun des six Gouverneurs n'obeît d'abord; & ceux qui persisterent dans leur obstination furent assez heureux pour conserver leurs Places. Les autres en reçurent de l'argent comptant; mais le Duc d'Alençon persévera si long-temps à vouloir que la Cour fournît cette somme, qu'il falut y consentir. On donna saint Jean d'Angely & Montauban pour Bourges & pour Mezieres, que Montigny & Rebé n'avoient pas voulu rendre; mais ce ne fut qu'après une negociation de deux mois & demy. Il s'ensuivoit de là qu'il n'étoit pas possible de conclure la Paix, & la Reine mere en fut si persuadée, qu'elle se contenta d'une Trêve de six mois. Mais avant que de l'accorder, il falloit payer les Allemans que le Prince Casimir avoit levez, & même les entretenir durant les six mois, autrement ils se seroient débandez: & si les Calvinistes de France eussent eu une autre fois besoin du secours des Protestans, ils ne l'auroient pas obtenu. Les Deputez de la Rochelle pressèrent ainsi le Duc d'Alençon de ne se relâcher, qu'à condition

1575.

que la Cour payât deux cens mille écus pour la satisfaction du Prince Casimir, & des Officiers subalternes qui enrôloient pour luy des gens de Guerre dans les Cercles du Rhin, & la Reine ne crût pas devoir rompre pour si peu de chose, tant elle étoit persuadée de conclure la Paix durant la Trêve; au lieu que si la guerre continuoit, l'accommodement deviendroit plus difficile de jour en jour, & même impossible; supposé que le Duc d'Alençon fût aussi malheureux à la tête des Calvinistes, que l'avoit esté le Prince de Condé. Il ne s'agissoit donc plus que de trouver l'argent; & les Calvinistes ayant protesté qu'ils n'en contribueroient pas un denier, & le Trésor Royal estant toujours vuide; le Roy eut recours aux Parisiens, & leur demanda un emprunt de deux cens mille écus.

Les Parisiens ne se contenterent pas de refuser cette somme, sur ce qu'ils avoient fourni les dernières années jusqu'à quatre millions & demy de livres; ils ajoûterent contre les Favoris une Satyre qui n'étoit point alors à propos. Ils justifient par des Memoires tres-exacts que ce que l'on avoit arraché de leur substance, au lieu d'être employé aux affaires les plus pressantes de l'Etat, avoit esté tourné à des usages superflus & infames. Ce discours fut si libre, que le Roy, quelque effort qu'il fit sur soy-même, ne pût se retenir d'y répondre. Il rapporta des Memoires contraires à ceux que l'on venoit de représenter; il prouva que les Suisses avoient reçu en paiement des arrerages de leurs pensions, ce qu'on pretendoit être passé dans les bourses des Favoris: & par un dé-

dain qui auroit esté genereux , si Sa Majesté l'eût depuis soutenu avec plus de fermeté ; Elle dît avoir crû faire honneur aux Parisiens , en les conviant de la secourir dans un pressant besoin ; mais que puisqu'ils répondoient si mal à son affection , elle trouveroit bien de l'argent sans eux.

Le hazard voulut que deux personnes des plus qualifiées de la Cour, avoient alors dans leurs coffres les deux cens mille écus dont il étoit question ; & la chose étoit d'autant plus rare , qu'il ne paroissoit point depuis plus de cent ans qu'il en fût arrivé de semblable. On a vu que le Duc de Nevers s'étoit établi en France , & l'on doit ajoûter icy qu'il avoit eu long-temps querelle pour son partage avec le Duc de Mantouë son frere aîné. Le motif de cette contestation étoit en premier lieu , que les cadets de la Maison de Gonzague avoient accoutumé de recevoir leur Appannage en fonds de terre ; & il n'étoit pas possible d'en douter , puisque les Princes de Guastalle , de Bossolo , & de Sabionette possédoient encore les Fiefs démembrés du Duché de Mantouë à leur considération.

Le Duc de Nevers demandoit d'être traité de même ; mais son frere répondoit que les démembrements dont il parloit , avoient tellement affoibli le Duché de Mantouë , qu'il ne suffisoit plus pour en porter les charges , & pour entretenir le droit d'aînesse. Il pretendoit là-dessus que les cadets de la Maison de Gonzague se contentassent désormais d'une mediocre somme d'argent , & que l'on commençât par son frere. En second lieu , le Duc de

1575.

Nevers demandoit sa part dans les biens maternels , aussi-bien que dans les paternels. Pour l'entendre , il faut supposer qu'ils étoient tous deux fils de l'Heritiere du Duché de Montferat, dernière de la Maison des Palcologues. Ils ne pouvoient disconvenir que le Fief de Montferat ne fût féminin , puisque leur mere l'avoit porté dans la Maison de Gonzague , & le cadet soutenoit là-dessus qu'il en devoit avoir la moitié ; mais il n'étoit pas assez puissant pour faire la guerre à son aîné , & les Princes d'Italie aimoient trop leur repos pour le troubler en sa faveur. Ils luy firent tant de remontrances , qu'ils le reduisirent enfin à se contenter de six-vingts mille écus pour toutes ses pretentions.

De plus , le Seigneur de Piennes avoit un proche parent dans les Païs-Bas , dont il herita. Les Espagnols n'avoient rien à dire contre sa personne ; mais ils ne vouloient pas qu'un François eût du bien chez eux , & ils pretendoient que Piennes pour recueillir la succession qui luy étoit ouverte , renonçât à sa Patrie , vînt s'habituer dans les Païs-Bas , & leur prêtât serment. Piennes n'avoit garde de s'y résoudre ; car outre qu'il n'y avoit point de Gentilhomme dans le Royaume plus attaché que luy à son Roy , les Terres qu'il possédoit en Picardie valoient beaucoup mieux que celles de Flandres , dont il avoit hérité , & il y auroit eu de la folie à les abandonner. Ainsi il sollicita la Cour de France d'écrire au Roy d'Espagne en sa faveur , afin que Sa Majesté Catholique luy permît de conserver la succession qui luy étoit arrivée , jusqu'à ce que son second fils fût en état de

de s'établir dans les Pays-bas : mais le Roy Catholique rebuta une proposition si raisonnable ; & Piennes ne put obtenir autre chose , sinon que s'il vouloit renoncer à la succession qui luy estoit écheuë on luy payeroit quatre-vingts mille écus comptans. La Cour qui n'osoit alors choquer l'Espagne en quelque maniere que ce fust , voulut que Piennes acceptât l'offre des Espagnols ; & il le fit avec d'autant plus de gayeté, qu'il n'avoit pas beaucoup d'attachement au bien. Le Duc de Nevers, & luy furent priez de prester leur argent au Roy , & en attendant qu'on les remboursât on leur assigna dans la Province de Bretagne des Terres du Domaine Ducal, dont le revenu égaloit l'intérêt des deux cens mille écus.

La Trêve fut ainsi publiée ; mais il estoit survenu quelques jours auparavant un meurtre qui jetta la défiance dans les deux Partis, par l'incertitude où l'on fut long-temps de la personne qui l'avoit commis. On comptoit le jeune Dugua parmy les principaux Favoris ; & de fait , il n'y en avoit point de plus accompli que luy. Il estoit vaillant sans estre fanfaron : une blessure receuë à la guerre, qui luy avoit beaucoup affoibly le bras droit, ne l'avoit pas empêché de se battre en duel toutes les fois que les plus braves de la Cour luy avoient témoigné de n'être pas contens de luy ; & c'estoit peut-estre à cause de la fermeté de son courage, que le Roy l'avoit nommé Mestre de Camp du Regiment des Gardes. Il estoit petit, mais au reste bien fait : & quoique la Noblesse de France se piquât encore d'ignorance, il estoit si sçavant, qu'il n'y avoit point de Gentil-



1575.

homme François ny Etranger qui osât soutenir longtemps la conversation devant luy, sans qu'il les déconcertât par sa présence d'esprit, ou par la subtilité de ses pensées.

Il n'est pas possible de deviner les causes de l'antipathie de la Reine Marguerite pour luy, & celle qu'elle en rapporte au commencement de ses Memoires n'est pas vrai-semblable. Elle prétend que Dugua s'étoit entierement emparé de l'esprit de Henry trois, & qu'il avoit corrompu ses mœurs, en l'accoutumant à la lecture de Machiavel. Mais il est constant que Villequier, Bellegarde, & Pibrac, estoient alors pour le moins aussi avant que Dugua dans les bonnes graces du Roy; & il paroît encore dans les dépêches que sa Majesté avoit écrites, lorsqu'on briguoit pour Elle les Couronnes d'Alger & de Pologne, \* c'est-à-dire, avant que Dugua se fust attaché à elle, que la lecture de Machiavel luy estoit déjà familiere, puisqu'elle en transcrivoit des cinq & six lignes de suite. Il y a plus d'apparence que la Reine Marguerite estoit de l'humeur de Catherine de Medicis sa Mere; & que comme Catherine n'avoit consenty que par force que le Maréchal de Retz fût Favory de Charles neuf, Marguerite ne pouvoit souffrir que d'autres qu'elle eussent la plus étroite confiance de Henry trois. Quoiqu'il en soit, la Reine Marguerite témoigna dans toutes les rencontres, de l'antipathie pour Dugua, qui étant de son côté le plus fier des Courtisans, ne garda plus de mesures avec cette Princesse.

Il étoit fort libre en paroles; & comme il s'é

\*. entre les  
Manuscripts  
de François  
de Noailles  
Evêque  
d'Acqs.

manipoit assez souvent jusqu'à reprendre le Roy, lorsqu'il luy voyoit dire ou faire des choses qu'il jugeoit indignes de la Majesté Royale ; il s'érigeoit encore en Censeur des autres personnes au-dessus de luy. Marguerite ne donnoit que trop d'occasions à la médisance, & l'on prétend que Dugua tint un jour en présence de deux ou trois Courtisans, des discours qui choquoient directement son honneur. Elle en fut informée, & elle résolut de s'en venger avec une hauteur, qui ôtât désormais à toutes sortes de gens, la liberté de la décrier. Il n'étoit pas possible d'en venir à bout par les voyes ordinaires, puisqu'il n'y avoit plus de sûreté pour elle de s'adresser au Roy.

Sa Majesté la soupçonnoit de préférer les intérêts du Duc d'Alençon aux siens ; & d'ailleurs elle estoit Femme du Roy de Navarre, & par conséquent attachée aux intérêts des Calvinistes, qui prévoyant assez que le Duc d'Alençon leur échapperoit bientôt, & ayant reconnu par expérience que le Prince de Condé n'estoit point assez accredité pour exercer leur Generalat, le vouloient déferer au Roy de Navarre. De plus, Henry trois n'étoit pas d'humeur à disgracier un Favory pour quelques paroles de travers, sur tout lorsqu'elles n'avoient pas esté prononcées sans fondement : & si sa Sœur se fust adressée à luy pour tirer raison de Dugua, ou il ne luy auroit rien promis là-dessus, ou il ne luy eust pas tenu parole. Ainsi, elle chercha un Assassin, & le trouva en la personne du Baron de Viteaux petit-Fils du Chancelier & Cardinal du Prat.

Viteaux n'estoit Brave que dans les Armées, où il

1575. combattoit avec beaucoup de prudence & de va- leur: mais hors de-là il estoit prévenu de l'opinion qu'il y avoit de la folie à exposer sa vie pour tuer ses ennemis, & qu'il falloit la mettre en seureté avant que de travailler à se venger. Il s'étoit ainsi défait de quelques Gentilshommes d'Auvergne, entre lesquels on comptoit un des plus considerables de cette Province qui s'appelloit Millaud, Frere puîné du Baron d'Alegre. Ce Baron avoit eu recours à la Justice, & Viteaux s'étoit sauvé dans le Comté de Bourgogne. Il se plaignoit que Dugua luy avoit enlevé une Aubeine que le Roy luy avoit accordée; & la Reine Marguerite ne luy eut pas plustost écrit qu'elle attendoit de luy qu'il la vengeroit, qu'il repartit qu'il estoit prest de tout hazarder pour la satisfaire.

Il falloit luy trouver un lieu dans Paris où il pust arriver, & demeurer inconnu avec trois ou quatre Scelerats qui s'estoient donnez à luy, & qu'il appelloit ses Lions, peut-estre à cause qu'ils estoient des plus hardis, aussi-bien que des plus méchans hommes du monde. Des gens de cette nature n'étoient pas d'humeur à demeurer long-temps dans un lieu sans qu'on s'en apperceust; & si par imprudence ou par remerité ils eussent donné occasion de découvrir la retraite de Viteaux, le Baron d'Alegre, qui se trouvoit alors dans Paris, l'eust fait enlever & mettre dans la Conciergerie du Palais, d'où il ne seroit forté que pour perdre la tête. Et de fait, il n'y eut point de Bourgeois qui osât prester sa maison pour le loger; mais le Grand Convent des Augustins luy fournit un azile. Il y a de l'apparence

que ce ne fut pas à l'insceu des Superieurs ; mais il est tout-à-fait surprenant que Viteaux & ses lions , demeurèrent long-temps dans cette Communauté qui n'estoit point alors fort réglée sans qu'on le sçût. La Reine Marguerite l'y fit venir , & l'y entretint ; mais elle douta plus d'une fois s'il la serviroit à sa mode.

Dugua n'estoit pas informé de ce qu'elle machinoit contre luy ; mais il s'estoit fait tant d'ennemis , & on l'avoit menacé par tant de billets gliffiez sous son assiette lorsqu'il se mettoit à table , & sous sa toilette quand il se deshabilloit , qu'on le tueroit à la premiere occasion qu'il en donneroit , que pour prévenir son malheur , il demeuroit tout le jour au Louvre ; & après qu'il avoit assisté au coucher du Roy , & assis la Garde , il prenoit quinze ou vingt Soldats des plus déterminez ; les menoit chez luy pour l'escorter en chemin ; leur donnoit sa maison à garder durant la nuit , & retournoit le lendemain matin avec eux au Louvre. Ainsi , quoiqu'il fust observé de si près , qu'il ne disoit pas un mot , & ne faisoit point de démarche dont la Reine Marguerite ne fust avertie , il demeura près de trois mois hors d'atteinte ; & Viteaux auroit esté contraint de retourner dans le Comté de Bourgogne , où estoit le seul bien qu'il possédoit , ou de s'exposer dans Paris à perir dans les formes de la Justice , si Dugua ne se fust relâché dans sa conduite.

Il avoit vécu jusques-là dans l'amour volage ; mais par malheur pour luy , une des plus grandes Dames de la Cour eut assez de charmes pour l'attacher à elle. Comme elle l'aimoit pour le moins autant

1575.

qu'il en estoit aimé, & qu'il ne s'agissoit plus entre eux que d'éviter le scandale; Dugua loüa une petite maison dans le Fauxbourg S. Germain proche l'Hôtel de sa Maîtresse. Il se levoit les soirs après avoir feint de se coucher dans sa maison ordinaire: Il ne se faisoit accompagner que d'un ou deux de ses Domestiques, auxquels il avoit revelé le secret de son inclination: Il sortoit par une porte de derriere, il alloit dans une autre maison, & y demouroit en attendant que sa Maîtresse luy mandât de la venir trouver. Aucune de ces particularitez n'échappa à la connoissance de la Reine Marguerite, ny par conséquent à celle de Viteaux, qui eut la hardiesse de visiter le lieu, & de prendre les mesures necessaires pour en enfoncer aisément les portes, & en cas qu'il n'y réussist pas, pour accrocher aux fenêtres des échelles de corde. Le trente de Decembre mil cinq cens soixante-quinze, fut choisi pour cette execution: & comme elle se passa sans témoins, on n'en sçait autre chose que ce que Viteaux jugea longtemps après à propos d'en découvrir.

Il raconta qu'au moment qu'il arriva dans la maison de Dugua, il la fit environner, afin qu'il ne püst échapper, ce qui donne lieu de croire que ces Lions avoient esté renforcez par des gens dévoüez à la Reine Marguerite. Il ajoûta que les serrures & les gonds qu'il avoit eu soin de rompre à demy le jour précédent, resisterent si peu à la violence qu'il fit pour enfoncer les portes, que personne n'en ouït le bruit excepté les deux Domestiques de Dugua, qui y accoururent, & furent aussi-tôt poignardez: Que



Dugua estoit couché dans son lit, où il lisoit avec une telle attention, qu'il ne fut détourné que par le bruit que fit Viteaux en entrant dans sa chambre : Que le combat entr'eux dura un gros quart-d'heure, tout irregulier qu'il estoit, parce que Dugua, appercevant Viteaux & ses Lions, se jeta dans la ruelle, & prit un épieu qu'il tenoit toujous au chevet de son lit. Il se défendit avec une admirable presence d'esprit, & il ne succomba qu'après que les blessures qu'il receut l'eurent affoibly de sorte, qu'il ne put s'empêcher de tomber. Viteaux l'ayant tué, eut le loisir de couvrir son corps d'un tapis, de faire fermer toutes les portes du logis comme si elles n'eussent pas esté enfoncées, & de passer de-là dans le Pré-aux-Clercs, où il trouva des chevaux prests, sur lesquels il retourna avec ses Lions dans le Comté de Bourgogne. Le meurtre de Dugua ne fut découvert que deux ou trois jours après : & quoiqu'il n'y eust aucun indice pour en soupçonner l'auteur, tout le monde ne laissa pas d'en accuser Viteaux, tant on demeura persuadé qu'il n'y avoit que luy qui en pust estre l'auteur, dans les circonstances qu'il avoit esté commis. Le Roy ne s'en mit pas beaucoup en peine ; & il ne parut jamais mieux que par l'indolence de Sa Majesté, que lorsque les Grands se sont engagez dans les plaisirs, la plus forte de leurs averfions est pour ceux qui s'ingèrent de les reprendre, quoique les causes n'en soient que trop legitimes.

Le Duc d'Alençon fut informé de toutes les particularitez du meurtre de Dugua, qui regardoient la Reine de Navarre sa Sœur ; & comme il avoit

1575.

obtenu la Trêve aux conditions dont on a parlé, & pour ainsi dire, à la pointe de l'épée; il apprehenda qu'elle ne l'empêchât un jour de parvenir à la Couronne, & que les Catholiques zelez ne l'en exclussent pour la donner au Roy de Navarre son beau-frere, par la même voye que Capet s'estoit élevé sur le Trône au préjudice de Charles de Lorraine. Cet inconvenient estoit terrible, & le Duc d'Alençon pour le prevenir s'avisa de justifier par écrit sa conduite. Il envoya au Parlement de Paris une longue Lettre, qui ne contenoit que les mêmes choses qu'il avoit inferées dans le Manifeste que l'on a cy-dessus abregé. Cette Lettre fut portée à Christophle de Thou, Premier President de cette Compagnie, que l'on estimoit favorable au Duc d'Alençon, parce qu'on le tenoit pour Chef des Politiques de la Robe. Jacques Auguste son fils en rend un grand témoignage dans son Histoire; mais il est contredit par l'Auteur du Journal de Henry trois, qui tout inconnu qu'il est, ne laisse pas d'avoir beaucoup d'autorité. Quoiqu'il en soit, si Christophle de Thou estoit du parti des Politiques, il dissimula tout-à-fait ses veritables sentimens dans la conjoncture dont il s'agit. Il assembla le Parlement; il luy presenta la Lettre du Duc d'Alençon, & il dit en même-temps que l'usage de la Compagnie avoit toujours esté de ne pas ouvrir les Lettres qu'elle recevoit des Ennemis de l'Etat, & de les porter au Roy toutes cachetées. Qu'à la verité le Duc d'Alençon estoit Frere unique de Sa Majesté: mais qu'il avoit eu le malheur non seulement de se mettre dans un parti contre

tre lequel elle estoit actuellement en guerre ; mais encore d'en accepter le Generalat : Qu'il venoit de plus de conclure une Trêve , & que l'une & l'autre de ces actions estant manifestement criminelles ; le Parlement ne devoit avoir de communication avec luy , que par l'ordre exprés de son Souverain.

Le Parlement acquiesça tout d'une voix au sentiment de son Premier President , & l'on presenta la Lettre sans l'avoir ouverte au Roy , qui fut sensiblement touché de cette déference. Il luy en fit un remerciement qui se trouve encore dans les Cabinets des Curieux ; & la reconnoissance qu'en eut Sa Majesté pour Christophle de Thou en particulier , fut tout-à-fait singulière. Elle le visita depuis regulierement tous les trois mois , & lorsqu'elle le trouvoit appliqué aux fonctions de sa Charge , elle avoit la bonté d'attendre qu'il eût expédié ses Cliens , & demouroit cependant couchée sur un lit de Camp de couleur verte qui étoit dans la Salle \*. La Lettre du Duc d'Alençon fut si bien supprimée , qu'il ne s'en parla plus depuis : & comme la Cour d'un côté , & les Calvinistes de l'autre observerent là dessus un silence tres-exact , il est vrai-semblable que le Duc d'Alençon se repentit d'avoir écrit au Parlement , lorsqu'il apprit que sa Lettre avoit eu si peu d'effet...

Le desir qu'avoit eu la Reine mere de conclure la Trêve , l'avoit empêchée d'appercevoir qu'elle travailloit en vain , & que ce qui luy paroissoit possible dans la speculation , ne l'étoit pas dans la pratique. Les Princes de Condé & Casimir étoient déjà bien avant dans la Lorraine , lorsque les Depu-

1575.

\* Je l'ay appris de la bouche de Messieurs du Puy.

1575.

tez de la Cour & du Duc d'Alençon leur avoient déclaré qu'il y avoit une suspension d'armes pour six mois, & leur armée se rafraîchissoit aux environs de Charmes. Ce Païs tout fertile qu'il estoit ne pouvoit si long-temps nourrir un si grand nombre de gens de Guerre, & quand il l'eût pû, la raison d'Etat ne le permettoit pas. Le Duc de Lorraine ne leur avoit accordé le passage, que parce qu'il ne s'étoit pas trouvé assez fort pour le refuser, & que la blessure du Duc de Guise avoit arrêté dans la Champagne les Troupes destinées à la garde de cette Province. Si les Protestans s'accoutumoient au séjour de la Lorraine, il estoit à craindre qu'ils n'en voulussent pas sortir; & quand ils seroient assez équitables pour en user d'une autre maniere, la moindre incommodité que les Lorrains recevroient de leur Compagnie, seroit celle de les nourrir, puisqu'il y auroit à craindre de plus qu'ils ne pervertissent leurs Hôtes, en leur inspirant des sentimens avantageux pour les nouvelles Religions, qui n'avoient point encore pénétré dans la Lorraine. Et de fait, le Duc Charles trois l'apprehendoit de telle sorte, qu'au premier avis de la Trêve, il alla trouver les Princes de Condé & Casimir, & leur dit que s'ils ne sortoient de ses Etats, il s'en plaindroit à l'Empereur, comme d'une infraction manifeste au privilege qu'avoit la Lorraine, de passer pour membre du Corps Germanique, sans en supporter les charges.

Le Prince Casimir ne douta pas que si le Duc de Lorraine s'adressoit à Maximilien second, Sa Majesté Imperiale n'envoyât aussi-tôt un Ordre à l'Elec-

cteur Palatin de rappeler son fils, & aux Villes Impériales de contremander les Soldats qu'elles avoient fournis ; & qu'ainsi l'armée Protestante se dissiperoit d'elle-même. Si elle retournoit sur ses pas, l'Empereur, qui étoit Langrave d'Alsace, ne souffriroit pas qu'elle y rentrât ; & si elle s'avançoit dans la Champagne, elle violeroit la Trêve : ainsi les Princes de Condé & Casimir après y avoir bien pensé, résolurent de ne la pas accepter ; & ils s'en expliquèrent par un Manifeste, qui pour être mal fait, ne laissa pas d'avoir tout l'effet qu'ils s'en étoient promis. Les véritables motifs qui les faisoient agir, & que l'on vient de rapporter y étoient cachez, & l'on se contentoit de supposer que la Cour de France n'avoit observé de bonne foy aucun des Traitez conclus avec les Calvinistes, & d'assurer par avance qu'elle se dispenseroit d'autant plus aisément d'exécuter celui-cy, qu'il y avoit une infinité de voyes indirectes pour l'éluder qu'elle n'ignoroit pas, & qu'elle étoit accoutumée de mettre en pratique. Mais en récompense, quatre sortes de gens furent ravis que la Trêve n'eût point de lieu.

Premièrement, les Calvinistes n'avoient pas crû que le Prince de Condé pût mettre sur pied une si grosse Armée ; & quand ils la virent sur la Frontière de Champagne, ils s'imaginèrent universellement qu'elle ne leur coûteroit plus rien à conserver, puisque le pillage des Provinces de France par où elle passeroit, luy tiendrait lieu de solde ; & qu'après sa jonction avec les Troupes de ceux qu'elle venoit secourir, elle obtiendrait de la Cour ce qu'on n'avoit



1575.

osé demander jusques-là, qui étoit la permission aux Calvinistes de former une Republique indépendante au milieu du Royaume.

En second lieu, le Duc d'Alençon n'avoit pas suffisamment pourveu à sa sûreté, puisqu'il avoit promis de retourner à la Cour aussi-tôt que la Trêve auroit esté signée par toutes les personnes intéressées à l'accomplir, & neanmoins il étoit aisé de prévoir que quand il y seroit, les Favoris ne le considéreroient pas plus qu'ils avoient fait auparavant : au lieu que si l'armée Protestante pénétrait jusqu'au centre du Royaume, & qu'elle y fit la Paix à sa mode, elle exigeroit pour le Duc d'Alençon son Generalissime, que les Provinces sur lesquelles son Apennage estoit assigné, lui demeuraissent, & qu'il y pût établir son séjour, jusqu'à ce que l'on eust vû de quelle maniere la Paix seroit observée.

En troisiéme lieu, Damville n'étoit pas content de n'avoir esté compris dans la Trêve qu'en termes généraux. Il vouloit un Article particulier qui l'assurât du Gouvernement de Languedoc pour sa vie, & le Roy n'avoit garde de l'accorder, s'il n'y estoit contraint par la nécessité absolue de renvoyer en Allemagne l'armée Protestante : Encore y avoit-il apparence que Sa Majesté ne consentiroit pas que l'on fit un Article public de la perpétuité du Gouvernement du Languedoc, & qu'elle voudroit l'insérer dans les Articles secrets.

En quatriéme lieu, les Catholiques zelés n'avoient pas tant de peur de l'armée Protestante que l'on avoit crû; car encore qu'ils ne se jugeassent pas assez forts pour lui résister, ils prévoyoit que sa marche donneroit

tant de jalousie aux Princes Catholiques de l'Europe, & sur tout au Roy d'Espagne, qu'il n'épargneroit rien pour la ruiner : Qu'il enverroient au Roy des Troupes & de l'argent ; que le Pape & les Italiens l'imiteroient, & que l'armée du Roy se trouvant ainsi composée de plus d'Etrangers que de François, il ne seroit plus au pouvoir de Sa Majesté d'accorder ny Paix ny Trêve aux Heretiques : Qu'on la contraindroit d'exterminer tous ses Sujets de la nouvelle Religion, & qu'ainsi les guerres Civiles de France finiroient avec le Calvinisme, qui en avoit esté la cause.

Les Princes de Condé & Casimir qui ne sçavoient pas ces particularitez, s'attendoient à trouver une extrême resistance dans la Champagne & dans la Bourgogne ; & pour se faire voye par la multitude aussi-bien que par la valeur de leurs Troupes, ils sollicitèrent le Canton de Berne de leur fournir les six mille Soldats qu'il avoit sur pied. Theodore de Beze estoit alors le principal Ministre de Genève, il avoit demeuré long-temps à Lauzane pour y enseigner la Langue Grecque, & pour interpreter l'Ecriture Sainte ; & il y avoit formé une liaison si étroite avec le Grand Conseil de Berne, que personne n'y étoit plus accredité que luy. Il en donna des marques, lorsque les Princes de Condé & Casimir le prièrent d'obtenir pour eux les six mille Soldats Bernois ; & la chose se fit si promptement, que l'Ambassadeur de France en Suisse n'eut pas le temps de s'y opposer. Les Bernois estoient déjà en marche quand il en eut l'avis, & il s'en plaignit à tous les Cantons Pro-

1575.

restans en general, comme d'une infraction manifeste à l'Alliance des Suisses, continuée sans interruption avec les Rois Tres-Christiens, depuis Louis onze jusqu'à Henry trois.

Les Cantons ne disconvinrent pas que l'Ambassadeur de France n'eût raison : & de plus, ils estoient jaloux de l'aggrandissement de celuy de Berne, depuis qu'il estoit devenu aussi grand que tous les autres ensemble, par l'usurpation du Pais de Vaux, & de la meilleure partie du Comté de Gruyeres. Aussi le presserent-ils de rappeler les Troupes, jusqu'à le menacer en cas de refus de rompre l'ancienne Alliance avec luy, & de le separer du Corps de leur Republique ; & il en fut d'autant plus touché, que si on l'eût abandonné à luy-même, le Roy d'Espagne & le Duc de Savoye se fussent aussi-tôt unis : le premier, dans la veüe de luy ôter les Bailliages autrefois incorporez à la Franche-Comté ; & le second, pour recouvrer les Baillages que ce Canton avoit pris sur le Duc Charles son pere. Le Conseil de Berne envoya des Deputez à ses six mille Soldats, pour leur declarer qu'ils revinssent à l'instant, sur peine de la vie ; mais il y a de l'apparence que cet Ordre ne fut pas sincere, & que l'on fit secrettement entendre à ceux que l'on rappelloit ; que bien loin de leur sçavoir mauvais gré s'ils desobeïssent ; on en seroit ravi. Et de fait, les Officiers & les simples Soldats repartirent tout d'une voix, qu'ils avoient presté serment au Prince de Condé, du consentement de leurs Superieurs, & que par conséquent l'inconstance des mêmes Superieurs ne pouvoit les dispenser de tenir

parole : Que s'ils étoient exilés pour cela seulement, ils se promettoient de l'équité des Calvinistes de France, qu'ils les recompenseroient de ce qu'ils auroient perdu en leur considération, & leur donneroient pour le moins autant de terre & de meubles qu'ils en auroient perdu dans le Canton de Berne.

Ils joignirent ainsi le Prince de Condé dans la Lorraine, où ils estoient allez par la Franche-Comté, & l'armée Protestante devint si forte, que l'on y compta trente-un mille Soldats effectifs. La Cour ne luy pouvoit opposer des Troupes égales ; & si le Duc d'Alençon l'eût attenduë à l'autre bord de la Loire avec quinze à seize mille hommes, comme il s'y estoit engagé, la Monarchie Françoisë auroit couru risque de finir. Mais un obstacle impréveu arrêta dans le Languedoc la meilleure partie des Soldats Calvinistes. Le Vivarets & les Sevennes estoient si mêlez de Catholiques & de Calvinistes, qu'il estoit malaisé de decider laquelle des deux Religions l'emportoit sur l'autre. Ce Pais n'estoit pas des plus fertiles, & comme il avoit peine à nourrir ses propres Habitans en temps de Paix, la guerre Civile le reduisoit à d'étranges extrémitez. Ses peuples estoient nés pour la guerre, & il estoit difficile que les Provinces voisines remportassent de grands avantages sur eux, s'ils estoient d'accord pour leur résister. Le zele de la Religion ne les touchoit plus que mediocrement ; & par la même raison qu'ils pouvoient se rendre heureux en souffrant un culte étranger avec le leur, ils prévoyoit qu'ils seroient éternellement misérables, en continuant par ce, seul

égal de part & d'autre, parce que si la Cour étoit privée de l'assistance qu'elle esperoit des Catholiques restez dans le Vivarets & dans les Sevennes, les Calvinistes n'étoient pas moins frustrez du secours de leurs freres dans ces deux Provinces; & comme il n'y avoit point d'exemple dans la politique dont les conséquences fussent plus dangereuses que celui-là, il étoit à craindre qu'il ne fût suivy dans toutes les Provinces du Royaume, & qu'il n'y restât que Paris pour la Cour, & que la Rochelle pour le party Calviniste.

Aussi l'on travailla des deux côtez avec une égale ardeur à déconcerter le projet dont il s'agit. La Cour gagna du Bourg, qui eut assez de credit pour détourner les principaux Catholiques de le signer: & les Calvinistes n'ayant pû faire de mesme à l'égard de Cugy & de Pierre-gourde, trouverent un expedient qui réussit à la verité, mais qui sauva l'Etat, & les empêcha de se trouver sur le bord de la Loire, dans le même temps que les Princes de Condé & Casimir y devoient arriver avec l'Armée Allemande. Geltain, Officier subalterne des Calvinistes, estoit le plus hardy Avanturier de leur Religion. Le zele qu'il avoit pour elle, luy faisoit mépriser les plus grands dangers avec autant de facilité que s'il ne les eust pas connus; & le moindre Ministre suffisoit pour luy faire entreprendre les actions que les autres Soldats du Party avoient jugées temeraires, pourveu qu'il l'assurât qu'il y alloit de la gloire du Calvinisme.

On l'engagea par ce motif à surprendre Viviers, où l'on sçavoit qu'il avoit des Amis; & il se presenta



1575.

devant cette Ville avec trois cens Soldats, soutenus de sept cens autres à certaine distance. Il demanda d'entrer avec sa suite, & les Habitans s'assemblerent pour délibérer si on luy ouvreroit les portes. Les Catholiques n'en furent pas d'avis; mais les Calvinistes qui craignoient d'estre chassés, si la Cour se prévaloit du credit de du-Bourg pour se rendre Maître de leur Ville, oublierent qu'ils avoient esté les premiers à signer le projet d'Union entre l'ancienne & la nouvelle Religion. Ils exciterent une sedition: ils allerent à la porte la plus proche du lieu où estoit Geltain; & ils l'introduisirent par là dans Viviers.

Le projet fut alors si generalement déconcerté, qu'il ne s'en parla plus; mais il ne falloit pas douter que la Cour ne travaillât à reprendre Viviers prefe-  
rablement à toute autre chose, & les Calvinistes pour s'y opposer logerent leurs Troupes dans des lieux si proches de cette Ville, & si commodes, qu'ils étoient en état de conserver autant qu'ils jugeroient à propos leur nouvelle Conquête, en y jettant de temps en temps des munitions & des gens de guerre.

Les Princes de Condé & Casimir marchoi-  
ent cependant avec d'autant plus de precipitation, que la conjoncture de la blessure du Duc de Guise les avoit garentis de leur plus fâcheux Ennemy. Ils traverserent la Champagne sans trouver d'obstacle qu'auprès de Langres, où quelques Catholiques enleverent leurs traîneurs. L'Armée Protestante entra par là dans la Bourgogne, où elle s'émancipa de force, que rien ne luy étoit plus inviolable. Le Duc

de Mayenne, Gouverneur de cette Province, qui n'avoit pû ramasser que cinq à six mille Catholiques, s'étoit uniquement proposé de sauver les meilleures Places, en s'y mettant à mesure que les Protestans en approcheroient; & n'avoit garde de s'enfermer dans les petites, puisqu'il y auroit esté infailliblement enlevé, & que sa prise eût mis les Princes de Condé & Casimir en possession de toute la Bourgogne. Il se contentoit donc de cottoyer les Ennemis par tout où il pouvoit mettre une Riviere entre luy & eux; & au défaut de cela, tantôt il les prévenoit, en faisant le dégât des lieux qu'ils devoient traverser, tantôt en se tenant à leur queue pour attraper les plus negligens, & pour les contraindre de marcher plus ferrez.

Il ne pût donc empêcher les Allemans d'attaquer la petite ville de Noyers. Les Gentils hommes voisins qui s'y étoient jettez, la défendirent d'abord avec assez de vigueur, & soutinrent un furieux assaut: mais ensuite ils demanderent à capituler. Le Prince de Condé n'étoit pas alors au Camp, & l'autorité toute entiere étoit demeurée au Prince Casimir, qui avoit promis à ses Allemans le pillage de Noyers. S'il ne leur eût pas tenu parole, il n'en auroit pû rejeter la faute, comme il avoit accoustumé; sur le Prince de Condé; & cette consideration le contraignit d'amuser les Deputez de Noyers, en chicannant sur les Articles qu'ils luy avoient presenté; jusqu'à ce que ceux qui gardoient la brèche s'étant relâchez de leurs soins, comme il n'arrive que trop souvent, quand on parle de la guerre; les Alle-

1575.

mans trouverent moyen d'entrer dans la Ville , & la saccagerent avec autant d'inhumanité , que si elle eût esté forcée dans les reigles. Les autres petites Villes qu'ils trouverent sur leur marche n'osèrent leur résister , & ils arriverent à la Charité aussi chargez de butin que s'ils eussent ravagé un Pais Ennemy.

Les Catholiques s'ingererent en vain de leur constater ensuite le trajet de la Riviere d'Allier , & ils s'en rendirent maîtres aussi bien que de Moulins , Ville Capitale du Bourbonnois ; & ils donnerent delà tant de frayeur à la Province d'Auvergne , qu'elle paya cinquante mille écus pour se garantir de leur passage. Le Duc d'Alençon les joignit à Moulins , avec une escorte qui n'étoit que de quinze cens hommes. On avoit crû qu'ils en prendroient occasion de le mépriser , & de ne le pas reconnoître pour Chef ; mais soit que la facilité qu'ils avoient trouvée dans leur marche les eût adoucis , ou qu'ils esperassent de tirer de la Cour des conditions plus avantageuses , en déferant à l'Heritier présomptif de la Couronne , qu'en le dédaignant , ils le reçurent avec autant de respect que s'il eût esté leur Maître , & ils disposerent l'armée Protestante à luy préter serment.

Le Roy de Navarre en fut jaloux ; & à dire le vray , le personnage qu'il representoit alors à la Cour de France ne luy étoit pas convenable. Il ne vivoit pas en bonne intelligence avec la Reine sa femme ; & s'il en faut croire les Memoires du temps , la faute venoit autant d'un côté que de l'autre. Henry trois avoit

une antipathie naturelle pour luy ; & la Reine mere le haïſſoit , à cauſe qu'elle étoit trop adonnée à l'Aſtologie judiciaire , & que Dieu avoit permis qu'un Italien des plus habiles dans cette ſcience luy eût prédit que le Roy de Navarre regneroit en France ; ce qui la faſchoit d'autant plus , que le Roy & le Duc d'Alençon étoient par là condamnez à mourir d'une maniere extraordinaire , & ſans eſperance de laiſſer de poſterité ; celui qui devoit leur ſucceder eſtant preſque de même âge qu'eux. L'éducation du Roy de Navarre s'étoit faite dans le Bearn , & avoit eſté ſi rude , que les Courtiſans de Henry trois ne la pouvoient ſouffrir. Et de fait , il n'avoit rien qui le leur rendît recommandable , ſi l'on en exceptoit ſon humeur gaye , & ſa promptitude à dire de bons mots : mais comme la premiere de ces qualitez degeneroit ſouvent en goinfrerie , & la ſeconde panchoit trop vers la ſatyre , elles luy nuifoient plus qu'elles ne ſervoient , puisqu'elles augmentoient le nombre de ſes Ennemis.

La Cour ne luy donnoit employ ny dans les armées , ny dans les Provinces ; & bien loin qu'elle contribuât à le retirer de l'amour volage où il étoit adonné , elle apprehendoit qu'il ne s'en retirât luy-même. Il aimoit Madame de Sauve , qui étoit ſans contredit la plus belle de la Cour ; & on le jugeoit incapable de rompre les chaînes qu'elle luy avoit données , lorsqu'il montra que cette paſſion ne le dominoit pas. Il avoit remarqué dans le temps que l'Amiral de Châtillon l'avoit obligé de ſe trouver avec le Prince de Condé dans les Armées Calviniſtes ;



1575.

que son humeur enjoiëe étoit plus agreable aux gens de Guerre, que celle de ce Prince severe & taciturne; & il concluoit de là, que quand après la Saint Barthelemy ils avoient jetté les yeux sur luy pour en faire leur Chef, ils ne s'y étoient resolu qu'à cause que Sa Majesté Navarroise les avoit alors abandonnez. Il présupposoit que s'ils le voyoient retourner au Calvinisme, leur ancienne inclination pour luy se réveilleroit, & le rendroit la seconde personne dans son Party, avec assurance de devenir bien-tôt la premiere, puisque le même intérêt qui l'obligeoit à reprendre la nouvelle Religion, contraindroit le Duc d'Alençon à demeurer dans la Catholique, & que ce Prince retourneroit à la Cour de France aussi-tôt qu'il y trouveroit son compte. Enfin, le Roy de Navarre & le Duc de Guise étoient doublement \* Rivaux, & cela leur donnoit lieu de s'observer l'un l'autre avec une extraordinaire exactitude.

\* Pour la  
Reine Mar-  
guerite, &  
pour Mada-  
me de Sauve.

Le Roy de Navarre avoit découvert que le Duc de Guise pretendoit former un Parti des Catholiques zelés, & se mettre à leur tête, afin de s'emparer sous ce pretexte de la Monarchie Françoisé, s'il en trouvoit l'occasion. Il possédoit toutes les qualitez nécessaires pour un si grand dessein; & les deux seuls obstacles qu'il y trouveroit viendroient de la part du Duc d'Alençon, & de Sa Majesté Navarroise; les autres Princes du Sang n'étant pas en état de luy résister. Pour le Duc d'Alençon, la vie déreglée qu'il menoit ne donnoit pas lieu d'esperer qu'il vécut long-temps; & pour le Roy de Navarre, il n'y auroit rien plus aisé que de s'en défaire, tant qu'il de-



meureroit à la Cour de France, son train n'étant pas plus grand qu'avoit esté celuy de Dugua, que Viteaux venoit d'assassiner. Il falloit donc qu'il en sortît au plûtôt, & il n'y avoit point d'autre asyle pour luy que le parti Calviniste. Il en étoit convaincu, & il en communiqua avec Fervaques, Gentilhomme de Normandie, qui tout Catholique qu'il étoit ne se contenta pas d'approuver son intention, il offrit de plus de l'accompagner, & il sortit en effet de Paris avec luy sur la fin de Février mil cinq cens soixante-seize, sous pretexte d'une partie de chasse. Les Coureurs qu'on leur tenoit prêts les porterent en peu de temps à Vandôme, d'où ils passèrent dans la Guyenne sans avoir esté arrêtez en chemin.

Le Roy de Navarre en étoit Gouverneur; & il y possédoit outre la Principauté de Bearn, les belles Terres de Foix, d'Armagnac, d'Albret, de Bigorre, & de Comminges. La Cour de France parut aussi irritée de cette évasion, qu'elle l'avoit esté de celle du Duc d'Alençon, mais elle dissimula ses veritables sentimens: & de fait, dans cette conjoncture le Roy de Navarre luy étoit à charge. Il la pressoit de luy payer le mariage de sa femme, & elle ne s'en excusoit que sur des dettes plus pressées qu'elle devoit acquitter. Il menaçoit de temps en temps les Favoris qu'il prétendoit luy avoir manqué de respect, & ils s'en plaignoient à Henry trois d'une manière qui luy rendoit insupportable la présence du Roy de Navarre. Enfin, on avoit crû que le Duc d'Alençon, & les Princes de Condé & Casimir étoient d'une humeur incompatible, & que où ils ne se trouveroient ja-

1575.

mais dans un même lieu , à cause de la difficulté des préférences ; ou s'ils surmontoient cet obstacle , leurs intérêts étoient si differens , qu'ils les commettroient infailliblement les uns contre les autres.

\* Le Duc  
d'Alençon  
& le Prince  
de Condé.

On s'étoit neanmoins trompé , & les choses s'étoient jusques-là passées avec ce temperamment , que les deux Princes François avoient sçu conserver sur le Prince Allemand les prerogatives du Sang Royal de France , & que le Prince Allemand qui tendoit au solide , & se tenoit assuré de disposer à sa fantaisie des Troupes qu'il avoit levées , laissoit volontiers aux deux Princes François \* l'ombre du commandement. Il falloit donc essayer de diviser les Chefs de l'armée Protestante , en les multipliant , & personne n'y étoit si propre que le Roy de Navarre : car s'il s'accommodoit avec le Duc d'Alençon , à qui il avoit toujourns cédé , aussi-bien qu'au Roy Henry trois , lorsqu'il n'étoit encore que Duc d'Anjou ; & s'il se contentoit que le Prince Casimir eût pour luy les mêmes égards qu'il avoit eus jusques-là pour le Prince de Condé , à quoy il n'y avoit pas d'apparence qu'il fit de difficulté ; Sa Majesté Navarroise se brouilleroit infailliblement avec le Prince de Condé , à cause que dès qu'elle paroîtroit dans l'armée Protestante , la facilité de son abord & son adresse à traiter presque d'égaux ceux dont elle avoit besoin , luy attireroient si generalement les Officiers & les Soldats François & Allemands , que le Prince de Condé resteroit seul , & seroit contraint de vivre en particulier dans l'armée , où il n'avoit esté jusques-là considéré que par sa qualité de Prince du Sang.

La Cour de France étoit si prévenue de cette opinion, que bien loin de supporter impatiemment la retraite du Roy de Navarre, elle la compta pour un des principaux bonheurs qui luy fussent arrivez. Et de fait, elle reconnut bien-tôt que sa prévoyance n'avoit pas esté mal fondée, puisque le Roy de Navarre & le Prince de Condé (qui avoient jusques-là vécu dans une parfaite amitié) ne furent pas plutôt ensemble dans l'armée Protestante, qu'il y eut entre eux un refroidissement dont tout le monde s'aperçut.

1575.

Le Duc d'Alençon & le Prince Casimir ne furent gueres moins embarrassés que le Prince de Condé, pour la maniere dont ils agiroient avec le Roy de Navarre; car d'un côté le Duc d'Alençon qui étoit accoutumé à le preceder dans la Cour de France, n'en vouloit rien rabattre; & d'un autre côté le Roy de Navarre apprehendoit de nuire à sa Dignité, s'il continuoit de ceder au Duc d'Alençon, & le Prince Casimir ne sçavoit à quoy se résoudre pour ne mécontenter ny l'un ny l'autre. L'expedient que les Amis communs trouverent, fut que comme le Roy de Navarre étoit venu au Camp sans suite, & qu'il n'avoit par consequent osé paroître dans aucune action publique, on luy conseilla d'en sortir, & de ne loger qu'à certaine distance des Troupes, afin d'éviter la competence.

La Cour de France ne l'eut pas plutôt appris, que pour augmenter la mes-intelligence entre les quatre Chefs Calvinistes, dont on vient de parler. On fit proposer à chacun d'eux en particulier des Articles d'accommodement: ils convinrent pourtant tous quatre de répondre qu'ils étoient persuadés que la raison pour la-

1575.

quelle les Traitez precedens avoient si peu duré, venoit de ce qu'on avoit negligé de part & d'autre d'exiger que les Etats Generaux du Royaume fussent assemblez, pour approuver les conditions dont on étoit demeuré d'accord; & qu'ainsi l'armée Protestante & les Princes interessez avec elle, avant que de parler d'affaires, propoisoient pour Article préliminaire la convocation de ces Etats, & vouloient sçavoir avant que de passer outre, si le Roy Henry trois l'accorderoit, supposé que l'on eût réglé la satisfaction des Calvinistes en general, & du Duc d'Alençon, du Roy de Navarre, & des Princes de Condé & Casimir en particulier. Le Conseil de France fut tellement choqué de ce discours, que peu s'en salut qu'il ne fit arrêter ceux qui le tenoient. Il prévoyoit que si les Etats étoient assemblez, les Calvinistes de France s'en prévaudroient de la même maniere, que les Lutheriens d'Allemagne s'étoient prévalus de la Diette d'Ausbourg en mil cinq cens trente, pour y faire approuver la Religion de Luther; & que comme elle y avoit esté autorisée de sorte, qu'il n'avoit plus esté possible humainement de la chasser d'Allemagne; Si les Etats de France approuvoient une fois le Calvinisme, il y auroit dans le Royaume la même liberté de l'exercer que la Religion Catholique; & il ne seroit plus vray de dire que l'on ne faisoit que le tolerer.

Mais la Reine mere qui se picquoit d'être plus sçavante en Politique que tous les Conseillers d'Etat du Roy son fils ensemble, se mocqua de leur apprehension: elle leur soutint avec le ton extraordi-



nairement animé, dont elle étoit accoûtumée à s'expliquer, quand elle pretendoit que son avis fût suivy, que le Conseil sembloit avoir oublié, que rien ne se decidoit dans les Etats qu'à la pluralité des voix, qu'y ayant en France douze Catholiques pour un Calviniste, les sentimens du Parti le plus foible cederoient infailliblement à ceux du plus fort : Que l'exemple de la Diette d'Ausbourg n'étoit point à propos, parce que quand Luther obtint de l'Empereur Charle-Quint, qu'elle fût tenuë, les deux tiers de l'Allemagne étoient déjà Lutheriens; & par conséquent cet Heresiarque se trouvoit assuré du succès de son entreprise, au lieu que les Calvinistes ne pouvoient compter que sur la douzième partie des suffrages de l'Etat.

La Reine mere ajouta par un Resultat de prudence si raffiné, qu'il seroit difficile d'en trouver un pareil dans l'Histoire des autres Nations; que les Calvinistes en demandant les Etats, proposoient sans y penser à la Cour de France l'expedient dont elle avoit besoin pour renvoyer l'armée Protestante hors du Royaume, & pour les châtier ensuite à son aisé du crime qu'ils avoient commis en l'y faisant entrer: Que si le Roy son fils l'agréoit, elle offroit d'aller une seconde fois vers le Duc d'Alençon; & de traiter de vive voix, tant avec luy qu'avec le Roy de Navarre, & avec les Princes de Condé & Casimir: Qu'elle leur accorderoit aveuglement presque tout ce qu'ils demanderoient, pourveu qu'ils convinssent que l'armée Protestanté se retirât immédiatement après la signature du Traité, & que les Etats ne se



1575.

convoquassent que six mois après, sous pretexte qu'il falloit au moins ce temps-là aux Provinces, pour nommer & pour envoyer leurs Deputez : Que les Etats depuis l'établissement de la Monarchie Françoisé étoient en possession de deux choses : l'une, d'examiner les Traitez que les Rois avoient faits, & les graces qu'ils avoient accordées; l'autre, de revokez les uns & les autres, s'ils les trouvoient préjudiciables à la Couronne : Que les Etats dont la convocation seroit resoluë, n'auroient garde de laisser perdre le plus beau de leurs privileges, & que la premiere proposition que l'on y feroit, seroit celle de la derniere Paix : Que plus les Articles en seroient exorbitans, plus ils attireroient l'indignation du Clergé, de la Noblesse, & du Peuple, qui se feroient un point d'honneur d'en demander la revocation, & de l'obtenir : Que cependant les six mois qui se seroient écoulés depuis la Paix jusqu'aux Etats, auroient esté plus que suffisans pour obliger Casimir à renvoyer ses six mille Suisses, & à ramener dans l'Allemagne ses vingt-cinq mille Allemans : Qu'il étoit fort ménager, & que pour profiter le plus qu'il pourroit de la solde qui leur seroit due, il les licencieroit à l'instant qu'il rentreroit avec eux dans l'Empire : Que le même desir d'épargner luy feroit negliger la précaution de retenir auprès de soy les Officiers, par les pensions qu'il leur donneroit, en attendant qu'il eût besoin d'eux; & qu'ainsi l'armée Protestante se dissiperoit si generalement, que comme il avoit falu trois ans pour la mettre sur pied, il n'en faudroit pas moins pour la rassembler : Que

l'on auroit ainsi le loisir d'engager les Etats à déclarer la guerre au parti Calviniste, & de tirer d'eux de grosses contributions réglées, jusqu'à ce qu'on l'eût entièrement exterminé: Qu'après qu'on auroit rétabli la France dans une seule Religion, les trois Princes du Sang Royal qui resteroient sans support, rentreroient d'eux-mêmes dans le devoir, & Henry trois regneroit aussi absolument que ses Predecesseurs avoient regné, avant que l'Herésie eût pénétré dans le Royaume de France.

Les raisonnemens de la Reine mere eurent d'autant plus d'effet dans le Conseil d'Etat, que non seulement elle proposoit un expedient pour sortir du labyrinthe où l'on se trouvoit, mais encore elle se chargeoit de l'exécution & du succès. On luy donna un pouvoir sans limite, & elle partit de la Cour accompagnée d'un grand nombre de belles Dames, sans lesquelles elle ne se hazardoit jamais à de telles entreprises. Ses Emissaires la servirent si bien auprès des quatre Chefs des Calvinistes, qu'ils se laisserent persuader de conferer avec elle chacun en particulier dans l'Abbaye de Beaulieu, auprès de Loches.

Elle traita avec le Duc d'Alençon le premier; car outre que sans ce préliminaire tout ce qu'elle auroit fait avec les autres, eût esté inutile, la facilité qu'elle trouveroit avec eux seroit incomparablement plus grande, lorsqu'elle se seroit assurée de celui qu'ils consideroient comme leur premier Chef, & leur principal appuy. Le Duc d'Alençon ne refusa pas de negotier avec sa mere pour ses interêts particuliers;

1575.

mais il prévint qu'il lui seroit inutile de l'avoir fait, si la Paix avec le parti Calviniste n'étoit auparavant conclue, & il le déclara nettement à la Reine mere. Il falut donc que cette Princesse conferât avec Beauvais, la Nocle & Bernieres, qui aecomponoient le Duc d'Alençon en qualité de Deputez du parti Calviniste; & les conditions que l'un & l'autre proposerent furent si exorbitantes, qu'elles ne l'auroient pas esté davantage quand leur Parti eût gagné deux Batailles contre la Cour de France. Ils demanderent que l'on achevât d'ôter dans le Royaume toute la difference que les quatre Edits precedens avoient laissée dans le Royaume entre les Catholiques & les Calvinistes; c'est-à-dire, que l'exercice de la nouvelle Religion fût libre indifferemment par toutes les Villes, & dans tous les lieux, sans en excepter ceux où les Rois se trouveroient: Que les Charges, de quelque nature qu'elles fussent, Civiles & Militaires, fussent attribuées à ceux que l'on en jugeroit dignes, sans s'enquerir de leur Religion: Que les dixmes qui se leveroient dans toutes les Provinces fussent payées aux Calvinistes pour entretenir leurs Ministres, comme ils l'étoient aux Catholiques pour la subsistance de leurs Curez: Que ceux de la nouvelle Religion ne fussent pas obligez de se presenter devant les Tribunaux, où il n'y auroit pas tant de Juges de la nouvelle Religion que de l'ancienne: Que l'on rétablît la reputation de l'Amiral de Châtillon, & des autres personnes qualifiées du parti Calviniste massacrées à la Saint Barthelemy, & en d'autres occasions, & que l'on re-

vît le procès de Montgomery pour examiner les pièces qui seroient produites, à dessein de le justifier du crime pour lequel il avoit esté décolé.

Les Deputez s'attendoient que la Reine mere s'emportât contre eux, ou du moins qu'elle leur tournât le dos: cependant elle ne fit ny l'un ny l'autre; & toute la peine qu'elle eut, fut de dissimuler la joye qu'elle ressentoit, de ce que le parti Calviniste fournissoit luy-même l'occasion d'obliger les Etats à le ruiner. Elle ne contesta qu'autant qu'il falloit pour sauver les apparences, & elle signa les propositions que l'on vient de rapporter, aussi-tôt que les Deputez eurent consenty que les Etats fussent assemblez dans six mois, pour ratifier le present Traité.

La Reine mere après s'être ainsi débarrassée des Deputez Calvinistes dont elle apprehendoit le plus d'opposition, negocia avec le Duc d'Alençon, & convint avec luy, parce qu'elle avoit interêt de rendre sa condition aussi avantageuse qu'il seroit possible, dans le dessein qu'elle avoit de l'opposer à Henry trois, de la même maniere qu'elle avoit opposé le même Henry, lorsqu'il n'étoit encore que Duc d'Anjou, à Charles neuf, afin de regner dans l'équilibre. Le Duc d'Alençon s'étoit plaint qu'on luy eût donné un Appennage de si peu d'étendue, qu'il ne luy rapportoit pas de quoy vivre un mois de l'année, & qu'on le contraignît pour le reste de subsister des pensions assignées sur le Trésor Royal, dont il n'étoit payé qu'à peine, & qu'après avoir sollicité long-temps le sur-Intendant d'O, & les Trésoriers; & la Reine mere accorda pour son Appennage les trois Provin-

1575.

ces entieres d'Anjou, de Tourraine, & de Berry.

Le Duc d'Alençon avoit trouvé mauvais qu'on ne luy eût confié aucune Place forte, & il avoit imputé à cela la retraite qu'il avoit cherchée dans la Rochelle, & la Reine mere promit qu'on l'introduiroit dans le Château d'Angers, dans Loches, dans la Tour de Bourges, dans Sancere, & dans les autres Places qui se trouvoient dans son Appennage. Le Duc d'Alençon avoit témoigné qu'il supportoit avec beaucoup d'impatience, de n'avoir pas de quoy faire la fortune des Gens d'épée & de Robbe qui s'attachoient particulièrement à luy, & la Reine mere accorda qu'il nommât deormais aux Charges & aux Benefices qui vacqueroient dans l'Anjou, dans la Tourraine, & dans le Berry: Le Duc d'Alençon s'en contenta, & la Reine mere s'adressa en troisieme lieu au Prince Casimir.

On a veu qu'il demandoit les Gouvernemens de Mets, de Toul, & de Verdun, & que ç'avoit principalement esté dans la veüe de les obtenir, qu'il avoit levé l'armée Protestante; mais on n'avoit garde de le satisfaire: car outre que c'étoit vouloir bien perdre les Places que l'on vient de nommer, que de les mettre entre ses mains; Le Roy se seroit luy-même privé du moyen de faire des levées en Allemagne, quand il le jugeroit à propos, puisqu'il étoit constant que s'il n'eût plus eu Mets, Toul & Verdun, il n'auroit tiré d'Allemagne qu'autant de Soldats qu'il eût plû à l'Electeur Palatin, & aux Catholiques zelés qui s'étoient rendus les plus forts dans la Champagne. Et de fait, la Reine mere ne dissimula pas qu'il n'y  
avoit



avoit point de Province dans le Royaume qu'elle ne conseillât au Roy son fils de donner plutôt que les trois Villes dont il s'agissoit. Il s'en salut peu que le Prince Casimir ne rompît là-dessus ; mais on remüa tant de ressorts , qu'enfin on le reduisit à se contenter de la Terre de Château-Thierry , qui fut érigée pour luy en Principauté : Bien entendu que l'on y ajoûteroit une Compagnie d'Ordonnance de cent Lances , & le commandement de quatre mille Fantassins Allemans , entretenus en paix aussi bien qu'en guerre , & qu'il toucheroit pour ces deux articles quatorze mille écus par mois.

1575.

La seconde proposition qu'il fit n'étoit pas moins exorbitante que la premiere. Il pretendoit toucher les montres dûes à tous les Allemans qui étoient venus en France en divers temps au secours des Calvinistes : supposé que la Cour ne pût justifier en bonne forme de les avoir acquittées , & cette somme n'étoit pas si peu considerable , qu'elle ne montât à dix ou douze millions de livres. Aussi fit-on voir si clairement au Prince Casimir que la France ne les pouvoit fournir dans la conjoncture d'alors , & que c'étoit chercher querelle que de l'en solliciter , qu'il se reduisit aux arrerages qui luy étoient dûs , à cause de son dernier voyage en France. Ces arrerages furent évalués à sept cens mille écus , & le Prince Casimir s'engagea dès qu'ils luy auroient esté comptés à ramener les Allemans dans l'Empire.

Il demanda en dernier lieu que le Roy fit une declaration authentique , que tous les Allemans qui avoient porté les armes en France durant son Regne ,

1575.

& celuy de son Predecesseur, sous quelques Enseignes qu'ils eussent combattu, n'avoient rien fait que par l'ordre de Charles neuf, & par le sien : Et quoique ce fût se moquer du public, que de vouloir luy persuader une telle imposture, on ne laissa pas de l'accorder; par la raison qu'il ne falloit que du parchemin & de la cire pour contenter le Prince Casimir, & que d'ailleurs le mensonge étoit si grossier, que l'on blâmeroit plus ce Prince de l'avoir exigé, que la Cour de l'avoir accordé.

La reconciliation du Prince de Condé avec la Cour, que la Reine mere entreprit en quatrième lieu, ne fut pas si difficile que les precedentes : mais pourtant elle le fut plus que Sa Majesté n'avoit crû. C'étoit déjà la coutume en France, que les Gouverneurs n'étoient pas les Maîtres des Places fortes situées dans leurs Gouvernemens, à moins qu'elles ne fussent nommées en termes exprés dans les Provisions que les Rois en avoient accordées; & celles du Prince de Condé pour le Gouvernement de Picardie avoient esté expédiées dans la forme ordinaire, c'est-à-dire, qu'on luy avoit donné le Gouvernement de cette Province en general, & sans toucher aux Gouvernemens particuliers des Forteresses; quoiqu'elles fussent plus frequentes dans la Picardie que par tout ailleurs, à cause des guerres presque continuelles depuis cent ans, entre la France & l'Espagne. La Reine mere qui avoit fait expedier ses Provisions, & qui sçavoit par conséquent ce qu'elles contenoient, offrit volontiers au Prince de Condé de luy restituer son Gouvernement, parce qu'elle prévoyoit qu'il

n'en deviendroit pas plus puissant : & à le bien prendre, la condition de ce Prince étoit à plaindre. Il avoit offensé la Cour en un point, qu'elle ne le verroit jamais de bon œil, & il n'en devoit esperer aucune grace. Il n'avoit pas dix mille livres de rente; & ce qui étoit de plus fâcheux pour luy est, qu'il n'avoit point de retraite assurée. S'il s'enfermoit dans Saint Valery, que la Maréchalle de Saint André avoit donné à son pere, il y seroit sous la Coulevrine des Catholiques zelés : S'il se refugioit à la Rochelle, ou dans les Places de sûreté accordées aux Calvinistes, il se rendroit suspect à la Cour, & fourniroit à ses Ennemis une occasion de le persecuter : Et s'il alloit en Picardie, il se mettroit à la discretion de tous les Gentilshommes Catholiques qui se trouveroient Gouverneurs particuliers des Villes dans lesquelles il entreroit.

Ce fut aussi pour éviter ces inconveniens, qu'il demanda outre le Gouvernement general de la Province, qu'on luy donnât celui de la ville de Peronne. Cette Place luy étoit plus commode que les autres pour deux raisons : l'une, qu'elle étoit si forte & si aisée à garder, qu'elle n'a jamais esté prise : l'autre, qu'étant voisine des Païs-bas, où les Calvinistes étoient fort puissans, il ne luy faudroit pas aller loin pour chercher un asyle. La Reine mere voulut s'excuser sur l'importance de Peronne, & sur sa proximité de Cambray, mais ce qu'elle avoit fait pour le Duc d'Alençon la mettoit hors d'état d'éluder désormais les importunités du Prince de Condé. Il ne demandoit qu'une Place dans son Gouvernement, &

1575.

l'on avoit accordé au Duc d'Alençon celles qui se trouvoient dans son Appennage. Aussi les Maréchaux de Montmorency & de Cossé, qui avoient encore suivy la Reine mere, luy conseillerent de ne pass'arrêter là-dessus, & d'accorder de bonne grace Peronne; sur ce, que la Cour auroit fait tout ce qui dépendoit d'elle pour acheter la Paix; & neanmoins le Prince de Condé n'en seroit pas plus avancé, puisqu'il se trouvoit entre les mains d'Humieres, Seigneur le plus accredité du Païs, qui ne la quitteroit qu'à bonnes enseignes.

Il ne restoit plus que le Roy de Navarre, réservé pour le cinquième & dernier, dans la seule veüe qu'on avoit resolu de ne le pas satisfaire, afin d'entretenir la division entre les Calvinistes François. Il s'étoit figuré que les Articles accordez au Duc d'Alençon seroient la regle des siens, & que la Cour ne s'obstineroit pas à mettre de la distinction entre les deux Beaux freres. Il proposa là-dessus qu'on luy payât le mariage de sa femme, qu'on luy accordât dans les Seigneuries de Foix, d'Armagnac, d'Albrer, de Bigorre, & de Comminges, le droit de nommer aux Benefices & aux Magistratures, & qu'on luy permît de mener au recouvrement de la Navarre les Troupes Calvinistes qui deviendroient inutiles par le Traité de Paix. La Reine mere repartit que les trois demandes du Roy de Navarre étoient de telle consequence, que Henry trois ne pouvoit les accorder; Que les guerres Civiles avoient tellement épuisé le Royaume, qu'il en faudroit tirer jusqu'au dernier sou pour achever les sept cens mille écus promis

au Prince Casimir ; & que par consequent il seroit ridicule de solliciter les Peuples dans une telle conjoncture de fournir le mariage d'une Fille de France : Que le Roy de Navarre étoit à la verité premier Prince du Sang Royal , mais non pas Fils de France ; & qu'ainsi il avoit tort de pretendre égaler son Gouvernement à l'Appennage du Duc d'Alençon : Qu'il devoit se souvenir que les cinq belles Terres qu'il venoit de nommer , faisoient partie de la succession de sa mere , & ne pouvoient entrer en comparaison avec les Appennages , qui bien loin , dans l'usage present de la France , d'appartenir aux femmes , & de passer à leurs enfans par droit de succession , ne tenoient lieu que de pensions alimentaires fournies aux Fils de France , & à leurs mâles , en attendant que leur rang vint de porter la Couronne : Que le Roy de Navarre n'avoit pas pensé serieusement à l'ouverture qu'il proposoit pour recouvrer son Royaume : Que l'on ne pouvoit y avoir égard sans rompre avec l'Espagne , & qu'il valoit mieux que la France endurât encore pour quelque temps la guerre Civile , que d'en avoir une Etrangere contre le plus formidable de ses voisins , à qui elle n'étoit pas en état de resister : Qu'elle avoit acheté de luy la Paix il y avoit dix-huit ans , au prix de cent quatre-vingts dix-huit Places fortes , & d'un Pais plus étendu qu'elle n'étoit : Que tous les Princes Chrétiens se mocqueroient d'elle , si elle la rompoit en consideration de la Navarre , & que leur secours luy manquant , elle deviendrait exposée à l'une de ces deux extremitez , d'être reduite en Province de la Monarchie d'Es-



1575.

pagne, ou de changer de Religion.

Le Roy de Navarre qui avoit une admirable présence d'esprit, n'auroit pas manqué de repliquer, si sa belle-mere luy en eût donné le loisir; mais elle rompit la Conference, en luy promettant de ménager ses intérêts à la Cour, aussi tôt qu'elle y feroit retournée. Il n'y avoit plus d'autre expedient pour le Roy de Navarre, que de sonder le Duc d'Alençon & le Prince Casimir, s'ils seroient d'humeur à ne pas signer le Traité sans qu'il y fût compris; mais il les trouva gagez par la Reine mere, qui leur avoitourny l'excuse dont ils se servirent, en répondant au Roy de Navarre que s'il eût quitté la Cour de France de meilleure heure, & s'il se fût retiré entre les Protestans, ils auroient pû exiger avec bienséance qu'on le satisfît aussi-bien qu'eux: mais que comme il avoit attendu que l'on parlât d'accommodement, il n'y avoit pas lieu maintenant de l'y comprendre, puisqu'il n'étoit point entré dans la querelle.

On ne laissa donc pas de signer sans luy le Traité aux conditions que l'on a rapportées, & l'on en inféra tous les Articles dans un Edit de pacification, datté du quatorze de May mil cinq cens soixante-seize. Le Parlement de Paris ne le verifia qu'après trois Lettres de Jussion, & en y ajoutant des modifications aux endroits qui sembloient donner atteinte à l'autorité Royale. Le Duc d'Alençon alla prendre possession de son Appennage, & changea son nom en celuy de Duc d'Anjou. Le Prince Casimir demeura trois mois dans Moulins, & l'armée Protec-

rante aux environs, en attendant le payement des sept cens mille écus qui luy avoient esté promis. Elle dépenſa dans ce delay beaucoup davantage que la ſomme ne montoit; & quelques efforts que fit la Cour, elle ne pût amaffer que deux cens mille écus. Il n'y avoit pas d'apparence que les Allemans s'en contentaſſent, & l'on n'oſa leur en parler. On aima mieux leur donner en gage pour le ſurplus les pierreries de la Couronne; mais il ſ'y preſenta une difficulté que l'on eut de la peine à ſurmonter.

Le Prince Caſimir étoit fils de Famille, & n'avoit point encore de bien. Si on luy mettoit entre les mains les pierreries de la Couronne, & qu'il les diſſipât, on ne ſçauroit à qui ſ'en prendre, & tout le monde accuſeroit d'imprudence ceux qui les luy auroient confiées ſans prendre leur ſûreté. On envoya là-deſſus vers luy, & il ſe plaignit long-temps de la mauvaiſe opinion que l'on avoit de ſa conduite. Il conſentit pourtant que l'on nommât le Conſeiller d'Etat *Pomponne de Bellievre*, qui ſeroit chargé des pierreries de la Couronne, & conduit à Moulins avec une ſuffiſante eſcorte: Que les Allemans l'ayant en leur puiſſance fortiroient du Royaume au plûtôt, & qu'ils iroient à Heïldelberg, Ville Capitale du bas Palatinat: Que quand ils y ſeroient arrivez, l'Elector Palatin, Frederic pere de Caſimir, accepteroit le gage, & les payeroit là-deſſus; bien entendu que la France dans deux ans au plus tard, auroit le droit de retirer ſes pierreries, en payant le principal & les interêts de l'engagement; & ſi elle y manquoit dans ce temps prefix, il dépendroit de l'Elector de

1575.

rendre les pierreries ou non. Bellièvre s'acquitta de sa commission en homme d'honneur ; mais les particularitez que l'on vient de rapporter avoient tellement affoibly l'autorité Royale , qu'il n'y avoit presque personne dans le Royaume qui ne crût la pouvoir blesser impunément.

Les partis des Catholiques zelés & des Politiques étoient composez de deux sortes de gens : La première de ceux qui agissoient de bonne foy , & ne pretendoient autre chose que conserver l'ancienne Religion ; l'autre , de ceux qui n'ayant plus de bien , ou se trouvant possédez d'une excessive ambition , se proposoient pour principale fin de faire leur fortune , & ne considéroient la Religion que comme un accessoire. Les deux tiers de Paris étoient de ceux-cy ; & ce qui les avoit empêchez d'éclater plutôt , étoit qu'ils n'avoient pas assez connu jusques-là leur nombre & leur force : Mais lorsque le dernier Edit de Pacification parut , chacun prit la liberté de s'attrouper en divers lieux pour dire ce qu'il en pensoit ; & ce fut dans ces occasions que les Catholiques & les Politiques de cabale s'aperceurent qu'ils étoient au moins dix pour un Catholique ou Politique de bonne foy. Ils prirent alors la liberté de soutenir par tout où ils étoient écoulez avec attention , que si l'on s'en rapportoit désormais à la Cour , c'en étoit fait de l'ancienne Religion , & que le Roy venoit de montrer évidemment par les derniers Traitez de Trêve & de Paix qu'il avoit conclus , qu'il ne se sentoît plus assez puissant pour maintenir la foy Catholique.

Comme

Comme il n'y avoit rien de plus vraisemblable que ce qu'ils avançaient, on leur applaudissoit presque par tout; & leur audace en augmenta de sorte, qu'ils prirent pour une verité incontestable la pretendue foiblesse de la Cour, & penserent aux moyens d'y remedier. Bruere, Lieutenant Civil, étoit le plus entreprenant d'entre eux; ses affaires domestiques alloient si mal, qu'il ne luy pouvoit gueres arriver rien de pire que l'état où il se trouvoit; & si sa condition avoit à devenir meilleure, ce ne devoit estre que dans le trouble. Il prévint d'abord que comme le parti des Calvinistes qu'il pretendoit ruiner étoit établi sur une Confession de foy permise en France. depuis l'année mil cinq cens cinquante-huit, il luy faisoit opposer un Écrit de pareille nature, puisque la Profession de foy dressée par le Pape Pie quatre, que l'on exigeoit de ceux qui retournoient à l'ancienne Religion, ne paroissoit pas suffisante, à cause qu'il n'y étoit parlé, ny de contribuer de ses biens, ny de prendre les armes, ny de répandre son sang, ny de hazarder sa vie pour la maintenir. Bruere inventa une espece de Formulaire que l'on feroit signer aux Catholiques & aux Politiques de cabale, afin d'en former un nouveau Parti.

Ce Formulaire étoit long, & conforme au genie de son Auteur, qui n'avoit jamais sçu s'expliquer en peu de paroles. On y remontoit jusqu'au temps du grand Clovis, & l'on attribuoit toutes les Conquêtes de ce grand Prince à la Religion Catholique qu'il avoit embrassée. On y prouvoit ensuite par les exemples de Charles Martel, de Pepin, & de Charle-

1575.

magne, qu'à proportion que les François avoient esté bons Catholiques, leur Monarchie s'étoit augmentée: comme au contraire elle s'étoit diminuée, lorsque Capet & ses Successeurs avoient souffert les abus dans la discipline Ecclesiastique. On louoit le zele de François premier, qui avoit fait brûler à petit feu les premiers Calvinistes; & l'on noircissoit la memoire de Henry second, pour n'en avoir pas usé de même. On detestoit le regne de Charles neuf, à cause des trois Traitez de Paix conclus avec le Prince de Condé, & l'Amiral de Châtillon; & l'on soutenoit hautement que dans peu il n'y auroit plus de Catholiques en France, si le dernier Edit de Pacification s'exécutoit dans toute son étendue. On ajoûtoit que pour en prévenir les effets, il n'y avoit plus d'autre expedient que celui de declarer aux Calvinistes une guerre qui ne cessât que lorsqu'on les auroit entierement exterminés: & parce que la Cour ne s'étoit que trop expliquée que son dessein n'étoit pas d'en venir là; il falloit que tous les bons Catholiques formassent une liaison nouvelle, & particuliere à cet égard: Qu'ils jurassent d'employer leurs biens, & de sacrifier leurs vies pour soutenir la Religion Catholique: Qu'ils élussent un Chef, & qu'ils luy obeïssent en tout & par tout, preferablement aux Magistrats.

Le commencement de ce Formulaire ne contenoit rien de rebutant; mais la fin en ruinoit entierement l'autorité Royale, puisque le Chef que l'on y parloit d'élire ne devoit avoir aucune dépendance d'elle, pour le dessein ny pour l'exécution; & qu'au



contraire, il étoit destiné pour tenir sa Place dans ce qui regardoit le rétablissement de l'unité pour le fait de la Religion.

Aussi peu de personnes y furent trompées, & les amis de Bruere pour obliger ceux de leur connoissance à signer le Formulaire, furent contraints de leur dire que c'étoit la Cour qui l'avoit fait dresser, & qu'elle étoit ravie que l'on s'engageât à le soutenir envers & contre tous; Mais que les mêmes raisons qui l'avoient obligée à signer la dernière Paix, l'empêchoient d'approuver publiquement les Ecrits capables d'y donner atteinte, jusqu'à ce que les Etats l'eussent autorisée ou reprouvée. Plusieurs personnes surprises par ce qu'il y avoit de vraisemblable dans ce discours, signèrent aveuglément; mais les autres plus intelligens demanderent le loisir de consulter les Magistrats, & apprirent d'eux que bien loin que la Cour eût eu part dans le Formulaire, il la choquoit également dans ses intentions & dans ses intérêts, & que ce seroit agir contre elle que de mettre son nom au dessous. La chose auroit donc demeuré dans le cours ordinaire, & se fût infailliblement rallentie avec le temps, si une querelle survenue entre les Maisons de Montmorency & d'Humieres n'eût étendu dans les Provinces, ce qui étoit demeuré jusques-là renfermé dans la seule ville de Paris.

On a remarqué dans l'Histoire de François premier; que le Connétable de Montmorency, Favory & premier Ministre de ce Prince, avoit eu cinq fils & autant de filles de la sœur du Comte de Tende, fille d'un Bâtard de Savoye. Si ce Connétable char-

1575.

gé d'un si grand nombre d'enfans, en eût voulu mettre une partie dans l'Eglise, les Benefices pour l'un & l'autre sexe ne luy auroient pas manqué; mais il fit scrupule toute sa vie de mêler le bien du Crucifix avec le sien; (c'est ainsi qu'il en parloit) & il se proposa constamment de marier tous ses fils & toutes les filles. Il est vray qu'il prit un très-grand soin que ses filles entraissent dans des meilleures Maisons du Royaume, & que ses fils épousassent des Heritieres, excepté le Maréchal de Montmorency l'aîné, à qui il fit quitter Mademoiselle de Piennes, pour prendre Diane de France fille naturelle de Henry second.

Ainsi Thoré troisiéme fils du Connétable rechercha, & obtint la fille de l'aîné de la Maison d'Humieres, qui porta par consequent dans la Maison de Montmorency les trois quarts du bien de la sienne. Il n'y avoit rien jusques-là qui ne fût autorisé par les Loix; mais il y eut un peu plus à redire dans ce qui suit. On employa à dresser le Contract de mariage les plus habiles dans la chicane, qui pour faire leur cour éluderent les Articles de la Coûtume de Picardie, qui favorisoient la conservation des Familles sous un même nom; & ils prirent de si justes mesures, que supposé que l'Epouse mourût sans enfans, ses biens devoient presque tous demeurer à Thoré; & Jacques d'Humieres, Gouverneur de Peronne, de Roye, & de Mondidier, devenu Chef de sa Maison, ne devoit heriter que de tres-peu de chose. Le cas arriva, & Madame de Thoré mourut en couches de son premier enfant. Les informations parlent diversément du sexe & de la mort de cet enfant.

Il y en a qui portent que c'étoit un fils qui survécut une heure à sa mere; & il y en a aussi qui soutiennent que ce n'étoit qu'une fille, qui fut tirée morte du ventre de Madame de Thoré encore vivante.

Quoiqu'il en soit, Thoré devenu veuf, refusa de rendre à Jacques d'Humieres les biens de sa défunte femme, & luy fit signifier son Contract de mariage pour toute réponse. D'Humieres consulta les plus habiles Avocats, qui luy dirent que c'étoit une affaire à accommoder, & que si il entreprenoit un Procès contre Thoré, outre qu'il auroit la Cour contre luy, il perdrait infailliblement sa Cause, parce que ses Juges n'oseroient ne pas prononcer selon la rigueur du Droit, qui ne seroit pas examiné par rapport à la Coutume de Picardie; mais par rapport au Contract de mariage dressé tout-à-fait à l'avantage de sa Partie. D'Humieres qui avoit de l'esprit, suivit malgré son ressentiment le conseil qu'on luy donnoit, & se mit à la discretion de Thoré, qui n'en usa pas comme il devoit: car au lieu de reconnoître la generosité d'Humieres, en luy donnant plus qu'il ne falloit, il ne luy ceda précisément que la somme à laquelle on l'assura qu'il seroit condamné, si le Procès se terminoit par Arrest. Cette somme n'alloit pas à plus de huit ou dix mille livres, & d'Humieres qui la receut en fut si touché, que ceux qui le connoissoient d'humeur extrêmement vindicative, ne doutèrent pas qu'il ne se déclarât contre les Montmorencis à la première occasion, & qu'il ne cherchât

1575.

les moyens de s'unir avec la Maison de Guise.

Il la trouva dans l'Article du Traité de Paix, qui le dépouilloit du Gouvernement de Peronne, sans le dédommager d'ailleurs : & à dire le vray, cette conjoncture fut singuliere, en ce que son intérêt particulier, son desir de vengeance, & son zele pour l'ancienne Religion, l'engageoient également à ne pas obeïr. S'il étoit chassé de Peronne, on n'auroit plus pour luy dans la Province les mêmes considerations qu'auparavant ; & comme il ne seroit plus en état de proteger ses Amis, il étoit infallible qu'ils chercheroient un autre appuy que le sien. Il n'y avoit point alors en Picardie de Place plus considerée que celle de Peronne, à cause de sa proximité de Cambray ; & si le Prince de Condé en étoit le maître, ce seroit à peu près la même chose que si elle tomboit entre les mains des Montmorencis, puisqu'il vivoit avec eux dans la plus étroite liaison, & que ç'avoit esté Thoré qui luy avoit donné les moyens de se sauver en Allemagne, lorsqu'on avoit voulu l'arrêter sur la fin du regne precedent ; que le même Thoré s'étoit déguisé avec luy ; qu'il l'avoit accompagné jusqu'à Strasbourg, & qu'il l'avoit entrete nu dans cette Villes durant le long séjour qu'il avoit esté contraint d'y faire. Enfin les Calvinistes se trouvoient encore tres-puissans dans la Normandie, & il étoit à craindre que la possession de Peronne n'augmentât de sorte leurs forces deçà la Loire, qu'elles ne fussent plus inferieures à celles de delà.

D'Humieres persuadé par les trois raisons que l'on vient de rapporter, assembla ses Amis, & les introduisit dans Peronne. Il ne jugea pas à propos de se mettre à leur tête ; mais Applaincourt son Lieutenant jouïa admirablement son personnage. Il refusa au Prince de Condé de luy remettre Peronne, à cause que le Privilege de la Bourgeoisie de cette Ville avoit toujours esté de se garder elle-même ; ce qui ne luy seroit plus permis, si le Prince de Condé en étoit Gouverneur, puisque ses domestiques, & les Calvinistes, dont il seroit accompagné, & ceux de la même Religion qui viendroient tous les jours des Pais-bas pour le visiter, multiplieroient de sorte, qu'ils l'emporteroient sur les Bourgeois. Le Prince de Condé n'avoit point de Troupes pour assieger Peronne, & il sçavoit bien d'ailleurs que la Cour ne seroit pas tout-à-fait irritée de la desobeïssance d'Humieres. Il prévoyoit encore que si l'on venoit à sçavoir dans les Provinces du Royaume, & dans les pais Etrangers la maniere dont on le traitoit, il ne devint méprisable par tout le monde ; & cela principalement le détermina à former le dessein de s'emparer d'une Place meilleure, & plus importante sans comparaison que celle de Peronne, quoiqu'elle ne fût pas encore autant estimée qu'elle le meritoit.

Le Seigneur de Pons-Mirambeau possédoit un Village à dix lieues de la Rochelle, dont la situation n'avoit pas esté assez considérée jusques-là. Il y avoit un Port naturel sur l'Océan, qui pouvoit estre agrandý avec peu de travail & de dépense ; & les Ma-



1575.

rais salans qui en étoient proches appartenoient à divers Particuliers, qui en tiroient un grand revenu. Ce Village se nommoit Broüage, & n'étoit habité que par des pefcheurs. On ne ſçait ſi Mirambeau étoit plus habile que n'avoient eſté ſes Ancêtres, ou ſ'il avoit plus d'ambition qu'eux; mais il eſt conſtant qu'il luy avoit pris envie de fermer Broüage de murailles, & d'y bâtir un Château. La Cour y avoit conſenty; car outre qu'elle ne pouvoit l'empêcher, elle étoit ravie qu'on élevât ſans qu'il luy en coûtât rien une Fortereſſe, qui luy ſerviroit un jour à bloquer la Rochelle par Mer & par Terre.

Les travaux. n'en étoient pas encore à leur perfection, mais il ſ'en faloit peu; & ſi l'on eût attendu qu'ils le fuſſent, il n'auroit pas eſté poſſible de ſurprendre la Place. Ainſi le Prince de Condé hâta ſon entrepriſe, ſelon les Relations Calviniſtes: mais les Catholiques aſſurèrent que cette précaution n'étoit pas neceſſaire. Elles ajoutèrent que Mirambeau ſ'étoit apperceu de ſa folie, & qu'il avoit eſté le premier à la blâmer. Et de fait, non ſeulement il ſ'étoit endetté à fortifier Broüage; mais encore ſa propre experience l'avoit convaincu qu'il luy auroit falu dix fois plus de bien qu'il n'en avoit pour la garder. Il avoit donc penſé à ſ'en accommoder, & les Catholiques luy étans ſuſpectſ, à cauſe qu'ils n'avoient pas d'argent content, il ſ'étoit adreſſé aux Magiſtrats de la Rochelle. Ces Magiſtrats l'avoient rebuté, parce qu'ils trouvoient leur compte dans la derniere Paix, & qu'ils n'avoient garde de la rompre,  
par

par la seule considération de Broüage. Ainsi Mirambeau avoit esté reduit à rechercher le Prince de Condé, qui n'ayant pas plus d'argent que les Catholiques, étoit convenu que Mirambeau luy laisseroit surprendre Broüage, à condition que ce Prince le déchargeroit de la dépense de la Garnison, & que Mirambeau pour se dédommager mettroit un impôt sur les Marets, & le recevoit tous les ans jusqu'à ce qu'il eût touché cent mille écus.

Quoiqu'il en soit, le Prince de Condé prit des mesures aussi regulieres pour surprendre Broüage, que s'il n'eût point eu d'intelligence avec Mirambeau. Il ne communiqua son secret qu'à tres-peu de personnes, & il ne se servit que de la Noblesse de Poitou & de Xaintonge, qui luy étoit particulièrement attachée, à cause du zele qu'il avoit toujours témoigné pour la nouvelle Religion. Il ne trouva point d'obstacle à surprendre Broüage, & il n'y eut ny morts ny blesez de part ny d'autre. Cette circonstance contribua beaucoup à persuader qu'il y avoit eu de la collusion; car dans la maniere dont les Catholiques & les Calvinistes étoient alors acharnez les uns contre les autres, si le Prince de Condé & Mirambeau n'eussent esté d'accord, il en auroit coûté la vie à mille personnes pour le moins. L'Avis en surprit d'autant plus la Cour, qu'elle n'avoit pas connu jusques-là l'importance de Broüage. L'estime qu'elle avoit pour le Prince de Condé s'augmenta, quoiqu'elle ne negligéât au dehors rien de ce qui servoit à la dissimuler; & les Protec-

1575.

tans d'Allemagne qui ne l'avoient abandonné qu'à regret, l'admirent de s'estre rendu plus considérable qu'auparavant aux deux Partis, dans le temps que le Calviniste l'avoit negligé, & le Catholique le croyoit perdu sans ressource.



# ARGUMENT

## D U

### TROISIEME LIVRE.

**L** Es premiers Etats de Blois sont convoquez pour le commencement de Decembre mil cinq cens soixante seize, & les Catholiques zelés s'y trouvent les plus forts. Ils font résoudre qu'il n'y aura plus que l'ancienne Religion dans le Royaume ; & le Roy contraint d'acquiescer à cet Article, l'adoucit par une Declaration, qui porte que la réunion des deux Religions se fera, pourveu qu'on le puisse sans'en venir aux armes. Montpensier & l'Archevêque de Lyon sont envoyez au Roy de Navarre & au Prince de Condé, pour les informer du resultat des Etats ; cependant on pourvoit à Blois à la présence des Princes du Sang sur toutes les autres personnes du Royaume, de quelque qualité qu'elles soient, & de quelque Charge qu'on les ait honorées, en ordonnant que la Coustume n'aura plus de lieu, qui permettoit aux Chefs des Branches Cadettes de la Maison Royale, de marcher & de s'asseoir au dessus des Cadets des Branches aînées. Le Roy de Navarre s'excuse avec toute la douceur & la civilité possible, de se soumettre au desir des Etats. Mais le Prince de Condé s'emporte contre eux, & refuse de les reconnoître pour legitimement convoquez.

*Le Roy les veut reduire à peu de personnes : ils s'y opposent par l'avis de Bodin ; & Sa Majesté peu satisfaite d'eux , les congédie. Elle leve deux puissantes Armées ; & son frere unique qui en commandoit une , prend la Charité par composition , & Issoire par force. Le Duc de Mayenne , que la Cour aime mieux mettre à la tête de l'autre armée , que le Duc de Guise son frere aîné , prend Tonnay-Charante , Maran , & Broûage , & réduit la Rochelle à de telles extrémités , qu'elle est contrainte de disposer le Parti Calviniste à une cinquième Paix , dans laquelle il perd la plupart des avantages qu'il avoit obtenus dans les quatre précédentes.*







# HISTOIRE DE HENRY TROIS.

## LIVRE TROISIEME.

*Où l'on voit les premiers Etats de Blois ; les Intrigues qui donnerent lieu à l'Edit de Septembre ; les véritables causes qui firent dégénérer l'étroite amitié de Henry trois pour le Duc de Guise, en une haine irréconciliable ; la negociation de Monluc Evêque de Valence à Beziers, qu'il termine heureusement, & que la Cour paye d'une extrême ingratitude ; & tout ce qui est arrivé de plus remarquable en France sur la fin de l'année mil cinq cens soixante-seize, durant toute l'année mil cinq cens soixante-dix-sept, & partie de mil cinq cens soixante-dix-huit.*



N étoit persuadé que tous les Calvinistes de France se réjouiroient de la surprise de Broiage, & qu'ils seroient d'autant plus ravis d'y voir établi le Prince de Condé, qu'il n'y avoit

Vu iij

1576. point d'homme dans le Royaume plus zélé que luy pour la nouvelle Religion : Mais on se trompa à l'égard de la Bourgeoisie de la Rochelle. On a veu dans l'Histoire de Charles neuf, qu'elle s'étoit mise en liberté pour exercer le Calvinisme avec plus de repos ; & il faut maintenant observer que le Calvinisme ne servoit plus aux Rochelois que de pretexte pour un autre dessein, & qu'ils n'y avoient de l'attache, qu'à cause qu'il leur étoit nécessaire pour achever d'ériger leur Ville en Republique entierement indépendante de la Monarchie Françoisé.

Le voisinage du Prince de Condé à Broüage ne leur étoit pas commode dans cette veüe ; car encore qu'il ne cedât en faveur à aucun Ministre pour la nouvelle Doctrine, il étoit neanmoins Prince du Sang, & par consequent obligé de conserver la Monarchie dans son intégrité. Ceux qui le connoissoient particulièrement, étoient convaincus que tout ce qu'il pourroit faire pour les Rochelois en faveur du Calvinisme, seroit de conserver leurs privileges ; & que pour peu qu'ils s'émancipassent au delà, ils ne trouveroient point de plus grand ennemy que luy. Et de fait, les Rochelois en étoient si convaincus, que non seulement ils n'allumerent pas des feux de joye à l'exemple des autres Calvinistes, mais de plus, ils refuserent les munitions nécessaires pour ravitailler Broüage, & ils reduisirent le Prince de Condé à de telles extrémités que si les Catholiques eussent promptement bloqué cette Place, ils l'auroient recouvrée avec la même facilité qu'ils l'avoient perdue. Mais la Cour n'avoit point d'argent, & personne n'osoit luy en prêter, de

crainte de le perdre. Les Amis du Prince de Condé eurent ainsi le loisir de se fortifier, pour mettre Broüage en état de défense: & cette Place ne fut pas plutôt hors d'insulte, que le Prince de Condé, quelque ressentiment qu'il eût de l'injure des Rochelois, prévint judicieusement que ses Amis ne seroient pas toujours dans la volonté ny dans le pouvoir de l'assister, & que Broüage se perdrait en peu d'années, si la Rochelle ne se chargeoit de le conserver. Il entreprit là-dessus de le persuader à la Bourgeoisie de cette Ville; & comme il étoit plus propre pour haranguer que pour négocier, à cause qu'il étoit presque sourd, il voulut aller luy-même à la Rochelle. Il en fit pressentir les Magistrats, s'il seroit le bien venu, mais il trouva le Maire & la plupart des Conseillers de Ville, disposés à ne le pas recevoir. Il en fut tout-à-fait surpris: & parce qu'il luy étoit d'une extrême conséquence de ne pas succomber dans cette Intrigue, à cause qu'il deviendrait l'objet du mépris des Calvinistes, & des Catholiques tout ensemble, il remua tant de ressorts, qu'enfin il luy fut permis d'entrer dans la Rochelle, & d'y demeurer durant un temps limité, à condition que son train ne seroit pas beaucoup plus grand que celui d'un simple Gentilhomme. Il accepta ce party; il mit tout en usage pour engager les Rochelois à conserver Broüage, & il leur offrit même de ne disposer jamais de cette Place sans leur consentement: Mais les Magistrats demeurèrent fermes; & le Prince de Condé s'en seroit retourné sans avoir rien obtenu, si deux ou trois Marchands des plus riches de la Ville n'eussent promis

1576

de luy avancer de l'argent, pourveu qu'il leur permît de le reprendre sur les Vaisseaux qui entreroient dans le Port de Broüage. Il s'ingera après avoir manqué de réüssir dans ses propres interêts, de procurer ceux de son Parti, & de disposer les Rochelois à se contenter de la grace qu'on leur faisoit, de recevoir leur Ville pour une Province entiere dans les Assemblées generales du Calvinisme, & qu'ils n'entreprissent rien au delà. Mais il n'est rien de si dangereux aux Gouvernemens démocratiques, que de souffrir quelque inégalité.

Les Rochelois avoient eu la hardiesse de traiter & de conclure la Trêve pour toutes les Eglises pretenduës Reformées du Royaume, sans qu'aucunes d'Elles s'y fût opposée. Ils avoient eu ensuite la meilleure part dans la conclusion de la dernière Paix; & ceux qui la negocioient, bien loin de s'en formaliser, avoient crû tirer de la Cour par leur moyen de plus avantageuses conditions. L'orgueil des Rochelois en étoit augmenté de sorte, que s'ils ne s'étoient émancipez jusqu'à vouloir que les autres Provinces Calvinistes approuvassent aveuglément tout ce qu'ils leur proposeroient; ils avoient au moins désiré que la Rochelle seule eût le droit d'exclusion; c'est-à-dire, que quand elle ne seroit pas d'avis qu'une chose passât dans les Assemblées, elle fût rebutée, nonobstant que toutes les autres Provinces se trouvasent de contraire avis. Ainsi le Prince de Condé obtint encore moins des Rochelois pour son Party, qu'il n'avoit obtenu pour luy-même, & la Paix qui avoit tant coûté fut sur le point d'être rompue, par la temerité d'un

d'un Gentilhomme qui ne pensoit qu'à faire parler de luy, sans se mettre en peine que ce fût en bien ou en mal.<sup>6</sup>

1576.

Dubourg s'étoit avancé dans la nouvelle Religion dont il étoit, jusqu'à commander cent Cavaliers, lorsque la Trêve & la Paix ensuite avoient arrêté le cours de son ambition. Il se voyoit réduit à retourner dans sa maison ; & comme il ne concevoit rien de pire, il luy sembla qu'il importeroit peu qu'il entreprit de troubler la Paix, pourveu qu'il se distinguât. La ville de la Garnache étoit des plus importantes pour sa situation, entre la Bretagne & le Poitou. Ses Habitans avoient retenu l'ancienne Religion ; ils n'avoient pas reçu de Garnison durant les précédentes guerres, & l'on n'avoit garde de les en presser durant la Paix. Ils avoient si généralement posé les armes, qu'ils ne veilloient pas même la nuit pour la garde de leurs portes ; & Dubourg qui l'avoit remarqué, n'eut qu'à faire entrer dans la Place deux des Soldats qu'il avoit commandez, qui luy ouvrirent celle des portes dont ils étoient convenus, & l'introduisirent par là dans la Garnache avec trois cens Fantassins, qu'il avoit aisément attirez sous ses Enseignes, parce qu'ils supportoient avec beaucoup d'impatience d'avoir esté licentiez.

La surprise de la Garnison ne fit pas moins de bruit qu'en avoit fait celle de Broüage ; mais elle n'eut pas les mêmes suites. La Cour avoit negligé de punir la premiere de ces surprises : car outre que le Prince de Condé avoit l'honneur d'être du Sang Royal ; il n'avoit fait que se rendre justice,



1576.

en s'accommodant de Broüage au lieu de Peronne : Mais la Cour ne devoit pas supporter l'audace d'un simple Gentilhomme , qui sans être avoué de part ny d'autre , avoit surpris une Place également suspecte aux deux Partis , & donné par son attentat un pernicieux exemple , qui ne pouvoit être suivy sans que la France fût soumise à autant de petits Tyrans qu'elle avoit de Places. Les Calvinistes n'approuverent pas non plus l'action de Dubourg ; & en voicy la cause.

Les Ministres s'étoient rétablis après la Saint Barthelemy , dans l'autorité que le premier Prince de Condé & l'Amiral de Châtillon leur avoient ôtée , & ne craignoient rien tant que de la perdre une seconde fois. Ils avoient une haine irreconciliable pour la Noblesse de leur Parti , parce qu'ils se souvenoient qu'elle les avoit contraints de signer la première Paix de mil cinq cens soixante-trois , en les menaçant de les attacher à la queue de ses chevaux. Ils venoient d'obtenir par le Traité de Beaulieu , presque toutes les conditions qu'ils avoient demandées , & qu'on leur avoit jusques-là refusées , & leur intérêt étoit de s'en tenir là. Si Dubourg gardoit la Garnache , le Traité seroit rompu ; & si le même Traité ne laissoit pas de subsister , il prendroit envie aux principaux Gentilshommes Calvinistes d'imiter Dubourg , & de se saisir aussi-bien que luy des Places de leur Parti , qui se trouveroient à leur bienveillance , ou du moins , de celles qu'ils appelloient de Sûreté. Le Gouvernement du Calvinisme auroit alors esté changé , de Democratique populaire qu'il étoit au-

paravant, en Aristocratique. La Noblesse y auroit eu toute l'autorité des Seigneurs, & l'on n'eût plus appelé les Ministres dans les Conseils. Ainsi Dubourg fut si absolument abandonné dans la Garnache, que n'y pouvant subsister, & n'osant tirer des contributions des environs, de crainte qu'on ne l'investît en qualité de perturbateur du repos public, & qu'on ne le pendît avec tous les siens; il sortit de la Place à la sourdine comme il y étoit entré.

Le reste du Royaume fut assez paisible, & l'on n'y pensa qu'à nommer des Députés pour les Etats Generaux, que l'on s'étoit obligé de convoquer, & qu'à préparer les Cahiers qui devoient y estre représentés. La Cour plus grosse qu'on ne l'avoit veüe de long-temps, se rendit à Blois au commencement de Novembre mil cinq cens soixante-seize; & l'ouverture des Etats s'y fit vers le milieu de ce mois, avec d'autant plus de magnificence, que le Roy possédoit cette vertu dans un degré plus éminent que ses Predecesseurs de la Branche des Valois, quoiqu'ils se fussent tous piquez d'être magnifiques, & qu'ils l'eussent esté en effet.

Le Clergé élût pour President l'Archevêque de Vienne\*; la Noblesse, le Baron de Seneçay; & le Tiers-Etat, le celebre Bodin. La premiere difficulté qui y fut agitée, regardoit un Reglement pour les contestations qui surviendroient entre les trois Corps des Etats. On consentoit bien que le Roy en fût le Juge, toutes les fois que ces contestations arrivoient; mais on pretendoit, que supposé que les

\* Charles de  
Morvilliers.

cette Requête, la réponse que Sa Majesté pourroit faire; que son Predecesseur y avoit travaillé inutilement; qu'il avoit donné quatre Batailles pour en venir à bout; & qu'après les avoir gagnées, il s'étoit veu contraint d'accorder aux Calvinistes des conditions aussi avantageuses que s'ils eussent esté Vainqueurs. On soutenoit que cette irregularité n'avoit point eu d'autre principe, que la perfidie de quelques Catholiques, qui pour leurs interêts particuliers avoient bien voulu que la guerre Civile durât: Mais que presentement, il étoit aisé d'y remédier, & d'opprimer les Calvinistes en moins de trois mois: Que les Etats offroient de leur fournir une armée de cinquante mille hommes, pour l'opposer aux forces que ceux de la Religion prétendue Reformée mettroient sur pied, & qu'ils supplioient Sa Majesté d'envoyer en même temps un Ordre dans toutes les Provinces aux Catholiques, de courir sus aux Calvinistes, & de passer au fil de l'épée ceux d'entre eux qui refuseroient de rentrer dans la Communion de l'Eglise: Que cet Ordre contiust en termes exprés, que les Catholiques qui s'excuseroient de porter le fer & le feu dans les maisons des Calvinistes, quelque cause ou pretexte qu'ils en alleguassent; fussent traitez de fauteurs d'Herésie, & tuez sur le champ, sans autre forme de procès, & sans qu'il y eust lieu de rechercher les personnes qui les auroient massacrez: Que cette précaution étoit nécessaire pour abbreger la guerre, en mettant les armes à la main de tout le monde, pour exterminer les Calvinistes; & que s'il y avoit de la severité, elle n'étoit

1576.

pas sans exemple , puisque Moïse avoit obligé les Levites à traverser le Camp des Hebreux , & à tuer tout ce qui se presenteroit devant eux , sans épargner leurs peres , leurs meres , leurs enfans , leurs freres , leurs autres parens , & leurs amis.

Cette Requeste inspira de l'horreur au Conseil du Roy , qui jugea qu'elle ne tendoit pas tant au rétablissement de l'ancienne Religion , qu'à la ruine de la Monarchie Françoisë. Les Catholiques zelés avoient si-bien crû qu'on les satisferoit dans un point si delicat , qu'ils avoient distribué une infinité de copies de leur Requeste ; & les Calvinistes qui y avoient le plus d'interêt , s'étoient apperçus que si on l'accordoit , il leur en coûteroit la vie à tous , à moins qu'ils ne prévinsent leur mort par une prompte retraite dans les païs Etrangers. Ils ne vouloient pas changer de Patrie ; & quand ils s'y fussent résolus , le temps étoit trop court pour pouvoir disposer de leurs immeubles. Ils se tenoient donc pour perdus , lorsqu'un événement qui n'a pas encore esté assez démêlé , mit en leur pouvoir l'Original d'une instruction , que ceux qui avoient signé le Formulaire , dont on a déjà parlé , avoient donnée à l'Avocat David , qu'ils envoyoient à Rome.

David avoit presque toutes les qualitez que l'on a remarquées dans ceux qui se sont signalez , par la ruine de leur Païs. Il étoit habile dans sa profession ; mais il perdoit d'ordinaire ses Causes , parce qu'il se chargeoit des plus mauvaises. Sa vie n'étoit pas réglée , & il ne se mettoit point en peine de cacher ses desordres. On ne luy proposoit rien de si difficile ,

qu'il ne l'entreprît sur le champ, & il faisoit gloire de ne se rebuter par aucun obstacle. Bruere, dont il étoit amy, avoit jetté les yeux sur luy pour l'envoyer à Rome solliciter auprès du Pape l'Approbation du Formulaire, & la protection de ceux qui l'auroient signé; & le Memoire qu'on luy avoit donné pour persuader l'un & l'autre à la Cour de Rome, contenoit, que le Pape Estienne second (comme il étoit rapporté dans Reginon & dans Sigebert) étant venu en France implorer le secours de Pepin contre les Lombards, & se trouvant malade dans le Monastere de Saint Denys, avoit eu une vision, ensuite de laquelle il s'étoit trouvé miraculeusement guery: Que Sa Sainteté avoit appris dans cette vision, que Dieu avoit destiné Pepin & sa posterité, pour rétablir l'Eglise dans son premier lustre, pour la défendre contre tous ses Ennemis visibles, & pour la mettre dans un état que les Souverains Pontifes n'eussent plus à craindre de devenir esclaves des Lombards. Qu'en récompense de cet office, Dieu promettoit une longue felicité aux François, tant qu'ils demeureroient sous la domination des Descendans de Pepin; comme au contraire, Sa Majesté Divine commandoit à Estienne d'excommunier ceux qui supplanteroient la Race de Pepin, & regneroient en sa place: Que cette Excommunication auroit son effet sur tous les Usurpateurs, sans en excepter aucun, & que les plus gens de bien d'entre eux seroient les plus malheureux: Que les François en punition d'avoir enduré que ces Usurpateurs regnassent sur eux, seroient continuellement affligés de la guerre, de la peste,



1576.

ou de la famine ; & que si dans la suite des siècles ils ne rendoient justice à la Race de Pepin, Dieu leur enverroient le plus épouventable de ses fleaux, qui étoit l'Herésie, & ne les en délivreroit que par un Prince de cette Race : Qu'une partie de la vision d'Estienne second avoit esté accomplie à la lettre, & que la conjoncture étoit venuë d'accomplir le reste : Que Capet & ses Successeurs, jusqu'à Philippe de Valois, avoient esté contraincts pour conserver l'autorité Royale, de la partager avec les principaux de leurs Feudataires, & qu'ils avoient eü de continuelles guerres avec eux : Que depuis Philippe de Valois jusqu'à Louis onze, la France avoit esté exposée en proie aux Anglois : Que depuis Louis onze jusqu'à François second, elle avoit esté sujette aux insultes de la Maison d'Autriche ; & qu'enfin l'Herésie sous les trois derniers regnes l'avoit plus maltraitée sans comparaison, qu'elle ne l'avoit esté par ses Feudataires, par les Anglois & par les Espagnols : Que Charles Duc de Lorraine, au préjudice duquel Capet s'étoit emparé de la Couronne de France, avoit laissé une Posterité qui avoit toujours commandé depuis, & commandoit encore en Lorraine : Que la Maison de Lorraine avoit laissé à sa Branche puînée, qui étoit celle de Guise, les biens & les prétentions qu'elle avoit en France ; & qu'ainsi par la même raison que Henry trois se trouvoit l'objet des malédictions d'Estienne second, le Duc de Guise avoit ramassé en sa personne les bénédictions de ce Pape ; & la Providence qui luy avoit donné toutes les qualités des plus grands Hommes, le destinoit pour re-

mettre

mettre la France dans la felicité dont elle avoit jouï sous les deux premieres Races, en recouvrant le Sceptre usurpé sur la seconde: Que la chose n'étoit pas si difficile qu'elle paroïssoit, puisqu'il ne s'agissoit à la bien prendre, que d'exterminer les Calvinistes: Qu'après qu'on en seroit venu à bout; selon les mesures marquées dans la Requête des bons Catholiques, au Roy, les Etats Generaux s'assembleroient, & ne cesseroient de solliciter Henry trois qu'il leur permît de faire le Procès à son frere unique, sur sa retraite à la Rochelle, & sur la Guerre, la Trêve & la Paix qui s'en étoient suivies, jusqu'à ce qu'ils l'eussent obtenu: Que ce Prince n'avoit que trop mérité la mort; & qu'on luy rendroit justice, en le condamnant à perdre la tête sur un échaffaut: Que de l'humeur qu'étoit Henry trois, il seroit plus propre pour le Cloître que pour la Couronne, outre qu'il passoit pour Fauteur des Heretiques, puisqu'il n'avoit tenu qu'à luy qu'il n'y en eût plus dans la France: Que cela suffisoit pour le faire déposer; & que pour les Princes du Sang, le Roy de Navarre & le Prince de Condé étoient actuellement Calvinistes, le Cardinal de Bourbon Prêtre, les trois freres du Prince de Condé élevez dans l'Herésie, & la Branche de Montpensier attachée aux interêts du Roy de Navarre: Que ces défauts les excluient de la Couronne; & que par conséquent rien n'empêcheroit de la restituer au Duc de Guise, qui seroit reconnu pour Roy aussi-tôt qu'il auroit juré de recevoir le Concile de Trente, tant pour la Discipline que pour la Doc-

15 7.6.

trine, & de ne souffrir que des Catholiques dans ses Etats.

Ce qui arriva de cette Instruction fut bizarre ; car on avoit apporté tant de secret à la dresser , que l'on ne sçait pas au vray qui en fut l'Auteur. David qui la portoit à Rome n'en avoit parlé à personne , non pas même à l'extrémité de sa vie , quoiqu'il ne fut mort en chemin qu'après avoir esté long-temps malade. Cependant , elle vint entre les mains des Calvinistes, sans que l'on en ait decouvert la maniere ; & ce furent eux qui en porterent l'Original à la Cour. On n'a jamais moins de disposition à croire les veritez surprenantes , que quand elles viennent de la part de ceux qui ont interêt de les persuader. Les Calvinistes étoient perdus sans ressource , si le Roy confirmoit la resolution des Etats ; & il étoit vraisemblable que pour éviter leur ruine , ils avoient forgé l'Ecrit dont on vient de parler , afin d'engager le Roy dans leur défense , en le convainquant qu'on n'en vouloit pas moins à luy qu'à eux , & qu'il ne regneroit pas long-temps après qu'on les auroit exterminés. Et à dire le vray , tous les Conseillers d'Etat eurent cette idée , & le Roy n'en fut pas moins prévenu qu'eux ; mais une Dépêche de son Ambassadeur à Madrid le desabusa. C'étoit Jean de Vivonne Saint-Goar , le plus habile en matiere de negociation qu'il y eût en France depuis que les Evêques de Valence & de Dacs ne s'en mêloient plus. On l'avoit envoyé en Espagne , après les pitoyables morts de la Reine Isabelle de France , & du Prince Dom-Carlos,

dans la crainte que le Roy Philippe second ( que l'on soupçonnoit d'avoir sacrifié à sa jalousie sa femme & son fils unique ) ne se portât ensuite à l'extrémité de rompre la Paix de Câteau Cambresis, que la France avoit achetée si cher ; & l'on ne s'étoit pas trompé, dans l'opinion que l'on avoit eüe de l'adresse de Saint Goar.

1576.

Il avoit changé toutes les mauvaises dispositions qu'il avoit trouvées dans l'esprit de Philippe, à l'égard du Roy son beau-frere ; & si Sa Majesté Catholique ne s'étoit offerte d'assister Henry trois de Troupes & d'argent, comme elle avoit aidé Charles neuf ; elle s'étoit au moins engagée à promettre qu'elle laisseroit vuider la querelle entre les Catholiques & les Calvinistes, sans y prendre aucune part. Le Conseil d'Espagne a toujours passé pour impénétrable, depuis que Ferdinand & Isabelle le mirent dans l'état où il subsiste encore aujourd'huy : & il paroît par les Lettres d'Antonio Perez, que le secret n'y a point esté gardé avec tant d'exactitude, qu'il l'étoit durant l'Ambassade de Saint-Goar. Toutes les précautions des Espagnols ne l'empêcherent pas neanmoins de sçavoir à point nommé, que dans le même-temps que les Catholiques zelés avoient dépêché l'Avocat David à Rome, avec l'Instruction dont il s'agit, ils en avoient envoyé une copie au Conseil de Madrid.

Saint-Goar n'en demeura pas là, il gagna le Commis du premier Secrétaire d'Etat, qui luy communiqua l'Instruction, & luy permit d'en tirer copie. Un Courier Extraordinaire la porta en France, où



1576.

la Cour qui l'examina de près, la trouva si semblable à celle que les Calvinistes avoient mise en la propre main du Roy, qu'il n'y avoit pas une syllabe changée. On ne douta plus après cela de la detestable intention des Auteurs du Formulaire, & de ceux qui l'avoient signé: mais ils se trouvoient déjà en si grand nombre, qu'il n'étoit plus possible de les punir par les voyes ordinaires. Le Roy ne pût s'imaginer que la chose fût arrivée sans le consentement, ou du moins, sans la participation du Duc de Guise; & Sa Majesté passa dans ce moment d'une extrémité à l'autre. Elle avoit eu toute sa vie pour ce Duc une affection qui n'avoit point changé, ny par l'absence, ny par le bruit qui avoit couru qu'il étoit trop bien avec la Reine de Navarre sa sœur. Elle l'avoit hautement protégé contre tous les Ennemis, que sa valeur & son ambition luy avoient attirez au dedans & au dehors du Royaume. Mais les amitez les plus étroites d'icy-bas ont leur période, aussi-bien que les amours; & celle de Henry pour le Duc de Guise dégénéra dans une haine implacable. Sa Majesté ne jugea pas pourtant à propos d'en donner des marques durant les Etats, parce que ce Duc n'y avoit guères moins de crédit qu'Elle, & le Conseil d'Etat ne s'appliqua qu'à rendre inutile le Projet, qui menaçoit la Cour aussi-bien que les Calvinistes. On en chercha long-temps l'expedient, & les plus habiles furent d'avis qu'avant toute autre chose on tournât les forces des Catholiques, qui n'avoient point encore signé le Formulaire; & celles des Calvinistes contre ceux qui l'avoient signé: Qu'on les



contraignît de se declarer : Qu'on les attaquât par tout où ils se trouveroient : Qu'on fit main basse sur eux ; & que toutes les autres affaires fussent suspendues , jusqu'à ce qu'on les auroit tous massacrez.

Mais Morvillier ouvrit un Avis moins severe : Il representa prudemment , qu'avant que d'attaquer le nouveau Parti, il falloit sçavoir si l'on étoit en état de le ruiner. Il soutint que si Sa Majesté l'entreprenoit sans être secourüe par les Calvinistes; Elle succomberoit : & si Elle avoit recours aux mêmes Calvinistes; Elle irriteroit toutes les Puissances de l'Europe restées dans la Communion de l'Eglise Catholique, & s'exposeroit au danger évident de perdre sa Couronne; qu'ainsi le nouveau Parti ne pouvant être ruiné, tout ce que l'on devoit attendre de la prudence la plus consommée, étoit de le rendre inutile; & quoique la chose parût d'abord impossible; elle ne l'étoit pas en effet : Que ce Parti n'étoit pas mauvais dans ses membres, mais seulement dans son Chef; & qu'en mettant à sa tête un autre que le Duc de Guise, la Cour en tireroit tous les avantages imaginables, bien loin qu'elle eût occasion de le redouter : Que dans un point si chatouilleux, tous les Princes & les Grands du Royaume étoient presque également suspects; & que si l'homme le moins considerable du Royaume ne pouvoit commander les Catholiques zelés dans la conjoncture d'alors, sans se rendre plus puissant qu'il ne faloit; le danger seroit bien moins évitable, si un Prince ou un Grand ajoûtoit tant de forces à sa naissance & à sa dignité: Que le Roy ne pouvoit donc jetter les yeux sûrement sur une autre personne

1576.

que sur luy-même, & qu'il ne falloit pas apprehender que Sa Majesté se ravalât, en acceptant un Generalat de cette nature, puisqu'elle ne feroit en ce cas que recouvrer une partie de l'autorité Royale qu'on luy avoit ravie.

Henry trois & son Conseil approuverent cét expedient. Ce n'est pas qu'ils le jugeassent aussi avantageux que Morvillier le proposoit: mais c'est qu'après y avoir bien pensé, on ne trouva rien de moins mauvais. Il y eut pourtant deux difficultez, qui ne furent surmontées que par l'adresse de Morvillier. Henry trois ne vouloit plus aller à l'armée, & il avoit déjà une incommodité qui l'empêchoit d'aller commodément à cheval. Les Catholiques zelés n'avoient point de confiance en luy; & s'ils en eussent eu, ils n'auroient pas eu recours au Duc de Guise. On le representa à Morvillier, qui repartit que Sa Majesté éviteroit ce double inconvenient, en se chargeant du Generalat dont il étoit question, pourveu que le Duc de Guise en acceptât la Lieutenance Generale, puisque d'un côté le Duc de Guise seroit déposé, & d'un autre la Cour éviteroit tous les dangers qu'elle avoit à craindre de ce Prince: Que le Duc de Mayenne étoit aussi grand Capitaine que le Duc de Guise son frere aîné, & qu'il n'avoit pas eu moins de part que luy dans toutes les rencontres où il s'étoit signalé; comme dans la défense de Poitiers, dans la défaite de Movans & de Pierregourde, dans l'escarmouche de Jasseneuil, dans les Batailles de Jarnac & de Moncontour, & dans la Victoire obtenüe sur les Reistres: Mais qu'il n'avoit point

d'ambition, & que d'ailleurs son humeur étoit d'autant plus complaisante, que celle du Duc de Guise l'étoit moins : Que non seulement il luy avoit laissé toute la gloire des bons succès ; mais encore il avoit receu & exécuté ses ordres avec autant d'exactitude, que s'il n'eût esté qu'un simple Soldat : Qu'il en useroit de même à plus forte raison à l'égard du Roy, & que Sa Majesté ne seroit pas moins obeïe dans le nouveau Parti, lorsque le Duc de Mayenne le commanderoit, qu'elle l'étoit dans sa Maison. Ainsi le Roy surprit étrangement le Duc de Guise & Bruere, en leur déclarant que pour montrer son zele pour l'ancienne Religion, & sa haine contre la nouvelle, il vouloit signer le Formulaire, & demandoit d'en être le Chef. On ne luy osa refuser ny l'un ny l'autre, & l'on apporta peu de précaution à le satisfaire, parce que l'on sçavoit son antipathie pour la guerre, & son incommodité, & l'on ne doutoit pas qu'il ne choisît le Duc de Guise pour son Lieutenant General.

Le nouveau Parti dans cette supposition, n'auroit rien perdu de sa force, & se seroit beaucoup augmenté, par l'honneur que luy faisoit le Roy de vouloir bien le commander : mais on ne le laissa pas long-temps dans cette incertitude. Sa Majesté nomma le Duc de Mayenne pour son Lieutenant ; & le Duc de Guise & ses Associez en conçurent d'abord un dépit qui n'étoit pas imaginable. Ils se consolèrent neanmoins, sur ce que le Duc de Mayenne avoit toujours eu pour son frere aîné une soumission aveugle, & qu'il étoit fort éloigné dans la conjoncture d'alors de changer de conduite, puisqu'il avoit infi-

1576.

niment de l'esprit, & qu'il prévoyoit que ce n'étoit pas tant son merite qui venoit de l'élever à la Lieutenance, que le desir qu'on avoit eu de ruiner sa Maison, en la divisant.

Comme aucun Deputé des Etats ne s'étoit douté que le Roy prît la resolution de se mettre à la tête des Catholiques zelés, & de choisir le Duc de Mayenne pour son Lieutenant; ils en furent tellement surpris, qu'ils n'y ajoutèrent foy qu'après que Sa Majesté s'en fut expliquée en public. Elle reçut là-dessus des applaudissemens extraordinaires, qui ne discontinuèrent que lorsqu'Elle donna au Duc de Guise la plus rude mortification qu'il étoit capable de recevoir. La Monarchie Françoisé avoit duré plus d'onze siècles, sans que le rang des Princes du Sang eût esté déterminé; & il vaut mieux avouer ingénüement que la chose est tout-à-fait étrange, que d'apporter de mauvaises raisons pour l'excuser.

Ces Princes avoient soufferts que les Pairs & les Officiers de la Couronne les precedassent dans les actions les plus solennelles; & par un excés d'aveuglement qui n'étoit pas pardonnable, ils avoient negligé la préseance; non seulement à l'égard des autres, mais encore à l'égard d'eux mêmes. Ainsi sous le regne de Charles six, où l'on vit seize Branches de la Maison Royale, & quarante-six Princes, tous mariez: l'aîné de la seconde Branche precedoit les Cadets de la premiere, & les seize aînez marchaient l'un après l'autre, avant que le puisné de la premiere eût le pas; & ensuite tous les Cadets alloient suivant l'ordre de la Nature; c'est-à-dire, que ceux de la premiere

premiere Branche precedoient ceux de la seconde, les Cadets de la seconde precedoient ceux de la troisieme; & ainsi du reste. 1576.

Il n'étoit point arrivé de contestation là-dessus avant les derniers Rois de la Branche de Valois, soit que les Princes du Sang n'y prissent pas garde de si près, ou qu'ils n'eussent point assez d'ambition: Mais lorsque François premier en mil cinq cens vingt-sept créa Claude de Lorraine Duc de Guise & Pair de France; ce Prince qui possédoit de tres-grands biens, & se voyoit le premier Pair de sa Qualité qui fût dans le Royaume après les Anciens, auxquels personne n'avoit jamais disputé le pas, prétendit marcher immédiatement après eux, & ne ceder à aucun Prince du Sang. Le Connétable de Bourbon, qui étoit alors Rebelle, ne s'y pût opposer, & les Comtes de Vandôme & de Montpensier le firent inutilement. La faveur du nouveau Duc de Guise l'emporta; & quand ces deux Comtes voulurent se prévaloir du droit de leur Origine, & de la Couronne qui leur appartenoit par indivis: on leur répondit qu'ils n'étoient pas de meilleure Maison que Louis premier Roy de Naples, Duc d'Anjou, & Comte de Provence, second fils du Roy Jean, & par conséquent premier Oncle paternel du Roy Charles six, & que ce Louis avoit esté contraint de ceder la préférence à Philippes le Hardy, Duc de Bourgogne, son frere puîné, qui n'étoit que quatrième fils du Roy Jean, par la seule raison que Philippe en qualité de Duc de Bourgogne étoit Pair de France; & Louis premier ne l'étoit ny par son Duché d'Anjou, ny



1576.

par son Comté de Provence.

François Duc de Guise conserva dans les Sacres de François second & de Charles neuf la préseance sur les Princes du Sang ; & dans la conjoncture du Sacre de Henry trois, le Duc de Montpensier, ( qui avoit épousé la sœur de Henry, troisième Duc de Guise ) s'imagina que son beau-frere le laisseroit passer devant luy. Il prit quelques mesures pour cela ; mais le Duc de Guise qui en fut averty, gagna la plupart des Gentilshommes qui étoient venus à la Ceremonie du Sacre, & protesta si hautement que la Sainteté du lieu & la présence du Roy ne l'empêcheroient pas de passer son épée au travers du corps de Montpensier, s'il s'ingeroit de le preceder ; que la Cour ne jugea pas à propos d'exposer Montpensier, & l'empêcha d'assister au Sacre.

Le Roy n'avoit pas blâmé la conduite du Duc de Guise en public, & l'avoit approuvée en secret, parce qu'il l'aimoit encore, & qu'il n'aimoit pas Montpensier : mais après que le nouveau Projet des Catholiques zelés eut changé l'amitié de Sa Majesté, en une haine irreconciliable pour le Duc de Guise ; Elle fit pour se vanger ce qu'elle n'auroit jamais accordé aux Princes du Sang, s'ils l'en eussent sollicitée dans une autre rencontre. Elle leur representa fortement, qu'ils avoient interêt de se distinguer de tous les autres hommes habituez dans le Royaume, de quelque qualité qu'ils fussent, & de quelque Charge qu'on les revêtit, à dessein de les élever : Que cette précaution n'avoit pas esté nécessaire dans les siècles precedens, parce qu'il n'y avoit point eu dans la

France d'autres Princes Etrangers que ceux de la Maison de Cleves, qui bien loin de contester la préférence aux Princes du Sang, avoient donné l'exemple aux François de rendre le respect qui estoit dû à ces Princes: Que la Maison de Guise avoit esté la premiere à s'en dispenser, & à profiter du malheur des Cadets de la Maison Royale, qui vivoient alors dans une telle pauvreté, qu'il y avoit un tres-grand nombre de Gentilshommes plus riches qu'eux: Que le second Duc de Guise s'estoit maintenu dans l'usurpation de Claude son pere, premier Duc de Guise, par la faveur de la Duchesse de Valentinois; & que si on laissoit faire le troisiéme Duc de Guise, il iroit incomparablement plus loin que son Pere & son Ayeul: Qu'il s'agissoit de donner des bornes à son ambition, & de luy retrancher en même-temps tous les pretextes plausibles de se plaindre: Qu'on ne le pouvoit, qu'en établissant le rang des Princes du Sang, supérieur à tous les autres par tout, sans exception & sans reserve; & que quand la Loy seroit generale, il y auroit moins de peine à s'y soumettre: Que si les Princes du Sang continuoient à se relâcher, on s'accoûtumeroit insensiblement à les mépriser: Que les Cadets de deux Maisons Souveraines avoient imité celle de Lorraine, en choisissant la France pour leur Patrie: Qu'Emanuel de Savoye Duc de Nemours, y avoit épousé la Veuve du second Duc de Guise; & Louis de Gonzague, l'aînée des trois Heritieres de Nevers: Que ces deux Princes estoient Ducs & Pairs; & que par la même raison que le Duc de Guise prenoit le pas sur les Princes

1576.

du Sang, ils le pretendroient aussi: Que la Maison Royale seroit ainsi reduite à n'oser se montrer dans les plus Augustes ceremonies; & que si elle souffroit qu'on l'en bannît, on ne seroit pas long-temps sans luy disputer son droit à la Couronne.

Les Princes du Sang ne demandoient pas mieux que ce qu'on leur proposoit, & ils conjurerent le Roy d'en parler luy-même aux Etats. Sa Majesté le fit presque dans le même sens que l'on vient de représenter; & la chose passa avec peu de difficulté. Ce n'est pas que le Duc de Guise & ceux de son Parti ne s'y opposassent de toutes leurs forces; mais les bons Catholiques approuverent universellement la resolution du Roy, & les amis des Calvinistes y donnerent leur consentement, parce qu'ils esperoient par là prévenir le reproche qu'on leur faisoit qu'ils avoient une inclination dominante pour les Republiques, & sur tout pour celles où le Peuple estoit le maître; & que plus une Monarchie estoit absoluë, plus ils la haïssoient. Ainsi la Declaration pour la préseance des Princes du Sang, fut dressée avec tant de prudence, que sans blâmer les siècles passez, on remédioit au desordre qui s'y estoit introduit, faute d'en apprehender assez les fâcheuses suites: On exprimoit dans tout son lustre la dignité des Princes du Sang: On n'en oubloit aucun des principaux Privileges, & l'on y ajoutoit l'extrême importance qu'il y avoit de les représenter tels qu'ils estoient au Peuple dans les actions d'éclat, afin qu'il s'accoutumât de si bonne heure à leur rendre ses soumissions, qu'il n'arrivât plus de changement dans le Royaume, lorsque la

Couronne passeroit en ligne collaterale. On ordonnoit ensuite premierement que tous les Princes du Sang, à quelque Ceremonie qu'ils assistassent, & dans quelques lieux qu'ils se trouvaissent, precederoient à l'avenir tous ceux qui n'étoient pas Princes du Sang, quelque naissance qu'ils eussent dans le Royaume, & de quelque Dignité qu'ils y fussent revêtus: Et en second lieu, qu'il n'y auroit plus d'autre rang entre les mêmes Princes du Sang, que celui qui les approchoit & les éloignoit de la Couronne; & que par conséquent chacun d'eux n'auroit qu'à faire reflexion sur les degrez de sa parenté avec le Roy, pour trouver à point nommé la place qui luy étoit dûë: Que l'on n'auroit plus d'égard aux aînez des Branches Cadettes, & que tous les Princes de la Maison de Valois precederoient tous ceux de la Maison de Vandôme; & tous ceux de la Maison de Vandôme, tous ceux de la Maison de Montpensier: Que le Privilege des Ducs & Pairs n'auroit aucune force à leur égard, & que l'on ne pourroit désormais établir de Loy, ny introduire de Coûtume qui y fût contraire.

Jamais Declaration ne fut approuvée avec plus de joye par tous les bons François que celle-là; & ceux qui n'étoient encore entrez dans aucun Parti, benirent Dieu de ce que la pensée en étoit venue au Roy. Les Parlemens, & sur tout celui de Paris, étoient accoûtumés à ne rien enregistrer de semblable, sans avoir fait auparavant de tres-humbles Remontrances: mais il changea pour lors ses Remontrances en action de grâces; & Christofle de

1576.

Thou, Premier President, assura le Roy que depuis l'avènement de Philippes de Valois à la Couronne, il ne s'étoit rien fait de si utile pour la conservation de la Loy Salique.

Les Etats s'exercerent ensuite sur une matiere plausible à ceux qui ne l'examinoint pas assez; mais tout-à-fait chimerique, quand on se donnoit la peine de l'approfondir. Les Favoris n'étoient pas retenus de s'enrichir, par la difficulté d'obtenir des graces, puisque Henry trois ne refusoit jamais rien de ce qu'ils luy demandoient; mais seulement par la consideration du Peuple, qui murmuroit étrangement des biens qu'on leur faisoit, lorsque c'étoit à sa charge. Il menaçoit de s'en plaindre aux Etats, & de se faire justice par ses propres mains, si elle luy étoit refusée. Cét inconvénient étoit terrible, en ce que si le Peuple presentoit une Requeste, elle seroit infailliblement generale, & il demanderoit que l'on recherchât toutes les gratifications faites dès le commencement du present Regne. Cependant, il y en avoit un nombre presque infiny: & de plus, elles se trouvoient toutes sans cause, & faites à des gens qui n'avoient rendu aucun service à la Couronne. Elles eussent donc esté entierement revoquées, & le contre-coup en auroit rejailly sur le Roy, puisque Sa Majesté auroit esté convaincuë de prodigalité. Deux des Partisans s'aviserent là dessus de prévenir les plaintes du Peuple & le danger des Favoris, en proposant d'ôter tous les impôts ordinaires & extraordinaires qui se levoient dans le Royaume, & d'en mettre un seul en leur place sur chaque feu. Ils sup-



posioient qu'il y eût un si grand nombre de cheminées, que le Roy en tireroit tous les ans quinze millions, sans y comprendre les frais nécessaires pour les exiger; & que neanmoins l'homme le plus riche du Royaume ne seroit pas obligé à payer plus de cinquante livres, bien entendu que le plus pauvre ne payeroit pas moins de quatre livres. Il y a de l'apparence que cette vision n'étoit que la suite d'une autre, qui comptoit en France dix-sept cens mille clochers. Mais il est constant que la proposition des deux Partisans charma les Favoris, & fut receüe par tout si favorablement, qu'on ne parla d'autre chose durant plusieurs jours dans les Compagnies: Mais après que les Etats eurent nommé des Commissaires pour l'examiner, elle parut aussi ridicule qu'elle l'étoit en effet. On trouva que bien loin que l'impôt sur les cheminées suppléât abondamment à tous les autres, il ne rapporteroit pas tant de profit que le moindre d'entre eux, & que pourtant il seroit si fort à charge, qu'il exciteroit une infinité de séditions dans les Provinces, & principalement dans les plus éloignées de la Residence des Rois; & on le rejetta avec autant d'indignation, que l'on avoit témoigné de joye en l'écoutant.

Les Etats qui s'étoient si facilement portez à rompre la Paix avec les Heretiques, ne s'étoient point imaginez que ceux-cy recommençassent la guerre, & avoient eu assez bonne opinion d'eux-mêmes, pour croire que leur Ordonnance feroit ce que n'auroient pû les armes, & que les Calvinistes se contenteroient de demeurer sur la défensive. Cependant la

1576.

nouvelle de l'Ordonnance n'avoit pas plutôt esté portée dans les Provinces, que les Calvinistes du Languedoc, de la Guyenne, de la Provence, & du Dauphiné s'étoient mis en campagne, & avoient surpris sur les Catholiques diverses Places que l'on fortifioit à la hâte, dans la veüe qu'elles servissent à rallentir les premiers efforts du Duc de Mayenne. Leur audace convainquit les plus sages des Etats, que la guerre dureroit plus long-tems qu'on ne s'étoit imaginé, & leur fit venir la pensée d'affoiblir l'Ennemy, en le divisant. On travailloit toujours à détacher Damville de l'union avec les Calvinistes, où la nécessité de sauver sa vie l'avoit engagé; mais on n'avoit pas réussi: Car outre qu'on ne luy avoit rien offert qui valût son Gouvernement; on ne luy avoit pû donner de suffisantes assurances pour la sûreté de sa personne. On ne sçait pas qui parla le premier de luy donner en échange le Marquisat de Saluces; mais on sçait que la proposition en fut universellement agréé; & que le Roy n'y eut pas si-tôt donné son consentement, que des gens affidés prirent la poste pour Montpellier, où Damville étoit alors. Ils ne luy offrirent d'abord le Marquisat que pour sa vie, parce qu'il ne s'agissoit que de récompenser un Gouvernement attaché à la seule personne: Mais au reste, ils luy en parlerent en des termes si magnifiques, qu'il sembloit que tout l'avantage de la negociation fût pour luy. On luy représenta que ce Marquisat étoit tres-fertile, & si fort de situation, qu'il n'étoit pas possible de l'insulter: Qu'il y avoit deux Places, qui étoient Carmagnole & Revel,

vel, capables d'arrêter des armées Royales, & de soutenir chacune un long Siege : Qu'il y avoit un prodigieux amas de munitions de guerre, parce que les François y avoient fait leurs magazins pour les guerres d'Italie, & que l'on comptoit dans la seule ville de Revel jusqu'à cinq cens gros canons de fonte : Que pour dix mille écus on y mettroit assez de vivres, & qu'après cela Damville s'y trouveroit en pleine sûreté : Que la Cour de France n'auroit garde de penser à l'en dépouiller, puisqu'elle ne le pourroit sans porter ses armées dans l'Italie ; ce qui luy étoit défendu par le Traité du Câteau-Cambresis : & si nonobstant elle ne laissoit pas de le faire, les Princes d'Italie qui considereroient Damville comme un d'entre eux, le secouroient de toutes leurs forces : Que le Marquisat de Saluces avoit autrefois eu beaucoup d'étendue, & qu'il seroit aisé de le rétablir dans ses anciennes limites à l'aide de la France, qui n'étoit pas contente du Duc de Savoye, dont les Ancêtres les avoient usurpées.

Mais Damville après avoir pris tout le temps nécessaire pour réfléchir sérieusement sur l'offre qu'on luy faisoit, ne jugea pas à propos de l'accepter. Il prévint judicieusement que comme il n'y avoit point de comparaison pour l'étendue entre le Marquisat de Saluces & le Languedoc, pourveu qu'il conservât le Gouvernement de cette Province, il y leveroit toujours autant de Soldats qu'il en auroit besoin pour sa défense ; au lieu qu'en l'échangeant contre le Marquisat de Saluces, il seroit réduit à se servir d'Etrangers, qui sont d'ordinaire à qui plus

1576.

leur donne : Que sa liaison avec les Calvinistes avoit jetté dans les esprits des Italiens un soupçon dont ils ne reviendroient jamais : Que s'il s'établisoit dans le Marquisat de Saluces, les Heretiques ses amis avec lesquels il entretiendroit toujours commerce, s'écouleroiént delà dans les autres païs d'Italie ; & les infecteroient de leur venin : Que s'il prenoit envie là-dessus au Roy de se relever du Traité honteux qu'il auroit fait avec un de ses Sujets, & de recouvrer le Marquisat de Saluces ; non seulement les Italiens n'interviendroient pas dans cette querelle : mais encore ils aideroient Sa Majesté à l'accomplissement de son dessein : Que dans l'état present des affaires, Damville en acquerant ce Marquisat n'en deviendroît pas plus fort, puisqu'il en dispoit déjà comme il vouloit, par le moyen du Maréchal de Bellegarde son intime Amy, qui en étoit Gouverneur. Cependant, s'il quittoit le Languedoc, il perdrait ce qui le rendoit le plus considerable, sans être dédommagé d'ailleurs, & il se feroit un tres-dangereux Ennemy en la personne de ce Maréchal, qu'il priveroit d'un établissement, qui sans cela luy seroit demeuré pour toute sa vie.

Ainsi Damville s'excusa de sortir du Languedoc sans en dire les veritables raisons ; & ceux qui nego- cioient avec luy croyant que son refus venoit de ce qu'on ne luy offroit pas assez, ajoûterent à leur premiere proposition qu'on luy donneroit le Marquisat de Saluces pour luy, & pour toute sa posterité masculine ; & enfin, qu'on détacheroit de la Monarchie Françoisé ce Fief, pour le luy transporter en toute

Souveraineté. Mais Damville n'avoit point encore de fils, & n'en eut que vingt-deux ans après. Il n'aimoit pas assez ses freres pour leur acquerir une Souveraineté au danger de sa vie ; s'il se confinoit entre les Alpes, on ne parleroit non plus de luy que s'il étoit déjà mort. Au lieu que présentement par toute l'Europe on ne s'entretenoit presque que de luy, à cause qu'on le croyoit en état de faire pancher l'avantage du côté des Catholiques zelés, ou des Calvinistes, selon qu'il se declareroit pour les uns ou pour les autres. Il s'obstina donc à demeurer comme il étoit ; & les Etats n'ayant pû le fléchir, s'adresserent avec aussi peu de succès, premierement au Roy de Navarre, & ensuite au Prince de Condé. Le Roy de Navarre avoit fait tous ses efforts pour entrer dans Bordeaux, afin d'y être reconnu en plein Parlement pour Gouverneur de la Province de Guyenne, avec un pouvoir aussi étendu que Henry d'Albret son Ayeul maternel, & Antoine de Bourbon son pere l'avoient obtenu de François premier, & que luy-même l'avoit eu de Charles neuf. Mais les Bourgeois s'étoient constamment excusés de le recevoir, & n'avoient pas même jugé à propos de luy en dire les raisons, quoiqu'elles fussent tres-fortes. Leur Ville ne s'étoit exemptée non plus que celle de Thoulouse de devenir Calviniste en mil cinq cens soixante-deux, que par une espece de miracle, & par des combats tres-sanglans, où sa meilleure Bourgeoisie étoit demeurée sur la place. Si le Roy de Navarre rentroit dans Bordeaux, les combats recommenceroient, & reduiroient enfin en une affreuse solitude



1576.

cette Ville, qui étoit la plus peuplée de delà la Loire. Les Calvinistes avoient fait une infinité de tentatives pour la surprendre. Ils avoient toujours esté repouffez avec perte; & s'ils réussissoient, ils extermineroient pour s'en venger tout ce qu'ils y trouveroient de Catholiques. Enfin, la principale richesse des Bourdelois consistoit dans le commerce, qui cesseroit entierement, ou seroit beaucoup diminué, si Bourdeaux n'étoit plus Catholique, parce que les Gouverneurs des Places situées au dessus & au dessous, étans presque tous demeurez dans l'ancienne Religion, bloqueroient cette Ville de si prés, qu'il n'y en entreroit & n'en sortiroit rien.

Le Roy de Navarre n'étoit pas d'humeur à digérer un refus de cette nature; & s'il l'eût fait, les autres Villes de la Province, où il y avoit, comme à Bourdeaux, plus de Catholiques que de Calvinistes, n'auroient pas manqué de suivre l'exemple de leur Capitale. Ainsi les vieilles Troupes Calvinistes eurent ordre de se rassembler, & le Roy de Navarre se mit à leur tête. Il tira d'Agen du canon & des munitions, & il forma un Siege regulier devant la ville de Marmande, persuadé que s'il pouvoit la prendre avant que Matignon eût assemblé les gens de guerre nécessaires pour la conserver, il reduiroit delà les Bourdelois à de telles extrémités, qu'ils seroient contraints de s'accommoder avec luy. Mais il fut prévenu par la diligence de Matignon, & Marmande avoit esté si-bien pourveuë, que le Siege de cette Ville après avoir duré près de trois semaines, n'étoit pas plus avancé qu'au premier jour, quand il survint au Roy

de Navarre un honnête pretexte de le lever. Le Duc de Montpensier, Chef des Deputez des Etats, s'approcha d'Agen, & le Roy de Navarre y courut pour le recevoir. Son armée qui étoit presque toute de Volontaires, se dissipa par son absence; & la Guyenne ayant ainsi recouvré sa premiere tranquillité, Montpensier eut plus d'occasion de représenter au Roy de Navarre qu'il s'agissoit pour luy de perir ou de changer de Religion, & qu'il n'avoit jamais eu lieu de deliberer sur une matiere de telle importance que celle qu'on luy proposoit de la part des Etats: Qu'il étoit Premier Prince du Sang, & présuntif Heritier de la Couronne, le Roy n'ayant point d'enfans, & le Duc d'Anjou n'étant pas encore marié: Qu'il avoit besoin de secours pour recouvrer la Navarre, & que toutes ces considerations ensemble l'obligeroient de deferer aux Etats, qui le sommoient de retourner à la Communion des Catholiques: Que s'il refusoit de le faire, il étoit à craindre que les mêmes Etats ne le privassent du droit de succeder à la Couronne; & qu'encore qu'en bonne Jurisprudence on ne demeurât pas d'accord qu'ils en eussent le droit, il n'y avoit que trop d'apparence que leur decision luy attireroit un nombre infiny de nouveaux Ennemis: Que les Catholiques zelés & non zelés se declareroient pour les Etats; & que les trois freres du Prince de Condé ne perdroient pas une si belle occasion de s'approcher de la Couronne de deux degrez, en passant dans le Parti contraire à leur aîné, & au Roy de Navarre: Qu'il luy avoit esté pardonnable en quelque maniere de rechercher la protection des

1576.

Calvinistes dans le temps qu'il n'y avoit pas eu de sûreté pour luy à la Cour; mais que présentement que la puissance du Duc d'Anjou mettoit les Princes du Sang à couvert, il n'y auroit pas moins d'imprudence pour le Roy de Navarre à demeurer parmi les Calvinistes qu'on alloit opprimer, qu'à s'enfermer dans une maison dont on auroit sapé les fondemens.

Le Roy de Navarre répondit qu'il avoit esté élevé dans la Religion Calviniste, & qu'il ne l'avoit abjurée que pour sauver sa vie; qu'il y étoit retourné aussi-tôt qu'il avoit pû, & qu'il ne devoit pas être de pire condition que le dernier des François, à qui il avoit toujours esté libre depuis trente ans de choisir celle des Religions Calviniste ou Catholique qu'il jugeoit la meilleure: Qu'il étoit de plus fondé sur deux choses qui devoient être inviolables, un Traité de Paix autentique, & un Edit de Pacification: & que si nonobstant on ne laissoit pas de l'envelopper dans la ruine des Calvinistes, il s'en consoleroit par la gloire qu'il y auroit pour luy à périr avec deux millions d'innocens; mais qu'il prioit Dieu chaque jour avec toute la tendresse de son cœur, de luy faire connoître s'il étoit actuellement dans la vraye Religion ou dans la fausse; & qu'il esperoit fortement de sa bonté, que s'il se trouvoit dans le mauvais chemin, Dieu luy feroit la grace d'en sortir pour se remettre dans le bon.

Ces dernières paroles causerent un extrême préjudice à celuy qui les prononçoit, en ce qu'il sembloit douter du Calvinisme qu'il professoit: Et de

fait, il parut dans la suite que sa priere étoit sincere, 1576.  
 puisqu'elle fut exaucée. Mais les Ministres con-  
 gurent dès lors une si mauvaise opinion de ce Prince,  
 qu'ils ne se fierent désormais à luy que par bienséan-  
 ce. Ils firent tant de vacarme, que lorsque Mont-  
 pensier demanda qu'on luy donnât par écrit la ré-  
 ponse que le Roy de Navarre venoit de faire de vive  
 voix, afin qu'il la rapportât aux Etats telle qu'elle étoit,  
 sans qu'on pût l'accuser d'y avoir rien ajouté, dimi-  
 nué, ny changé. Le Roy de Navarre au lieu d'écrire  
 qu'il prioit Dieu de l'illuminer sur sa Religion, mit  
 simplement qu'il avoit agy de bonne foy, en retour-  
 nant à la Communion Calviniste, & qu'il étoit re-  
 solu d'y perseverer jusqu'à la mort.

Les Deputez des Etats vers le Prince de Condé  
 ne furent pas si-bien reçus; car il les fit attendre  
 long-temps avant que de leur donner audience, & il  
 leur dit ensuite qu'il ne les reconnoissoit pas pour De-  
 putez; par la même raison, qu'il ne connoissoit pas  
 pour de veritables Etats l'Assemblée de Blois, qui les  
 avoit envoyez: Que les deux millions de Calvinistes  
 qu'il y avoit en France, n'avoient pas cessé d'être  
 François pour avoir quitté la Religion de leurs An-  
 cêtres, & que quand ils eussent cessé de l'être, les  
 quatre Edits solempnels qu'ils avoient obtenus les au-  
 roient rétablis dans tous leurs droits: Qu'il s'enfuiroit  
 delà qu'on n'avoit pû valablement les frustrer de ce  
 que la nature leur avoit acquis, ny s'empêcher de  
 prendre leurs suffrages, lorsqu'il avoit fallu députer  
 pour les Etats: Qu'ils étoient répandus par toutes les  
 Provinces du Royaume, & que pourtant on ne les

1576.

\* Le Roy de  
Navarre &  
les quatre  
Princes de  
Condé.

avoit consultez dans aucune : Qu'il ne se trouveroit point d'exemple dans la Monarchie Françoisé depuis son établissement, qu'il y eût eu des Etats legitimelement convoquez, lorsque deux millions d'hommes n'avoient point eu de part à cette convocation ; & qu'au contraire, on avoit toujours exigé que toute la Noblesse y assistât en personne, ou par Procureur : Que plus de dix mille Gentilshommes faisoient profession du Calvinisme ; & que n'ayant point esté appelez à Blois, ils protestoient de nullité contre tout ce qui s'y passeroit : Que le nombre des Princes du Sang étoit réduit à neuf personnes ; le Roy, le Duc d'Anjou, le Roy de Navarre, les quatre freres de la Maison de Condé, le Duc de Montpensier, & le Prince Dauphin son fils unique ; & que de ces neuf il y en avoit cinq \* qui desavoüoient l'Assemblée de Blois : Que la Loy Souveraine des Royaumes devoit consister dans le salut du Peuple ; & que si l'intrigue des Catholiques zelés réussissoit, on verroit couler le sang par toutes les Provinces.

\* La Prin-  
cesse d'O-  
range.

Il ne fut pas possible d'obliger le Prince de Condé à rien relâcher de cette fiere réponse, & les Etats qui la reçurent, & la comparerent avec celle du Roy de Navarre, en admirerent la difference. Le Duc de Montpensier trouvant alors l'occasion de servir le Roy de Navarre, ne voulut pas la perdre. Il remontra avec beaucoup de sagesse aux Etats, en parlant de soy-même, qu'il n'y avoit pas lieu de le soupçonner d'Herésie, puisqu'il avoit toute sa vie persecuté les Calvinistes, & qu'il n'avoit pas même pardonné à la mieux faite de ses cinq filles \*, lorsqu'elle avoit osé



osé passer dans cette Secte : mais que l'amour de son País l'emportoit dans son cœur sur toutes les autres considerations humaines, & qu'il ne pouvoit se résoudre à le replonger dans les maux dont il venoit de sortir, par un Traité desavantageux à la vérité ; mais pourtant nécessaire : Qu'il étoit bien d'avis que l'on eût recours à tous les moyens permis pour ramener à la Religion Catholique ceux qui s'en étoient écartez ; & que si sa personne & celle de son fils ne suffisoient pas, il offroit de contribuer pour une action si Sainte les cent mille écus de rente que Dieu luy avoit donnez, & de se reduire aux deux mille livres qu'il avoit seulement eues de sa Maison : Que si l'on pouvoit négocier avec les Calvinistes, qu'ils abandonnassent leurs Terres pour en recevoir un prix raisonnable, ou qu'ils les échangeassent avec celles que les Catholiques tenoient encore dans l'Angleterre, & dans les autres Païs où la Religion de Calvin dominoit ; il seroit le premier à opiner que l'on taxât les Catholiques à proportion de leurs biens & de leur industrie : mais que si l'on ne pouvoit arriver à l'unité de la Religion par une autre voye que celle de la guerre ; il luy sembloit qu'il valoit encore mieux laisser les choses dans l'état qu'elles étoient, quoi qu'elles fussent fort mal, que de les empirer par les armes.

Le sentiment du Duc de Montpensier, & le fidèle rapport qu'il fit des preparatifs des Calvinistes pour se défendre, & l'impossibilité de détacher Damville de leurs interêts, ramenerent la plupart des Deputez qui avoient esté de l'avis de la guerre ;

1576.

& l'on resolut avant que de la faire d'essayer toutes les autres voyes qui seroient employées pour disposer les Calvinistes à se laisser instruire, ou à changer de Patrie : Mais ce grand projet n'étoit pas si aisé à réussir dans la pratique, qu'il étoit beau dans la speculation. Les Calvinistes étoient trop forts, & en trop grand nombre, pour quitter volontairement leur País, & il n'y avoit point d'exemple qu'un tel changement fût arrivé dans aucune des Contrées de l'Europe, depuis que les nouvelles Sectes s'y étoient introduites. Il falloit pour les y disposer, gagner la Noblesse & les Ministres de leur Parti; & ce ne devoit être pas là l'ouvrage d'un seul jour. Il étoit aisé de prévoir que cette negociation seroit longue; & si l'on étoit obligé de continuer les Etats jusqu'à ce qu'elle fût terminée, la dépense iroit à l'infiny. De plus, le secret étoit nécessaire dans une affaire, où il étoit aisé de prévoir que l'intérêt des principaux Calvinistes en particulier, l'emporteroit infailliblement sur celui de la Secte en general; & pourtant il n'étoit pas possible de garder ce secret dans un si grand nombre de Deputez, dont les Etats étoient composez. Il fut donc resolu de le diminuer, & l'on jugea à propos de commencer par le Tiers-Etat, soit que l'on esperât d'y trouver moins d'opposition, ou que l'on s'imaginât qu'après avoir obtenu ce que l'on desiroit de luy, le Clergé & la Noblesse n'auroient plus ny sujet ny pre-texte de refuser leur consentement.

On changea neanmoins de resolution dans le Conseil suivant, soit que la Cour estimât dangereuse la moindre innovation dans l'ordre que l'on avoit accoutumé de tenir à l'égard des Etats Generaux, ou

que l'on apprehendât que le Clergé & la Noblesse ne se tinssent pour méprisez, & même pour offensez, si l'on venoit à sçavoir que la Cour se fût adressée au Tiers-Etat avant que de les informer du dessein qu'elle avoit formé. L'on choisit donc les Conseillers d'Etat qui devoient negocier avec le Clergé & avec la Noblesse, & quoique l'on en ignore les noms, on sçait qu'ils furent assez adroits pour inspirer à tous les Deputez des deux Ordres dont il s'agit, une resolution uniforme de satisfaire la Cour. Il n'est rien de plus ordinaire que de se trop promettre de succès dans les affaires, où l'on a commencé d'être heureux au delà de ses esperances; & la Cour ne crût pas que le Tiers-Etat osât luy resister, après que le Clergé & la Noblesse luy avoient cédé: Elle luy proposa quatre Articles; le premier, qu'il attendît le retour du Duc de Montpensier, renvoyé vers le Roy de Navarre & vers Damville, & les réponses décisives qu'ils luy auroient faites. Le second, que comme le Tiers-Etat étoit composé de quatre cens Deputez, & que ce nombre étoit trop grand pour conferer avec la Cour, on le reduisit à douze ou quinze seulement. Le troisiéme, de secourir d'argent le Roy. Le quatriéme, de donner avis à Sa Majesté sur l'aliénation de trois cens mille livres de rente du Domaine Royal. Mais Bodin qui Presidoit alors au Tiers-Etat, en l'absence des Deputez de Paris, prévint sagement que si le Tiers-Etat consentoit d'être réduit à douze, il perdrait sa liberté, puisqu'il seroit plus facile sans comparaison de corrompre douze personnes que d'en gagner les quatre cens qui re-

1576.

présentoient actuellement le Peuple à Blois; outre que si l'argent content & les promesses ne suffisoient pas à la Cour pour executer son dessein, & qu'il falût user de violence; il y auroit moins de risque à l'exercer sur une douzaine de personnes que sur quatre cens. Il representa dans l'excellent & libre Discours qu'il prononçât sur le champ: Que les Etats étoient aussi anciens que la Monarchie, & qu'on les avoit assemblez au moins une fois tous les ans sous les deux premieres Races: Qu'il ne s'étoit point alors parlé de Deputez, & que la convocation s'étoit faite à peu près de même que celle des Polonois, quand ils ont dessein d'élire un Roy; c'est-à-dire, en pleine campagne, & sans qu'aucun Evêque ou Gentilhomme fût dispensé de donner sa voix immédiatement par luy-même: Que les Deputez n'avoient esté introduits en France que vers le temps que le Corps du Tiers-Etat avoit esté ajouté à ceux du Clergé & de la Noblesse; & si l'un & l'autre avoient commis une faute irreparable, en se laissant donner des Compagnons en la personne de ceux du Tiers-Etat, il ne s'ensuivoit pas que le Tiers-Etat dût les imiter, veu principalement qu'il y avoit d'autres Assemblées dans lesquelles ils pouvoient se faire considerer; au lieu que le Peuple n'en avoit point d'autre que celle des Etats: Que Louis onze, avec vingt personnes qu'il appelloit les Etats, avoit disposé de toutes les choses pour lesquelles les Etats Generaux avoient esté convoquez; & que par ce moyen il auroit pû les perpetuer & les rendre ambulatoires: Que quand les Deputez seroient inébranlables, il faudroit qu'ils cedassent par



leur petit nombre à celuy du Conseil Privé.

1576.

Les raisons de Bodin que l'on vient d'abreger eurent plus d'effet qu'il n'en attendoit, puisqu'il convainquit le Tiers-Etat qu'il ne devoit rien changer dans la maniere dont il avoit accoustumé de dire son avis; Mais de plus, le Clergé & la Noblesse qui s'étoient laissez gagner, revinrent au sentiment du Tiers-Etat. Ces trois Corps examinerent ensemble par quels moyens on travailleroit à rétablir par de douces voyes dans le Royaume l'unité de la Religion, & il s'y presenta d'abord deux obstacles qui paroissoient invincibles: Le premier venoit de la part des Calvinistes, qui ayant presque par tout les armes à la main, & se voyant assez forts pour donner plusieurs Batailles, n'avoient garde de se bannir volontairement, ny d'accepter de leurs Ennemis la condition de vendre leurs biens, à laquelle ils seroient toujours bien recus, quand même on les auroit à demy vaincus. Le second venoit des Catholiques-zelés, qui ne trouvoient pas leur compte dans la modération dont on useroit à l'égard des Calvinistes. Il leur paroissoit plus clair que le jour, que les amis de l'Amiral de Châtillon qui s'étoient sauvez de la Saint Barthelemy, n'avoient pas moins contribué à faire tuer par Poltrot le pere du Duc de Guise, que ceux qui y avoient esté massacrez. Ils cherchoient à les en punir; & on leur en ôtoit le moyen, en leur permettant de changer de Patrie en toute liberté. Si on leur proposoit la chose sans l'adoucir, on les effaroucheroit, & un breuvage si amer ne pouvoit être avalé sans que l'on y



1576.

mélât tant soit peu de douceur pour en corriger l'a-  
mertume.

On chercha donc un temperamment ; & Bellie-  
vre crût l'avoir trouvé , en proposant que l'on ôtât  
d'abord aux Calvinistes l'exercice libre de leur Reli-  
gion , & qu'ensuite on examineroit à loisir , & l'on  
mettroit en usage les expédiens les plus propres pour  
les disposer à changer de Pais. Il supposoit que d'un  
côté les Calvinistes se voyant en danger de perdre  
leurs biens & leurs vies tout ensemble , seroient ravis  
d'en être quittes pour le retranchement du libre  
exercice de leur Secte ; & d'un autre côté , les Ca-  
tholiques zelés auroient lieu de se contenter de la  
mortification que l'on donneroit aux Calvinistes , en  
les obligeant à ne s'assembler plus que la nuit , & en  
secret.

Mais Bellievre se trompa à demy , puisque les Cal-  
vinistes ne furent pas moins irrités lorsqu'on parla  
d'ôter la liberté de leurs Prêches , que si l'on eust tou-  
ché à celle de leurs consciences. Il est vray que les  
Catholiques zelés se contenterent du temperam-  
ment de Bellievre , & qu'ils l'appuyerent si bien dans  
les Etats , qu'il y fut presque universellement reçu :  
mais il en arriva un inconvenient , que celuy qui l'a-  
voit inventé \* n'avoit pas prévu. Il étoit aisé de juger  
que l'affaire tireroit en longueur , & que l'amour de  
la Patrie porteroit infailliblement les Calvinistes à  
n'en sortir que le plus tard qu'il leur seroit possible :  
Qu'il y auroit ainsi de l'exercice pour plusieurs an-  
nées , & que les Etats ne pouvant attendre jusqu'à la

\* Bellievre.

fin, feroient bien de se separer, après que le Roy auroit promis de les convoquer lorsque l'affaire seroit tout-à-fait terminée, & qu'il ne s'agiroit plus que de la confirmer. Ils se l'imaginèrent si fortement, qu'ils députerent vers le Roy pour obtenir leur congé; mais Sa Majesté n'avoit garde de l'accorder. Elle ne les avoit pas tant assemblez pour recevoir leurs Avis sur les difficultez qui se presentoient, que pour tirer d'eux autant d'argent qu'il en falloit pour executer les resolutions qui seroient prises de concert avec eux. Cependant on n'en étoit pas encore venu là, & même il étoit vraisemblable que l'on n'y viendrait pas si-tôt, puisqu'il seroit nécessaire avant que de regler les contributions extraordinaires, de sçavoir précisément si les Calvinistes aimeroient mieux la guerre que de sortir de leur Pais, après avoir reçu le juste prix de ce qu'ils ne pourroient emporter de leurs meubles, & de leurs immeubles.

Aussi le Roy fut tellement choqué de la demande des Etats, qu'il la refusa sur le champ; mais son Conseil le fit depuis appercevoir, qu'il avoit commis une faute d'extrême importance. Sa Majesté avoit prétendu reduire le Corps du Peuple, qui étoit le plus grand, à douze personnes, dans la seule veüe d'en disposer après avec plus de facilité, & il y avoit trouvé un insurmontable obstacle. Le même Corps des Etats venoit de proposer, sans y avoir bien pensé, le seul expedient capable de lever cet obstacle; & le Roy le refusoit à son tour. Et de fait, Sa Majesté pouvoit arriver à ses fins par une autre voye, qui étoit celle de consentir que les Etats se separassent, après qu'ils seroient convenus de laisser un representatif;

1576.

c'est-à-dire, une personne de chaque Province, pour travailler avec le Conseil du Roy à l'exécution du Resultat de ramener les Heretiques par la douceur. Comme la France à l'égard des Etats n'étoit divisée qu'en douze Provinces, il ne resteroit que douze personnes que la Cour gagneroit avec d'autant plus de facilité, qu'il n'y auroit plus d'autres Deputez à Blois pour avoir l'œil sur leur conduite : Et de fait, le Roy qui suivoit assez ses veritables interêts, quand ils luy étoient representez sans déguisement, envoya aussitôt Morvillier aux Etats, pour leur dire que Sa Majesté consentiroit volontiers que les Deputez retournassent dans leurs Maisons, jusqu'à ce qu'on les en rappellât, pourveu qu'en attendant ils laissassent un petit nombre de personnes pour veiller à l'observation des Ordonnances qui avoient esté déjà faites par leurs avis.

Mais Bodin toujours attentif à chercher s'il n'y avoit point de finesse dans les propositions de la Cour, soupçonna qu'elle persistoit dans son premier dessein ; & que n'ayant pû affoiblir les Etats, en les reduisant à moins de Suffrages, elle pretendoit maintenant arriver à la même fin par une autre voye. Il prononça là-dessus sans preparation un second Discours, qui fut en partie écrit, & en partie retenu de memoire par ceux qui l'entendirent. Il étoit un peu plus embarrassé que le precedent ; mais on ne laissoit pas d'y voir que la pretention de la Cour ne seroit pas moins nuisible à la liberré des Etats, & même le seroit davantage qu'elle ne l'avoit esté durant leur convocation. Il le prouva par deux exemples : l'un, du

du Peuple Romain, qui dans aucune rencontre ne s'étoit relâché sur ce point, sans qu'il en fût arrivé de terribles inconveniens; & l'autre des Florentins, qui avoient veu changer la forme de leur Gouvernement, toutes les fois qu'ils avoient confié leur autorité à un petit nombre de personnes. Il ajouta qu'il ne faisoit point de tort à ceux qui pourroient être choisis, en les soupçonnant de se laisser corrompre, puisqu'il ne répondroit pas de luy-même, si l'on jetoit les yeux sur luy, pour être l'un des douze qui seroient retenus; & il conclut, en soutenant que ce seroit un moindre mal à la Monarchie Françoisé, que les Deputés qui se trouvoient presentement à Blois s'y ruinaient par un trop long séjour; que s'ils retournoient chez eux pour quelques mois, ou peut-être pour quelques années, en laissant à leur place un Representatif.

Le Discours de Bodin fut universellement approuvé, & la Cour en eut un chagrin qu'elle n'osa néanmoins témoigner qu'à demy. Bodin étoit non seulement un des plus sçavans hommes du monde; mais il avoit de plus l'avantage singulier de pouvoir dire sur le champ ce qu'il sçavoit sur chaque matiere, & de faire admirer la prodigieuse memoire en quelque lieu qu'il se trouvât. Ainsi sa conversation étoit également recherchée par les Doctes & par les ignorans. Les Doctes y apprenoient toujours quelque rareté qui leur étoit échappée, & les ignorans écoutoient avec joye la décision de toutes les difficultez qu'ils s'avisent de proposer. La Cour n'avoit point esté exempte d'une si generale curiosité. Le Duc

1576.

d'Anjou, frere unique du Roy, avoit voulu en toute maniere que Bodin fût de son Conseil; & le Roy qui n'avoit pas la force de dérober le temps destiné à ses plaisirs, avoit exigé de Bodin qu'il se présentât devant luy toutes les fois qu'il se mettroit à table, afin qu'ils conférassent ensemble durant le repas. Cette contrainte étoit fâcheuse pour Bodin, qui suivant la methode de ceux de sa profession, étoit extraordinairement avare de son temps : mais il s'en consoloit, par le libre accès qu'il avoit auprès de Sa Majesté, & par l'estime que les Courtisans faisoient de luy. Il n'avoit point encore profité de son credit, quand pour le punir des deux Discours dont on vient de parler, on luy défendit de paroître désormais à la Cour. Les Etats n'en témoignèrent rien, & le Roy pour leur montrer qu'il avoit à cœur l'exécution du dessein d'empêcher aux Calvinistes l'exercice libre de leur Religion, envoya Bellievre Maître des Requestes, & le jeune Villequier, en qualité d'Ambassadeurs extraordinaires vers les Princes d'Allemagne, qui avoient le plus témoigné de zele pour eux. C'étoit ceux de la Maison Palatine, & de la Maison de Hesse. L'Electeur Palatin Frederic trois étoit mort, & son fils aîné qui luy avoit succédé étoit si infirme, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il vécût long-temps. Il y avoit en ce cas lieu de craindre qu'il laisseroit les enfans en bas âge, & que le Prince Casimir qui seroit leur Tuteur, n'envoyât en France une armée aussi formidable que la dernière qu'il y avoit menée; ou du moins, que n'étant plus retenu par la considération de son pere, il ne vendît ou ne



disfipât les pierreries de la Couronne de France qui  
 luy avoient esté données en gage. On luy envoya  
 là-dessus un Maître des Requestes, frere de Bellie-  
 vre \*, qui retira les pierreries, quoiqu'il ne payât pas \* De Haute-  
 tout-a-fait les cinq cens mille écus portez par le Trai- fort.  
 té de Beaulieu. Il representa ensuite à Casimir, en  
 presence de l'Electeur son frere, que la resolution  
 avoit esté prise en France de ne souffrir desormais  
 l'exercice que d'une seule Religion, & que les Fran-  
 çois ne faisoient en cela que suivre l'exemple de tou-  
 tes les autres Nations de l'Europe : Que l'Espagne  
 dans cette veüe faisoit depuis dix ans la guerre dans  
 les Pais-bas, & que les Princes d'Italie, bien loin de  
 permettre à leurs Sujets un culte different du leur, les  
 mettoient à l'Inquisition aussi-tôt qu'ils les décou-  
 vroient tant soit peu favorables aux nouvelles Sectes :  
 Qu'en Allemagne c'étoit la coûtume que les Peuples  
 s'ajustassent à la Religion de leurs Princes, & que  
 neanmoins il ne se trouveroit dans aucun Cerèle de  
 l'Empire qu'un Prince Lutherien ou Calviniste en-  
 durât l'exercice de la Religion Catholique dans son  
 Etat, comme il ne se trouvoit point de Prince Ca-  
 tholique qui souffrît dans le sien l'exercice d'aucune  
 Secte Protestante.

Casimir ne répondit pas sur le champ ; mais il dé-  
 pêcha peu de temps après à la Cour de France le Co-  
 lonel Bultric, qui parla au Roy avec aussi peu de res-  
 pect, que s'il eût esté Ambassadeur des Tartares. Il  
 reprocha nettement à Sa Majesté la perfidie qu'elle  
 commettoit, en violant le Traité, sur la bonne foy  
 duquel Casimir luy avoit laissé la Couronne. Il ajoû-

cher par un prompt secours que ses Freres de France ne fussent surpris. 1576.

Il salut qu'Henry trois dissimulât l'insolence de Butric, parce qu'il n'étoit pas en état de la punir autant qu'elle le meritoit, & l'effet répondit aux menaces de ce Colonel. Il alla droit à Londres; il conféra plusieurs fois avec la Reine Elisabeth; il convint avec elle de la manière dont les Troupes d'Allemagne & d'Angleterre vivoient en France pendant qu'elles y agiroient ensemble; il retourna vers le Prince Casimir, & il l'assura de la bonne volonté des Anglois pour la cause commune, qui étoit celle de la Religion Calviniste.

Le jeune Villequier envoyé dans le même-temps vers le Langrave de Hesse, ne réussit pas mieux que le Maître des Requestes Bellièvre, quoiqu'il eut parlé d'une manière plus fière. Il avoit reproché au Langrave que son Bisayeul s'étoit allé mettre imprudemment entre les mains de l'Empereur Charles-Quint, sur la foy d'un Sauf-conduit équivoque; qu'il avoit esté retenu prisonnier durant cinq ans, & qu'il l'auroit esté toute sa vie, si le Roy Henry second pour le délivrer n'avoit levé une armée de cinquante mille hommes, qui s'étoit avancée jusqu'à Vitzbourg, & avoit contraint cet Empereur de mettre en liberté le Langrave, & de luy restituer son état: Qu'une telle obligation ne pouvoit être suffisamment reconnuë, & que nonobstant elle avoit esté suivie de la plus noire ingratitude qui fut jamais: Que les Calvinistes ayant déclaré la guerre à Charles neuf, fils de Henry second, qui étoit encore Mi-

1576.

neur, non seulement le Langrave avoit permis qu'on levât sur ses Terres deux mille Cavaliers, pour aller en France fomenteur la guerre Civile; mais encore il les avoit entretenus durant trois mois, & leur avoit donné pour Chef le Maréchal de Hesse, qui étoit le meilleur Officier de guerre qu'il y eût alors dans l'Empire: Que cette action étoit detestable, & que le Roy Henry trois avoit occasion de croire que ceux qui l'avoient commise s'en étoient repentis: Que Sa Majesté Tres-Chrétienne demandoit que la Hesse ne trouvât pas mauvais qu'il l'imitât dans sa conduite: Que depuis trente ans elle avoit deux fois changé de Religion, sans que personne s'y fût opposé, & sans qu'il eût esté nécessaire d'user de violence. La premiere, quand le Langrave Philippe l'avoit disposée à passer de la Religion Catholique à la Lutherienne: & la seconde, lorsque le Langrave Guillaume luy avoit ôté ses Pasteurs Lutheriens, pour mettre des Pasteurs Calvinistes en leur place: Que la France n'étoit pas de moindre condition, ny moins libre que la Hesse; & que par la même raison que les deux Langraves que l'on vient de nommer, auroient trouvé mauvais que François premier & Charles neuf se fussent mêlez du changement qu'ils introduisoient dans leur Etat; Henry trois avoit lieu de conjurer le Langrave qu'il laissât rétablir en France l'unité de Religion, & de se formaliser s'il l'en empêchoit.

Le Langrave demeura d'accord de l'obligation qu'avoient ses Predecesseurs à la France; mais il ne convint pas de leur ingratitude, & il soutint qu'au

contraire jamais Princes n'avoient esté plus reconnoissans qu'eux. Il ajouta que quand le Maréchal de Hesse avoit mené deux mille Cavaliers au Prince de Condé & à l'Amiral de Châtillon, les François étoient tellement divisez entre eux, à cause que les Catholiques pretendoient mettre la Couronne sous l'entiere dépendance du Saint Siege; ce qu'ils ne pouvoient faire que par l'entiere abolition des libertez de l'Eglise de France: & les Calvinistes s'obstinoient au contraire à vivre en Republique: Que si les Hessiens ne fussent entrez dans la querelle, la Monarchie Françoisé n'auroit pû éviter une tres-fâcheuse revolution, en perdant les libertez, si les Catholiques eussent vaincu, & deux millions de ses Sujets, si les Calvinistes eussent remporté l'avantage; au lieu que l'arrivée du Maréchal de Hesse auprès du Prince de Condé, ayant mis les affaires dans un juste équilibre, & l'armée Calviniste s'étant trouvée égale dans la Bataille de Dreux à celle des Catholiques, pour le nombre & pour la valeur; il s'étoit fait une Paix, par laquelle les libertez des Eglises de France avoient esté conservées, & les Calvinistes étoient demeurez sous l'obéissance de Charles neuf: Que ce Roy avoit conclu avec le Prince Casimir une Paix tres-authentique sans la participation des Hessiens; & que puisque Sa Majesté avoit oublié de cette sorte ses anciens Alliez, le Roy Henry trois son Successeur ne devoit pas trouver mauvais qu'on l'oublîât de même; que neanmoins les Hessiens n'avoient pas suivy son exemple: Que le Prince Casimir avoit conjuré le Landgrave en qualité de proche parent, de l'aider à contrain-



1576.

dre les François de tenir leur parole , & que le Langrave ne pourroit honnêtement s'en dispenser , si Sa Majesté persistoit à vouloir chasser de son Royaume des personnes de sa Religion , qui avoient pour leur sauve-garde quatre Edits des plus solemnels.

Les Catholiques zelés ne demurerent pas longtemps satisfaits de l'exercice de la Religion que l'on ôtoit aux Calvinistes. Ils s'ingererent avant la conclusion des Etats, de forcer la Cour à quelque chose de plus rude ; & parce qu'un soulevement general dans les Provinces auroit fait trop de bruit , on le reduisit à deux endroits ; bien entendu que s'il y réussissoit , on continueroit de même , jusqu'à ce que le Royaume entier fut entré dans le Parti, qui venoit de prendre le nom de la Sainte Union. D'Humieres ne se tenoit pas assuré plus que de raison dans son Gouvernement de Peronne. Il sçavoit que les Protestans d'Allemagne avoient promis au Prince de Condé de le mettre en possession de cette Place ; & il n'y avoit pas lieu de douter que s'ils renvoyoient en France une nouvelle armée , elle ne contraignît la Cour de rendre justice au Second Prince du Sang. Il n'y avoit point d'autre moyen pour l'éviter , que d'empêcher la Cour de disposer de Peronne à son gré ; & ce fut dans cette unique veüe que d'Humieres assembla dans cette Ville le onze de Février mil cinq cens soixante-dix-sept, les principaux Gentilshommes de Picardie. Il les fit souvenir de la grace particuliere que Dieu leur avoit faite , en les conservant dans l'ancienne Religion , & il les exhorta à prendre de bonne heure les mesures necessaires pour ne pas décheoir d'un si heureux



heureux état. Il leur fit part des efforts que le Prince de Condé vouloit faire pour se mettre en possession du Gouvernement de Peronne, & il les assura que le Roy ne demandoit pas mieux que de se voir reduire à l'impossibilité de l'y établir : Que Sa Majesté seroit ravie que les Gentilshommes de Picardie s'obligeassent par serment à ne plus souffrir que les Calvinistes eussent des Villes & des Gouvernemens dans leur Pais, & qu'elle approuveroit volontiers la chose quand elle seroit faite, quoiqu'elle n'osât proposer qu'on la fit.

Tous les Gentilshommes de cette Assemblée étoient parens, alliez, ou amis d'Humieres. Ils ne voyoient point de difficulté dans cette affaire, supposé que la Cour l'approuvât; & ils n'avoient garde de soupçonner celui qui les haranguoit de mentir dans une occasion de telle importance. Ils repartirent ainsi qu'ils étoient prêts de signer un engagement tel qu'il plairoit à d'Humieres de le dresser; & d'Humieres qui s'étoit attendu à cette réponse, leur presenta l'Acte que le Pere Maimbourg a fait imprimer au bout de son Histoire de la Ligue. Ils y mirent tous leurs noms, & l'Original fut envoyé au Duc de Guise, qui voulut que les Catholiques zelés de Poitou suivissent l'exemple de ceux de Picardie.

Louis de la Trimouille, Prince de Talmont, étoit le plus riche Seigneur de cette Province; il avoit les pretentions sur le Royaume de Naples, que Charlotte d'Arragon, Heritiere de cette Couronne, avoit portées dans la Maison de Lavale, d'où elles étoient passées dans la sienne par le moyen de son Ayeul pa-

1576.

ternels ; & quoiqu'il ne se fût pas avisé de faire prendre à son fils le Titre de Prince de Tarente , il ne laissoit pas d'être fort distingué par son propre mérite , & à cause qu'il possédoit divers Fiefs d'extrême conséquence, entre autres celui de Thoüars, d'où relevoient dix-sept cens Gentilshommes. On ne sçait pas les causes de sa liaison particuliere avec le Duc de Guise , & il est à croire qu'il ne s'étoit brouillé avec le Duc de Montpensier, que parce que ce Prince , Gouverneur du Poitou , ne luy donnoit point d'autre part dans les affaires de cette Province , que celle dont il n'étoit pas possible de luy ôter la connoissance. Quoiqu'il en soit , la Trimouille s'assura d'abord de la Noblesse qui relevoit de luy , & se rendit par leur moyen le plus fort dans Tonnay-Charante , & dans quelques autres Places voisines. Il prit ensuite de si justes mesures , qu'il n'étoit au pouvoir ny du Duc de Montpensier , ny des Calvinistes de l'opprimer , soit qu'ils l'attaquassent séparément , ou qu'ils se joignissent contre luy : & de crainte qu'on ne luy détachât ses amis par promesses ou à force d'argent ; il les manda tous à Talmont , & il leur fit une Relation à sa mode de ce qui venoit d'arriver à Peronne. Il ajouta que la Religion dans le Poitou couroit encore plus de risque que dans la Picardie ; car outre que le nombre des Calvinistes y étoit sans comparaison plus grand , le Peuple resté dans la Communion des Catholiques avoit tant de disposition à l'Herésie , qu'il étoit passé en proverbe , que le meilleur Catholique de Poitou avoit le cœur Calviniste : Que le Duc de Montpensier suivoit avec

glément les sentimens de la Cour ; & que si elle luy commandoit de ne faire la guerre aux Calvinistes qu'en apparence , & de ne les pas pousser à l'extrémité , il ne manqueroit pas d'obeir , quoiqu'il eût pour eux une telle aversion , qu'il n'avoit donné la vie à aucun de ceux auxquels il avoit pû l'ôter , sans passer pour injuste : Qu'ainsi si ce Prince traitoit doucement ses Ennemis , la Province deviendrait entierement Calviniste ; & s'il recevoit des ordres pour une suspension d'armes , le danger seroit encore plus grand : Que pour le prévenir il étoit nécessaire que la Noblesse de Poitou , qui ne vouloit ny Paix ny Trêve avec les Calvinistes , s'y engageât par un serment particulier , à l'exemple de celle de Picardie : Qu'il offroit dans cette rencontre à ses Amis le même office que les Gentilshommes Catholiques de Picardie avoient exigé d'Humieres ; c'est-à-dire , de les commander tant qu'ils agiroient dans le Païs : Mais que supposé que toutes les forces Catholiques du Royaume s'assemblassent pour travailler avec plus de succès à l'extirpation de l'Herésie , il étoit bon que le Duc de Guise fût reconnu de bonne heure pour General , afin qu'il y eût plus d'union entre les Catholiques pour attaquer , qu'il n'y en avoit parmi les Calvinistes pour se défendre.

Le raisonnement de la Trimouille ne fut pas si universellement approuvé que celui d'Humieres l'avoit esté , & plusieurs des Gentilshommes qui s'étoient assemblez à Talmont eurent de la peine à se détacher des intérêts du Duc de Montpensier : Mais on leur fit si bien connoître qu'on les perdrait sans

1576.

ressource, s'ils ne passioient à la pluralité des voix; & la Noblesse Françoisë étoit alors tellement prévenue de l'opinion que le Royaume étoit proche de sa Révolution, & que par conséquent elle n'étoit plus tenue de hazarder pour luy sa vie & ses biens: Que la Sainte Union fut signée par tous les Assistans. Mais trop de gens y avoient eu part pour tenir la chose secrète; & les Catholiques zelés avoient déjà trop de présomption de leurs forces, pour dissimuler ce qu'il y avoit dans leur conduite de plus approchant de la Rebellion. Le Roy fut à temps informé des engagemens de la Noblesse dans les deux Provinces que l'on vient de nommer; & comme il étoit fort éclairé dans les matieres sur lesquelles ses Favoris ne l'avoient point encore prévenu, il ne douta pas quel'exemple des Picars & des Poitevins ne fut généralement suivi. Il prévint qu'en ce cas il ne resteroit à Sa Majesté qu'autant de voix qu'il plairoit au Duc de Guise & au Gouverneur Democratique des Calvinistes de luy en laisser; & Sa Majesté se tint pour perduë, à moins que ses plus fideles Sujets ne luy suggerassent le moyen d'éviter le précipice qui luy étoit ouvert de deux côtez. Elle s'adressa dans cette veüe au Premier President de Thou, & elle luy envoya Dauron, pour luy représenter le veritable état des affaires de la Cour, & pour luy demander ce qu'il y avoit à faire. De Thou répondit que si Sa Majesté luy eust fait l'honneur de le consulter, avant que de suivre le detestable conseil qui luy avoit esté donné de se rendre Chef de la Ligue, il auroit tâché de l'en détourner: mais que présentement que le mal étoit fait, la prudence humaine

n'étoit plus capable de détourner la ruine entiere de la Monarchie Françoisé : Que l'autorité Royale y avoit esté de tout temps si bien établie, que les Calvinistes ( quoique leur genie fut tout-à-fait Republicain ) n'avoient osé ne s'y pas soumettre : Que les Catholiques zelés ne l'auroient pas non plus entrepris ; & qu'ainsi le Roy demeurant toujours le Chef de l'Etat , n'auroit eu qu'à attendre une favorable conjoncture pour opprimer les Calvinistes par les Catholiques zelés , & pour accabler ensuite ceux-cy à leur tour : Mais que Sa Majesté , en se déclarant Chef des Catholiques zelés , avoit renoncé au grand avantage , qu'elle ne tenoit que de Dieu & de sa Naissance : Qu'elle devoit être Juge du combat , & que nonobstant elle s'étoit rangée entre les Combattans ; & que ceux qui étoient déjà entrez dans la querelle , & qui s'y engageroient désormais , au lieu de la reconnoître pour leur Souverain legitime , ne la regarderoient plus que comme leur complice , ou comme leur Ennemy : Que les Calvinistes la voyant à la tête des Catholiques zelés , acheveroient de perdre ce qu'ils avoient conservé de respect pour elle ; & que pour comble de malheurs , ils persuaderoient aux Allemans & aux Anglois , de revenir au plutôt en armes dans la France pour la conquerir , puisqu'il n'y auroit plus de Monarque à qui les interêts de tout le Royaume fussent également chers ; mais seulement un Chef d'une Faction , qui sous pretexte d'assujettir plus universellement la Couronne au Saint Siege , en vouloit sapper les loix fondamentales : Que le Roy en se déclarant Chef de la Ligue n'avoit pas



1576.

gagné l'affection des Liguez ; & qu'au contraire , il se rendoit chaque jour l'objet de leur mépris : Qu'ils étoient si-bien unis avec le Duc de Guise , que Sa Majesté quoiqu'elle fit , ne les en separeroit jamais ; & que si elle vouloit être convaincuë de cette verité par sa propre experience , elle n'avoit qu'à donner aux Liguez un ordre qui ne fût pas conforme à ceux qu'ils recevoient secrettement de ce Duc , & qu'elle n'appercevroit que trop auquel des deux on deferoit plutôt , & plus volontiers.

Que neanmoins , puisqu'il ne falloit pas renvoyer Dauron sans réponse , il étoit d'avis , non pas que le Roy renonçât positivement au Generalat qu'il avoit accepté , puisque Sa Majesté ne le pourroit sans commettre une faute pire que la precedente : mais qu'elle se donnât bien de garde d'en faire aucune fonction ; & que pour s'en exempter sans être blâmée ; elle differât le plus qu'elle pourroit de recommencer la guerre : Qu'elle ne donnât aucune marque extérieure de favoriser les Calvinistes ; mais qu'aussi elle ne les jettât pas dans le desespoir , & que sur tout elle leur témoignât d'en vouloir à leur révolte , & non pas à leur Religion : Qu'elle offrît un parti avantageux à ceux de leur Secte qui voudroient bien vivre comme leurs peres avoient vécu , sans Armes , sans Troupes , sans Place de sûreté , & sans Gouvernement particulier , & que Sa Majesté disposât les Liguez à distinguer ceux-là d'avec les autres Calvinistes , & à ne les plus traiter d'Ennemis.

Le sentiment du President de Thou fut approuvé , & le Roy fit un Edit , dans lequel il expliquoit les

raisons qu'il avoit eües de lever deux puissantes armées : l'une, sous la conduite du Duc d'Anjou son frere unique, & l'autre, sous les ordres du Duc de Mayenne : Qu'à la verité son principal dessein étoit de rétablir dans son Royaume l'unité de la Foy ; mais qu'il n'avoit jamais pretendu, & qu'il ne pretendoit point encore arriver à cette fin par des moyens illegitimes : Que son Predecesseur avoit distingué dans le Calvinisme la Secte & la Révolte, & qu'il n'avoit combattu qu'une seule fois, qui étoit à Dreux, contre la Secte : Que les autres trois Batailles, de Saint Denys, de Jarnac, & de Moncontourt avoient esté données contre la Rebellion ; & que si les Calvinistes vouloient poser les armes en general, ou en particulier, on étoit prêt de les recevoir en graces, & de les traiter aussi favorablement que les autres François : Qu'on les exhortoit en general d'avoir recours à la clemence du Roy ; mais que si le plus grand nombre persistoit dans la Révolte, on étoit prêt de traiter avec les Villes, & avec les personnes qui voudroient bien rentrer dans le devoir, & de leur faire sentir les effets de la bonté qu'ils avoient si souvent offensée.

Cet Edit fut également rejeté par tous les Calvinistes, & deux raisons en furent la cause ; l'une, que les Catholiques zelés furent les premiers à se déclarer contre luy, & à protester qu'ils ne l'observeroient dans aucun de ses Articles : l'autre, que la Reine d'Angleterre, le Langrave de Hesse, & le Prince Casimir leur manderent en même-temps que s'ils tenoient bon, on les assisteroit d'hommes & d'ar-

1576.

gent. Le mois de May commençoit, & le Duc d'Anjou qui n'avoit que trop reconnu le préjudice qu'il s'étoit fait en se retirant à la Rochelle, vouloit en toute maniere rétablir sa reputation parmi les Catholiques, en faisant aux Calvinistes la plus sanglante guerre qu'il pourroit. Le Duc de Guise étoit incapable de demeurer sans employ; & comme il sçavoit bien que la Cour n'agréeiroit pas qu'il servît en qualité de Volontaire dans l'armée du Duc de Mayenne son frere, il pria le Duc d'Anjou de le recevoir dans celle qu'il alloit commander; & son service fut accepté d'autant plus volontiers, qu'il menoit avec luy trois cens des plus vaillans hommes de France. La Reine Regnante, Louise de Lorraine, avoit un frere en la personne du Duc de Mercœur, qu'elle vouloit avancer, & la voye des armes étoit la plus courte & la plus glorieuse. Elle demanda pour luy la Lieutenance Generale du Duc d'Anjou, & l'obtint. Les Troupes qu'on avoit levées en divers endroits s'assemblerent au nombre de vingt-cinq mille Soldats vers la Loire, & le Duc d'Anjou partit aussi-tôt de Blois pour se mettre à leur tête. La Cour luy avoit ordonné d'attaquer la Charité, pour ôter aux Allemans la commodité de ce Passage, supposé qu'on ne pût les empêcher de venir jusques là; mais cette Place étoit si bien pourvue, qu'il y avoit à craindre que le Duc d'Anjou ne la prît pas, ou qu'il ne la prît qu'en ruinant son Armée. On avoit jetté dedans le Colonel la Lande avec deux mille hommes de vieille Infanterie Calviniste, qui se proposerent de défendre le terrain pied à pied; mais on ne leur en donna pas le loisir.

On

On les contraignit d'abord de se renfermer dans leurs murailles après les avoir chassés de tous leurs dehors l'épée à la main, & on les poussa avec une obstination qui déconcerta toutes les mesures qu'ils avoient prises pour se défendre. On mit en huit jours par terre la pluspart de leurs ramparts, & la Capitulation qu'ils obtinrent ensuite; ne leur permit d'emporter que leurs épées.

Les Catholiques d'Auvergne, & sur tout ceux des villes de Clermont, de Montferrand, & de Riom, se trouvoient tellement incommodés de la Garnison Calviniste d'Issoire, qu'aucun des bons Bourgeois n'osoit sortir sans s'exposer au peril d'être enlevé, à moins qu'il ne prît une escorte suffisante; & cette escorte coûtait beaucoup. Les vivres y rencherissoient tous les jours, parce qu'il dépendoit des Calvinistes d'y mettre le prix; & quand ils ne le faisoient pas directement; ils rehaussoient les contributions qu'ils tiroient du plat Pays, & contraignoient de cette sorte les Païsans qui portoient leurs denrées dans les Villes que l'on vient de nommer, de les vendre à proportion de ce que l'on exigeoit d'eux. La Cour informée de ces particularitez, obligea le Duc d'Anjou à former le Siege d'Issoire, & tous les braves du Parti Catholique y accoururent avec d'autant plus de précipitation, que l'on publioit par tout, que cette occasion seroit extraordinairement meurtrière. La Place étoit petite, & fortifiée seulement à l'antique; mais au reste bien située, & résolue de se défendre jusqu'à l'extrémité. Le Roy de Navarre y avoit mis une forte Garnison commandée par Chavagnac,

1576.

vieux Officier Calviniste, & la Noblesse Huguenotte des environs s'y étoit jettée. Le Duc d'Anjou assiegea regulierement Issoire à lamy-May de mil cinq cens soixante dix-sept, & se prévalut admirablement de l'émulation qu'il y avoit dans ses Troupes. Les deux Buffys d'Amboise, Cambes-Monforeau, Sourches-Malicorne, & les autres Gentilshommes qui s'étoient attachez particulièrement à la personne du Duc d'Anjou leur General, pretendoient se signaler plus que les autres; & pour en mieux trouver l'occasion, ils avoient demandé une attaque. Le Duc de Guise & les Principaux des Catholiques zelés, qui ne leur cedoient ny en ambition, ny en valeur, avoient à leur exemple sollicité de même, & il n'auroit pas esté bienseant d'accorder les deux Requestes, sans réserver une troisiéme attaque pour le Duc de Mercœur. Ainsi les Assiegeans furent divisez en trois quartiers, & ils poussèrent leurs travaux avec d'autant plus de chaleur, qu'il y auroit plus de gloire à meriter pour ceux qui les avanceroient davantage.

Les Relations ne conviennent pas du quartier qui prévalut aux autres; mais elles demeurent d'accord qu'en peu de jours les choses furent disposées à un assaut general. Il fut livré des trois côtez en un même instant, & les Assiegez le soutinrent avec tant de vigueur, que les Catholiques furent également repoussez des trois côtez. Le Duc de Guise qui formoit peut-être déjà les projets qui n'éclaterent que huit ans après, s'étoit proposé de faire une action qui fût plus admirable qu'imitable. Il avoit grimpé sur la brèche, quoiqu'il fût armé de toutes pieces, & il y



étoit demeuré, après que tous ceux qui l'accompagnoient avoient esté tuez ou mis hors de combat. Il ne pût se refoudre de reculer, & il ne luy étoit pas possible d'avancer. Il y avoit une vieille Tour proche la brèche qui n'étoit gardée que par trois ou quatre Soldats. Il y alla, sur la supposition que delà il feroit signe aux siens, qui le voyant en extrême danger, & maître d'une Tour, retourneroient à l'attaque; mais il se trompa. Sa voix & ses gestes n'exciterent aucun à se hasarder pour le secourir, & la moitié des Assiegez qui défendoient la brèche, n'ayant plus d'Ennemis en tête, tourna visage contre luy. Il leur résista un quart-d'heure: il fit des actions dont on ne parla depuis qu'avec admiration: & lorsqu'il sentit que les forces commençoient à luy manquer: il monta sur la Tour: il se jeta delà dans le fossé; & il ne fut pas tellement étourdy de sa chute, qu'il ne rejoignît les Assiegeans avant qu'on eût eu le loisir de le couper.

Issoire soutint un second assaut. Les Catholiques y perdirent six cens de leurs meilleurs hommes; & ils regretterent principalement le jeune Buffy d'Amboise, qui y fut tué tenant un creneau de la main gauche, & son épée de la droite. Ces deux tentatives inutiles obligerent à recommencer le fracas de l'Artillerie, les brèches furent agrandies; & le Duc d'Anjou avant que de recommencer un troisième assaut, eut l'humanité de faire sommer encore une fois les Assiegez, qui persisterent dans leur obstination; mais la perte des Catholiques devant la Place avoit augmenté leur courage au lieu de le diminuer;

Ecc ij,

1576.

& comme on auroit eu bien de la peine à les retenir, si Issoire eût capitulé; il ne falut pas beaucoup d'éloquence pour les disposer à une nouvelle attaque. Elle dura près de cinq heures, & les Calvinistes furent forcez. Les Vainqueurs ne pardonnerent ny à l'âge, ny au sexe; & quand ils furent las de tuer & de piller, ils mirent le feu dans tous les quartiers. Il survint après cet embrasement une pluye si grosse & si continuelle, que de memoire d'homme il ne s'en étoit point veu de semblable: Elle acheva de gâter ce que le feu avoit épargné, & que l'industrie humaine croyoit avoir mis à couvert, & jamais Villene fut plus universellement desolée qu'Issoire. Les Poëtes d'alors travaillerent à l'envy, pour exprimer dans leurs vers que deux élemens contraires s'étoient accordez pour ruiner cette malheureuse Ville. Les Calvinistes des Villes voisines qui n'avoient pas voulu jusques-là recevoir Garnison, écrivirent au Roy de Navarre que s'il ne leur en envoyoit, ils ouvreroient leurs portes au Duc d'Anjou.

Le Duc de Mayenne étoit party de la Cour avec une Instruction generale de faire ce qu'il pourroit pour incommoder la Rochelle, en attendant qu'il y eust lieu de l'assiéger; & son pouvoir se trouvant ainsi sans limite, il fut d'autant plus embarrassé que s'il poussoit les Calvinistes avec toute la vigueur qui luy étoit naturelle, il irriteroit le Roy, & s'il ne les poussoit pas, il se mettroit mal avec le Duc de Guise son frere aîné. Le temperamment qu'il prit pour ne pas tomber dans l'une ou l'autre de ces extrémités, fut de ne travailler d'abord qu'à la subsistance de ses Trou-

pes, en attaquant les Places qui leur eussent ôté les vivres, & d'assiéger ensuite Broüage, qui faciliteroit la prise des Isles de Rhé & d'Oleron, avec lesquelles il auroit bloqué la Rochelle par mer. Il s'attacha donc à Tonnay-Charante, où l'on croyoit qu'il n'y eust pas assez de Garnison. La chose étoit véritable; mais les Habitans presque tous Calvinistes, suppléèrent au défaut des gens de Guerre. Ils avoient eu la précaution de s'accoutûmer aux fonctions de la guerre les plus pénibles; & Clermont qui les commandoit, les trouva si soumis, qu'il n'eut pas lieu de se plaindre que le Prince de Condé (qui s'étoit engagé à luy envoyer du secours) eust manqué de parole. La défense fut vigoureuse; mais la Place n'étoit pas des plus fortes. Le Duc de Mayenne la reduisit en peu de jours à capituler, & mit ensuite le Siege devant Rochefort. Il le prit avec plus de facilité que Tonnay-Charante, & il mit ses Troupes en quartier de rafraîchissement, pendant qu'on luy menoit l'Artillerie, & les munitions nécessaires pour attaquer Maran. Il ne demeurera pas neanmoins en repos, puisqu'il se saisit des Sables d'Olonne. Cette revolution fut tout-à-fait favorable à vingt-cinq Bâtimens Portugais, qui venoient chargez d'épiceries, & d'autres marchandises des Indes, à dessein de les debiter en France, & de remporter dans leur Païs du sel en échange. Les Catholiques leur eussent volontiers laissé la liberté de ce trafic; mais les Rochelois entreprirent de les enlever. Il entretenoient pour leur sûreté des Troupes de Cavalerie & d'Infanterie, commandées par le jeune Mōüy & par Lorges-Montgommery, qui leur

1576.

étoient extraordinairement à charge ; car outre qu'il les faloit payer regulierement , de crainte de sedition ; s'ils les enfermoient dans leur Ville , elles interromproient le commerce ; & s'ils les tenoient aux environs , elles maltraitoient les Païsans. Le Prince de Condé fut d'avis qu'on les employât à recouvrer les Sables d'Olonne , parce que si elles réussissoient , elles gagneroient de quoy les payer durant plusieurs années ; & si elles ne réussissoient pas , le mauvais succès les rendroit plus traitables à l'avenir.

On les embarqua sur une Flote de vingt-deux voiles , que les Rochelois avoient équipéee sous la conduite de Georges de Clermont d'Amboise ; mais le vent leur fut si contraire , qu'ils ne peurent faire dix lieues en moins de quatre jours ; & les Portugais informez cependant du danger qui les menaçoit , l'éviterent par une prompte retraite. Les Sables d'Olonne ne furent pas attaquez fortement , parce que Clermont averty que sa proye luy étoit échappée , crût devoir retourner à la Rochelle , & le Duc de Mayenne assiegea Maran. Les Rochelois n'épargnerent rien pour la sauver , & la Garnison qui la défendoit soutint plusieurs assauts : mais enfin le Duc de Mayenne détacha du Siege sa Cavalerie , qui tailla en pieces le secours que les Rochelois envoyoiient à la Popeliniere Gouverneur de cette Place. Les Assiegez perdirent alors le courage , & deserterent presque tous ; ce qui contraignit la Popeliniere de se rendre.

Ce mauvais succès ne fut pas le seul qui empira les affaires des Calvinistes. Ils avoient surpris la Ville.

de Perigueux, & le Roy de Navarre du consentement des Rochelois, l'avoit confiée au Baron de Langoiran, qui y entretenoit une forte Garnison, sans être à la charge de ce Party, parce qu'il mettoit de là sous contribution les Catholiques du Limosin & des autres Provinces voisines : mais les Etats Republicains sont les plus malaisez à satisfaire durant les guerres Civiles. On ne sçait si Langoiran n'exécutoit pas avec assez de soumission les Ordres qu'il recevoit de son Party, & s'il prenoit un peu plus de liberté que les autres Gouverneurs, à cause qu'il n'étoit pas importun comme eux ; mais il est constant que le Roy de Navarre fut contraint de le tirer de Perigueux, & de mettre en sa place le Baron de Mallose \*. Cette entreprise fut conduite avec tant de secret, que Langoiran n'eut aucun avis de ce que l'on tramoit à son préjudice. On fit couler insensiblement tant de gens de Guerre dans Perigueux, qu'il n'y fut plus le Maître, & ensuite on le déposa. Les services qu'il avoit rendus à son Parti meritoient une autre récompense ; & de plus, il n'étoit pas propre à souffrir un affront de cette nature. Ce fut pour s'en venger qu'il retourna à la Communion des Catholiques : Mais comme sa conversion avoit eu le même motif que celle du Baron des Adrets, elle ne fut pas plus heureuse ; & quoique l'un & l'autre de ces Officiers Generaux eussent executé de tres-belles choses pendant qu'ils combattoient sous les Enseignes Calvinistes ; ils ne se distinguerent plus lorsqu'ils eurent changé de Parti.

\* Descendu de la Maison de Bourbon par un fils naturel de Louis Evêque de Liege.

Le Prince de Condé étoit averty de bon lieu, qu'on



1576.

en vouloit à Broüage, & il n'oubloit rien de ce qui seruoit à le conserver. Il ne s'étoit pas contenté d'y mettre une forte Garnison après en avoir fait achever les Fortifications; mais de plus, il avoit invité tous les Amis qu'il avoit dans les Provinces voisines; à luy sauver Broüage, qui le rendoit le plus considerable dans son Parti; & ces Amis s'étoient enfermez en si grand nombre dans cette Place, qu'à peine pouvoit-elle les contenir. Il en étoit arrivé un bien & un mal: le bien consistoit en ce qu'elle ne pouvoit plus être emportée par force; & le mal, en ce que les magazins des vivres ne suffisoient pas à tant de gens; & les Volontaires n'étant point inferieurs en nombre aux Troupes réglées, il étoit malaisé qu'il y eust entre eux toute la subordination necessaire à une longue défense. Le Prince de Condé l'avoit si-bien prévu, qu'il avoit tiré de Broüage Lorges Montgommery, quoique tres. vaillant homme, par la seule consideration qu'il étoit mal endurant, & facile à se mettre en colere, & que par consequent il seroit bien difficile de l'empêcher de prendre querelle avec les Volontaires. On luy avoit donné pour Successeur Manducage, Officier le plus populaire de son temps, & qui avoit le secret de tenir une Garnison dans une exacte discipline, & de la faire vivre en-bonne intelligence avec les Bourgeois.

Le Duc de Mayenne fit ses approches de Broüage avec beaucoup de précaution, & ne commença à la battre qu'après que Lansac en eut investy le Port avec la Flotte du Roy. Le Boulevard surnommé Pas de Loup, fut le premier emporté; mais on y donna

donna tant d'assaut, & l'on perdit tant de vaillans  
 Hommes, que l'on espéra plus reduire la Place que  
 par famine. Il faloit de l'occupation à la Cavalerie  
 des Catholiques; & celle des Calvinistes ne luy en  
 donnant point assez, à cause qu'elle luy étoit beau-  
 coup inferieure en nombre, & qu'on ne luy permet-  
 toit que rarement de tenir la campagne, le Duc de  
 Mayenne & les jeunes Princes & Seigneurs qui l'ac-  
 compagnoient, s'aviserent d'envoyer par un Trom-  
 pette un cartel de défi au Prince de Condé, & aux  
 Principaux de la Noblesse enfermez avec luy dans  
 la Rochelle. Ce cartel les invitoit à combattre avec  
 la picque, chacun pour l'amour de la Dame qu'il ai-  
 moit le mieux. Il n'y avoit rien en cela qui ne fut  
 dans l'usage; mais soit que le Prince de Condé eust  
 déjà pour le Duc de Mayenne une haine irreconci-  
 liable, ou que les Ministres pour l'attacher plus for-  
 tement à leur Parti, luy eussent persuadé que ce Duc  
 ne demandoit à le combattre corps à corps, qu'après  
 avoir en vain essayé plusieurs fois de le faire poignar-  
 der ou empoisonner, il expliqua à contre-sens ce qui  
 ne devoit être attribué qu'à la galanterie des Catho-  
 liques. Il s'en falut peu qu'il ne fit arrêter & punir  
 le Trompette contre le droit des gens, ce qui eust  
 infailliblement introduit la mauvaise guerre dans les  
 deux armées, où l'on n'auroit plus reciproquement  
 donné de quartier. Le Maire de la Rochelle obtint  
 neanmoins que ce Trompette seroit renvoyé: mais la  
 réponse qu'il remporta ne pouvoit être plus rude. Le  
 Prince de Condé repondit qu'il n'avoit point accou-  
 tumé à prendre langue de ses Ennemis, quand il

1576.

avoit dessein de combattre , & qu'il le feroit moins du Duc de Mayenne que d'aucun autre , parce qu'il avoit moins d'estime pour luy : Qu'il n'y avoit pas long-temps qu'ils s'étoient tous deux rencontrez auprès de Xaintes, chacun à la tête de son Escadron , & que c'étoit là qu'il auroit falut tirer l'épée , si ce Duc eust eu autant de courage qu'il en témoignoît presentement : Que l'occasion se presenteroit peut-être bien tôt d'agir en campagne l'un contre l'autre, mais que l'effronterie avec laquelle il le provoquoit en duel n'étoit pas supportable , puisque tout le monde sçavoit qu'il n'y avoit point d'égalité entre eux , & qu'un Prince du Sang se feroit un tort irreparable , & à toute l'Auguste Maison de France , s'il mesuroit sa picque avec un Cadet\* de Cadet de celle de Lorraine.

\* Il étoit Cadet premierement du Duc de Lorraine , aîné de toute sa Maison ; & en second lieu , il étoit Cadet du Duc de Guise.

Le Prince de Condé étoit peut-être chagrin de ce que les Rochelois ne luy fournissoient pas assez-tôt une Flotte proportionnée à celle du Roy. Elle luy fut pourtant accordée après que l'Angleterre & les Provinces Unies des Pais-bas y eurent contribué , & il en donna le Commandement au même Clermont dont on a déjà parlé. Le mauvais temps avoit tellement incommodé les Vaisseaux des Catholiques devant Broüage , que la plupart d'entre eux n'étoient déjà plus en état de combattre , lorsque Clermont leur alla presenter la Bataille. Lansac qui connoissoit son foible fit bonne mine , & profitant d'un vent favorable qui s'étoit levé lorsqu'il l'attendoit le moins , il se retira vers Bordeaux. Cette action passa pour fuite dans l'opinion de ceux qui n'en sçavoient pas le

veritable motif, & Lanfac auroit perdu sa reputation, s'il eût fait travailler avec moins de diligence à reparer sa Flotte, & s'il ne l'eût pas ramenée vers Broüage avant que les Rochelois l'eussent ravitaillé. Clermont qui ne pouvoit sauver cette Place qu'en combattant, attaqua les Catholiques avec beaucoup de furie; mais il eut le malheur de perdre les deux meilleurs de ses Vaisseaux; & les Rochelois le voyant revenir vaincu, quoique sa Flotte eut esté plus forte que celle du Roy, s'imaginèrent qu'il les avoit trahis. Ils ne consentirent plus que l'on hazardât les forces du Parti pour secourir Broüage; & tout ce que le Prince de Condé pût obtenir d'eux, fut qu'on essayeroit la voye de diversion.

Campet-Saujon, qui s'étoit battu contre le Maréchal de Biron au Siege de la Rochelle, sortit de Royan, dont il étoit Gouverneur, & resolut d'enlever les Troupes Catholiques, qui se rafraîchissoient dans le Bourg dont il portoit le nom. Il executa son dessein avec beaucoup de conduite & de valeur: mais à son retour, il tomba dans une embûche que les Catholiques luy avoient dressée. Un de ses freres fut tué à son côté, & l'autre qui n'étoit pas éloigné de luy reçut une harquebuzade, dont il eut peine à guerir dans la Rochelle, où il fut transporté. Presque tous les Calvinistes de Saujon furent tuez, & il ne rentra dans Royan qu'avec cinq ou six personnes, de six cens qu'il en avoit tirez.

Le jeune Monluc commandoit vers l'Isle d'Aluert cinq Galeres que l'on avoit emmenées de Provence par le Détroit de Gibraltar; Montgommery



1576.

Chef d'une Escadre sous Clermont, se mit en devoir de les brûler : mais la Bonace qui le surprit auprès d'elles, l'exposa à leur insulte. Elles le vainquirent sans peine, & il ne sauva pas la moitié de son Escadre. Les vivres commencerent alors à manquer dans Broüage, & ce fut principalement pour en recouvrer que Manducage fit faire une sortie sur le quartier des Assiegeans, où il esperoit d'en trouver : mais les quatre cens hommes qu'il avoit détachez dans cette veüe, furent repoussez, & poursuivis avec tant de chaleur, qu'il fut luy-même contraint de courir au Boulevard le plus avancé, pour empêcher les Soldats Catholiques d'entrer pelle-messe avec les Fuyards. Il vint à bout de son dessein ; mais il y reçut une blessure mortelle. On le porta dans sa maison, & sur le rapport des Chirurgiens, qui luy ayant appliqué le premier appareil, n'osoient répondre de sa guerison ; la discorde recommença entre la Garnison & les Volontaires enfermez dans Broüage. Ceux-cy ne pouvans souffrir qu'on leur distribuât le pain au poids, s'assemblerent, & Valsergues, le plus seditieux d'entre eux, leur demanda s'ils étoient venus pour mourir de faim, ou pour combattre. Ils luy repartirent qu'ils ne manquoient pas de courage ; mais qu'ils n'avoient point de Chef, & il offrit de les mener droit au quartier du Maréchal de Biron, où ils esperoient trouver moins de résistance, parce qu'il ne paroïssoit pas gardé avec tant d'exactitude que les autres. Cette sortie se fit du consentement de Manducage, qui ne pouvant l'empêcher, la permit ; & le quartier de Biron fut attaqué avec une furie à laquelle



les Assiegeans ne résisterent pas d'abord. Ils lâchèrent le pied, & leurs lignes demeurèrent un bon quart d'heure en la possession des Calvinistes; mais Valsergues étoit trop emporté pour se gouverner prudemment dans un bonheur inespéré. Biron qui l'avoit aperçu de loin, avoit tiré de ses lignes la meilleure partie des Soldats qui les gardoient, afin que d'un côté elles parussent negligées; & d'un autre côté, Valsergues les ayant surprises avec beaucoup de facilité, fut invité de passer outre, & de se précipiter dans un vallon, où il pouvoit être aisément défait. Ce vallon étoit tout-à-fait commode pour une embûche, & Valsergues n'y fut pas plutôt entré avec les Volontaires, qu'il avoit tirés de Broüiages pour assurer son prétendu retour, qu'il fut environné de toutes parts, & si universellement défait, qu'il ne se sauva pas un seul de ceux qui l'accompagnoient. Les Volontaires qu'il avoit laissés à la garde des Lignes ne le voyant pas revenir, se doutèrent du malheur qui luy étoit arrivé, & se retirèrent en désordre dans Broüiage, aussi-tôt qu'ils apperceurent Biron qui revenoit à dessein de reprendre son quartier.

Le Duc de Mayenne qui ne sçavoit pas que les Assiegez fussent encore en assez grand nombre pour luy résister, se mit en devoir de profiter de la perte qu'ils venoient de faire, & leur fit donner un nouvel assaut: mais il ne luy réussit pas mieux que les précédens, à cause que les Volontaires après avoir esté châtiés de leur temerité, étoient devenus plus soumis, & avoient eux-mêmes proposé que pour faire durer plus long-temps le Siège, on ne distribuât à

1576.

chacun des Assiegez, que ce qui luy étoit absolument nécessaire pour ne pas mourir de faim, sans distinguer les Gentilshommes & les Officiers d'avec les simples Soldats. La résolution en fut prise, & elle auroit tenu plus long-temps les Catholiques en haleine, si Philippe Strozzi, Colonel de l'Infanterie Françoisé, qui avoit la principale autorité entre les Assiegeans après le Duc de Mayenne, n'eût sçu que les Assiegez s'étoient réduits à six onces de pain par jour, & que quand elles leur manqueroient, bien loin de se rendre à discretion, ils sortiroient tous à dessein de mourir l'épée à la main, ou de s'ouvrir au travers des Lignes le chemin de la Rochelle. Strozzi tout Italien qu'il étoit, avoit l'inclination Françoisé, il connoissoit la plupart des Assiegez qui avoient servy sous luy, & l'expérience qu'il avoit faite de leur valeur, luy donna lieu de prévoir qu'ils vendroient chèrement leurs vies, quand la faim les chasseroit de Broüage.

Il luy prit envie de sauver tant de braves gens; & comme il présupposoit qu'il ne serviroit de rien de les sommer, il se prévalut de la premiere occasion qu'ils luy presenterent. La santé de Manducage empiroit tous les jours, & ce Gouverneur après avoir perdu l'esperance de guerir, contraignit les Assiegez d'envoyer un Trompette au Duc de Mayenne, pour obtenir la permission de demander au Prince de Condé un autre Gouverneur. Cette affaire étoit d'importance, & le Trompette n'ayant rien obtenu, Martinieres fut envoyé pour negocier sur ce sujet avec Strozzi, que le Duc de Mayenne nomma pour

Commissaire. La permission fut d'abord accordée, & Strozzi après s'être insinué de cette sorte dans l'esprit de Martinieres, luy representa qu'il sçavoit parfaitement le veritable état des Assiegez, & qu'il auoit pitié d'eux. Il ajoûta que puisque la honte de parler d'accommodement aux Catholiques les avoit jettez dans le desespoir, il vouloit les en tirer, en leur épargnant cette honte: Qu'il leur offroit des Articles aussi avantageux que si l'on étoit encore au commencement du Siege, & que les Assiegez eussent toutes choses en abondance: Que l'on consentiroit non seulement qu'ils se retirassent avec leurs armes, leurs chevaux, & leur bagage dans le lieu qu'ils nommeroient, & que l'on se chargeroit de les y conduire en toute sûreté; mais que de plus, on leur permettroit d'emporter l'Artillerie qui se trouveroit marquée aux armes de la Rochelle: Que ceux des Bourgeois de Broüage qui voudroient changer de demeure le pourroient faire en toute liberté: Qu'on leur donneroit six mois pour transporter leurs meubles, & une année entiere pour disposer de leurs immeubles: Que ceux qui resteroient dans la Ville y jouïroient d'une entiere liberté de conscience, & qu'on ne les pourroit rechercher pour aucune de leurs actions faites durant le Siege.

Martinieres surpris d'une offre si avantageuse en fit le rapport à ses Compagnons, & leur perlua de l'accepter. Les Articles furent signez, & les hôtages livrez de part & d'autre; mais le Prince de Condé qui s'attendoit à tout moment de recevoir des Vaisseaux d'Angleterre & de Hollande, cabala pour différer de

1576.

trois jours la reddition de Broüage. Il gagna plusieurs de la Garnison , & il se mit inutilement en devoir de représenter aux autres qu'ils pouvoient en peu de temps acquérir une gloire immortelle , en conservant Broüage aux Calvinistes, après l'avoir défendu avec tant de valeur. Et de fait, ses Remontrances eurent le credit de procurer une seconde convocation dans l'Hôtel de Ville ; mais l'avis des Soldats & des Bourgeois , qui vouloient que la Capitulation fût executée de bonne foy , l'emporta sur ceux qui proposoient un delay de trois jours ; Broüage fut rendu au Duc de Mayenne , & le Prince de Condé eut tant de chagrin de perdre ce qui le rendoit le plus considerable dans son Parti , qu'il n'osa plus demeurer dans la Rochelle. Il en partit pour Saint Jean d'Angely ; & ne se trouvant pas encore en sûreté dans cette dernière Place , il se retira dans celle de Pons , sous pretexte d'y conferer avec le Roy de Navarre , & avec le Vicomte de Turenne , qu'il disoit y devoir venir : mais en effet , pour essayer s'il ne prendroit point envie à quelqu'une des Places Calvinistes du Poitou , qui n'étoient pas satisfaites de leurs Gouverneurs , de se donner à luy , il attendit là plus de trois mois le retour de sa bonne fortune , & il y vit affoiblir son Parti par la desertion dont il se défoit le moins.

Damville avoit bien d'abord trouvé son compte , en s'unissant avec les Calvinistes ; mais il avoit ensuite éprouvé que leur amitié n'étoit qu'en apparence ; & que par la même raison qu'ils en vouloient à la Monarchie, ils étoient incapables de supporter qu'un Gouverneur

Gouverneur du Languedoc usât de toute l'autorité Royale dans une si spacieuse Province. Non seulement ils luy avoient ôté la connoissance des affaires publiques dans les Villes de cette Province où ils se trouvoient les plus forts; mais encore ils avoient tâché de luy débaucher celles dont il étoit le Maître dans le temps qu'il s'étoit joint à eux; & ils en avoit réüssi à l'égard de deux des principales, qui étoient Montpellier & Nismes. Comme il n'y avoit point de Seigneur dans le Royaume qui aimât moins à perdre que Damville, il avoit souffert cette perfidie avec tout le dépit imaginable, & il avoit esté plusieurs fois sur le point de s'en vanger, quoiqu'il en pût arriver: mais enfin, sa raison l'avoit toujours emporté sur sa délicatesse à recevoir des injures, & il s'étoit surmonté luy-même, parce qu'il avoit eu le loisir de faire reflexion, que les Calvinistes, dont il se plaignoit avec justice, ne l'avoient dépouillé qu'à demy; & que si pour se vanger d'eux il se jettoit entre les bras de la Cour, le moindre mal qu'il en recevroit, seroit d'être dépouillé tout-à-fait. Il avoit donc resolu d'attendre une occasion plus favorable, & il vivoit cependant dans une défiance qui le rendoit en effet le plus malheureux des François, quoiqu'il passât pour le plus heureux.

La Reine mere avoit toujours eu de la bonne volonté pour luy; & ç'avoit esté par le conseil de cette Princesse qu'il avoit suivi Marie Stuart en Ecosse, à dessein de l'épouser. Il s'étoit trompé dans sa conjecture, & neanmoins il n'en étoit pas demeuré moins attaché à la Reine mere, qui de son côté pensoit à



1576.

le détacher des Calvinistes. Il s'étoit marié avec la sœur du Duc de Bouillon ; & lorsque la nécessité de régler quelques affaires domestiques l'obligea d'envoyer sa femme à la Cour, le Roy & la Reine mere représenterent fortement à cette Dame que son mary se perdrait infailliblement , s'il persistoit dans l'union avec les Calvinistes, qui se déferoient de luy par la voye de l'assassinat , ou par celle du poison , au moment qu'ils auroient achevé de former leurs intrigues, pour profiter de sa dépouille. Au lieu que s'il vouloit sérieusement penser à rentrer dans son devoir , non seulement on luy laisseroit pour sa vie toute l'autorité qu'il avoit dans le Languedoc ; mais encore on luy donneroit des Troupes pour recouvrer celle qu'il avoit eüe dans Montpellier & dans Nismes , & à mesure que l'on reprendroit des Places dans la Province , on en mettroit les Gouverneurs sous sa dépendance.

Cette proposition étoit si plausible , que Damville l'écouta ; mais en l'examinant de plus près, il y trouva un obstacle qui luy parut invincible. Il crût que la Cour le manderoit quelque-tems après qu'il se seroit reconcilié avec Elle , & que s'il refusoit d'obéir il se rendroit rebelle. S'il se presentoit bien accompagné, il se ruineroit , & donneroit soupçon au Roy son Maître ; & s'il n'avoit que peu de suite, elle n'empêcheroit pas qu'on ne se saisît de sa Personne. Il prit là-dessus la liberté d'expliquer à la Reine mere ce qui luy faisoit de la peine ; & cette Princeesse qui savoit bien que le Roy son fils n'étoit pas en état de changer le Gouvernement du Languedoc , répondit

à Damville qu'il s'embarassoit de peu de chose, & que pourveu qu'il abandonnât sincèrement les Calvinistes, la Cour s'engageroit par un Article secret à le laisser toujours dans sa Province, & à ne l'en tirer jamais pour quelque cause que ce fût. Damville n'ayant plus rien à demander, délibéra avec le Maréchal de Bellegarde sur ce qu'il devoit faire, & promit d'autant plus volontiers de suivre l'avis de ce Maréchal, qu'il le croyoit mécontent de la Cour. Et de vray, Bellegarde étoit disgracié en effet, quoiqu'il ne le fût pas en apparence, & aucun des Officiers de la Couronne ne se plaignoit de la Cour si hautement que luy. Le Roy en retournant de Pologne avoit promis de le tenir toujours auprès de sa personne, & de luy donner la premiere Place dans son Conseil. Cependant Sa Majesté l'avoit relegué entre les Montagnes des Alpes; & si elle l'avoit fait Maréchal de France, ce n'avoit esté que pour le rendre ridicule, puisqu'on ne luy donnoit point de Troupes à commander: mais Bellegarde n'étoit déjà plus ce que Damville supposoit qu'il fut; & c'est icy peut-être l'endroit le plus raffiné de la conduite de la Reine mere.

Dans le même-temps que cette Princesse avoit pensé à détacher Damville des interêts des Calvinistes, elle avoit travaillé à diminuer son credit dans le Languedoc, en le partageant avec le meilleur de ses Amis, qui deviendroit par là son Ennemy. Elle avoit écrit à Bellegarde, que s'il pouvoit persuader Damville de rentrer dans les bonnes grâces du Roy, on transporterait tout le faix de la guerre dans le Languedoc, & l'on y enverroient deux Armées Royales.

1576.

pour y opprimer l'Herésie dans une seule Campagne : Que l'on donneroit le Commandement de l'une à Damville ; mais que Bellegarde seroit à la tête de l'autre ; & que pendant que Damville travailleroit à recouvrer Montpellier , Bellegarde Gouverneur du Marquisat de Saluces assiegeroit Nismes : Qu'on les croyoit si-bien ensemble, qu'on ne se mettroit point en peine de leur imposer de loy particulière , & que l'on présupposoit qu'ils agiroient de leur mieux pour ramener tout le Languedoc dans la Communion de l'Eglise Catholique.

Bellegarde ne pouvoit vivre sans employ , & ne se mettoit pas beaucoup en peine de quelle part il luy vinst , pourveu qu'il en eust. Il étoit plus habile & plus expérimenté que Damville ; & il prévoyoit que si l'on donnoit à chacun d'eux une armée à commander , il attireroit presque tout-à-fait de son côté la reputation des armes , & n'en laisseroit que peu à son Collegue. Il repartit là-dessus à Damville , qu'il luy conseilloit de se raccommoier avec la Cour , à condition qu'il y trouvât si-bien son compte , qu'elle ne püst le déposer quand il luy en prendroit envie : Qu'il falloit exiger d'elle qu'il fut rétably avant toutes choses dans les Gouvernemens particuliers de Montpellier & de Nismes ; ce qui ne se pouvoit , à moins qu'on ne luy fournît deux armées , qui assiégeassent en même-temps les Villes que l'on vient de nommer : Qu'il n'en pouvoit commander qu'une , & qu'il devoit bien prendre garde que celui qu'on mettroit à la tête de l'autre , fut assez son amy pour ne se laisser ny gagner par les carresses du Roy de

Navarre, ny corrompre par l'argent des Rochelois : Que c'étoit à luy de voir si Bellegarde luy seroit propre, ou s'il feroit d'ailleurs un meilleur choix ; mais qu'en tout cas il ne falloit point oublier qu'il seroit d'extrême importance de pousser les deux Sieges avec une égale vigueur, puisque si Montpellier & Nismes étoient pris en même-temps, la consternation des autres Villes Calvinistes du Languedoc deviendroit telle, qu'elles ouvriroient leurs portes sans attendre de Sommation, & Damville seroit plus maître de cette Province, que le Roy ne l'étoit du reste du Royaume.

Le discours de Bellegarde étoit si conforme au genie de Damville, qu'il luy fut impossible de ne le pas approuver. Et il donna sans y penser dans le piège que son Amy & la Reine mere luy tendoient ; il rétablit les Politiques dans les bonnes graces de la Cour, & il renonça publiquement à l'amitié des Calvinistes aussi-tôt qu'il eut proposé que l'on donnât à Bellegarde le Generalat de l'armée qui assiégeroit Nismes, & qu'on l'eust pris au mot. La Saint Barthelemy n'avoit pas plus étonné les Calvinistes, qu'ils le furent par le changement de Damville. Ils avoient remarqué qu'encore qu'il fût pour eux, ils n'avoient pas laissé d'être réduits à la défensive, & de perdre les Places que les Ducs d'Anjou & de Mayenne avoient assiégées. Ils concluoient delà, que maintenant que les Politiques s'étoient réunis avec la Cour, ils acheveroit de faire panacher la balance de son côté, & la feroient triompher en peu de temps de la nouvelle Religion. Le Roy de Na-

1576.

varre, le Prince de Condé, & le Vicomte de Turenne furent de même opinion là dessus, & se tinrent si proche du précipice, qu'ils ne trouverent point d'autre expedient pour l'éviter, que de munir si-bien Montpellier & Nismes avant que Damville & Bellegarde eussent achevé de les investir, que ces Villes enduressent un long Siege, & que cependant les Calvinistes eussent le loisir de s'accommoder avec la Cour, en relâchant les Articles favorables qu'ils avoient obtenus dans les deux derniers Traitez de Paix.

Ils s'appliquerent donc à jeter tant de gens de Guerre & de provisions dans ces deux Places, que Damville & Bellegarde ne pûrent les prendre, quoique d'un côté la Cour ne les laissât manquer de rien, & que de l'autre ils les attaquaient avec toute la vigueur imaginable. L'adresse des Calvinistes n'avoit jamais esté si singuliere qu'elle le parut dans cette rencontre : car pendant qu'ils resistoient le plus à Damville, & qu'ils faisoient sur luy des sorties qui luy enlevoient tantôt l'un de ses quartiers, & tantôt un autre, ils entretenoient auprès de luy des Emis-saires qui le flattoient & l'adoucissoient, en le conjurant d'avoir pitié d'eux, & de vouloir bien qu'ils luy fussent uniquement redevables de leur salut. Ils demandoient sa protection auprès du Roy, & ils déclaroient qu'ils étoient prêts d'abandonner les nouveaux Edits, pourveu qu'on leur conservât les anciens : ils remontoient que Damville avoit eu raison de separer ses interêts des leurs ; mais qu'il agiroit contre la prudence, & qu'il se perdrait luy-même.



sans ressource, s'il abandonnoit le Parti Calviniste, jusqu'à consentir qu'on l'exterminât : Que quelques assurances qu'on luy eût données de le laisser toute sa vie dans son Gouvernement, & même de le continuer à ses Fils, supposé qu'il en eût ; il n'avoit point, à le bien prendre, d'autre garent de sa fortune que le parti Calviniste ; puisque comme il étoit certain qu'on ne penseroit plus à le dépouiller tant que ce Parti subsisteroit, on ne l'auroit pas plutôt abattu, que la Cour travailleroit au rétablissement de sa puissance absolue ; & n'y ayant plus dans tout le Royaume que le Languedoc où elle ne fût pas reconnue, on tourneroit là tous les efforts & toutes les intrigues ; & si les armes ne réussissoient pas, on auroit recours au poignard ou au poison.

On ne disoit en cela rien à Damville dont il ne fût aussi convaincu que ceux qui luy parloient ; & la nécessité de se conserver se trouvant alors jointe à celle de sauver les Heretiques, non seulement il sollicita la Cour de traiter avec eux ; mais de plus, il attira dans ses sentimens un Prince qui jusques-là n'en avoit point eu d'autres que ceux de la Cour. On a vu que le Duc de Montpensier avoit obligation de sa fortune à Jacqueline de Longvvi sa premiere femme, qui du plus pauvre Prince de la Chrétienté, l'avoit fait le plus riche de ceux qui n'étoient pas Souverains. Cette Princeesse étoit morte avant luy, & quoiqu'elle luy eust laissé six enfans, il s'étoit remarié à Catherine de Lorraine, sœur du Duc de Guise. Sa seconde femme n'avoit ny moins d'esprit, ny moins d'intrigues qu'en avoit eu la premiere : mais on verra dans la

1576.

suite de cet Ouvrage, qu'il s'en faloit beaucoup qu'elle fût si heureuse. Elle vivoit tout-à-fait bien avec le Duc de Guise son frere aîné; & elle n'étoit pas moins disposée à se sacrifier pour son aggrandissement, que l'avoient esté les quatre sœurs de Charles-Quint à le rendre seul Monarque de l'Europe. Elle n'avoit rien oublié de ce qui ser voit à former une étroite union entre son mary & son frere; mais elle y avoit trouvé des difficultez que la prudence la plus raffinée ne pouvoit surmonter: Ils avoient esté malgré tous ses soins sur le point de s'égorger au Sacre de Henry trois, & depuis l'un des deux n'avoit souffert la presence de l'autre, qu'autant que le respect dû au Roy & aux deux Reines l'y avoit contraint. Il suffisoit ainsi que le Duc de Guise fût Chef des Catholiques zelés, pour obliger le Duc de Montpensier à passer dans des engagements contraires: Et de fait; quoique l'horrible aversion qu'il avoit pour les Calvinistes ne luy permît pas de les favoriser en quoy que ce fut, il se relâcha pourtant cette seule fois par deux raisons: l'une, que son intérêt particulier se trouvoit alors méllé avec celuy des Calvinistes; l'autre, qu'il n'étoit pas possible de les exterminer sans trop aggrandir le Duc de Guise. Il n'y avoit à la Cour que cinq Princes du Sang, le Roy, le Duc d'Anjou, le Cardinal de Bourbon, le Duc de Montpensier, & le Prince de la Roche-sur-Yon, & il y en avoit autant parmy les Calvinistes; le Roy de Navarre, & les quatre freres de la Branche de Condé. Si les Calvinistes succomboient, toutes les apparences conspiroient à persuader que ceux-cy mourroient tous,

ou

ou que du moins s'ils se refugioient hors de France , 1576.  
 on assembleroit les Etats Generaux , qui les priveroient de leur droit de succeder à la Couronne, comme le malheureux Charles de Lorraine en étoit déchu à l'avènement de Capet à la Monarchie Française. Il y avoit peu d'esperance que le Roy & son frere eussent des fils ; & s'il étoit vray que le Duc de Guise pensât à la Couronne , il luy seroit bien plus aisé d'en frustrer un Prêtre , & les deux Princes les plus éloignez , que le Roy de Navarre & les quatre Condez , qui avoient un très-grand nombre d'amis dans toutes les contrées de l'Europe. Ainsi la vie de Montpensier dépendoit de celle des cinq Princes que l'on vient de nommer : & ce fut dans cette vue qu'il pressa le Roy d'accorder une Paix raisonnable aux Calvinistes ; & que pour y mieux disposer Sa Majesté , il offrit d'aller luy-même la negocier. Le Roy n'avoit pas besoin d'être sollicité pour la conclusion d'une affaire qu'il desiroit avec plus de passion que Montpensier. Sa Majesté avoit long-temps examiné lequel des deux Partis , des Calvinistes ou des Catholiques zelés luy étoit le plus redoutable ; & elle avoit enfin reconnu que c'étoit le dernier. Elle avoit ensuite recherché lequel des deux il luy seroit plus aisé de détruire directement , puisqu'Elle avoit en vain tâché de ruiner l'un par l'autre ; & Elle avoit crû que c'étoit celui des Catholiques zelés. Il n'en falut pas davantage pour la déterminer à se mettre à couvert des Calvinistes par un nouveau Traité , pendant qu'Elle se déferoit des Catholiques zelés , quand & comment elle pourroit.

1576.

Le Duc de Montpensier fut envoyé là-dessus à Bergerac, pour y négocier avec le Roy de Navarre; & par un événement si singulier qu'il n'y en avoit point encore eu de semblable, comme il n'y en eut pas depuis, il se trouva que tous les Calvinistes étoient également las de la guerre. Les Rochelois s'étoient d'abord imaginez qu'en la renouvelant ils attireroient chez eux tout le commerce du Royaume, & toute l'autorité de leur Parti: cependant ils n'avoient obtenu ny l'un ny l'autre. Bien loin que leur Port fut libre, une infinité de Bâtimens l'obédoient à toutes heures; & il étoit d'autant plus difficile de leur donner la chasse; qu'ils avoient une Retraite assurée à Broüage. Pendant que cette Place avoit esté au pouvoir du Prince de Condé, les Rochelois avoient esté chargez de la faire subsister, quelquefois en partie, quelquefois pour le tout; & depuis que les Catholiques l'avoient recouvrée, Lanfac, à qui la Cour en avoit donné le Gouvernement, s'étoit proposé d'entretenir sa Garnison aux dépens de ses voisins Calvinistes, & avoit si-bien employé la Flotte qui luy avoit esté confiée, qu'elle avoit enlevé près de trois cens Vaisseaux, tant de ceux qui sortoient de la Rochelle, que de ceux qui pretendoient y entrer.

D'ailleurs, les Magistrats de cette Ville avoient reconnu sur diverses experiences, que leurs Bourgeois étoient bien propres pour combattre sur Mer; mais non pas sur Terre, & ce défaut les avoit réduits à se servir de la Noblesse Calviniste des environs, pour se maintenir dans la possession du plat Pais d'Aunis



& de Xaintonge. Ils en avoient à la verité tiré le fruit qu'ils en pretendoient; mais les Gentilshommes d'Aunis & de Xaintonge se voyans neccessaires, étoient rendus insupportables. Car non seulement ils avoient fait acheter plus cher leurs services que s'ils eussent esté Etrangers; mais de plus, ils avoient demandé part dans le Gouvernement public; & la consequence en étoit d'autant plus dangereuse, que si l'on eût reçu les Principaux d'entre eux dans les Assemblées de l'Hôtel de Ville de la Rochelle, ils l'auroient emporté sur les Conseillers de cet Hôtel.

La Paix à des conditions moderées étoit préférable à cette pretention; & les Rochelois n'eurent pas plutôt appris que la Cour envoyoit le Duc de Montpensier à Bergerac, qu'ils firent prendre la même route à la Nouë avec un plein pouvoir. Enfin, comme il y avoit plus de Calvinistes sans comparaison dans le Languedoc & dans la Guyenne, que dans les autres Provinces du Royaume; aussi tout le faix de la guerre y alloit tomber. Le Languedoc avoit bien esté capable de le supporter pendant l'union des Politiques & des Calvinistes; mais depuis la reconciliation de Damville avec la Cour, on avoit vu les Calvinistes abandonner la campagne; & leur voisinage de l'Espagne leur ôtant l'esperance d'être secourus, il étoit aisé de prévoir qu'ils succomberoient bien-tôt.

Le Roy de Navarre étoit bien le plus fort dans la Guyenne; mais il n'y avoit point d'apparence qu'il le fût long-temps. La Cour luy avoit opposé un homme en la personne de Matignon, qui tout pacifique



1576.

qu'il étoit, luy faisoit plus de mal que s'il eust esté le plus grand Guerrier des Catholiques. Ce Normand raffiné, s'il en fut jamais, étoit allé dans la Guyenne en qualité de Lieutenant General sous le Regne précédent, & s'y comportoit depuis plusieurs années avec tant de prudence, que bien loin d'y être tué d'abord, comme avoient crû ses Ennemis en luy procurant cet Employ, il avoit retenu Bordeaux, Agen, & les autres Villes dans l'obéissance qu'elles devoient au Roy. Il avoit de plus entrepris d'affoiblir les Calvinistes, en les divisant par une voye toute nouvelle. Il représentoit à ceux de leurs Chefs, que la nécessité des affaires publiques obligeoit de s'entretenir avec luy, que le dessein de la Cour étoit de se les acquérir à quelque prix que ce fut, pour les opposer ensuite aux Catholiques zelés, & qu'elle ne se mettroit pas beaucoup en peine qu'ils changeassent de Religion, pourveu qu'ils ne portassent pas les armes directement contre Elle. Il avoit attiré de cette sorte les Seigneurs de Langoiran & de Cardaillac, avec quelques autres, qui dès le moment qu'ils avoient déchiré les Enseignes Calvinistes que le Roy de Navarre leur avoit envoyées, s'étoient veus charger des bienfaits du Roy, sans qu'on leur demandât aucune assurance qu'ils ne retourneroient point dans le Parti qu'ils venoient de quitter. Matignon avoit présupposé qu'il n'en falloit point exiger, parce que de l'humeur qu'étoient alors les Calvinistes, ils tenoient la desertion pour le plus grand des crimes, & ils haïssoient de sorte ceux qui en étoient coupables, que quand ils auroient voulu retourner dans le Parti,

on ne les y eust jamais receus. Matignon uſoit encore de cét artifice , que quand les Officiers & les ſimples Soldats de l'armée Calviniſte vouloient bien poſer les armes , à condition de ne les plus reprendre pour qui que ce fût , & de paſſer en paix le reſte de leur vie on les prenoit au mot , & on les laiſſoit vivre dans le même repos que les autres Sujets du Roy , qui n'étoient point engagez dans la profeſſion Militaire. Il s'étoit fait par là un vuide dans les Troupes du Roy de Navarre , qu'il n'étoit pas facile de remplir ; & la crainte qu'il ne continuât , & même qu'il n'augmentât , obligea ce Prince de traiter avec Montpenſier ſur le pied des neceſſitez preſentes de ſon Parti, plutôt que ſur les avantages des Edits precedens.

La premiere marque qu'il en donna , fut de conſentir que la Religion Catholique ſeroit rétablie par tout le Royaume , ſans en excepter aucun lieu , non pas même la Rochelle ; & que par tout où trois Catholiques ſe trouveroient , ils auroient la liberté d'y faire dire la Meſſe. On reſſerra enſuite l'exercice de la Religion Calviniſte dans les lieux exprimez par le premier Edit , & dans les maiſons des Gentilshommes qui auroient Haute, Baſſe & Moyenne Juſtice. Les Parlemens s'étoient plaints des Chambres my-Parties , & on les ôta. Les Calviniſtes ſe marioient à leur fantaſie , & on les obligea de reſpecter les degrez ſuperieurs à celui de Couſin germain ; & pour celui-là , & pour les inferieurs , on les reduiſit à prendre des Lettres du Roy , qui les en diſpenſeroit. Le ſcandale des Prêtres & des Religieux n'étoit plus ſupportable , en ce que non contents d'a-

1576.

voir violé leurs vœux, & épousé des femmes Calvinistes, ou des Religieuses, ils redemandoient les biens qu'ils avoient laissez; & quand ils mouroient avant que leur Procès fut jugé, on le poursuivoit au nom des enfans qu'ils avoient laissez. On convint là dessus que les personnes Religieuses qui avoient changé de Religion, & se seroient maricées, ne pourroient rien exiger de leurs familles, non pas même des pensions alimentaires; & que les enfans qu'elles mettroient au monde, non plus que ceux des Prêtres, ne pourroient heriter que des acquêts & des meubles; qu'ils ne porteroient ny le Nom, ny les Armes des Maisons dont ils seroient sortis, & qu'il n'y auroit en ce point aucune distinction entre eux & les enfans bâtards des Catholiques.

Enfin, les Calvinistes avoient tellement augmenté le nombre des Places de sûreté qui leur avoient esté cedées par le troisiéme Edit, qu'il y en avoit plus de cent; & cela suffisoit pour faire dire avec vérité, qu'ils travailloient à former une Republique au milieu du Royaume; & le Duc de Montpensier qui pensoit à rétablir la reputation, aussi-bien que l'autorité du Roy, pressa de sorte le Roy de Navarre & la Nouë, qu'ils convinrent que toutes les Places de sûreté seroient restituées, excepté huit, dans lesquelles il n'y auroit de Garnisons Calvinistes que durant six ans, à compter du jour de l'Edit, qui contiendrait le present Traité de Paix: Bien entendu qu'immediatement après, les huit Places seroient rendues, & les Calvinistes reduits à vivre comme les autres François.

Ces Articles furent exprimez avec plus d'étendue dans l'Edit de mil cinq cens soixante dix-sept, qui porta le nom de Septembre, pour avoir esté fait vers le milieu de ce mois. Le Roy ne se contenta pas de l'approuver, il voulut de plus que l'on crût que Sa Majesté avoit eu plus de part qu'aucun autre à le dresser, & Elle n'en parla depuis, qu'en le nommant son Ouvrage. Le Roy de Navarre eut si peur que les Calvinistes ne luy reprochassent d'avoir abandonné leurs intérêts, qu'il se retira dans ses Païs Hereditaires; & le Prince de Condé qui n'avoit rien oublié pour en traverser la negociation, n'eut pas plutôt reçu le Billet du Roy de Navarre, qui l'assûroit qu'elle étoit conclüe, qu'il fit à l'instant publier la Paix, quoiqu'il fut neuf heures du soir, & que la plupart des Bourgeois se fussent retirez.

Cet avantage fut suivi d'un autre, que le Peuple tira de la fixation des Monnoyes. Il est surprenant qu'en France on eust vécu jusques-là dans une équivoque qui pouvoit être facilement ôtée, & qui néanmoins avoit causé la ruine d'une infinité de familles. Il n'y avoit rien de plus inconstant que le prix de l'Ecu d'or dans les Actes publics, & non seulement on le trouvoit different sous chaque Regne; mais de plus, il avoit changé trois ou quatre fois lorsque le Regne avoit esté long. Cependant, la briéveté que l'on affectoit alors dans les Contracts, empêchoit de déterminer la juste valeur des sommes spécifiées pour les achats & pour les ventes; & il en arrivoit des inconveniens qui ne pouvoient être plus grands, parce que d'un côté les Acqueurs ne s'obligeoient à four-

1576.

nir que tant d'écus pour l'achat des Terres, & lorsqu'ils prenoient de longs termes pour s'acquitter, il se trouvoit que le prix des Ecus d'or avoit déjà changé; s'il étoit diminué, tant mieux pour eux: mais s'il étoit augmenté, le dommage qui leur en arrivoit étoit d'autant plus grand, qu'ils payoient quelquefois le double de l'achat. D'un autre côté, les Vendeurs n'étoient assurés de toucher le juste prix, que lorsqu'on les payoit argent contens, puisque pour peu que l'on eust pris de delay, ils recevoient plus ou moins; & quand ils étoient obligez à vendre pour acquitter leurs dettes, s'ils recevoient quelquefois plus d'argent qu'il ne leur en falloit, ils recevoient quelquefois moins, & devenoient par consequent insolubles, quoique ce ne fut pas leur faute.

L'unique remede à cela consistoit à mettre un prix certain à l'or & à l'argent, & la chose n'étoit pas aisée, à cause que les Flamans s'étant révoltez, avoient crû attirer dans leur Païs les richesses de leurs voisins, en faisant monter le prix des Ecus d'or à cent cinq sols. Leur exemple avoit esté suivi en France; premierement, par les Banquiers, & ensuite par les Marchands, qui avoient donné la loy au reste du Royaume, sans que l'autorité du Roy ny des Magistrats y fut intervenüe. Le préjudice en étoit grand dans le Commerce, lorsqu'il se faisoit avec d'autres que les Flamans, outre que l'on prévoyoit la perte d'un tres-grand nombre de familles, lorsque la nécessité contraindrait d'abaïsser les Ecus d'or. Le temperamment que le Conseil du Roy trouva là dessus, fut d'ordonner que des Ecus d'or seroient deormais

fixez



fixez à cent sous, sans que l'on en pût augmenter ny diminuer la valeur, pour quelque cause, & sous quelque pretexte que ce fut; & que neanmoins durant les trois mois & demy qui restoit pour finir l'année mil cinq cens soixante dix-sept, les mêmes Ecus d'or vaudroient encòre cent cinq sous, afin que ceux qui les avoient receus à ce prix eussent du temps pour s'en défaire. Ce Reglement parut si juste, que l'on s'y soumit dans toutes les Provinces, sans murmurer: & ce fut là la seule fois que les Calvinistes & les Politiques approuverent un expedient que les Catholiques zelés avoient inventé.

L'autorité de Matignon, ou pour mieux dire, son industrie, fut assez grande pour faire recevoir dans la Guyenne l'Edit de Septembre; mais le credit de Damville dans le Languedoc ne s'étendoit pas jusques-là. Il n'en avoit plus parmy les Calvinistes, depuis qu'il avoit rompu le Traité d'Alliance avec eux; & d'ailleurs, la Ville & le Parlement de Thoulouse, depuis qu'ils avoient combattu quatre jours entiers pour se défendre des Calvinistes, avoient conceu tant d'aversion pour eux, qu'ils ne pouvoient souffrir l'Edit de Septembre, par la seule raison qu'il n'étoit pas fait pour les exterminer entierement. Le Parlement ne l'avoit enregistré que par force; & il jugeoit toutes les fois qu'il le pouvoit avec impunité. Les plaintes en retentissoient de tous côtez; & comme il n'y avoit point alors de gens moins endurans que les Calvinistes, on voyoit tous les jours à la Cour des Dépurez avec des Requestes à la main, sur les dommaiges receus par ceux de la nouvelle Religion. Si on

1576.

faisoit justice, l'Edit ne dureroit pas long-temps; & si on la faisoit, il étoit à craindre que les Catholiques zelés, que l'on pretendoit abaisser sans bruit, n'en prissent un pretexte plausible pour se soulever. Cette affaire étoit si delicate, que la Cour n'osoit s'en mêler directement, de crainte d'être obligée dans la suite à prendre parti, & à retomber dans la faute que le President de Thou luy avoit reprochée. Il faisoit donc trouver un homme qui eût assez d'habileté, d'experience & d'autorité sur les Politiques & sur les Calvinistes, pour disposer les uns & les autres à se rendre justice pour ce qui regardoit le passé, & à vivre en bonne intelligence pour l'avenir; & il n'y en avoit qu'un, car tous les autres sur lesquels on pouvoit jeter les yeux portoient leur exclusion avec eux; puisque s'ils étoient Politiques, les Calvinistes en recevoient de l'ombrage; & s'ils étoient Calvinistes, ils ne feroient point agreables aux Catholiques.

C'étoit Jean de Monluc, Evêque de Valence, & la Reine mere, qui ayant plus d'esprit que les autres personnes de la Cour, connoissoit mieux qu'elles ce qu'il valoit, le proposa dans le Conseil. Il fut universellement agréé; mais il n'étoit pas aisé de luy faire accepter une si difficile Commission. Il s'étoit signalé en douze Ambassades, & jamais Ministre n'avoit encore porté plus haut, ny plus heureusement que luy dans les Païs Etrangers, les interêts de sa Patrie. Henry trois luy étoit redevable de son Election à la Royauté de Pologne; mais il n'en avoit point eu de reconnoissance. Car non seulement l'Evêque de

Valence n'avoit obtenu ny les gratifications en argent content, ny les riches Benefices, ny le Chapeau de Cardinal qui luy avoient esté promis; mais de plus, il n'avoit touché que dix mille écus pour faire réussir la negociation de Pologne: & une si petite somme n'ayant pas suffi pour déconcerter les intrigues de la Maison d'Autriche, de la Couronne de Suede, & du Grand Duc de Moscovie; Monluc avoit esté contraint d'emprunter tout l'argent qu'il avoit pû trouver sur son credit dans les bourses de ses Amis.

La raison vouloit que Henry le dégageât preférentement à toute autre chose. Cependant Sa Majesté n'avoit pas eu plus d'égard à ses sollicitations, que s'il ne luy eust jamais rendu de service. On luy avoit à la verité donné des assignations au défaut de l'argent content, dont le Trésor Royal se trouvoit toujours vuide; mais ou ces assignations avoient esté mauvaises, ou quand elles s'étoient trouvées bonnes, les Mignons avoient eu le credit de les faire changer, en les détournant à leur profit. Ainsi l'Evêque de Valence auroit souffert toute sa vie la persécution de ses Creanciers, si la Reine mere n'eût pris occasion de la nécessité que la Cour avoit de luy, pour faire souvenir le Roy des services qu'il luy avoit rendus, & pour représenter qu'il n'y avoit pas d'apparence de l'employer encore une fois, si on ne l'acquittoit de ses dettes en tout, ou du moins en partie. La considération du pressant besoin l'emporta sur celles de la reconnoissance, & d'O Trésorier de l'Epargne eut ordre d'appaiser les plus fâcheux Creanciers de Mon-

1576.

luc, & de luy payer de plus quinze cens écus. Monluc partit avec cela aussi disposé à servir la Cour, que s'il en eust receu toutes les gratifications qu'il avoit méritées. Il se trouva à l'ouverture des Etats du Languedoc convoquez à Beziers, & il y negocia avec une habileté qui n'avoit pas esté moins surprenante que celle qu'il avoit témoigné en Pologne, si elle eût paru sur un Theatre aussi éclatant.

Les Etats étoient diviséz en trois factions, & Monluc en avoit esté informé avant que de partir de la Cour; mais on ne luy avoit pas dit que ces trois Factions dépendoient de trois personnes, & il s'en aperçut dès la premiere Conférence qu'il eut avec eux. Damville agissoit seul pour les Politiques: Les Calvinistes avoient remis leurs interêts à la Terride, & les Catholiques se rapportoient des leurs au President du Renty. Ils avoient tous trois une ancienne liaison avec Monluc; & quoiqu'ils le creussent dévouié à la Reine mere, ils ne pouvoient s'imaginer qu'il la servît à leur préjudice, puisque la plus constante politique de cette Princesse avoit esté de tenir tellement balancées les affaires du Royaume, que les Rois ses Fils ne peussent se passer d'Elle; & que comme elle avoit obtenu par la derniere Paix ce qu'elle pretendoit, elle n'avoit garde de hazarder son credit en la violant. Ils concluoiient delà que Monluc ne leur seroit pas contraire; & cette présupposition ayant rétably l'ancienne familiarité qu'il y avoit entre eux, Monluc en prit occasion de remonter particulièrement à Damville, qu'il avoit offensé le premier les Calvinistes, en les abandonnant; & que la bienfiance

exigeoit de luy qu'il fit les avances pour se reconcilier avec eux, en obligeant les Catholiques de la Province à reparer les dommages qu'ils leur avoient causez depuis la Paix, & à convenir avec eux du juste temperamment qui seroit gardé à l'avenir de part & d'autre, afin que la diversité de Religion n'empêchât pas les Languedociens de vivre désormais en freres: Que le Gouvernement du Languedoc étoit à la verité le plus considerable de France, & que celuy qui en étoit pourveu passoit dans l'estime des Etrangers pour la seconde Personne de l'Etat, en ce qui regardoit la puissance: mais que cela n'étoit vray que durant la Paix, parce que pour l'entretenir dans la Province, il falloit conserver une espece d'égalité entre les Catholiques & les Calvinistes, qui cesseroit aussi-tôt que les armes auroient esté reprises: Que Damville pour en demeurer d'accord, n'avoit qu'à consulter sa propre experience, puisqu'il n'avoit esté tout-à-fait Gouverneur de la Province, que pendant qu'il y avoit formé un tiers Parti; & que dés le moment qu'il s'étoit accommodé avec la Cour, on luy avoit donné en la personne du Maréchal de Bellegarde un Compagnon, qui avoit d'abord partagé son autorité, & qui l'auroit infailliblement attirée toute entiere, si la guerre eût esté plus longue: Que presentement que les affaires avoient changé, Damville ne se seroit pas bien conseillé de rompre avec la Cour, mais qu'en vivant bien avec elle, il suivroit son veritable interêt, en la convainquant que pour la satisfaire il ne s'étoit pas mis si mal avec les Calvinistes, qu'il ne luy fût aisé de rentrer



1576.

dans leurs bonnes graces toutes les fois qu'il le jugeroit à propos.

Damville ne pouvoit disconvenir ny de la verité, ny de la force des raisons de Monluc; mais il avoit une apprehension dont il étoit bien difficile de le guerir. Le Parlement de Thoulouse avoit la principale autorité sur les Catholiques de la Province; & si l'on se fût ingeré sans luy de les obliger à satisfaire les Calvinistes; ils ne l'auroient pas fait; ou du moins s'ils eussent feint d'obeïr, ils n'auroient pas manqué d'apporter des difficultez, & même de faire naître des Procés sur la qualité & la quantité des restitutions. Ces Procés eussent infailliblement esté portez par appel au Parlement de Thoulouse, qui dans la disposition où il se trouvoit alors, n'auroit pas manqué de prononcer contre les Calvinistes. Damville ne le cela pas à Monluc, qui luy fit confidence à son tour du credit qu'il avoit sur la pluspart des Presidens & des Conseillers de cette Compagnie. Il protesta de plus, qu'il avoit déjà prévu ce qui faisoit presentement de la peine à Damville, & qu'il ne se mêloit de rétablir la tranquillité dans le Languedoc, qu'après avoir passé par Thoulouse, & conféré en particulier avec chacun des Amis qu'il avoit dans le Parlement de cette Ville: Qu'il leur avoit représenté que ce seroit en vain qu'il travailleroit pour le bien public, s'il n'étoit assuré qu'ils seconderoient son travail, en executant de bonne foy les Articles dont on conviendrait à Beziers, & que tous ses Amis luy avoient donné parole de prendre ces Articles pour regle des Arrests qu'ils prononceroient à l'avenir. Ainsi Damville n'ayant plus

d'excuse, donna son blanc signé à Monluc, qui s'adressa immédiatement après à la Terride. Il luy prouva invinciblement, qu'encore que les Calvinistes fussent plus forts dans le Languedoc que dans aucune autre Province du Royaume, ils ne l'étoient pourtant pas tellement qu'ils n'y fussent opprimez, supposé que les Politiques & les Catholiques zelés s'unissent sincèrement contre eux: Que la Cour de France pouvoit bien former cette union; mais qu'elle ne pouvoit l'entretenir, ny la rendre durable, à cause de l'argent qui luy manquoit, & luy manqueroit toujours, tant que Henry trois regneroit: mais que cet argent pouvoit être suppléé par une Puissance Etrangere d'autant plus redoutable aux Calvinistes, qu'ils s'en désoient moins: Que la Cour de Rome étoit leur capitale Ennemie, & qu'ils n'avoient pas lieu d'en être surpris, puisque leur Religion dès le berceau s'étoit déclarée contre elle, & l'avoit persécutée autant qu'elle l'avoit pû: Que cette Cour n'avoit que médiocrement assisté Charles neuf & Henry trois, dans l'extrême besoin qu'ils avoient eu d'elle; parce qu'elle n'avoit regardé jusqu'à présent les guerres Civiles de France, que comme des affaires Etrangères, qui ne la touchoient que pour le Spirituel; mais que présentement que le Temporel s'y trouvoit mêlé, & qu'elle couroit risque non seulement que la Monarchie Françoisé se détachât de sa Communion; mais encore que le Comtat d'Avignon changeât de Maître; elle n'épargneroit rien pour se le conserver, & elle fourniroit aux Politiques & aux Catholiques zelés du Languedoc, plus d'or & d'argent qu'il ne leur en fau-

1576.

droit pour rester seuls dans la Province: Que le Comtat n'avoit souffert les incommoditez de la guerre; que durant les six semaines que le Baron des Adrets y avoit porté le fer & le feu, & que depuis les François des deux Partis l'avoient également respecté; mais qu'apresent les affaires venoient de changer de face: Que le Prince d'Orange pour garentir sa vie des armes & des embûches des Espagnols, avoit fait révolter les Provinces de Hollande & de Zelande, & s'étoit rendu Calviniste avec elle: Que pour les convaincre qu'il agissoit sincerement, & qu'il étoit luy-même persuadé de la nouvelle Doctrine qui leur faisoit enseigner; il avoit pris le soin d'envoyer dans sa Principauté des Ministres, qui l'avoient presque toute renduë Calviniste: Que quand ils auroient achevé, ce petit Pais étoit si proche du Comtat, que quelque soin que prissent les Legats d'Avignon, il leur seroit impossible d'empêcher que l'Herésie n'y penetrât, & de le conserver après que les Heretiques y seroient devenus les plus forts: Que c'étoit ce que la Cour de Rome apprehendoit le plus; & que si le Parti Calviniste pretendoit le mettre hors d'état de luy nuire, falloit qu'il observât la Paix; puisque si le Pape étoit assez fort pour tourner de son côté les deux Partis des Catholiques quand elle feroit rompuë, il ne l'étoit point assez pour disposer le Roy à faire la guerre, tant qu'il dépendroit de Sa Majesté de vivre en Paix.

La Terrible ne disconvint pas du raisonnement de Monluc; mais il luy representa que le plus grand inconvenient à l'exécution de la Paix ne venoit pas des

des Calvinistes du Languedoc ; mais de ceux de la Rochelle , qui l'avoient violée avec plus de scandale que les autres Calvinistes François : Qu'aussi-tôt qu'elle avoit esté concludë , les quatre mille cinq cens hommes que les Rochelois entretenoient s'étoient soulevez , & avoient exigé qu'on les payât des montres qui leur étoient deuës : Que le Conseil de Ville avoit demandé quelque-temps pour les satisfaire , & que les Soldats ne l'avoient accordé qu'à condition qu'on les laisseroit cependant vivre à discretion sur les Terres des Catholiques d'Aunis & de Xaintonge : Que c'étoit là la principale contravention au dernier Traité de Paix , & qu'il s'agissoit de la reparer , puisque les Calvinistes du Languedoc n'avoient garde de s'accommoder sans y comprendre les Rochelois. Cette nouvelle difficulté embarrassa quelque-temps Monluc ; mais enfin , il la surmonta par le moyen de la Popeliniere son ancien Amy. Il le convainquit , & luy persuada ensuite de convaincre les Rochelois : Qu'à la verité la dépense qu'ils feroient , en réparant les dommages que leurs Soldats avoient causez dans l'Aunis & dans la Xaintonge étoit tres-grande , mais qu'elle n'approchoit point de la perte qu'ils feroient par la cessation de leur Commerce : Que leurs affaires n'étoient plus dans le même état qu'elles avoient esté depuis l'année mil cinq cens soixante-six qu'ils s'étoient mis en pleine liberté : Qu'alors Brouage n'étoit point encore bâty , & qu'il n'y avoit pas de Vaisseaux dans les Isles de Rhé & d'Oleron , dans Royan & dans Olonne ; & qu'ainsi rien ne les avoit empêchez de porter toutes les mar-

1576.

chandises de la France dans les Païs Etrangers, ny d'en rapporter celles qui avoient le plus de debit en France: Qu'ils avoient acquis par cette voye d'immenses richesses en tres-peu de temps, & que leur Ville étoit la plus considerable du Royaume pour le trafic; mais que les guerres Civiles, & sur tout la derniere, avoient convaincu la Cour de la necessité d'entretenir un grand nombre de Vaisseaux sur les côtes de la Mer Oceane: Que Lansac en avoit un bon nombre dans Broüage, & que les Ports de Royan & d'Olonne n'en manquoient pas non plus: Que si la guerre recommençoit, ces Vaisseaux bloqueroient si bien le Port de la Rochelle, qu'il n'y entreroit & n'en sortiroit rien sans leur permission, & qu'alors les Rochelois perdroient plus en six mois, que ne monteroit la somme à laquelle ils pourroient être taxez pour le dédommagement des Catholiques.

La Popeliniere s'acquitta avec succès de la Commission que Monluc luy avoit confiée, & la Terrible voyant cet obstacle levé, & les Rochelois resolu de se cortiser pour la satisfaction de leurs voisins Catholiques, consentit aussi à l'accommodement. Il ne restoit plus que du Renty, qui ayant beaucoup perdu en son particulier dans la derniere guerre, étoit des plus échauffez à vouloir qu'elle recommençât, & durât jusqu'à ce que les Calvinistes fussent entièrement exterminés, sur l'esperance qu'il y gagneroit assez pour se dédommager de ses pertes: Mais Monluc le ramena, après l'avoir rendu capable de concevoir que cette guerre qu'il desiroit avec tant d'ardeur, seroit plus funeste sans comparaison aux Ca-



tholiques zelés, qu'aux Politiques & aux Calvinistes, parce qu'il arriveroit que les Calvinistes auroient le dessus, ou qu'ils seroient tout-à-fait accablez. S'ils avoient le dessus, les Catholiques zelés seroient leur premiere victime; & comme ils n'avoient pas oublié le cruel traitement qu'ils avoient reçu dans Thoulouse; & dans tous les lieux de la Province, où l'autorité du Parlement avoit esté assez respectée pour leur faire du mal; ils y porteroient d'abord leurs armes; & signaleroient leur vengeance. Si les Calvinistes étoient exterminés, il ne resteroit plus dans le Languedoc que les Politiques & les Catholiques zelés, qui bien loin de poser les armes, & de vivre en Paix comme l'on s'imaginoit, recommenceroient entre eux une guerre plus sanglante que n'auroit esté la precedente: Que la Cour avoit assez fait de démarches pour convaincre les moins credules, qu'elle haïssoit pour le moins autant les Catholiques zelés que les Calvinistes, & qu'elle ne seroit pas moins ravie de s'en defaire à la premiere occasion qui s'en offriroit: Que dans cette unique veüe elle avoit tendu les bras à Damville, sur la premiere demonstration qu'il avoit faite de vouloir bien s'accommoder avec elle; & que si ce Gouverneur de la Province eût pour rentrer dans le devoir exigé des conditions beaucoup plus avantageuses que celles dont il s'étoit contenté, elles luy auroient esté infailliblement accordées: Que la Reine mere, de qui la prévoyance s'étendoit beaucoup au-delà de celle du Conseil d'Etat, s'étoit attenduë que la trop grande animosité des Catholiques zelés contre les Calvinistes, ne leur

1576.

donneroit point de repos, jusqu'à ce qu'ils en eussent nettoyé la Province, & qu'en ce cas Sa Majesté avoit crû qu'il étoit absolument nécessaire de gagner Damville : Que l'inimitié irreconciliable des Maisons de Lorraine & de Montmorency étoit connuë de tout le monde, & qu'il suffisoit aux Catholiques zelés d'avoir jeté les yeux sur le Duc de Guise pour les rendre ennemis de Damville : Que son intérêt particulier étoit mêlé en ce point avec celui de sa Maison, puisque le Parlement de Thoulouse, presque tous composé de Catholiques zelés, donnoit peu d'Arrests qui ne choquassent directement ou indirectement l'autorité du même Damville : Que la seule considération des Calvinistes, qui n'eussent pas souffert qu'il augmentât son pouvoir, en détruisant un des trois Partis de la Province, l'avoit jusques-là retenu ; mais qu'on ne les auroit pas plutôt opprimés, que la Cour luy commanderoit d'attaquer les Catholiques zelés, & luy enverroient tant de Troupes pour en venir à bout, qu'il en auroit assez pour purger le Parlement de Thoulouse, des Presidens & des Conseillers qui ne luy étoient pas dévoués, & pour rétablir ensuite dans le reste de la Province son autorité avec celle du Roy.

Après ces negociations particulieres, Monluc ne trouva presque plus d'obstacles à réussir dans la generale. Il ne s'employa durant son séjour dans Beziers qu'à régler ce qui seroit payé de part & d'autre pour les reparations, & qu'à reconcilier les Gentilshommes, que la diversité des Partis avoit engagés à ravager les Terres les uns des autres, quoiqu'ils

fussent voisins. L'accommodement general n'auroit pas suffi pour terminer leurs querelles; & ils n'eussent pas laissé de se battre en duel, si on n'eût pris une connoissance particuliere de leurs differens, & si on ne les eût ensuite disposez à s'embrasser. Ce fut là la principale application de Monluc, tant que dura l'Assemblée de Beziers. Elle se termina à la satisfaction de tout le monde, & le Roy en receut une joye qu'il ne pût s'empêcher de témoigner, quoiqu'il excellât d'ailleurs en l'art de dissimuler, & qu'il prévît assez le dommage qu'il en recevroient. Mais Sa Majesté n'en fut ny plus reconnoissante ny plus liberale à l'égard de Monluc. Les Catholiques zelés, les Politiques, & les Calvinistes s'étoient également imaginez, que pour le récompenser du grand service qu'il venoit de rendre, on le rappelleroit à la Cour, & on le rétablirait dans le Conseil d'Etat, où il avoit eu si bonne part durant le regne de Charles neuf. Mais le Roy ne fit ny l'un ny l'autre; & l'on n'en sçauoit deviner d'autres raisons, sinon que Sa Majesté craignit de choquer trop ouvertement la Maison de Guise, Ennemie déclarée de Monluc, à cause qu'elle le croyoit Calviniste\*, & qu'il avoit toujourns esté dans des interêts contraires aux siens, ou que les Conseillers d'Etat, qui connoissoient le genie de Monluc beaucoup au dessus du leur, employèrent tout leur credit pour empêcher qu'il ne rentrât dans le Conseil, parce qu'ils prévoyoiient assez que leurs avis n'y feroient pas si considerez que les siens, & qu'on luy attribuerait uniquement tout ce qui y auroit esté résolu de meilleur. Quoiqu'il en soit, il ne receut de la

\* Balagny  
son fils pre-  
tendoit être  
legi.ime.

1576.

Gour que des complimens pour l'heureuse conelusion de l'Assemblée de Beziers, & ses affaires domestiques n'en allerent pas mieux. Il ne laissa pas neammoins de continuer ne qu'il avoit commencé; & comme on ce pouvoit douter que si la Paix qu'il venoit d'affermir se rompoit, le Languedoc en feroit naître la cause, & qu'il dépendoit presque entièrement du Parlement de la Province de la tenir en repos; il alla demeurer à Thoulouse, pour veiller de plus près sur ce qui s'y passeroit; & il y mourut l'année suivante mil cinq cens soixante dix neuf, avec plus de tranquillité qu'il n'avoit vécu depuis qu'il étoit fort de l'Ordre de Saint Dominique.

La Reine mere s'étoit bien apperceuë que la Paix diminueroit son credit; & neammoins, non seulement elle ne s'y étoit point opposée; mais encore elle avoit engagé Monluc à ne rien épargner pour la conclure. Ceux qui luy étoient affectionnez en trouvoient la cause, dans le desir qu'ils luy imputoient de vouloir mourir en repos, après avoir passé toute sa vie dans le tumulte; mais ses Ennemis croyoient qu'elle avoit bien préveu, que tout ce qu'elle pourroit faire au préjudice de la Paix, ne seroit pas si caché que le Roy n'en fût tôt ou tard averty, & que ce Prince, de qui l'affection pour sa mere étoit déjà beaucoup refroidie, acheveroit de perdre ce qui luy en restoit, lorsqu'il apprendroit qu'elle traversoit l'exécution du plus violent de ses desirs. Cependant il n'étoit pas plus libre à l'esprit de la Reine mere de demeurer sans action, qu'au Soleil de s'arrêter; & soit qu'elle jugeât l'humeur de ses deux fils trop incompatible,



pour leur permettre de demeurer long-temps ensemble, ou qu'elle ne pût souffrir que le Cadet luy reprochât d'avoir moins fait pour luy que pour l'Aîné: Par la même raison qu'elle avoit procuré à Henry trois la Couronne de Pologne, elle se proposa d'élever le Duc d'Anjou à la Souveraineté des Pais-bas, & elle n'y auroit pas moins réüssi, si le Duc d'Anjou n'eût apporté le plus grand obstacle à son propre honneur.

Pour l'intelligence de ce qui suit, il est nécessaire de présupposer que Philippe second, Roy d'Espagne, entreprit immédiatement après la Paix du Casteau-Cambresis, de multiplier les Evêchez des Pais-bas, & que les Flamans s'y opposèrent, sous pretexte que l'on contrevenoit à leurs Privileges. Il étoit constant que dans leurs Assemblées, où il n'y avoit eu jusques-là que quatre Evêques, Philippe second n'étoit assuré que de quatre voix; au lieu qu'en faisant créer dix-huit nouveaux Evêchez, auxquels il presenteroit, ce feroit autant de personnes dévouées à ses interêts, qui opineroient en sa faveur. Ce desordre devint d'autant plus grand, que les Pais-bas n'étoient alors gouvernez que par une Femme; & les plus échauffez des Séditieux pour faire plus de dépit aux Espagnols qu'ils accusoient de tyrannie, se firent Calvinistes. Philippe en imputa la faute aux trois Principaux Seigneurs de Flandres, qui étoient les Comtes d'Egmont & de Horne, & le Prince d'Orange. La Duchesse de Parme fut déposée, & le Duc d'Alve luy succeda. Il se saisit des Comtes d'Egmont & de Horne, & il leur fit couper les têtes: mais le Prince d'Orange esquiva, & se refugia en Allemagne, où



1576.

il leva successivement deux puissantes armées , & les mena luy-même en Flandres contre les Espagnols; le Duc d'Alve fut pourtant si halerte, ou si heureux, qu'il dissipâ ses armées ; & le Prince d'Orange après avoir emprunté de l'argent de tous ceux qui avoient voulu luy en prêter , pour survenir à une si prodigieuse dépense, auroit esté pris par ses propres Soldats, & vendu au Duc d'Alve , s'il ne les eût appaizés , en leur abandonnant sa vaisselle d'argent & ses bijoux.

Il ny avoit pas de sûreté pour luy de se retirer en Allemagne , où la Maison d'Autriche tenoit l'Empire ; & s'il passoit en France , il perdrait les grands biens qu'il possédoit dans les Pais-bas. Il auroit pourtant esté réduit à faire l'un ou l'autre , si la fortune ne luy eût présenté un asyle dans le temps qu'il l'attendoit le moins. Quatre-vingts Hollandois Calvinistes qui s'étoient refugiez en Angleterre , obtinrent de la Reine Elisabeth un Vaisseau , qui leur donna moyen de surprendre l'importante Place de la Brille , & de faire revolter ensuite les Provinces de Hollande & de Zelande. Le Prince d'Orange y courut , & sa qualité de Gouverneur luy acquit d'abord la principale autorité dans cette naissante Republique. Il n'osa pas neanmoins s'en faire reconnoître pour Souverain ; parce qu'il prévint qu'il auroit à supporter long temps la guerre contre le Roy d'Espagne , & que si les Hollandois & les Zelandois jouissoient d'une entiere liberté , ils contribueroient plus volontiers pour les frais de la guerre , que s'ils changeoient seulement de Maître. Il leur persuada dans cette veüe d'établir chez eux un Gouvernement qui approchât plus de  
la

la démocratie populaire, que des autres Polices, & il voulut que chaque Ville en particulier conservât sa Souveraineté. Il pensa en même-temps à les rendre irreconciliables avec le Roy d'Espagne; & parce qu'il prévoyoit d'un côté que si elles demeuroient Catholiques, il ne les pourroit empêcher de se raccommo-der avec leur ancien Maître: & d'un autre côté, qu'entre les nouvelles Sectes, il n'y en avoit point qui luy fût plus contraire que celle de Calvin; il fit ensorte qu'elles la receurent; & pour leur en montrer l'exemple, il la professa le premier.

Après qu'il se fut mis à couvert de ses Ennemis, par les deux voyes que l'on vient de marquer, il travailla à les chasser des autres quinze Provinces des Païs-bas, & il fut assez habile pour y procurer un soulèvement General. Jean d'Autriche, frere naturel du Roy Philippe second, qui Gouvernoit alors les Païs-bas pour l'Espagne, perdit toute son autorité; & le Prince d'Orange voyant bien que les quinze Provinces nouvellement soulevées, ne le reconnoistroient pas pour Chef, à cause qu'il avoit changé de Religion, & qu'elles vouloient demeurer Catholiques; leur proposa l'Archiduc Mathias, troisiéme fils de l'Empereur Maximilien second; dans la veüe que les Flamans obeïroient plus volontiers à un Prince descendant de Marie de Bourgogne, qu'à d'autres, & que ce Prince n'ayant pour appuy dans le Païs que le Prince d'Orange, & n'y pouvant subsister que par luy, se contenteroit des apparences de la Souveraineté, & luy en laisseroit le solide.

Cette conjecture ne fut pas vaine, & l'Archiduc

1576.

irrité contre les Espagnols, de ce qu'ils ne luy donnoient pas autant de pension qu'à ses autres freres; & flatté par l'esperance de devenir ce qu'avoient esté les derniers Ducs de Bourgogne, se déroba dans la Cour Imperiale, & passa en Flandres, où il fut reçu avec applaudissement. Il reconnut bien-tôt par sa propre experience qu'il s'étoit trompé, & que le Prince d'Orange ne l'avoit appelé que pour gouverner sous son Nom: Mais comme il n'y avoit plus pour luy de retour auprès de l'Empereur son pere, puisqu'il l'avoit irrité, & que d'ailleurs l'Espagne ne luy pardonneroit jamais, il s'accommoda à sa fortune presente, & il souffrit que le Prince d'Orange réglât seul toutes les affaires d'importance, pendant qu'il passoit le temps à la Chasse, aux Tournoy, aux Courtes de bagues, & aux Festins.

L'autorité du Prince d'Orange sur les dix-sept Provinces ne fut pourtant pas de longue durée. Les Seigneurs de Croy, d'Arenberg, de Mansfeld, & de Bossu, de qui les Maisons ne cedoient point à celle de Nassau, dont le Prince d'Orange étoit sorti, ne voulurent pas dépendre de luy; & pour communiquer leurs sentimens aux trois Etats des Provinces restées Catholiques, ils leur representèrent qu'ils avoient commis une si grande faute, en appelant l'Archiduc Mathias, que s'ils ne la reparoient promptement, ils retomberoient sous le joug qu'ils avoient prétendu éviter: Que les Branches de la Maison d'Autriche en Espagne & en Allemagne vivoient dans une tres-étroite intelligence, & qu'elles y étoient contraintes par le voisinage des Turcs, qui ne manque-

roient pas d'enlever à l'Empereur les Provinces hereditaires, si l'Espagne ne luy fournissoit à point nommé l'argent necessaire pour les conserver, & par la bien-séance qui convieroit la France à recouvrer les Etats dans l'Italie, que l'Empereur Charles-Quint avoit usurpez sur elle, si Maximilien second n'envoyoit assez de Troupes pour les défendre : Qu'il étoit hors de doute que lorsque les Flamans s'étoient soulevez, toute la Maison d'Autriche s'étoit interessée à les ramener en quelque maniere que ce fût sous sa puissance ; & que prévoyant qu'ils deviendroient inexorables, s'ils choisissent un Chef dans une Maison Etrangere, elle avoit employé le reste de son credit dans les Pais-bas, pour faire élire l'Archiduc Matthias : Que ce Prince n'étoit pas si mal avec l'Empereur son pere, & avec le Roy d'Espagne son beau-frere, qu'il le témoignoît ; & que quand son aversion seroit extrême, il y avoit un moyen infaillible pour le rengager par ses interêts particuliers dans ceux de Sa Maison : Que le Roy d'Espagne n'avoit point de fils, & que toute sa Famille étoit reduite aux deux Infantes qu'il avoit eues de son troisieme Mariage\* : Que l'aînée devoit heriter de tous ses Etats, & qu'il n'avoit qu'à l'offrir à l'Archiduc Matthias, pour le tirer des Pais-bas avec plus de facilité qu'il n'y étoit allé.

\* Avec Isabelle de France, Fille aînée de Henry second.

Ce raisonnement étoit solide, & les Flamans en demeurèrent si absolument convaincus, qu'ils ne se contenterent pas de presser le Prince d'Orange qu'il renvoyât l'Archiduc ; mais ils luy déclarerent que s'il ne le faisoit, ils se separeroient des Provinces de Hollande & de Zelande. Le Prince d'Orange ne fut gué-

1576.

re moins surpris de ce discours, qu'il l'avoit esté quand ses Soldats Allemans avoient menacé de le lixrer au Duc d'Alve. Il prévoyoit assez qu'il luy seroit impossible de maintenir Mathias; cependant il ne luy pouvoit donner de Successeur qui fut d'humeur à se contenter de l'ombre de la Souveraineté. Il n'y avoit point de Prince dans l'Angleterre, & ceux de l'Allemagne & de l'Italie n'étoient pas capables de donner aux Pais-bas tout le secours dont ils avoient besoin contre l'Espagne. Il ne restoit que la France, & les apparences étoient d'autant plus grandes, que si on luy demandoit le Duc d'Anjou pour gouverner le Pais-bas; elle ne le refuseroit point: Que ce Prince s'ennuyoit de vivre en Paix, & que le Roy son frere seroit ravy de s'en défaire, pourveu que ce fût par les belles voyes. Le seul inconvenient qui s'y trouvoit, consistoit en ce que le genie du Duc d'Anjou étoit tout-à-fait opposé à celui de l'Archiduc Mathias; & que l'un & l'autre ayant esté élevez dans des maximes opposées, ils s'étoient proposez une maniere de vie si dissemblable, qu'elle ne pouvoit l'être davantage. L'Archiduc avoit demeuré jusqu'à l'âge de vingt ans dans l'Allemagne, où les Electeurs, les Princes, les Etats, & les Villes libres partageoient l'autorité Souveraine de l'Empereur; & le Duc d'Anjou n'étoit jamais sorty de France, où le Gouvernement étoit plus absolu que dans aucune autre Monarchie de l'Europe. Son imagination avoit esté si remplie de l'excellence de ce Gouvernement sur tous les autres, qu'il s'étoit accoustumé à l'estimer seul; & il étoit aisé de conclure de



ce principe, que si on luy offroit l'administration des Pais-bas aux mêmes conditions que l'Archiduc Matthias l'avoit acceptée, il la refuseroit nettement, ou il ne l'accepteroit qu'à dessein de la changer, & de la tourner à la mode de celle de France. De plus, le Prince d'Orange étoit assez informé des affaires de France, pour ne pas ignorer que Henry trois avoit une indisposition\* qui l'empêcheroit toujourn d'avoir des enfans, à cause que pour avoir esté negligée dans ses commencemens, elle étoit devenuë incurable; & que par consequent le Duc d'Anjou étoit Successeur, non seulement présomptif, mais encore nécessaire de la Monarchie Françoisë. Si cette Succession étoit ouverte pendant que ce Prince gouverneroit les Pais-bas, il étoit à craindre qu'il ne s'en prévalût pour y établir une autorité absolue, & que les Flamans ne tombassent dans un plus grand danger, que celui qu'ils avoient prétendu éviter en se révoltant, puisque la France étoit plus capable sans comparaison que l'Espagne, de donner atteinte à leurs Privilèges.

1576.

\* Une gonorrhée formée.

Cet inconvenient étoit terrible, & le Prince d'Orange le concevoit dans toute son étendue; mais il étoit encore éloigné, & il s'agissoit de donner presently un Successeur à l'Archiduc Matthias. Ainsi la seule précaution que le Prince d'Orange prit en jettant les yeux sur le Duc d'Anjou, fut de ne le pas rechercher directement, & de se servir de certaines personnes apostées, qui inspirerent à ce Prince le desir de solliciter le Gouvernement des Pais-bas. Ces personnes n'eurent pas beaucoup de difficulté à réus-

1576.

fir, parce que le Duc d'Anjou n'étoit pas mieux dans l'esprit de Henry trois, que Henry trois l'avoit esté dans l'esprit de Charles neuf dans le temps qu'on luy avoit accordé la Couronne de Pologne. Il étoit tout-à-fait mal dans l'esprit des Favoris, & la vie qu'il menoit à la Cour étoit si fâcheuse, qu'il s'en feroit volontiers retiré pour demeurer dans son Appennage, si on luy en eût voulu donner la permission. Il receut donc ceux qui l'invitoient de penser au Gouvernement des Pays-bas avec des transports de joye, qui ne furent diminuez ny par la consideration des Espagnols, ny par le peu de fondement qu'il devoit faire sur l'amitié des Flamans. Il en porta luy-même la nouvelle à la Reine mere, qui n'étant pas prévenue comme luy, raisonna plus juste sur l'affaire dont il étoit question. Elle prévint que si le Duc d'Anjou demeurait plus long-temps en France, il ne s'abstiendrait pas d'y remuer; & que s'il entroit dans la querelle des Pays-bas, il animeroit les Espagnols, non seulement à sa ruine; mais encore à celle du Roy son frere, & de la France. Mais elle n'étoit pas plus Maîtresse du Cadet de ses fils que de l'Aîné: & d'ailleurs si elle eût entrepris de luy dissuader le voyage de Flandres, non seulement elle n'auroit pas réussi; mais encore elle luy eût donné occasion de se plaindre, qu'elle avoit moins d'affection pour luy qu'elle n'en avoit eu pour son frere. Elle se contenta donc de luy dire qu'il ne suffisoit pas pour un Prince de sa qualité, d'être assuré des Provinces de Hollande & de Zelande, & qu'il falloit de plus avoir des intelligences si bien établies dans les autres Provinces des Pays-bas,

& sur tout dans les Valonnes, qu'il ne fût pas contraint de retourner en France, lorsque les Hollandois & les Zelandois se lasseroient de luy. 1576.

La précaution de la Reine mere étoit juste; mais il étoit si difficile à un Prince de la Maison de France, qu'il formât d'étroites liaisons dans les Provinces Catholiques des Pays-bas, qu'aucun ne s'étoit mis en devoir de le faire. Il est vray que ces liaisons avoient autrefois subsisté, tant que la Maison de France avoit possédé les Pays-bas, & qu'elles n'avoient pas même discontinué durant les querelles de Loüis onze & de Charles le Guerrier: Mais depuis que la Maison d'Autriche avoit succédé à celle de Bourgogne, elle avoit profité avec tant d'adresse des guerres presque continuelles entre François premier & Charles Quint, qu'elle avoit rompu toutes les Alliances de la Noblesse Françoisé avec la Valonne, en n'accordant aucune grace aux Gentilshommes ses Sujets qui les contractoient, & leur nuisant par toutes les voyes indirectes dont elle pouvoit s'aviser. Il s'étoit ensuivy delà qu'il n'y avoit non plus de relation entre la Noblesse Françoisé & la Flamande, qu'entre la Noblesse Françoisé & celle des Provinces Chrétiennes dont elle étoit plus éloignée, & qu'il n'y avoit par même d'apparence qu'il y en eût jamais eu: Cependant il n'étoit pas possible de servir le Duc d'Anjou, qu'en la rétablissant. Ce Prince & la Reine mere en étoient également convaincus, & ils jetterent les yeux pour ce sujet sur la Reine de Navarre.

Cette Princesse & son mary vivoient en mauvaise intelligence: L'un & l'autre en expliquoient assez

1576.

ouvertement les motifs, & donnoient lieu de conclure par l'ingenuité de leurs aveus, que la faute venoit presque également des deux côtez. La bienséance ne permettoit pas à la Reine de Navarre de demeurer plus long-temps à la Cour de France, & il luy faloit un pretexte plausible pour s'en éloigner. La Commission de negocier avec les Provinces Valonnes pour le Duc d'Anjou, étoit digne d'elle; & d'ailleurs, rien ne luy manquoit pour en venir à bout. Sa beauté étoit des plus charmantes, & son genie & sa conversation achevoient de gagner les cœurs que sa beauté & son esprit avoient ébranlez. Il ne luy faloit qu'un pretexte pour aller aux Pays-bas, sans donner de l'ombrage à la plus défiante des Nations, qui est l'Espagnolle; & la Reine de Navarre feignit d'avoir des incommoditez, pour le soulagement desquelles les Medecins luy ordonnerent d'aller aux eaux de Spa. Elle trouva là, ou elle vit par le chemin les principaux Seigneurs Valons, elle conféra avec chacun d'eux en particulier; elle les convainquit qu'ils ne pourroient se garentir long-temps du joug de l'Espagne, sans être assurez de la protection de la France; elle les fit souvenir de la longue felicité dont ils avoient jöüy sous la domination des quatre derniers Ducs de Bourgogne; & elle leur en promit une semblable sous le Duc d'Anjou, s'ils avoient le courage de le choisir pour Chef, & la fermeté de se le conserver.

On ne parle point icy des autres particularitez d'une affaire si delicate, parce que la Reine de Navarre les a décrites dans le premier Livre de ses Mémoires.



moires, d'une maniere qui n'étoit pas imitable, & qui descend beaucoup plus dans le détail, qu'il n'est permis à un Historien de Henry trois. On se contente de remarquer icy ce qu'elle a oublié, & de dire que les Seigneurs Vallons qu'elle avoit gagez, préférèrent de sorte l'Assemblée des Etats Generaux des Pays bas, qu'ils y firent ordonner que l'on députeroit vers le Duc d'Anjou, pour l'engager à les secourir. Ce Duc qui ne demandoit pas mieux convint bien-tôt d'un Traité, dont les principaux Articles furent : Qu'il meneroit aux Pays-bas deux mille Lances & huit mille hommes de pied, pour en aider les Peuples à conserver leurs Privileges; & que ces Troupes seroient entretenues durant trois mois aux dépens de celui qui les meneroit : Que si les Flamans en avoient besoin plus long-temps, ils contribueroient à la dépense: Que le Duc d'Anjou ne seroit alors obligé qu'à la subsistance de trois mille de ses Soldats, & que les dix-sept Provinces se chargeroient du reste: Que l'on mettroit entre les mains de ce Prince aussitôt qu'il seroit arrivé sur les Frontieres de Picardie, les villes de Landrecies & du Quesnoy pour Places de sûreté: Que si les Peuples prenoient la résolution de secouer entièrement le joug des Espagnols, & de se donner un nouveau Maître, ils jetteroient les yeux sur le Duc d'Anjou; & s'ils ne passaient point à cette extrémité, ils le rembourseroient exactement des frais qu'il auroit faits à leur occasion, & ils ne retireroient de luy les Places de sûreté que l'on vient de nommer, qu'après l'avoir entièrement satisfait.

Le Duc d'Anjou leva les Troupes qu'il avoit pro-

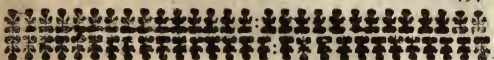
M. m.



1576.

mises avec une promptitude qui surprit Moncada  
 Ambassadeur d'Espagne en France. Ce Ministre s'en  
 plaignit inutilement au Roy, puisque Sa Majesté té-  
 moigna bien que son Frere s'étoit engagé sans sa  
 participation; mais elle en demeura là, & elle ne fit  
 pas pour le retenir tout ce que les Espagnols souhai-  
 toient. Il est vray que la chose n'étoit pas tout-à-fait  
 en son pouvoir, & ceux qui avoient le plus de part  
 dans les intrigues d'alors, étoient convaincus que si  
 Henry trois eût employé toute sa puissance pour ar-  
 rêter son frere, il n'auroit pû en venir à bout sans ex-  
 citer dans son Royaume une guerre plus dangereuse  
 que celle qu'il venoit de terminer contre toute appa-  
 rence, par les intrigues de Monluc. Cependant, les  
 Espagnols luy en sçurent aussi mauvais gré, que s'il  
 eût esté tout-à-fait absolu, & qu'il n'eût tenu qu'à  
 parler pour se faire obeïr; tant il est vray que les per-  
 sonnes les plus raffinées ne jugent jamais d'autrui  
 avec toute l'équité nécessaire, quand il y va de leur  
 intérêt de le condamner.





# A R G U M E N T

D U

## QVATRIEME LIVRE

**L**A Reine mere informée de la resolution des Flamans de seconuer le joug de l'Espagne, se propose de leur donner le Duc d'Anjou pour Souverain. Elle envoie dans les Pais-bas la Reine de Navarre sa Fille, qui sous pretexte d'aller aux eaux de Spa, visite les principaux Seigneurs des Provinces Valonnes, & les engage dans les interêts du Duc d'Anjou. Les Flamans ensuite de cette intrigue traittent avec luy, & il leur mene une armée de dix mille hommes, qui pousse d'abord les Espagnols avec beaucoup de vigueur; mais au bout de trois mois les Volontaires qui en faisoient les deux tiers se retirent, & la rendent méprisabte, en la reduisant à trois mille Soldats. Les Flamans en prennent occasion de refuser au Duc d'Anjou les Places de sûreté qu'ils luy avoient promises; & il retourne mécontent en France. Jean d'Autriche meurt après avoir gagné la Bataille de Gemblours. On soupçonne que c'est de poison, & l'on en rapporte icy les conjectures. Quelus, Maugiron, & Livarot se battent en duel contre Entraguet, Riberac, & Schomberg; & le seul Entraguet sort du combat sans être ny mort ny blessé. Les Calvinistes obtiennent l'Edit de Septembre, & l'obser-

M m ij

*rent mal. Bellegarde se promet de les ranger à la raison, par le credit qu'il a sur eux ; & n'en vient pas à bout. Il consent de changer son Gouvernement de Saluces contre la Lieutenance Generale de Languedoc ; & la Cour l'employe pour disposer Damville à se défaire du Gouvernement de cette Province, si on luy donne premierement la Propriété ; & en second lieu, la Souveraineté du Marquisat de Saluces : mais Damville refuse l'une & l'autre. Le Duc d'Anjou aspire aux Noces de la Reine d'Angleterre, qui l'attire à Londres ; l'y amuse, & le renvoye sans rien conclure. Montforeau assassine Bussy d'Amboise, pour des faits que l'on examine icy.*





# HISTOIRE DE HENRY TROIS.

## LIVRE QUATRIEME.

• *Il l'on voit la premiere expedition du Duc d'Anjou dans les Païs-bas ; son voyage en Angleterre ; la Bataille de Gemblours ; ce qu'il y a de vraisemblable dans la mort de Jean d'Autriche ; & ce qui est arrivé de plus remarquable en France à la fin de l'année mil cinq cens soixante dix-huit, & durant presque toute celle de mil cinq cens soixante dix-neuf.*



L y a lieu de douter si le voyage de Marguerite de France, Reine de Na-  
varre, aux eaux de Spa, fut avanta-  
geux ou nuisible aux Flamans ; puis-  
que si d'un côté cette Princesse, en  
attirant les principaux Seigneurs des

Provinces Valonnes dans les interêts du Duc d'An-  
jou son Frere, les empêcha de se reconcilier avec les

1577.

Espagnols, quoique le Traité en fût déjà fort avancé : Elle fut d'un autre côté l'occasion de deux pertes irreparables, que les Pays-bas firent immédiatement après. Philippe Roy d'Espagne y avoit envoyé Jean d'Autriche son Frere naturel, sur la présupposition que ce Prince, qui tout jeune qu'il étoit, avoit gagné quatre Batailles en Espagne contre les Mores de Grenade, & une cinquième à Lepanthe contre les Turcs, ramèneroit à l'obeïssance les Flamans par sa valeur, s'ils résistoient aux charmes de sa conversation la plus enjouée, & la plus agreable qui fut jamais. Mais, comme Sa Majesté Catholique s'étoit trompée dans l'opinion qu'elle avoit eue de surmonter la rebellion des Pays-bas, sans y aller en personne, Elle prit aussi mal ses mesures, en leur envoyant son Frere, qui les auroit à la verité rangez dans le devoir, s'il les eût trouvez dans la même disposition où ils avoient esté sous le Gouvernement du Duc d'Alves ; mais ce Prince n'en étoit plus capable, presentement que la conjoncture avoit tout-à-fait changé : car il ne s'agissoit plus, comme alors, de dissiper quatre ou cinq cens Mécontents, & d'empêcher les Bourgeois de quelques Villes d'assister aux Presches de quelques Ministres envoyez de Genève. Toutes les Provinces étoient maintenant révoltées, & comme il n'y avoit aucune personne de qualité qui ne fût prévenue d'averfion pour Jean d'Autriche, à cause qu'on le soupçonnoit d'avoir contribué à la mort du malheureux Prince Don Carlos, il n'y en avoit aucune qui fut en état de se laisser éblouir par ses belles qualitez : De plus, il n'avoit pas trouvé



sur la Frontiere du Luxembourg l'armée qui devoit y arriver aussi-tôt que luy du Duché de Milan où elle étoit passée, en execution de l'accommodement entre les Flamans & les Espagnols. Il n'avoit pû ramasser que six ou sept mille hommes, qui ne suffisoient pas pour resister aux trente mille des Etats. Il n'avoit aucune Place considerable, sous le canon de laquelle il pût se mettre à couvert s'il étoit poursuivy; & l'on ne sçauroit excuser les Flamans de ne l'avoir point alors accablé, puisqu'ils le pouvoient sans rien hazarder. Il ne sçavoit plus que faire quand il apprit que la Reine de Navarre venoit dans les Pays-bas, il soupçonna le veritable dessein de cette Princeesse; & comme il ne se trouvoit pas assez fort pour le traverser directement, il tâcha d'en profiter par une ruse qui luy réussit.

Les Etats de Flandres n'entretenoient pas de suffisantes Garnisons dans les meilleures Places du Pays, à cause qu'elles étoient en trop grand nombre; & que si on eust ajouté cette dépense à celle de l'armée qu'ils avoient sur pied, elle auroit esté trop grande, & les Provinces Valonnes en eussent pris un nouveau pretexte de s'accommoder avec les Espagnols. La ville de Namur, la plus importante de toutes, avoit esté negligée sur ce principe; & Jean d'Autriche, qui en étoit informé, resolut de la surprendre, sous pretexte d'y recevoir la Reine de Navarre. Cette intrigue fut si bien conduite, que les Bourgeois de Namur ne se douterent jamais qu'on les voulust ramener à l'obeïssance des Espagnols, & ne s'apperceurent même d'y être retournez, que quand on les

1577.

contraignit de recevoir chez eux autant de Soldats de cette Nation qu'ils en pouvoient nourrir. Jean d'Autriche feignant de preparer les lieux pour une magnifique entrée, y fit couler tant de Soldats, qu'ils s'emparerent en même temps de la Ville & du Château sans répandre de sang; & les Espagnols qui n'étoient point alors les plus forts, se contentèrent de recouvrer Namur sans en punir les Habitans, qui les en avoient honteusement chassés. L'entreprise de Jean d'Autriche, qui auroit suffi pour ruiner sa reputation, si elle eust manqué; suffit aussi toute seule pour rétablir les affaires d'Espagne dans les Pays-bas, tant les hommes les plus habiles, aussi-bien que les plus grossiers, sont accoutumés à ne se regler que par le succès. Les contributions qu'il tira de Namur entretenirent son armée, & luy donnerent le temps d'attendre celle que le Prince de Parme luy menoit d'Italie. La partie de la Province du Luxembourg qui s'étoit donnée aux Etats, ne pouvant plus entretenir de commerce avec eux, redevint Espagnolle par une pure nécessité. L'Empereur eut le chemin ouvert, pour envoyer dans les Pays-bas autant de Troupes qu'il voulut; & la principale Noblesse du Pays se trouvant appauvrie par les continuelles courses de la Garnison de Namur, menaça de changer de Parti, si l'on n'assiégeoit cette Place.

Ses plaintes obligerent l'armée des Confederez à faire une marche, qui fut cause de sa défaire. La Nouë y servoit; mais c'étoit seulement en qualité de Maître de l'Artillerie: & quoique son mérite fust également connu des Officiers & des Soldats, & que

que chacun d'eux en particulier ne doutât pas qu'il ne dût les commander; il n'étoit neanmoins appelé que rarement dans les Conseils de guerre, & il recevoit le plus souvent des ordres qu'il ne laissoit pas d'exécuter, quoiqu'ils fussent contraires à son expérience & à sa raison. Il s'étoit mis inutilement en devoir de persuader, que l'on ne hazardât rien avant l'arrivée du Duc d'Anjou; parce qu'il jugeoit absolument nécessaire d'opposer à Jean d'Autriche le seul Prince capable d'appaiser les differens qui survénoient à toute heure dans l'armée des Confederez, où chaque Seigneur se faisoit un point d'honneur de ne pas céder à l'autre. Mais l'intérêt particulier prévalut au public, & l'armée des Confederez, puissante à la verité, mais d'ailleurs monstrueuse, pour avoir autant de Generaux que d'Officiers, arriva à Gemblours à dessein de passer plus outre, & de former un Siege regulier devant Namur. Jean d'Autriche l'attendoit de pied ferme; & comme il en connoissoit le défaut, il n'apprehenda pas de la combattre, quoique la sienne fut moindre de près de la moitié. On vint d'abord aux mains de part & d'autre avec une égale ardeur; mais les Allemans lâchèrent le pied, & les Flamans les imiterent si promptement, que la Bataille après avoir duré un quart d'heure seulement, dégénéra en déroute. Tout le mal tomba sur le Corps où commandoit la Nouë. Il eut assez d'éloquence pour luy persuader de se défendre, quoiqu'il le vît abandonné par toutes les autres Troupes Confederées, & il le mit en état de soutenir deux heures entieres toute l'impetuosité des Vain-

4577.

queurs ; mais enfin , comme il avoit esté malheureux dans toutes les Batailles où il s'étoit trouvé , il le fut encore dans celle de Gemblours. Ceux qui l'environnoient furent tuez ; & comme il étoit aisé de le distinguer des autres par son bras de fer , quelques Espagnols qui le reconnurent ne voulurent pas le tuer. Ils se contenterent de le prendre , & de le mener à leur General.

Les avis de la perte des Batailles ont plus d'effet dans les Corps politiques qui approchent de la Démocratie , que dans les autres , parce qu'il leur est plus difficile d'y remédier. Les Flamans à la vérité n'avoient pas perdu beaucoup de Soldats à Gemblours ; mais ils n'étoient pas plus heureux que si leur armée eust esté toute taillée en pieces , puisque d'un si grand nombre de Cavaliers & de Fantassins qui s'étoient débandez , il n'en retourna pas trois mille sous les Enseignes des Etats. Le plat Pays étoit donc abandonné à la discretion des Vainqueurs ; & si on ne leur opposoit bien-tôt des forces égales aux leurs , il étoit à craindre que les Villes affamées par la desolation de leur territoire , n'ouvriissent leurs portes aux Espagnols. Le Duc d'Anjou s'acquittoit avec beaucoup d'exactitude de la Commission qu'il avoit acceptée , & s'appliquoit entierement à lever les dix mille hommes qu'il avoit promis aux Etats : Mais ce nombre qu'on avoit crû plusque suffisant lorsqu'on traitoit avec luy , ne l'étoit plus maintenant ; & quand ce Duc se feroit avancé dans les Paysbas , il n'auroit ny fait quitter la Campagne à Jean d'Autriche , ny réduit les Espagnols à se retirer de devant

lès Places importantes qu'il leur plairoit d'assiéger. 1577:

D'ailleurs, la bienfiance ne permettoit pas que l'on exigeât du Duc d'Anjou plus de Gens de guerre que les dix mille qu'il avoit promis : car outre que l'on ne luy fournissoit point d'argent, & que sans cela il luy étoit impossible d'enrôler plus de Soldats, la Maison d'Autriche qui avoit tant d'Espions en France, & ne souffroit qu'avec impatience les levées du Duc d'Anjou, pretendroit qu'il n'avoit pû les augmenter sans le consentement exprés, ou du moins tacite, du Roy son Frere, & prendroit cette action pour une rupture de la Paix entre lès deux Couronnes. Ainsi le danger croissant tous les jours à proportion que les moyens de l'éviter diminuoyent, les Flamans creurent qu'ils pouvoient sans faire tort au Duc d'Anjou, inviter le Prince Casimir à leur défense, & se proposerent en cas de succès d'élever à leur Souveraineté celuy de ces deux Princes, dont ils auroient tiré plus d'assistance. Casimir ne fut pas trop surpris des Députez qu'on luy envoya, parce qu'il s'y étoit attendu depuis le succès de Gemblours, mais il avoit encore moins d'argent que le Duc d'Anjou ; & quand il en auroit eu, les Allemans n'étoient pas de l'humeur des François, qui depuis qu'ils avoient une fois pris les armes, aimoyent mieux se donner pour rien, que de les poser. Il auroit donc esté contraint de negliger sa fortune, s'il ne se fut avisé de recourir à la Reine d'Angleterre, & de luy remontrer qu'elle n'avoit guère moins d'intérêt que luy, qu'il devint Souverain des Pays-bas, puisque si Jean d'Autriche les recouvroit, les Espagnols ne cessé-



1577

roient jamais des fomenter & d'appuyer les séditions des Catholiques d'Angleterre & d'Irlande : & si le Duc d'Anjou réussissoit dans son entreprise, il ruineroit par la moyen des mêmes Catholiques Sa Majesté Angloise, ou le contraindrait de l'épouser.

La Reine d'Angleterre approuva si bien le raisonnement de Casimir, qu'elle luy fit tenir assez d'argent pour lever une armée : car encore qu'elle ne souhaitât pas qu'il eust les Pays-bas, à cause qu'il étoit encore Heritier présomptif du Palatinat, l'Electeur son Neveu n'ayant point alors d'enfans, & que la Maison Palatine, qui étoit déjà la plus puissante d'Allemagne, après celle d'Autriche, l'auroit esté trop, si elle eust possédé les Pays-bas; Sa Majesté Angloise ne se mettoit point tant en peine de leur donner un nouveau Maître, que d'en chasser les Espagnols. Car elle présupposoit que si les Flamans luy étoient redevables de leur liberté, ils seroient assez reconnoissans pour ne pas recevoir pour Souverain, celuy à qui elle auroit donné l'exclusion; & que par conséquent il dépendroit d'elle d'en exclure quand il luy plairoit, & le Duc d'Anjou, & le Prince Casimir.

L'armée Allemande fut bien-tôt prête, parce que Casimir avoit conservé une étroite liaison avec les Officiers qu'il avoit ramenez de France, par le moyen des petites Pensions qu'il leur payoit. Il entra dans la Flandre, & il la conserva pour les Etats; soit que les Espagnols apprehendassent de s'exposer au hazard d'une seconde Bataille, ou qu'ils ne l'osassent, à cause de la maladie de Jean d'Autriche qui

augmentoient tous les jours. Le Duc d'Anjou par la même raison ne trouva point d'obstacle dans le Haynaut, où il mena ses Troupes. La ville de Binche n'étoit pas tant considérable par elle-même, que par la communication qu'elle donnoit aux Etats, entre les Places qui tenoient pour eux, avec les Provinces voisines. Les Espagnols avoient trouvé moyen de s'en saisir, & y tenoient une puissante Garnison. Les Etats pressèrent le Duc d'Anjou de les en déloger, & il les assiegea dans les formes. Les Espagnols se défendirent avec toute l'obstination que l'on attendoit d'eux; mais rien n'est capable d'arrêter la première impetuosité des François. Binche fut battue avec une fureur qui n'avoit point encore esté pratiquée dans les guerres de Flandres; & les assauts succederent si promptement aux batteries, que les Assiegez n'eurent pas tout le loisir dont ils avoient besoin pour reparer leurs brèches. Biron, Buffy, & la Châtre ( qui fut depuis Maréchal de France, & écrivit avec exactitude un Journal de ce Siege ) donnent en même temps par trois differens endroits, & se rendirent Maîtres de la Place. Le Duc d'Anjou l'abandonna au pillage des siens; & ceux qui l'en blâmerent ne sçavoient pas qu'il luy étoit impossible de l'empêcher. Les deux tiers de ses Soldats étoient Volontaires, & n'avoient pris les armes que pour s'enrichir des dépouilles des Espagnols. Si l'on eust voulu les retenir dans une conjoncture, où le cruel usage de la guerre leur donnoit le pouvoir sur les biens, & même sur la vie de ceux qu'ils venoient de forcer. Ils se seroient infailliblement soulevés, & le

1577.

Duc d'Anjou eust esté perdu dans le plus beau jour de sa vie. Cependant comme les Habitans des contrées voisines de Binche y avoient porté ce qu'ils avoient de plus précieux, sur l'esperance qu'il y seroit plus en sûreté qu'ailleurs, les François y firent un butin auquel ils ne s'étoient point attendus, & s'en allerent la plupart pour le porter dans leur Pays.

Leur desertion nuisit en deux manieres au Duc d'Anjou: l'une fut, qu'il devint incapable de continuer ses progrès; l'autre, que les Etats qui avoient differé sous divers pretextes de luy remettre Landrecy & le Quesnoy, le refuserent depuis absolument; sur ce qu'il n'étoit plus en état de leur fournir durant trois mois le nombre de Gens de guerre dont ils étoient convenus avec luy. La veritable cause de leur inconstance étoit attribuée à la crainte, que Casimir ne demandât d'être traité comme le Duc d'Anjou; ce qu'ils ne pourroient faire sans donner occasion au Roy d'Espagne de publier, qu'ils aimoient mieux mettre les Fortereffes des Pays bas entre les mains des deux Nations voisines, qui leur devoient être les plus redoutables, que de les restituer à leur legitime Souverain. On se mit assez en devoir de le représenter au Duc d'Anjou, & de le prier d'attendre une conjoncture plus favorable pour l'exécution des Articles qu'on luy avoit accordez: mais tout ce que l'on pût obtenir de luy, fut qu'il attendroit dans le Haynaut que les trois mois, durant lesquels il avoit promis de servir, fussent expirez, & que le lendemain il rameneroit en France son armée reduite à trois mille hommes; ce qu'il fit, sans apprehender.

que Casimir ne profitât de sa retraite.

1577.

Les Espagnols n'auroient pas manqué d'en tirer avantage, si Jean d'Autriche ne fût mort dans le temps qu'ils avoient le plus de besoin de luy. Les Relations s'accordent assez, à dire qu'il mourut de poison; & on le crût d'autant plus volontiers, que ceux qui demeurerent les maîtres de son Corps, n'appellerent aucuns témoins lorsqu'ils le firent ouvrir, & qu'ensuite ils le mirent dans la chaux vive, qui en consuma en peu d'heures toute la chair. Les Ecrivains favorables à la Maison d'Autriche tâchent de persuader que cela ne fut fait que pour satisfaire la curiosité de Philippe second, qui voulut voir le Squelet de son frere Naturel \*: Mais les autres soutien-  
 \* Jean d'Autriche  
 nent avec plus de vraisemblance, que c'étoit là un spectacle dont Sa Majesté Catholique devoit se passer, si elle n'eust rien contribué à sa mort. Ils prennent delà pretexte de l'accuser de Fratricide; & ils se fondent sur-trois conjectures que l'on va rapporter, sans en rien conclure.

La premiere est, que Philippe avoit abandonné Jean d'Autriche d'une maniere, qui ne laissoit que trop entrevoir que le Conseil de Madrid étoit las de luy. On ne luy envoyoit ny argent ny Troupes, & nonobstant on imputoit à sa faute les progrès des Flamans, comme s'il eust esté en son pouvoir de les arrêter. On luy envoyoit des ordres qu'il étoit incapable d'exécuter. S'il les acceptoit, & qu'il ne les exécutât pas, comme il arriva toujours, excepté dans l'entreprise de Namur, on parloit aussi-tôt de luy donner un Successeur. Il dissimula autant qu'il pût les

1577. perpetuels mécontentemens qu'on luy donnoit, & ce ne fut que dans la necessité qu'il en écrivit à deux de ses plus intimes Amis, qui se trouvoient alors dans Gennes. L'un étoit le même Jean André d'Orie, qui avoit commandé les Vaisseaux & les Galleres d'Espagne à la Bataille de Lepante : l'autre, François de Mendose, Ambassadeur ordinaire du Roy Catholique auprès de la Republique de Gennes. Les Rebelles de Flandres intercepterent ces deux Lettres, & les rendirent publiques. On y lût que Jean d'Autriche ne pouvant plus subsister avec honneur dans les Pays-bas, prioit ses deux Amis de luy moyenner en toute maniere une Retraite à Rome, ou dans quelque autre lieu d'Italie, où le Conseil d'Espagne pût le souffrir. On admira la multitude des chagrins qui luy étoient donnez en toutes occasions, & sur tout on prit garde qu'il déclaroit qu'en partant de Madrit, le Roy Catholique luy avoit ordonné preferablement à toute autre chose, qu'il n'oubliât rien de ce qui pourroit servir à gagner les principaux Seigneurs des Pays-bas, par les voyes de la douceur. Cependant, lorsqu'il s'étoit mis en devoir d'exécuter sa Commission, en commençant par le Duc d'Arscot, qui avoit alors le plus de credit en Flandres, la Cour d'Espagne ne l'eut pas plutôt appris, qu'elle en fit un crime à Jean d'Autriche. Elle luy reprocha d'avoir pensé à changer sa Charge de Gouverneur en la dignité de Souverain, & d'avoir fomenté les trois Factions, qui avoient appelé en Flandres le Duc d'Anjou, l'Archiduc Mathias, & le Prince Casimir, dans la seule veüe de convaincre les Peuples par leur propre



pre experience, qu'aucun de ses Princes ne leur étoit propre; afin que ne pouvant se resoudre de retourner sous la domination d'Espagne, & ne sçachant où prendre un nouveau Maître, ils se contentassent de Jean d'Autriche, par la raison que ce Prince en devenant leur Chef, se rendroit irreconciliable avec les Espagnols; & que n'ayant aucune liaison particulière avec les François & avec les Anglois, il s'ajusteroit d'autant plus volontiers au genie des Flamans, qu'il n'auroit pas d'autre ressource qu'en leur affection.

La seconde conjecture se trouve dans les Memoires qu'écrivit le fameux Antonio Perez, principal Secrétaire d'Etat de Philippe second, après que Henry le Grand luy eut accordé un azile en France, contre la persecution de Sa Majesté Catholique. Il pretend que Jean d'Autriche étoit déjà mal à la Cour d'Espagne, quand on le fit Gouverneur des Pays-bas; & que comme Philippe second ne luy donna cette Commission que pour se défaire de luy, il ne l'accepta qu'à dessein d'y former des liaisons capables de le protéger contre les Espagnols: Que dans cette veüe il gagna Jean Escovedo, que le Conseil de Madrit luy avoit donné pour Espion, sous pretexte de luy servir de Secrétaire; & qu'aussi-tôt que l'un & l'autre furent arrivez dans les Pays-bas; ils y commencerent deux intrigues qui ne pouvoient être plus pernicieuses à la Couronne d'Espagne; l'une avec le Prince d'Orange, & l'autre avec le Duc de Guise.

Le Prince d'Orange qui s'étoit rendu irreconciliable avec les Espagnols, ne pensoit qu'à les chasser

1577.

si généralement des Pays-bas, qu'il ne leur restât plus aucune esperance d'y retourner; & dans cette veuë, ny l'Archiduc Mathias, ny le Duc d'Anjou ne luy étoient propres. L'Archiduc étoit fils de l'Empereur, & il y avoit trop de liaison entre les deux Branches de la Maison d'Autriche, pour ne pas apprehender qu'elles ne se réunissent tôt ou tard aux dépens de ceux qui les auroient divisées. Le Duc d'Anjou étoit trop près de succéder à la Monarchie Françoisë, pour ne pas donner lieu aux Flamans de prévoir que leurs Privilèges auroient couru trop de risque sous sa domination. Jean d'Autriche n'étoit sujet ny à l'un ny à l'autre de ces inconveniens, puisque d'un côté il étoit si mal avec la Cour d'Espagne, qu'il n'y avoit aucune esperance pour luy de se raccommoier avec elle. Il n'avoit esté reconnu que pour Bâtard; & les mêmes Lettres de legitimation qui luy permettoient de posséder des Terres & des Benefices dans toute l'étendue de la Monarchie d'Espagne, l'excluoient de succéder à cette Monarchie, tant qu'il y auroit des Fils & des Filles legitimes dans la Maison d'Autriche; outre que quand cette précaution n'auroit pas esté prise, on se souvenoit de la politique de Charles-Quint, lequel aussi tôt que sa Fille aînée s'étoit trouvée nubile, avoit mandé le Fils aîné de son Frere, alors Roy de Bohême, & depuis Empereur sous le nom de Maximilien second, pour l'épouser, & ne luy avoit permis de retourner en Allemagne, qu'après l'avoir veu pere de deux Fils, qu'il avoit laissez à la Cour d'Espagne. On ne doutoit pas que Philippe second n'imitât Charles-Quint, & ne fit venir en Es-

pagne l'Archiduc Rodolphe, fils aîné de Maximilien, pour épouser l'Infante Isabelle Claire Eugénie, dès qu'elle seroit en âge ; & Jean d'Autriche n'avoit ainsi aucune espérance de parvenir à la Monarchie d'Espagne, quoique les Bâtons l'eussent plus d'une fois possédée. Il étoit donc l'homme qu'il falloit au Prince d'Orange. Les Flamans, s'ils étoient ménagés de sorte qu'on leur persuadât qu'il n'avoit rien contribué à la mort du Prince Dom Carlos, le recevraient plus volontiers qu'aucun autre : car outre qu'il étoit Fils de l'Empereur Charles Quint qu'ils avoient fort aimé ; il étoit né dans l'Allemagne, & n'avoit rien qui ressemblât aux Espagnols.

Le Prince d'Orange ne prévoyoit pas que les Provinces de Hollande & de Zelande fissent beaucoup de difficulté de se donner à Jean d'Autriche ; mais il apprehendoit que les autres n'en fussent détournées, par le serment qu'elles avoient prêté à Philippe second, quand Charles Quint luy ceda ses Etats ; & il s'agissoit de lever ce scrupule. Philippe second s'étoit plus d'une fois expliqué depuis que le Duc d'Alve avoit manqué de dompter les Flamans, qu'il pourroit se défaire de la propriété des Pays bas, pourveu qu'il fût assuré que la Souveraineté en demeurât à la Monarchie d'Espagne. Le Prince d'Orange résolut là-dessus de le prendre au mot, & fit sçavoir à Jean d'Autriche qu'il le feroit reconnoître dans les Pays-bas, non plus pour Gouverneur, mais pour Maître ; pourveu que le Conseil de Madrid luy en accordât l'investiture.

On se flate aisément dans les grandes affaires,

O o o ij

1577.

quand on y a trop d'interêt. Jean d'Autriche n'ignoroit pas la disposition du Roy son frere à son égard; mais il le croyoit ennuyé de la guerre des Pays-bas, à cause de l'excessive depense qu'il y faisoit; & il ne doutoit pas que Sa Majesté Catholique ne fût ravie de s'en exempter, en investissant des Pays-bas son Frere naturel. Jean d'Autriche prévoyant encore qu'il y auroit plus de peine à dresser cette investiture qu'à l'obtenir; & comme il n'y pouvoit employer de plus habile homme qu'Escovedo, il le renvoya pour cet unique sujet à Madrid.

Le Duc de Guise de son côté n'étoit pas content de l'Edit de Septembre, & ne croyoit pas qu'il dût être de longue durée. Il se doutoit que le Roy ne luy seroit pas moins contraire que les Calvinistes, si la guerre recommençoit; & comme cela supposé il luy seroit absolument nécessaire pour maintenir le parti des Catholiques zelés de chercher l'appuy de l'Espagne; il avoit contracté une liaison des plus étroites avec Jean d'Autriche, à condition que les Catholiques zelés de France assisteroient les Espagnols, en cas que le Duc d'Anjou favorisât ouvertement ou en secret les Calvinistes de Flandres, & qu'en échange les Espagnols protegeroient les Catholiques zelés de France, supposé que pour les attaquer Henry trois se joignît à ses Sujets Calvinistes.

Jean d'Autriche avoit conclu ce Traité sans la participation du Roy Catholique; mais il n'étoit point à présumer que Sa Majesté le trouvât mauvais, puisqu'Elle en tireroit l'avantage de voir la France divisée pour long-temps en trois Factions à peu près éga-

les : & d'ailleurs, Escovedo avoit ordre de l'en informer. Il le fit en effet ; mais il trouva que Jean d'Autriche s'étoit fondé sur un faux principe. Il étoit vray que Philippe second avoit dit qu'il pourroit bien se défaire de la propriété des Pays-bas, pourveu que l'Espagne fût assurée d'en conserver la Souveraineté ; mais le fin de cette proposition n'avoit pas esté pénétré. Philippe pretendoit se servir de l'alienation dont on vient de parler, si ses armes n'étoient point assez puissantes pour dompter les Flamans ; mais il vouloit retenir d'une main ce qu'il lâcheroit de l'autre, & ne faire semblant d'ôter pour quelques années à la Monarchie d'Espagne la propriété des Pays-bas, que pour luy rendre ensuite cette propriété avec usure. En un mot, il avoit déjà dressé le plan de la Donation des Pays bas, qu'il fit depuis à l'Infante sa Fille aînée, & à l'Archiduc Albert d'Autriche son Neveu, en les mariant ensemble : mais les clauses de cette Donation devoient être fondées sur l'assurance\* que l'Archiduc & sa femme n'auroient point d'enfans, & que par leur mort les Pays bas seroient réunis à la Monarchie dont on les auroit détachés. Jean d'Autriche ne pouvoit en aucune maniere entrer dans ce Projet. Il étoit jeune, bienfait, ambitieux, & de complexion amoureuse\*. Il n'y avoit pas d'apparence d'exiger de luy qu'il passât toute sa vie dans le célibat ; & quand il l'auroit promis, il ne l'eût pas tenu.

\* On prétend qu'on luy fit avaler un breuvage qui la rendit stérile.

\* Il avoit trois Bâtar-des.

Les Espagnols n'avoient pas de femme à luy donner, de la stérilité de laquelle ils fussent assurés ; & quand ils en auroient eu, qui pouvoit leur répondre



1576.

qu'elle ne mourût pas avant luy, & qu'il ne fassât point à de secondes nœces. De plus, il leur faisoit un homme qui ne reçut aucune proposition de la part des Etrangers, sans sçavoir auparavant si le Conseil de Madrid le trouvoit bon; & Jean d'Autriche par son propre aveu s'étoit dispensé de cette regle, en negociant, & même en concluant un accommodement avec le Duc de Guise. Il y avoit lieu de se défier que le Traité dont Escovedo presentoit l'Original au Conseil d'Espagne, ne fût pas si sincere, & qu'il y eût des Articles secrets dont on ne parloit point; outre que Jean d'Autriche pouvoit bien s'être émancipé à d'autres conventions avec les Puissances Ennemies, ou jalouses de la grandeur de l'Espagne, dont il auroit promis de ne point parler. Delà vint qu'Escovedo trouva la Cour & le Conseil de Madrid également contraires à l'avancement de son Maître, & que les intrigues qu'il fit pour les mieux disposer à son égard, ne réussirent pas. Sa fortune étoit attachée à celle de son Maître; & comme il se promettoit d'être le plus grand Seigneur de Flandres, si Jean d'Autriche en devenoit Propriétaire, il apprehendoit avec raison d'être le plus malheureux des Espagnols, s'il étoit réduit à se confiner dans sa Patrie. Il mit tout en œuvre pour éviter cette dernière extrémité; & il se prévalut avec tant de succès des Amis que son Maître & luy avoient conservez en Espagne, que Philippe second fut extraordinairement pressé de décharger la Monarchie d'Espagne des frais immenses qu'elle faisoit, & des vaillans hommes qu'elle perdoit, en cedant les Pays bas à son Frere naturel, sous

\* Il luy coûtoit quelquefois jusqu'à trente millions par an.

condition qu'ils retourneroient à l'Espagne au défaut  
des enfans mâles legitimes de ce Prince, & de ses  
Descendans. Philippe étoit le moins capable des  
hommes de soumettre ses sentimens à ceux d'autrui.  
Il n'avoit garde de souffrir que son Frere naturel eût  
les Pays-bas, puisqu'on croyoit qu'il avoit fait étouf-  
fer entre deux lits le Prince Dom Carlos son fils uni-  
que, sur l'avis qu'il avoit succombé à la tentation du  
Prince d'Orange, qui luy avoit écrit que s'il pouvoit  
se dérober de la Cour d'Espagne & venir en Flandres,  
il y seroit reconnu pour Souverain. Ainsi Philippe se  
lassa d'être sollicité par tous les grands d'Espagne  
d'une grace qu'il ne vouloit point accorder; & Esco-  
vedo ne se lassant point de l'importuner, Sa Majesté  
commanda à Antonio Perez de le faire tuer, ce qu'il  
executa avec tant d'adresse, qu'il ne pût être convain-  
cu de ce meurtre, & peu de temps après Jean d'Au-  
triche avala le poison lent dont il mourut.

Enfin la troisième conjecture sur la mort de Jean  
d'Autriche est tirée de la réponse de Philippe second  
aux Memoires d'Antonio Perez. Sa Majesté Catho-  
lique fâchée que ce Secrétaire d'Etat ne se fût pas  
contenté de chercher un azyle en France plutôt qu'  
ailleurs; mais que de plus, il y eût révélé ce que le  
Conseil de Madrit avoit de plus caché; se mit en de-  
voir de le convaincre de mensonge, & de preparer  
les esprits à croire que si la mort de Jean d'Autriche  
avoit esté avancée, il ne l'avoit que trop meritée,  
sans avouer pourtant de l'avoir commandée, ou d'y  
avoir contribué en quelque maniere que ce fût: sur  
quoy il est bon de repeter icy l'abbregé d'une Rela-

épousé en troisièmes nœces le Comte de Bothuel, rien ne paroïssoit plus aisé que de faire rompre ce mariage, à cause d'un tres-grand nombre de nullitez qu'on y trouvoit de tous côtez, puisque la Reine d'Ecosse avoit esté trompée, & forcée d'épouser le meurtrier de son second mary, & que Bothuel avoit une autre femme, qui n'avoit point consenty à se separer de luy.

Il étoit là dessus venu en pensée à Jean d'Autriche de gagner le Prince d'Orange, en s'offrant à luy non plus pour gouverner les Pays-bas sous l'autorité du Roy d'Espagne; mais pour les posséder en toute Souveraineté, sous prétexte que les Princes legitimes de la Maison d'Autriche en étoient tous exclus; le Roy d'Espagne, pour avoir violé les Privileges du Païs; & l'Empereur & ses enfans, pour l'avoir favorisé dans cet attentat. Si le Prince d'Orange se laissoit gagner, Jean d'Autriche esperoit d'attirer bien-tôt dans son Parti les Catholiques Flamans, auxquels il importoit peu d'avoir un Prince Bâtard ou legitime, pourveu qu'il fût Catholique, & que la necessité de ses affaires le rendît irreconciliable avec l'Espagne: Aussi-tôt que les Flamans l'auroient reconnu pour Maître, il devoit tourner toutes ses intrigues à former avec le Duc de Guise la plus étroite union qu'il seroit possible, & luy proposer ensuite son mariage avec la Reine d'Ecosse. Le Duc de Guise y trouveroit son compte, parce que si les Catholiques zelés étoient secondés par celui qui seroit le Maître des Pays-bas, & que les Calvinistes de France ne fussent plus assistés par les Anglois, comme il arriveroit infailliblement,

1577.

\* Elle étoit  
fille de Marie  
de Lorraine,  
sœur de François,  
second  
Duc de Guise.

si l'on tiroit par force la Reine d'Ecosse de la prison d'Elisabeth ; ils succumbéroient malgré tous les efforts que feroient la Reine mere & le parti Politique, pour les preserver d'une entiere ruine. Le Duc de Guise n'auroit pas plutôt agréé l'Alliance de la Reine d'Ecosse \* sa Cousine germaine, avec Jean d'Autriche, en la maniere que l'on vient de représenter, que l'on feroit soulever tous les Catholiques d'Angleterre, & Jean d'Autriche monteroit en personne sur la flotte des Pays-bas avec ses meilleures Troupes, pour contraindre Elisabeth de mettre en liberté la Reine d'Ecosse. Si elle le faisoit de bon gré, on se contenteroit d'exiger d'elle l'entiere liberté de conscience pour les Catholiques Anglois, & Jean d'Autriche attendroit qu'elle fut morte pour se mettre en possession du Royaume d'Angleterre. Mais si Elisabeth s'obstinoit à ne pas relâcher la Reine d'Ecosse, on se serviroit du Jugement de la Cour de Rome qui l'avoit déclarée Bâtarde, & par conséquent incapable de regner en Angleterre : Jean d'Autriche se joindroit aux Catholiques Anglois, délivreroit la Reine d'Ecosse, la feroit reconnoître Reine d'Angleterre, & l'épouserait, à la satisfaction generale de tous les Chrétiens, excepté ceux de France & d'Espagne, qui seroient ravis qu'il se formât dans l'Europe une troisième Puissance capable de servir de contre-poids au Roy de France & au Roy d'Espagne, supposé qu'ils s'accordassent pour conquerir le reste de l'Europe, ou de résister à celui des deux qui auroit vaincu l'autre, s'ils rentroient en guerre.

Le Prince d'Orange n'eut pas plutôt ouï le Projet

de Jean d'Autriche qu'il l'approuva. Car encore que la ruine des Calvinistes des Pays-bas y fût comprise, n'étant pas possible d'exterminer ceux d'Angleterre, sans ôter aux Hollandois & aux Zelandois le meilleur & le plus certain de leurs appuis ; cet inconvenient, tout grand qu'il étoit, ne pouvoit entrer en comparaison avec la crainte de retomber sous la domination des Espagnols, puisque le premier des deux étoit éloigné, & le second proche. Ainsi le Prince d'Orange, de qui la prévoyance s'étendoit fort avant dans l'avenir, hazardoit à la vérité beaucoup, en favorisant Jean d'Autriche, dans le dessein d'usurper les Pays-bas ; mais en échange il étoit assuré que les Flamans ne retomberoient plus sous le joug des Espagnols, & que leurs Privileges seroient entierement rétablis. Il importoit donc souverainement aux Hollandois & aux Zelandois, & par conséquent au Prince d'Orange leur Gouverneur, de se mettre une bonne fois en pleine liberté, quoiqu'il en coûtât ; & quand même ils n'en pourroient venir à bout autrement qu'en aggrandissant le parti Catholique, parce qu'après que la Maison d'Autriche auroit esté assez affoiblie pour n'oser plus penser à recouvrer les Pays-bas ; il arriveroit peut-être dans l'Angleterre ce qui étoit arrivé dans l'Electorat de Brandebourg, où les Peuples n'avoient pas renoncé à la Religion Luthérienne, quoique leur Prince l'eût quittée pour prendre celle de Calvin. Ainsi les Anglois pourroient bien ne pas retourner à la Communion de l'Eglise de Rome, quoique le mary de leur Reine y fût attaché ; & quand il les y voudroit forcer, la partie se



1577.

trouveroit tellement inégale , dans un Païs où il y avoit au moins vingt Protestans pour un Catholique, que pour peu qu'ils receussent de secours de leurs Freres d'Angleterre , de France. & des Pays-bas , ils seroient assurez de se maintenir.

Le Memoire d'Espagne ajoûtoit qu'après que Jean d'Autriche eut convenu avec le Prince d'Orange des mesures qu'il avoit à prendre pour devenir Souverain des Pays-bas , il s'adressa au Duc de Guise , & il le trouva plus difficile qu'il ne croyoit. Ce n'est pas que ce Duc ne connût parfaitement les avantages que les Catholiques zelés tireroient des Pays-bas, s'ils pouvoient leur donner un Maître incapable de les conserver par luy-même , & qui ne pensât pas assez à ses interêts particuliers , pour faire reflexion que si la Couronne de France couroit risque de passer à un Prince Calviniste , la Maison de Lorraine ne fut en état de l'en frustrer , si elle étoit protégée par un Prince qui eust uny les Pays-bas, l'Angleterre , l'Irlande & l'Ecosse sous sa domination. Mais les Catholiques zelés avoient à combattre deux sortes d'autres Ennemis, ou pour mieux dire, à se défendre de l'un , & à attaquer l'autre. Le premier étoit le Roy Henry trois, qui les haïssoit à mort, parce qu'ils luy retranchoient la meilleure partie de l'autorité que les Calvinistes luy avoient laissée. Le second , le Calvinisme qu'ils s'étoient proposez de bannir entierement du Royaume de France , à quelque prix que ce fust ; & quand même pour cela il seroit necessaire d'en abolir les Loix fondamentales, sur ce terrible principe, que la Religion étoit la prin-

cipale de ces Loix, que les autres luy étoient subordonnées, & que dans toutes les rencontres qui les rendoient incompatibles avec elle, il falloit qu'elles luy cedassent, par la même raison que l'Evangile ordonnoit de ne rien ménager quand il s'agissoit du salut éternel.

Si le Duc de Guise n'eust eu que les Calvinistes à craindre, il auroit accepté les offres de Jean d'Autriche avec autant de facilité que le Prince d'Orange; mais il avoit encore à se garentir de la Cour de France, à laquelle il prévoyoit qu'il luy seroit impossible de résister long-temps sans l'assistance de l'Espagne. Il sçavoit que Jean d'Autriche étoit mal avec Philippe second, & il ne pouvoit s'imaginer qu'ils se fussent reconciliez, sans que toute l'Europe en fust informée. Ce n'est pas que Jean d'Autriche n'eust essayé de le tromper, en se contentant de luy découvrir la moitié de son dessein, qui regardoit son mariage avec la Reine d'Ecosse, & en luy cachant l'autre moitié, qui consistoit à s'emparer des Pays-bas. Mais avec tout cela, le Duc de Guise ne pouvoit s'imaginer que l'Espagne favorisât l'Alliance dont on vient de parler; & sa difficulté de le croire étoit fondée sur ce que la Reine d'Ecosse étoit déjà prisonnière, lorsque Philippe second avoit perdu sa troisième femme. S'il eust jugé son Alliance nécessaire au bien de l'Espagne, il se seroit mis en devoir de la délivrer & de l'épouser, & il y eust mieux réussi sans doute que son frere naturel, puisqu'il en auroit eu des moyens plus infaillibles que luy: cependant, il ne l'avoit pas fait, & il étoit à croire que les mêmes rai-

1577.

sons qui l'en avoient empêché, le détourneroient encore de favoriser Jean d'Autriche dans la recherche de cette Reine.

Ainsi le Duc de Guise répondit nettement qu'il ne se mêleroit point de l'Alliance dont on luy parloit ; si le Roy Catholique ne luy témoignoît de l'agréer. Jean d'Autriche ne fut pas content de cette condition, qui luy étoit plus difficile à exécuter que le Duc de Guise ne s'imaginoit : mais comme il étoit persuadé que la Reine d'Ecosse ne disposeroit jamais d'elle-même sans le consentement des Catholiques zelés ; il résolut de renvoyer Escovedo en Espagne ; pour obtenir, s'il étoit possible, le consentement de Philippe second, dans la même forme qu'on l'avoit proposé au Duc de Guise. Escovedo retourna promptement en Espagne ; mais au lieu d'y négocier les affaires de Jean d'Autriche avec toute l'exactitude qui auroit esté nécessaire, il s'amusa à faire l'amour.

La Princesse d'Eboli, femme de Ruy Gommex de Silva, étoit sans difficulté la plus belle Dame d'Espagne, quoiqu'elle n'eust qu'un œil, & qu'elle fût née avec ce défaut. Antonio Perez & Escovedo l'aimoient, & celui-cy n'avoit accepté que par force la commission d'aller en Flandres, par la seule raison qu'elle l'éloigneroit de sa Maîtresse pour long-temps, & qu'elle donneroit peut-être à son Rival l'occasion de le supplanter. A son retour en Espagne, ses assiduités auprès de la Princesse d'Eboli avoient redoublé la jalousie d'Antonio Perez, qui ne pouvant disconvenir que son Rival ne fût incomparablement mieux fait que luy ; & ne pouvant se résoudre de le

voir heureux à son préjudice , prit de si justes mesures pour le faire tuer , qu'Escovedo ne pût éviter la mort qui luy étoit préparée , quoiqu'il s'en défiât , & qu'il se tint sur ses gardes autant qu'il étoit permis à un homme de sa qualité. La précaution de Perez étoit allée si loin , qu'encore qu'Escovedo eust esté assassiné en plein jour par six personnes qui l'avoient percé de coups , & n'avoient discontinué de le frapper qu'après l'avoir veu expirer , il ne se trouva ny Accusateur ny Témoins. Ses papiers furent enlevés de la maison où il logeoit , & l'on ne scût pas mieux ce qu'ils étoient devenus.

Jean d'Autriche informé de ces particularitez , demanda justice au Roy son Frere. On feignit de se mettre en devoir de la faire , & l'on manqua de preuves. Un homme plus soumis que Jean d'Autriche en seroit demeuré là , & il se fust peut-être consolé de la perte de son Secrétaire , si on luy eust donné quelque réponse favorable sur son mariage avec la Reine d'Ecosse ; mais comme on affectoit de ne luy rien écrire sur cet Article , il s'imagina que non seulement le Conseil de Madrit n'agroit pas qu'il épousât cette Princesse ; mais que de plus il s'étoit défait d'Escovedo , parce qu'il avoit eu la hardiesse d'en solliciter le mariage. Cette conjecture étoit sans fondement , & neanmoins elle fit une si forte impression sur l'esprit de Jean d'Autriche , qu'il ne voulut pas survivre au prétendu refus qu'on luy faisoit. Il en conçut une mélancholie qui le tint long-temps au lit , & luy ôta enfin la vie à l'âge de trente-deux ans.

Quoiqu'il en soit , on prit un extrême soin durant



1577.

sa maladie d'empêcher qu'aucun de ses papiers ne fust détourné; & dès qu'il eut rendu l'ame, on les enferma tous sans les lire dans un coffre qui fut scéllé. On les porta en Espagne, & Philippe second se donna luy-même la peine de les examiner tous l'un après l'autre. On ajoûte qu'il y trouva les preuves de ce que l'on vient de rapporter du Duc de Guise, & que Sa Majesté Catholique luy en sçut si bon gré, qu'ils eurent depuis ensemble une liaison qui aboutit enfin à un Traité entre eux, dont on parlera en mil cinq cens quatre-vingt-cinq.

Le succès qu'avoit eu l'Evêque de Valence à faire observer l'Edit de Septembre dans le Languedoc; donna de l'émulation au Maréchal de Bellegarde, qui résolut d'exécuter la même chose dans le Dauphiné. On a veu qu'il étoit hors d'employ, & son loisir luy paroissoit insupportable, parce qu'il étoit forcé. Il avoit esté Favory du Roy, & non seulement il ne l'étoit plus; mais encore Sa Majesté avoit passé à son égard de l'amitié à la haine. Il avoit toujours esté mal dans l'esprit de la Reine mere; & comme cette Princeesse étoit des plus constantes en matiere d'aversion, il n'avoit point d'esperance de se reconcilier avec elle, à moins que par une révolution qu'il ne prévoyoit pas, il elle n'eust affaire de luy. Il avoit long-temps attendu le retour de sa bonne fortune, & l'impatience le prenant enfin, il avoit formé un dessein, qui tout criminel qu'il étoit, ne laissoit pas d'avoir quelque apparence d'excuse dans le déclin où se trouvoit l'autorité Royale en France. Le Maréchal de Thermes, Frere de sa mere, avoit épousé

Marguerite



Marguerite Paleologue, sœur du dernier Marquis de Saluces, & Bellegarde étoit amoureux de sa Tante. Il avoit caché sa passion pendant la vie de son Oncle, mais il l'avoit découverte incontinent après sa mort; & comme il étoit le Seigneur le mieux fait de son temps, & que la Maréchale n'avoit ny biens ny parens, elle avoit consenty d'épouser Bellegarde, supposé qu'il obtint de la Cour de Rome une dispense en bonne forme. Bellegarde employa là-dessus toutes ses intrigues & tout le credit de ses Amis; mais il trouva le Pape inflexible: & de fait, il y avoit peu d'exemples que les Predecesseurs de Sa Sainteté eussent accordé de semblables, outre que l'honnêteté publique permettoit beaucoup moins à la Tante d'être assujettie à son Neveu, qu'elle ne permettoit à la Niepce d'être assujettie à son Oncle. Le mariage de Bellegarde avec la Maréchale de Thermes n'auroit donc pas eu de lieu, si le Duc de Savoye ne s'en fût mêlé. On n'a pas sçu par quel motif ce Prince sans en être prié sollicita la dispense dont il s'agissoit; mais est constant qu'il l'obtint, & qu'il l'envoya à Bellegarde. Cette obligation fut suivie d'une autre, qui n'étoit pas de moindre importance. Bellegarde se dégoûta de sa femme aussi-tôt qu'il en eut un fils, & il ne pût s'empêcher d'aimer la femme d'un Trésorier de Nîmes, qui étoit des plus belles du Royaume. Il l'enleva, & la mena dans le Marquisat de Saluces, dont il étoit Gouverneur. Le mary s'en plaignit au Roy, qui pressa Bellegarde de la rendre. Bellegarde ne s'y pût résoudre; mais il n'y avoit pas d'apparence de la retenir malgré Sa Majesté dans

1577.

son Royaume , & il n'étoit pas sûr de la mettre ailleurs. Il n'y avoit que les Etats du Duc de Savoye qui fussent à la bienléance de Bellegarde ; & il pria ce Prince de souffrir qu'il logeât sa Maîtresse dans un Château qui n'étoit éloigné que de deux lieues de la ville de Saluces , afin qu'il la pût voir plus souvent. Le Duc y consentit , & l'on s'en étonna d'autant plus , que ce Duc avoit jusques-là gardé les Loix de la bienléance avec assez d'exactitude : mais le Duc de Savoye après avoir recouvré ses Etats par un bonheur tout-à-fait extraordinaire dans les derniers Siècles , pensoit à les aggrandir , en formant le dessein d'usurper le Marquisat de Saluces , que son fils exécuta dix ans après. Il y étoit porté par deux raisons : l'une , qu'il deviendrait le plus considérable Prince d'Italie , s'il serendoit maître du passage des Alpes ; comme il arriveroit si la France perdoit tout ce qu'elle possédoit au delà. L'autre , que François premier par le moyen du Marquisat de Saluces avoit dépouillé le Pere du Duc de Savoye , avant que les Espagnols eussent pû le secourir ; & que pour éviter un semblable inconvenient , il étoit absolument nécessaire d'ôter désormais aux armées des Rois de France le passage par ce Marquisat.

Bellegarde en étoit le maître , puisque les Garnisons de Carmagnole & de Revel dépendoient uniquement de luy , & il en pouvoit disposer sans que l'on y trouvât beaucoup plus à redire que l'on n'avoit trouvé à la conduite de Damville , qui s'étoit maintenu dans le Languedoc malgré la Cour. Il falloit donc obliger Bellegarde à livrer son Gouvernement ; &

somme il étoit aisé de prévoir qu'il ne se porteroit à cette extrémité, que lorsque la Cour le pousseroit à bout, il importoit de le rendre irreconciliable avec elle, en le favorisant dans sa desobeïssance par la retraite que l'on donneroit à sa Maîtresse. Mais le raisonnement du Duc de Savoye n'étoit solide qu'en partie, puisque Bellegarde croyoit bien que la Monarchie Françoisé étoit sur le point de sa ruine, & qu'il se proposoit d'en retenir pour sa part le Marquisat de Saluces; mais il ne pensoit à rien moins qu'à le donner au Duc de Savoye. Il pretendoit le garder pour soy même & pour sa posterité; & parce qu'il ne présuinoit pas de le conserver par ses propres forces, il travailla à s'emparer de la Provence & du Dauphiné, par l'artifice que l'on va décrire.

On a veu que l'Edit de Septembre obligeoit les Calvinistes à restituer les Places dont ils s'étoient emparez durant les precedentes guerres Civiles, & ceux du Dauphiné & de la Provence avoient jusques-là différé de l'exécuter. Ils en avoient une raison particuliere, qui consistoit en ce que la querelle de la Religion en avoit suscité plusieurs entre les principaux Gentilshommes des deux Provinces, que la longueur du temps & la chaleur des deux Partis avoient rendues irreconciliables. On avoit tranché là tête à Montbrun, & quoique le Procès luy eust esté fait dans les formes, & qu'on l'eust puny pour un crime, aussi peu pardonnable qu'étoit celuy d'avoir pillé le bagage de Henry trois à son retour de Pologne; Les Calvinistes n'avoient pas laissé de s'imaginer que leur Religion, dont il avoit esté le plus

1577.

zéle Défenseur, étoit la véritable, & même la seule cause de son supplice. Ils s'étoient proposez là-dessus d'en tirer une telle vengeance, qu'il ne prît plus envie à la Cour d'abandonner leurs Chefs à la discrétion des Parlemens de Grenoble & d'Aix. Ils avoient fait main basse sur tous les Catholiques qu'ils avoient pris, lorsqu'ils avoient pû leur imputer des crimes, & leur malice étoit allée en ce point jusqu'à suborner des fauxtémoin au défaut des véritables.

Le Comte de Tende avoit eu le malheur de voir passer son fils dans le parti des Calvinistes, & il s'y étoit en vain opposé. Ce fi ls avant que de changer de Religion s'étoit mis si mal avec le Comte de Carces, que l'un & l'autre avoient esté sur le point de se battre en duel. On les en avoit empêchez; mais le Comte de Carces n'avoit pas laissé de tirer un très-grand avantage de l'inconstance de son ennemy; car les Catholiques de Provence qui n'avoient pas remarqué beaucoup de zele pour l'ancienne Religion dans le Comte de Tende, quoiqu'il fût d'ailleurs un des plus honnêtes hommes du Royaume, s'imaginèrent que ne jugeant pas à propos de se faire luy-même Calviniste, de crainte de perdre son Gouvernement, il avoit permis à son fils de l'être, ou du moins, qu'il n'avoit pas employé toute la puissance paternelle pour l'en détourner. Ils ne se contenterent pas là-dessus de ne luy plus obéir, mais ils élurent pour Chef le Comte de Carces, par la seule raison qu'étant Ennemy déclaré du fils du Comte de Tende, il le seroit encore du pere: Et de fait, ils firent aux Calvinistes une si cruelle guerre, que les Loix

de la nature y furent plus d'une fois violées.

---

1577.

Il s'ensuivoit des deux faits que l'on vient de rapporter, que si les Calvinistes du Dauphiné restituoient les fortes Places de leur Province, on rechercheroit toutes les injustices qu'ils auroient commises pour venger la mort de Montbrun, quoique l'Edit de Septembre les en exemptât; & comme ils avoient suborné des Témoins pour se défaire de leurs prisonniers, on en suborneroit à leur exemple pour les châtier, sans contrevenir exterieurement à l'Edit. De plus, si les Calvinistes de Provence se désaisissoient de leurs Places, il n'y auroit plus d'azile pour eux, & l'on verroit recommencer dans le Païs une Saint Barthelemy d'autant plus inhumaine, que les Provençaux avoient moins de tendresse que les autres François.

La Cour n'avoit donc presque plus d'esperance de calmer la Provence & le Dauphiné, lorsque Bellegarde, qui cherchoit en toute maniere à s'intriguer, luy demanda une Commission semblable à celle qui avoit acquis tant de gloire à Monluc dans le Languedoc. Le Conseil d'Etat s'imagina que Bellegarde n'avoit point d'autre intention que de se rendre nécessaire, parce que s'il accommodoit les Catholiques du Dauphiné & de la Provence avec les Calvinistes de ces Païs, la Cour auroit toujours besoin de luy pour faire executer l'accord, & cesser les contestations qui surviendroient à cette occasion: Mais ce n'étoit là que la moindre partie du Projet de Bellegarde. Il ne pensoit à réunir les esprits des deux Provinces voisines de son Gouvernement, que pour en



1577.

profiter : & voicy comment. Il prévoyoit que les Calvinistes ne consentiroient jamais à restituer les Places qu'ils tenoient, jusqu'à ce qu'ils fussent assurés que les Catholiques ne s'en prévaudroient pas pour les opprimer : cependant, il étoit tres-difficile qu'on leur donnât cette certitude. Si la Cour en les recevant de leurs mains les mettoit en celles des Catholiques, rien ne les empêcheroit d'accabler leurs ennemis à la premiere occasion, qu'ils en trouveroient ; & si elle aimoit mieux les confier aux Calvinistes de bonne foy, comme la Nouë, les Catholiques zelés en prendroient le pretexte qu'ils cherchoient peut-être de se soulever. Si on les donnoit à des Etrangers, les mêmes difficultez reviendroient ; puisqu'ils seroient ou Catholiques ou Protestans ; & que s'ils agréoiént à l'une des deux Religions, ils désagréoiént à l'autre par cette seule consideration. Il falloit donc trouver un homme en qui les deux Partis se fiasent également, & Bellegarde supposoit qu'il n'y en avoit point d'autre que luy. Il falloit à la verité profession d'être Catholique ; mais il menoit une vie si déreglée, qu'il y avoit lieu de douter s'il l'étoit. On l'avoit veu engagé aussi avant que Damville dans le Parti des Politiques, que les Calvinistes ne croyoient pas leur être fort opposé : & de plus, tant qu'il avoit esté dans ce Parti, on n'avoit apperceu aucune marque en luy qu'il fût de l'ancienne Religion, sinon qu'il alloit à la Messe, encore l'entendoit-il avec tres-peu de reverence ; au lieu que Damville s'acquittoit avec une extrême exactitude de tous les devoirs où l'engageoit la Religion de ses Pe-

tes. Bellegarde s'attendoit donc qu'après que la negociation auroit duré long-temps, & que les deux Partis en seroient également las; il proposeroit aux Calvinistes par forme d'expedient, qu'ils luy donnassent en dépost les Places dont il s'agissoit, jusqu'à ce que l'on eust veu si la Cour & les Catholiques exécuteroient de bonne foy l'Edit de Septembre. Si les Calvinistes acceptoient son offre de leur bon gré, il deviendroient le maître des deux Provinces que l'on vient de nommer, & il formeroit sans obstacle un Etat assez grand pour se conserver par luy-même. S'ils le refusoient, il se joindroit au parti Catholique, & il tourmenteroit les Calvinistes en tant de manieres, qu'il les contraindroit de faire ce qu'ils n'auroient pas voulu d'abord. Aussi tôt qu'il auroit leur consentement, il ne luy seroit pas difficile d'obtenir celuy de la Cour, puisqu'encore qu'elle ne l'aimât pas, il seroit moins désavantageux pour elle qu'il eust les Forteresses du Dauphiné & de la Provence pour un temps limité, & sous le seul Titre de dépost, que si la guerre Civile continuoit dans les deux Provinces, puisqu'il seroit impossible d'empêcher qu'elle ne s'étendit de là dans le reste du Royaume.

Pour ce qui regardoit les Catholiques zelés, Bellegarde avoit bié crû qu'ils ne consentiroient jamais au dépost; mais il s'en consolait par deux raisons: L'une, que si la Cour & les Calvinistes agissoient de concert, ils seroient assez puissans pour résoudre & pour exécuter le dépost, quelque obstacle que les Catholiques zelés & les Calvinistes y missent. L'autre, que quand les Places seroient une fois déposées, les Ca-

1577.

tholiques zelés ne seroient pas capables de les recourir, quelques efforts qu'ils fissent.

La Cour n'estima pas devoir refuser à Bellegarde la Commission qu'il demandoit ; car outre qu'elle l'occuperoit long-temps, & le détourneroit ainsi d'ajuster avec les Princes Etrangers des intrigues contraires à la Monarchie Françoisé ; elle prévoyoit qu'il travailleroit en vain, & que les Catholiques & les Calvinistes ne pouvant prendre aucune confiance en luy, il demeureroit également suspect aux uns & aux autres. Cette Commission luy fut donc envoyée en bonne forme, & Maugiron Lieutenant pour le Duc de Guise dans le Dauphiné, & le Comte de Tende Gouverneur de Provence, eurent ordre de negocier avec Lesdiguyeres & avec Calignon, que les Calvinistes du Dauphiné & de Provence avoient nommez pour Députez.

Cette negociation ne fut pas beaucoup avancée ; sans qu'on s'apperçût des deux côtez qu'elle n'aboutiroit à rien de bon. Le Comte de Carces & Maugiron demandoient l'exécution de l'Edit de Septembre dans toute sa rigueur, & ils vouloient que les Places fussent rendus dans l'état qu'elles se trouvoient alors ; c'est-à-dire, avec toutes les reparations & les Fortifications que les Calvinistes après s'en être emparez y avoient faites. Les Calvinistes au contraire soutenoient que la derniere Paix avoit esté faite sans qu'on eût eu égard aux remontrances que leurs Députez avoient faites, lorsqu'on étoit sur le point de la conclure ; & quoiqu'ils n'osassent pas avouer nettement qu'ils ne se tenoient pas obligez

à la garder, il étoit pourtant aisé de juger par le soin extraordinaire qu'ils prenoient d'en achever les Fortifications, qui n'étoient pas encore en leur perfection, qu'ils ne les restitueroient pas toutes, ou du moins, qu'ils en retiendroient une ou deux dans chaque Province.

1577.

L'interêt particulier de Lesdiguyeres ( pour qui Calignon avoit autant de déference que s'il eût esté son pere ) augmentoit la difficulté. Lesdiguyeres étoit un simple Gentilhomme de la Maison de Bonne, où il n'y avoit eu pour tout bien que six cens livres de rente : il étoit né avec beaucoup d'inclination pour les Lettres ; mais il avoit eu le malheur de trouver un Maître qui l'avoit rendu Calviniste. Sa premiere profession avoit esté celle d'Avocat ; mais il s'en étoit dégoûté pour estre demeuré court à la premiere Cause qu'il avoit plaidée. Il avoit pris l'épée, & combattu en qualité de simple Archer à la Bataille de Dreux. Il avoit esté Homme d'Armes dans celles de Saint Denys, de Jarnac, & de Moncontour ; & il n'avoit neanmoins obtenu aucune Charge Militaire dans son Parti, jusqu'à ce qu'une action extraordinairement hardie l'avoit fait connoître pour ce qu'il étoit. Il avoit percé, luy quarantième, l'armée Catholique, qui venoit de défaire & de prendre Montbrun ; & il s'étoit sauvé de cette sorte par un coup si déterminé, qu'après que le Parlement de Grenoble eut fait trancher la tête à Montbrun, les Calvinistes du Dauphiné n'avoient pas crû luy devoir donner un plus digne Successeur que Lesdiguyeres.

Il s'étoit donc veu sans y penser à la tête de son

1577.

Parti ; & ce qu'il avoit fait ensuite pour venger la mort de Montbrun , luy avoit acquis autant d'Ennemis particuliers, qu'il y avoit de personnes de qualité dans la Noblesse Catholique du Dauphiné. Il étoit donc assuré de perir , s'il se défaissoit des Forteresses qu'il tenoit ; puisque s'il retournoit dans sa maison , outre qu'il y meneroit une misérable vie , il n'y avoit point de Seigneur dans la Province , ny d'Officier dans le Parlement de Grenoble , qui ne fut assez puissant pour le faire assassiner. De plus, il aimoit le bien, & les quatre cens mille livres de rente en fonds de Terre qu'il laissa depuis, ne montrèrent que trop qu'il avoit dessein d'en acquérir. S'il se fût confiné dans sa maison , il ne seroit pas devenu riche ; au lieu que des contributions qu'il tireroit des Catholiques à la première atteinte qui seroit donnée au Traité de Paix , il luy en demeurerait la meilleure partie, personne ne se trouvant au dessus de luy pour luy en demander compte.

Ainsi il s'obstina plus qu'aucun autre à retenir les Forteresses , & le Comte de Tende étoit sur le point de rompre la Conférence , lorsque Bellegarde la voyant au point qu'il la desiroit , témoigna aux quatre Députés qu'il avoit tant de regret de les voir obstinez à leur commune ruine , qu'il alloit hazarder sa fortune , en leur proposant un dernier moyen de se reconcilier , & en se chargeant de tout ce qui pourroit en arriver de fâcheux. Il ajoûta que les Calvinistes pouvoient bien luy confier les Places dont il étoit question , puisque la Cour luy en avoit confié de plus importantes , & qu'elle l'avoit mis à la tête d'une ar-



mée, à laquelle son autorité dans le Languedoc étoit attachée: Qu'encore qu'il ne fût pas de la nouvelle Religion, il avoit pourtant vécu de sorte avec ceux qui en étoient, qu'il ne leur devoit rester aucun scrupule qu'il eust dessein de les trahir; & qu'ainsi il offroit de tenir en sequestre les Places contentieuses, & de les garder jusqu'à ce que la défiance, qui seule empêchoit les Calvinistes de s'en désaisir eust cessé.

La proposition de Bellegarde surprit à la vérité les Députés; mais elle ne les choqua pas si fort que s'il l'eust d'abord faite. Le Comte de Tende abhorroit la continuation de la guerre, parce que si les Catholiques vainquoient, son fils periroid; & s'il étoient vaincus, on luy ôteroit son Gouvernement. Maugiron n'étoit ny Soldat ny Capitaine, il avoit passé toute sa vie à la chasse, & il tenoit uniquement la Lieutenance de Roy en Dauphiné, de la faveur où son fils s'étoit élevé. Si l'on recommençoit à se battre, la Cour seroit contrainte d'envoyer dans le Dauphiné un Homme de guerre, qui sous pretexte de commander les Troupes ne luy laisseroit que le Titre de Lieutenant de Roy, & en feroit toutes les fonctions. On vient de rapporter la disposition de Lesdiguyeres; & pour Calignon, c'étoit un Homme de Lettres qui aimoit son cabinet, qui n'en sortoit que pour les affaires publiques, & qui ne concevoit rien de plus important que le tumulte des armes.

Ainsi les Députés après avoir demandé du temps pour délibérer, s'expliquerent diversément sur l'offre de Bellegarde. Le Comte de Tende trop sincère pour le temps où il vivoit, fut d'avis qu'on la rejetât;

1577.

Maugiron au contraire, crût la devoir accepter. Lefdiguyeres & Calignon la jugerent trop importante, pour ne la pas communiquer à leurs Provinces avant que de passer outre : Mais la Cour fut tellement offensée du sentiment de Maugiron, qu'elle luy auroit ôté la Lieutenance generale du Dauphiné, s'il n'eust point eu de pretection, & il falut que son fils, qui étoit parvenu au comble de la faveur, employât tout le crédit qu'il avoit pour empêcher qu'on ne luy fit son Procès. La Conference fut ainsi rompue, & le Roy retourna à Lyon, pour obliger de plus près les Calvinistes du Dauphiné & de Provence à l'entiere execution de l'Edit de Septembre.

Villequier suivoit Sa Majesté, & se maintenoit toujours en faveur par de mauvaises voyes. Le Livre des choses retranchées dans l'Histoire de Monsieur de Thou, rapporte que ce Favory avoit épousé une tres-honneste femme, qui ne pouvant s'empêcher de luy reprocher de temps en temps la corruption de ses mœurs, luy devint insupportable. Le Journal de Henry trois pretend au contraire, que la Dame de Villequier n'étoit pas plus chaste que son mary; qu'elle avoit trop d'habitude avec un Galant de la Cour, appelé Berthisy: Qu'ils étoient tous deux mariez, & que les continuels obstacles qu'ils trouvoient à se satisfaire, leur firent prendre cette terrible resolution, que la Dame de Villequier se déferoit de son mary, dans le même-temps que Bertisy poignarderoit sa femme, & que Villequier en fut informé assez à temps pour y remedier. Quoiqu'il en soit, Villequier entra un matin dans la chambre de sa femme qui se

peignoit, la poignarda, se lava les mains, changea d'habit; & par une impudence la plus étrange qui soit dans l'Histoire des derniers siècles, il se trouva une heure après au lever du Roy, avec autant de confiance que s'il n'eust point esté criminel. Ce meurtre avoit esté commis au dessous de l'appartement de Sa Majesté; & c'étoit principalement par cette raison qu'il ne devoit pas demeurer impuny. La Dame de Villequier avoit fait tant de bruit en tâchant de flechir l'inhumanité de son mary, que plusieurs personnes y étoient accouruës. On l'avoit ouïe recevoir les coups, & crier tant qu'elle avoit vécu, & il n'avoit pas esté possible de cacher sa mort. La nouvelle en avoit esté répanduë en un moment. Le Roy la sçavoit, & personne de ceux qui se trouvoient auprès de luy ne l'ignoroit. Cependant, non seulement on ne défendit point à Villequier de se présenter devant Sa Majesté; mais encore on ne le chassa pas lorsqu'il y vint, & l'on agit avec luy comme à l'ordinaire, sans prendre garde que l'on fournissoit un dangereux pretexte aux Catholiques zelés d'augmenter leur Ligue, & aux Calvinistes de décrier dans les Païs Etrangers le gouvernement de la Cour de France. Villequier obtint sa grace, & elle fut expédiée dans les mêmes termes qu'il la demanda. Il ne reçut de reprimande ny en public ny en particulier, & le Trésorier d'O son Gendre ne luy en sçut pas plus mauvais gré.

La Cour ne pensoit alors qu'à réunir entierement la Maison Royale; & les Calvinistes se plaignoient que l'on retinist la femme du Roy de Navarre. On a

1577.

veu qu'il l'avoit quittée sans luy rien dire, & elle avoit eu sujet de ne le pas suivre durant qu'elle le voyoit à la tête d'un Parti contraire au Roy. Mais depuis la Paix elle manquoit d'excuse; elle ne s'étoit pas néanmoins hâtée de rejoindre son mary, parce qu'elle apprehendoit d'en être mal reçûe: & à dire le vray, le Roy de Navarre avoit eu plusieurs avis qu'elle ne luy gardoit pas toute la fidélité qu'elle devoit. Il falloit pourtant la ranger à son devoir, & la Reine mere se chargea de la mener au Roy de Navarre. Elle fit dans cette veüe le voyage de Nerac, & elle n'obtint qu'une partie de ce qu'elle pretendoit, puisqu'encore que le Roy & la Reine de Navarre vécussent ensemble assez bien au dehors, ils n'eurent pas l'un pour l'autre l'affection qu'ils avoient eüe au commencement de leur mariage.

Les Etats Generaux de Blois avant que de se separer, avoient conjuré le Roy d'acquitter les dettes de la Couronne, & le temps sembloit en être venu, puisque le Royaume jouissoit d'une Paix assez profonde, quoiqu'il n'y eust pas d'apparence qu'elle durât. On a veu dans l'Histoire du precedent Regne que Charles neuf à son avnement à la Couronne l'avoit trouvé chargée de quarante millions de dettes, & que le Chancelier de l'Hôpital l'avoit avoué dans le premier de ses Discours publics. Cependant, non seulement on n'y avoit apporté aucun remede; mais encore Charles neuf pendant les quatorze années de son Regne avoit emprunté indifferemment à tous ceux qui luy avoient voulu prêter; outre les sommes immenses qu'il avoit tirées de ses Sujets Ecclesiastiques,

& Laïques, & celles que le Saint-Siege luy avoit fournies pour faire la guerre aux Calvinistes. Henry trois n'étoit pas meilleur ménager que l'avoit esté son Predecesseur, & il y avoit à craindre que si le Traité du Casteau-Cambresis se rompoit avant que la France se fût acquittée, elle ne pût opposer aux Espagnols des Troupes assez fortes pour arrêter leur progrès. La Reine mere avoit attiré auprès d'elle quelques Italiens, qui la connoissant liberale, comme avoient esté tous les Medicis, s'étoient proposéz de s'enrichir à l'occasion des dépenses extraordinaires qu'elle faisoit. Le Trésor Royal n'y pouvoit plus suffire, parce que le Roy aimoit mieux donner à ses Mignons qu'à sa mere; & pourtant il falloit trouver de l'argent en quelque maniere que ce fût. Les Italiens parlerent là-dessus à la Reine mere de faire revoquer tous les impôts anciens & nouveaux, & d'en mettre deux en leur place, qu'ils pretendoient devoir estre capables d'acquitter les dettes de la Couronne, & de survenir encore aux dépenses ordinaires & extraordinaires de la Cour.

L'un consistoit à établir une espece de Taille réelle sur tous les biens roturiers; l'autre, d'en imposer une par tête sur tous les François, de quelque qualité qu'ils fussent; & parce que l'on prévoyoit que la Noblesse s'y opposeroit, quand ce ne seroit que pour conserver un de ses plus beaux Privileges, on promettoit de la taxer avec tant de moderation, que le plus riche Seigneur ne payeroit pas plus de dix-huit livres pour sa part. Les Italiens par l'ordre de la Reine mere en dresserent un Ecrit, qui se trouve encore dans les cabinets des Curieux. Le Conseil du Roy



1577.

l'examina ; & quoique les Favoris sollicitassent pour le faire passer , on y trouva d'invincibles difficultez. La principale fut , qu'il ne seroit possible d'exiger ny la Taille réelle , ny la Taille par tête , sans contrevenir manifestement à l'Edit de Septembre. Ceux qui l'avoient dressé après avoir spécifié tous les Articles qu'il contenoit , avoient ajouté que pour le surplus il ne seroit rien innové ; & l'Ecrit des Italiens proposoit deux nouveutez en matiere de Finances , auxquelles les Catholiques zelés & les Calvinistes se seroient infailliblement opposez , si on leur en eust parlé durant la negociation de la Paix. Les Conseillers d'Etat les plus attachez au bien de leur Patrie en remontrèrent si fortement au Roy les dangereuses consequences , que Sa Majesté , qui n'apprehendoit rien tant que de rentrer en guerre , à cause qu'elle eust esté contrainte de changer de vie , reduisit les Italiens à chercher d'autres expediens.

Ceux qu'ils jugerent les plus propres pour la fin qu'ils s'étoient proposée , furent redigez en vingt-deux Edits , & Sa Majesté les envoya tout d'un coup au Parlement pour y être verifiez. Le Parlement les examina , & n'en trouvant aucun qui ne fût à la foule du peuple , fit diverses remontrances ; mais au lieu de les écouter , on luy envoya des Lettres de Jussion , qui n'ayant pas esté capables de fléchir son obstination , le Roy le menaça d'aller tenir son lit de Justice , & de faire verifier les Edits en sa presence. Le Parlement étoit alors composé de personnes également éloignées du parti de Catholiques zelés , & de celuy des Calvinistes. Il n'étoit pas neanmoins Politique , comme  
la

la plupart des Satyres d'alors le luy reprochoient, & l'on doit icy dire à sa louange, qu'il demeura toujours inviolablement attaché aux véritables intérêts de Henry trois. Il prévoyoit les grands avantages que les deux Partis que l'on vient de nommer tireroient des vingt-deux Edits, s'il n'étoient vérifiez que par force, puisque les Provinces se dispenseroient alors d'obéir, & que de crainte d'en être recherchées, elles se mettroient sous la protection de celui des deux Partis qu'elles verroient le plus en état de les défendre. Le mal auroit esté sans ressource, s'il étoit arrivé; & ce fut pour le prévenir que le Parlement employa des personnes qui eurent le credit d'accommoder cette affaire. Quatre des vingt-deux Edits les moins incommodes furent vérifiez, & l'on supprima les autres.

On apperçut bien-tôt à quoy le Roy avoit destiné l'argent qui en seroit revenu. Sa Majesté avoit alors cinq Favoris dans les personnes de Villequier, d'O, de Quelus, de Maugiron, & de Livarot, qu'elle vouloit avancer en toute maniere, & il luy tarroit qu'ils ne fussent grands Seigneurs. La chose n'étoit point aisée à faire, puisqu'il y avoit peu de Charges & de confiscations à leur donner. Les Charges & les Gouvernemens étoient entre les mains de personnes de qualité, qui n'avoient garde de s'en défaire, quand même le Roy les en auroit sollicité, & Sa Majesté ne manquoit pas d'exemples des refus qui luy avoient esté faits en de semblables tentatives. Non seulement la Maison d'Entragues s'étoit excusée de se démettre du Gouvernement d'Orleans, quoi-

1577.

qu'il l'en eust priée avec plus d'instance qu'il n'étoit convenable à sa Dignité Royale. Et lorsqu'il s'étoit adressé à Matignon pour tirer de luy la Lieutenance Generale de Normandie, à dessein d'en revêtir d'O, Matignon ne s'en étoit pas tout-à fait éloigné, parce qu'il aspirait à celle de Guyenne, la plus étendue du Royaume. Mais il étoit le plus adroit des hommes, & il prévoyoit qu'encore que les Gascons l'estimassent beaucoup, ils ne se refoudroient jamais de luy obéir, s'ils ne le voyoient honoré d'un Bâton de Maréchal de France, d'autant plus rare en ce temps-là qu'il n'y en avoit que quatre. Il avoit pris occasion de la mort du Maréchal de Monluc, avancée par les incommoditez de la blessure qu'il avoit receüe à Rabasteins en Bearn, pour demander d'être mis en sa place; & le Bâton luy avoit esté envoyé par la même personne qui avoit porté à la Cour la Démission de la Lieutenance Generale de Normandie.

Les confiscations n'étoient ny plus frequentes ny plus aisées à distribuer que les Charges. Car encore que le Roy en fût absolument le Maître, il y avoit une infinie d'exemples qui prouvoient que les Predecesseurs ne s'étoient point appropriez, & n'avoient pas donné à des Etrangers les Fiefs vacquans par felloinnie, lorsqu'il s'étoit trouvé des parens paternels capables de les posséder. Ainsi Charles neuf avoit cédé au Duc de Montpensier les Terres de la Maison de Bourbon, qui avoient esté confiscuées sur le Connétable de même nom, quoiqu'elles montassent à plus de cent mille écus de rente, & qu'elles eussent esté adjugées à Louise de Savoye, Bisayeule de Char-

les, par un celebre Arrest du Parlement de Paris, prononcé en mil cinq cens vingt-trois.

1577.

Le scrupule des Rois étoit allé si loin, qu'encore que le Pape Clement cinq eust convenu avec Philippe le Bel de luy ceder les immenses richesses des Templiers; Sa Majesté quoiqu'extraordinairement attachée à ses interêts, les avoit cedées à l'Ordre de Saint Jean de Jerusalem, comme si elle eust apprehendé qu'on ne luy reprochât de n'avoir aboly cet Ordre que pour profiter de ses dépouilles.

Cela supposé, il s'ensuivoit qu'il n'y auroit point eu de sûreté pour la vie des Favoris, si l'on eust commencé à violer cette coutume dans la seule veüe de les gratifier, car dans l'usage des duels qui s'étoit augmenté à la Cour depuis celui de la Chastagneraye & de Jarnac, il auroit fallu que Villequier & les autres quatre Mignons, avant que d'être assurez de posséder les biens des Gentilshommes condamnéz pour felonnie, se fussent battus contre tous les parens de ces Gentilshommes; l'un après l'autre. Henry trois n'étoit donc pas en état de faire d'autres biens à ses Mignons, que ceux qu'il tireroit du Trésor Royal; & comme il y avoit adresse à ménager les quatre Edits dont on a parlé, qui consistoient pour la plupart dans la creation de plusieurs nouveaux Officiers, Sa Majesté voulut qu'ils en profitassent tous également, afin qu'aucun d'eux n'eust occasion de s'imaginer que ses Collegues luy eussent esté preferez. Elle destina un jour de chaque semaine pour vaequer en personne à cette égalité, & Elle s'y rendit tellement assidue, qu'elle sembloit negliger tou-

1577.

tes ses autres affaires pour ne s'appliquer qu'à celle-là. On examinoit avec un soin incroyable les moyens qu'il y avoit d'élever chaque Favori en particulier ; & lorsqu'on le trouvoit propre pour aspirer à une haute Alliance , Henry trois se chargeoit d'en faire toutes les avances , sans en excepter la demande. S'il n'y avoit point de proportion entre luy & cette Alliance , pour la naissance ou pour les biens , Sa Majesté y suppléoit , en se chargeant de luy conferer les principales Charges de la Couronne à mesure qu'elles vacqueroient , & en attendant elle luy achetoit les Terres que l'on décretoit dans les Parlemens.

Mais Sa Majesté étoit éclairée de trop près , & l'on haïssoit trop ses Favoris pour luy donner le loisir de faire pour eux tout ce qu'elle pouvoit. On a veu que la Maison de Guise consistoit principalement en deux Freres. Le Duc de même nom , Chef des Catholiques zelés , & le Duc de Mayenne , qu'ils n'estimoient guères moins que son Aîné , & qu'ils pretendoient mettre en sa place , supposé qu'il vinst à leur manquer par la méchanceté des Calvinistes , ou par les embûches de la Cour. Le Duc de Guise avoit esté jusqu'à l'âge de vingt deux ans le moins endurant des hommes ; mais depuis il s'étoit modéré au delà de tout ce qu'on peut imaginer ; soit qu'il eust réüssi à se faire violence , ou que son ambition eût assujetty tous les autres mouvemens de son ame , à ne paroître qu'autant qu'elle le jugeoit à propos. Ainsi l'on remarquoit avec admiration qu'encore qu'il fit régulièrement sa Cour , il ne se broüilloit jamais avec les Favoris ; & les plus habiles Courtisans d'alors l'attri-



buoient à deux causes : l'une, qu'il dissimuloit toutes les injures qu'il recevoit des Favoris, lorsqu'il le pouvoit, sans se rendre méprisable à ceux de son Parti ; L'autre, que nonobstant que les Favoris le haïssent mortellement, ils conservoient pourtant dans le fonds de leur cœur une estime pour luy, qui les empêchoit de le trop irriter.

Il n'en alloit pas de même du Duc de Mayenne; car il n'étoit pas plus endurant que son frere l'avoit esté, & comme il étoit persuadé plus qu'aucun autre des belles qualitez qui se trouvoient en sa personne, il ne pouvoit souffrir de les voir méprisées par des gens qui n'en approchoient pas même de loin; tels qu'étoient les Mignons au jugement de tout le monde. Il ajoûtoit à cela le privilege de sa naissance, & il pretendoit là-dessus qu'ils luy fissent place lorsqu'il approchoit du Roy, & qu'ils luy donnassent le temps d'entretenir Sa Majesté autant qu'il le souhaiteroit. Les Mignons au contraire persuadez que le Duc de Mayenne leur déroboit toutes les heures durant lesquelles il parloit au Roy en particulier, s'en vengeoient par toutes les injures indirectes qu'ils pouvoient inventer, & n'osoient pas neanmoins le choquer ouvertement; car outre qu'il étoit homme de main, il se faisoit toujours accompagner par des gens de valeur éprouvée. Il n'avoit pas moins d'esprit que de cœur. Il s'étoit apperceu de toutes les actions faites à dessein de l'irriter; & comme elles étoient de nature à faire passer pour capricieux celui qui s'en feroit plaint, il resolut de s'en venger par la même voye qu'on l'offensoit.

1577.

Il étoit Gouverneur de Bourgogne, & il ſçavoit que cette Province en revenant à la Couronne en mille quatre cens ſoixante-ſeize, par la mort de ſon dernier Duc, avoit obtenu du Roy Louis onze pluſieurs Privileges, dont l'un étoit, que Sa Majeſté & ſes Succelleurs Rois de France ne pourroient multiplier le nombre des Officiers de Judicature & de Finance, ſans le conſentement des Etats du Pais, qui ſeroient convoquez pour cet unique ſujet. Charles huit, Louis douze, François premier, Henry ſecond, François ſecond, Charles neuf & Henry trois avoient chacun à ſon tour confirmé ces Privileges, & l'on n'y avoit donné atteinte que par les quatre Edits que le Parlement venoit d'enregiſtrer. Il y avoit donc plus de pretexte qu'il n'en falloit pour obliger les Bourguignons à ſ'y oppoſer; & le Duc de Mayenne ne prévoyoit que trop que ſ'ils le faiſoient d'une maniere aſſez vigoureuse, les Favoris n'en tireroient pas beaucoup d'argent, puis que les autres Provinces du Royaume ne manqueroient pas d'imiter celle de Bourgogne, qui tenoit le premier lieu dans les Etats Generaux & dans les Pais de France.

Il ne trouva pas beaucoup de difficulté à perſuader les Bourguignons de rejeter les quatre Edits. Le Comte de Charny, Lieutenant de Roy; les aſſembla pour cet eſſet, & leur donna courage de dreſſer des Remontrances, & de nommer des Députés qui les preſenteroient au Roy. Le Duc de Mayenne leur obtint Audience, & ils haranguerent Sa Majeſté en des termes qu'elle n'agréa pas. Ils luy alleguerent deux exemples tirez de l'Histoire Romaine: l'un,

de Marc-Antoine le Triumvir, à qui l'on avoit osé dire que les bons Princes devoient imiter les bons Pasteurs, & ne pas écorcher leurs brebis, au lieu de les tondre. L'autre, de l'Empereur Tibere, qui voulant redoubler les impôts, s'attira pour réponse, qu'il redoublât donc les récoltes & les vendanges. Le reste du Discours de ces Députez ne ménagea pas mieux la Majesté Royale. Ils représenterent à Henry trois en des termes qui n'étoient que trop intelligibles, que jusqu'à luy l'Etat ne s'étoit point apperceu que les Rois de France eussent des Favoris. Qu'Aurelien avoit vécu trente ans dans les bonnes grâces du grand Clovis, sans avoir obtenu de Charge plus haute que celle de simple Referendaire: Que Charlemagne n'avoit pas rendu l'Abbé de Fulde plus grand Seigneur qu'il ne l'avoit trouvé; & que dans la troisième Race les Favoris ne s'étoient distingués des autres Courtisans, que sous le regne de François premier, lequel à la vérité avoit fait beaucoup de bien au Connétable de Montmorency; mais que ce n'avoit esté que par le moyen des confiscations dont il avoit pu disposer, puisqu'il en étoit le Maître: Que Henry second avoit imité François premier à l'égard du même Montmorency, & que Charles neuf n'avoit avancé le Maréchal de Rets qu'en luy faisant épouser une riche Héritière: Que Henry trois ne mettoit point de bornes au desir dont il étoit possédé d'agrandir ses Mignons, & qu'il en arriveroit deux inconveniens qui ruineroient infailliblement l'Etat, si l'on n'y apportoit un prompt remède; puisque d'un côté le Trésor Royal en étoit épuisé; &

1577.

d'un autre côté, les Mignons, dont l'orgueil & l'ambition croissoient à proportion de leur fortune, devenoient si insolens, que la Noblesse ne les pouvoit plus supporter.

Il est étonnant que le Roy laissa parler les Deputez de Bourgogne sans les interrompre; mais il l'est bien plus sans comparaison que Sa Majesté eût eu sur elle-même la force de dissimuler dans une si sensible rencontre, & même d'acquiescer aux Remontrances qu'elle entendoit. Comme elles durèrent une bonne demie heure, Sa Majesté eut le loisir de faire reflexion qu'il n'étoit pas possible que les Bourguignons ne se fussent émancipez jusques-là, si le Duc de Mayenne ne leur en eût inspiré la hardiesse, & qu'il falloit que ce Duc, qui avoit témoigné tant de moderation dans sa conduite, se sentît appuyé des Catholiques zelés: Que cela supposé, on ne reduiroit jamais à la raison les Bourguignons sans rompre la Paix; & que personne dans le Royaume n'ayant plus d'interêt de la conserver que le Roy; il valoit bien mieux sacrifier de bonne heure quatre Edits, dans une conjoncture où Sa Majesté paroîtroit l'avoir fait volontairement, que d'en attendre une si mauvaise, que tout le monde s'appercevroit qu'elle y auroit esté forcée. Ainsi la Province de Bourgogne fut déchargée de ce qui la regardoit dans les quatre Edits, & les autres du Royaume qui l'imiterent ne furent pas plus rebutées qu'elle l'avoit esté.

Il en arriva une double mortification aux Favoris: l'une, qu'ils n'eurent point d'argent; & l'autre, que la Haute Noblesse commença à les mépriser, au lieu

tôt

tôt qu'elle eut été convaincuë que le Roy n'avoit pas tant de tendresse pour eux, qu'il ne les abandonnât lorsqu'on le menaceroit de recommencer la guerre Civile.

Charles de Balsac d'Entragues Chevalier des Ordres du Roy, Gentilhomme ordinaire de la Chambre, Capitaine de cinquante hommes d'armes, Lieutenant au Gouvernement d'Orleans, & Baron de Dunes, étoit cadet de sa Maison, & troisiéme Fils de Guillaume d'Entragues & de Louise d'Humieres. On ne le connoissoit à la Cour que sous le nom d'Entraguet, & comme c'étoit la coûtume des jeunes cadets de Maison qui venoient à la Cour pour faire fortune de choisir un Patron, Entraguet ne s'étoit d'abord attaché qu'au Roy sur l'esperance de devenir un de ses Favoris; & de fait, il n'y en avoit aucun entr'eux qui le surpassât pour les belles qualitez du corps ny pour celles de l'esprit. Mais il n'avoit pas réussi, soit que le Roy eût de l'antipathie pour luy, ou que Sa Majesté le regardât comme infecté du peché d'origine, c'est ainsi qu'Elle appelloit les Enfants des Gentilhommes, qui avoient des attachemens particuliers à la Maison de Guise. D'Entragues le Pere étoit un de ceux-là, & l'on sçavoit qu'elle luy avoit procuré le Gouvernement d'Orleans & l'Alliance du Gouverneur de Peronne. Entraguet ne fit pas long-temps sa Cour, sans appercevoir qu'il ne s'avance. \* Il ne pou- roit pas beaucoup par la voye qu'il s'étoit proposée. Il voit souffrir qu'on ajoû- ne pouvoit souffrir que les cinq Mignons Villequier, tât à son nom. \* O, Quelus, Maugiron & Livarot, pour lesquels il qui étoit, O, n'avoit point d'estime, luy fussent preferez dans en une seule lettre.



1577.

toutes les graces qu'il demandoit. Il se laissoit d'être continuellement refusé & ne se trouvant capable ny de vivre hors de la Cour, ny d'y jouër plus long-temps le personnage d'un demy-disgracié; Il crût devoir suivre l'exemple de son Pere, & se mettre sous la protection du Duc de Guise. Il devint bien tôt le confident de ce Prince; & c'est par-là que l'on doit soupçonner de faux, les Relations qui l'accusent d'avoir aimé la Reyne de Navarre, & de s'être battu pour elle. Et de fait, il n'y a aucune apparence qu'il eût eu dessein de se broüiller avec le Duc de Guise dans le temps qu'il estoit le mieux dans son esprit; & que toute la Cour étant persuadée que ce Duc aimoit la Reine de Navarre, Entraguet eût eu l'audace de devenir rival de son patron: Outre que Henry Trois avoit alors si peu de bonne volonté pour la Reine de Navarre sa Sœur, que ses Mignons auxquels il ne celoît rien de ses inclinations, n'auroient eu garde de hasarder leurs vies pour une Princesse disgraciée, comme étoit la Sœur de leur Maître.

Il reste deux opinions; l'une est tirée des fragmens retranchez de l'Histoire de Monsieur de Thou, où il est écrit que la Reine de Navarre parla au désavantage des Favoris, qui s'enplaignirent en des termes non moins offensans, que ceux dont ils pretendoient avoir esté offensez: Qu'Entraguet les ouït parler de cette sorte, & qu'il les en reprit d'une maniere assez aigre, pour obliger les trois plus jeunes d'entre-eux, qui étoient Quelus, Maugiron & Livarot, de luy faire

\* Il a demeuré dix-huit ans dans la maison d'Entragues.

L'autre est tirée des Memoires de Monsieur\* Perron qui portent que Jacques de Levis. Quelus aimoit la

Reine de Navarre , & avoit eu l'audace de ne pas cacher sa passion: Que la Reine de Navarre l'avoit sçûë, & que cette injure ajoûtée à tant d'autres qu'elle recevoit chaque jour des Favoris , qui n'oublioient rien pour mettre mal le Roy avec ses plus proches, l'avoit excirée à s'en plaindre d'une maniere qui sembloit témoigner qu'Elleauroit de l'obligation à quiconque la vengeroit: Qu'il n'en avoit pas fallu davantage pour rallumer la jalousie d'Entraguet contre les Favoris, & qu'il avoit pris la premiere occasion qui s'étoit présentée de les appeller en duel. Quoiqu'il en soit, Quelus, Maugiron & Livarot voulurent se battre tous trois, & presserent Entraguet de choisir deux seconds, qui furent comme luy Cadets de deux illustres Maisons, Riberaç ; & Schomberg.

L'appel fut si secret, qu'aucun autre que les Interressez n'en fut informé assez à temps pour y remédier. La crainte d'estre troublez dans l'execution de leur dessein, leur fit choisir le quartier le plus éloigné du Louvre, qui étoit celuy du marché aux Chevaux, où l'on a depuis bâty la Place Royale. Le duel dura longtemps, & se fit avec une extrême animosité. Entraguet plus à droit & moins prevenu que Quelus, le perça de dix huit coups d'épée sans en recevoir aucun; & quand il le vit par terre, il se contenta de luy arracher l'épée & le Poignard, & de les emporter pour trophée, sans vouloir achever de le tuer. Maugiron eut d'abord quelque avantage sur Riberaç, & le blessa en divers endroits; mais Riberaç craignant de mourir avant que d'avoir vendu cherement sa vie, ramassa toutes ses forces, &

1577.

faisant une passe sur Maugiron , luy enfonça dans le corps son épée jusqu'à la garde. Maugiron jetta un profond soupir , & tomba mort. Livarot reçût divers coups de Schomberg sans luy pouvoir rendre la pareille ; mais enfin le soupir que fit Maugiron en expirant ayant fait tourner la tête à Schomberg ; Livarot profita de cet instant pour le percer d'outre en outre par le flanc gauche qu'il luy presentoit. Ainsi il ne demeura sur le champ du combat que Maugiron & Schomberg , mais Riberac ne vécut que deux mois après , & Livarot que six mois. On réveilla le Roy pour luy en porter la nouvelle , & il en témoigna une affliction qui luy fit perdre la meilleure partie des amis qui lui restoient. Sa Majesté se transporta sur le lieu ; Elle eut pour Quelus la même tendresse que s'il eût esté son fils unique , Elle l'embrassa , Elle luy couvrit de larmes le visage , Elle le fit porter , & l'accompagna dans une maison la plus proche & la plus commode , scituée près de l'Eglise de saint Paul. On planta au tour de ce quartier , des pieux qui en fermoient l'accez aux carrosses & aux charrettes : On ne se contenta pas d'employer tous les Medecins & les Chirurgiens de la Cour & de Paris ; mais de plus , on manda toutes les personnes habiles dans ces deux professions , qui demeuroient dans les Provinces. Le Roy visita regulierement chaque jour Quelus durant sa maladie , & comme Sa Majesté le connoissoit extraordinairement delicat , & qu'elle le voyoit avoir plus d'horreur pour les instrumens de la Chirurgie que pour la mort ; Elle crut l'encourager à les souffrir en luy promettant cent mil

écus, pourvû qu'il contribuât ce qui dépendroit de luy pour recouvrer la santé. Elle assûra dans le même temps les Medecins & les Chirurgiens d'une somme de cent mille livres, s'ils réussissoient dans la cure qu'ils avoient entreprise, & l'on fit par son ordre des Prières solennelles par tout le Royaume, aux Saints que l'on avoit accoûtumé d'invoquer pour la guérison des blesez : Mais ces precautions & d'autres de moindre consequence que l'on ômet icy, n'empêcherent pas Quelus de mourir de ses blessures le trentième jour Il fut enterré avec Maugiron dans l'Eglise de saint Paul, où l'on fit à l'un & à l'autre de magnifiques obseques. On leur dressa un superbe Mofolée; & les plus habiles Poètes du temps furent invitez à faire sur eux des Epitaphes en François, en Latin & en Grec, qui se lisent encore en divers lieux. On choisit les meilleures, & on les grava sur le marbre; mais elles n'y demurerent que jusqu'aux barricades, que le menu peuple prit plaisir à ruiner le tombeau de Quelus & de Maugiron.

Entraguet se refugia dans l'Hôtel de Guise, où l'on ne le laissa pas longtemps, de crainte que la Cour ne le demandât pour le punir, & ne le fit assieger en cas de refus. On le fit passer dans la maison voisine d'un Catholique zélé; & lors qu'on luy eut préparé une suffisante escorte, on le tira de Paris à la faveur d'une nuit tres-obsécure, & on le conduisit en Champagne, où le Duc de Guise le fit Gouverneur de Saint Dizier, ce qu'il pouvoit sans l'agrément, & mesme sans la participation de la Cour, parce que la Reine mere luy avoit fait don-

1577,

ner le Gouvernement de Champagne, avec la même autorité que son Pere l'avoit eu, & il étoit porté en termes exprés dans les Provisions de son Pere, qu'il pourroit disposer à son gré des Gouvernemens subalternes de cette Province, à mesure qu'ils viendroient à vacquer,

Ce n'est pas que Saint-Dizier fût une Place autrement considérable que par le Siege que l'Empereur Charles-Quint y avoit mis sans la prendre. Mais outre que les autres Places de la Champagne avoient alors pour Gouverneurs des Gentilshommes dévouiez au Duc de Guise, qu'il n'avoit garde de déposer pour mettre Entraguet en leur place; on jeta dans Saint-Dizier tant de Soldats Catholiques, sous prétexte du bruit qui couroit que le Prince Casimir revenoit en Champagne pour la ravager, & qu'il luy falloit opposer des Troupes capables de l'en empêcher, qu'Entraguet se trouva aussi assuré dans Saint-Dizier, que s'il eût été dans la meilleure Place du Royaume: Outre qu'au premier avis qu'il auroit eu que la Cour vouloit le saisir de sa personne, il n'eût eu que peu de lieues à faire pour se sauver dans la Lorraine, où il n'auroit pas esté poursuivy.

Au reste s'il avoit été l'agresseur dans le duel dont on vient de parler, il en fut puny dès cette vie. Il se laissa d'être garçon, & il rechercha en mariage la dernière Fille du Maréchal de Monluc. Elle luy fut accordée, & il alla à Toulouse où elle étoit; pour l'épouser. Le jour que le Contrat fut signé, il y eut un bal, dans lequel Entraguet signala son adresse; mais la fin de cette danse ne répondit pas à son com-



1677.  
mencement. Quelques personnes mal intentionnées exciterent du tumulte, & Enraguet pour le faire cesser, mit l'épée à la main. On ne sçait si cette partie avoit été dressée pour le perdre; mais il est constant que ceux qui faisoient le bruit l'environnerent, & le blessèrent de sorte qu'il en mourut peu de jours après.

La negociation de Bellegarde pour la Provence & pour le Dauphiné, en avoit cependant fait naître une autre, qui se termina avec plus de succès. On a vû dans l'Histoire de Charles neuf, que Cerebellon qui commandoit les Armes du Saint-Siege dans le Comtat d'Avignon, avoit surpris la Ville d'Orange, qui étoit déjà toute Calviniste & qu'il y avoit exercé des inhumanitez jusques-là inconnues entre les Chêtiens. Les Calvinistes en avoient conçu tant d'horreur & de ressentiment, qu'ils n'avoient depuis fait aucun quartier aux Italiens qui s'étoient trouvez assez malheureux pour tomber entre leurs mains; & lorsqu'on avoit parlé de comprendre le Saint-Siege dans la dernière paix, les obstacles qui s'y étoient trouvez avoient été si grands, que la Reine mere toute habile qu'elle étoit, avoit passé sous silence un si délicat article.

Le secret motif des Calvinistes étoit pourtant autre que celui de la vengeance qu'ils faisoient semblant de rechercher. Car ils ne croyoient pas plus que les Catholiques, que la Paix fût de longue durée; & dans la crainte que la Guerre ne recommençât bien-tôt, ils vouloient conserver à quelque prix que ce fut leurs Soldats. Ils n'avoient que trop éprouvé que leurs meilleures Troupes les quittoient à chaque Traité de

1577.

Paix, pour aller prendre party avec les Etrangers ; & que de cent Soldats qui sortoient du Royaume dans cette veüe , à peine s'en trouvoit-il un qui y retour-  
nât , les autres étant tuez ou s'habituant dans les païs où ils trouvoient de l'employ. Il n'étoit pas possible d'y remedier autrement , qu'en les retenant sous les Enseignes Calvinistes par le payement d'une demy montre , qu'ils recevroient en attendant que les Actes d'hostilité recommençassent ; & les Calvinistes ne s'estant pas voulu charger de la depence de cette demy. montre , ils s'étoient avisez d'abandonner le Comtat au pillage de leurs soldats, afin de les tenir en haleine. La Cour de Rome en faisoit un bruit épouvantable, avec d'autant plus de fondement, que non contente d'avoir plusieurs fois permis à Charles neuf & à Henry Trois, de lever des Décimes extraordinaires sur tous les biens Ecclesiastiques de France, Elle leur avoit encore ouvert son Tresor, & fourni des sommes considerables d'argent content outre les belles Troupes qu'elle avoit envoyées sous le Comte de Sancta-Fiore, qui avoient beaucoup contribué au gain de la Bataille de Moncontour.

Cette ingratitude auroit esté trop noire, si l'on eust laissé le Comtat servir de theatre à la guerre, pendant que le reste de la France vivoit en Paix ; & la Cour employa tout son credit au prés des Chefs des Calvinistes, pour les obliger à s'abstenir de ravager les Terres du Pape. Il y avoit eu là-dessus sept ou huit Negociations, qui étoient toutes échoüées par le motif que l'on vient d'insinuer ; mais enfin celle de Biron réussit, soit qu'il eust trouvé les Calvinistes plus

plus complaisans qu'ils ne l'avoient esté jusques là , 1577.  
ou qu'il les eût convaincus par raison que la Cour  
romproit la paix plutôt que de souffrir que le Com-  
tât fut éternellement opprimé. On le comprit donc  
dans le Traitté, de même que si on l'eust inseré  
dans l'Edit de Septembre ; & l'on se contenta d'exi-  
ger de luy une petite contribution qui seroit regulie-  
ment payée tous les ans, & distribuée également &  
par tête aux Gens de Guerre Calvinistes des Provin-  
ces les plus voisines de luy, il y a des memoires qui  
font monter cette contribution à dix mil écus ; mais il  
y en a d'autres qui la reduisent à six mille seulement.  
Et comme Biron ne laissa rien par écrit là-dessus ; &  
tint tant qu'il vécut la chose fort secrette, elle est  
demeurée dans l'incertitude. Quoiqu'il en soit, le  
Comtât en fut quitte à bon marché, & ses Habitans  
eurent le loisir de rebâtir les Villes, les Bourgs, les  
Villages, & les Maisons de campagne que Des-Adrets  
& Blacons avoient démolies, & qui étoient demeu-  
rées jusques-là dans un pitoyable état.

Ce fut durant cette Negociation que Hurault de  
Chiverny éleva sa fortune sur le débris de celle d'un  
Magistrat, dont l'integrité étoit plus connue, que  
celle d'aucun autre du Royaume. On a représenté  
dans la Preface de Charles neuf, le caractere de René  
de Birague ; & remarqué que jamais Italien n'étoit  
parvenu aux plus hautes Charges de la Robbe dans  
un Royaume Etranger, en donnant moins de ja-  
lousie que celui-là. Il étoit au dessus du bien, quoi-  
qu'il eut perdu le sien pour s'être attaché au service  
de la France. Il dépensoit si peu, qu'il ne se pouvoit

1577.

moins ; encore le neceffaire luy manquoit-il foyvent : Et neanmòins on ne le vit jamais fe plaindre de fa pauvreté , ny demander aucune grace à la Cour , ny même emprunter à des particuliers , quoiqu'il euff beaucoup d'Amis qui euffent été ravis de le foulager dans fon indigence , & qui l'auroient fait fans attendre qu'il leur en parlât , s'ils n'euffent apprehendé de le choquer. Il étoit le plus doux des hommes , il n'offençoit perfonne , & il fervoit dans toutes les occasions qui s'offroient fans violer la juftice. La Reine Mere luy avoit procuré la Dignité de Chancelier de France pour deux raifons ; l'une qu'Elle étoit affurée que Birague n'importuneroit la Cour , ny par fes pretentions , ny par fes intrigues ; l'autre qu'il étoit difpofé de forte que quand on luy présenteroit un Aête à fcéller , & qu'il le jugeroit contraire à fa confcience & au bien du Royaume , il fe contenteroit de le rejeter , & il ne trouveroit pas mauvais qu'on luy prît les Sceaux pour fceller cet Aête en fa prefence. Il y avoit apparence qu'un fi grand Perfonnage ne feroit dépoüillé que par la mort , & qu'on ne luy donneroit pas le chagrin d'achever hors des affaires , le peu qui luy reftoit de vie ; mais Chiverny ne put fe refoudre d'attendre jufques-là. Ils étoit élevé par la faveur de Villequier & d'O , à la Charge de Chancelier de Henry Trois , lorsqu'il n'étoit encore que Duc d'Anjou ; & ç'avoit eûté longtems la couftume en France , que ceux qui avoient fervy en cette qualité les Princes qui venoient à la Couronne , fuflent Chanceliers de France.

Birague étoit d'une fanté robuste ; & comme les paffions ne le touchoient que médiocrement , il y

avoit lieu de craindre qu'il ne vécût plus que Chiverny, quoiqu'il fut beaucoup plus âgé que luy. Ce n'étoit pas là le compte du même Chiverny, qui eust esté frustré de la premiere Dignité de la Robbe : Et de fait sa patience se laissa au bout de quatre ans, & il délibéra avec Villequier & d'O sur les moyens de se faire Chancelier avant la mort de Birague. Le Roy à qui les deux Favoris que l'on vient de nommer en parlerent, témoigna qu'il seroit ravy de voir Chiverny premier Magistrat de son Royaume ; mais Sa Majesté ajousta qu'Elle ne pouvoit se résoudre de faire aucune violence à Birague, & que si on pretendoit luy succéder, il falloit qu'il y consentît. Les Favoris & Chiverny ne furent qu'à demi contens de cette réponse, & ils ne s'arrêterent pas précisément à la moderation dont on leur avoit commandé d'user à l'égard de Birague. Ils le firent à la verité sonder s'il seroit d'humeur à quitter les affaires ; mais après qu'il eut reparty qu'il se sentoit encore assez vigoureux pour continuer de servir le Roy, on le menaça de luy ôter par force sa Dignité, s'il n'y renonçoit de bon gré. Birague n'étoit pas assez simple pour croire tout ce qu'on luy disoit ; & comme il avoit vécu jusqu'à la conscience nette, il n'avoit point à craindre d'être déposé ; mais il aimoit à ne point avoir de querelle particuliere, & il prevoyoit que les Favoris & Chiverny ne discontinueroient pas de luy en susciter, jusqu'à ce qu'il leur eust donné contentement. Il acquiesça sur ce principe à sa propre déposition, & ceux qui l'y contraignoient en furent si touchés, qu'ils luy procurerent un Chapeau de Cardinal, soit



1577.

qu'ils eussent honte de souffrir qu'il devint simple Avocat consultant au troisiéme Pillier de la grande Salle du Palais, comme avoit esté le Chancelier Poyet après sa disgrâce, ou qu'ils eussent dessein de persuader au Roy que Birague avoit preferé la pourpre à la Charge de Chancelier. Ainsi se termina l'année mil cinq cens soixante-dix-huit; & la suivante commença par la fortune de deux Favoris, qui prirent la place de Quelus & de Maugeron, & supplanterent enfin les autres Mignons.

Joyeuse jeune Gentilhomme du Languedoc, étoit le troisiéme fils du Lieutenant de Roy dans cette Province. Sa Maison étoit fort ancienne, & ceux qui en contesterent le lustre n'en avoient pas examiné les Titres. Il avoit une belle ame logée dans un plus beau corps; & si sa veuë charmoit d'abord ceux qui le regardoient, ses manieres achevoient de les attacher à sa personne. Il étoit honneste, doux, discret, & liberal jusqu'à la magnificence, & l'on n'avoit encore decouvert aucun vice en luy. Il se feroit maintenu dans cette reputation, s'il eust passé sa vie dans la Province où il étoit né; mais la Cour est la pierre de touché pour les défauts, aussi bien que pour les perfections des plus grands hommes. Elle contribué infiniment à rehausser l'éclat de celles-cy, & met dans tout son jour la honte de ceux-là. De-là vint que Joyeuse qui n'avoit point esté touché d'ambition avant que d'approcher du Roy, n'y fut depuis que trop sensible, & voulut bien aspirer aux nôces de la Belle-Sœur du Roy son Maître, sans prendre garde qu'une Alliance si disproportionnée étoit le plus

dangereux piège, qu'on luy pouvoit tendre pour le supplanter.

1577.

Loüis de Nogaret Espernon n'étoit ny si accom-  
 ply que le fait l'Aurheur de sa vie, ny si défectueux  
 que d'Aubigne \* le représente ; il ne se trouvoit pas  
 beaucoup inférieur à Joyeuse, en beauté ny en bonne  
 mine. Il avoit l'ame la plus intrepide que l'on eût  
 veüe en France ; & l'extrême danger qu'il courut  
 dans Angoulesme, ne l'étonna pas durant les qua-  
 rante heures qu'il dura. Sa fierté ne l'empêchoit pas  
 d'être de facile accez, & personne ne rendoit plus  
 exactement que luy les devoirs de l'amitié. Il posse-  
 doit en perfection l'art de gagner la petite Noblesse,  
 & ceux qui l'y voyoient travailler avec tant de facili-  
 té & de succez, en étoient d'autant plus surpris qu'il y  
 réussissoit sans se familiariser jamais avec elle. Il étoit  
 ménager, & il employoit préférentement à toute au-  
 tre chose, les derniers jours de chaque mois, à régler  
 ses affaires domestiques. Il laissa des biens immenses ;  
 Cependant il n'y avoit à la Cour, ny Seigneur, ny  
 Prince, dont la table & le train fussent plus superbes  
 que les siens. Il tenoit parole, sur tout lorsqu'il me-  
 naçoit ; & il prenoit un soin particulier de recompen-  
 ser ses domestiques : Mais il n'estoit venu à la Cour,  
 & il ne s'étoit attaché à Henry Trois, que dans la  
 seule vûe de s'agrandir ; & il s'en cachoit si peu, que  
 le plus nouveau des Courtisans en étoit aussi convain-  
 cu que le plus ancien. Il s'étoit imaginé que la Mo-  
 narchie Françoisë étoit arrivée à son dernier période,  
 & que Henry Trois en seroit le dernier Roy. Il ne  
 pensoit là-dessus qu'à recueillir le plus qu'il pourroit,

\* Girard  
 dans la Sa-  
 tyre intitu-  
 lée le Baron  
 de Feneste.

1577.

des pieces du pretendu naufrage ; & comme il vouloit s'établir dans la Guyenne , & qu'il étoit à craindre que les Cavinistes ou les Espagnols ne l'en chassassent, il prenoit des mesures pour se saisir de la Provence, sous prétexte d'en procurer le Gouvernement à la Vallette son frere aîné, afin de trouver en tout événement un azile auprès des Princes d'Italie.

Les deux Favoris dont on vient de représenter le caractère, avoient un égal intérêt d'empêcher autant qu'il leur seroit possible, que la Guerre Civile ne recommencât, qu'après qu'ils auroient fait leur fortune, & ils porterent le Roy à presser la Reine Mere de conclure à Nerac, avec le Roy de Navarre, assisté des principaux Députez des Calvinistes, un Traité divisé en trente-sept Articles, qui leur accordoit tout ce qui se pouvoit sans trop irriter les Catholiques zelez. Le Roy l'autorisa, & pour montrer qu'il ne veilloit pas moins à la seureté des biens de ses Sujets, qu'à celle de leur personne, il reforma un abus d'extrême consequence. On s'étoit passé de Notaires en France durant huit cens ans, & lorsqu'on avoit jugé necessaire de s'en servir, on s'étoit contenté d'exiger d'eux qu'ils reçussent les Testamens, les Contrats & les autres Actes, & qu'ils les signassent. Le pouvoir qu'on leur avoit laissé étoit grand, mais il s'étoit passé plusieurs années sans qu'il en arrivât d'inconvenient soit qu'ils apprehendassent les rigueurs de la Justice, qui étoit alors inexorable à leur égard, ou qu'ils fussent assez gens de bien pour ne pouvoir se résoudre de commettre des faussetez : Mais enfin la corruption s'étoit insinuée entr'eux, & il y en avoit eud'assez in

fidelles pour changer les Contrats qu'ils avoient reçûs, & pour les ajuster à la volonté de ceux qui leur offroient de l'argent pour cela. Ce desordre étoit devenu si grand, qu'il n'y avoit plus d'apparence de le souffrir; & le Conseil du Roy après en avoir cherché longtemps le remède, le trouva en obligeant les Notaires à lire aux Parties les Actes qu'ils auroient dressés, & les Parties à les signer & les parapher, ou du moins à déclarer qu'elles ne sçavoient ou ne pouvoient le faire.

Les Calvinistes ne furent pas plutôt en paix, qu'il survint entr'eux une querelle capable de les diviser. Le Vicomte de Turenne qui s'étoit déjà rendu le plus considérable d'entr'eux après les Princes du Sang; avoit obtenu du Roy de Navarre le Gouvernement de Castel-jaloux, pour Savignac Gentilhomme de service, malgré les sollicitations du Barón de Duras & de son Frere, qui pretendoient en faire pourvoir Briquet, vieux Officier de Guerre qui leur étoit dévoué. Savignac fut mis en possession, mais il n'y demeura pas longtemps. Les deux Duras qui avoient beaucoup de credit dans le País, y prirent de si justes mesures, que la premiere fois que Savignac sortit de Castel-jaloux, on luy en ferma les portes, & on l'empêcha d'y rentrer. Savignac s'en alla plaindre au Roy de Navarre, qui mit tout en usage pour le rétablir: Mais son autorité n'étoit plus si grande après la Paix, qu'elle l'avoit été durant la Guerre; & il avoit presque autant de Collegues dans le Gouvernement de Guyenne, qu'il s'y trouvoit de Calvinistes qualifiez. Les Duras quoiqu'ils fissent profession de luy être

fut mort, ne penserent qu'à se retirer au plutôt en lieu de seureté.

15. 7 7.

Sa blessure étoit si dangereuse, qu'on la jugea d'abord mortelle, mais la jeunesse & le tempéramment robuste du Vicomte de Turenne, luy sauverent la vie. Il demeura néanmoins trois mois au lit, & il fit durant ce temps solliciter le Roy de Navarre de luy rendre justice. Il redoubla ses instances après sa guérison, & il feignit de ne prendre pas garde que le Roy de Navarre n'étoit pas en état de le satisfaire. Ce Prince avoit à la verité beaucoup de credit dans son Party, mais les Duras n'y en avoient gueres moins que luy; & de plus ils ne s'y estoient point faits d'Ennemis, au lieu que le Vicomte de Turenne avoit choqué les Princes du Sang Calvinistes en deux manières qui n'étoient pas pardonnables. L'une étoit le soupçon qu'ils prenoient de sa trop grande familiarité avec la Reine de Navarre; l'autre, l'excessive ambition qu'il ne se donnoit pas la peine de cacher. Le même Vicomte de Turenne prévoyoit que le Roy de Navarre succéderoit à la Couronne de France, & qu'en ce cas il se feroit Catholique; le Generalat des Calvinistes vacqueroit alors; & soit que le Vicomte de Turenne n'estimât pas assez le Prince de Condé pour le juger capable d'y succéder, ou qu'il le haïst trop pour souffrir qu'il parvinst jamais à cette dignité, il se la destinoit, & il prenoit déjà pour cela des mesures qui ne pouvoient long temps demeurer secretes. Le Roy de Navarre en les apprenant s'étoit contenté d'en rire, & il n'en avoit pas fait plus mauvais visage au Vicomte de Turenne; mais le Prince



1577.

de Condé qui étoit le moins endurant des Bourbons, s'en étoit scandalisé, de sorte que s'il se fût rencontré avec ce Vicomte en lieu favorable pour se battre en duel contre luy, il ne l'eût pas dédaigné.

Le Party Calviniste étoit donc sur le point non-seulement de se diviser, mais encore de travailler de ses propres mains à sa ruine; & les Catholiques zelez s'y attendoient avec une joye qu'ils ne dissimuloient point assez. Le Roy de Navarre auroit alors esté exposé à leur discretion, & ce fut pour s'en garentir qu'il s'occupa tout-à-fait à reconcilier le Vicomte de Turenne avec les Duras; mais il y trouva des difficultez qu'il seroit inutile de rapporter icy, & il n'y réussit qu'à demy. \* Le Vicomte de Turenne per-

\* Dans les lettres originales du Roy de Navarre au Vicomte de Turenne, & du Vicomte de Turenne au Roy de Navarre.

suadé que le Roy de Navarre ne termineroit point l'affaire, ou qu'il la decideroit à son avantage, luy remit volontiers ses interests; mais les Duras vaincus par plus d'une expérience, que dans cette sorte d'accommodement la partie la plus foible étoit toujours la plus mal-traitée, & croyant leur credit moindre que celui du Vicomte de Turenne, à cause que la Reine de Navarre se declaroit ouvertement pour luy, refusèrent de donner leur blanc signé, sans être auparavant assurez que l'arbitrage leur seroit favorable. Ainsi les Calvinistes étoient sur le point de se battre, lorsque le Roy de Navarre s'avisa de prier la Reine Mere, qui n'estoit pas encore partie de Nerac, d'entreprendre la reconciliation dont il ne pouvoit venir à bout. Les Courtisans de Henry Trois qui avoient accompagné cette Princesse, crurent que le

Roy de Navarre s'adressoit mal, & que la Reine Mere travailleroit plus volontiers à commettre les Calvinistes les uns contre les autres, qu'à les réunir; mais le Roy de Navarre avoit mieux pénétré qu'eux dans les véritables sentimens de cette Princesse, & si ce fut Calignon qui luy en donna le conseil; on ne sçauroit assez louer la prudence de ce grand homme.

On prétend que la Reine Mere n'avoit jamais voulu sincèrement la ruine des Calvinistes, quoi qu'elle eût tant de fois depuis vingt ans témoigné le contraire; & que le même motif qui l'en avoit si long-temps empêchée subsistoit encore dans toute sa force. Elle n'avoit pas à la vérité beaucoup de crédit à la Cour; mais elle espéroit de recouvrer la confiance du Roy son fils, que les Favis luy avoient ôtée, soit qu'elle eût en cette rencontre trop bonne opinion d'elle-même, ou qu'elle ne crût pas les Favis assez habiles pour conserver long-temps le pouvoir qu'ils luy avoient ravi. Elle se promettoit donc de redevenir ce qu'elle avoit été durant tout le regne de Charles neuf; & comme elle avoit alors conservé autant qu'il luy avoit été possible, une espèce d'équilibre entre le Party Catholique & le Calviniste; elle n'avoit garde maintenant de l'ôter dans une conjoncture, où le Vicomte de Turenne d'un côté, & les Duras de l'autre, alloient exécuter en moins de trois mois, par la destruction du Calvinisme, ce que n'avoient pu en vingt ans les trois derniers Rois de France, assister des Troupes & de l'argent de toutes les Puissances Catholiques de l'Europe. Ainsi la Reine Mere accepta de bon cœur la pro-

pere au Gouvernement du Languedoc, & des'en faire donner la survivance. Ce dessein étoit si grand que les plus raffinez Courtisans le jugeoient temeraire. Et de fait, si Henry Trois à son avènement à la Couronne de France, & lorsque tout le monde étoit encore prévenu de l'opinion qu'il étoit le Prince le plus accomply qui eût jamais porté Couronne, n'avoit osé déposséder Damville; il étoit bien moins en état de le faire maintenant qu'il y avoit trois partys formez dans son Royaume, & que son autorité y étoit encore moins respectée qu'elle ne l'avoit été en Pologne.

Damville se trouvoit si bien établi dans le Languedoc, qu'il n'étoit pas possible de l'en tirer malgré luy. Il s'étoit à la verité mis mal avec les Calvinistes en les abandonnant, & en s'accommodant sans eux avec la Cour; mais cette injure quelque grande qu'elle fust, étoit de celles que la necessité de se procurer un plus grand bien que ne seroit la vengeance, oblige d'oublier. La desertion de Damville étoit bien sensible aux Calvinistes; mais ils n'auroient pas pour cela souffert qu'on l'eût chassé du Languedoc, parce que quelqu'autre Gouverneur que l'on eust mis en sa place, n'auroit pas été contraint comme luy de s'entendre avec eux pour se maintenir.

La Maison de Montmorency étoit fort unie, & les trois freres de Damville qui se l'ouvenoient qu'on les auroit égorgez à la Saint Barthelemy, si l'on n'eust apprehendé que le desespoir & la vengeance ne le portassent à livrer son Gouvernement aux Espagnols, présupposient avec raison que leur conservation

1577.

dépendoit uniquement de la sienne ; & s'ils eussent vû la Cour résoluë de le pousser à bout , non-seulement ils auroient assemblé tous leurs amis , qui n'étoient pas en petit nombre pour le secourir ; mais encore le Maréchal de Montmorency , qui estoit le plus riche Particulier de la Chrétienté , & qui n'avoit point d'enfans de Diane légitimée de France sa femme , auroit plutôt engagé les belles Terres qu'il avoit presque dans toutes les Provinces du Royaume , que de le laisser manquer d'argent.

Il n'étoit donc pas possible de tirer du Languedoc Damville malgré luy , & la Reine Mere qui en étoit plus convaincuë que le Duc de Joyeuse , l'avertit qu'il ne devoit penser à mettre dans sa Maison le Gouvernement de son Pais , qu'après avoir dédommagé celui qui en étoit pourvû. Joyeuse étoit de l'humeur assez ordinaire aux jeunes gens qui entrent en faveur. La Fortune ne l'avoit pas encore aveuglé jusqu'au point de luy cacher la disproportion qu'il y avoit entre luy & la dignité où il aspirait. Il se connoissoit trop ambitieux , & s'il n'avoit la force de modérer sa passion , il se promettoit au moins que lorsqu'il auroit obtenu ce qu'il desiroit , il ne demanderoit rien davantage. Cette opinion trop avantageuse qu'il avoit de luy-même , le rendoit plus ardent à dépouiller Damville , sous espérance d'en demeurer là ; & comme il n'ignoroit pas que la Reine Mere avoit toujours conservé une étroite liaison avec le même Damville , il offrit à S. M. de la servir à son gré auprès du Roy , si elle luy rendoit office auprès de ce Gouverneur de Languedoc. La Reine Mere étoit convaincuë de la sincérité de Joyeuse , & de plus

comme elle apprehendoit qu'Epéron ne s'unît d'intérêt avec la Maison de Guise, elle cherchoit à s'assurer de son Colleague. Elle se chargea donc de l'affaire qu'on luy propoisoit, & après avoir bien pensé à la satisfaction qui pouvoit estre donnée à Damville, elle n'en trouva point d'autre que le Marquisat de Saluces. Mais Bellegarde le tenoit, & il n'étoit pas plus aisé de le luy ôter, que le Languedoc à Damville. Il luy falloit un dédommagement proportionné, & quand la Reine Mere crut l'avoir trouvé, Elle luy fit entendre qu'elle prétendoit le rétablir dans la faveur où il avoit esté lorsque le Roy son fils étoit retourné de Pologne, & le rendre ensuite un des plus puissans Seigneurs du Royaume : Elle ajoûta qu'elle n'avoit pas oublié la considération où il étoit, lorsqu'on l'avoit envoyé dans le Languedoc à la teste d'une Armée : Que l'on feroit presentement pour luy quelque chose de plus, & qu'on luy donneroit le Commandement de la moitié de cette grande Province en qualité de Lieutenant de Roy : Que les Provisions en seroient expédiées dans la forme qu'il desireroit : Et que pour comble de graces on y ajoûteroit en termes exprés, qu'il pourroit retenir pour luy-même, ou donner à qui il luy plairoit, les Gouvernemens particuliers des Places enfermées dans sa Lieutenance generale : Que l'on ne souhaitoit rien de luy en échange, sinon qu'il voulut bien remettre entre les mains du Roy le Gouvernement de Saluces, & employer tout son credit auprès de Damville pour le disposer à l'acceptation de la propriété de ce Marquisat, en échange du Gouvernement du Languedoc. Bellegarde



1577.

fut ravy de l'offre qu'on luy faisoit ; & pour dire le vray la Reine Mere l'avoit pris par son foible. On avû qu'il avoit formé le chimerique dessein de gouverner les Calvinistes sans estre de leur Religion , & de se rendre par là tout-à-fait nécessaire à la Cour. Il n'en pouvoit venir à bout tant qu'il se trouveroit enfermé entre les Alpes & l'Italie , parce qu'il ne seroit pas assez fort pour empêcher que les Troupes du S. Siege n'allassent au secours des Catholiques , & il se perdrait absolument s'il enduroit que les Calvinistes de la Province du Dauphiné, fissent des courses dans le Piémont.

Il remercia donc la Reine Mere au lieu de faire le renchéry , & il négocia de son mieux pour l'échange dont il s'agissoit : mais Damville après avoir demandé & obtenu tout le temps nécessaire pour se resoudre , répondit qu'il ne pouvoit se deffaire de son Gouvernement. Ses raisons furent qu'il s'étoit beaucoup endetté depuis cinq ans , & que le Marquisat de Saluces ne luy fourniroit jamais les moyens de s'acquiter : Qu'il avoit irrité au dernier point les Calvinistes de Provence & de Dauphiné ; & que cependant il seroit à leur discretion en se retirant dans un Estat aussi petit qu'étoit celuy du Marquisat de Saluces : Qu'on l'y pourroit opprimer avant qu'il eust formé d'assez fortes liaisons avec les Princes d'Italie , & sur tout avec le Pape ; & que néamoins il n'étoit pas assuré que ces Princes voulussent bien s'entendre avec luy , parceque la Ligue offensive & deffensive qu'il avoit contractée avec les Calvinistes , ne donnoit que trop lieu de soupçonner qu'il étoit de cette Secte.

La

La repartie de Damville rebuta de sorte la Reine Mere, qu'elle ne l'auroit pas pressé davantage si l'affaire l'eût uniquement regardée : Mais Joyeuse l'importuna si long-temps, & le Roy luy fit si souvent entendre qu'il luy tiendrait compte de la maniere dont elle obligeroit Joyeuse, qu'elle declara enfin au Roy & à Joyeuse qu'il ne restoit plus d'autre moyen de conclurre l'échange, qu'en accordant à Damville non-seulement la Propriété ; mais encore la Souveraineté du Marquisat de Saluces.

Bellegarde reçut ordre del'offrir, & l'executa avec toute l'habileté dont il se picquoit en de semblables occasions ; mais Damville ne se laissa pas tellement ébloüir par l'ambition de devenir Souverain, quoiqu'il eust autrefois aspiré aux Nôces de la Reine Marie Stuart après qu'elle fut veuve de François Second, & qu'il l'eût suivie en Escosse à ce dessein : Qu'il ne prévît sagement que la proposition de Bellegarde ne tendoit à l'élever que pour le jeter de plus haut dans le précipice, & qu'après tout, le Gouvernement du Languedoc dans la conjoncture d'alors valoir beaucoup mieux sans comparaison que dix Souverainetez semblables à celle du Marquisat de Saluces. Cependant comme il y auroit eû de l'imprudence & de la présomption à témoigner ce qu'il en pensoit ; il ne rejetta l'offre qu'on luy faisoit que sur deux impossibilités qui ne pouvoient estre plus évidentes. Il tira la premiere de ce que François Premier avoit réüny par un Acte exprés le Marquisat de Saluces dont il s'agissoit, à la Monarchie Françoisse, & quand il ne l'eût pas fait, il s'étoit déjà écoulé quarante ans de-

1577.

puis la confiscation de ce Fief sur le dernier Marquis de la Maison des Paleologues : Cependant on tenoit en France pour maxime indubitable , que les biens possédez par les Rois Tres- Chrêtiens durant dix ans , s'incorporoient d'eux-mêmes si fortement au bout de ce terme dans le Domaine Royal , qu'il n'étoit plus possible de les en détacher pour quelque cause que ce fust. Damville concluoit de là que pour l'échange du Marquisat de Saluces contre le Gouvernement du Languedoc , il seroit absolument nécessaire de convoquer les Etats Generaux , & d'obtenir leur consentement en bonne forme. Il ajoûtoit que dans toutes les apparences humaines ce consentement seroit refusé ; puisque la Couronne perdrait le seul établissement qui luy restoit dans l'Italie ; & d'un autre côté on n'offroit rien du tout pour l'en dédommager : Que le Roy n'avoit que trop reconnu par experience son peu de credit dans les Etats de mille cinq cens soixante-seize , & que si on luy avoit alors refusé des choses de peu de conséquence , on le feroit avec bien plus de raison dans une conjoncture où il seroit question de violer une loy fondamentale du Royaume.

La seconde impossibilité consistoit , au sens de Damville , dans la nature du Marquisat de Saluces , qui étoit un Fief du Dauphiné. Tout le monde sçavoit que le dernier Dauphin Humbert ne l'avoit réuni à la Couronne , qu'à des conditions , dont l'une estoit qu'il ne s'en feroit aucun démembrement contre le gré des Etats de la Province.

Il s'ensuivoit de là que quand les Etats Generaux

auroient acquiescé à l'échange de ce Marquisat ; il faudroit encore qu'il fut approuvé par les Estats particuliers du Dauphiné ; ce qu'ils n'auroient garde de faire , & deux motifs les en empêcheroient toujours : L'un qu'ils estoient divisez , & que si les Catholiques agréoiént l'échange , il ne plairoit pas aux Calvinistes , comme au contraire il suffiroit qu'il eust l'approbation des Calvinistes pour le rendre odieux aux Catholiques. L'autre , que les Dauphinois se plaignoient déjà que l'on eust diminué leur Province de près de la moitié , par le retranchement de la Principauté d'Orange , & de la meilleure partie du Piémont ; & qu'ils travailleroient de tout leur pouvoir à conserver ce qui leur en restoit.

Damville estoit si persuadé que la Reine Mere après avoir penetré les raisons que l'on vient d'abreger , cesseroit de le solliciter ; qu'il accommoda à son desavantage quelques differents qu'il avoit avec le Parlement de Toulouse , par cette raison qu'ayant à passer toute sa vie avec luy , il estoit nécessaire que l'on sçeuſt qu'ils vivoient en bonne intelligence. Bellegarde se prévint aussi de cette opinion ; mais une des plus belles qualitez que toute l'Europe avoit admirées dans la Reine Mere, estoit qu'on ne l'avoit jamais vûe se rebuter pour aucune difficulté quelque insurmontable qu'elle eut paru aux yeux d'autrui. Et de fait elle repartit à Bellegarde que les considerations de Damville seroient bonnes si l'affaire de l'échange étoit conduite par la voye ordinaire, & qu'avant toutes choses, l'on commençât par convoquer les Etats, qu'on demandast leur consentement ; & que l'on



1577. s'adressât ensuite à la Province du Dauphiné : mais que comme il s'agissoit d'un échange tellement singulier, qu'il n'en estoit point de semblable dans la Monarchie Françoisë ; Sa Majesté ne l'avoit entrepris que pour l'exécuter par un renversement de conduite : Qu'il estoit donc à propos de commencer par la fin ; c'est-à-dire d'exécuter l'échange, & que pour cela il falloit que Damville & Bellegarde remissent en mesme temps leurs Gouvernemens entre les mains du Roy, qui en disposeroit immédiatement après, suivant les mesures qui en auroient esté prises : Que l'on convoqueroit ensuite les Estats Generaux, & que l'on y proposeroit l'échange, non plus comme à faire, mais comme déjà fait, & qu'on les embarrasseroit d'autant plus, que s'ils ne l'autorisoient pas, ils se mettroient mal avec le Roy, & que pour retirer le Marquisat, ils se chargeroient d'une nouvelle guerre qui dureroit longtemps, & ne seroit peut-être jamais terminée ; puisque les Italiens qui avoient interest que la France ne possedât plus rien dans leur País, appuyeroient Damville de toutes leurs forces.

Bellegarde surpris de la subtilité de la Reine Mere ; demanda du temps pour deliberer sur ce qu'il avoit à faire, & resolut enfin de la satisfaire autant qu'il dépendoit de luy. Il offrit de remettre entre les mains du Roy le Marquisat de Saluces, & ceux qui le trouverent étrange, ne sçavoient pas qu'il avoit pris des mesures particulieres avec le Roy de Navarre pour la Guyenne, & avec Lesdiguières pour le Dauphiné ; & que s'il se fût une fois étably dans le



Languedoc, l'autorité du Roy n'y auroit pas esté plus respectée qu'elle l'étoit sous le Gouvernement de Damville. La Reine Mere estoit si prévenue de l'opinion que Bellegarde auroit plus de peine à se défaire de son Gouvernement que Damville du sien, qu'elle crut que l'affaire étoit faite : Mais Damville ne la laissa pas longtemps dans la fausse joye de ce prétendu succez. Il ne douta pas que si l'échange se faisoit par avance, & que le Roy convoquât les Estats, la presence de Sa Majesté, & les amis de la Maison de Montmorency n'y fussent assez puissans pour obtenir le démembrement du Marquisat de Saluces : Mais avec tout cela il tint ferme dans son premier dessein, & il voulut garder son Gouvernement. Les deux raisons qu'il en apporta, furent qu'il se mettroit mal dans l'esprit de tous les bons François, s'il renouveloit l'exemple d'aliener pour ses interets les biens de la Couronne; & que si Henry Trois le laissoit paisible Souverain, le Successeur de S. M. pourroit prétendre avec raison que cette alienation n'avoit pû se faire, & rentreroit dans le Marquisat, dont il soutiendrait que Henry Trois n'auroit esté qu'Usufruitier. La Reine Mere & Joyeuse ne discontinuèrent pas pour cela de persecuter Damville, & il auroit eû de la peine à se délivrer de leurs importunités, si sa bonne fortune ne luy eüst fourny une troisième raison qui eut plus d'effet que les precedentes. Le Maréchal de Montmorency son frere aîné mourut, & luy laissa tous les biens de la Maison de Montmorency. On a déjà vû qu'ils estoient tres-grands, & qu'il en avoit presque par toutes les Pro-

1577.

vinces du Royaume. Damville n'eut pas plutôt recüeilly cette succession, qu'il écrivit à la Reine Mere que le Gouvernement du Languedoc luy estoit absolument necessaire pour la conserver; à cause qu'il avoit irrité au dernier point les Calvinistes, en traitant avec la Cour sans leur participation, & qu'à la premiere Guerre Civile qui surviendrait ils ne manqueroient pas de ravager, & même de desoler toutes ses Terres, s'ils le voyoient confiné dans un tres-petit Estat entre les Alpes; au lieu qu'ils n'auroient garde de rien entreprendre sur luy, s'il retenoit le Languedoc, puisqu'il seroit alors en estat de leur faire par reprefailles incomparablement plus de mal qu'il n'en recevroit d'eux.

La Reine Mere n'insista pas davantage; car elle vit assez que c'estoit là la dernière résolution de Damville, mais les affaires de cette nature ne s'entreprennent jamais impunément, & lorsqu'elles ne réussissent pas, le contre coup en devient plus dangereux que le coup n'auroit esté utile, si elles eussent réussi. On n'avoit pû cacher à Bellegarde que le projet de l'échange du Marquisat de Saluces, n'avoit point d'autre fondement que l'ambition de Joyeuse, & comme il estoit aisé de prévoir que ce Favory n'en demeureroit pas là, & qu'il jetteroit les yeux sur un autre Gouvernement au deffaut de celui du Languedoc; Bellegarde s'imagina qu'on luy ôteroit tost ou tard le Marquisat de Saluces pour le faire servir à un autre échange, & que la récompense qu'on luy en donneroit ne seroit pas tant à sa bien-séance qu'auroit esté la Lieutenance

Generale du Languedoc qui luy avoit esté offerte. Il se l'imprima si fort dans l'esprit, qu'il ne fut pas plûtôt de retour à Saluces, qu'il chercha les voyes de s'y maintenir malgré la Cour, & même malgré la Monarchie Françoisé. Il s'adressa d'abord au Duc de Savoye qu'il connoissoit assez son amy pour ne pas découvrir son dessein, supposé qu'il ne l'approuvât pas. Il luy demanda sa protection en cas qu'il en eût besoin, & il se fonda sur ce que le Roy de France avoit deormais si peu d'autorité, qu'elle ne suffisoit pas pour appuyer les Gouverneurs de ses Provinces. On a veu qu'il n'y avoit point de Prince dans la Chrétienté plus redevable à la France que le Duc de Savoye: que Charle Neuf luy avoit rendu les trois meilleures Places du Piémont, restées à Sa Majesté par le Traité du Câteau-Cambresis, & que Henry Trois luy fit encore present des trois autres; mais les trop grands bien-faits produisent presqu'aussi souvent des ingrats que les plus sensibles offensés excitent des ennemis. On ne sçait si le Duc de Savoye estoit fâché de devoir son rétablissement aux François, ou s'il apprehendoit que les Successeurs de Henry Trois, s'ils estoient paisibles, ne se missent un jour dans la possession des Villes de Piémont, qui n'auroient pû estre alienées à leur préjudice. Mais Fulvio Testi son Panegiriste avoué \* qu'il n'estoit pas dans de bonnes dispositions à l'égard de ses Bienfaiteurs; & d'ailleurs il est constant qu'il écouta avec beaucoup de joye la proposition de Bellegarde. Il ne se crut pas néanmoins assez fort pour le protéger, & parce que s'il l'eût fait, il n'au-

1577.

\* Dans la vie  
de ce Prince.

1577.

roit pas moins signalé sa temerité que son ingratitude ; il se contenta de luy repartir que l'estat dans lequel il se trouvoit avec la France , l'empêchoit de rien accepter qui la choquât directement ; mais que si Bellegarde vouloit , il luy procureroit une plus puissante protection , qui seroit celle de l'Espagne. Quand on est une fois engagé dans la rebellion , on ne se met pas beaucoup en peine de ceux que l'on reconnoitra au lieu du Seigneur legitime.

Bellegarde répondit sur ce principe, qu'il luy estoit indifferent par qui il seroit protégé , pourveu qu'il le fût , & il n'en falut pas davantage pour obliger le Duc de Savoye à négocier le Traité du même Bellegarde avec le Roy d'Espagne Philippe second. Les particularitez en furent si secretes , que tout ce que l'on en sçait est , que l'on n'en feroit aucune mention qu'en deux rencontres ; l'une si Henry Trois vouloit déposer Bellegarde ; l'autre, s'il survenoit une rupture entre la France & l'Espagne. Dans la premiere Sa Majesté Catholique s'obligeoit de fournir à Bellegarde cinquante mille écus par mois , outre les Troupes qu'elle luy enverroient du Duché de Milan , que le Duc de Savoye laisseroit passer sur ses Terres , sous prétexte de n'estre pas assez fort pour les empêcher. Dans la seconde , Bellegarde devoit ne se pas contenter d'une declaration publique en faveur de Sa Majesté Catholique , & de la diversion qu'il feroit dans le Dauphiné moyennant les cinquante mille écus par mois , qu'on luy avoit promis ; mais il s'engagoit de plus à remuer toutes les intrigues qu'il avoit en diverses Provin-

oës de France , & à susciter tant d'Ennemis au Roy 1577.  
Henry Trois son maître dans son Estat , qu'il ne luy  
restât pas assez de Troupes pour opposer à celles  
d'Espagne.

Le Roy d'Espagne , le Duc de Savoye , & Bellegarde n'avoient negligé aucunes des précautions nécessaires pour cacher les particularitez dont on vient de parler. Cependant la Reine Mere en fut informée , & l'on ne sçauroit soupçonner de quel côté luy vint un avis de telle importance , à moins que de supposer que la Duchesse de Savoye sa Belle-sœur & son intime amie , luy avoit laissé en mourant des gens qui luy mandoient toutes les choses qui se passoient à la Cour de Savoye , lorsqu'elle avoit interest de les apprendre. L'impudence & l'infidélité de Bellegarde ne l'étonnèrent pas jusqu'à l'empêcher de comprendre , que si l'on pouvoit à bout ce Maréchal , le Marquisat de Saluces seroit si bien perdu pour la France , qu'elle ne le recouvreroit jamais , puisque les Italiens se trouvoient encore disposez à ne pas souffrir qu'elle possédât un pied de terre dans leur Païs.

Il falloit donc mettre tout en œuvre pour rompre le Traité de Bellegarde avec les Espagnols , avant que l'occasion de l'exécuter fust arrivée , & cela ne se pouvoit faire que dans plusieurs Conférences de vive voix. Il falloit de plus adoucir cet esprit irrité , en ne luy témoignant pas que l'on sçût son crime , & en y remédiant néanmoins d'une manière si douce qu'il ne s'en apperçust pas ; & la Reine Mere dans cette vue luy manda qu'elle jugeoit à propos de



1577.

s'entretenir avec luy, & que ce seroit au lieu qu'il jugeroit le plus commode. Ce n'est pas qu'elle ne vit que Sa Majesté seroit avilie, en faisant la moitié du chemin pour s'entretenir avec un Marêchal de France. Mais d'un côté elle estoit prévenue de l'opinion que Bellegarde après le crime qu'il venoit de commettre, ne se résoudroit jamais de sortir de son Gouvernement; & d'un autre côté elle ne desespéroit pas de le ramener à son devoir, & elle ne se foucioit pas beaucoup qu'on la blâmât d'être allée le chercher, pourvû qu'elle réussit dans son dessein.

Bellegarde en effet pressé du remords de conscience, ou dissuadé par les Espagnols, refusa non-seulement de sortir du Marquisat; mais encore de se trouver avec la Reine Mere en quelqu'endroit du Royaume que ce fût. Il s'imaginait que Sa Majesté se contenteroit d'une si froide repartie, ou qu'elle s'en irriteroit assez pour ne le plus importuner; puis-que la bien-séance ne luy permettoit pas de sortir de France, pour conférer avec un sujet du Roy son fils: mais elle négligea cette formalité par la même raison qu'elle avoit passé sur celle de ne pas aller trouver Bellegarde; & elle luy fit dire que s'il ne vouloit accepter aucun lieu du Royaume, il ne dédaignerait pas les Etats du Duc de Savoye; & que Sa Majesté se trouveroit dans la Bresse, s'il l'agréoit.

L'artifice de cette proposition consistoit en ce que si Bellegarde l'acceptoit, on ne trouveroit pas plus mauvais dans le monde que la Reine Mere fût allée dans les Etats d'un Prince son Beau-frere, &

dùquel elle n'avoit rien à craindre, que si elle eût negocié dans ceux de son Fils Et s'il ne l'acceptoit pas, il se mettroit mal avec ce Duc son meilleur amy, en témoignant qu'il n'osoit se fier entierement à luy; & par conséquent qu'il doutoit de sa bonne volonté, ou de son pouvoir à le garantir d'insulte. Et de fait, Bellegarde qui ne vouloit ny hazarder sa personne, ny mécontenter le Duc de Savoye, le pria de chercher quelque prétexte pour détourner le voyage de la Reine Mere en Bresse. Mais le Duc étoit trop persuadé de l'inclination de la Reine Mere à son égard, pour ne la pas satisfaire dans une affaire de si petite importance qu'elle avoit fort à cœur. Il écrivit à Bellegarde qu'il l'iroit prendre à Saluces pour le mener en Bresse, & qu'il luy engageoit sa foy de le ramener au lieu où il l'auroit pris, ou de mourir en la peine. Cet offre étoit si précis qu'il n'y auroit pas eû moins d'imprudence que d'incivilité à le refuser. Ainsi l'on convint que les Conférences se tiendroient à Montrevel, & la Reine Mere d'un côté & le Duc & Bellegarde de l'autre, s'y trouvèrent le même jour dont on étoit convenu. Le Duc de Savoye qui n'étoit là que pour la seureté de son amy, n'assista point aux Conférences, quoique la Reine Mere l'en eût prié. Et de fait comme elle ne pouvoit se dispenser de l'en prier, sans contrevenir à la bienséance; il s'en excusa par respect, & pour laisser les Parties en plus de liberté.

La Reine Mere feignit de n'être venue que pour solliciter plus efficacement Bellegarde par sa pré-

1577.

sence, d'employer le credit qu'il avoit auprès des Calvinistes de la Provence & du Dauphiné, afin qu'ils rendissent conformément à l'Edit de Septembre, les Places qu'ils tenoient dans ces deux Provinces. Bellegarde fit d'abord le renchéry, sur ce qu'il apprehendoit de se mettre mal avec Lesdiguières, qui pourtant étoit le seul dont il pouvoit esperer un secours présent, s'il prenoit envie aux Italiens d'entreprendre sur son Gouvernement : Mais enfin il acquiesça au desir de la Reine Mere, & Sa Majesté luy parla immédiatement après de ses intrigues avec les Espagnols, dans les termes les moins capables de le chocquer, qu'elle put trouver. Il y avoit longtemps qu'il se preparoit à la réponse qu'il devoit faire là dessus, & après y avoir bien pensé, il luy avoit semblé que le meilleur pour luy étoit de nier le fait, jusqu'à ce qu'on l'en eût convaincu par des preuves évidentes. Ainsi il défavoïa toute sorte de commerce avec le Roy Philippe Second, & comme il sçavoit bien qu'on ne le prendroit pas au mot, il dit à la Reine Mere que puisqu'il étoit assez malheureux pour s'être attiré la défiance de la Cour, sans en avoir donné ny cause ny prétexte, il offroit à Sa Majesté de luy remettre le Marquisat de Saluces, & de s'aller rendre prisonnier dans le lieu qu'on luy marqueroit ; à condition qu'elle luy donnât sa parole de luy restituer son Gouvernement, après que les Juges l'auroient déclaré innocent.

La Reine Mere étoit si persuadée qu'il ne feroit rien de ce qu'il promettoit, qu'elle fut sur le point de luy répondre en même langage, que le Roy son

Fils n'avoit pas trop de bons serviteurs comme luy, pour les exposer temerairement à la discretion des calomniateurs. Elle se contenta néanmoins de luy dire en termes couverts, que son interest bien entendu n'étoit pas de chercher une protection étrangere, ny de l'accepter, supposé qu'elle luy fût offerte; puisqu'il ne le pourroit sans s'exposer au hazard évident d'être dépoüillé; au lieu qu'en demeurant comme il étoit, il seroit assuré de se maintenir, par la raison que si la Cour le poussoit à bout, les Calvinistes le deffendroient, quand ce ne seroit que pour n'avoir rien à craindre du côté de Saluces; & si les Calvinistes se déclaroient contre luy, cela seul obligeroit la Cour à le protéger.

L'entrevuë de Montrevel n'aboutit qu'à cela, & le Duc de Savoye ramena Bellegarde à Saluces comme il luy avoit promis; mais il n'est rien de plus bizarre que d'appuyer de grands desseins sur l'incertitude de la vie humaine. Le Duc de Savoye croyoit avoir travaillé pour luy-même en assurant à Bellegarde la protection des Espagnols; parce que si la Monarchie Françoisë se divisoit, comme il en étoit persuadé, le Roy Catholique penseroit à s'accorder des Provinces voisines de ses Etats, & luy laisseroit le Marquisat enfermé dans le Piémont. Cependant la France ne fut pas sujette à la révolution dont elle étoit menacée, & Philippe Second & le Duc de Savoye ne profitèrent point de l'infidélité de Bellegarde. Dès que ce Maréchal fut de loisir, il devint amoureux de la fille d'un Païsan tout à fait belle, qui luy donna une fièvre lente dont il luy fut

1577.

impossible de guérir. Il mourut à l'âge de cinquante-cinq ans, & il ne laissa qu'un fils, qui devint à la vérité le plus parfait Courtisan de son temps, mais qui se trouvoit alors trop jeune pour executer les grands projets de son pere. Les Garnisons des Places fortées du Marquisat ne sçavoient rien de ce que Bellegarde avoit négocié avec les Espagnols, où feignirent de l'ignorer. Elles députèrent vers le Roy pour l'asseurer de leur obéissance, & le Duc de Savoye fut réduit à chercher d'autres voyes pour arrondir sa Principauté du Piémont.

La France n'avoit perdu depuis long-temps aucun Seigneur si universellement regretté que le Maréchal de Montmorency, & les larmes que les gens de bien avoient répandues à son occasion n'étoient pas encore bien sechées; lorsque le Roy augmenta leur douleur par le successeur qu'il luy donna. Il étoit Gouverneur de l'Isle de France, & l'on mit Villequier en sa place. Villequier étoit devenu l'abomination publique depuis le meurtre de sa femme, & quoiqu'on ne luy en donnât pas tout-à-fait le tort, ses continuelles débauches & celles d'O son gendre, avoient fait croire qu'il ne s'étoit rendu veuf que pour vacquer plus universellement à ses plaisirs. L'argent qu'il tiroit du Tresor Royal suffisoit à peine pour l'entretenir la moitié de l'année, & il avoit pris de quoy fournir au reste dans les bourses de ses amis, qui ne pouvoient & ne vouloient plus luy prêter. Il n'étoit que trop vrai-semblable qu'il rançonneroit les Villes de son Gouvernement; & ce fut pour s'en garantir qu'elles députèrent vers le Roy pour luy de-



mander un autre Gouverneur. Mais Sa Majesté se piquoit de ne pas revoquer ses graces ; & d'ailleurs elle étoit persuadée qu'en se dédiant, elle fourniroit de nouvelles occasions aux Catholiques zelez, & aux Calviniſtes de blâmer sa conduite. Ainsi Villequier fut maintenu, & le Duc de Savoye trouva un nouveau prétexte de s'agrandir aux dépens de la Maison de Lorraine.

Il s'étoit introduit en France, en Espagne, & en Italie une coûtume, qu'encore que les Fils bâtards des Seigneurs & des Gentilshommes ne partageassent pas la succession de leurs peres avec les légitimes ; ils ne laissoient pas d'en avoir presque autant qu'eux. Et de fait le Bâtard d'Orleans avoit eû le Comté de Dunois sous Charles Sept ; le Bâtard de Bourbon le Comté de Guynes sous Louïs Onze ; le Bâtard de la Cerda la Terre de Medina-cœli sous Henry de Transmarre ; & le Bâtard d'Este le Domaine de Ferrare sous Boniface Neuf. Philippes premierement Comte de Bresse, & depuis Duc de Savoye, en avoit usé de même à l'égard de son Fils naturel, & l'avoit investi du Comté de Tende, qui avoit passé successivement à ses deux fils. Le dernier n'avoit laissé qu'une fille, femme du Duc de Mayenne, qui avoit herité du Comté de Tende, parce qu'il étoit dit dans son Investiture que les femelles en seroient capables aussi-bien que les mâles. Mais le Duc de Savoye ne pût souffrir que la Maison de Lorraine eût dans ses Etats un établissement si considerable. Il tâcha de persuader au Duc de Mayenne de lui vendre ce Comté ; & sur le refus qu'il en fit, il

1577.

chercha les voyes d'en diminuer le revenu. La Maison de Lorraine étoit alors trop puissante pour dissimuler une telle injure. Le Duc de Guise frere aîné du Duc de Mayenne se trouvoit Gouverneur du Dauphiné, & cette Province luy pouvoit servir à user de represailles; mais la Reine Mere à qui la Maison de Lorraine donnoit de l'ombrage, voulut agrandir encore une fois le Duc de Savoye au préjudice de la France. Elle employa tout le credit de son Fils & le sien, pour obliger le Duc de Mayenne de vendre le Comté de Tende au prix dont conviendroient les Arbitres, qui seroient nommez de part & d'autre; & elle n'abandonna cette affaire, qu'après l'avoir terminée au gré du Duc de Savoye.

Cependant la Cour de France n'étoit pas tout-à-fait paisible, quoiqu'elle n'eût rien au dehors qui l'importunât; & le Duc d'Anjou par inconstance ou par dépit de voir Joyeuse & Espernon trop puissans auprès du Roy son frere, s'étoit retiré dans son appenage sans le congé de Sa Majesté. Les Mécontents étoient allez l'y trouver; & comme il n'y en avoit jamais eû tant dans le Royaume qu'il y en avoit alors; on s'imaginoit qu'ils le porteroient à la guerre; & l'on n'en douta presque plus lors qu'il revint en poste sur la fin de l'année mil cinq cens soixante-dix-neuf, à Paris où il étoit le moins attendu.

Son arrivée toute surprenante qu'elle étoit, fut d'autant plus agreable au Roy, qu'elle sembloit luy promettre un loisir tres-long pour s'addonner à ses plaisirs; & la Reine Mere qui jugeoit par les deux échappées de son second fils, qu'il donneroit toute sa

vie

vie beaucoup de peine au Roy, si on ne luy procurait un établissement convenable hors du Royaume, se mit en tête de faire pour le Duc d'Anjou ce qu'elle avoit fait pour le Roy, lorsqu'il tenoit la place de ce Duc. On ne pouvoit douter que ce dessein ne fût le plus avantageux aux François qu'elle pouvoit former : Mais ceux qui la connoissoient pour Italienne, & qui avoient éprouvé par de longues experiences, qu'elle ne s'étoit jamais mise beaucoup en peine de contribuer à la grandeur de la Monarchie Française, lorsqu'elle n'y avoit pas trouvé son compte, ne chercherent pas longtemps le véritable motif qu'elle pouvoit avoir, sans croire qu'ils l'avoient trouvé. Ils se souvinrent que sur la fin du Regne de Charles Neuf, quand elle avoit apperçû que ce Prince étoit si dégoûté d'elle, qu'il pensoit à la renvoyer en Italie, ou à la releguer dans le Bourbonnois, où elle avoit son doüaire ; elle avoit tâché d'éviter ce peril en opposant le Duc d'Anjou à Charles Neuf, sur la présupposition qu'elle subsisteroit en tenant la balance droite entre les deux Fils aînez, comme elle avoit subsisté en conservant une espèce d'égalité entre les Catholiques & les Calvinistes. Et de vray il est constant que la Reine Mere s'entretenant un jour avec le Roy, luy découvrit un secret de Politique, qui avoit jusques-là échappé à sa connoissance. Elle luy dit qu'il ne luy avoit presque rien réüssi de ce qu'il avoit entrepris jusques là pour regner heureusement, parce qu'il avoit usé d'une conduite renversée, & qu'il avoit commencé par où il devoit finir : Que le plus pressant de ses interets avoit toujours esté, & :

1577.

étoit encore, de se deffaire de son Frere par les mêmes voyes que Charles Neuf s'étoit délivré de luy; & que quand il en seroit venu à bout les Catholiques ne lez n'ayant plus l'esperance de le mettre à leur tête, rentreroient dans leur devoir, & les Calvinistes ayant perdu le garant de l'Edit de Septembre, ne feroient plus les difficiles quand il s'agiroit de rendre les Places de seureté qu'ils tenoient encore: Que la Reine d'Angleterre n'étoit pas si éloignée du mariage que l'on croyoit & que si elle n'avoit pas encore choisi d'Epoux, c'étoit parce qu'elle n'en avoit point jusques là trouvé qui luy fût propre: Que cette Princesse prétendoit satisfaire en même temps à son amour & à son ambition, & qu'elle avoit reconnu par experience que ses Sujets Catholiques ne cesseroient de se revolter, qu'après qu'elle auroit chassé les Espagnols des Païs-Bas: Qu'elle ne le pouvoit par elle-même, & que le Duc d'Anjou ne le pouvoit non plus, s'il ne recevoit pas d'autre secours que ceux de son païs; puisque la France ne vouloit pas rompre à sa considération la Paix qu'elle avoit achetée si cher: Qu'il falloit donc unir l'un avec l'autre, & qu'après leurs nœces, l'argent d'Angleterre suffiroit pour lever dans la France & dans l'Allemagne autant de Troupes qu'il en seroit nécessaire pour conquérir les Païs Bas dans une seule Campagne.

On a déjà vû que le Roy n'aimoit pas son frere; & l'éclaircissement de cette Histoire oblige d'ajouter que les Favoris ne demandoient pas mieux que d'en être débarassés. Il ne s'opposoit pas directement à leur fortune; mais comme il avoit beaucoup d'es-

prit , il la traversoit par tant de voyes indirectes , qu'il leur faisoit autant de mal que s'il se fût déclaré contr'eux. Il avoit ses Mignons aussi bien que le Roy , & tout le monde étoit persuadé que les siens valaient beaucoup mieux que ceux de Sa Majesté , pour la guerre & pour l'intrigue. Les principaux d'entr'eux étoient Bussy-d'Amboise , Fervaques , & Montforeau. Bussy en vouloit à Villequier ; Fervaques à Joyeuse ; & Montforeau à Espernon. Il ne vacquoit rien à leur bien séance qu'ils ne demandassent tous fix ; & si les Favoris du Roy l'emportoient sur ceux du Duc d'Anjou , comme il arrivoit le plus souvent , ceux-cy ne manquoient pas pour se vanger , de leur susciter des querelles. Il ne se passoit ainsi presque point de semaine qui n'apportât quelque nouveautrouble ; les Courtisans en étoient aussi las que le Roy ; & quoi qu'il y eût nécessité de conserver dans l'Etat l'héritier presomptif de la Couronne , il ne paroissoit point d'inconvenient qu'il s'en éloignât ; puisque le Roy étoit si jeune , & se portoit si bien , que de long temps il n'y avoit pas lieu d'apprehender que la France changeât de Maître.

Il y avoit donc un interest general de procurer au Duc d'Anjou l'alliance de la Reine Elizabeth , & la crainte qu'il n'en arrivât une prompte rupture avec l'Espagne , ne fut pas capable de détourner le Roy & la Reine Mere d'en faire la proposition. Elizabeth l'écouta avec une joye d'autant plus grande qu'elle luy fournissoit le prétexte dont elle avoit besoin , pour amuser encore durant quelques années ses Sujets Catholiques , & pour les éloigner de la revolte.



1577.

par l'espérance qu'ils auroient d'obtenir la liberté de conscience en faveur de ce prétendu Mariage. Elle avoit déjà quarante-sept ans, & si la Cour de France eût été moins prévenue, on y auroit apperçû que le Party dont il s'agissoit, n'étoit pas convenable au Duc d'Anjou. Ce Prince se trouvoit le dernier de la Branche des Valois; & il paroissoit absolument nécessaire qu'il eût au moins un fils; puisque s'il mourroit sans cela, les François entreroient dans la Guerre Civile la plus sanglante, & la plus difficile à terminer qu'ils eussent eûe depuis l'établissement de leur Monarchie, puisque leur premier Prince du Sang étoit Calviniste, & que les Catholiques zelez n'auroient garde de le reconnoître, quand même il offriroit de retourner à la Communion de l'Eglise.

Cependant le desir qu'on avoit qu'Elizabeth eût un enfant mâle, fit croire qu'elle en auroit au moins deux ou trois; les Medecins de la Cour appuyèrent cette conjecture sur la vigueur du temperament de cette Reine; & ce qu'il y eut de plus plaisant, fut qu'ils inférèrent dans leur avis cette condition, pourvû qu'elle s'abstinist désormais d'aller à la chasse, qu'elle aimoit uniquement; comme si ce divertissement qu'elle prenoit sur des hacquenées, & sans se fatiguer, eût été le seul obstacle à sa fécondité.

Elizabeth ne s'opposa point aux bruits de cette nature, qui coururent par tout, parce qu'elle en vouloit profiter. Elle se mit seulement en peine de tirer l'affaire en longueur, & demanda du temps pour en délibérer avec son Conseil. Elle différa de répondre jusques vers la fin de mille cinq cens soixante-dix.

neuf ; & elle s'expliqua au bout de ce terme par des mots assez ambigus , dont le sens étoit qu'il falloit voir avant que d'aimer. Cette repartie rapportée à la Cour de France , la jetta dans un étrange embarras , car le Duc d'Anjou étoit fort laid ; & on le trouvoit d'autant moins supportable , que tous les Princes de la Maison de Valois avoient été bien faits. Il est vray qu'il suppléoit en quelque manière à ce deffaut par la gentillesse de son esprit , qui éclatoit principalement dans la conversation : mais outre qu'Elizabeth en avoit encore plus que luy ; & que les mariages qui se font par la seule considération des esprits , ne réussissent pas souvent ; on sçavoit que cette Princesse avoit une telle aversion pour les personnes de mauvaise mine , que quand elle alloit dans les ruës ou à la campagne , elle étoit précédée par des domestiques qui faisoient signe à cette sorte de gens de s'écarter de son chemin. Ainsi le Roy & la Reine Mere eurent tant de peur que la présence du Duc d'Anjou ne traversât leur dessein , qu'ils chercherent tous les moyens possibles pour l'éviter. Mais après y avoir bien pensé ils n'en trouvèrent aucun , & il falut que le Duc d'Anjou fit le voyage d'Angleterre. On employa tout ce que l'artifice pouvoit contribuer à rehausser sa mine ; & soit que l'on y eût réussi ou non , il est constant qu'Elizabeth le reçût mieux que les François & les Anglois ne s'étoient imaginez. Elle prit ou feignit de prendre plaisir à son entretien , & la Cour d'Angleterre devint alors plus galante qu'elle n'avoit été jusques là.

Bodin à la priere du Duc d'Anjou l'avoit suivy.

Aaaa iij

1577.

& comme il ne s'accommodoit pas des divertissemens de la Cour , il aima mieux aller à Oxford & à Cambrige , pour en voir les Universitez. Ce fut dans celle d'Oxford qu'il eut l'aventure que les Relations Françoises & Angloises rapportent si diversement. Il étoit entré seul & sans être connu dans une Ecole , où il entendit que le Professeur lisoit publiquement & interprétoit à ses Auditeurs un des six Livres de la Republique, que Bodin avoit premierement composez en François , & depuis traduits en Latin. Un si grand honneur que l'on n'avoit fait jusques-là qu'à Aristote , au Maître des Sentences , & à Saint Thomas d'Aquin , toucha si sensiblement Bodin , qu'il s'écria dans le transport de joye dont il fut saisi ; que les six Livres de la Republique luy coûtoient trente ans de travail , mais qu'il s'en tenoit bien récompensé par ce qu'il venoit d'oïr. Le Duc d'Anjou pressoit cependant la Reine Elizabeth de conclure leur Mariage , & cette Princesse qui ne manquoit point d'excuse , luy dit qu'il falloit observer les formes ; & que la dignité de la Couronne d'Angleterre demandoit qu'après que les Parties s'étoient vûes , & paroïssoient satisfaites l'une de l'autre , le Duc retournât en France , d'où l'on enverroient à Londres une magnifique Ambassade pour convenir des Articles du Mariage ; & pour faire ensuite la demande de la Reine. Le Duc d'Anjou & les François qui l'accompagnoient, virent bien qu'on les amusoit sans sujet , & que si Elizabeth eut eû autant de passion pour le Duc d'Anjou , qu'il en témoignoit pour elle , le mariage auroit été fait dès le lendemain , sans

que personne y trouvât à redire : Mais le même Duc d'Anjou & les François de sa suite espéroient si fort ce qu'ils desiroient , & ils avoient tant de peur d'offenser Elizabeth en luy témoignant de la défiance , que le Duc d'Anjou prit congé d'elle , & retourna en France dans la seule vûe de hâter par sa présence les préparatifs de ses prétenduës Nôces.

1577.

Il perdit peu de temps après son arrivée à Paris , le plus courageux de ses domestiques , par un malheur trop singulier pour ne pas trouver place dans cette Histoire. On a vû que Bussy-d'Amboise étoit un des plus vaillans hommes du monde ; mais son caractère seroit imparfait , si l'on n'ajoutoit qu'il étoit un des plus querelleux. Il suffisoit aux plus Braves d'en avoir la réputation pour devenir ses ennemis ; & dès qu'on luy eut dit que Grillon passoit pour la plus rude épée de France , il resolut de se battre contre luy. Il le rencontra à Paris dans la ruë de saint Honoré , & luy demanda fièrement qu'elle heure il étoit. Grillon se trouvoit à peu près dans la même disposition à l'égard de Bussy , & prenant ce qu'il luy disoit pour une insulte ; il luy repartit en jurant qu'il étoit l'heure de sa mort , & qu'il mit l'épée à la main. Ils commencèrent là dessus un combat le plus terrible que l'on eût vû depuis long-temps ; & il auroit duré jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre , & peut-estre de tous les deux , si quinze ou vingt Courisans ne fussent arrivez assez à temps pour separer Bussy & Grillon , & pour les mener chacun chez luy après les avoir accommodez. Bussy eut encore un différent avec les Favoris pour une amourette , que

577.

les Relations du temps n'expliquent point assez. Comme aucun d'eux n'eust osé l'attaquer, & qu'ils avoient résolu de s'en défaire, ils attirèrent trente Assassins, qui l'attendirent un soir qu'il sortoit de chez le Duc d'Anjou, après l'avoir veu mettre au lit; & ils le chargèrent avec d'autant moins de précaution, qu'ils ne croyoient pas qu'il leur échapât: Mais Buffy parut plus sage dans cette occasion qu'il ne l'avoit esté jusques-là, & qu'il ne le fut depuis. Il considéra le danger dans toute son étendue; & il chercha contre sa coutume le moyen de l'éviter. Il avoit la vue extraordinairement perçante; & il vit de loin la porte d'une boutique ouverte. Il prit si bien ses mesures, qu'il arriva près de là sans avoir reçu de blessure dangereuse, avant que les Assassins l'eussent prévenu. Comme personne ne l'égalait en agilité, il sauta du lieu où il étoit dans la boutique, & la ferma si promptement sur luy, que pendant que les Assassins travailloient à l'enfoncer, il eut le loisir de monter au haut de la maison, de voltiger de toit en toit, & de se sauver enfin par une cheminée dans un logis de connoissance. Les Assassins ne l'ayant pas trouvé dans la maison qu'ils fouillèrent exactement; & ne sçachant où le chercher, cessèrent de le poursuivre; & ses Amis après avoir ouï les particularitez que l'on vient de rapporter, luy conseillèrent de s'accommoder avec les Favoris, ou pour le moins de ne les plus choquer. Mais il ne put se résoudre ny à l'un, ny à l'autre. Une seconde Relation d'aussi bonne main que la première, quoique différente dans quelques circonstances,



tances , rapporte que Buffy retournoit chez luy du Louvre , où il avoit assisté au petit coucher du Duc d'Anjou , lorsque douze Cavaliers montez à l'avantage l'environnerent ; mais ils se tromperent en prenant pour luy un de ses domestiques qui luy ressembloit assez , & en déchargeant sur luy tous leurs coups.

Buffy étoit né intrépide , & comme il sçavoit parfaitement les intrigues de la Cour ; il ne douta point en voyant tomber mort son domestique , non-seulement que c'étoit à luy-même qu'on en vouloit , mais encore d'où venoit la partie qui luy étoit dressée. Il ne perdit ny le jugement ny la raison ; il se coula au travers des Assassins , & il courut avec une merveilleuse agilité , jusqu'à ce qu'ayant apperçu une longue allée , il se sauva dedans , & il ferma la porte sur luy avec si peu de bruit , qu'il ne fut point entendu. Il trouva l'Hôte de la maison assez charitable pour compatir à son malheur , & pour envoyer avertir de ce qui se passoit son amy Grillon , Gentilhomme du Comtat d'Avignon & Lieutenant aux Gardes. Grillon & Buffy passaient pour les deux plus vaillans hommes de France ; & avoient eu sur cet unique sujet de la jalousie l'un pour l'autre. Ils avoient également pris la résolution de se battre , par la seule curiosité de sçavoir à qui des deux l'avantage demeureroit ; & ils avoient commencé à tirer l'épée l'un contre l'autre , à la première rencontre qui s'en étoit offerte , mais on les avoit séparés avant qu'ils se fussent blessés , & ils étoient demeurés si contents de l'essay qu'ils venoient de faire de leur reciproque valeur , qu'ils étoient devenus intimes amis. Et de fait , Grillon n'eut pas plutôt appris

1577.

le danger où se trouvoit Buffy, qu'il sortit du Louvre un épieu à la main, avec six Soldats des plus déterminez de la Compagnie dont il estoit Officier. Il ne se donna pas la patience d'examiner si ce qu'il alloit faire plairoit ou déplairoit au Roy; il joignit Buffy, il le mena dans sa maison, & il retourna dans le Louvre, sans excuser autrement son action, que sur les loix de l'amitié. Plusieurs des Courtisans crurent que le dessein de ceux qui avoient attiré les Assassins, n'avoit pas tant esté de se défaire de Buffy que du Duc d'Anjou, que l'on croyoit aimer alors trop Buffy, pour ne pas sortir de l'appartement qu'il occupoit dans le Louvre, & pour ne pas courir au secours de son Favori, au premier bruit que les Assassins auroient fait en l'attaquant; & l'on ajoûte qu'il se seroit ainsi fait tuer, si la Reine Marguerite qui couchoit dans une chambre assez proche de la sienne, ne l'eût retenu. Ceux qui connoissoient le Roy jusqu'au fonds de l'ame, crurent que si le Duc d'Anjou se fut allé jeter entre les bras des meurtriers, & qu'ils l'eussent tué; Sa Majesté en auroit plutôt imputé la mort à l'imprudence de ce Duc, au hazard, aux tenebres, ou à la méprise, qu'à la malice des véritables auteurs du complot.

Ils se fondèrent sur ce qu'il y avoit une si grande contrariété d'humeur entre Henry Trois & son Frere unique; sur tout depuis que les Medecins avoient assuré que Sa Majesté s'estoit renduë par ses débauches incapable d'avoir des enfans, que si les effets n'en furent pas tout-à-fait tragiques, la France n'en fut redevable qu'à la timidité de l'un & de l'autre.

Et de fait s'il s'en faut rapporter au témoignage de Mathieu, il dit avoir appris de la propre bouche de Henry Quatre, que Henry Trois se sentant extraordinairement incommodé d'un mal d'oreille, s'imagina qu'on l'avoit empoisonné par la même voye que le Roy François second son Frere aîné l'avoit esté, & que le Duc d'Anjou avoit commis ce prétendu parricide: Qu'il manda là-dessus Henry Quatre, qui n'estoit alors que Roy de Navarre, & qu'il luy donna un ordre secret qu'au moment qu'il le verroit expirer, il se défit du Duc d'Anjou, qui ne manqueroit pas de le faire tuer s'il ne le prévenoit: Que le Roy de Navarre employa toute l'éloquence qui luy estoit naturelle, pour inspirer à Henry Trois de plus doux sentimens pour le Duc d'Anjou: Que Henry Trois se porta mieux dès le lendemain, & que Dieu récompensa la moderation du Roy de Navarre, contre ses propres interests, en l'appelant par des voyes legitimes à la succession de la Couronne de France, dont il n'avoit point apprehendé de s'éloigner, en empêchant Henry Trois d'ôter du monde le seul Prince qui l'en excluait.

Quoiqu'il en soit non seulement Bussy ne rabbatir rien de sa fierté, après l'extrême danger qu'il avoit encouru, mais encore il succomba quatre ans après; c'est-à-dire vers la fin de l'année mil cinq cens quatre-vingt-dix-neuf, sous la multitude des ennemis qu'il s'estoit attirez.

On attribué son malheur à deux causes qui paroissent si vrai-semblables, que n'estant pas possible de discerner la véritable d'avec la fausse, il est bon de

1577.

les rapporter l'une après l'autre , & d'en laisser le jugement à ceux qui auront pénétré plus avant dans les intrigues d'alors.

La première suppose qu'il n'avoit pas moins offensé le Roy que les Favoris , & que c'estoit dans une rencontre que l'on pardonne rarement ; puisqu'il aimoit en même lieu que Sa Majesté , & qu'il avoit le bonheur ou le malheur d'être mieux aimé qu'Elle. La manière dont il avoit évité l'assassinat que l'on vient de décrire , avoit fait tant de bruit , & luy avoit acquis tant de réputation , que l'on n'osa plus entreprendre sur sa vie par la même voye. On en chercha d'autres plus assurées , & Bussy sans y penser en fournit une luy-même. Monforeau passoit pour le plus infatigable & le plus obstiné chasseur du Royaume ; & Bussy devint amoureux de sa femme. Il estoit le moins propre des Courtisans à celer ce qui s'appelloit alors une bonne fortune , & le plus tenté de se vanter par avance de celles qui ne luy estoient point encore arrivées , lorsqu'il y voyoit ou croyoit voir tant soit peu de disposition ; & il luy échapa d'écrire dans une lettre à Coutenant son intime amy , qu'il avoit si long-temps & si bien chassé la Biche du Grand Veneur , \* qu'elle estoit sur le point de donner dans ses filets.

\* Montforeau

Cette lettre fut interceptée par les Ennemis de Bussy , qui ne doutant pas que le Roy ne fût ravy de la voir , l'apportèrent à Sa Majesté. Il n'y avoit rien de plus facile que d'expliquer l'enigme qu'elle contenoit ; & comme personne n'ignoroit que c'étoit de la Dame de Montforeau dont parloit la let-



tre , le Roy la retint , & s'en servit pour la fin que l'on va décrire. Il attendit que Montforeau fust venu luy faire sa Cour , & le tirant à part il luy montra la lettre. Sa Majesté ajoûta que la considération qu'Elle avoit pour la Maison de Cambes , dont Montforeau estoit le Chef , & pour luy-même en particulier , l'avoit enfin déterminée à l'informer de son des-honneur, quoique de pressantes considérations l'obligeassent à se taire : Qu'Elle luy parloit comme son Roy & comme son amy : Qu'en qualité de Roy elle n'avoit point de conseil à luy donner ; mais qu'en qualité d'amy elle ne pouvoit s'empêcher de le plaindre.

On se flatte toujours dans le commencement de la jalousie , quand on croit estre appuyé dans le ressentiment que l'on en veut témoigner. Le Roy ne prétendoit peut-estre qu'engager Montforeau dans un duel ; mais Sa Majesté ne le connoissoit pas assez. Il n'estoit pas à beaucoup près si brave que Buffy , & quand il l'eût esté , il raisonnoit à l'Italienne sur les matieres de la vengeance , & il supposoit qu'il y eût de la folie à hasarder sa propre vie , pour se faire justice d'une injure , sur tout lorsqu'elle estoit atroce. Il resolut ainsi de prendre Buffy à son avantage , & de le tuer ; & il partit de Paris le même jour pour executer son entreprise.

La seconde maniere dont les Relations expliquent la déplorable fin de Buffy , est qu'il s'estoit insinué dans les bonnes graces du Duc d'Anjou plus qu'aucun autre , & qu'il les auroit toujours conservées malgré le grand nombre d'ennemis qu'il s'attiroit, s'il ne se fût luy-même ruiné dans l'esprit de ce Prince.



1577.

On avoit imprimé sur la fin du Regne de François Premier & depuis , les cinq premiers Livres du fameux Roman intitulé Amadis de Gaule , traduits d'Espagnol en François : Et comme ils avoient esté tout-à fait bien reçûs à la Cour , sans autre recommandation que celle des ordures qu'ils contenoient , on s'estoit avisé d'en faire jusqu'à vingt quatre volumes. Il y estoit parlé d'un jeu entre les personnes d'esprit , qui s'appelloit gabber. On y rendoit toutes les personnes égales , en ce que par la même raison qu'il estoit permis de railler de la maniere la plus satyrique , pourveu qu'elle fust fine ; il estoit deffendu à ceux qui se trouvoient trop aigrement raillez de s'en fâcher durant le jeu , & d'en témoigner après aucun ressentiment , sur peine de passer pour Misantropes , & pour indignes de vivre.

Le Duc d'Anjou au retour d'Angleterre , se trouvant un soir après souper avec cinq ou six de ses Gentilshommes , entre lesquels estoit Bussy , les invita à gabber , & commença le jeu pour leur en donner l'exemple. Il les railla tous ; & quand il vint à Bussy , il luy dit que s'il estoit aussi malendurant que luy , il s'estimerait le plus mal-heureux de tous les hommes ; puisqu'il se verroit réduit à se confiner dans un desert , où il n'auroit pas même un Valet , de peur de s'en faire un Ennemy. Bussy fut extraordinairement piqué du sentiment que le Duc d'Anjou avoit de luy , & il ne luy repartit pas néanmoins sur le champ ; car outre la disproportion entre les personnes , qui estoit si grande que le jeu ne pouvoit l'ôter entierement ; il falloit que ceux que le Duc

avoit gabbez avant luy, répondissent auparavant à la gabberie. Buffy les laissa donc parler à leur aise, sans y prendre part, & quand son tour fut arrivé, le pressentiment secret du danger qui le menaçoit, ou quelque autre cause qu'il n'a pas esté possible de découvrir, le rendit plus respectueux & plus complaisant qu'il n'avoit esté jusques-là. Il s'excusa sur la rudesse de son esprit, qui n'estoit pas propre à gabber; & il fit tout ce qu'il put pour s'en dispenser: Mais plus il prioit le Duc, plus ce Prince le pressoit de luy rendre la pareille; & cette contestation s'échauffa de sorte, que le Duc d'Anjou fit à Buffy un commandement de gabber. Buffy qui ne s'estoit retenu jusques-là qu'avec peine, céda pour lors à l'importunité de ce Duc: mais il ceda à sa manière, c'est-à-dire, qu'il offensa avec autant ou plus d'aigreur qu'il n'avoit esté offensé. Il repartit que si Buffy estoit aussi laid que le Duc d'Anjou, il seroit encore plus réduit à se cacher dans un desert, puisqu'il seroit affreux au point de n'être regardé que par les bêtes. Le jeu finit par là, & Buffy retiré dans sa chambre fit reflexion sur ce qu'il venoit de dire. Il convint avec soy même d'avoir trop poussé le Duc, & il résolut d'éviter sa présence pour quelques jours: Il partit dès le lendemain au point du jour, & il s'en alla dans sa Terre de Gallérande. Le Duc d'Anjou n'estoit pas des plus constans dans l'amitié, & il se lassoit d'appaiser les querelles que suscitoit Buffy. Il ne pouvoit endurer que l'on parlât de sa mauvaise mine, & il estoit bien moins disposé à le souffrir d'un domestique que d'un autre. Ainsi Buffy n'avoit pas plutôst achevé de parler, que le Duc

1577.

d'Anjou avoit resolu de le perdre, & il en trouva l'occasion a peu de jours de là.

Montforeau revint de la campagne, & se presenta au Duc qui sortoit de table. Ce Prince après l'avoir embrassé le mena dans son Cabinet, & luy dit qu'il s'étonnoit fort de le voir. Il luy parla de la lettre interceptée de Bussy; il l'avertit qu'il estoit party sans prendre congé de personne; & il conclut qu'il faloit que Madame de Montforeau luy eût donné un rendez-vous, ou qu'il eût conçu de luy-même quelque esperance de la voir. Montforeau avoit sur le point d'honneur une delicatesse approchante de celle de Jule Cesar. Il prétendoit non seulement que sa femme ne luy fût pas infidelle, mais encore qu'on ne la soupçonnât ny de l'être en effet, ny de pouvoir un jour la devenir. Ainsi le Duc d'Anjou appercût bien-tôt sur son visage l'impression, que ce qu'il venoit de dire luy avoit faite, & le congédia.

Quoiqu'il en soit les particularitez qui suivent ne sont que trop veritables. Montforeau retourna dans son Château avec plus de hâte qu'il n'en estoit party; & la femme surprise de le revoir si-tôt, luy en demanda la cause: Il ne luy repartit qu'en des termes équivoques, & il la mena dans son Cabinet. Il s'y enferma avec elle, & prenant alors un visage sur lequel il estoit aisé d'appercevoir les marques les plus évidentes de la fureur, il se saisit d'un pistolet & d'un poignard. Il les presenta à cette Dame effrayée, il luy rapporta en bégayant les propres mots de la lettre que Bussy avoit écrite à Coutenan sur son sujet: Il luy reprocha son infidelité dans des circonstances

constances qui ne pouvoient estre plus offensantes, il ne luy permit de rien dire qui servit à sa justification ; & lorsqu'elle se mit à genoux pour embrasser les siens, & pour le fléchir, il la repoussa, & se contenta de luy dire qu'il suspendroit pour quelque temps la punition qu'elle avoit meritée ; pourveu qu'elle écrivît à l'instant une lettre qu'il luy dicteroit. La Dame prévenue de l'opinion qu'elle éviteroit la mort en la differant, retint ses larmes, s'approcha de la table, y prit une plume & du papier, & se mit en posture d'écrire. Montforeau se plaça derriere elle pour voir si elle agiroit sincèrement, & luy dicta pour Buffy une lettre dont le sens estoit ; Que si elle n'avoit pas jusques-là répondu à sa passion, les assiduez extraordinaires de son mary auprès d'elle l'en avoient empêchée ; mais que presentement ce fâcheux homme estoit allé servir le Duc d'Anjou, & qu'il ne reviendrait de longtemps ; elle n'avoit garde de perdre une si favorable occasion : Quelle conjuroit Buffy de luy rendre visite au plutôt, & qu'elle n'exigeoit de luy que deux conditions, qui serviroient à la convaincre de la verité de l'amour qu'il se vantoit d'avoir pour elle : L'une, qu'il brûlât cette Lettre aussi-tôt qu'il l'auroit reçûe, & qu'il n'en témoignât rien à qui que ce fust : L'autre, qu'il ne se fit accompagner par aucun de ses amis, ny de ses domestiques ; afin que leur entreveuë demeurât plus secrette, & qu'elle durât plus longtemps.

Ce n'est point icy le lieu d'examiner si la Dame de Montforeau merita toutes les injures & les maledictions, que celles de son sexe luy donnerent de-

1577.

puis; & il suffit de remarquer que la plupart des femmes qui la blâmoient, l'auroient apparemment imitée, si elles eussent esté en sa place. Celuy de ses domestiques à qui Montforeau donna la Lettre, après luy avoir promis une grande recompense s'il la mettoit sans estre veu entre les mains de Buffy, jouïa tout-à-fait bien son personnage; & Buffy ne l'eut pas plutôt leuë, qu'il obéit avec plus d'exactitude qu'il n'avoit fait en toute sa vie. Il alla droit à son écurie, il monta sur le plus vîte de ses chevaux, il fit une merveilleuse diligence, & il descendit à la porte du Château de Montforeau sur les quatre heures après midy du vingt quatre de Novembre mil cinq cens soixante dix-neuf.

Il y estoit attendu par une Demoiselle de la Dame de Montforeau, qui luy ayant fait accroire qu'elle estoit d'intelligence avec sa Maîtresse, le fit entrer, & le conduisit par un escalier dérobé dans sa Chambre: Mais au lieu de l'y trouver, il fut environné par Montforeau, & par sept autres Assassins qui sortirent de derriere la tapisserie, armez de toutes pieces, & un domestique instruit à cela, ferma en mesme temps la porte à la clef. Buffy vit bien alors que sa dernière heure estoit arrivée, & il ne fut pourtant saisi d'aucune frayeur. Il deffendit long-temps sa vie avec son épée & son poignard; & il mit hors de combat trois de ses adversaires. Cet avantage luy donna lieu de se tirer d'entr'eux, & de s'approcher de la fenestre. Il l'ouvrit, & par un effort d'agilité qu'il est plus aisé de concevoir que d'écrire, il se lança au travers: mais par malheur pour luy, il



avoit ce jour là un pourpoint à la mode, c'est-à-dire tailladé, qui rencontrant un barreau de fer, s'accrocha. Bussy demeura suspendu, & les cinq ennemis qui luy restoient, l'appercevant dans cet estat, le tuèrent à leur aise.

1577.

Sa mort ne fut presque point regrettée ; car outre que le Roy, & le Duc d'Anjou luy en vouloient, par les motifs que l'on vient d'insinuer, les Courtisans de S. M. n'estoient pas fâchez que Montforeau les eût délivrez d'un homme qui leur faisoit querelle à tout moment pour des bagatelles, & ceux du Duc d'Anjou avoient encore plus d'occasion de le haïr. Il étoit prodigue, & ne se mettoit pas beaucoup en peine de quelle maniere il eust de l'argent, pourveu qu'il en trouvât. Le Duc d'Anjou luy avoit donné le Gouvernement de cette Province, & il la desoloit par des concussions qui n'avoient point esté pratiquées en France avant luy. Mais s'il estoit insupportable aux personnes qu'il choquoit, & à celles qui avoient de la jalousie pour sa valeur ; il estoit en recompense fort aimé par les personnes qu'il avoit obligées, & par celles qui jugeoient que ses vertus l'emportoient beaucoup au dessus de ses vices. De là vint que lorsque Montforeau après avoir fait son coup revint à la Cour, les caresses extraordinaires qu'il receut du Roy & du Duc d'Anjou, n'empêcherent pas que tant de Gentilshommes ne l'appellassent en duel, & qu'on ne luy dressât un si grand nombre d'embûches, à quelques heures du jour ou de la nuit, qu'il se retirât dans sa maison, que l'ordre qu'il avoit receu du Roy de ne se point battre, & les Soldats des

1677.

Gardes dont il se faisoit à accompagner ne suffisant pas pour le garantir d'insulte ; il fut contraint de retourner à Montforeau, & de s'y confiner le reste de sa vie.

Bussy avoit une sœur qui luy ressembloit en tout, excepté le mépris du bien ; ses inclinations estoient guerrieres ; elle ne pouvoit souffrir ny dissimuler les moindres injures ; elle ne prenoit de repos qu'après s'être vangée ; & si elle ne l'osoit faire par elle-même elle estoit assez artificieuse & assez engageante pour se procurer aux dépens, & par le ministère d'autrui, la satisfaction qu'elle cherchoit. Jean de Monluc Evêque de Valence, avoit eû un fils nommé Balagny, d'une Demoiselle de qualité qui prétendoit estre sa femme. Balagny s'étoit introduit à la Cour par les moyens que son pere luy en avoit donnez, & s'y étoit maintenu par les services qu'il avoit rendus en Pologne, où il avoit negocié les préliminaires de l'élection du Duc d'Anjou. Il avoit formé à son retour de là une si étroite liaison avec Bussy, que le plus souvent ils logeoient & mangeoient ensemble. Ainsi Mademoiselle de Bussy avoit eû le temps d'étudier son humeur, & ne trouvant point dans le Royaume d'homme plus capable de punir Montforeau que luy, elle le préfera dans cette vûë à tous les autres jeunes Seigneurs qui la recherchoient, depuis qu'elle avoit hérité de son frere. Elle l'épousa sans se mettre en peine qu'il fût légitimé ; & pourtant elle ne reçût pas de luy tout le contentement qu'elle en esperoit ; puisque Montforeau se tint si bien & si long temps sur ses gardes, qu'il évita une infinité de

parties dressées contre sa vie, & qu'il mourut enfin dans son lit. 1577.

La Province d'Anjou qui n'avoit osé se plaindre des exactions du Bussy durant sa vie, en porta après qu'il eut esté tué, ses plaintes à la Cour; & ce fut principalement pour luy faire raison, que l'on instruisit le procez d'un Gentilhomme qui avoit servy d'instrument pour la mal-traiter. Il s'appelloit Villerval, & comme il ne fut pas difficile de le convaincre de tous les maux qu'il avoit executez; il fut puny en sa propre personne, & on luy trancha la teste.

Le Clergé qui tenoit pour injurieux tous les avantages accordez aux Calvinistes sous le regne de Henry Trois, obtint de Sa Majesté la permission de s'assembler extraordinairement à Melun; où les personnes du premier & du second ordre dont il étoit composé, resolurent tous d'une commune voix, de presenter Requeste pour l'abolition des Edits precedens en faveur de ceux de la nouvelle Religion.

Cette Requeste fut dressée en des termes si peu convenables à l'Autorité Royale, qu'on n'y eut point d'égard; & le Clergé picqué de ce refus, en presenta une seconde, qui pour avoir un pretexte plus plausible, n'en étoit pas moins contraire aux interets qu'avoit lors la Cour. On demandoit que le Concile de Trente fût reçu en France pour la Discipline aussi bien que pour la Doctrine; & que le Roy d'autorité absoluë, levât les obstacles qui s'y étoient jusques-là trouvez. Cette proposition embarrassoit davantage Sa Majesté, que si on l'eût pressée de recom-

1577.

mençer la guerre contre les Calvinistes ; puisqu'en ce cas Elle auroit eû pour Elle les deux autres factions formées dans le Royaume ; au lieu que si elle eût proposé de recevoir le Concile pour la Discipline, tous les François se seroient déclarez contr'elle, excepté les Catholiques zelez, qui la voyant réduite à se jeter entre leurs bras, luy eussent fait acheter leur amitié à des conditions insupportables. Aussi le Roy ne se contenta pas de répondre au Clergé, que les mesmes raisons qui avoient empesché son Predecesseur de recevoir le Concile de Trente pour la Discipline, subsistoient encore : Mais de plus Sa Majesté pour empeschier que l'Assemblée du Clergé ne l'importunât davantage, la congedia.

Il y a des Relations qui ajoûtent un fait qui sert infiniment à prouver la merveilleuse presence d'esprit de Henry Trois. Elles portent que des Evêques ayant eû la hardiesse de luy remontrer qu'il nommoit aux Evêchez des personnes tout-à-fait indignes ; & que les Favoris jouïssent des meilleurs Evêchez du Royaume, sous le nom de quelques misérables Ecclesiastiques, ausquels ils se contentoient de donner le viure & le couvert ; Sa Majesté tourna finement la chose en raillerie : soit qu'elle n'osât disconvenir de la verité ; ou que ne se sentant pas en état de punir les faiseurs de remontrances ; Elle jugeât prudemment qu'il valoit mieux dissimuler le chagrin qu'ils luy donnoient, que de témoigner en vain de s'en appercevoir.

Elle repartit qu'il paroïssoit assez que la parole qu'on y portoit n'avoit point esté concertée ; puis que

plusieurs d'entre les Evêques qui trouvoient à redire à sa nomination, luy estoient redevables de leurs Evêchez : Que s'ils croyoient en estre dignes, ils avoient tort de se plaindre du choix qui les avoit fait ce qu'ils estoient ; Et s'ils s'en estimoient indignes, la Religion & la Justice vouloient qu'avant que de passer outre, ils missent leurs démission entre les mains de Sa Majesté, afin qu'Elle eût occasion d'examiner si les personnes qu'Elle en pourvoyroit, meritoient leur censure. Mais le Clergé n'en demeura pas là, puisqu'avant que de se séparer il s'ingéra de revoke les rentes sur les Décimes ; ce qui causa dans Paris un commencement de sedition : Mais le Parlement y remedia par un Arrest qui luy ordonnoit d'en continuer le payement, sur peine de la saisie de son temporel.

*Fin du premier Volume.*









L. 73.

